

REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

JUILLET-DÉCEMBRE 1937

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

Raymond LANTIER

Conservateur
du Musée des Antiquités nationales,
Professeur à l'École du Louvre.

Charles PICARD

Membre de l'Institut,
Professeur à la Sorbonne,
Directeur honoraire de l'École française d'Athènes.

SIXIÈME SÉRIE. — TOME X

JUILLET-DÉCEMBRE 1937

PARIS (6^e)

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1937

Tous droits réservés

COMITÉ DE RÉDACTION

DE LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE

- I. *Préhistoire et Antiquités nationales*. — R. LANTIER, conservateur du Musée des Antiquités nationales, professeur à l'École du Louvre.
- II. *Orient asiatique*. — R. DUSSAUD, membre de l'Institut, conservateur honoraire des Musées nationaux.
- III. *Préhellénisme et Religions antiques, Art grec et romain*. — Ch. PICARD, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
- IV. *Sculpture grecque et romaine*. — E. MICHON, membre de l'Institut, conservateur honoraire des Musées nationaux.
- V. *Céramiques antiques*. — Ch. DUGAS, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon.
- VI. *Histoire et Institutions grecques*. — P. ROUSSEL, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
- VII. *Épigraphie grecque*. — G. DAUX, professeur à la Faculté des Lettres de Dijon.
- VIII. *Épigraphie latine*. — A. MERLIN, membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre. — J. GAGÉ, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg.
- IX. *Histoire et Antiquités romaines*. — J. CARCOPINO, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
- X. *Épigraphie et Antiquités gallo-romaines*. — E. ESPÉRANDIEU, membre de l'Institut, conservateur des Musées archéologiques de Nîmes.
- XI. *Art gallo-romain et Numismatique*. — A. BLANCHET, membre de l'Institut, bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale.
- XII. *Religions orientales*. — F. CUMONT, membre de l'Institut.
- XIII. *Antiquités chrétiennes*. — P. MONCEAUX, membre de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France.
- XIV. *Histoire et Art byzantins*. — Ch. DIEHL, membre de l'Institut, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Paris.
- XV. *Histoire et Art du Moyen âge et de la Renaissance*. — M. AUBERT, membre de l'Institut, conservateur adjoint au Musée du Louvre, professeur à l'École des Beaux-Arts.
- XVI. *Histoire générale de la Peinture*. — P. JAMOT, membre de l'Institut, conservateur honoraire des Musées nationaux.
- XVII. *Musées et Collections*. — SEYMOUR DE RICCI.

L'ART DE LA GRÈCE ARCHAÏQUE

Archaïsme, ce mot ne signifiant rien d'autre que ce qui est ancien, est une étiquette commode pour désigner cette période qui précède le classicisme, antérieure à l'an 500 environ, et qui remonte jusqu'aux origines de la culture hellénique. Si nous voulions être précis, nous devrions distinguer l'art de la Grèce primitive, débutante, de l'art archaïque proprement dit, déjà plus évolué, et, en ce dernier, admettre plusieurs subdivisions (archaïsme avancé, etc.).

Ces limites sont-elles arbitraires ? Nullement. Auparavant, c'est une autre civilisation, celle des Préhellènes, qui trouve son expression la plus achevée dans la Grèce minoenne et dans la Grèce mycénienne. Elle disparaît vers le ^{xiii}^e siècle avant notre ère, ruinée par la venue d'envahisseurs du Nord, les Doriens, qui inaugurent une autre ère, une autre culture. Cette dernière peut bien hériter de sa devancière des traditions religieuses, des thèmes ornementaux, des techniques, il n'en est pas moins vrai qu'elle est animée d'un tout autre esprit et qu'elle l'exprime en des apparences tout autres. Un monde nouveau est né ; à la Grèce préhellénique a succédé la Grèce hellénique.

Les premiers siècles pendant lesquels le monde grec s'élabore, demeurent pour nous plongés dans l'obscurité, sans textes précis, sans monuments pour les éclairer. Si quelques rares vestiges en subsistent, ils sont incertains et insuffisants, et ce n'est guère qu'avec le ^{viii}^e siècle au plus tôt que les documents deviennent assez nombreux et explicites pour nous permettre une étude systématique. Depuis lors, pendant une durée de moins de trois siècles, les monuments de l'architecture, de la sculpture, de la peinture de vases, des arts indus-

triels nous font assister à la formation et à l'évolution de l'art grec archaïque.

Vers l'an 500, de nouvelles solutions sont données aux anciens problèmes, les conventions traditionnelles disparaissent, des principes autres dirigent la pensée et la main de l'artiste. L'art grec inaugure une nouvelle étape, celle de la Grèce devenue classique.

* * *

L'archaïsme est une période de formation. Après la ruine du monde égéen, l'art grec est retombé dans un état voisin de l'enfance, de la barbarie, et ses premières œuvres nous paraissent aussi grossières que celles des primitifs les plus arriérés. Il doit apprendre tout ou presque tout à nouveau : architecture, plastique, peinture, arts mineurs, dans leurs destinations, leurs thèmes divins ou humains, leurs techniques. A la fin du ^{vi}e siècle, cette œuvre apparaît achevée. Le temple est constitué, sous ses deux ordres, dorique en Grèce continentale, ionique en Grèce d'Asie ; de bois il est devenu de pierre ; il a son plan, ses dispositions générales, dont les principes désormais fixés ne subiront plus que de légères variations. Il a reçu son décor monumental, frise de métopes et de triglyphes pour le dorique, frise continue pour l'ionique, statues de ses frontons et de ses acrotères, et parfois, des caryatides se substituent aux colonnes ioniques. Le sculpteur et le bronzier taillent et fondent leurs statues, images de culte, images votives qui reproduisent les traits des dieux ou de leurs dédicants, images qui, sur la tombe, commémorent le défunt. Ils taillent des reliefs, monumentaux, votifs, funéraires. Le modeleur façonne pour les besoins d'une clientèle plus humble les poupées d'argile données aux dieux ou aux morts. Le peintre illustre de scènes mythologiques ou empruntées à la vie réelle les parois de ses vases...

Ces apparences sont en incessant changement, sans cesse perfectionnées, si bien qu'il est possible de les replacer à leurs dates respectives et qu'on ne peut confondre une statue

de la fin du VII^e siècle, moment où débute la grande plastique, et une statue de la fin du VI^e, tant les progrès techniques ont été grands et rapides.

A cette œuvre collaborent les diverses régions de la Grèce, chacune apportant ses caractères propres, ses initiatives, et l'art se colore différemment, selon qu'il reflète le tempérament ionien, attique ou créto-péloponnésien.

* * *

L'artiste archaïque cède la place à son successeur du V^e siècle. L'archaïsme prépare donc le classicisme, il en est la préface indispensable, non seulement parce qu'il le précède dans le temps, mais parce qu'il a donné à l'art grec sa tâche précise, posé les problèmes, qui demeureront les mêmes, quitte à recevoir des solutions différentes. Il le prépare aussi, parce qu'il a déjà entrevu — nous le précisons plus loin — certains traits de l'esprit novateur qui sera celui du classicisme.

Mais s'il ressemble à ce dernier partiellement, il en diffère radicalement. Entre une statue de la fin du VII^e siècle et une de la fin du VI^e, certes des progrès ont été accomplis ; il n'empêche que l'une et l'autre sont soumises aux mêmes principes, appartiennent à une même sphère. Mais, entre une statue de la fin du VI^e siècle et une des premières décades du V^e, cependant plus rapprochées dans le temps, il n'en est plus de même ; elles révèlent deux conceptions artistiques différentes. Comparez un Kouros du VI^e, encore raide et gauche dans l'immobilité de sa pose et de son anatomie, dans le modelé encore conventionnel de ses organes, à un éphèbe du temps de Pythagoras et de Myron, si libre d'attitudes, d'une anatomie devenue parfaite et modifiée incessamment par les mouvements du corps ; comparez à une Koré du VI^e siècle, vêtue de ses draperies trop apprêtées, trop décoratives, peu véridiques, ornée d'une chevelure compliquée et minutieuse, une jeune femme du V^e siècle, dont la draperie est à la fois simple et souple, c'est-à-dire vraie et vivante, vous comprendrez que de telles divergences ne résultent pas,

comme c'était le cas auparavant, de l'évolution chronologique qui ajoutait de nouveaux progrès aux anciens, mais toujours dans un même cadre. En effet, il y a autre chose : il y a rupture décisive avec les principes antérieurs ; l'artiste classique a changé sa vision mentale et, par suite, ses transcriptions figurées ; il ne parle plus la même langue que son prédécesseur archaïque.

C'est pourquoi l'art archaïque et l'art classique ne rencontrent pas les mêmes admirateurs modernes. Les uns célèbrent les chefs-d'œuvre d'un Phidias, d'un Polyclète, d'un Myron, qui ont amené à la perfection les tentatives naïves et maladroitement de l'archaïsme. D'autres estiment au contraire que l'art classique est déjà trop habile et ils réservent leurs préférences à l'imagination encore fraîche et spontanée des archaïques. Deux tendances, qui correspondent aux deux conceptions divergentes de l'archaïsme et du classicisme. Le premier, lorsqu'il est parvenu à la fin de son évolution, soit vers l'an 500 environ, n'est plus un art naïf, maladroit, comme il l'était à ses débuts, et les Korés de l'Acropole témoignent au contraire de la maîtrise technique d'artistes qui sont sûrs de leur métier et qui savent ce qu'ils veulent rendre. Mais cette habileté demeure enfermée dans le cadre des principes archaïques, qui sont les mêmes depuis les origines, tout comme la virtuosité la plus étourdissante de certaines statues égyptiennes, taillées dans des matières difficiles, s'exerce dans le cadre analogue des formules millénaires. L'archaïsme est un art qui a ses règles précises, appliquées avec maladresse ou science, mais qui ne sont point celles du classicisme. Et celui-ci ne dispose peut-être pas d'une maîtrise technique plus grande, mais il l'utilise à réaliser d'autres principes.

Comment concilier ces deux assertions en apparences contradictoires, qui, d'une part, voient dans l'archaïsme la préface et la préparation du classicisme auquel il ressemble déjà, et, de l'autre, l'opposent à celui-ci ?

*
* *

Les arts de l'antiquité — et même des temps ultérieurs — nous révèlent deux attitudes typiques quant à l'interprétation des formes, deux conceptions mentales qui s'expriment chacune par des traductions différentes. J'appelle l'une « primitive » ou plutôt « primitiviste », et son état le « primitivisme », l'autre « classique », et, dans un ouvrage à la recherche d'un éditeur, intitulé *Classiques et primitifs dans l'art antique*, je les étudie l'une et l'autre et les caractérise par leurs principes et leurs effets dissemblables.

A quelque pays, à quelque temps qu'ils appartiennent, tous les arts commencent par le primitivisme, et ce n'est pas seulement par identité d'inexpérience technique, c'est aussi par identité de vision mentale. Statues, statuettes, reliefs, peintures, aux origines de l'Égypte, de l'Orient, de la Grèce, de l'Ibérie, etc., sont soumis aux mêmes schémas.

Toutes les fois qu'un art régresse techniquement, aux périodes de décadence, on voit surgir à nouveau ces interprétations primitivistes ; tel est le cas de l'art gréco-romain, depuis le III^e siècle de notre ère, à Rome et dans les provinces de son empire.

Quand, n'importe où, l'artiste est maladroit, inexpérimenté, il retrouve instinctivement ces mêmes schémas ; ainsi, en plein classicisme, dans certaines régions reculées de la Grèce, dans son art populaire, tout comme de nos jours dans nos arts populaires, rustiques.

Or tous les arts antiques, quels qu'ils soient, quand ils n'ont pas accepté l'influence de la Grèce classique, ont maintenu jusqu'à leur fin les principes de ce primitivisme instinctif et les ont appliqués pendant des siècles, des milliers d'années. Ils l'ont fait pour des raisons qui varient chez les uns et les autres ; barbarie native, sens esthétique inférieur, routine, tradition religieuse, etc., mais tous aussi, parce que ces schémas répondaient parfaitement au rôle qu'ils assignaient à l'art et qui n'est point le même que celui du classicisme. Certains d'entre eux, capables par leur habileté technique

et leur sens esthétique supérieur de faire, ne disons pas mieux, mais autrement, ne l'ont cependant pas voulu. L'Égypte a créé des chefs-d'œuvre, mais ceux-ci sont toujours coulés dans les moules, obéissent aux conventions qui ont été établies une fois pour toutes au temps de Ménès. Elle donne le plus bel exemple de ce primitivisme « évolué », devenu habile, volontaire, après l'inhabileté, l'inconscience des débuts. Rapprochez la plus belle statue égyptienne de la plus grossière statue ibérique, gallo-romaine, himyarite, malgré leurs divergences de valeur, les procédés auxquels elles répondent sont pareils.

Puisque ces conceptions sont instinctives, la Grèce doit les avoir connues, elle aussi. Tel est en effet le cas : l'archaïsme est l'étape primitiviste de l'art grec.

Nous pouvons dresser le tableau suivant :

Primitivisme instinctif : Toutes les périodes des débuts. Donc la Grèce archaïque. Toutes les périodes régressives (en Grèce et à Rome, à la fin de l'antiquité). Toutes les fois que l'artiste est inexpérimenté (sporadiquement en Grèce).

Primitivisme évolué : Tous les arts antiques (ex. Égypte). Sauf celui de la Grèce devenue classique à partir du ^{ve} siècle, et ceux qui ont accepté d'elle les principes classiques (ex. Italie).

Si ces assertions sont exactes, l'art de ces périodes similaires doit être équivalent, je veux dire que ses produits doivent présenter entre eux des analogies, être conçus selon les mêmes principes, à quelque pays, à quelque temps qu'il appartienne, et ne jamais présenter, sauf en de rares exceptions dont on peut donner la raison, les traits propres au classicisme grec. Il en est bien ainsi.

D'un bout à l'autre du monde antique règnent les formules primitivistes, quand celles du classicisme ne s'y sont pas substituées. Qu'elles soient égyptiennes, mésopotamiennes, hittites, assyriennes, ibériques, gallo-romaines, les statues sont toujours figées dans la frontalité ; leurs draperies, géométrisées, symétriques, ont des plis raides et sans vie ; leur anatomie est esquivée ; le dessin offre même parallélisme.

C'est ce qui explique les analogies qui rapprochent les œuvres de la Grèce archaïque et celles de pays et de temps très éloignés. Kouroi et Korés ressemblent aux statues masculines et féminines de l'Égypte aussi bien qu'aux statues ibériques, et ces ressemblances souvent relevées ont fait croire à une très forte influence étrangère, surtout égyptienne, s'exerçant sur l'art grec archaïque ; elle existe, mais il faut avoir soin d'en dissocier les ressemblances fortuites, dues au primitivisme.

On rapprochera de ces Kouroi et Korés les œuvres indigènes de la Carthage punique et romaine, de la Gaule romaine, de tous les arts malhabiles ; on a volontiers aussi expliqué ces analogies par des influences que l'art grec archaïque aurait exercées, souvent à longue distance dans le temps ; cela est parfois exact, mais le plus souvent ce ne sont encore que des coïncidences, et la prétendue imitation de l'archaïsme hellénique par un art indigène n'est d'ordinaire que du primitivisme instinctif.

*
* *

Quels sont les caractères généraux de ce primitivisme que nous constatons partout ?

Certaines conventions procèdent de l'inexpérience des origines ; la frontalité qui raidit les corps est la pose la plus simple que l'ouvrier puisse donner aux êtres au repos, alors qu'il est encore incapable de traduire les attitudes complexes et les courbes sinueuses de la réalité ; la draperie qui colle au corps, les plis qui sont incisés sur elle, au point qu'elle paraît transparente, procèdent aussi de l'impossibilité d'unir harmonieusement corps et draperie, en conservant à chacun sa valeur propre ; les lignes parallèles et rigoureusement géométriques de ces plis sont assurément plus faciles à rendre que les tracés capricieux et emmêlés, larges ou minces, profonds ou superficiels, d'une étoffe véritable. Une quantité de conventions du primitivisme, qui sont imposées par la maladresse instinctive des origines, se sont maintenues, non seulement dans les arts demeurés inférieurs (punique, ibérique, gallo-

romain), qui ne pouvaient faire mieux, mais aussi consciemment dans les arts évolués, supérieurs.

Car ces schémas, et d'autres, sont aussi l'expression d'une mentalité artistique toute différente de celle du classicisme.

*
* *

Quel est en effet le but que le primitivisme assigne à l'art ? Il commence partout par être éminemment utile et il ne poursuit pas une recherche désintéressée, esthétique. Il doit répondre aux besoins de la vie pratique, à ceux de la vie sociale, religieuse. Il donne aux dieux et aux défunts, par la statuaire, les corps nécessaires aux rites de leurs cultes. Par les peintures, les reliefs, il enseigne l'histoire des dieux, les dogmes de la religion, il raconte les exploits des chefs. Le décor des objets usuels est talismanique. Ce sont des arts essentiellement utilitaires que ceux de l'Égypte, de l'Orient, de tout le monde antique.

Ils sont aussi idéographiques, ils sont des langages, qui s'expriment par une écriture figurée et qui varient suivant les notions qu'ils doivent faire comprendre. S'il s'agit de raconter les mythes divins, les exploits des mortels, de décrire les objets nécessaires au mort et les rites qui doivent être accomplis pour assurer sa survie, on utilise les arts de projection, dessin, relief, peinture, essentiellements narratifs par leurs principes mêmes. Mais s'il s'agit de donner aux dieux, aux morts, les statues qui sont leurs supports, il n'y a rien à décrire, il n'y a qu'une idée générale à exprimer, celle du dieu présent parmi ses adorants pour les protéger, celle du défunt dont l'existence future doit être prévue, dont le souvenir doit être conservé parmi les vivants. Ils seront figés dans le repos, attitude non seulement la plus simple, mais la plus durable, évocatrice d'éternité. Point n'est besoin de les représenter en des poses fugitives, mouvementées, telles que les montre la réalité ; l'expression d'une idée n'est pas celle de la vie changeante. Toutes les effigies en ronde bosse des arts primitivistes sont au repos, et le mouvement, qui

raconte l'accidentel, est parfois donné aux figurines, toujours plus libres, mais il est surtout réservé aux images du dessin, de la peinture, du relief.

Ce qui importe, c'est l'idée à exprimer, et, par suite, la forme qu'elle revêt est secondaire. Le corps peut-être géométrisé, schématisé, fragmenté, transformé en ornement, n'évoquer même que de loin la réalité, subir d'étranges conventions, tout est possible, pourvu que l'image soit suffisamment explicite. Elle peut être grossière, maladroite, ou belle si ceux qui la créent sont de véritables artistes comme le furent les Égyptiens, mais cette dernière condition n'est nullement indispensable, et la beauté ne fait que se surajouter à l'utilité, seule nécessaire.

L'art de la Grèce archaïque exprime les mêmes besoins qu'ailleurs ; lui aussi est un langage qui expose les mythes des dieux, les exploits des héros, les scènes de la vie réelle ; un idéogramme qui évoque la notion du dieu, du défunt, dans sa statuaire au repos ; lui aussi fait pendant longtemps prédominer l'idée sur la forme et sur la beauté, avant que celles-ci ne s'imposent sous l'effet de facteurs nouveaux.

*
* *

Partant de ces données, comment le primitivisme observe-t-il et traduit-il les modèles que lui offre le monde ambiant ? Il n'a pas le désir de les rendre dans la variété multiple de leurs traits individuels, dans les accidents de leur âge, de leurs visages, de leurs corps. Ce perpétuel changement est ramené à l'unité d'un type moyen pour chaque catégorie d'individus. Demande-t-on en effet à un caractère d'écriture de changer perpétuellement ? Ne doit-il pas au contraire être toujours semblable, pour être facilement compris ?

Ces êtres, on ne veut pas davantage les montrer sans cesse déformés par leurs attitudes, leur éloignement de l'œil du spectateur, les ombres, les lumières. Le primitiviste rend la réalité telle qu'elle est en soi, soustraite aux divers accidents qui la dénaturent. Une attitude, un geste peuvent dissimuler

telle partie du corps ; des corps se recouvrent, se cachent mutuellement ; l'éloignement les rapetisse. Il n'y a rien à retenir de cela. Le corps humain doit être représenté dans son apparence la plus explicite, dans sa plus grande visibilité ; c'est pourquoi l'œil est de face dans une tête de profil, celle-ci surmonte un torse de face et celui-ci des jambes de profil ; chacune de ces poses est la plus favorable à la vision entière de chaque organe ; le total, tout faux qu'il soit anatomiquement, est parfaitement clair, et le geste du bras qui brandit quelque arme, quelque attribut, peut se développer dans toute son ampleur. Les personnages qui sont les uns derrière les autres, en profondeur, se superposent, ceux du fond dépassant les premiers soit par leur tête seule, soit par tout leur corps ; ou bien ils se déplacent latéralement et font déborder leurs profils qui, souvent, sont plus grands que ceux du premier plan. En un mot, le raccourci, la perspective, tels que nous le concevons, sont systématiquement répudiés, moins par incapacité technique que par conception mentale. L'artiste de la Grèce archaïque n'agit pas autrement que tous ses confrères et il obéit lui aussi au « réalisme logique », « intellectuel », qui lui impose les mêmes conventions qu'en Égypte ou en Orient.

*
* * *

Le primitivisme semble ne voir la réalité que sous deux dimensions, comme si elle était projetée sur un fond idéal ; du moins c'est ainsi qu'il la transcrit. Dans le dessin et le relief, le fond est impénétrable, et les êtres s'écrasent sur lui pour devenir des silhouettes plates, dépourvues de leur volume. Les couleurs sont uniformes, aucune nuance, aucun dégradé, aucune hachure ne cherche à donner le volume des corps par le modelé, à les faire tourner. Le « réalisme logique » impose les constructions étranges que nous avons rappelées, mais cette absence de raccourci, de perspective s'explique aussi par le désir de ne pas trouver le fond, de ne pas l'ouvrir comme une fenêtre sur la réalité, de ne pas lui donner la profondeur qui permettrait aux corps de s'y mouvoir dans leur volume.

En Égypte, en Orient, le relief est plat. En ronde bosse, le corps, seul ou groupé, est conçu pour n'être vu que d'un seul point, de face ; souvent il manque d'épaisseur, en tout cas les visions qu'il présente de côté ne sont pas satisfaisantes, parce que l'artiste ne s'en préoccupe pas. Et ce corps devient lui-même un fond sur lequel les détails de son anatomie, de son vêtement, sont tracés à fleur de matière, sans qu'ils s'y enfonceient comme ils le devraient, avec leur épaisseur, leur profondeur. Plis de la draperie, détails anatomiques, cheveux, barbes, sont volontiers gravés ; l'œil « exophtalmique » semble posé sur le visage, au lieu d'être abrité sous l'enfoncement de l'arcade sourcilière. Tous ces caractères, on les retrouve en Grèce archaïque, comme partout ailleurs.

*
* *

Le primitivisme tend instinctivement à régulariser les apparences irrégulières de la nature, à les ramener à des formes géométriques, donc abstraites. Aux débuts, le corps est souvent réduit à des carrés, rectangles, triangles, cubes, cylindres. Les plis du vêtement sont des lignes droites, incurvées, ou angulaires, mais toujours parallèles. La frontalité de la statuaire partage le corps en deux moitiés symétriques, dont l'une répète les mêmes détails que l'autre, mais inversés : tracés anatomiques, mèches de cheveux, pans du vêtement, etc. ; et cette identité peut être absolue, quand les bras s'unissent en un geste symétrique, quand les jambes sont sur le même plan. L'Égypte, l'Orient, la Grèce archaïque offrent de tels exemples à foison.

*
* *

On déforme volontiers la réalité en motifs ornementaux, et cette tendance est plus ou moins forte suivant les arts ; elle est tyrannique dans ceux du Louristan, de la Scythie, de la Gaule celtique, où les hommes, les animaux s'allongent, se tordent, s'entrelacent en combinaisons décoratives dans lesquelles l'imagination triomphe de la nature. En Orient,

les arbres sont stylisés ; les poils de la bête, les cheveux, sont des flammèches, des volutes, des quadrillages, des arêtes de poissons. Conception universelle dans le primitivisme et non propre à un pays ; en constatant ses effets dans la chevelure des statues ibériques, il est erroné de parler de « procédés chaldéens », comme il l'est de songer à une influence de l'Orient sur la Grèce archaïque, qui stylise de pareille façon les cheveux des Korés et des Kouroi en ammonites, en volutes, en perles, en tire-bouchons, etc. La tête Rampin, au Louvre, est un exemple caractéristique de cette déformation ornementale, qui altère aussi les plis du vêtement.

*
* *

En résumé, le primitivisme ne veut pas représenter la nature comme elle lui apparaît, mais il la soumet à ses schémas mentaux. Il ne lui est donc pas nécessaire de la regarder sans cesse, comme le fait l'artiste moderne, pour en rectifier les transcriptions en vue d'une plus grande fidélité. Aussi l'observation est déficiente, souvent erronée, et l'artiste égyptien répète les mêmes fautes d'anatomie, de proportions, de mise en place des organes, pendant des siècles. Les schémas une fois établis deviennent traditionnels ; ce sont des modèles dont on s'inspire avec routine.

*
* *

Pendant l'archaïsme, l'art grec obéit aux principes que nous venons de formuler sommairement et qui expliquent ses ressemblances avec les autres arts primitivistes, antérieurs, contemporains ou ultérieurs. Il leur est uni par une parenté spirituelle, indépendante, répétons-le, des influences qu'il peut recevoir de l'Égypte et de l'Orient ; la frontalité, la draperie qui colle au corps, transparente, les stylisations des chevelures, quantité d'autres détails, ne sont point, comme on le prétend parfois, suggérés à l'imagier grec par les modèles étrangers, puisque ces traits sont instinctifs et universels. Loin de là, cependant, la pensée de dénier toute influence de l'Égypte

et de l'Orient sur la formation de l'art grec : on peut citer des exemples nombreux, dans les thèmes religieux et mythiques, les types monstrueux, l'ornementation, les modes de parure, de vêtements, les techniques — n'oublions pas que le procédé de la fonte en creux du bronze a été importé d'Égypte en Grèce par les Samiens Rhoekos et Theodoros. Influence qui s'exerce d'autant plus que l'art grec, encore dans l'enfance, est docile aux suggestions d'art plus ancien et plus évoluées que lui, et qu'il appartient au même stade primitiviste qu'eux.

*
* *

S'il ressemble aux arts de l'Égypte et de l'Orient, celui de la Grèce archaïque s'en différencie cependant déjà nettement. Ce n'est pas seulement par des traits nationaux, indigènes, qui permettent de reconnaître à première vue une œuvre grecque d'une œuvre phénicienne ou mésopotamienne ; ce n'est pas seulement par des créations propres, temple d'un type tout autre que ceux de l'Égypte et de la Mésopotamie, types statuariers inconnus ailleurs, tel que le cavalier, apparaissant dans la plastique attique vers le milieu du ^{vi}^e siècle. De telles dissemblances n'altèrent en rien les principes fondamentaux du primitivisme, mais s'y superposent seulement. Si je ne puis confondre une statue grecque avec une statue égyptienne, l'une et l'autre cependant sont soumises aux mêmes règles, aux mêmes conventions.

Il est plus important de constater que l'art grec archaïque se distingue déjà par des innovations témoignant d'un autre esprit, celui qui triomphera définitivement avec le classicisme. Innovations essentiellement helléniques, c'est-à-dire que l'on ne retrouve nulle part ailleurs spontanément et qui, quand elles s'y manifestent, décèlent l'influence grecque. Dès cette époque, et malgré les ressemblances que lui impose le primitivisme, il affirme sa dissemblance, son originalité foncière.

*
* *

Il le fait dans le choix de ses thèmes. Ailleurs, la forme humaine ne suscite pas un intérêt exclusif, elle s'associe à la flore, à la faune. Curieux des variétés animales, l'artiste égyptien les rend avec fidélité; il montre les chasseurs et les pêcheurs dans les fourrés de papyrus, les paysans aux travaux des champs, les jardins ombragés, avec pièces d'eau. Le naturalisme égéen se plaît aux apparences des animaux et des plantes, terrestres et marins, algues, coquillages, poissons variés, fougères, oiseaux, chats, etc., qu'il place dans leur cadre naturel. L'esprit anthropomorphique du Grec lui fait concevoir des dieux plus semblables à lui, plus près de lui, plus humains, que partout ailleurs, et il l'amène progressivement à faire de la représentation humaine le but essentiel de son art. Les premiers siècles de l'archaïsme acceptent volontiers encore les animaux de l'Orient, lions, bouquetins, les monstres à tête d'animal et corps humain ou vice-versa, les végétaux traités avec quelque naturalisme, surtout dans l'art ionien. Mais le temps raréfie peu à peu ces thèmes, en élimine même, au profit du corps humain. Si bien qu'à la fin de l'archaïsme, l'homme demeure presque seul sur le fond uni des vases et des reliefs, comme il le sera pendant le classicisme.

*
* *

Ailleurs, on n'a guère souci de rendre ce corps humain tel qu'il est, d'en respecter l'intégrité. La statuaire chaldéenne lui donne souvent des proportions ridiculement courtes, environ quatre têtes et demi, alors que la moyenne normale est de sept à sept têtes et demi, et ces corps semblent être ceux de nains. Il sert de champ pour l'écriture, couvert de caractères hiéroglyphiques ou cunéiformes, contrats, dédicaces, cartouches royaux. On l'associe à des membres animaux, à des végétaux, en des combinaisons monstrueuses, symboliques ou ornementales. L'artiste de la Grèce archaïque cède à la même tendance, nous l'avons déjà noté plus haut; lui aussi adopte des monstres, des déformations ornementales, grave

des dédicaces sur la cuisse des Kouroi. Peu à peu, l'image humaine se dégage de toute adjonction, de toute altération, rendue avec une vérité de plus en plus grande. L'oreille, que le sculpteur des Kouroi du Cap Sounion transformait en une volute ionique, — songeant sans doute au chapiteau qui termine la colonne de ce style, en une association d'idées compréhensible puisque la colonne est un être vivant dont elle porte les noms, — devient maintenant une vraie oreille. Les cheveux ne rivalisent plus avec les flammes, les volutes, les coquillages, les perles, ce sont des mèches, des boucles, sans doute encore raides et gauches, mais qui se prêtent de moins en moins à ces évocations. Les monstres, qui avilissent l'être humain en le ravalant au même rang que la bête, sont de moins en moins nombreux. Le corps de l'homme, demeuré presque seul, est aussi traité avec respect, tel qu'il est en lui-même.

* *

Il n'est plus seulement un élément quelconque de la réalité, il n'est plus un idéogramme, qui sert à écrire les faits divins ou humains. Il existe pour lui-même, pour sa beauté. Il est pour le Grec la plus belle apparence que l'on puisse voir et transcrire en art. Notion toute nouvelle, à la gloire hellénique, dont l'archaïsme donne mainte preuve, dans sa littérature, dans ses dédicaces funéraires : la statue ne se contente plus d'être le support du dieu, ou du défunt, elle est « belle à voir », comme le dit la base de Vourva.

* *

Ce corps doit se montrer tel que la nature l'a fait, débarassé de la contrainte des vêtements, qui le dissimulent, même partiellement. Les exercices gymniques, — trait de mœurs caractéristique de la Grèce, peut-être hérité des Égéens —, habituent l'artiste à voir l'éphèbe s'exercer dans le gymnase, les lutteurs rivaliser dans les grands jeux nationaux. Et ceux-ci ont dès l'archaïsme rejeté le caleçon qui couvrait

encore leur nudité, comme il couvrirait celle des lutteurs égyptiens et égéens. Ces mœurs ont contribué à introduire en art la nudité intégrale, puisque l'artiste devait traduire en pierre et en bronze les effigies des vainqueurs. Mais le sentiment esthétique l'a fait triompher; il l'a conçue comme un élément indispensable de beauté, indépendamment des circonstances qui peuvent la justifier, car elle est idéale, ne répond pas à la réalité courante. Pour le Grec, le corps humain ne comporte pas d'organe qui soit plus ou moins noble, dont les uns peuvent être vus, d'autres doivent être cachés; tous contribuent à orner cette belle construction de la nature. C'est à l'archaïsme grec que l'art doit cette innovation féconde, car aucun autre art antique n'a compris que le corps humain est beau, et que sa nudité est un élément indispensable de la création artistique; partout ailleurs, l'entière nudité est rare, et, quand elle apparaît, elle est dictée par de toutes autres raisons que la raison esthétique. Les Kouroi, dieux et mortels, sont entièrement nus, et ce dévoilement, encore presque réservé à l'homme, s'étendra peu à peu aussi à la femme; bien plus, les dieux les plus majestueux l'accepteront.

* * *

Ce corps, l'artiste archaïque le voit dans tous les détails de son ossature, de sa musculature; il apprend à les connaître de mieux en mieux, à en observer la place, la forme, les dimensions, les rapports mutuels. Cette étude anatomique, tout d'abord pleine d'erreurs, est rectifiée petit à petit, si bien que l'anatomie d'un Kouros de la fin du ^{vi}^e siècle ne nécessitera plus que quelques corrections; ce sera le rôle du sculpteur du ^v^e siècle, à qui il incombera aussi d'y apporter les altérations, les contractions musculaires qu'y introduit le mouvement, ignoré de la statuaire archaïque. C'est là encore une création originale de l'archaïsme grec. Dans tous les autres arts antiques, même dans celui de l'Égypte où le corps est moins vêtu qu'ailleurs, l'anatomie est le plus souvent esquivée, elle demeure imparfaite, pleine de conventions et

d'erreurs que l'artiste ne cherche pas à corriger, parce que cette étude lui paraît inutile, parce qu'elle l'est en effet, si l'on se rappelle les principes qui dirigent.

*
* *

Ailleurs, le vêtement n'a qu'un rôle utilitaire, protégeant le corps, indiquant le rang social, et on le traduit en art, parce qu'il existe, sans autre préoccupation. Le Grec de l'archaïsme s'aperçoit que l'étoffe est belle, par sa texture même, par les plis si divers qu'elle forme sur le corps, et elle devient pour lui, et pour lui seul, un facteur esthétique non moins important que la nudité idéale. De même qu'il scrute avec attention les structures musculaires, il s'adonne à une patiente étude des plis, qui, d'abord réguliers et schématiques comme ceux des autres arts, s'étoffent, se creusent, se diversifient, deviennent plus libres et souples. On peut comparer l'Héra de Samos à la statue de la reine Napir-Hasou de Suse, pour la géométrie de ses plis parallèlement incisés ; mais telle Koré de la seconde moitié du ^{vi}^e siècle, vêtue du costume ionien — longue robe de lin qu'elle relève d'une main, himation oblique, aux plis amples et profonds, — ne trouve plus d'équivalent ailleurs. Il fallait aussi comprendre que la nudité et la draperie se font valoir mutuellement par leur opposition, que telle image à demi drapée est aussi belle qu'une image entièrement nue ou entièrement drapée ; l'artiste archaïque n'a abordé que timidement dans les dernières années de sa carrière cet ordre de recherches, qui inspirera à son successeur du ^v^e siècle certaines de ses plus nobles créations. Il lui abandonnera aussi le soin de soumettre aux agitations du mouvement cette draperie dont il ne connaît guère encore que l'immobilité.

*
* *

L'art ne doit-il pas rendre aussi bien les attitudes du corps en mouvement, l'action momentanée, que le repos, évocateur de durée, d'éternité ? La loi de frontalité interdit

à la statue le mouvement, que les arts de projection, dessin et relief peuvent seuls rendre, avec les déformations que comporte le primitivisme. Pour introduire ce mouvement dans la ronde bosse, l'artiste archaïque recourt à ces derniers, c'est-à-dire qu'il construit une statue en mouvement comme un dessin, avec torse de face sur des jambes de profil ; elle est en somme un dessin ou un relief découpé tendant au volume. Telles apparaissent les Nikés et les Gorgones posées comme acrotères sur les temples de la première moitié du vi^e siècle, qui sont les premières statues en mouvement. Leur schéma est encore conventionnel. Du moins la voie est ouverte aux maîtres du v^e siècle, Pythagoras, Myron, qui sauront tout rectifier, et donner au corps humain les mouvements les plus violents, en les traduisant avec exactitude. C'est là une innovation hellénique non moins importante que les précédentes ; en effet, aucun autre art antique ne connaît de statue en mouvement, même conventionnelle comme les Nikés archaïques ; chez eux, la statue demeure dans l'éternel repos frontal, auquel échappent seules quelques figurines.

*
* *

L'artiste archaïque commence à comprendre que la régularité et l'identité absolues des formes sont des vues de l'esprit, mais que la nature présente toujours une irrégularité et une diversité infinies, et il s'efforce d'échapper à la répétition et à la symétrie exactes, qu'il subit d'abord comme tous les arts du primitivisme. Telle Koré du Musée de l'Acropole paraît reproduire sans modification à droite les pans et les plis que le vêtement et la ceinture font à gauche ; à regarder ceux-ci de plus près, on voit que d'un côté le pan est un peu plus long, que des plis sont plus larges, ou déviés. Dans la composition des reliefs et des vases, où l'Oriental et l'Égyptien répètent de chaque côté de l'élément central le même motif inversé, le Grec archaïque cherche des dissemblances, qu'il obtient par les sujets, les vêtements, la nudité, les attitudes, etc. Ce ne sont encore que des essais timides, que l'artiste du v^e siècle systématisera et développera.

*
* *

On se rend compte aussi que la vision artistique ne peut se contenter de deux dimensions, mais qu'elle doit y ajouter la troisième. Le haut-relief, qui s'oppose au relief plat de l'Orient et de l'Égypte, est une création archaïque. Le modelé devient de moins en moins superficiel, il creuse la matière et, dans les Korés les plus récentes, les plis des draperies ont une épaisseur et une profondeur absentes des effigies antérieures, comme de toutes les effigies étrangères. En dessin, on ébauche des essais de raccourcis, témoignant du désir de trouver le fond, d'y inscrire les corps avec leur volume, et l'on prélude ainsi à cette recherche de la profondeur, de la corporité qui sera achevée au v^e et au iv^e siècle.

*
* *

Ce sont là quelques-uns des traits originaux que la plastique archaïque oppose aux données universelles du primitivisme, qu'elle subit cependant encore. En les concevant, l'artiste révèle qu'il commence à être mu par des principes tout autres.

Il élabore un art essentiellement humain, qui exalte l'homme dans la beauté de sa forme corporelle soustraite à toute altération, rendue telle qu'elle apparaît. Loin de souligner la scission qui sépare le monde divin du monde humain, comme c'est le cas ailleurs, il ramène le premier au niveau du second. Il exige que l'homme trouve une satisfaction esthétique aux créations du culte, qui ne doivent plus être réservées aux seuls dieux et morts. En Égypte, le décor du temple se développe à l'intérieur ; en Grèce, il devient extérieur, et les fidèles, les simples passants s'arrêtent à contempler les reliefs des frises, des métopes, les statues des frontons, s'intéressent aux récits qu'ils glorifient, en apprécient la beauté formelle. Cachée au plus profond de la tombe égyptienne, soustraite aux regards, la statue funéraire se suffit à elle-même, puisque son rôle est d'incarner le double ; en Grèce, elle sort de la tombe, se dresse sur elle, non seulement pour

maintenir le souvenir du mort, mais pour offrir au survivant une image de beauté. « Souviens-toi, dit une inscription funéraire, combien était beau celui qui est mort. » L'utilité religieuse et magique atténue ses rigueurs devant l'attrait esthétique et, par celui-ci, l'homme commence cette laïcisation de l'art qui se poursuivra aux siècles suivants.

*
* *

Ce sens inné de la beauté, ce désir de la satisfaire, incite l'artiste à faire parmi les matériaux un choix judicieux. Ailleurs, en Étrurie, à Chypre, on travaille indistinctement les matières faciles, telles l'argile, le calcaire, qui se laisse aisément couper, les matières grossières, peu homogènes, décevantes pour le ciseau, les matières les plus dures et difficiles, comme en Égypte. L'artiste archaïque élimine peu à peu en statuaire le bois, le calcaire, l'argile, pour fixer son choix définitif sur les matières qui lui paraissent les plus belles : le marbre, au grain homogène, qui rend à merveille les chairs humaines, surtout celles du corps féminin, le bronze, qui traduit les contours solides et sombres du corps athlétique. C'est aussi son sens esthétique qui lui fait apprécier la beauté du corps nu, de son anatomie, celle de la draperie.

*
* *

Sa claire raison lui fait rejeter les rêveries et les aberrations imaginatives de l'Orient, les formes illogiques et irréelles des monstres. Son esprit réaliste lui enjoint de regarder la nature en face et de la rendre comme elle est, substituant au réalisme intellectuel du primitivisme son réalisme optique. L'observation se précise ; on renonce à répéter des formules routinières, que l'examen incessant du modèle rejette pour des apparences plus justes, plus vraies, dont témoigne l'étude de l'anatomie, de la draperie. L'artiste grec introduit en art la notion de progrès, ce mot étant pris dans le sens d'une amélioration incessante.

L'artiste archaïque ne se croit plus obligé de respecter

aveuglément la tradition. En art, comme en littérature, en science, le Grec s'insurge contre tout despotisme, et prétend vouloir observer les faits en eux-mêmes. Il ne croit pas que l'efficacité de la religion, la sécurité de l'état exigent de lui qu'il façonne des images telles qu'elles l'ont été depuis longtemps ; au contraire, il revendique son droit de les modifier, en les faisant bénéficier des progrès de sa vision et de sa technique.

*
* *

Il affirme ainsi son individualisme. Ailleurs, l'art demeure noyé dans la masse, et les noms d'artistes égyptiens, mésopotamiens, sont rares. Dès le ^{vii}^e siècle, ceux des inventeurs et maîtres helléniques sont nombreux. Rhœkos et Théodoros de Samos introduisent en Grèce la fonte en creux du bronze, et cette technique, dont les Égyptiens n'ont jamais su tirer tout le parti qu'elle comporte, fournira aux bronziers grecs pendant des siècles leurs plus belles statues, au point de devenir une technique vraiment nationale. Archermos de Chios invente la première Niké ailée. Textes littéraires, dédicaces, statues pourvues de leurs signatures, permettent de dresser une longue liste d'artistes archaïques. L'histoire de l'art ne peut être encore une histoire des individualités puissantes qui ont imposé leur personnalité à l'art ; l'archaïsme, ne l'oublions pas, est encore soumis au primitivisme qui contraint l'individu. Mais c'est une note nouvelle, qui se fait entendre sourdement, et l'histoire de l'art, au ^{vi}^e siècle, libérée de toute contrainte, sera moins celle des ateliers régionaux que celle des grands maîtres.

*
* *

Primitiviste encore, la sculpture archaïque s'efforce donc déjà de se libérer. En comparant un Kouros et une Koré de la fin du ^{vii}^e siècle à des statues masculines et féminines de l'Égypte, nous percevons les ressemblances qui les unissent, mais nous ne pouvons ignorer les divergences qui les séparent : nudité idéale, anatomie plus précise, draperie plus variée,

plus fouillée, attitudes du mouvement, tendance à la corporéité, etc.

Aussi rudimentaire et grossier en ses origines que tous les autres à leurs débuts, l'art grec devait passer par l'étape du primitivisme, puisqu'elle est instinctive et générale. Elle lui a été utile, parce que la main, encore maladroite, pouvait s'exercer dans le cadre de formules toujours les mêmes, et répéter le même exercice jusqu'à ce qu'il fût parfait. On eût été incapable de traduire d'emblée les attitudes non frontales d'un corps libre et souple, tranquille ou en mouvement, dans leur infinie diversité ; de rendre d'emblée les complexités d'une musculature et d'une draperie changeant au gré de l'action. Au contraire, sur ce corps toujours identique que présentait la frontalité, on pouvait corriger petit à petit les erreurs, marcher de progrès en progrès dans le sens de la vérité.

Mais l'artiste archaïque a senti s'éveiller en lui un autre esprit, qui lui a suggéré les innovations dont nous avons indiqué quelques-unes ; et celui-ci, tout en s'accommodant d'abord du primitivisme, devait à un moment donné s'insurger contre lui, pour rester seul maître du terrain. Aurait-il pu se délivrer plus tôt qu'il ne l'a fait ? La culture grecque de l'archaïsme subit de profondes influences de l'Égypte et de l'Orient auxquels l'unissent d'étroites relations commerciales, politiques, et ces influences pouvaient contribuer à maintenir en Grèce le primitivisme qui domine tous les autres arts.

*
* *

La Grèce lui échappe entièrement vers l'an 500. Ce n'est pas l'effet d'une évolution normale et régulière qui devait, à un moment, donné entraîner cette rupture, comme la maturité détache le fruit de l'arbre. Le primitivisme ne portait pas en lui-même le germe de cette possibilité. Ce germe fécond, l'esprit classique l'y a déposé et il s'élabore pendant l'archaïsme. Était-il suffisamment développé pour faire éclater de lui-même le cadre rigide du primitivisme ? Peut-être. Mais des circonstances historiques me semblent avoir déterminé

le moment de son éclosion définitive. L'art de l'Orient et de l'Égypte est primitiviste, mais il est aussi monarchique, dans ces empires où l'individualité disparaît dans l'ensemble, où l'artiste obéit aux ordres de l'état et de la religion traditionalistes. Or, vers la fin du ^{vi}^e siècle, la Grèce rompt avec cet Orient. La dernière tyrannie, qui s'inspire de lui, celle des Pisistratides, s'effondre, et la Grèce entière est désormais dirigée par des citoyens libres d'eux-mêmes et de leurs destinées, que leur régime soit oligarchique comme au Péloponnèse, ou démocratique, comme à Athènes. Les guerres médiques, dont la Grèce va sortir victorieuse, dressent le monde grec contre le Barbare, éveillent le sentiment national, l'orgueil de penser et de créer désormais en Hellène. L'art subit le contre-coup de ces événements; détourné de l'Orient, — même de l'Ionie, cette Grèce d'Asie trop orientalisée, qui avait exercé une si forte action pendant la seconde moitié du ^{vi}^e siècle, — il rejette toute influence orientale et il ne cherche ses modèles qu'en lui-même, surtout dans la Grèce péloponnésienne, « doricque », conservatrice de la tradition hellénique. N'est-il pas significatif de constater que la rupture définitive avec les traditions du primitivisme s'effectue précisément au moment où la Grèce rompt avec l'Orient ? La vision artistique est maintenant transformée ; cet esprit d'humanité, de raison, de vérité, de beauté, cette imitation de la vie changeante, ont balayé les vieux schémas mentaux stéréotypés. Les conventions disparaissent. La statue n'est plus frontale et le corps se plie aux attitudes les plus variées du repos ; la statue en mouvement n'a plus besoin d'être construite comme un dessin, elle bénéficie des mêmes avantages et se tord comme le veut l'action violente qu'elle perpétue. Dans le dessin, le raccourci s'impose aux êtres projetés sur un fond qui s'ouvre sur la profondeur. Ce même désir de corporéité creuse de plus en plus les plis des draperies, enfonce l'œil sous l'orbite, modèle les creux et les bosses de la musculature. Les transformations décoratives de la draperie, des cheveux, ne sont plus de mise. Tout devient vrai, tout aussi est simple, sans détail superflu. Il n'y a plus de bijoux, de broderies,

de franges, d'élégances vestimentaires et capillaires, tout ce à quoi le goût de l'Orient et du primitivisme se complaît.

La rupture avec le passé est consommée, parce que la vision artistique a changé ; ce n'est plus celle du primitivisme, c'est celle du classicisme.

W. DEONNA.

NOTE SUR LE NOM DU PEINTRE CÉRAMISTE ONÉSIMOS

Un certain nombre de coupes et de fragments de coupes attiques à figures rouges, d'un dessin très gracieux, sont groupés autour de la coupe Louvre G 105, et attribués au peintre Onésimos¹. Le vase du Louvre porte la double signature du potier Euphronios et d'un peintre dont le nom ne nous est pas conservé en entier : il ne reste que *im.s*, la fin, car un fragment avec le commencement a disparu. On a considéré depuis un certain temps que le nom *Onésimos* n'est pas une restitution certaine, et W. Klein avait même proposé de lire *Diotimos*².

J'espère pouvoir démontrer que le peintre en question, qui a travaillé dans l'atelier d'Euphronios et à qui nous devons tant de petits chefs-d'œuvre — avec ces ravissantes figures d'athlètes, de cavaliers, d'éphèbes menant des chevaux, de comastes, de guerriers et de jeunes femmes —

1. Voir BEAZLEY, *Attische Vasenmaler*, 1925, p. 172-175 et 473 ; *Corp. vasor., antiq., Oxford I*, p. 13-14, pl. xiv, n^{os} 27-31 ; A. RUMPF, dans THIEME et BECKER, *Allgem. Lexikon der bild. Künstler*, XXVI, 1932, p. 19-20 (voir aussi HARTWIG, *Die griech. Meisterschalen*, 1893, p. 562).

2. W. KLEIN, *Euphronios*, 1886, p. 7, 17, 18, 22, n. 1, p. 83, 158, 242, 243 ; KLEIN, *Die griech. Vas. mit Meistersign.*, 1887, p. 143, 219 (225, 227, 245, 260) ; KLEIN, *Die griech. Vas. mit Lieblingsinschr.*, 1898, p. 23, 111, 113, 173. Cf. aussi C. ROBERT, dans PAULY, *Real-Encycl.*, V (IX), 1903, p. 1150, n^o 22 (cf. n^o 23) ; SAUER dans THIEME et BECKER, *o. l.*, IX, 1913, p. 321 ; P. HARTWIG, *Die griech. Meisterschalen*, 1893, p. 503 ; K. SITTL, *Archäol. der Kunst*, dans Iwan MÜLLER, *Handbuch der klass. Altertums-Wissensch.*, VI, 1895, p. 617 et n. 8 et 19 ; K. WERNICKE, *Die griech. Vas. mit Lieblingsnamen*, 1890, p. 43, n^o 3 et n. 1 (p. 66, p. 119, n. 3).

s'appelait bien Onésimos. Pour cela, il me sera indispensable d'écrire l'histoire de la coupe du Louvre, le seul vase signé par l'artiste qui nous soit parvenu, et d'étudier le problème des restaurations faites dans l'ancienne Collection Canino.

Le Louvre acheta en 1848 trente-deux vases à la vente de M. Luigi Cometti, représentant de la Princesse de Canino à Paris ; parmi eux, se trouvait la coupe qui porte actuellement le n° G 105. Elle provient des fouilles de Lucien Bonaparte, Prince de Canino, à Vulci en 1828-1829, et a été sans doute découverte en 1829. Le vase a été décrit par Ed. Pottier dans *Catal. des vas. antiq., Musée du Louvre*, III, 1906, 1929, p. 943-944 et p. xxv ; *Vas. antiq. Louvre*, 1922, p. 157, pl. 104, G 105 ; il est également décrit ou mentionné dans les ouvrages suivants : *Muséum Étrusque de L. Bonaparte, Prince de Canino*, 1829, p. 10, n° 1911 ; *Réserve Étrusque*, 1838, p. 28, n° 33 ; DUBOIS, *Notice d'une collection de vases en terre peinte provenant des fouilles faites en Étrurie par feu M. le Prince de Canino*, 1843, p. 64-65, n° 233 ; J. DE WITTE, *Notice d'une collection de vases peints tirés des fouilles faites en Étrurie par feu M. le Pr. de Canino*, 1845, p. 28, n° 87 ter ; Ch. BARTHÉLEMY, *Notice d'une coll. de vases et de coupes antiques en terre peinte prov. du feu Pr. de Canino (Lucien Bonaparte)*, 1848, p. 19, n° 78¹. Cette coupe a été exposée à Londres en 1838, puis

1. Je me bornerai plus loin à citer les trois derniers ouvrages comme Catalogues : 1843, 1845 ou 1848. Voici d'autres renvois pour cette coupe : GERHARD, *Rapporto Volcente* dans *Annali*, III, 1831, p. 75, 83, p. 179, n. 708 p. 180 n. 717, 723, p. 190 n. 803, p. 191 n. 824 ; RAOUL-ROCHETTE dans DE FÉRUSAC, *Bull. des sciences hist., antiq., philol.*, VII^e sect. du *Bull. univers.*, XVIII, 1831, p. 153 n° 12 ; *Lettre à M. Schorn*, 1832, p. 7, n° 12 (tirage à part du précédent) ; Secondiano CAMPANARI, *Intorno i vasi fittili dipinti rinvenuti ne' sepolcri dell'Etruria*, 1836, p. 89 (tiré des *Atti della pontif. Accad. Romana di archeologia*, VII, 1836) ; F. DE CLARAC, *Catal. des artistes de l'antiq.*, 1844, p. 109, p. 161 (n° 2) ; RAOUL-ROCHETTE, *Lettre à M. Schorn* (2^e éd.), 1845, p. 41, n° 26 et n. 2, p. 53, n° 42 ; Th. PANOFKA, *Die Vasenmaler Euthymides und Euphronios*, 1849, p. 13 ; *Corpus inscript. graec.*, vol. IV, p. xxxix, sect. V, p. 196, n° 8205 (signale que le vase se trouve chez le comte de Laborde d'après J. DE WITTE, mais donne la signature en entier, quoique Raoul-Rochette ait été cité) ; PFUHL, *Mal. und Zeichn.*, 1923, p. 447 § 480, p. 448 § 480, p. 453 § 486, p. 454 § 487 et n° 13, p. 456 § 488 p. 460 § 493, p. 462

à Francfort, en 1841, à partir du 1^{er} septembre; ensuite elle a été rachetée, ou simplement retirée de la vente, et ramenée à Paris. On voit qu'elle reparait aux ventes Canino de 1843, 1845 et 1848, et est acquise à cette dernière date par le Louvre pour la somme de 250 francs. En 1845, elle fut achetée par un certain Novaro (sans doute J. de Novarro) pour 250 francs, et semble avoir passé dans la collection du comte Léon de Laborde, à en juger par de Witte dans *Rev. de philol.*, II, 1847, p. 418, § XXVII, n° 2, et p. 488, § XLV et *Noms des fabricants et dessinateurs de vases peints*, 1848, p. 42, § XXVII, n° 2, et p. 64, § XLV (tirage à part du précédent). Puisque notre coupe figure dans la vente Canino suivante, celle de 1848, elle a dû y être rajoutée par le comte Léon de Laborde, ou bien par M. L. Cometti, qui l'aurait d'abord rachetée à celui-ci.

Il existe une série de dix fort belles planches lithographiées en deux livraisons, les seules parues, éditées sous le titre de *Vases étrusques de Lucien Bonaparte, Prince de Canino*, 1830. J'ai eu la bonne chance de comparer l'œnochoé du Louvre G 240 (Dionysos et Ménade) et l'hydrie du Louvre F 286 (Départ de char, Combat d'Héraklès et Triton) à deux planches de ce recueil où elles sont reproduites. Les repeints et restaurations de ces vases ne figurent pas sur les planches, les endroits endommagés sont laissés sans détails intérieurs et sans peinture. On voit la coupe Berlin 2264, signée par Euxitheos et Oltos, sur deux autres planches, et tous les morceaux manquants ont été omis dans le dessin. Enfin, une planche présente l'intérieur de la célèbre coupe d'Exékias,

§ 497, p. 464 § 498, p. 466 § 501 et fig. 404; BEAZLEY, *Att. Vasesm.*, 1925, p. 172, n° 2. — On peut également renvoyer à *Göttinger gelehr. Anz.*, 1831, II, p. 1330; JAHN, dans *Neue Jahrb. für. Philol. u. Pädag.*, 1831, III, p. 357, n. 1; K. O. MÜLLER dans *Comment. Soc. r. scient. Gottingensis*, VII, 1831, cl. hist. et phil., p. 93 n. 72, 88 (*Kunstarchäol. Werke*, III, 1873, p. 60 n. 9, p. 61, n. 16); N. MAGGIORE, *Rapp. intorno i vasi volcenti*, 1832, p. 20 (tirage à part d'un compte rendu paru dans *Giorn. di scienze, lettere ed arti per la Sicilia*, XXXVII); KLEIN, *Liebl.*, 1890, p. 9, 12, p. 59, n° 2; P. CLOCHÉ, *Les classes, les métiers*, 1931, pl. 2, n° 2 (int.).

Pour la bibliographie, voir Ed. POTTIER, *Vas. antiq., Louvre*, p. 147, et HOPPIN, *A handbook of Attic red-fig. vas.*, 1919, I, p. 400.

Munich J 339 (Dionysos dans sa barque), et les traces de la réparation antique ont été soigneusement indiquées.

Voyons ce que nous donnent les deux ouvrages du Prince de Canino : le *Catalogo di scelle antichità etrusche trovate negli scavi del Principe di Canino*, 1828-1829, 1829, et le *Museum Etrusque*, 1829. On a partout spécifié si les vases étaient intacts, entiers, ou s'il leur manquait des fragments. La coupe Louvre G 6, par exemple, a été trouvée brisée, comme d'ailleurs la coupe Br. Mus. E 41 ; et quelques morceaux faisaient défaut, de même que le pied¹. Voici ce qui est dit au sujet des deux vases : « Nous les avons fait rassembler par l'habile restaurateur romain M. Depoletti, qui avec un art parfait a rempli les vides sans toucher en rien au dessin, de sorte que l'on peut compter les fragments de chaque coupe, et ce remplissage moderne se voit au premier coup d'œil sans pouvoir se confondre en rien avec l'antique. » Quant à Louvre G 6, les dessins dans le *Catalogo*, p. 75, n° 561, et *Mus. étr.*, n° 561, pl. XIII, ne donnent que « iktetos » ; dans la table *Mus. étr.*, p. 6, nous trouvons « Epiktetos egraphsen », les deux premières lettres étant seules en italique. La signature de la coupe Louvre F 125 a été indiquée telle qu'elle se présente en réalité, à savoir « ...kosthenes epoi... » (*Catalogo*, p. 28 (n° 44), n° 273 et p. 165 ; *Mus. étr.*, n° 273, pl. IV), et le Prince de Canino n'a pas essayé de compléter le nom. La coupe Louvre G 105, non décrite dans le *Mus. étr.*, est indiquée seulement dans la table ; si l'on y voit « Onesimos egraphs... », c'est que telle se présentait alors la signature, sans que le moindre doute soit possible.

Le Prince de Canino, *Mus. étr.*, p. 25-27, parle des restaurations qui peuvent induire en erreur celui qui étudie les vases, car il pourrait utiliser un détail dû à un restaurateur moderne ; il engage les possesseurs des vases à les laver à l'eau-forte, qui est impuissante sur les peintures et sur les

1. Cela est exact, mais une seule anse, pour le vase Louvre G 6, est antique. L'autre aurait-elle été perdue entre 1838 et 1845 ?

vernis antiques des vases, afin de s'éclairer sur ce qui leur a été vendu, tout en offrant de faire la même épreuve sur tous ses monuments à la requête de qui que ce soit. Donc, pas de restaurations chez le Prince de Canino.

Le témoignage de Dennis, *The cities and cemeteries of Etruria*, I, 1878, p. 469, est important, car il met en question des vases du Musée de Musignano, qui avaient été recueillis en fragments et recollés par un artiste aux gages de la Princesse de Canino ; ces vases ne pouvaient pas facilement trouver un acquéreur, à cause de l'état imparfait dans lequel ils restaient ; les plus belles pièces, aussitôt découvertes dans les fouilles, étaient achetées par le Pape pour le Musée Grégorien, ou prenaient le chemin des musées étrangers. M. Dennis visita l'Étrurie à plusieurs reprises entre 1842 et 1847 (*op. cit.*, préface, p. v), donc après la mort de Lucien Bonaparte.

Cependant, il y a quelques restaurations sur des vases Canino dans les Musées de Berlin, de Munich, du Louvre et au British Museum. Elles ont pu être faites à Paris avant les ventes, pour qu'on puisse écouler les objets plus facilement ; elles auraient été opérées à plusieurs reprises. Prenons d'abord des vases provenant de la vente de 1837¹. On verra qu'il y a des vases : *a*) endommagés : Br. Mus. B 218, 221, 223, 235, 314, 342, 460 ; E 350, 445 ; *b*) recollés en nombreux morceaux, fragments manquants : Br. Mus. E 22, 41, 74, 85, 136, 815 ; *c*) réparés : Br. Mus. B 219, 226, 589 ; *d*) avec restaurations : Br. Mus. B 309, E 49 ; *e*) réparés et restaurés : Br. Mus. B 131, 268, 308, 620 ; *f*) avec repeints : Br. Mus. B 334 ; Berlin 2318. La *Réserve Étrusque* nous donne des vases : *a*) bien conservés : Berlin 1897, 1899, 1908, 2159 ; *b*) endommagés : Munich J 341 ; *c*) avec dessin en partie effacé : Berlin 2291 ; *d*) avec nombreuses cassures : Berlin 2382, 2388 ; *e*) avec restaurations

1. Le catalogue de cette vente est le suivant : J. DE WITTE, *Description d'une collection de vases peints et bronzes antiques provenant des fouilles de l'Étrurie*, 1837, que l'auteur a cité souvent plus tard sous le titre *Cat. étrusque*. (Dans l'Avertissement du Cat. Magnoncourt, 17 avr. 1839, p. v, de Witte dit que ce Catalogue de 1837 est celui du Musée du Prince de Canino.)

et recollés en nombreux morceaux : Berlin 2052, 2264, 2538 ; *f*) avec restaurations en partie défigurant le style : Munich J 402 ; *g*) très restaurés : Munich J 370 ; *h*) avec repeints et reprises : Berlin 2321, 2322.

Il y a des différences dans les inscriptions, qui perdent des lettres et deviennent en partie invisibles. Prenons les trois vases Munich J 384, 333, 331, achetés en 1841. O. Jahn, dans le Catalogue de Munich (p. 98), a remarqué qu'il ne restait que trois lettres d'une inscription au lieu des douze lues par J. de Witte en 1837 (*Cal.* 1837, p. 84). Aussi, en nettoyant la coupe Munich J 336, on trouva l'inscription antique qui se cachait sous une inscription moderne.

Allons un peu plus loin et prenons la très intéressante coupe du Cabinet des Médailles 523, à inscriptions nombreuses¹. On remarquera la différence entre les descriptions de la *Rés. Étr.* et du Catalogue de vente de 1843. M. Dubois dit en toutes lettres (p. 61) : « Une restauration mal faite sur ce côté de la coupe doit cacher d'autres inscriptions². » Cela est très important à noter et je crois avoir une preuve que certaines restaurations ont été faites entre 1838 et 1843, grâce à l'indication suivante que donne Dubois dans l'avertissement de sa *Notice*, c'est-à-dire le Catalogue de 1843 : « Ces vases seront présentés dans l'état où ils furent trouvés à l'époque de leur découverte ; aucune restauration ne cache les fractures que beaucoup d'entre eux ont éprouvées lors de l'ancienne

1. *Catalogo*, 1829, p. 142-143 (n° 84), n° 1645 et p. 168 ; *Mus. étr.*, 1829, p. 151-152, n° 1645, pl. XXXVI et p. 9 ; PANOFKA dans *Bull.*, 1829, p. 141 ; GERHARD, *ib.*, p. 144, n. 11 ; RAOUL-ROCHETTE dans *Journ. des savants*, 1830, p. 179-180 ; *Archaeologia*, XXIII, 1831, p. 237-239 (n° 84), MDCXLV et p. 259 ; GERHARD, *Rapp. Volc.*, 1831, pl. A, II, 3, p. 155 n. 431, p. 166 n. 617 (*a*), p. 167 n. 626, p. 169 n. 637 (*c*), 641*, p. 184 n. 742 (*f*), p. 184 n. 746, p. 187 n. 777, 778, p. 190 n. 801, 802 ; *Rés. étr.*, 1838, p. 26, n° 27 ; *Cat.* 1843, p. 60-61, n° 219 (KLEIN, *Lieblingsinschr.*, 1898, p. 105-106) ; etc.

2. Parce que la plus grande partie des inscriptions données par le *Mus. étr.* et le *Catalogo* avaient disparu, W. Klein crut à un moment qu'il existait deux coupes très ressemblantes par leurs sujets, mais Hartwig prouva qu'il s'agissait d'une seule coupe ayant subi de fortes restaurations (KLEIN, *Lieblingsinschr.*, 1898, p. 106).

violation des tombeaux qui les renfermaient. Le seul soin qu'on ait cru devoir prendre s'est borné à rattacher provisoirement les parties séparées. On doit regretter qu'un accident plus récent soit venu ajouter quelques malheurs nouveaux à ceux que l'on avait à déplorer, quoique d'ailleurs ces diverses mutilations puissent être facilement réparées. » Cet accident plus récent, comme on le verra plus loin, est sans doute dû aux voyages des vases. Voici ce que dit, au sujet de la même vente de 1843, le *Cabinet de l'amateur et de l'antiquaire*, II, 1843, p. 197 : « Les monuments étaient en mauvais état, presque tous brisés en mille morceaux et rajustés avec une prodigieuse maladresse... »

Je crois que, pour la vente de 1843, on s'est occupé plutôt de recoller les vases¹ ; les restaurations ont dû être faites surtout pour l'ensemble de la *Réserve étrusque* ; d'ailleurs elles ne semblent pas avoir été importantes.

En comparant les Catalogues Canino de 1845 et 1843, on voit que les vases de 1845 figurent déjà en 1843, excepté les suivants qui sont nouveaux : les amphores n^{os} 31 (plus tard Louvre F 56) et 32, le stamnos 48 (Louvre F 314), les coupes qui en grande partie sont plus ou moins fragmentées : à figures noires n^{os} 73 et 74 (plus tard Louvre F 82), et à figures rouges : n^{os} 102 à 126. Par conséquent, on a dû chercher parmi les restes ce qui pouvait être vendu. Les fragments représentaient sans doute des débris qu'on n'avait pas pu ou pas su monter, auxquels étaient venus s'ajouter des vases brisés pendant les voyages. Prenons par exemple le stamnos Louvre F 314 (Cat. 1845, n^o 48), ayant déjà fait partie du lot de la *Réserve étrusque* (p. 16-17, n^o 59), qu'on

1. Prenons par exemple l'amphore 977 et l'hydrie 1035 de Compiègne ; on voit sur les images du *Corpus vasor. antiq., Compiègne*, pl. 5, n^o 3 et pl. 6, n^o 10, qu'il leur manque des fragments. Ces vases proviennent de la vente Canino, de 1843, à laquelle Vivenel acheta les objets suivants (après la donation de sa collection à la ville de Compiègne) : n^{os} 8, 21, 36, 38, 44, 46, 47, 49, 52, 58, 68, 80, 93, 107, 110, 126, 139, 142, 195, 229, 250, 282, 286, 287, 288, 289, qui portent au Musée les n^{os} : 977, 988, 968, 970, 1032, 1049, 1065, 1075, 1056, 1035, 980, 1041, 1050, 984, 976, 1055, 987, 986, 1094, 1098, 1101, 1092, 872, 873, 1086, 1087.

ne trouve pas dans le Catalogue de 1843. Je suppose qu'il a pu être brisé en revenant des voyages à Londres et Francfort ; il a dû être recollé vers 1845. Nous savons notamment que cent vingt pièces de choix (dont trois bronzes) avaient été réunies et exposées à Londres en 1838¹ ; le Catalogue est la *Réserve Étrusque*. Cet ensemble n'a pas pu être vendu en bloc pour la somme de 4.000 livres demandée, et il a sans doute été rapporté à Paris. Puis, le tout fut exposé à Francfort dès le 1^{er} sept. 1841 avec d'autres pièces² ; mais il est difficile de dire exactement lesquelles, car je n'ai pas pu trouver de

1. Quelques-unes figurent à la vente de 1837 et elles avaient été rachetées par le représentant du Prince de Canino, sans doute parce qu'elles n'avaient pas atteint les prix auxquels on s'attendait. Tous les vases de la vente de 1848 figurent dans celle de 1845, excepté la coupe n° 116 ; on trouve également tous les vases du *Catalogue d'une collection de tableaux en grande partie de 1^{er} ordre, et d'une belle réunion de vases grecs et coupes antiques peints, dits étrusques, provenant de feu M. le Prince de Canino*, 22 déc. 1849, dans le Catalogue de 1848, sauf l'*œnochoé* à figures noires, p. 9, n° 19, qui est vendue pour la première fois. Il est facile ainsi de suivre, depuis 1843, ce qui quittait chaque fois la Collection Canino. La vente de 1849, après le décès de M. Luigi Cometti, semble avoir été la dernière. J'ai déjà indiqué que les représentants du Prince de Canino rachetaient ou retiraient des vases. Voici ce que je trouve au sujet de la vente de 1843 dans *Le Cabinet de l'amât. et de l'antiq.*, II, 1843 : « Au reste, la dernière vente a été aussi mal conduite que possible. Voici déjà trois fois que nous voyons un grand nom historique compromis par des agents maladroits et grossiers. Aussi l'ordre des vacations n'a pas été suivi ; on a boudé les acheteurs, et quand, s'en rapportant à la feuille de la vente, les amateurs se sont présentés pour les articles de leur choix, les monuments qu'ils convoitaient étaient déjà ou vendus ou retirés. On prétend que les vases non vendus sont encore à Paris et qu'on les offre à l'amiable. Après l'épreuve qu'on vient de faire, il sera difficile de les placer avec avantage. »

2. Voir à ce sujet A. FURTHWÄNGLER, *Beschreib. der Vasensamml. im Antiquarium zu Berlin*, p. xx. Fr. MESSERSCHMIDT, *Nekropolen von Vulci (Jahrb. Inst., XII Ergänzungsheft)*, 1930, p. 6, n. 5, doit se tromper en supposant que la Collection Canino fut vendue à Paris en 1838 et que le reste, la « Réserve étrusque », fut vendu à Rome après 1840 par l'entremise de Basseggio. Un rapport, citant les objets les plus importants, se trouverait dans les Archives du Vatican. Les ventes en France eurent lieu à Paris le 17-20 mars 1834, le 8 mai 1837 et jours suivants, le 13-16 janvier 1840 (de même une caisse de vases fut vendue sans annonce et sans notice le 11 mai 1840), le 22 avril 1845 et jours suivants, le 31 déc. 1849 et le 22. déc. 1849. La vente de la *Rés. étr.* eut lieu à Francfort en 1841. Il faut séparer les ventes italiennes. Basseggio a certainement beaucoup acheté chez le Prince de Canino. WELCKER, dans *Rhein. Mus.*, VI, 1848, p. 390 et 392, parle de cent vases, réservés pour le British Museum et exposés à Sienne en 1843.

Catalogue pour cette vente. Ce qui ne fut pas acquis par les Musées de Munich et Berlin, et peut-être quelques particuliers, fut racheté, ou simplement retiré, et revint à Paris. Comme je l'ai dit plus haut, le Catalogue de 1845 renferme une série de coupes plus ou moins fragmentées (n^{os} 102 à 126) ; on peut se demander si quelques-unes figuraient à la vente de 1841 à Francfort mais complètes. Il est certain que des vases ont dû être brisés pendant les voyages Paris-Londres-Paris-Francfort-Paris, et on a même pu perdre quelques fragments ou, une fois ceux-ci détachés, on ne sut pas les remettre en place.

La coupe Louvre G 105 ne devait plus porter le nom d'Onésimos complet en 1843. J'en étais depuis longtemps convaincu, quand j'ai pu trouver dernièrement une preuve certaine. Dubois (Cat. 1843, p. 65, n^o 233) donne le nom d'Onésimos en entier, car il devait avoir sous les yeux la table *Mus. étr.*, p. 10, où il lut « Onesimos egraphs.. » ; il ajoute à la fin de sa description les renvois suivants : « *Mus. étr.*, n^o 1191. — *Rapp. volc.*, p. 180, n^o 723. » J. de Witte, dans son Catalogue de la vente suivante de 1845 (p. 28, n^o 87 *ter*) suit de près la description de Dubois, qu'il a certainement eue sous les yeux, car il reprend les mêmes références (n. 2) : « *Mus. étrusq.*, n^o 1191 ; Gerhard, *Rapp. volc.*, n. 723, « et reproduit ainsi la même faute d'impression : 1191 au lieu de 1911. Charles Barthélemy, dans le Catalogue de 1848 (p. 19, n^o 78) a légèrement retouché et surtout allégé le texte de Witte en remplaçant quelques mots (*Causia* devient un petit chapeau, les deux javelots deviennent deux lances) ; deux phrases sont omises, de même que les renvois, et des mots ont été supprimés pour raccourcir le texte. Le nom d'Onésimos est retenu en entier comme dans le modèle, mais le verbe devient *egraphe*.

Puisque la *Réserve étrusque*, 1838, p. 28, n^o 33, donne le nom d'Onésimos, c'est que la signature devait être complète

Tous ces vases ne figurent pas dans les catalogues des ventes françaises, ni dans celles de Francfort. Gerhard, par exemple, acheta en Italie des vases de Canino pour le Musée de Berlin et pour sa collection particulière.

à ce moment ; ie fait est certain pour le *Museum étrusque*¹.

Cependant, on a fait des réserves sur le nom de notre peintre. M. Pfuhl parle souvent du *Pseudo-Onesimos* et voici un trait saillant de sa plume : « ...Die Malersignatur des [Ones]imos, wie man den Namen ohne Gewähr ergänzt... » (*Mal. u. Zeichn.*, I, p. 447, § 480). Ed. Pottier, *Cal.*, p. 943 : « ... La restitution du nom d'Onésimos est hypothétique... J'ai proposé, d'après une inscription de l'Acropole, de lire plutôt (Ones)imos (*Gazette arch.*, 1888, p. 174), et cette restitution a prévalu. »

Notons que le Prince de Canino n'a jamais été archéologue, il l'a dit d'ailleurs lui-même, et qu'il ne pouvait connaître une inscription trouvée en 1885 ; en outre il s'est toujours efforcé de prouver que les vases venus de ses fouilles étaient des produits indigènes, et il a toujours été farouchement opposé à la thèse grecque². Il n'aurait donc pas choisi un nom grec, qu'il aurait cherché dans l'*Anthologie*, pour le peintre de sa coupe³. Pottier, *Vas. antiq.*, *Louvre*, p. 157 : « ...Le registre de l'époque donne l'inscription complète Onesimos egraphie. » Le jeu de fiches, malheureusement incomplet, dont se servait Ed. Pottier, reproduit les descriptions du registre. J'ai pu découvrir et consulter ce dernier ; les descriptions sont tirées des Catalogues de vente, et le texte est très raccourci. Par conséquent, cette entrée au registre n'est qu'un écho lointain de Dubois, de l'arrangement de Witte et du remaniement de Barthélemy. Ed. Pottier signale qu'il ne restait de la signature que « im.s e.raphs... ».

M. Merlin m'a très aimablement autorisé à étudier la coupe et à laver à l'alcool la signature. J'ai pu ainsi retrouver

1. HARTWIG, *op. cit.*, p. 503, admet que la coupe a pu être découverte avec la signature complète d'Onésimos, mais que, par la suite, elle aurait été endommagée ; ainsi, les premières lettres du nom auraient disparu.

2. Pour l'« étruscomanie », « les rêveries de Lucien Bonaparte », ainsi que « les argumentations plus patriotiques que savantes », voir Ed. POTTIER, *Cal.*, I, 1896, p. 42.

3. Il n'a pas pu s'inspirer de la pierre gravée, due à Dubois, avec le nom ONHΣIMOΣ, dont parle Eug. Prot dans *Le Cab. de l'amal. et de l'antiq.*, I, 1842, p. 533, 535 et 539.

la moitié du *gamma* près d'une cassure; l'*omikron* a disparu en entier près d'une autre cassure, parce que la surface a été grattée à cet endroit; de même, la moitié de l'*iota* près du plâtre qui remplace le morceau manquant. Ce fragment disparu devait porter le début du nom. Le plâtre avait recouvert une étroite bande sur la partie antique autour des cassures; les restaurateurs ont gratté le surplus à la lime¹, ce qui a non seulement enlevé le vernis noir antique, mais au moins une lettre entière et des parties de deux autres.

Raoul-Rochette (*Lettre à M. Schorn*, 1845, p. 53, n° 42) dit, au sujet de la coupe d'Onésimos, ce qui suit : « ...J'ai eu occasion d'examiner ce vase, apporté récemment à Paris [⁴Dubois, *Notice*, etc., n. 233, p. 64-65]; l'inscription s'y trouvait alors réduite aux seules lettres : ... ΣΙΜΟΣ ΕΡΑΦΣ.. On ne connaît jusqu'ici aucun autre vase de cet artiste. » Je crois que cela est une preuve décisive que le début de la signature a dû être perdu pendant les voyages de la coupe. La restitution *Diotimos* est impossible. Quant à la réparation, elle a pu avoir lieu vers 1845, tandis qu'on s'est borné à recoller le vase pour la vente de 1843. En grattant le plâtre qui avait coulé, les restaurateurs-vandales ont enlevé une partie du sigma, ou cette lettre entière, et la moitié de l'iota. Il ne devait y avoir sur le fragment perdu que les lettres ONE, peut-être avec une partie du Σ. Je me demande si le premier

1. Cela est un procédé typique qu'on a déjà rencontré sur l'amphore Louvre CA.2981, publiée tout récemment (A. MERLIN dans *Mon. Piot*, XXXV, 1936). A. FURTWAENGLER, dans le *Catalogue des Vases de Berlin* (p. 584), donne une excellente description des réparations des vases Canino : « ...Aus vielen Stücken, deren Fugen nicht scharf schlossen und sehr verschmiert sind. » Les bords des cassures ne sont pas très rapprochés et une assez large bande de barbouillage recouvre les cassures, cachant parfois ainsi les parties grattées ou limées, à cause du surplus de colle ou de plâtre qu'on avait enlevé, et dans certains cas même quelques lettres des inscriptions. On distingue souvent des traits de la brosse perpendiculaires à la cassure. Grâce à ces indices j'ai pu identifier plusieurs vases dont j'ignorais la provenance; je ne citerai qu'un exemple : la péliké Cab. Méd. 390 — vente Canino 1837, p. 108, n° 181; *Rés. étr.*, 1838, p. 14, n° 50; vente Canino 1843, p. 40, n° 146; vente Raoul-Rochette, 30 avr.-1^{er} mai 1855, p. 27, n° 126. — J'ai remarqué que les coupes Louvre G 105 et G 15, 73, 135, 143 ont pu être montées par la même personne.

omikron a pu être endommagé, car il se trouvait près de la cassure.

Peut-être pourrait-on un jour retrouver le tesson manquant¹ ; il y a bien peu de chances, mais cela n'est pas totalement exclus. Aurait-il servi à « reconstituer » ou à « compléter » une autre coupe ?

J'espère avoir démontré, en tout cas, le mal fondé des doutes relatifs au nom du peintre Onésimos².

N. PLAOUTINE.

1. J'ai trouvé dans les Archives du Louvre une lettre dans laquelle il est question de la coupe Louvre G 265, à laquelle il manquait une anse, et qu'on avait réussi à compléter avant la vente de 1845. Or, les deux anses appartiennent au vase ; par conséquent, on a cherché parmi les débris qui devaient se trouver chez L. Cometti la partie qui faisait défaut. Que sont devenus ces *disjecta membra* ? Je me demande si le fragment avec le début du nom d'Onésimos pouvait faire partie de ce lot. Dans ce cas, on n'aurait pas vu la valeur que le tesson représentait et à quel vase il appartenait ; pour les restaurateurs, ce n'était qu'un morceau noir, sans aucun dessin, avec deux ou trois lettres seulement dont la lecture n'offrait aucun sens.

2. Gerhard a étudié de nombreux vases de la Collection Canino. Dans le *Rapp. volc.*, il donne des détails sur les sujets et les inscriptions d'un bon nombre de vases Canino qui n'ont pas été décrits dans le *Catalogo* et le *Mus. étr.* Il a été le premier (aucune description de la coupe d'Onésimos n'existant à ce moment) à signaler que le nom de *Ὀνείσιμος* se trouve écrit sur une colonne sans le *καλός* (*Rapp. volc.*, n. 824). C'est qu'il a tenu le vase dans ses mains. Si le nom d'Onésimos n'existait pas en entier, ou était dû à une reconstitution, Gerhard l'aurait certainement signalé.

UN NOUVEAU MONUMENT DU CAVALIER THRACE

Le premier relief que nous faisons connaître aux pages suivantes fut trouvé en 1936, au lieu dit *Kaïa-Bouroun*, près de la route qui mène du village de Hadjiévo à celui de Novo-Sélo, dans l'arrondissement de Tatar-Pazardjik ; il fut recueilli par M. K. Christovitch au Musée de la Bibliothèque de Tatar-Pazardjik. Quoiqu'une grande partie du document manque, il est intéressant pour l'étude de l'iconographie du Cavalier thrace (fig. 1).

Le fragment trouvé représente le côté gauche d'une plaque de marbre, haute de 19 cm. 5, large de 18 cm., épaisse de 4 cm. 5 ; lettres : 1,5-2 cm (fig. 1). On y voit les jambes de derrière d'un cheval galopant vers la droite, et le pied droit du cavalier ; derrière les jambes du cheval on aperçoit un chien faisant un saut à droite. Au-dessous du cheval, une figure d'homme (dont la tête manque) couchée à droite, vêtu d'une tunique courte, son bras gauche étendu sous le corps, le bras droit tendu vers le haut, la jambe gauche étendue et la jambe droite repliée au genou ; il semble que le pied gauche porte une chaussure basse. Inscription sur la plinthe :

Φ(λάβιος) Δίνις ὁ καὶ Ἑρμῆς (sic) εἰ[ύχαρις]τήριον.

Ligatures, l. 1 : HP, MH ; l. 2 : TH. — Pour le nom thrace Δίνις, cf. Tomaschek, *Thraker*, II, 2, 33 ; Mateescu, *Ephem. Dacorom.*, I, 196. — Pour les noms doubles liés par ὁ καὶ, cf. Mateescu, p. 72.

Pour l'interprétation de ce relief, nous nous heurtons aux mêmes difficultés que dans l'explication de l'ex-voto bien

connu de *Venuslus*, trouvé sur les rochers de Philippes, et examiné dans l'étude magistrale de M. Ch. Picard¹. En ce qui concerne le relief de Hadjiévo, on ne saurait dire non

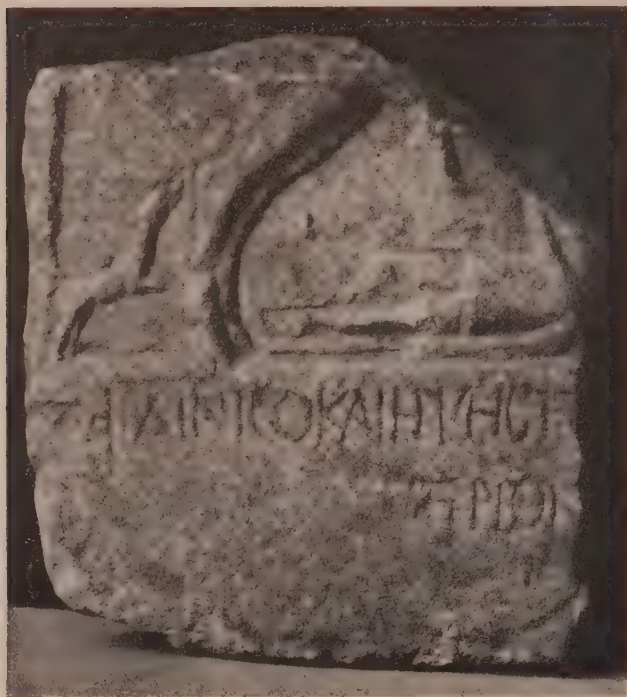


Fig. 1. — Ex-voto de Dinis.

plus d'une manière positive s'il faut le rattacher à la série des reliefs qu'on désigne sous le nom de thraco-mithriaques où l'on représente, sous les pieds des chevaux, une figure d'homme couchée, ou bien s'il faut le rapprocher des stèles

1. *Rev. de l'hist. des Relig.*, LXXXVI (1922), 149. — M. P. Collart a eu la bonté de m'informer qu'il a découvert près de Philippes d'autres reliefs du même type.

funéraires de Noricum, de Dalmatie, de Pannonie, etc., où figure un cavalier romain, foulant un ennemi abattu¹. Si l'on prend en considération que l'iconographie des reliefs thraco-mithriaques a exercé une certaine influence sur la

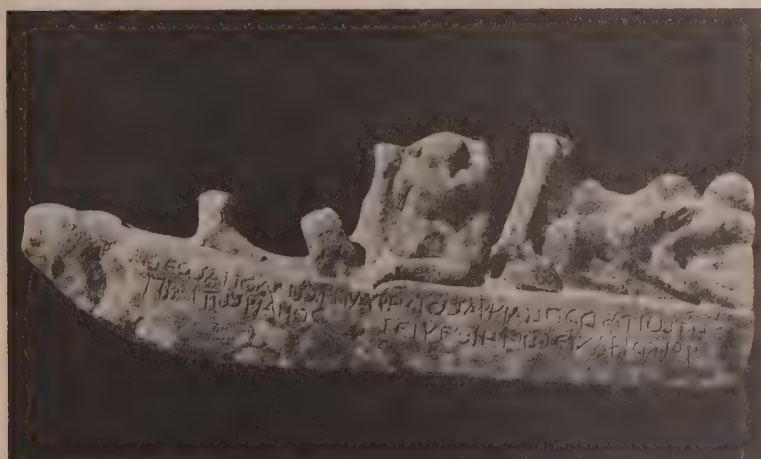


Fig. 2. — Fragment d'un groupe du Cavalier thrace, trouvé au sanctuaire de cette divinité, près de Dinicly.

manière de représenter le cavalier thrace², on peut admettre la même influence pour le relief de Hadjiévo.

Nous devons attirer maintenant l'attention sur le fragment d'un groupe du Cavalier thrace trouvé au sanctuaire de cette divinité, près de Dinicly³ (fig. 2).

Sur ce fragment, de gauche à droite, on voit les restes conservés des figures suivantes : un pied humain, probablement celui du serviteur, qui, dans une série nombreuse de reliefs

1. Cf. S. REINACH, *Rép. des reliefs*, II, 59, n° 1 ; 72, n° 7 ; *The Antiquaries Journal*, VIII (1928), 527 ; C. I. L., VII, 66 sqq. ; etc.

2. *Germania*, XIX, 1935, 315.

3. V. DOBRUSKY, *Bull. archéol. du Musée nat., Sofia*, I (1907), 117, n° 165 ; KAZAROW, *Klio*, XXII, 235 ; PAULY-KROLL, *Realencycl.*, Suppl. III, 1134.

thraces, marche derrière le cavalier en s'accrochant à la queue du cheval ; plus loin, une partie du sabot du pied postérieur du cheval ; sur le pilier reliant la base au corps du cheval, on voit, représentée en relief, une figure d'homme, vêtu d'une tunique serrée par une ceinture, agenouillé à droite et ayant ses mains (probablement liées) sur le dos ; plus loin, la jambe antérieure droite du cheval et un sanglier à droite, arrêté par un chien qui le mord à l'oreille ; au-dessus de la tête du sanglier, on aperçoit le reste conservé du sabot antérieur gauche du cheval. Sur la base, on lit l'inscription suivante :

Θεῶ Ἀπόλλωνι Αὐρήλις Μαρκιανὸς στρατιώτης πραιτωριανὸς
Γεικεθιγῶ εὐχαριστήρια.

On peut admettre que le groupe de Diniely représente, comme le relief de Hadjiévo, l'image d'un ennemi abattu par le Cavalier. Étant donné que dans les nombreux reliefs proprement thraces, le Héros cavalier n'est jamais représenté luttant contre des hommes, mais exclusivement contre des animaux, il est probable que les reliefs ci-dessus mentionnés de Diniely et de Hadjiévo ont subi l'influence des reliefs thraco-mithriaques.

Sofia.

Gawril KAZAROW.

LE « GUERRIERO DI CAPESTRANO » ET LES ORIGINES DE L'IMPERIUM

Parmi les trouvailles archéologiques récentes, il en est une qui offre un intérêt particulier pour les problèmes concernant l'organisation de l'État italique ancien, et notamment pour la question restée obscure des origines de l'*imperium*. La découverte fut faite en Italie : dans une région qui n'avait encore révélé que des restes tardifs : un riche trésor d'inscriptions présentant, d'ailleurs, à de rares exceptions près, un intérêt médiocre pour l'étude de l'époque de formation des institutions italiques et romaines. Ce sol vient de nous doter d'un monument archaïque de grande importance ; il se trouve depuis 1935 à Rome, dans le *Museo delle Terme*. Je veux parler de cette statue de guerrier italique, debout, publiée par les soins de l'Institut d'archéologie de Rome, sous le nom de *Guerriero di Capistrano*¹ (fig. 1, détail).

Tout en renvoyant le lecteur à l'excellente série de reproductions de cette statue, dans la publication que nous venons

1. *Reale Istituto d'Archeologia e Storia dell'Arte. Opere d'Arte*, fasc. VI ; Giuseppe Moretti, *Il Guerriero italico di Capistrano*, Roma, 1936, XIV ; *Appendice epigrafico-linguistica da Fr. Ribezzo*, p. 17-18. — Je tiens à remercier le Dr Annibali pour l'information qu'il m'a aimablement fournie. N'ayant pas sous la main l'ouvrage cité, que j'ai parcouru rapidement, pendant mon court passage à Rome en octobre dernier, dans la Bibliothèque du Palazzo Venezia, après avoir examiné la statue sur place, je dois m'excuser de ne pas pouvoir donner de citations exactes, là où je mentionne le savant commentaire de M. Moretti. C'est un agréable devoir que de remercier l'administration de la Bibliothèque d'archéologie, pour les facilités qu'on m'a accordées, ainsi que d'en mentionner l'organisation digne de tout éloge.

de citer, je me permettrai de donner une description nécessaire pour la clarté de mon exposé.

L'œuvre est, à n'en pas douter, un des plus anciens exemples de l'art italique archaïque, très probablement au VII^e siècle av. J.-C. Il s'agit d'une pièce quasi unique, dans



Fig. 1. — L'armement du Guerrier de Capestrano (détail).

un état de conservation très satisfaisant. C'est une effigie, grandeur naturelle, d'un homme armé, taillée dans un bloc de pierre, assez maladroitement (fig. 1), mais avec beaucoup de détails — source précieuse d'information. Une inscription complète l'image.

Je ne crois pas qu'il y ait lieu d'hésiter sur le sens de la statue : elle doit représenter un chef¹, dont le nom serait

1. Il ne s'agit pas d'un portrait proprement dit ; le masque qui couvre le visage interdit cette idée. L'effigie se présente par excellence comme l'image d'un chef.

donné par l'inscription. Un casque énorme avec un cimier d'une forme qu'on ne retrouve qu'exceptionnellement, serait à mon sens, non seulement une pièce d'armure défensive, mais en même temps un signe de distinction honorifique.

Les pièces d'armure défensives consistent — le casque mis à part, — en deux disques couvrant la région du cœur sur le dos et sur la poitrine, et en une sorte de cuirasse recouvrant le ventre. Les armes offensives étaient : une lance (double représentation), une courte épée, un poignard.

La main gauche repose sur la cuirasse du ventre. Le bras droit est croisé sur la poitrine avec une rigidité que je dirais hiératique, et qui caractérise la statue dans son ensemble ; la main droite tient, comme un sceptre, une petite hache. J'ai dit « comme un sceptre », car on a l'impression nette que la hache n'est pas tant une arme, qu'un symbole du pouvoir ; ce qui n'a pas non plus échappé à l'attention de M. Moretti, dans son excellent commentaire. Et cette impression se trouve confirmée par un des deux bracelets sur le bras gauche — bracelet auquel sont suspendues quatre toutes petites haches, qui n'ont certainement qu'une valeur symbolique. Outre les deux bracelets au bras gauche, le personnage porte encore un bracelet au bras droit.

Je distingue parmi ces éléments ceux qui nous permettent d'identifier le personnage, si toutefois nous le remplaçons dans son milieu. La découverte attire en effet notre attention, non seulement par sa valeur intrinsèque, mais aussi bien par l'endroit où elle fut rendue à la lumière (fig. 2). Cette région au Sud du *Gran Sasso d'Italia* appartenait au *territorium Vestinorum*, dont l'organisation, d'abord politiquement, puis administrativement — présente un intérêt particulier. On pourrait dire que peu d'endroits en Italie ont à fournir un champ d'observations aussi propice, car ailleurs l'état primitif de l'organisation politique a été à plusieurs reprises bouleversé

Ceci semble être confirmé par les mots *śak upahk*, que M. Ribezzo traduit par *sacra imago*. Les attributs soigneusement figurés du personnage gagnent ainsi en importance comme source d'information.



Fig. 2. — Carte de la région de Capistrano.

par une évolution ultérieure, de sorte que les traces les plus anciennes sont généralement recouvertes par d'autres formations. A ce point de vue, le peuple des Vestini offre un terrain exceptionnellement favorable¹. Il est en effet à l'abri de l'influence étrusque, aussi bien que de celle de la Grande-Grèce. Il n'y a donc qu'à démêler le *stratum* romain, tâche comparativement aisée.

Un second point retient l'attention; c'est qu'un trait de l'organisation du peuple des Vestini paraît présenter une analogie frappante avec ce qu'on sait de la cité antique de Rome. La division du peuple, et par suite du territoire, en trois parties, telle que nous la rencontrons chez les Vestini et, semble-t-il, chez leurs voisins, les Paeligni, paraît en effet nous donner le prototype italique de l'organisation d'État, dont les trois *tribus* originaires de Rome ne représenteraient qu'une forme déjà dérivée². La différence même des deux cas — l'un

1. On peut le dire surtout après l'excellente étude sur les *tribus* de M. TÄUBLER, et d'accord avec Kornemann, *Klio*, V. Cf. la n. 2, ci-dessous.

2. Voir à ce sujet la remarquable théorie de M. E. TÄUBLER, *Die umbrisch-sabellischen und die römischen Tribus*, dans *Sitzungsb. d. Heidelb. Akad., Phil. hist. Kl.*, 1929-30, *Abh.* 4, *passim*. Que cette division du peuple engendre la division territoriale et se transforme en un principe d'organisation administrative, cela appert des survivances tardives, non seulement de l'État à trois magistrats — à trois édiles, par exemple — mais de l'organisation analogue des *pagi* et des *vici*, notamment dans le territoire qui nous intéresse particulièrement. Cf. l'exposé lumineux de KORNEMANN, dans *Klio*, XIV, 1915, p. 194, et les sources épigraphiques qui y sont citées, plus spécialement : *C. I. L.*, IX, 3312 dans le voisinage de *Superræquum*; *ibid.* 3440, de *Peltuinum*; 3135, de *Labernæ* près *Corfinium*, comparée avec *ibid.* 3138, plus récente. Cf. Fell, dans *Studi Etruschi*, II (1928), 191 sqq., qui suit Kornemann. Toute l'importance de l'organisation politique à trois magistrats est montrée par Kornemann dans sa note si intéressante, *Die Beamlendreizahl in Italien*, *Klio*, XIV, 494-96; cf. DESSAU, *Zur Stadtverfassung von Tusculum*, *ead.* 489-494). Mais je me demande si les *IIIviri nocturni* et surtout *IIIviri mensarii* et *IIIviri aere argento auro flando feriundo* peuvent bien entrer dans la série de triples magistratures de nature italique ancienne. En ce qui concerne les *IIIviri rei publicæ constituendæ* de l'an 711-43 (*l. c.*, 495, et MOMMSEN, *Staatsrecht*, II, 601 sq. et 640, n. 2), je suis d'accord avec la théorie selon laquelle, dans cette crise, l'État se serait tourné vers la forme italique ancienne. J'ajouterai même que l'institution par César du troisième collège des Luperques accuse une double tendance : retour vers l'ancienne forme italique à trois (peu importe que ce fût assez mal à propos dans ce cas); affirmation de ses propres liens avec cette forme.

où il s'agit d'un peuple¹, l'autre où il s'agit d'une cité —, ne fait qu'accentuer l'importance d'un trait commun dans l'organisation politique chez les deux peuples italiques : vers les Abruzzes, d'un côté, et dans Rome pré-étrusque de l'autre. Et cette communauté du principe de l'organisation d'État rend par elle-même probable la communauté au moins des notions fondamentales, et surtout des points de départ, dans l'ordre politique, pour les deux régions à cette haute époque : époque à laquelle les textes littéraires dont nous disposons ne remontent point, et pour laquelle par conséquent une expression plastique se rapportant à l'une de ces notions prend une importance et un intérêt particuliers.

Or, il me semble que, plus d'un parmi les éléments de la statue en question, correspond aux caractéristiques de l'organisation des magistratures dans l'État italique ancien. Et l'un de ces éléments, tout au moins, est une expression plastique du pouvoir politique suprême — le symbole et l'insigne de ce pouvoir, qui nous rappelle immédiatement la hache de licteur romain. L'intérêt d'un tel symbole, sur l'effigie d'un guerrier italique qu'on peut dater du début du VI^e siècle, voire du VII^e, est d'autant plus considérable que la forme en diffère sensiblement du type dont un exemplaire a été retrouvé, comme on sait, en 1898, à Vetulonia : conformément au témoignage de Silius Italicus (VIII, 483-5), jusqu'alors assez peu apprécié. Le type se rapproche au contraire de celui, classique, qui est connu à Rome. La hache du guerrier de Capestrano semble apporter des précisions nouvelles sur la question des origines des *fascēs* — insigne romain de l'impe-

Octavien, par l'institution mentionnée, ne faisait que suivre l'exemple de son oncle. Remarquons que les *tribus* romaines remontent de toute évidence à la période pré-étrusque. La division initiale n'a été entamée, suivant la tradition, que par Tarquin l'Ancien (cf. à ce sujet le conflit d'Attus Navius avec Tarquin : bibliogr. : W. Kroll, *Navius (Attus)*, N. B., *Halbb.* 32 (1935), col. 1933-1936 ; et (cf. ci-après, p. 56, n. 1), Bas anof, *Pomerium Palatinum*, § 13. TÄUBLER, l. c., 21, n. 7 et 8 avec raison (ci-après), note que le caractère étrusque des noms des *tribus* ne peut faire douter de leur existence antérieure.

1. Peuple envisagé comme groupe, à la fois ethnique et politique, homogène.

rium —, que la tradition est unanime à reconnaître comme apport étrusque. A en juger d'après les formes en notre présence, la question a un aspect sensiblement plus complexe.

En effet, tel que nous l'observons sur les monuments figurés, cet insigne du pouvoir, le faisceau des licteurs romains, semble être composite. Certaines sources littéraires distinguent d'ailleurs expressément les éléments constitutifs des *fascēs* : ῥάβδοι — gerbes, et κορύναι — manches et haches¹. Et il y a lieu en effet de distinguer entre le faisceau de gerbes proprement dit, et la hache qui, à Rome, y est insérée. Ce n'est en somme qu'après la découverte de la hache de Vetulonia (tombe datée du milieu du vi^e siècle environ), qu'on pouvait reconnaître l'existence en Étrurie de ces deux éléments combinés. Car d'autres monuments étrusques, apparus avant 1898 (date des fouilles de Vetulonia), représentent les faisceaux sans hache, ce qui n'a pas échappé à l'attention de Müller et Deecke², qui n'en tirent d'ailleurs pas de conclusions.

C'est après la découverte de la hache de Vetulonia qu'on pouvait dire que la hache, insigne du pouvoir, se rencontre chez les Étrusques. Et c'est en fonction de cette présence que l'hypothèse de la hache empruntée par les Romains aux Étrusques devenait sinon certaine, du moins plausible. Or, cette manière de voir est singulièrement compromise par la découverte du monument de Capestrano.

La première impression qui se dégage de l'observation des armes, et notamment de la hache du personnage, est que nous sommes en face d'une expression plastique se rapportant visiblement au pouvoir du commandement militaire, partie essentielle de l'*imperium*. Gardons-nous toutefois de tirer de là des conclusions hâtives sur la nature du pouvoir. Contentons-nous pour le moment de cette constatation que la hache, insigne du pouvoir, est connue au vi^e siècle, et selon toute probabilité auparavant, chez un peuple italique dont

1. Ainsi PLUT., *Quæst. Rom.* 82; DENYS D'HAL., V, 2. Cf. aussi APPIAN., *Bell. civ.* I, 15, et *Syr.* 15.

2. I, 345, n. 52.

l'organisation accuse une certaine parenté avec celle de Rome. La hache que nous trouvons ici est cependant nue, et non pas combinée avec les gerbes du faisceau. Et cette observation faite simultanément avec l'autre, mentionnée plus haut, à savoir que sur les monuments étrusques nous rencontrons les faisceaux de licteurs sans hache, déplace singulièrement le problème de l'influence étrusque en ce qui concerne les faisceaux des licteurs romains.

Il apparaît en effet que la hache primitive, insigne du pouvoir chez les Italiotes, a été enrichie à Rome par les faisceaux d'origine nettement étrusque. La forme même de la combinaison suggère cette solution. Chez les Romains, la hache simple est insérée dans le faisceau, tandis que sur les monuments étrusques on trouve les faisceaux simples, comme l'est, avant l'influence étrusque, la hache du guerrier de Capestrano. Et dans l'exemple de la hache de Vetulonia nous rencontrons une hache étrusque à double tranchant, non pas insérée dans le faisceau, mais ajoutée à celui-ci d'en haut. La chronologie respective de la *Tomba del littore*, du monument de Capestrano, et de l'expansion des Étrusques dans le *Latium*, n'interdit même pas de voir une influence de Rome dans cette application étrusque de la hache de ce type au faisceau.

Quoi qu'il en soit, la tradition, lorsqu'elle parle des licteurs étrusques et de leur nombre — douze, insiste sur la corrélation de ce nombre avec le nombre des villes étrusques fédérées. Et il n'échappera à personne, — la vérité de ce parallélisme mise à part, — que le faisceau lui-même, dans sa valeur de symbole juridique, place en relief l'élément « union » et non pas l'élément « énergie du pouvoir ». La tradition, d'autre part, est exacte en ceci que, chez les Étrusques, les licteurs sont une institution d'apparat, pure forme de faste, pour les magistrats, ce qui correspond à leurs insignes de faisceaux sans hache, non seulement lors des triomphes, mais (cf. par exemple le *cippus* reproduit chez Dempster, *De Etr. reg.*, I, t. 46), lorsque le titulaire du pouvoir s'en va visiblement en campagne. On peut donc dire, — sans rien préjuger pour le moment

sur la question de savoir si les peuples italiques connaissaient ou non l'institution des licteurs. — que les licteurs porteurs de faisceaux comme expression du faste ont été empruntés par Rome aux Étrusques, comme la *sella curulis* en ivoire, comme la *toga prætecta*, etc.

Tout autre est la valeur de la hache à titre de symbole juridique. On peut en effet en déduire l'énergie du pouvoir de commandement militaire et de juridiction. Ceci d'ailleurs est illustré de façon éloquente par la transformation des *fascēs* en fonction de l'introduction de la *provocatio*. Tout le monde connaît le récit selon lequel Valerius Publicola a fait retirer les haches, et ce n'est qu'en dehors de la ville, quand les magistrats exerçaient l'*imperium militiæ*, que les *secures* y étaient insérées¹. Or, l'élément *securis* du faisceau accuse l'origine italique.

Ces observations sur l'évolution de la forme du symbole sont susceptibles de suggérer, dans les grandes lignes, l'origine du pouvoir auquel le symbole correspond. Mais une telle orientation ne serait légitime que pour le cas où l'institution même des licteurs accuserait des voies de migration analogues. Or, la question des licteurs envisagée comme institution ne peut être résolue que dans le cadre des organisations des magistratures. Et c'est dans ce cadre qu'on doit aborder également l'étude des origines de l'*imperium*. La première fois que cette question fut l'objet de discussion, il s'agissait de l'hypothèse d'une origine étrusque. A vrai dire, faute de documents. Le monument de Capestrano fournit à mon sens l'information solide qui manquait à la discussion.

Il est intéressant de remarquer que l'hypothèse de l'origine étrusque de l'*imperium* se rencontre chez Rosenberg², dans une étude consacrée précisément à l'organisation des magistratures. Au sujet du texte connu de Diodore, V, 40³, — qui

1. DEN. HAL., V, 19 ; X, 59. Je n'insiste pas ici sur un autre aspect du récit ni bien entendu sur sa valeur historique.

2. *Der Staat der alten Italiker*, 1913, 65.

3. Cf. MÜLLER-DEECKE, I, 345, n. 52, qui s'en sont occupés.

nous enseigne que les Étrusques avaient les insignes rencontrés aussi chez les Romains : les faisceaux des licteurs, la *sella curulis*, la robe flottante de pourpre, — Rosenberg insiste sur la phrase τό τε περὶ τοὺς ἡγουμένους στρατηγούς ἀξίωμα κατεσκεύασαν¹ ; il dit qu'on pourrait ici traduire le mot ἀξίωμα directement par le mot *imperium*, dans le sens romain². Ce serait le seul cas, à ma connaissance, où ἀξίωμα serait employé dans ce sens. Et Rosenberg lui-même observe ailleurs³ que les Grecs rendaient la notion de l'*imperium* au moyen de circonlocutions avec ἀρχή ou ἐξουσία. Dans ce dernier article, il s'abstient d'ailleurs de répéter son hypothèse de l'origine étrusque de l'*imperium*. Notons que, question de traduction mise à part, Diodore peut paraître une autorité douteuse pour le problème⁴. Plus important, donc, est l'argument que Rosenberg essaie de tirer de l'organisation étrusque des magistratures, et notamment de l'existence d'une dictature à Caere : raisonnement ingénieusement construit, mais qui me semble pécher néanmoins par la base. Cet exemple de

1. Wichtiger ist hier für uns der erste Satz des kundigen Gewährsmanns, dass die Etrusker « die Autorität die die kommandierenden Magistraten umgibt » geschaffen hätten.

2. FELL, *Costituzione degli Etruschi, Studi Etruschi*, II, 190, où il semble vouloir présenter l'état actuel de la question, sans insister sur ses vues personnelles, suit Rosenberg (*giustamente osserva*), sans s'apercevoir de la contradiction qui s'en suit avec la démonstration de KORNEMANN (*Klio*, 1915, citée p. 3, n. 2), qu'il accepte ailleurs, *passim*. Or, KORNEMANN, *op. cit.*, tout en suivant méthodiquement dans sa critique l'exposé de ROSENBERG, passe sous silence ce passage, avec raison.

3. Dans PAULY-WISSOWA, sous le mot *Imperium*, IX, 1201 (1916).

4. Si en effet son témoignage au sujet du faste étrusque semble bien cadrer avec l'ensemble des témoignages d'autres sources, la phrase en question peut, soit être sa propre déduction, soit, ce qui est plus vraisemblable, remonter à sa source (ROSENBERG, de même, pose la question : Poseidonios ?). Et, tout au moins avec cette dernière source, nous arrivons à une interprétation grecque du 1^{er} siècle av. J.-C., ou, ce qui n'est pas exclu (CICÉRON ?), à la tradition romaine dans l'interprétation grecque. Or, l'interprétation grecque, si même elle remonte aux historiens plus anciens sera forcément entachée de manque de précision, dans l'appréciation des institutions parallèles qui est caractéristique de ces sources. Il suffit en effet de rappeler le jugement porté sur la situation sociale de la femme étrusque par THÉOPOMPE. En la matière, plus précise, de la nature juridique d'une institution, cette marge se manifestera avec d'autant plus de relief.

la dictature à Caere implique deux considérations de portée inégale et de signification très différente¹. Ces deux considérations visent : 1^o l'époque très haute de l'origine de la magistrature à Caere, d'où on peut conclure sur la provenance étrusque, que l'auteur a en effet démontrée ; 2^o l'énergie présumée du pouvoir de cette magistrature, que, dans ce passage, Rosenberg semble déduire du nom même : *dictator*. Et le premier point du problème me paraît affaiblir l'autre, en fonction même de sa véracité. Car du nom de dictateur, tel qu'il apparaît dans l'histoire romaine, l'auteur conclut à la force et à l'importance de son autorité (*l. c.*, 66 : *besonders stark und bedeutsam*). Or, sans préjuger pour le moment des origines de cette magistrature, plus nous rapprochons du sens originel de ce mot², et plus son caractère historique romain est susceptible de s'effacer. Ainsi, seront moins valables les raisons de conclure du mot à la notion qu'il couvre. D'autre part, à l'époque historique tout au moins, le pouvoir du dictateur se distingue de celui des magistrats ordinaires, non par sa nature, mais par sa concentration dans les mains d'un seul ; et le cas échéant par son étendue³. C'est dire que la composition numérique des magistratures, à elle seule, ne pourrait pas nous donner de renseignements sur la nature du pouvoir des magistrats. Pour que l'exemple de Caere devînt probant, il faudrait encore démontrer que, morphologiquement, cette dictature provient de même source que celle de Rome.

Or, des perspectives différentes s'ouvrent, après la leçon qu'on peut tirer de l'organisation de l'État italique, telle qu'elle se présente d'après les travaux cités précédemment :

1. Ce qui paraît avoir échappé à l'auteur en 1913, et ce qu'il a vraisemblablement remarqué (après les observations critiques de KORNEMANN sur la généalogie des types de l'État ?) en 1916 : date de l'article paru dans le PAULY-WISSOWA, où l'on ne revient plus à l'hypothèse.

2. Cf. à ce sujet, l'intéressante étude de BIRTH, *Was heisst βασιλεύς ? Was heisst dictator ? Rhein. Museum* 76, 1927, 198-204.

3. Cf. en dernier lieu G. DE SANCTIS, *I fasci littori*, dans *Rivista di filol. e di istruz. class.* 1929, 1-9.

(cf. p. 47, n. 2), et selon les précisions nouvelles qu'on peut déduire de l'étude topographique de l'État des Vestini ou des éléments correspondants du monument de Capestrano.

Il a été démontré¹ que la forme très ancienne de l'État italique est celle de l'État à trois magistrats. La théorie de M. de Sanctis, au sujet de l'organisation de la magistrature républicaine romaine, — il considère que le *prætor urbanus* est l'égal à l'origine des *prætores maximi*-consuls², confirme ce schéma de l'organisation politique³. Il y a cependant un trait de l'organisation qui paraît avoir échappé à l'attention, c'est que, à la différence des magistrats, que nous observons pendant l'ère historique — à l'époque des cités, les magistrats suprêmes des peuples italiques ne résidaient pas ensemble dans un centre politique, ce qui détermine le partage de leurs fonctions. Cela paraît avoir échappé, parce que les triples magistratures locales, que nous retrouvons dans l'organisation des *pagi* et des *vici*, aussi bien que celles des cités à l'époque comparativement tardive, obscurcissent cet état de choses primitif. Et il faut remonter à l'époque préurbaine, dont dérive certainement l'État à trois magistratures, pour avoir une vision claire des origines⁴.

En possession de la documentation nouvelle, nous sommes en état, me semble-t-il, de poser deux questions. La première est celle de savoir quand et comment se forme un tel État. Quel est le fondement même de cette organisation qu'on observe chez les Italiotes? La deuxième, qui nous permettra de mettre un trait d'union entre l'organisation primitive et l'organisation historique romaine, est la question de savoir

1. KORNEMANN, dans *Klio*, XIV, 190-206 et 494-496; DESSAU, *ibid.*, 489-494.

2. En accord avec la formule 2 + 1 de KORNEMANN, l. c. 206, formule d'une phase déjà avancée, comme on le voit.

3. Elle est suivie notamment par BELOCH, *Röm. Gesch.*, 263, et trouve une nouvelle confirmation dans les observations présentées par G. DE SANCTIS, dans *Riv. di fil.*, l: l.

4. Pour la formation des villes, v. KORNEMANN, *Polis und Urbs*, *Klio*, V, où avec un remarquable résumé de la bibliographie, l'éminent auteur trace les étapes particulières qu'ont suivies dans cette évolution les Italiotes.

dans quel rapport se trouvent, avec le système de l'organisation de l'État à trois magistrats, le nombre de lieutenants des consuls à l'époque historique et le nombre de lieutenants du préteur urbain en vertu de la *lex pleatoria*. A mon sens, l'abîme infranchissable, qui séparait jusqu'ici ces deux questions, est comblé par la découverte archéologique de Castrano. La signification exacte du personnage ne se découvre d'ailleurs que dans l'entrecroisement de ces questions. Je me permettrai d'exposer ici quelques observations sur le sujet, en me réservant de les développer dans un ouvrage actuellement en préparation.

Il faut chercher la réponse à la première question, d'abord dans les caractéristiques de l'État italique à la période précédant la formation des villes ; ensuite dans les caractéristiques de la répartition de la population sur le territoire occupé par le peuple. Deux notions essentielles se dégagent de l'observation de l'État des Vestini : quant à l'*oppidum* et la *tribus*¹. *Oppidum* — place forte, d'où il découle que l'État se rattache par définition à la périphérie et n'a rien à voir à l'origine avec un centre autour duquel, comme autour d'une *polis* grecque, graviterait la vie administrative². Les caractéristiques de

1. KORNEMANN, dans *Klio*, I. I., parle de l'*oppidum* et du *pagus*, à mon avis à tort. Mais il considère avec raison *pagus* comme unité administrative ultime, p. 81 : *Die unterste administrative Einheit ist auf italischem Boden in der vorstädtischen Zeit der Pagus* ; dans le même sens, SCHULTEN, *Philologus*, LIII, 635. Il n'en résulte point que « l'unité politique en Italie est d'abord issue du *pagus*, c'est-à-dire de l'unité territoriale du clan tout entier », J. CARCOPINO, *Virgile et les origines d'Ostie*, p. 200. En effet, le *pagus* étant une subdivision administrative ultime se présente comme une partie d'un tout (cf. dans ce sens NISSEN, *Landeskunde*, II, p. 9, et Kornemann, I. I., 80, n. 3 : *der Teil eines ganzen, d. h. eine Teilgemeinde innerhalb der Völkerschaft, was auch in der Bezeichnung pars Peluatinum deutlich zu Tage tritt* ; c'est-à-dire le *pagus* présuppose cette unité dont il fait partie. On ne peut pas donc le considérer comme unité initiale d'un développement morphologique. D'autre part le *pagus* est un terme qui couvre une notion éminemment territoriale, et dans ce sens, il ne faut pas le confondre, quant aux origines, avec la *pars Peluatinum* des *C. I. L.*, IX, 3420 et 3430, ce que Täubler a brillamment démontré dans l'ouvrage cité — *pars* = *tribus*. Dans ce sens, les dénominations de *plaga* et de *tribus* en Ombrie (cf. KORNEMANN, I. I., 87, n. 5), correspondent, la première au *pagus* et la deuxième à la *pars* des inscriptions citées.

2. La notion même de l'*oppidum* s'oppose à mon sens à ce qu'il puisse être

Poppidum, magistralement données par Kornemann, sont : enceinte, limitation de l'espace que déterminent le mur et le ravin¹, et, au point de vue juridique, l'absence d'autonomie². Un tel bourg est l'ancêtre de la future *urbs* en Italie; mais à l'époque dont il s'agit, il paraît remplir une toute autre fonction. Deux traits la déterminent :

1^o Le caractère éminemment militaire de *Poppidum*. Il diffère essentiellement de l'acropole d'une *polis* grecque. Le bourg italique n'est pas en effet un point fortifié d'une cité. Il est plus qu'une acropole, car il est militairement une place forte indépendante, mais il est moins qu'une *polis*, parce que : 2^o il n'est pas juridiquement autonome. On ne peut donc le considérer comme un point militaire qu'en fonction du territoire tout entier occupé par le peuple.

Poppidum s'apparente à ce point de vue à la *tribus*, qui tout en étant une troisième partie, est une fraction intégrale du peuple tout entier. Le peuple s'accroche au territoire par les bourgs de ses tribus. Et c'est dans la division du peuple en trois tribus qu'il faut chercher, à mon sens, la base de l'organisation de l'État à trois magistrats.

Ce système, d'après ses caractéristiques, n'a qu'un lien précaire avec le territoire. Le même trait s'accuse dans la répartition de la population à travers les *vici*. On peut dire, avec Schulten³ et Kornemann⁴, que le *vicus* italique est simplement « un lieu d'habitation des *possessores* », non pas quelque chose comme le village germanique ou la *κώμη* grecque, l'un comme l'autre institution politique et agraire. Les *vici*, avec leurs

rattaché à une division administrative ultime, et on ne voit pas son rôle éventuel pour un *pagus* au milieu du territoire donné.

1. *Pomerium* italique, dont j'ai dégagé les traces en ce qui concerne la fondation de Rome. Cf. *Pomerium Palatinum*, à paraître dans les *Memorie della Reale Accademia dei Lincei*, Rome.

2. Il n'y a rien de plus différent sous ce point de vue que la cité étrusque et l'*Poppidum* italique.

3. *L. c.*, 656.

4. *L. c.* 81, notamment n. 5.

fundi respectifs, sont, soit des villages, soit des villas ; ils étaient éparpillés sur le territoire.

La fonction des *oppida* se dessine déjà dans les observations qui précèdent ; mais elle ne peut être clairement comprise que lorsque nous examinons le rapport-type entre les villes d'un peuple italique, dans un cas concret. Car ces villes, comme il résulte de ce qui vient d'être dit, avaient des *oppida* respectifs pour ancêtres. Les principales villes de Vestini, où Täubler a reconnu avec raison les vestiges des tribus primitives, arrivent comme telles jusqu'à l'époque historique, et leur emplacement peut être considéré comme connu¹. Or, cet emplacement même, à la lumière des observations précédentes, est susceptible de nous donner une double information : 1° sur le rapport entre ces villes dans le territoire des Vestini ; 2° sur les antécédents morphologiques de ce rapport-type.

Le territoire des Vestini, sauf quelques rectifications de l'époque romaine², est naturellement circonscrit au Nord par la chaîne du *Gran Sasso d'Italia* avec, pour prolongement, le cours de Salino jusqu'à la côte d'Adriatique, et au Sud-Ouest et Nord-Est, par l'angle que forme, avec son affluent qui descend du *Gran Sasso*, l'Aterno, dans son cours vers la même côte (fig. 2). Les trois villes dont il s'agit, Aveia, Peltuinum, Pinna, qui correspondent aux trois *partes* ou tribus des Vestini, sont disposées dans ce territoire d'une façon assez étrange pour des villes principales, mais qui s'explique fort aisément, si nous nous souvenons qu'il s'agissait à l'origine de bourgs. Aveia et Peltuinum se trouvent, en effet, non loin l'une de l'autre (elles sont distantes d'environ sept milles romains), sur les confins du territoire à l'Ouest, tandis que Pinna se trouve presque à l'autre bout du territoire, sur les collines voisines du Salino. Aveia et Peltuinum, d'autre

1. V. la carte de H. KIEPERT, *Italix Regio*, IV, C. I. L., IX, tab. III.

2. Les lignes de frontière esquissées par Kiepert, l. l., du temps d'Auguste, ne correspondent, bien entendu, qu'approximativement à l'état de choses qui nous intéresse. La délimitation, que je propose, est déterminée par une série de considérations, qu'on trouvera ci-après.

part, si relativement voisines qu'elles soient, sont séparées par l'Aterno et l'île qu'il forme avec ses deux bras. Remarquons tout de suite que la disposition des trois villes des Paeligni, — Sulmo, Corfinium, Superæquum, — si elle n'est pas aussi frappante à première vue, répète essentiellement le même schéma. Et l'on peut, à mon sens, présenter d'autres exemples¹. Le parallélisme des deux cas que nous avons mentionnés suffit d'ailleurs pour qu'on puisse admettre qu'il ne s'agit de rien moins que d'un schéma-type.

Cela explique pourquoi l'ancêtre de la cité italique est un bourg : pourquoi ce bourg n'a pas d'autonomie ; pourquoi l'*oppidum* est opposé à l'*ager*. Nous voyons qu'il ne s'agit en effet d'autre chose que de points stratégiques. Et, qui plus est, de points stratégiques, dont chacun forme partie intégrale du système tout entier. Ce système, d'autre part, n'a qu'en seconde ligne un caractère territorial, dans la mesure seulement où le peuple, — dans notre cas, le peuple des Vestini, — s'est installé sur ce territoire. Chacune de ces villes, en effet, représente une tribu ; or la tribu est une fraction intégrale du peuple. Et étant une des places fortes qui veillent à la sécurité du peuple, l'*oppidum* n'a pas et ne peut pas avoir l'autonomie. C'est pour cette même raison que l'*oppidum* est opposé à l'*ager*. Ce système des bourgs, sièges des magistrats du peuple, n'assume un caractère territorial qu'à l'époque comparativement avancée, où les traits morphologiques originels commencent à s'effacer².

Du schéma que nous observons sur la carte se dégage assez nettement l'origine même du système, qui remonte à l'époque de migrations. La disposition des villes et le caractère des *vici* à l'intérieur du territoire peuvent être considérés comme représentant une forme cristallisée de la masse du peuple en mouvement pour s'installer sur une station, la dernière en l'espèce, non pas certainement la première. Voilà comment

1. V. plus bas.

2. C'est à cette époque qu'on peut parler dans une certaine mesure des *oppida* et des *pagi*, mais à côté des bourgs originaires en apparaissent d'autres ; cf. ci-après.

devaient se classer les éléments du peuple des Vestini. La force militaire était divisée (conformément à la répartition en trois tribus) en trois armées, chacune sous le commandement du magistrat du peuple. Ces trois armées se disposent, pendant le mouvement d'une station à l'autre, de la manière suivante : deux armées de choc, destinées à rompre la résistance éventuelle, se meuvent en tête ; la masse du peuple : vieillards, femmes, enfants, les suit avec les biens ; la troisième armée, celle d'arrière-garde, couvre cette masse. Il est infiniment probable que cette troisième armée ne le cède en rien à chacune des autres, car, si elle n'a pas à se déployer pour rompre une résistance, elle a une lourde tâche comme force de couverture, étant donné que le peuple se meut probablement sous la pression d'un autre envahisseur, qui l'a délogé de son précédent habitat. L'armée unique étant celle de l'arrière-garde, il est vraisemblable que les Vestini arrivèrent dans cet ordre jusqu'à la bouche de l'Aterno, en longeant la côte de l'Adriatique, du Nord vers le Sud. C'est d'ailleurs une des directions normales de la migration. De là, ils obliquèrent vers l'Ouest, et les armées de choc réussirent à déloger les Pœligni (?). Elles arrivèrent, l'une jusque sur la rive droite de l'Aterno (Aveia), position d'avant-poste de première importance, l'autre — sur la position moins avancée (Peltuinum). Ces deux positions sont en elles-mêmes assez caractéristiques. Elles démontrent que l'attention des armées fut dirigée vers le Nord-Ouest et l'Ouest. C'est de là qu'on attendait une pression possible : ce qui est naturel, car d'autres vagues de migration, qui pouvaient s'engager de la côte de l'Adriatique par la vallée du Truentius, étaient susceptibles d'exercer leur pression de ce côté¹. La position de Pinna

1. La région voisine des Pœligni reste assez éloignée de ces forteresses, ce qui permet de soupçonner que le danger, de ce côté, fut considéré au moment de la fondation des bourgs comme enrayé ; c'est ce qui me fait supposer que le peuple délogé, dont la résistance fut brisée, n'était autre que les Pœligni, qui se replièrent au delà de l'Aterno. Il ne s'agit là évidemment que d'une conjecture, d'ailleurs non essentielle au sujet ; mais la disposition des trois villes des Pœligni est singulièrement favorable à cette hypothèse.

n'est pas moins suggestive. Ce serait le point d'arrêt soigneusement choisi de l'armée de couverture. Il est assez éloigné de la côte pour ne pas obstruer le mouvement éventuel le long de cette côte ; mais suffisamment près pour contrôler l'accès à l'intérieur du territoire occupé désormais par les Vestini. Lorsque le mouvement s'arrête, le rôle de l'arrière-garde devient celui d'un avant-poste particulièrement menacé, parce que la route suivie par le peuple reste ouverte derrière lui.

Ce sont les points d'arrêt définitifs des armées qui déterminent tout naturellement les points des bourgs : de ces bourgs qui sont des forteresses du peuple, et seulement en second lieu celles du territoire. Et l'on comprend alors que la masse du peuple, gardée par ces sentinelles, se répartit non pas dans des agglomérations régulières, ayant une physionomie juridique définie, comme les villages des Germains et des Grecs, mais dans des villages ou dans des villas éparpillés sur toute l'étendue du territoire. On aperçoit du même coup que le *pagus* se rapporte déjà à la phase suivante de l'organisation territoriale, et, s'il y a dans cette phase un rapport quelconque entre le *pagus* et l'*oppidum*, ce dernier subit à son tour une évolution sensible. Pour en marquer les traits essentiels, nous devons rappeler la nature juridique des trois bourgs fondamentaux : notamment ce fait qu'ils sont le siège des magistrats du peuple. Car il est clair, d'après l'exposé qui précède, que les bourgs d'Aveia, de Peltuinum et de Pinna sont les sièges de ces mêmes magistrats qui détenaient le pouvoir suprême, le commandement militaire du peuple divisé en trois tribus avec des armées respectives¹.

On peut se demander, cependant, comment le peuple procède à l'élection de ces magistrats qui résident normale-

1. La survivance de cet état de choses est visible encore à l'époque historique, notamment en 302. Le traité de paix de 302 est conclu, en effet, non pas avec chacune des communes des Vestini — Pinna, Aveia, Peltuinum, mais avec le peuple des Vestini tout entier; cf. Täubler, *l. l.*, 6-7. Nous savons pourquoi.

ment sur les confins du territoire, car, par définition, ce sont des magistrats du peuple tout entier. Et il me semble qu'il existe là un trait caractéristique de la vie sociale des Italiotes, susceptible de nous apporter des lumières sur ce sujet. C'est l'indépendance du sanctuaire où, selon l'heureuse expression de M. J. Carcopino¹, « les peuplades du Latium, nous dirions italiotes, venaient périodiquement retremper leur force collective » ; c'est l'indépendance de ce sanctuaire par rapport aux agglomérations de villages et aux villes mêmes. Et leur fonction, considérable encore à l'époque des cités, devait l'être davantage à l'époque précédente. Ces sources ou forêts sacrées devaient abriter de vraies *contiones* politiques, où le peuple procédait à l'élection de ses magistrats, — si élection il y avait, — et où les magistrats se mettaient en contact avec le peuple.

Cette apparence originelle de l'État subit une série de transformations ; mais les formes multiples que nous retrouvons chez les Italiotes à l'époque historique, si elles ne sont pas dues à des influences étrangères hétérogènes, peuvent être aisément ramenées à leur prototype. C'est ainsi que je suis enclin à voir, dans les trois dictatures d'Alba, Aricia et Lanuvium, les survivances des trois bourgs des Prisci Latini, peuple dont l'État avait été à l'origine un État à trois magistratures, du type esquissé. Dans ce cas, le développement de chacun de ces bourgs et le développement concomitant de la puissance du magistrat, tendent l'un et l'autre à l'autonomie, aux dépens de la cohésion de l'État lui-même, et à l'établissement, à la place, de trois États-cités indépendants, chacun à unique magistrature — évolution qui, comme nous le verrons tout à l'heure, n'est concevable qu'en ce qui concerne ces bourgs fondamentaux : d'où le nombre comparativement restreint des exemples qu'on peut alléguer. Et il est à remarquer que la dictature à Aricia ou à Lanuvium n'a de commun avec celle de Caere que le nom. La magistrature « unique » de

1. *Virgile et les origines d'Ostie*, p. 199.

Caere, descendant direct d'une telle magistrature étrusque d'origine foncièrement différente, fut probablement dénommée de la sorte par les Romains à cause de sa ressemblance numérique apparente avec le type italique correspondant. Notons qu'il s'en suit que le vocabulaire n'est pas une base assez sûre pour autoriser à tirer, comme l'a fait Rosenberg, des conclusions sur la nature de la magistrature, en dehors de sa généalogie morphologique.

En dehors de ces bourgs fondamentaux, qui sont caractéristiques de l'État italique, il y a d'autres bourgs de formation ultérieure et d'importance politique secondaire à l'origine. Ces bourgs, ou bien apparaissent dans la mesure où il faut fortifier le territoire, ou se forment en fonction de l'institution du *ver sacrum*. Les premiers peuvent être rattachés à des *pagi* limitrophes, et leur évolution est dans ce cas parallèle à celle des *pagi*. Le trait distinctif des *oppida* de cette catégorie est que leurs magistrats locaux résident, à la différence des magistrats suprêmes, tous les trois dans un centre unique ; les trois tribus étant une division non territoriale, sont représentées par définition dans chacun de ces centres. Les III-viri que nous rencontrons dans les *pagi* et dans certaines cités n'ont pas d'autre origine. Leur nom est susceptible de suggérer le mode par lequel s'est formé un centre donné.

Parmi les survivances connues en dehors du territoire des Vestini, je mentionnerai Tusculum avec trois édiles, dans la région des Prisci Latini. Un autre exemple est beaucoup plus important pour nous, et est susceptible d'éclairer une question particulièrement obscure. Il ne faut pas chercher ailleurs l'origine des trois tribus romaines, que nous connaissons sous leurs noms étrusques ; elles ne seraient autre chose qu'une dérivation de l'État des Prisci Latini, si bien qu'on doit les rattacher aux tribus de ce peuple avant sa désagrégation. Un trait important, je ne ferai que le mentionner ici, prouve le bien-fondé de cette manière de voir : c'est le rapport entre le culte principal à Lanuvium et ce culte au Capitole. Or, le schéma des trois tribus avec les bourgs respectifs des Prisci Latini, à Rome, à Lanuvium, au Capitole, corres-

pondrait à Pinna chez les Vestini, au schéma-type que nous venons d'analyser.

On peut dire en général que les formules $2 + 1$ ou $1 + 2$ des magistratures, que Kornemann a très justement observées dans les cas concrets¹, s'élaborent normalement en fonction de l'importance respective des deux bourgs ou du bourg avant-poste. L'exemple des trois tribus romaines démontre, semble-t-il, que, si personnelle que fût dans son essence la division en tribus, chaque *tribus* a une zone stratégique, sinon une subdivision territoriale à soi; or, la tendance générale de l'évolution est d'accentuer ce caractère. A Rome notamment, c'est la formule $2 + 1$ qui s'avère prépondérante; la tradition d'ailleurs ne conserve explicitement qu'un seul nom, celui d'Alba, qui se rapporte au membre « 2 » de la formule.

Ces observations pourraient permettre, me semble-t-il, d'identifier avec une grande probabilité la dignité du personnage découvert à Capestrano. Les insignes honorifiques qu'il revêt (fig. 1) peuvent projeter la lumière sur le problème. Le personnage porte trois bracelets : un au bras droit, deux au bras gauche ; au bracelet inférieur du bras gauche sont suspendues quatre haches minuscules. D'abord, la concordance de la disposition de ces bracelets avec la répartition des corps d'armées et des *oppida* primitifs des Italiotes est trop frappante pour qu'on puisse ne pas supposer qu'il s'agit précisément d'un des trois magistrats du peuple des Vestini. Le bracelet du bras droit, dans cette hypothèse, correspondrait à l'*oppidum* de Pinna, et les deux bracelets du bras gauche respectivement à ceux de Peltuinum et d'Aveia. Les quatre haches minuscules du bracelet inférieur indiquent l'*oppidum* où le III-vir (*tribunus* ?) exerce ses fonctions, dans l'espèce à Peltuinum ou à Aveia ; car, s'il s'agissait du magistrat de Pinna, ces quatre haches auraient été suspendues au bracelet unique du bras droit. Comment se fait-il que la statue du magistrat

1. *Klio*, XIV, 1915, cité ci-dessus, p. 47, n. 2.

des Vestini ait été découverte à Capestrano ? Il est difficile de se prononcer avec certitude, mais, si une conjecture était permise, je dirais que le sanctuaire des Vestini, leur centre de *contiones*, devait se trouver dans ces parages, au milieu du territoire, au bord du Tirinus, peut-être dans les entours de l'endroit où a été retrouvée (*scoperla in riva al nostro fiume = Tritano*) une colonne avec inscription dédiée à Silvain à une époque tardive¹.

Les quatre haches symboliques représenteraient, à mon sens, les licteurs — insigne du pouvoir du magistrat. Cette hypothèse, comme nous allons le voir, trouve des preuves, à mon avis décisives, dans le développement ultérieur de l'institution ; si nous l'admettons comme hypothèse provisoire, elle est susceptible de fournir l'explication de plus d'un point obscur dans la question du nombre des licteurs des magistrats romains. Et ceci signifie que l'évolution de la forme du symbole, telle que nous l'avons esquissée au début de cet article, s'accorde parfaitement avec celle de l'institution de licteurs.

Un article récent de M. de Sanctis, *I fasci littori e gli ordinamenti romani antichissimi*, que nous avons déjà cité, éclaireit sensiblement le problème. Il me semble que l'essentiel de la thèse se trouve confirmé par les conclusions qu'on peut tirer du nombre de licteurs accompagnant le magistrat italique de Capestrano ; mais d'autre part ce nombre suggère une solution différente, là où l'éminent historien, dans son mépris avoué pour les schémas juridiques², se contente d'observations gratuites et difficiles à accorder avec la logique

1. *C. I. L.* IX, 3375. On peut se demander si sous les traits de Silvain, divinité romaine, ne se cache pas une autre divinité locale du vieux sanctuaire, comme dans plusieurs autres cas signalés par M. Jules Toutain. Il n'est pas impossible non plus que le schéma de la disposition des bracelets fût déterminé par les points cardinaux ; le magistrat se trouvant au sanctuaire, dans le centre du territoire, face au Nord, le bracelet du bras droit se trouverait à l'Est — position de Pinna. Cette conjecture est d'ailleurs indémontrable, et elle a ce point faible qu'elle se rapporte à l'époque de l'établissement du peuple, à moins qu'il ne s'agisse d'une disposition interchangeable, suivant l'agencement des éléments en discussion.

2. *L. I.*, 4 : *idola mentis che sono gli schemi giuridici*.

habituelle des formules romaines. C'est ainsi que M. de Sanctis explique les deux licteurs de la *lex plætoria*, d'une façon d'ailleurs assez embarrassée, en disant que « le plébiscite donne force de loi à l'usage. C'est-à-dire il établit qu'au moins deux des six licteurs assistent le préteur jusqu'à la fin de l'audience. Ou, si l'on veut, pas plus de deux : peut-être parce que, la juridiction du préteur urbain étant limitée aux seuls citoyens, un plus grand appareil de forces pouvait sembler vain ou prétentieux¹ ». Or, l'essentiel de la thèse est que les vingt-quatre licteurs du dictateur à l'époque historique et les douze licteurs respectifs des consuls sont le résultat du doublement du nombre de licteurs, effet du doublement du nombre de légions : quatre légions au lieu de deux, après les fourches caudines². D'après cette doctrine, le nombre initial des licteurs de chacun des consuls était de six et celui du dictateur de douze. Jusqu'ici tout va bien. Mais, partant de l'idée, à mon sens exacte, que le préteur urbain fut appelé tel non pas pour être distingué du préteur pérégrin, mais pour le distinguer des deux *prætores maximi*, primitivement ses collègues, M. de Sanctis arrive à la conclusion que le préteur urbain avait lui aussi, en principe, six licteurs. Il en voit la preuve dans les textes de Polybe et d'Appien qui désignent les préteurs comme ἐξαπελέκεις. Et nous avons déjà dit comment l'éminent auteur essaie de résoudre la contradiction, d'ailleurs apparente, car les préteurs en province jouissaient en effet, comme on sait, de six licteurs, avec le fameux texte de Censorinus (*De die nat.* 24, 3) : *M. Plætorius tribunus plebiscitum tulit in quo est : prætor urbanus qui nunc est quique posthac fiet duo lictores apud se habeto usque ad supremam iusque inter cives dicito*.

Il nous semble que les difficultés peuvent être aplanies, si nous découvrons : 1° une formule juridique adéquate du rapport entre l'élément quantitatif — nombre de licteurs, et l'élément qualitatif — genre du pouvoir auquel ces insignes corres-

1. *L.* I., 8.

2. *L.* I., 5.

pondent ; 2^o le point de départ numérique pour les licteurs.

La première question trouve sa solution dans le nombre respectif des licteurs du dictateur et des consuls, avant ou après le doublement. C'est un fait essentiel que le nombre des licteurs du dictateur est égal au nombre de licteurs des deux magistrats suprêmes, c'est-à-dire que ce nombre correspond à la totalité du pouvoir et, il faut ajouter, du pouvoir de catégorie donné, dans l'espèce de l'*imperium majus*¹, car le nombre de licteurs du ou des préteurs à cette époque reste hors de calcul. Et c'est ici que git l'impossibilité du nombre six attribué par M. de Sanctis à l'origine au *prætor urbanus*, quand celui-ci était le collègue et l'égal des *prætores maximi*, car il s'agirait de dix-huit licteurs, chiffre qui n'a jamais été attribué au dictateur.

Le point de départ numérique, pour les licteurs, nous est donné, on le devine, dans le nombre des haches symboliques du magistrat des Vestini. Il en a quatre. Et, comme le nombre des magistrats qui détiennent le pouvoir de même catégorie est de trois, on peut conclure que ce pouvoir se représente par douze licteurs — chiffre conservé par la tradition comme celui des licteurs des rois romains, etc. Cependant la tradition le déduit à tort du nombre des douze villes de la confédération étrusque. L'origine de ce nombre s'explique tout autrement, dans le cadre des éléments morphologiques de l'institution. Et c'est dans ce cadre seulement que les vicissitudes ultérieures de l'institution s'expliquent naturellement.

Le moment à partir duquel les *prætores maximi* romains purent avoir six licteurs fut celui où selon la tradition fut créé le préteur — magistrat *cum imperio*, comme les consuls, mais dont l'*imperium* n'était plus de la même catégorie. Le pouvoir suprême étant devenu, par l'évolution de la forme de l'État selon la formule $2 + 1$, l'apanage des deux *prætores maximi*, les douze licteurs attribués à la totalité de ce pouvoir, devaient être répartis entre ces deux pré-

1. Cf. T. Liv. III, 33, 8 et 36, 3, cités chez MOMMSEN, *Droit publ.*, trad. I, 4, n. 1.

teurs — consuls. Mais comme le *prætor* devenu *urbanus* n'en conservait pas moins l'*imperium*, le chiffre antérieur de quatre lui fut conservé, ses lieutenants n'entrant plus dans la computation du nombre correspondant à la plénitude du pouvoir suprême. Ce nombre quatre ne nous est pas légué directement par la tradition. Mais nous avons des preuves indirectes qu'il est bien exact. L'une, précisément, se trouve dans le texte de Censorinus, cité plus haut. Et ses observations nous permettent d'éclaircir la controverse connue, au sujet de la date de l'événement rapporté par le texte. Il est clair que la date traditionnelle¹ de la création du préteur 386 — 366 ne saurait être retenue, et Mommsen avec raison croit que le texte concerne la création du *prætor* dit *peregrinus*. A mon sens pourtant, non pas parce que *urbanus* serait nécessairement opposé à *peregrinus*, mais parce que le texte parle des deux préteurs urbains : l'un *qui nunc est* et l'autre *qui post hac fiet*, et parce que la sentence du plébiscite concernant les lieutenants serait incompréhensible, si leur nombre restait le même. Mais elle est nécessaire pour montrer la nature juridique de l'*imperium* du second magistrat créé. Il s'agit précisément de la création d'un collègue. Et alors le nombre *quatre* des lieutenants attribués à l'*imperium* prétorien est réparti entre les deux. Désormais le préteur urbain, aussi bien celui qui s'occupe de la juridiction entre les *cives* que celui qui l'exercera dans l'avenir entre les *peregrini*, aura deux lieutenants c'est ce que le texte du plébiscite déclare expressément².

1. En sa faveur, notamment : Cuq, dans *Dict. ant.* Saglio-Pottier, s. v. *Lex*, p. 1158.

2. C'est la dernière fois que la règle fut appliquée. Ensuite elle tombe en désuétude, pour cette raison, la plus banale du monde, qu'avec la multiplication des préteurs elle ne pouvait plus être appliquée. En ce qui concerne les 6 lieutenants, attribués aux préteurs dans les cas où ils exercent l'*imperium militiæ*, ce nombre est dû au fait que, dans ces cas, les fonctions du préteur sont assimilables à celles des consuls et n'appartiennent point au domaine de l'organisation de l'État. Mais pour cette même raison, le nombre n'a jamais été doublé, comme celui des consuls, ce qui appert notamment du texte d'Appien, *Syr.*, 15 : explication imagée, sinon juridiquement exacte.

Ce fait que la forme de l'insigne de l'*imperium* romain et l'institution même de lieutenants se déduisent morphologiquement de l'insigne du pouvoir de magistrat italique et du nombre des lieutenants, attribués dans l'État italique à ce pouvoir, rend très vraisemblable l'idée que l'*imperium* romain aurait eu pour ancêtre le pouvoir de magistrat italique. Et les éléments de l'organisation de l'État italique tels que nous les avons dégagés sont susceptibles de nous montrer comment ce pouvoir se forme. Mais il faut d'abord se poser la question de savoir quelle est la nature de ce pouvoir. Et ici je ne peux pas passer sous silence une étude admirablement construite et agencée de M. Wenger¹, où notamment la question des origines de l'*imperium* a été posée².

L'éminent romaniste, après avoir consacré la plus grande partie de son ouvrage à l'examen de la nature de la puissance du *paterfamilias* romain et de celle du magistrat romain, plus particulièrement de l'*imperium*, se demande où nous devrions chercher l'explication du pouvoir aussi énergique, en quelque sorte indépendant et efficace, qu'est l'*imperium* romain. Trois solutions à cette question sont possibles : un tel pouvoir pouvait être l'héritage des ancêtres ; sinon, il pouvait être emprunté par les Romains à l'étranger ; dans le cas où cette dernière hypothèse ne saurait non plus être admise, il ne resterait qu'à admettre que l'*imperium* ait été une création originale des Romains.

C'est sur le terrain de l'histoire comparée du droit que M. Wenger analyse la première solution éventuelle. Cette analyse l'amène à des résultats négatifs. Nulle part chez les peuples indo-européens, il ne trouve un pouvoir aussi développé, qui lui rappelle les institutions orientales. Ce qu'il voit chez les peuples dits aryens, ce sont les rois sortis du peuple (*Bauernherzog*), dont le pouvoir dépend largement des assemblées du peuple, de sorte que la source réelle de

1. *Hausgewalt und Staatsgewalt im römischen Altertum*, dans *Miscell. Franc. Ehrle*, II, 1-55.

2. *L. I.*, 50-55.

puissance reste virtuellement dans le peuple. De plus, là où les peuples indo-européens ont su élaborer un pouvoir suprême énergique et indépendant, on peut rattacher son origine aux influences étrangères : c'est le cas de la monarchie persane, née sous l'influence des grandes monarchies orientales ; des royautes germaniques, sous l'influence romaine. Ces considérations interdisent, suivant M. Wenger, de voir dans l'*imperium*, chez les Romains un héritage naturel des ancêtres.

Comme, d'autre part, les exemples d'un tel pouvoir chez les peuples indo-européens accusent une action étrangère, il serait naturel de supposer une telle influence dans notre cas particulier. Et, tout en se défendant d'une tendance « panétrusque », l'auteur se demande si l'*imperium* romain, comportant un pouvoir de commandement sans réplique¹, ne serait pas dû à la royauté despotique étrusque, de caractère oriental, qui laisserait son empreinte sur les institutions latines de « royauté communale » (*Gemeindekönigtum*) : ainsi, au Palatin, Rome étrusque a laissé sa trace sous la couche latiale. M. Wenger incline à admettre l'influence étrusque, prenant en considération le caractère étrusque des noms de la cité et des rois légendaires (cf. le travail de Schultze, et Latte dans *Klio*, 12, 377 sq.), et tout cet appareil de la royauté qui semble accuser l'origine étrusque. — A celui enfin qui ne se contenterait pas de ces preuves positives, nécessairement précaires à cause de l'état des sources, il ne resterait, suivant l'auteur, qu'à louer le génie du peuple romain, qui a su dépasser « ses parents européens, les Grecs, les Germains, les Celtes et les Slaves, comme leurs frères italiques dans les montagnes samnites, avec leur faible organisation nationale² ». Cette liste même, surtout à la fin, semble être présentée comme une suite d'arguments de nature négative en faveur de l'hypothèse étrusque.

1. *Die Befehlsgewalt gegen die es keinen Widerspruch gibt* : excellente formule pleine de réalisme.

2. « *Die italischen Brüder in den Samnitenbergen mit ihrer schwächlichen Stammesorganisation* ». On voit que ma traduction du dernier mot ne rend que d'une façon imparfaite et approximative le sens du terme intraduisible : *Stammesorganisation*.

Si logique que cette construction paraisse dans son ensemble, si séduisante que soit la conclusion, il m'est difficile, je l'avoue, de l'accepter. Il m'est difficile de suivre M. Wenger, parce que les arguments qu'il apporte, vus de près, sont de valeur démonstrative fort inégale.

Examinons d'abord brièvement la question, telle qu'elle est présentée par l'auteur sur le terrain du droit comparé, par lequel débute le débat et par lequel il finit. A n'en pas douter, nous ne rencontrons pas de pouvoir de magistrat aussi énergique et développé que l'*imperium* romain, chez les peuples indo-européens en dehors d'Italie; mais les généralisations comparatistes trop larges pèchent par le manque de précision. Peut-on en effet mettre sur le même pied, les Grecs, les Germains, etc. d'un côté, et « les frères italiques » des Romains — les Samnites de l'autre ? Et ceci étant donné que l'organisation de l'État et la formation de villes suivent des lignes d'évolution radicalement différentes dans ces différents cas ? L'exemple le plus frappant serait certes celui des Samnites, qui, peuple italique de souche indo-européenne, s'est trouvé dans des conditions se prêtant davantage à une comparaison. Or, cet exemple est sujet à caution. Les unités de comparaison dans le droit comparé, — on n'a pas besoin d'y insister, — doivent être comparables. La *Stammesorganisation* des Samnites est comparable à une *Stammesorganisation* des Latins, non à l'organisation de Rome. L'union des Samnites ne peut être confrontée qu'avec la ligue latine¹. L'exemple, on le voit, n'est pas probant.

A mon sens, c'est précisément chez les peuples italiques de souche indo-européenne que nous trouvons des conditions favorables au développement du pouvoir indépendant. Examinons en effet la portée du principe fondamental de l'organisation politique des Italiotes, telle que nous l'avons analysée. La division du peuple en trois *tribus*, conçue chacune comme

1. Et la *Stammesorganisation* des Étrusques ? Le pouvoir central avec le magistrat à douze licteurs et toute sa pompe orientale, avait-il cette *Befehlsgewalt gegen die es keinen Widerspruch gibt* ? J'en doute.

fraction organique et intégrale du peuple, fait que chacun des magistrats, résidant dans son *oppidum* respectif, tout en étant le magistrat du peuple tout entier, exerce directement sa puissance sur sa fraction — *tribus*.

Cette organisation distinctive des peuples italiques comporte en elle-même des éléments d'une importance particulière pour l'élaboration du pouvoir de magistrat. Ce qui caractérise la puissance du magistrat italique, et ce qui le distingue d'un *Bauernherzog* germanique ou d'un βασιλεύς grec, c'est ce que son pouvoir ne se confond pas, dans son exercice normal, avec la masse sur laquelle il repose. Et c'est fort important. Un roi germanique issu d'un groupe exerce son pouvoir sur ce groupe tout entier, et le groupe tout entier réagit sur ses actes de gouvernement. Telle n'est pas la situation d'un magistrat italique ancien. C'est un magistrat du peuple tout entier; il détient son pouvoir de la totalité de ce peuple, mais il ne l'exerce que sur sa fraction — *tribus*, et cette fraction n'est pas capable à elle seule de s'opposer avec quelque efficacité à l'acte de gouvernement accompli par le magistrat du peuple, acte par conséquent qui la dépasse. Ce démembrement du pouvoir unique¹ entre trois magistrats peut atténuer son énergie vis-à-vis des collègues, mais non vis-à-vis du peuple. Voilà les conditions qui correspondent exactement à la notion de l'*imperium* romain — puissance contre laquelle il n'y a pas en principe d'opposition possible de la part des gouvernés.

Or, les arguments positifs apportés par M. Wenger en faveur de son hypothèse se réduisent à des indications indéniables, mais indirectes, touchant l'influence étrusque à Rome²; certains éléments ont été éliminés déjà par l'exposé ci-dessus. En ce qui concerne les noms propres, il y a lieu d'observer

1. La preuve en est la nature de l'institution des licteurs, cf. ci-dessus.

2. Remarquons que M. Wenger emprunte sa chronologie de la période étrusque à GRAFFUNDER, P.-W., *Rom*, 1916, 700-500 av. J.-C. Or, si le contact avec les Étrusques pouvait remonter même jusqu'au milieu du VIII^e siècle, la période de l'influence susceptible de réformer les institutions serait, à mon sens, sensiblement plus tardive.

ver que, malgré cette influence, Rome restait, pendant la période royale, cité latine au point de vue de la langue¹. En ce qui concerne l'apparat et le faste d'origine étrusque, ces éléments en eux-mêmes ne sont pas une preuve de l'énergie de puissance².

Tout ce qui précède démontre, semble-t-il, que les éléments extérieurs étrusques n'ont contaminé en rien la nature de la puissance de magistrat romain, antérieure, telle qu'elle était, à l'influence étrusque ; que le pouvoir détenu par le magistrat italique, et plus particulièrement romain, n'a en soi aucun élément oriental ; il peut être considéré, aussi bien par le milieu où il s'est développé que par le mode de son élaboration, et par sa nature, comme un pouvoir de style essentiellement *européen*. Et c'est ceci qui explique, à mon sens, aussi bien sa stabilité que sa fortune à Rome. Car, si l'*imperium* est d'origine italique, c'est au génie du peuple romain et à son histoire qu'il doit, selon toute apparence, et sa fortune, et son développement ultérieur.

Février 1937, Paris.

V. BASANOFF.

1. Le *cippe* archaïque du *forum* nous apporte une preuve irrécusable à ce sujet. Cf. ROSENBERG, *Rex*, dans PAULY-WISSOWA, 704.

2. Cf. ci-dessus nos observations sur les éléments des *fascies*.

L'ÉGLISE SAINT-ÉTIENNE DE VIGNORY SES DATES DE CONSTRUCTION

La grande époque qui s'étend du milieu du x^e siècle à la fin du xi^e contient, non seulement les germes, mais les principes bien définis, les expériences et les modèles, sur lesquels travaille tout le Moyen âge proprement dit en Occident. Trois aires géographiques, auxquelles correspondent trois formes d'art, peuvent y être distinguées : dans le Nord et le Nord-Est de la France, dans les Pays-Bas méridionaux, sur la Meuse, sur le Rhin, persiste une tradition carolingienne à laquelle restent fidèles les empereurs ottoniens et même, dans une large mesure, les architectes des premiers Capétiens ; elle donne naissance à des basiliques charpentées, comportant des tribunes, sur des plans parfois colossaux dont l'art carolingien a donné les exemples, avec une science dans le voûtement et le butement des parties tournantes ou des édifices à plan central dont l'architecture romane proprement dite a fait son profit. D'autre part, à l'opposé de ces territoires, dans une région riveraine de la Méditerranée, en Catalogne, en Provence, en Lombardie, dans les Alpes, sur le Rhône, sur la Saône, se développe avec persistance et monotonie un art de bâtir défini par la précocité de la voûte en pierre sur toutes les parties de l'édifice, par l'emploi des arcatures aveugles et des bandes décoratives, ainsi que par un petit appareil régulier de moellons équarris au marteau : parti extrêmement ancien, d'origine asiatique, de caractère international et qui, à l'époque où nous l'envisageons, apparaît déjà, ainsi que l'a montré son historien, M. Puig i Cadafalch,

comme une formule académique vieillie : c'est le premier art roman. Enfin, dans le centre de la France, en Bourgogne, sur la Loire, dans l'Ouest et le Sud-Ouest, on constate dès ce moment des types régionaux qui ne relèvent ni de l'art méditerranéen ni de celui du Nord-Est : en Poitou, Saint-Hilaire-le-Grand et Saint-Savin-sur-Gartempe, par exemple ; en Auvergne, Chamalières ; sur la Loire, Saint-Étienne de Nevers ; en Normandie, Jumièges et le groupe de Caen, sans compter de nombreux et vastes monuments que nous ne connaissons plus que par les textes. C'est l'art roman proprement dit qui, dès lors, donne les diverses formules de ce que l'on appellera plus tard les « écoles » régionales et, à côté de ces formules mêmes, le type d'un nouvel art international, celui des basiliques de pèlerinage.

Dans le développement historique que l'on peut faire commencer à la construction de la cathédrale d'Étienne II à Clermont (946) et arrêter au moment où s'ouvre le chantier du troisième Cluny (1088), il y eut à coup sûr des périodes plus actives et plus intenses que d'autres et comme des nœuds d'événements. Contentons-nous de signaler deux charnières importantes : les dernières années du x^e siècle et les premières du xi^e, celles au cours desquelles se répand le déambulatoire à chapelles rayonnantes et qui voient s'élever, pour ne citer que des édifices très connus, la rotonde dijonnaise de Saint-Bénigne et le narthex de Saint-Philibert de Tournus. Et, d'autre part, les années 1050-1070, où se développe surtout l'activité des chantiers poitevins et normands. Mais il ne faut isoler absolument ni les « régions » chronologiques ni les groupes géographiques. Ces derniers communiquent entre eux, en vertu d'une sorte de mouvement sans lequel il serait bien difficile de comprendre la vie historique des styles au Moyen âge. Les deux grandes formes d'art international du xi^e siècle, le premier art roman et l'art impérial du Nord-Est se sont juxtaposées ou fondues dans certains monuments. Nous en avons, entre autres, deux exemples remarquables en Bourgogne : la rotonde de Saint-Bénigne de Dijon, d'une structure nettement carolingienne, adopta l'appareil carac-

téristique du premier art roman. Mieux encore, à Saint-Vorles de Châtillon-sur-Seine, on croit voir s'affronter et s'unir, avec deux partis architecturaux, deux aspects des civilisations. Sur son tertre ombragé de beaux arbres, la vieille église de l'an mil nous montre le système méditerranéen des arcatures aveugles parvenu jusque-là par la Saône et les vallées bourguignonnes, appelé d'ailleurs à se répandre encore plus loin, et, d'autre part, ce transept occidental qui est comme la marque et la signature des constructeurs d'abbatiales carolingiennes. Ces sortes de rencontres et de juxtapositions émeuvent l'esprit qui, à travers les formes de l'architecture comme à travers les formes des langues, peut ainsi discerner des cheminement et des accords sur lesquels nous n'avons pas toujours d'autres témoignages. Peut-être est-ce un phénomène analogue que nous rencontrons à Saint-Étienne de Vignory¹.

Quand on quitte Châtillon et la haute vallée de la Seine pour regagner vers le Nord la vallée de la Marne, en longeant le plateau de Langres, on laisse derrière soi un pays vallonné, boisé, aux inflexions riantes, et l'on chemine quelque temps dans des contrées plus sévères, dépouillées, parcourues par les vents. Aux alentours de Chaumont, on pénètre dans une région géographique mal délimitée, mal définie, le Bassigny. Elle comporte plus d'un « pays », une grande variété d'aspects, dont certains ont de la beauté, notamment la vallée de la Blaise, qui arrose le Cirey de Voltaire. C'est là que s'étendait, au soir de l'empire carolingien, le puissant

1. Bibliographie : *Gallia christiana*, t. IX, col. 913-915. — GIRAULT DE PRANGEY, *Vignory, église Saint-Étienne*, in *Mémoires de la Société historique et archéologique de Langres*, t. I, p. 45. — Abbé GODARD, in *Messager de la Haute-Marne*, juin et juillet 1847. — E. JOLIBOIS, *La Haute-Marne ancienne et moderne*, Chaumont, 1858. — Abbé MAUPRIS, *Notice historique et religieuse sur Vignory*, Chevillon, 1869. — VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire de l'architecture française*, t. I, p. 169. — *Archives de la Commission des Monuments historiques*, Paris, 1855-1872, t. II, p. 140; t. III, p. 3. — D'ARBAUMONT, *Cartulaire du prieuré de Saint-Étienne de Vignory*, Langres, 1882. — Abbé HUMBLLOT, *L'église de Vignory*, in *Mémoires de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Saint-Dizier*, 1926; *Vignory, histoire civile et religieuse*, Chaumont, 1928. — Les études de J. DESHOULIÈRES, in *Bulletin monumental*, 1929; *Au début de l'art roman*, Paris, 1929; *Églises datées de l'XI^e siècle*, Paris, 1936.

comté de Bologne, dont relevait la seigneurie de Vignory. Entre Champagne et Lorraine, c'était un pays d'antiques forêts, plus tard défrichées par Clairvaux et dont il reste encore de vastes étendues, des fourrés du Der aux bois de Joinville. Dans un étroit repli de terrain où se croisaient jadis des routes importantes, dont la circulation s'est détournée au XIX^e siècle, au bord d'un ruisseau qui lui a donné son nom, *Vangionis rivus*, s'élève une vieille petite ville, avec les débris de son château et son église.

Au moment où les études archéologiques, inaugurées en Normandie par Gerville et Caumont, s'étendaient peu à peu à toute la France et restituaient à la lumière d'innombrables monuments oubliés, Saint-Étienne de Vignory regut en 1839 la visite d'un érudit de la région, Girault de Prangey¹, qui eut tout de suite le sentiment de l'importance de l'édifice dans l'histoire de l'architecture pré-romane et romane : il venait, disait-il, de faire une découverte. Il fut suivi, à peu d'années de là, par Mérimée, dont le rapport, daté du 1^{er} septembre 1843 et conservé aux archives de la Commission des Monuments historiques, est d'une fermeté et d'une lucidité admirables. Tous les caractères importants, beaucoup de points sensibles y sont discernés et présentés avec la plus élégante concision. Mérimée conclut en demandant le classement de l'église et l'ouverture de crédits pour des travaux de préservation. La restauration de Saint-Étienne de Vignory fut entreprise et poursuivie, en diverses campagnes, par l'architecte Bœswillwald, qu'il avait recommandé. Depuis cette époque, ce monument a fait l'objet de plusieurs études archéologiques dont les plus récentes et les plus intéressantes sont dues à celui de nos confrères qui s'est surtout consacré à l'architecture du XI^e siècle, M. Deshoulières.

1. Cf. sa description, *l. l.*, pp. 155-156. D'après cet auteur, on trouve à Vignory, à l'aurore du XI^e siècle, le plan complet d'une église romane, aussi développé, aux dimensions près, que les grands monuments de l'Auvergne et de diverses parties de la France et de l'Europe. Le décor frappe par son caractère étrange, par son aspect exceptionnel. Il paraît difficile d'y chercher « le cachet d'une école d'ornementation particulière..., le type précis d'une phase de l'art dans nos pays ».

L'observateur qui a l'œil fait aux formes caractéristiques du premier art roman ou à celles qui, sur plus d'un point de notre territoire, élaborent, dans la première moitié du XI^e siècle, les divers types de l'art roman proprement dit, se sent dans une région différente et, sinon dans une période, du moins devant une tradition plus ancienne. Il lui faut se reporter aux monuments de notre pays qui nous ont conservé les traits de l'art carolingien, à ces basiliques charpentées, aux piles massives, aux arcades rigoureusement tracées, comme des arches d'aqueduc, avec un aspect compact de maçonnerie romaine, Saint-Pierre de Jumièges, la Basse-Œuvre de Beauvais, Montiérender, ou encore à certaines églises ottoniennes comme Gernrode. Le décor des impostes au départ des arcades et des chapiteaux de la claire-voie, du moins dans la nef, confirme cette impression, dont le rapport de Mérimée nous porte témoignage : « La construction primitive me semble remonter au moins au x^e siècle. Je ne puis en effet assigner une date plus récente aux piliers de la nef, carrés, bas et surmontés de tailloirs couverts de chevrons et d'ornements barbares... C'est surtout dans la partie supérieure de la nef que l'on remarque les caractères les plus constants de l'architecture carolingienne... » Et le choix qu'il fait de l'architecte pour les travaux de la restauration est inspiré par le même sentiment : « Je demande à la Commission... de confier ce travail à M. Bœswillwald à qui les monuments de cette époque sont déjà familiers par ses études sur les églises rhénanes. » De nos jours, on tend à rajeunir Vignory pour de sérieuses raisons que nous examinerons plus loin et qui s'appuient sur une charte spécifiant que l'église fut consacrée par Harduin, évêque de Langres vers 1050. M. Deshoulières adopte pour la construction la date moyenne de 1045. Mais, avant d'entreprendre de dater l'église, peut-être ne sera-t-il pas inutile, malgré la justesse et la solidité des études antérieures, d'en reprendre brièvement l'analyse archéologique.

La nature du terrain ou l'exhaussement séculaire du sol de la route a mis la nef en contre-bas. On pénètre dans l'église en descendant un escalier de plusieurs marches. D'ailleurs,

plus d'une question se pose à propos des parties occidentales, la façade et les trois premières travées ayant été reconstruites par Boeswilwald. La nef se compose de neuf travées. Elle est accolée de deux bas-côtés. Le chœur a deux travées droites, également pourvues de bas-côtés, qui se continuent autour du sanctuaire en hémicycle par un déambulatoire sur lequel s'ouvrent trois chapelles rayonnantes. L'église a, dans œuvre, cinquante mètres de long sur seize de large, non compris les cinq chapelles ajoutées, à une époque postérieure, sur le bas-côté méridional. Point de transept. Le mur de la nef est légèrement en retrait sur le mur du chœur¹. Dans l'angle formé par leur rencontre, sur la face nord, se trouve logée une tourelle d'escalier. Une tour carrée est montée sur la travée orientale du bas-côté nord du chœur. Une tour symétrique se dresse au-dessus de la travée correspondante, au sud. Elle est restée inachevée.

La nef et les bas-côtés sont couverts d'une charpente. Les bas-côtés du chœur sont voûtés d'arête, sauf la travée orientale du bas-côté nord, qui porte un berceau. Les travées droites sont également voûtées en berceau, et c'est d'un berceau continu qu'est pourvu le déambulatoire. Le sanctuaire et les chapelles rayonnantes ont des culs-de-four. Les doubleaux qui séparent les voûtes, dans les bas-côtés du chœur, sont tracés irrégulièrement et forment un angle aigu avec la pile qui les reçoit.

L'élévation de la nef est à trois étages : les grandes arcades ; une claire-voie formée de baies géminées pareilles à des baies de tribunes et dont les arcades retombent d'une part sur une colonnette, de l'autre sur une pile rectangulaire ; enfin, au-dessus d'un nu assez considérable, les fenêtres hautes, percées dans l'axe des baies géminées et des grandes arcades.

1. Le chœur, dans son ensemble, est plus large que la nef. Puis le déambulatoire revient à la largeur des collatéraux de la nef (ou plutôt à celle du collatéral nord, car le collatéral sud a été élargi au moment de la construction des chapelles latérales). — De l'extérieur, la masse formée par les deux tours et par le pignon du chœur « simule » une sorte de faux transept. Nous examinerons plus loin les particularités de structure de cette zone.

Les bas-côtés de la nef montent sans interruption jusqu'à la charpente qui les couvre. Il n'y a pas de tribunes, et il ne pouvait pas y en avoir, car leur plancher aurait coupé les fenêtres des bas-côtés. Sauf l'imposte des piles quadrangulaires des grandes arcades et de la claire-voie, la nef ne présente dans son élévation ni cordon ni moulure d'étage et, du pavement à la charpente, le mur est lisse et continu entre les arcades, entre les baies de la claire-voie, sous les fenêtres et entre elles. Du haut en bas, c'est la même muraille, sans retraits, sans accidents, ajourée d'ouvertures à angle vif. Dans les baies géminées de la claire-voie, les courtes colonnes médianes sont tantôt galbées, tantôt non ; leurs dimensions varient, de même que leurs bases et, plus encore, leurs chapiteaux, souvent surmontés d'un épais coussinet.

Cette ordonnance présente plusieurs particularités importantes. Les deux travées orientales de la nef, — celles qui précèdent immédiatement le chœur, — comportent une pile ronde entre deux piles rectangulaires, disposition qui se retrouve à l'étage de la claire-voie, dans les mêmes travées, comme si l'architecte avait amorcé le système de l'alternance des supports, auquel il aurait par la suite renoncé pour adopter une série uniforme de piles rectangulaires. La pile ronde sur laquelle retombent les arcades de ces travées est couronnée par un élément intermédiaire entre le type du chapiteau proprement dit et le type de l'imposte : c'est une sorte de bague étroite constituée par six moulures et pourvue de quatre becs qui font fortement saillie sous les retombées des arcades. Le décor de la bague qui couronne la pile ronde du côté sud est un cartouche carolingien.

Il est également à noter que les arcades de ces deux travées sont d'un plus grand diamètre que les arcades des travées suivantes dans la nef. Comme les unes et les autres sont également en plein cintre et que l'appui de la claire-voie reste au même niveau tout le long de la nef, la portion de mur comprise entre l'appui des baies et la clef des grandes arcades est plus étroite dans ces travées que dans les autres. En d'autres termes, la constance du niveau de l'appui entraîne l'inégalité

des hauteurs de clef, proportionnelle à l'inégalité des diamètres. Cette différence se retrouve à la sixième travée, dont les arcades, elles aussi, sont plus grandes que celles qui les précèdent et celles qui leur font suite. En ces deux points, les deux premières travées (en partant du chœur) et la sixième, la nef se trouve plus largement ouverte sur les bas-côtés.

C'est là une particularité qui peut être interprétée de plus d'une manière. Peut-être est-elle purement accidentelle. Peut-être répond-elle, dans le programme et dans les fonctions, à une intention qui, jusqu'à présent, nous échappe. Dans le premier cas, elle serait du même ordre que la diversité des colonnes des chapiteaux et des bases dans les baies de la claire-voie, — les différences entre ces remplois (on les explique ainsi) ne gênant pas plus l'architecte qu'une légère différence de mesure dans l'ouverture des grandes arcades et l'écart des piles. Dans le second cas, nous avons pensé un instant qu'elle pouvait correspondre, à titre d'indice très léger ou de simple esquisse, à la tradition du double transept : mais, comme rien de semblable n'apparaît dans les parties hautes et que la continuité des trois nefs est rigoureuse, nous avons abandonné cette idée.

L'élément le plus remarquable de cette ordonnance, c'est incontestablement la claire-voie. Vue de la grande nef, elle suggère l'existence de tribunes et, à cet égard, elle n'est pas pure innovation. Vue des bas-côtés, elle est bien une ajouration, un élégissement du mur. Encore que l'art carolingien ne nous fournisse pas d'exemple du même parti dans l'ordonnance d'une nef, il en offre pourtant une première idée dans les baies intérieures de la tour centrale de Germigny-les-Prés qui donnent, non sur des tribunes, mais sur les berceaux des bras de la croix. Viollet-le-Duc explique la claire-voie de Vignory par la prudence de l'architecte qui, ayant à construire une masse murale considérable en petits matériaux, l'a évidée pour la rendre plus légère et pourvue de colonnettes pour l'étrésillonner. On peut ajouter à ces raisons que les « fausses tribunes » contribuent avec efficacité à l'éclairage de la nef, puisque les fenêtres des bas-côtés sont percées partie au

niveau des grandes arcades, partie au niveau de la claire-voie. Quoi qu'il en soit, la claire-voie de Vignory, surtout lorsqu'on la considère des bas-côtés, où son caractère à la fois aérien et monumental est plus sensible que dans la nef, nous impose, quel qu'en ait pu être le modèle, l'autorité d'une grande pensée d'artiste : ce n'est assurément pas trop dire.

Telle est, dans ses grandes lignes, la nef de Vignory qui, malgré certaines différences de mesures, le parti interrompu de l'alternance, la diversité des éléments dans la claire-voie, se présente à nous avec une unité puissante. Plus heureuse que la nef de l'église voisine de Montiérender, elle a conservé son chœur ancien. Mais ce chœur est différent de la nef et ne correspond pas absolument au style, à l'esprit de cette dernière. Il communique avec elle par un arc triomphal extradossé d'un mur dans lequel on a percé à une époque indéterminée, peut-être récente, deux étages de baies, cinq à l'étage inférieur, deux au-dessus. L'ordonnance des travées droites se distingue nettement de celle de la nef. Chacune d'elles comporte une grande arcade surmontée d'un nu et dont la clef est à peu près à mi-hauteur des baies géminées de la claire-voie, qui ne se continue pas dans cette partie de l'édifice. Les supports sont de fortes piles de plan cruciforme dont la structure est loin d'être constante. Les piles qui reçoivent la retombée de l'arc triomphal comportent des colonnes engagées, la pile sud sur trois faces, la pile nord sur deux. Les piles qui leur font suite présentent, du côté du chœur, deux colonnettes engagées dans les angles du massif en croix. Enfin les dernières piles à l'est n'ont qu'une seule colonne engagée, face au chœur. Mais la lecture du plan au sol ne nous éclaire pas sur le sens de cette combinaison. Il faut examiner cette partie dans son élévation pour bien la comprendre : en fait, nous avons là une alternance, et non pas deux travées, mais une travée unique, sensiblement carrée. Les piles qui se trouvent aux deux extrémités du chœur et qui reçoivent les retombées des grands arcs transversaux, l'arc triomphal et l'arc à l'entrée de l'hémicycle, constituent les temps forts ; les deux piles intermédiaires, qui reçoivent seulement les

retombées des arcades latérales, sont les temps faibles. Les élégantes colonnettes logées dans les angles de ces dernières sont surmontées de chapiteaux portant une imposte moulurée qui, au départ des arcades latérales, rétablit en quelque sorte une assise rectangulaire. Nous interprétons cette solution comme une tentative heureuse pour accorder ces piles composées aux supports massifs de la nef. Quant aux temps forts, les colonnes engagées et les dosserets, du côté du chœur, reçoivent les rouleaux des grands arcs transversaux. Les piles de l'arc triomphal présentent une anomalie digne de remarque. Comme les arcades latérales n'ont qu'un rouleau, la colonne engagée sur cette face ne porte rien, elle est en quelque sorte en suspens, elle semble n'avoir été dressée que pour une symétrie de composition. A moins qu'elle ne soit le témoin d'un parti abandonné. D'ailleurs, tous ces supports du chœur sont si robustes, le système est d'autre part si bien contrebuté par les voûtes du bas-côté que le poids du berceau qui recouvre cette partie ne suffit pas à l'expliquer et que l'on a pu légitimement se demander si le projet primitif ne comportait pas une tour-lanterne.

Les piles de l'hémicycle, au nombre de cinq, très rapprochées les unes des autres, sont alternativement rondes et rectangulaires. Onze fenêtres sont percées dans le déambulatoire, dans les trois chapelles rayonnantes et dans les bas-côtés du chœur. Le mur à la base est décoré d'une galerie d'arcatures qui servent de socle aux colonnes encadrant les fenêtres entre les chapelles. A l'entrée de celles-ci sont également montées des colonnes, mais qui partent du sol. Le massif entre les fenêtres et l'ouverture des chapelles se trouve ainsi flanqué de deux colonnes inégalement hautes, bien qu'aboutissant au même niveau supérieur. Leurs chapiteaux sont surmontés d'une imposte biseautée qui les réunit, comme dans les piles faibles de la partie droite du chœur. Cette unité de parti est à noter. Dans la chapelle axiale, la galerie d'arcatures monte jusqu'au départ du cul-de-four.

Pour terminer cet aperçu, ajoutons que la tour nord, de plan rectangulaire, montre sur chaque face des deux étages

supérieurs deux couples de baies géminées inscrites sous un tympan. Au-dessous, un étage d'arcatures aveugles, ou plutôt (car il n'y a rien ici du premier art roman) des baies murées, assez profondes. La façade septentrionale de la nef montre un mur continu, sans contreforts, tandis que le clocher et l'amorce de tour¹ qui fait pendant de l'autre côté du chœur ainsi que les chapelles absidales en sont pourvus. A la façade méridionale ont été postérieurement accolées cinq chapelles, la plus rapprochée du chœur date du xiv^e siècle, les quatre autres du xvi^e. Quant à la façade occidentale, elle est l'œuvre de Bœswilwald.

Comment dater cette église où, dès à présent, l'on entrevoit plusieurs « états », ou plusieurs campagnes, sans parler des chapelles méridionales ni même des deux tours, dont la plus ancienne ne remonterait pas plus haut que le xiii^e siècle ? Le problème paraît d'abord facile à résoudre, d'après la charte de Roger I^{er} à laquelle nous avons fait plus haut allusion et qui mentionne la consécration par l'évêque Harduin. En fait, les choses sont peut-être plus compliquées et il ne sera pas inutile de reprendre les éléments de la question.

Vignory nous est connu dès l'époque carolingienne par les archives de l'abbaye de Luxeuil. Le fisc royal de Vignory et les églises qui en dépendaient furent attribués à ce monastère par Charlemagne, donation confirmée par une charte de Louis le Débonnaire qui mentionne, en outre, l'église de Clefmont en Bassigny. Puis le partage de l'empire enlève Luxeuil à la France où, dès la première moitié du x^e siècle, l'abbaye n'avait plus rien². C'est peu de temps après cette

1. La tour Sud, épaulée aux angles par des contreforts terminés en talus, est une masse robuste, dont les étages sont soulignés par des cordons vigoureusement écrits, l'un au-dessus de la souche, l'autre au-dessous du dernier étage, terminé par un pignon et coiffé d'un toit en bâtière. Les deux fenêtres sont en arc brisé. Il y a lieu de remarquer aussi des différences d'appareil : la souche est construite en grand appareil régulier, analogue à celui des contreforts des chapelles rayonnantes. Il y a des inégalités de lits aux étages. Enfin, le pignon est d'un grand appareil très soigné, qui fait penser à la fin du xiii^e siècle ou au xiv^e.

2. Au début du xii^e siècle, Luxeuil revendiqua la propriété de Vignory, Serqueux et Clefmont et intenta un long procès aux moines de Saint-Bénigne, qui

époque que s'installa sans doute une seigneurie laïque, succédant au fisc royal et à Luxeuil, et dont le premier titulaire connu est Guy 1^{er}, père de Roger. On peut se demander si les moines de la puissante abbaye favorisée des bienfaits des empereurs avaient construit une église à Vignory. Nous savons que saint Étienne était en grande vénération à Luxeuil. Même à une époque où les liens sont rompus entre Vignory et Luxeuil, notre église est placée sous son invocation. Mais c'est là un indice trop léger pour que l'on puisse en déduire quoi que ce soit, sinon la tradition historique du culte d'un saint patron, vénéré d'ailleurs en bien d'autres lieux. Il est vrai que nous avons été amenés, comme nos devanciers, à constater le manque d'unité du décor architectural dans la claire-voie de notre nef et à noter les différences appréciables entre les colonnes, entre les chapiteaux, entre les bases qui le composent. Il était naturel de les considérer comme des remplois provenant d'une église antérieure, — peut-être l'église carolingienne fondée par Luxeuil. Mais cette hypothèse se heurte à une objection : étant donnée leur dimension moyenne, ces éléments ne pouvaient décorer que des baies : le premier Vignory présentait donc la même hétérogénéité, à moins de supposer que les éléments remployés proviennent, non d'une église, mais de plusieurs, ce qui est fort possible. Quant aux données proprement stylistiques, elles ne heurtent pas ce que nous savons de l'art du ix^e siècle, mais elles sont parfaitement admissibles dans ces régions, sinon au milieu du xi^e siècle, du moins au début de cette période ou à la fin du siècle précédent.

En tout cas, pour le corps de la construction, nous avons un texte formel, la charte¹ de donation de Roger, fils de Guy : « Au nom de la Sainte Trinité... moi, Roger, avoué du château

avaient été mis en possession de ces prieurés au siècle précédent. L'affaire fut soumise à l'arbitrage d'Honorius II. Une transaction intervint en 1129. On a trois lettres de saint Bernard sur cette affaire : il y défend les droits de Saint-Bénigne. Cf. D'ARBAUMONT, *Cartulaire*, intr., pp. xx sqq.

1. Elle a été publiée par JOLIBOIS, *op. cit.*, p. 548, et par D'ARBAUMONT, *Cartulaire*, pp. 34 sqq. — Le Cartulaire de Vignory appartient aux archives de la Côte-

de Vignory..., ai donné à Saint-Bénigne de Dijon une maison religieuse (cellam) construite près de ce château... Puis j'ai donné à cette maison et aux moines qui y font le service divin l'église du lieu, nouvellement construite et consacrée à saint Étienne par l'évêque de Langres, Harduin, le jour de la fête du pape saint Urbain... » L'épiscopat de Harduin commence en 1050. Halinard, abbé de Saint-Bénigne, qui reçut la donation, mourut en 1052. C'est donc entre 1050 et 1052 que se place la dédicace de l'église dont il est dit dans la Charte : « Cum fuisset noviter ædificata. » Il s'agit donc d'un édifice neuf, — ou nouveau, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Ainsi, au cours des années 1040-1050, se trouvait construite une église dont la nef est encore intégralement carolingienne, ce qui, dans cette région de la France, n'est pas fait pour nous surprendre autrement.

Mais un passage de la Chronique de Saint-Bénigne¹ complète la charte dont nous venons de traduire un extrait et semble bien contredire les conclusions chronologiques que l'on en a tirées. « Sed et Rotgerius, dominus castri quod vocatur Wangionum rivus, ecclesiam a patre suo Widone in honorem sancti Stephani constructam, ea intentione largitus est ut, expulsis canonicis, monachi ibi collocarentur ad serviendum Deum die noctuque. » C'est donc Guy qui aurait construit l'église, où il entretenait sans doute une petite collégiale, comme d'autres seigneurs de la région, par exemple à Reynel, à La Fauche, à Châteauvillain, à Joinville. Et c'est son fils Roger qui, après avoir expulsé les chanoines, en fit don à Saint-Bénigne de Dijon. Nous ne savons malheureusement à peu près rien de Guy, sinon qu'il est le plus ancien seigneur de Vignory connu et qu'Albéric de Trois-Fontaines² le cite

d'Or, série H, fonds de l'abbaye de Saint-Bénigne, n° 129. C'est un manuscrit du xiv^e siècle, essai de reconstitution des archives du prieuré, détruites lors du pillage du bourg en 1363 par Humbert de Bauffremont.

1. Éd. des *Analecta*, p. 194. Cf. D'ARBAUMONT, *op. cit.*, introd., p. VI.

2. *Historiens des Gaules*, t. XI, p. 352, année 1308. Cf. D'ARBAUMONT, *Cartulaire*, intr., p. LXIX.

(1038) comme le père de Roger qui, ainsi que son épouse et ses enfants, donna beaucoup aux églises : « Rotgerius de Vangionis rivo, Guidonis filius, cum uxore sua et filiis, multa dederunt ecclesiis. » Ainsi, à cette date, Roger, sa femme et ses enfants sont connus pour leurs libéralités, et l'on est fondé à reculer l'activité de Guy et l'entreprise de Saint-Étienne aux dernières années du x^e siècle et aux premières du xi^e¹.

Il reste à expliquer le « noviter » de la charte et la date de la consécration, qui ne saurait se placer qu'entre les années 1050 et 1052. Ce ne serait assurément pas forcer la signification du mot que d'interpréter « noviter » dans le sens d'église nouvelle plutôt que d'église neuve. Mais comment admettre que la dédicace d'une église commencée vers l'an mil ait attendu un demi-siècle ? On peut toujours émettre l'hypothèse d'une interruption de chantier. Mais l'analyse archéologique de l'édifice nous fournit une explication plus précise et plus plausible. La nef nous donne l'église de Guy, le chœur la partie construite sous Roger. Déjà M. Deshoulières avait suggéré que le chœur était peut-être légèrement postérieur à la nef. L'examen des textes permet de préciser cette indication, que confirment en bien des points nos propres observations. Résumons-les, pour bien mettre en lumière les différences qui existent entre les deux parties du monument.

Différences dans le plan d'abord : le chœur, avant le rond-point, est plus large que la nef, comme s'il amorçait

1. C'est le parti adopté par la plupart des anciens archéologues. GIRAULT DE PRANGEY date l'église de 995, l'abbé MATHIEU de 990. De nos jours, l'abbé HUMBLLOT, *Vignory*, p. 259, estime que l'église fut bâtie par Guy I^{er} peu de temps après l'an mil. Il ajoute que Saint-Étienne fut construit sous la direction de moines de Saint-Bénigne, ce qui est hypothétique. D'après D'ARBAUMONT, *Cartulaire*, intr., pp. x-xi, quelques-uns des témoins de la cérémonie de la donation dont la charte nous porte témoignage « auraient très bien pu assister en 1016 à la dédicace de Saint-Bénigne de Dijon ». Mais D'ARBAUMONT reconnaît que, si l'église est de Guy, elle n'a pas pu être inspirée par Saint-Bénigne, et l'on s'expliquerait mal qu'elle lui eût servi de modèle. Il reste qu'il y a là une question, peut-être un rapport encore mal déterminé. Que l'on place la construction de Vignory (la nef) peu de temps avant ou peu de temps après celle de Saint-Bénigne, il reste permis de supposer — sans plus — certaines analogies stylistiques entre les deux monuments.

un transept ; — en élévation : les murs sont plus hauts ; — dans la structure des travées droites : les piles composées, d'une variété très savante, malgré les repentirs ; — dans la couverture, qui admet partout la voûte, tandis que les trois nefs sont charpentées. Enfin, — et c'est un point sur lequel il importe d'insister, -- dans la décoration. Il doit être noté d'abord que, si certains des membres qui la portent, dans la nef, sont inégaux et divers, elle est elle-même profondément homogène dans cette partie de l'église. Si l'on admet que les colonnes, les bases sont des remplois provenant d'un édifice indéterminé, peut-on en dire autant des impostes ? Ce serait reconnaître implicitement que toute la nef a été reconstruite identique à une nef antérieure et avec les mêmes éléments. C'est bien peu vraisemblable. Or les impostes sont du même style et suivent la même technique que le décor de la claire-voie. Tresses, palmettes, bâtonnets, listels du cartouche carolingien, exceptionnellement un thème figuré, y sont gravés plutôt que sculptés, avec cette économie sévère et ce sens graphique sans aigreur qui définissent avec fermeté un beau style monumental. Il faudrait étudier un à un les chapiteaux, leurs astragales, leurs coussinets, qui constituent un ample musée de sculpture pré-romane. Le répertoire est le même, avec des godrons, des rosettes, des lancéoles et des damiers, le cartouche s'y retrouve aussi, la pierre est gaufrée d'ornements, non taillée en images. Par contre, les chapiteaux du rond-point sont d'une structure décorative proprement romane. Les bêtes affrontées ou adossées, combinées avec des palmettes qui les surmontent, avec des crosses végétales qui les encadrent, appartiennent à un ordre qui exerce déjà sa rigueur. L'un d'eux présente sur ses faces l'image d'un quadrupède isolé qui semble suspendu contre le vide inorganique des fonds : mais en considérant le chapiteau par ses angles, on voit que les silhouettes de deux bêtes vues par l'arrière-train tendent à découper dans la pierre un chiffre ornemental, par la symétrie de l'adossement, de part et d'autre de l'arête. Ces sculptures méplates, mais vigoureuses, continuent la série des expériences qui, à Saint-Bénigne de

Dijon, à Saint-Germain-des-Prés, cherchent à substituer à l'art des frises une conception plus architecturale du décor.

On croit donc pouvoir distinguer deux époques, qui coïncident, si je puis dire, avec deux textes. Mais nous devons ajouter qu'il n'y a pas rupture, scission. Nous sommes frappés au contraire par certaines recherches d'accord, — par exemple dans la composition des piles faibles du chœur, ramenées au parti rectangulaire, adopté dans la plus grande partie de la nef, par l'imposte qui les couronne, combinaison heureuse également employée dans le déambulatoire pour les massifs entre les chapelles et les fenêtres intermédiaires. Les piles rectangulaires du rond-point, alternant avec des colonnes, sont également d'accord avec la nef. Il n'est pas jusqu'aux arcatures basses tapissant le mur de cette partie qui ne rappellent la belle claire-voie. Ces touches habiles d'unité, qui pourraient être interprétées comme une preuve de continuité absolue, me paraissent témoigner au contraire d'un effort réfléchi d'adaptation. Une dernière remarque nous conduit à une dernière hypothèse. S'il est vrai, comme nos observations nous portent à le croire, que le chœur a été construit par Roger après la nef de Guy, comment s'est fait le raccord des deux parties ? Un historien peut parler de juxtaposition, un constructeur non. Il faut que les parties se combinent et se pénètrent. Pour rattacher les deux énormes piles de l'arc de triomphe aux travées orientales, il était nécessaire de reprendre ces dernières. C'est alors que l'architecte du chœur, qui avait adopté l'alternance des supports dans les travées droites et dans l'hémicycle, substitua dans cette partie l'alternance d'un massif carré et d'une pile ronde à la séquence des supports rectangulaires, ménageant ainsi une sorte de transition entre les deux parties de l'église, l'ancienne et la nouvelle, la nef et le sanctuaire.

Même si cette hypothèse était controuvée, il nous semble que notre argumentation conserverait, sur des points plus importants, sa solidité. Elle trouve une dernière confirmation dans les nombreuses analogies qui existent entre la nef de

Vignory et celle de l'église de Montiérender¹, dans la même région. Le passé de l'antique abbaye des forêts du Der est plus illustre et mieux connu. Nous savons avec précision que l'église dont nous avons la nef, terminée par un chœur gothique fut commencée par l'abbé Adso (960-982) et consacrée en 998. Mêmes piles rectangulaires soulignées par une imposte, mêmes arcades d'un rang de claveaux aux arêtes vives, mêmes baies géminées (éclairant, à Montiérender, des tribunes postérieurement aveuillées et surmontées d'un arc de décharge), même étage de fenêtres hautes au-dessus d'un grand nu, même couverture en charpente. Mais la nef de Vignory est d'un plus noble volume, elle a l'originalité de sa claire-voie et la beauté de son décor. Je la croirais volontiers postérieure, mais de peu d'années. Quoi qu'il en soit, ces deux nefs font groupe. Nous n'ignorons pas les relations historiques qui existèrent entre les sires de Vignory et l'abbaye du Der : un des plus célèbres abbés de cette dernière, Bruno (1049-1082) était l'un des fils de Gui. Ces deux monuments confirment la puissance de la tradition carolingienne dans le Nord-Est de la France, à la veille du grand développement de l'architecture proprement romane, dont le chœur de Roger est une expression bien définie.

Henri FOCILLON.

1. L'abbaye, placée sous le vocable de Saint-Pierre-Saint-Paul, fut fondée par Berchaire au VII^e siècle. Après lui, elle devint le théâtre de désordres et fut abandonnée à des clercs séculiers. La discipline, un moment rétablie par Hatton, abbé de Stavelot, sous Louis le Débonnaire, ne dura pas. Les vrais réformateurs furent deux religieux de l'abbaye de Saint-Evre, à Toul, Albéric et Adso. Ce dernier (qui avait travaillé à la réforme de Saint-Bénigne de Dijon, dans la première moitié du X^e siècle) commença l'église, terminée par son successeur Bérenger. V. *Gallia christiana*, IV, 326; MABILLON, *Annales*, IV, p. 123; E. JOLIBOIS, *op. cit.*, p. 184; DESHOULIÈRES, *Au début de l'art roman*, pp. 12 sqq.

VARIÉTÉ

De la marine antique à la marine moderne*.

Malgré de nombreuses recherches¹, la marine des anciens reste un sujet particulier, si bien que des préjugés tenaces entraînent encore le public à un profond mépris pour elle. Cela vient, semble-t-il, de ce que l'on perd de vue, parfois, ce que furent les conditions de la navigation jusqu'à une époque très proche de la nôtre.

On persiste à comparer, inconsciemment, la marine antique à la marine actuelle ou à la toute dernière marine à voile, perfectionnée par les énormes progrès techniques que lui imposa, dans bien des cas, la concurrence de la vapeur. Si l'on veut être équitable, il faut la comparer à la marine de bois, telle qu'elle a servi pendant de longs siècles en se perfectionnant très lentement. Malgré les attaques dont elle a été l'objet récemment encore, la marine antique se tire honorablement d'une telle comparaison.

Dans son étude sur ce sujet², le Commandant Lefebvre des Noëttes — dont on déplore la perte récente — a passé en sévérité tous ses prédécesseurs. Ce savant officier de cavalerie est déjà connu pour ses recherches sur la traction animale dans l'antiquité, où il a tenté de montrer que le Moyen âge seul avait découvert une utilisation rationnelle de l'attelage : cette découverte aurait contribué à une vraie révolution du régime de la main-d'œuvre humaine, et partant, à libérer les hommes de la nécessité de l'esclavage. Dans sa nouvelle étude l'auteur argue qu'une révolution analogue a été provoquée dans la marine³ par l'invention du gouvernail d'étambot, qui aurait

* Au moment d'imprimer, nous lisons ce qu'a écrit M. LA ROËRIE sur « *Les transformations du gouvernail* » dans les *Annales d'histoire économique* (novembre 1935). Cet intéressant article tend à réhabiliter le gouvernail antique, en faisant ressortir les faiblesses du gouvernail moderne et les efforts séculaires demandés par sa mise au point.

1. CHAPOT, *La flotte de Misène*, 1896 ; TORR, *Navis* (Dictionnaire des antiquités) ; FRANK, *Economic History of Rome*, 1920 ; KÖSTER, *Das antike Seewesen*, 1923 ; KROLL, *Schiffahrt* (Real-Encyklopädie), 1923 ; CHARLESWORTH, *Trade-Routes and Commerce of the Roman Empire*, 1926 ; WARMINGTON, *Commerce between the Roman Empire and India*, 1928 ; CARY et WARMINGTON, *Ancient Explorers*, 1929 ; TARN, *Hellenistic Military and Naval Development*, 1930 ; MÜLTNER, *Seewesen* (Real-Encyklopädie, Suppl. 5), 1931.

2. LEFEBVRE DES NOËTTES, *De la marine antique à la marine moderne ; la révolution du gouvernail, contribution à l'étude de l'esclavage*, Masson, 1935.

3. Cette théorie nous paraît déjà contestable du fait que les rameurs, dans l'antiquité, semblent avoir toujours été de condition libre, ou étaient des esclaves qui exerçaient ce métier comme tout autre pour le compte d'un maître. Les esclaves embarqués dans la flotte de Misène étaient affranchis comme ceux qui

permis, vers la fin du Moyen âge, un développement sans précédent de la navigation.

L'ancien gouvernail, formé de deux avirons de queue, aurait eu pour inconvénient capital, nous dit-on, de ne permettre (et encore, tant bien que mal) que la manœuvre d'« *embarcations non pontées* », chargeant 40 à 60 tonnes tout au plus. Cette affirmation rapide nous met d'emblée au cœur du problème. L'auteur l'appuie sur deux raisons. D'une part il argue que les navires des anciens se laissaient tirer à terre, ce qui prouverait la médiocrité de leurs dimensions : mais nous répondrons qu'on n'en use pas autrement de nos jours quand on ne dispose ni de marées ni de cales sèches, et que ce procédé n'implique nullement une limitation du tonnage. L'auteur aurait d'ailleurs pu citer une inscription de Thasos¹, qui prouve que l'on tirait à terre, au III^e siècle avant notre ère, des navires de commerce de plus de 130 tonnes de capacité (plus de 5.000 talents). Les anciens se servaient de machines², tout comme nous, pour cette pénible opération, qui a coûté tant de travail à César, par exemple dans son expédition sur les côtes anglaises³. On ne saurait donc conclure du halage à terre à la légèreté des navires antiques, ni, partant, à l'insuffisance de leur gouvernail.

Le second argument de l'auteur est fondé sur un épisode connu de l'histoire grecque. Philippe de Macédoine, ouvrant les hostilités contre Athènes, captura 170 navires qui y portaient le blé de Crimée. Or on connaît le chiffre des importations de blé en Attique, et l'auteur, par un calcul compliqué, veut montrer que cette flotte, si l'on admet une capacité de 60 tonnes par unité, eût suffi au ravitaillement d'Athènes, à condition qu'une partie des navires fit deux fois le voyage. Mais outre que cette dernière condition reste fort douteuse, étant donné la saison tardive de la récolte en Chersonèse et l'arrêt de la navigation en automne, il est probable que la flotte en question ne ravitaillait pas Athènes seulement, mais toute la ligue athénienne, si bien qu'il semble imprudent de se livrer à un calcul de ce genre.

Après avoir établi cette prétendue insuffisance du tonnage, l'auteur cherche à montrer combien le gouvernail à avirons de queue se montrait inférieur, même dans la manœuvre de ces petits bâtiments, et fonde son argumentation sur deux ou trois récits antiques décrivant des voyages particulièrement difficiles. Les Croisades au contraire auraient fait figure de véritables expéditions maritimes, parce que l'invention du gouvernail d'étambot avait permis la construction et la manœuvre de navires géants et sûrs. Mais on est surpris de ne trouver aucun rappel du texte où Joinville (en 1254) nous montre saint Louis assis sur une des barres des gouvernails : « *en ces nef* de

étaient enrôlés dans l'armée (Cf. CHAPOT, *Flotte de Misène*, p. 26) ; tandis que la marine à rame de la Méditerranée aux temps modernes a fait le triste usage que l'on sait de la main-d'œuvre servile.

1. BCH., 57, 1933, p. 395 sqq.

2. HORACE, *Carm.*, I. 4. 2.

3. CÆSAR, *Bell. gall.*, 5. 2.

*Marseille à deux gouvernails, qui sont atachiez à deux lisons si merueilleusement, que, sitost comme l'on aurait tourné un roncein, l'on peut tourner la nef à destre et à senestre*¹ ». Il ne peut évidemment s'agir là que des avirons de queue. D'autre part, à supposer même que le gouvernail d'étambot fût connu sur d'autres bateaux en Méditerranée à cette époque, il ne l'était certainement pas quand des nefs de Marseille, plus de cinquante ans auparavant, transportaient en Terre sainte 1.000 à 1.400 pèlerins, chargement imposant, que l'on confiait aux avirons de queue. On ne voit donc pas que les constructeurs aient attendu l'invention du nouveau gouvernail pour augmenter le tonnage, ni que cette invention seule ait rendu possible les transports maritimes des Croisés.

Enfin, dernier argument en faveur de la supériorité écrasante des Modernes sur les Anciens en matière maritime, l'auteur nous cite un combat sous Constantinople en 1453, où une flotille de 150 petits bâtiments turcs, représentant la tradition antique, ne put venir à bout de quatre grands navires génois, champions des Modernes. Or ce combat rappelle celui que la flotte de César livra à celle des Vénètes. Mais ce qui perdit alors les gros navires des Vénètes, incapables eux aussi d'avancer à la rame², c'est que la brise tomba, tandis que les Génois, après avoir été encalminés, furent sauvés par l'arrivée d'une brise propice. Ici encore, rien ne permet donc d'attribuer au gouvernail un rôle prépondérant.

Ce qui vient d'être dit ne doit nullement être pris pour une apologie de la marine antique, dont les faiblesses sont évidentes, mais seulement comme une réaction contre la dépréciation systématique dont elle souffre dans le récent livre du Commandant Lefebvre des Noëttes, et contre l'importance exclusive que ce livre attribue au gouvernail d'étambot. La marine antique manquait certes de liberté et de capacité, mais les progrès du Moyen âge — et l'invention du gouvernail d'étambot fut un des derniers — n'ont guère changé les conditions de la navigation en Méditerranée ; elle est restée ce qu'elle était jusqu'à l'apparition de la marine de fer à propulsion mécanique. Nous chercherons plus loin les causes de cette immutabilité, et nous nous bornerons pour l'instant à douter de la révolution même dont le commandant Lefebvre des Noëttes cherche à donner l'explication.

Dans les pays qui suivent, nous allons tâcher de comparer la marine antique et l'ancienne marine à voile au triple point de vue de la capacité, de la vitesse et de la sécurité.

* *

Capacité. — Nous laisserons de côté les galères, où la voile ne jouait qu'un rôle auxiliaire, et qui combattaient à l'aviron. Leur tactique imposait un faible tirant d'eau et une forme effilée, donc un

1. JOINVILLE, *Histoire de saint Louis*, chap. CXXX.

2. DION CASSIUS, 39. 42. 2.

tonnage médiocre : tradition qui s'est maintenue en Méditerranée jusqu'au XVIII^e siècle. Nous bornerons donc notre étude à la marine de commerce au moment de son plus grand développement, marine à voile par excellence, où l'aviron ne joue qu'un rôle occasionnel.

Pour l'évaluation du tonnage des navires antiques, nous ne sommes pas uniquement réduits aux conjectures¹. Les anciens, en effet, avaient l'habitude de diviser leurs navires de commerce en catégories fondées sur leur capacité de chargement. On avait des chiliophores ou chiliagogues, qui tenaient mille talents (ou amphores) ; on avait des dischiliophores, des trischiliophores ; on avait enfin — et les textes sont nombreux pour le prouver — des myriophores, ou chargeurs de 10.000 amphores. L'amphore était la mesure de capacité qui correspondait au talent, soit à 26 kg. 196. Un myriophore portait donc 262 tonnes, et le nombre des textes qui citent de tels bâtiments, dès Thucydide et Ctésias, montre assez que ces bateaux d'assez fort tonnage n'avaient rien d'exceptionnel.

On peut songer aussi à calculer la capacité des navires antiques d'après leurs dimensions. Mais il importe alors de rester conscient du triple obstacle auquel se heurte un tel calcul : 1° nous avons peu de données sur ces dimensions ; 2° nous avons peu de données sur la forme des navires antiques, qu'il serait indispensable de connaître pour savoir quelle formule de jauge leur appliquer (il va sans dire que nous éviterons, malgré un exemple récent, les formules établies pour nos cargos et paquebots de fer) ; 3° après avoir déterminé le tonnage d'un navire antique, et lorsqu'il s'agira de le comparer au tonnage d'un navire médiéval ou moderne, nous devons mettre le plus grand soin à ce que les deux tonnages soient exprimés dans la même unité : on sait en effet combien la valeur des tonnes et tonneaux a varié suivant les pays et les âges.

Un traité de Lucien² nous a conservé, par une rare et heureuse circonstance, trois des principales dimensions de l'*Isis*, grand chargeur de blé, qui assurait au II^e siècle après J.-C., entre Rome et Alexandrie, le service de l'annonne. Nous lui appliquerons une formule de jauge de

1. Un préjugé presque général tient pour impossible d'évaluer l'importance des navires antiques, sous prétexte que l'ignorance de leurs formes empêche de calculer leur déplacement ni leur poids. Mais l'évaluation d'un bâtiment d'après son déplacement est toute moderne et n'est intervenue que depuis la construction scientifique des navires. Ce qui importe, pour le marin de commerce actuel comme pour le marin ancien, c'est la charge que peut prendre son navire ; c'est ce qui importe aussi à l'administration des grands canaux (Suez, Panama, Corinthe), quand elle estime un bateau pour le taxer. Actuellement un marin qui dit que sa goélette est de 130 tonnes s'exprime de la même manière qu'un ancien lorsqu'il estimait son navire à 5.000 talents. Dans la vieille marine de guerre, au contraire, le chargement n'était pas le point important pour le classement des navires ; aussi s'abstenait-on de les classer par leur tonnage, mais bien d'après le nombre de canons qu'ils portaient. De même, maintenant, le tonnage des navires de guerre est uniquement indiqué d'après leur *déplacement* une fois leur armement complet. Dans l'antiquité, c'était le nombre des rangs de rameurs qui servait à classer les navires de guerre.

2. LUCIEN, *Nav.*, 5.

l'ancienne marine de bois en usage au XVIII^e siècle¹, et nous courrons un risque minimum d'erreur, semble-t-il, du fait que le rapport de la largeur à la longueur se trouve être à peu près le même dans le voilier antique en question (1/4) et dans ceux pour lesquels la formule a été conçue (1/3 à 1/4). Cette formule consiste à multiplier la longueur de quille par la plus grande largeur intérieure ; puis à multiplier le produit par le creux intérieur ; enfin à diviser le tout par le coefficient 94 :

$$\frac{(L \times l) H}{94}$$

Pour appliquer cette formule à l'*Isis*, il faut réduire les coudées de Lucien en pieds, ce qui nous donne :

1^o *Longueur totale* : 120 coudées = 180 pieds. Les navires antiques n'avaient pas, à proprement parler, de quille, l'usage de l'étambot et de l'étrave qui limite celle-ci n'étant pas encore fixé ; nous retirerons donc 1/4 de la longueur totale, soit 45 pieds pour obtenir une dimension représentant à peu près la longueur de quille : 180 — 45 = 135 pieds ;

2^o Pour obtenir la *largeur*, nous savons qu'elle était égale au quart de la longueur. Les vaisseaux du XVIII^e siècle avaient leur plus grande largeur à hauteur du premier pont, tandis que les navires antiques avaient une forme plus évasée, qui donnait moins de capacité à leur cale ; nous ne prendrons donc pas le quart de la longueur pour obtenir la largeur, mais seulement un peu plus du cinquième pour compenser cette différence de forme, soit 38 pieds : on ne nous accusera donc pas de tendre à une amplification du tonnage ;

3^o La *hauteur* de 29 coudées, notée par Lucien, nous donne 42 pieds. Le « creux » se mesurant dans les navires du XVIII^e siècle à hauteur du premier pont, soit à mi-hauteur du pont supérieur, nous avons 42 : 2 = 21 pieds pour le creux de l'*Isis*.

Si nous appliquons la formule, nous aurons :

$$\frac{(135 \times 38) 21}{95} = 1.146 \text{ tonnes}^2$$

Comparé au tonnage de la *Normandie*, c'est peu. Mais c'est plus qu'une frégate du XVIII^e siècle, et seul un vaisseau de ligne pourra supporter la comparaison. Or les dimensions typiques d'un vaisseau de ligne moyen, d'un vaisseau de 74, à la fin du XVIII^e siècle, sont les suivantes :

Longueur de quille : 148 pieds (obtenus en soustrayant 1/8 de la longueur de flottaison, qui est de 170 pieds).

Largeur au maître-bau : 44 pieds.

1. FALCONER, *Universal Dictionary of the Marine* (London, 1759), s. v. *burthen* (traduit par *port*), tant les notions de tonnage et de chargement étaient encore liées au XVIII^e siècle : « The burthen or in other words the tonnage of a ship. »

2. KÖSTER lui attribue 2.800 tonnes.

Creux : 22 pieds.

Si nous appliquons la formule, nous aurons :

$$\frac{(148 \times 44) 22}{94} = 1.494 \text{ tonnes}$$

Ce résultat correspond en effet à l'*exposant de charge* d'un vaisseau de 74, qu'on estimait à 1 500 tonnes¹.

On voit donc que les gros navires de commerce du ¹¹e siècle peuvent être comparés à des vaisseaux de ligne du ¹⁸e siècle, et à plus forte raison aux « *flûtes* », ces navires de commerce que l'on construisait à la même époque dans les mers du Nord, et qui jaugeaient 6 à 800 tonnes tout au plus. Mais le tonnage courant ancien était beaucoup plus petit, et, en cela aussi, se trouve être conforme aux traditions méditerranéennes modernes. Malgré les efforts de Colbert pour faire augmenter la capacité des navires marseillais jusqu'à 3 ou 400 tonnes, la tradition s'est maintenue d'une moyenne de 90 à 130 tonnes², moyenne correspondant aux navires de 3.000 à 5.000 talents. Tel est le navire ragusain sur lequel Chateaubriand, en 1807, s'embarque à Alexandrie pour Tunis (120 tonnes). Un autre, nolisé en 1830 par Lamartine, qui faisait bien les choses, était de 250 tonnes, plus petit par conséquent qu'un myriophore. Le Hollandais Le Bruyn mentionne la prise, à Délos en 1677, d'un bateau français de 75 tonnes (correspondant à 3.000 talents).

Donc, qu'il s'agisse de tonnage courant ou exceptionnel, l'antiquité soutient fort bien la comparaison avec les temps modernes pour la capacité des navires³.

* * *

Temps et sécurité. — Nous allons examiner maintenant si la marine antique s'est montrée fort inférieure à la marine munie du gouvernail d'étambot pour la vitesse des voyages et leur sécurité.

1. La notion commerciale de classement par le nombre de tonnes de chargement étant étrangère à la marine de guerre, c'est par celui de leurs canons que les navires de guerre étaient classés jadis ; cependant, pour le besoin de l'arrimage, on faisait le calcul du poids dont on pouvait charger un navire ; le résultat s'appelait l'*exposant de charge* et s'exprimait en tonnes de 2.000 livres.

2. Masson, *Histoire du commerce français dans le Levant au XVIII^e siècle*, p. 410.

3. Même hors de la Méditerranée, les grands explorateurs modernes n'ont guère employé de gros tonnage. La *Santa Maria* de Colomb avait 24 mètres de long et comptait 100 tonnes ; le navire de Vasco de Gama, 200 tonnes ; celui de Drake, 150 ; à la fin du ¹⁸e siècle, l'*Endeavour* de Cook, 360 ; le *Mayflower*, navire des premiers Quakers émigrant en Amérique, comptait 180 tonnes et transportait 102 « Fathers ». Par contre la grande navigation n'a pas attendu le gouvernail d'étambot : c'est ce que montre la force de la tradition créée par la première navigation au long cours, celle qui utilisait aux premiers siècles de l'ère chrétienne la mousson pour le commerce des Indes ; à l'imitation des Grecs qui se livraient à ce commerce, les Orientaux s'étaient mis à construire de gros bâtiments, et au ⁷e siècle, les Chinois et les Persans armaient des navires capables d'emmener 6 à 700 marchands du golfe Persique aux mers de Chine : G. FERRAND, *Introduction à l'astronomie arabe*, Geuthner, 1928.

VITESSE DES VOYAGES DANS L'ANTIQUITÉ

Trajet	Durée en jours	Milles par jour	Moyenne en nœuds	Sources	Observations
Pisc-Marseille	4 ½	40	1,5	POLYB., 3, 41, 4.	Escadre de P. Cornelius Scipio en 218 av. J.-C. Arrive le 5 ^e jour.
Césarée de Palestine-Rhodes	10	40	1,5	MARC. DIAC., <i>Vita Porphy.</i> , 33-34.	Voyage de S. Porphyre de Gaza, qui s'embarque malgré les objections du métropolitain de Césarée, qui trouve la saison (25 septembre) trop dangereuse.
Rhodes-Byzance	10	47	2	<i>Id.</i> , <i>ibid.</i> , 37.	Suite du même voyage.
De Thémiscyre à la côte des Sindes (auj. Novorossisk)	3 ½	57	2,5	HERODOT., 4, 86.	Quatre jours et trois nuits. Voyage donné comme habituel.
Rhodes-Gaza	7	60	2,5	MARC. DIAC., <i>Vita Porphy.</i> , 56-57.	Voyage de S. Porphyre de Gaza, qui essuie une tempête en route. Fin d'avril.
Du Bosphore aux bouches du Phase... Corinthe-Milet	8 ½ 4	67 68	3 3	HERODOT., 4, 86. ARISTID., <i>Orat.</i> , 48, 65 s.	Neuf jours et huit nuits. Voyage donné comme habituel.
De Syracuse aux bouches de l'Alphée (près d'Olympie)	5 ½	72	3	PHILOSTR., <i>Vit. Apoll.</i> , 8, 15.	Voyage d'Apollonius de Tyane, qui arrive le 6 ^e jour.
De Cyrène à la pointe ouest de Crète...	2	75	3	STRAB., 10, 475.	Voyage regardé comme normal.
De la pointe est de Crète à la côte d'Égypte	4	75	3	<i>Id.</i>	Strabon ajoute que certains prétendaient faire le voyage en trois jours.
Du Bosphore cimménien à Rhodes....	9 ½	90	4	DIOD. SICUL., 3, 33.	Navires de charge marchant à la voile. Arrivée le 10 ^e jour.

Byzance-Rhodes.....	5	94	4	MARC. DIAC., <i>Vita Porphyr.</i> , 54-55.	Voyage de S. Porphyre de Gaza, le 18 avril.
Rhodes-Alexandrie.....	3 ½	94	4	DIOD. SICUL., 3, 33.	Mêmes conditions. Arrivée le 4 ^e jour.
Narbonne-Utique.....	5	100	4	SULP. SEV., <i>Dial.</i> , 1, 3, 1.	
Pouzzoles-Alexandrie.....	8 ½	117	5	PLIN., <i>Nat. Hist.</i> , 19, 3.	Voyage du sénateur Valerius Marianus, en été, avec vent très doux. Arrivée le 9 ^e jour.
D'Abdère aux bouches du Danube....	4	118	5	THUCYD., 2, 97.	Navires marchands faisant voile par bon vent.
Carthage-Gadès.....	7	120	5	PS. SCYLAX.	
Utique-Rome.....	2 ½	122	5	PLIN., <i>Nat. Hist.</i> , 15, 74.	Caton l'Ancien présente au Sénat une figue cueillie à Carthage <i>tertium ante diem</i> .
Des Pityuses aux colonnes d'Hercule..	3	130	6	DIOD. SICUL., 5, 16, 1.	Trois jours et trois nuits. Voyage donné comme habituel.
Corinthe-Pouzzoles.....	4	140	6	PHILOSTR., <i>Vit. Apoll.</i> , 7, 10.	N'est très favorable. Apollonius quitte Corinthe le soir, et arrive le 5 ^e jour à Pouzzoles.
Ostie-Tarragone.....	3 ½	143	6	PLIN., <i>Nat. Hist.</i> , 19, 4.	Le texte dit « en Espagne citérieure ». Voyage donné comme rapide. Arrivée le 4 ^e jour.
Utique-Alexandrie.....	7	146	6	SULP. SEV., <i>Dial.</i> , 1, 3, 1.	
Messine-Alexandrie.....	5 ½	147	6	PLIN., <i>Nat. Hist.</i> , 19, 3.	Voyage de Balbillus, préfet d'Égypte, regardé comme très rapide. Arrivée le 6 ^e jour.
Gadès-Ostie.....	6 ½	149	6	<i>Id., ibid.</i> , 19, 4.	Voyage donné comme rapide. Arrivée le 7 ^e jour.
D'Ostie en Afrique.....	1 ½	203	8,5	<i>Id., ibid.</i>	Voyage de C. Flavius, légat du proconsul Vibius Crispus

Le tableau ci-contre (p. 96-97) montre quelques moyennes calculées sur les données des Anciens, pour des voyages d'une certaine durée. On pourrait citer d'autres traversées, très courtes, d'une vitesse moyenne plus élevée, allant jusqu'au delà de 8 nœuds. Si les gros navires de commerce, naviguant en convoi, ne dépassaient parfois guère 2 à 3 nœuds, des navires plus légers faisaient facilement le double, s'aidant peut-être d'avirons par temps calme. C'est plus qu'on ne compte actuellement pour la navigation habituelle à voile, pour laquelle 3 ou 4 nœuds sont une moyenne normale. Il est certain que les grands clippers, triomphe de la technique moderne, sont arrivés à des prodiges de vitesse allant jusqu'à 400 milles en vingt-quatre heures : nous n'en tiendrons pas compte en raison de leur caractère exceptionnel, non plus que des grands yachts de course qui atteignent un maximum de 15 nœuds.

A l'époque des Croisades, la régularité du trafic n'entraîna pas seulement, comme nous l'avons vu, la construction de navires de gros tonnage : elle permit également des traversées directes. Or au ^{xiii}^e siècle, Roger de Hoveden¹ dit qu'on allait en quinze jours et quinze nuits de Marseille à Saint-Jean-d'Acre, excellente traversée, à une vitesse moyenne de 4 nœuds 1/2. Joinville n'est pas très précis quand il parle du voyage de la flotte de Saint Louis entre Marseille et Chypre : on apprend cependant que cette expédition perdit trois jours en face des côtes de Barbarie, et mit quinze jours à passer de là en Chypre² ; il paraît raisonnable de supposer, au total, un voyage de trois semaines, à une vitesse moyenne de 3 nœuds. Au retour de Terre Sainte³, la flotte passe par Chypre, et de là poursuit directement sur Lampédouse, Pantellaria et Hyères, que l'on met dix semaines à atteindre. Il semble d'une manière générale que le voyage d'Orient en Occident ait toujours été plus lent que celui d'Occident en Orient : ce qui s'explique par les vents dominants, qui sont soit du Nord, soit de l'Ouest.

Mais sautons au ^{xvii}^e siècle, où règne le gouvernail d'étambot. M. d'Aplemont⁴, ambassadeur de Louis XIV, s'embarque en 1665 à Toulon sur le *Grand César*, pour Constantinople. Ce gros vaisseau de ligne, accompagné d'un vaisseau plus petit, d'une flûte et de deux tartanes, met juste un mois pour arriver à destination, y compris une escale à Malte, dont nous ignorons la durée, mais que rien ne signale comme ayant été longue ; et de Marseille à Malte, ce convoi avait marché à une vitesse de 3 nœuds à 3 nœuds 1/2. En 1677, Le Bruyn voyage avec un convoi de gros navires hollandais. La marche en convoi, il est vrai, est peu favorable à la rapidité, mais les navires, l'équipage et le matériel sont ce qu'il y a de mieux en ce temps. Parti

1. Roger de HOVEDEN, III, 51, cité par W. HEYD, *Histoire du commerce du Levant*, I, p. 182.

2. JOINVILLE, *Histoire de saint Louis*, chap. XXVIII.

3. Id., chap. CXXI s.

4. R. P. Robert DE DREUX, *Voyage en Turquie* (Paris, 1925), p. 12 sqq.

le 10 juin de Livourne, il met neuf jours pour gagner Messine, encore neuf jours de Messine à Matapan, et n'arrive que le 12 juillet à Tinos, non sans que la flotte, et notamment le vaisseau amiral, ait subi de grands dommages dans la mâture. Quant à Tournefort, en 1700, il estime qu'il a fait un voyage absolument exceptionnel en allant de Marseille à Candie en neuf jours, ce qui fait une moyenne de 5 nœuds $1/2$ à peine¹. A son retour, il met cinquante jours à passer de Smyrne à Marseille, dont quarante jours jusqu'à Livourne, ce qui fait une moyenne de 1 nœud ; et trois jours de Livourne à Marseille, ce qui n'est guère meilleur. En 1802, le consul Barthélémy de Lesseps², quittant Constantinople le 7 septembre, passe Cérigo le 12, ce qui fait une moyenne de 3 nœuds. Mais ensuite il doit louvoyer huit jours sous la Sicile, puis encore autant sous la Sardaigne, où il est même forcé de mouiller plusieurs jours dans l'attente d'une accalmie. Il n'arrive que le trente-neuvième jour aux îles d'Ilyères, pour y être arrêté par le mistral. Et de là, encore huit jours pour gagner Marseille, où il ne débarque que le 1^{er} novembre. Encore est-ce pour y subir une quarantaine ! Enfin, à vrai dire en plein hiver, le général Brune³, envoyé en ambassade sous le Consulat, appareille de Toulon, le 2 décembre 1802, séjourne six jours devant Milo, à cause du mauvais temps, puis relâche encore en Attique, et arrive à Constantinople le 6 janvier 1803, après trente-quatre jours de navigation.

Chateaubriand met dix jours de Venise à Pylos, treize jours de Constantinople à Jaffa. Enfin son voyage d'Alexandrie à Tunis est digne de celui de Rutilius Namatianus ou de celui de saint Paul, cités par le commandant Lefebvre des Noëttes. Il commence par attendre dix jours une amélioration du temps, ce qui n'empêche qu'à peine parti, le 23 novembre, son navire est pris dans une tempête qui l'emmène jusque sur les côtes de Caramanie ; le 13 décembre il arrive à Stampalie, et, après avoir manqué de faire naufrage, il débarque enfin à La Goulette le 12 janvier, ce qui fait une traversée de cinquante jours, pleine de péripéties qui faillirent mal tourner. Il met au printemps dix-huit jours de La Goulette à Gibraltar, ce qui est beaucoup meilleur, mais représente une vitesse inférieure à 2 nœuds (moins de 50 milles par jour). Ce voyage supporte mal la comparaison avec les sept jours que Scylax donne pour la traversée de Carthage à Gadès.

Lamartine, pour quitter Marseille, doit aussi attendre le beau temps. Il part enfin et prend douze jours pour aller à Malte, ce qui fait une honorable moyenne de 4 nœuds et demi. Puis il est pris par des bonaces, mais entre temps se fait remorquer par un navire de guerre anglais plus rapide que lui, et arrive à Nauplie après huit jours de navigation, ce qui fait une moyenne de moins de 3 nœuds. Parti

1. Il a d'ailleurs eu de la peine à trouver un navire allant en Orient, et il en parle comme d'un très petit bâtiment. A partir de Candie, pour gagner les îles de l'Archipel et l'Anatolie, il ne trouve plus que des embarcations.

2. DEHÉRAIN, *Vie de Pierre Ruffin* (Paris, 1929), 1, p. 247.

3. *Id.*, p. 252.

le 10 juillet de Marseille, il arrive au Pirée le 19 août : c'est un voyage de plus d'un mois, avec des escales un peu prolongées par la fatigue et les réceptions, mais qui correspond assez aux voyages des anciens, où les navires avaient à charger et décharger pendant leurs escales.

Michaud, qui veut se rendre de Smyrne à Constantinople malgré les vents étésiens, n'y réussit pas. Parti le 7 juillet, le navire ragusain sur lequel il s'est embarqué est forcé de se réfugier à Erisso dans l'Ouest de Mytilène, ce qui lui fait perdre de la latitude. Après neuf jours passés à attendre un temps maniable, le navire louvoie trois jours dans l'Égée, et le 23 juillet, sans avoir rien gagné au vent, il débarque ses passagers découragés au cap Baba, d'où ils se rendent par terre à Constantinople.

En 1836 le peintre Montfort¹ s'embarque à Toulon le 4 décembre, met vingt jours pour aller à Athènes, sept pour passer de là à Smyrne, où il attend une semaine un bon vent, et arrive enfin à Beyrouth, par Chypre, le 27 février : au total, avec les escales et changements de bateau : quatre-vingt-cinq jours.

Tels sont jusqu'en plein xix^e siècle, les voyages en Méditerranée : ils ne montrent guère de supériorité sur ceux de l'antiquité. Bien au contraire, à l'apogée de l'Empire², les voyages par mer avaient pris une certaine régularité et étaient considérés, dans beaucoup de cas, comme présentant plus de facilité, et même plus de sécurité, que les voyages par terre³. C'est ainsi que lorsque Hérode Agrippa voulut se rendre en Syrie par Brindes, l'empereur lui conseilla de faire plutôt le voyage par Alexandrie, sur un de ces grands navires de blé dont le pilote expérimenté, lui disait-il, le conduirait aussi sûrement qu'un cocher mène ses chevaux dans le cirque. Jamais, même au moment du plus grand développement routier, on n'empruntait la voie de terre pour aller à Tanger⁴. D'après une épitaphe⁵, un marchand d'Hiérapolis de Phrygie aurait doublé 72 fois le cap Malée : pour atteindre un pareil record, le marchand en question ne semble pas avoir eu à courir sans cesse péril de mort, ni surtout avoir perdu beaucoup de temps en route.

Donc là encore, pour la rapidité et la sécurité, les voyages maritimes de l'antiquité et ceux des temps modernes se valent. S'il est vrai qu'il arrivait à Bougainville, par exemple, d'atteindre une moyenne de 6 nœuds lors de ses grands voyages de circumnavigation,

1. DUSSAUD, *Syria*, 1, 1930, p. 61.

2. Époque à laquelle on a fait de grands efforts pour encourager la navigation : primes aux armateurs, constructions de ports et de phares, chasse aux pirates, etc.

3. On trouvera au tableau, p. 96, le voyage de S. Porphyre de Gaza, qui se rendit par mer de Byzance à Gaza. Or, le texte de la *Vie* de ce saint (chap. 63) nous apprend que Cynégus, parti de Byzance peu après lui, semble-t-il, n'arriva à Gaza que dix jours après lui en utilisant la poste publique, moyen très rapide et privilégié.

4. CHARLESWORTH, *Trade routes*, p. 154.

5. *Id.*, p. 87.

ce n'est pas à son gouvernail d'étambot qu'il le devait, c'est à l'usage qu'il pouvait faire des vents constants dans de longues traversées en mer ouverte.

*
* *

Causes de l'immuabilité des conditions de la navigation en Méditerranée. — Nous venons de voir que le tonnage des voiliers en Méditerranée s'est maintenu dans des limites assez médiocres jusqu'à une époque toute récente, et cela malgré quelques exceptions que nous expliquerons plus loin : elles fourniront au contraire une justification de cette règle.

Au contraire de la navigation en mers libres, fondée principalement sur l'usage des vents constants (alizés, contre-alizés austraux, etc.) révélés par les grandes découvertes¹, usage qui constitue l'art même de la navigation au long cours, — la Méditerranée n'offre de vents réguliers au navigateur que dans certaines régions, et encore sont-ils saisonniers. Le marin se voit donc obligé, la plupart du temps, de profiter des vents côtiers particulièrement efficaces dans les golfes, soufflant la nuit de la côte vers le large, le jour du large vers la côte. Aussi, depuis la plus haute antiquité, une longue expérience a-t-elle réglé des itinéraires compliqués, variables selon les saisons, et qui sont restés traditionnels jusqu'à notre époque, au point qu'ils influencent même dans certains cas la navigation à vapeur². Un des résultats les plus frappants de cette tradition est d'imposer un grand usage des brises côtières, comme étant les plus régulières, ce qui aboutit à favoriser le petit cabotage.

Une autre cause de l'intérêt qu'il y a à conserver de petits navires en Méditerranée, est le manque de ports naturels. Presque tous les

1. On objectera peut-être que les marins qui n'avaient pas le gouvernail d'étambot n'ont pas été capables de découvrir ces vents constants, ces grandes routes maritimes, et qu'ils ne furent guère capables de coloniser. Nous répondrons : 1° que là où il y allait de leur intérêt, ils ont su découvrir un vent constant, la mousson ; qu'ils en ont profité pour établir la première navigation au long cours ; et qu'ils ont même fait école en Orient (cf. p. 95, n. 3) ; 2° que si les Anciens n'ont pas colonisé au sens où nous l'entendons actuellement, c'est qu'ils se trouvaient à armes égales avec les « sauvages » (il a fallu dix ans à César pour venir à bout des Gaulois). Ce fut là le plus grand obstacle à la découverte du Cap de Bonne-Espérance (cf. CARY et WARMINGTON, *Ancient explorers*, p. 8) qu'ils ont tant cherché à atteindre. La terre leur était plus dangereuse que la mer ; 3° qu'enfin l'idée de la rotondité de la terre n'était pas répandue, même jusqu'au xv^e siècle où il a fallu un savant, et non un marin pour en trouver l'usage. Par ailleurs la navigation est plus facile dans les alizés que dans le régime anti-cyclonique du golfe de Gascogne par exemple. Les navires des Croisés scandinaves dont nous parle JOINVILLE (*Histoire de saint Louis*, chap. XCVI), qui avaient été capables de venir de Norvège par Gibraltar, auraient pu continuer leur route au Sud, puis à l'Ouest, se laissant pousser par les alizés jusqu'en Amérique : ils n'eussent pas trouvé de difficultés pires que celles qu'ils avaient éprouvées dans la première partie du voyage.

2. Exemple : selon la saison on emploie les uns ou les autres des chenaux formés entre les Cyclades ; selon l'état du temps, on passe par les Bouches de Bonifacio ou par le cap Corse pour gagner Marseille de Messine, etc.

grands ports naturels sont des embouchures ; or le régime torrentiel des fleuves côtiers de la Méditerranée et l'absence de marées empêchent la formation d'estuaires profonds. S'il est vrai que la Méditerranée est très découpée, les côtes pourtant y sont accores, et peu de ports y sont défendus par des hauts-fonds ou des bancs. Ces ports sont donc, sauf rares exceptions, petits et très sujets à un violent ressac ; et comme ils sont généralement artificiels, il leur arrive souvent d'être endommagés par le mauvais temps. Il s'ensuit que le navigateur antique, avant qu'on n'eût construit dans la Méditerranée des ports artificiels, n'avait d'autre ressource que de tirer ses bateaux à terre. Cette obligation subsista même en grande partie après la construction des ports, tant il importait encore d'éviter les abordages dus au ressac ou de se mettre au calme pour hiverner¹. Les Vénitiens, hors de chez eux, n'ont pu s'y soustraire, non plus que les Athéniens, et l'on voit encore à Candie les loges où ils tiraient leurs galères.

Les difficultés opposées par la nature des côtes à la construction des ports ont certainement pesé sur le développement du tonnage, comme on le voit au retard avec lequel les ports méditerranéens s'adaptent à ce développement né des progrès de la navigation à vapeur et de l'accroissement gigantesque des navires de guerre. Il y a vingt ans à peine que l'on s'efforce de rattraper ce retard dans le Levant, et c'est avec une vraie fièvre qu'ont été poussés — ou que l'on pousse encore — les travaux des ports d'Alexandrie, de Candie, de Caïffa, de Famagouste, de Beyrouth, etc. Quant à Jaffa, malgré le bouleversement économique amené par le Sionisme, qui rend tout à fait insuffisante la rade grand'ouverte, accessible seulement pas beau temps, ce sera le dernier de ces ports à être construit — s'il doit l'être jamais — tant sont graves les difficultés que présente sa réalisation.

Ajoutons encore que, par son caractère de mer intérieure, entourée de régions activement commerçantes, la Méditerranée est vouée au cabotage.

À l'heure actuelle, même les navires à propulsion mécanique, consacrés au commerce intérieur, n'ont pas réussi à se libérer complètement de ces conditions millénaires. Leur tonnage reste relativement faible, et ils se traînent d'escale en escale, si bien que la durée de leur voyage ne représente guère qu'une amélioration du simple au double sur celle des marines à voile anciennes ou modernes.

On nous objectera, à vrai dire, que la Méditerranée a vu de gros voiliers, ceux que nous avons cités plus haut, et d'autres. Mais justement, les circonstances qui ont vu naître ces bâtiments sont propres à certaines époques bien définies, où des conditions tout à fait exceptionnelles ont amené une rupture momentanée de la tradition. C'est ainsi

1. Le port d'Ostie a dû subir de grands travaux et d'autres ports ont dû lui être adjoints, tant le ressac y était fort. Il est arrivé dans de grandes tempêtes que des navires y fussent coulés par abordage mutuel : fait semblable à celui qui s'est produit sous nos yeux à Beyrouth en février 1936.

que l'organisation de l'annone, en assurant aux navires un chargement complet et un port à leur taille, encouragea la construction de gros chargeurs. De même les pèlerinages de Terre Sainte créèrent une telle demande de passages, que l'on trouva profit à construire de plus grands navires, en vue de ce transport où l'armateur était libéré des soucis du cabotage.

*
*
*

Le véritable apport du Moyen âge. — S'il est vrai que la marine antique, grâce à la paix romaine, et parce qu'elle fut poussée par les besoins de l'Empire, a connu un développement analogue à celui de l'admirable réseau routier construit par les Romains, il n'en reste pas moins que la construction navale a fait peu de progrès avant le Moyen âge. Dans le gréement tout au plus, les Romains ont tenté quelques innovations, en cherchant à augmenter et à diviser la voilure. Ces efforts ne semblent guère avoir abouti à de grands perfectionnements qu'au début du Moyen âge, en Méditerranée, où serait né, vers le ^x^e siècle, le gréement latin¹. Le principal avantage de ce gréement est de permettre de naviguer *effectivement* près du vent², ce qui n'a pu être réalisé qu'en modifiant aussi la construction de la coque et en utilisant la quille contre la dérive : ce raffinement plein d'avenir semble donc avoir été trouvé lui aussi en Méditerranée.

Mais la grande et véritable nouveauté, qui a trait à l'art du constructeur, a dû naître dans le Nord. L'éveil de l'artisanat dans ces régions riches en bois, et dont le commerce se développait rapidement, a donné une nouvelle orientation à la construction navale et lui a fait réaliser des progrès importants. Non seulement on est arrivé à construire de gros navires qui fussent en même temps robustes à la mer, mais on s'est mis à chercher une amélioration de l'antique gouvernail à avirons de queue. Ce n'est qu'après de nombreux tâtonnements qu'on est arrivé, à partir du ^{xiii}^e siècle, à adopter le gouvernail à charnières fixées sur l'étambot³. Mais à cette époque, comme nous l'avons dit plus haut, les armateurs méditerranéens, sans doute poussés par l'excès des demandes de passages pour la Terre Sainte, avaient déjà adopté des navires de fort tonnage.

1. JAL fait même remonter l'usage de ce gréement au ^{vi}^e siècle de notre ère.

2. Il ne faut pas confondre la voile latine, taillée en triangle, avec certaines allures qui consistaient à *peser* un des *points* de la voilure carrée, ce qui la rendait triangulaire momentanément. En effet il semble évident qu'un marin ne peut ignorer, à défaut du louvoyage, l'allure du plus près, et les procédés comme celui que nous venons de citer doivent remonter assez haut dans l'antiquité. D'autre part le louvoyage n'est pas une allure commercialement utile, et son apparition n'a pas transformé les routes maritimes : mais ce fut un grand progrès pour les évolutions à l'entrée des ports, un grand secours pour les navires en difficulté, d'autant plus que ceux qui sont capables de louvoyer sont aussi capables, en principe, de tenir la cape dans le mauvais temps, ce qui a précisément manqué le plus à l'antiquité.

3. A l'imitation sans doute du gouvernail employé depuis longtemps par les Basques sur de petites embarcations.

Nous avons vu que le Commandant Lefebvre des Noëttes pensait que la révolution amenée par la découverte soudaine et géniale du gouvernail d'étambot avait bouleversé le régime de la main-d'œuvre humaine. Quant à nous, nous serions portés à intervertir les données de ce raisonnement, et nous pensons que c'est, au contraire, l'essor des métiers libres et fortement organisés du Moyen âge, qui a déclenché une ère de progrès dans l'art de la construction navale.

* * *

Observations diverses. — La théorie du « gouvernail-rame » et celle du gouvernail d'étambot, telles que nous les expose le Commandant Lefebvre des Noëttes, risquent d'induire en erreur les personnes peu habituées aux bateaux. Tout d'abord les figures semblent à peine impartiales. La figure *c* (p. 43) nous montre un aviron placé tout à l'arrière, et manœuvré comme une godille par un homme qui tourne le dos à la marche. Or le gouvernail antique, qui était double, n'était pas placé tout à l'arrière, mais sensiblement en avant de celui-ci. De plus, ces avirons de queue étaient aussi actionnés par une barre qui donnait une grande force au mouvement pivotant, lequel, se produisant à l'extérieur de l'axe du navire, avait une action d'autant plus grande. L'appareil n'était donc pas aussi primitif que la figure semble l'indiquer.

Une note (p. 44), nous dit que même dans les embarcations légères, le gouvernail à charnière a une efficacité bien supérieure, et que c'est là ce qui a fait abandonner complètement l'aviron de queue. Or on sait au contraire qu'au temps de la grande pêche, ces fines embarcations appelées baleinières, employées à la chasse des cétacés, étaient précisément armées d'un aviron de queue plus grand qu'un aviron de nage. Une fois le harpon fiché dans le corps de la baleine, le monstre, se débattant contre la mort, remorquait la baleinière à une allure folle avec de brusques changements de direction : seul un grand aviron de queue pouvait alors donner à l'embarcation la souplesse d'évolution qui devenait une affaire vitale pour l'équipage.

Quant à la figure *d* (p. 44), qui représente sans doute une des péniches observées par l'auteur, elle nous semble tout aussi fallacieuse que la figure *c*. On attire notre attention sur la disproportion entre la longueur du timon et la surface très réduite du safran du gouvernail, avantage que seul le gouvernail d'étambot permettrait d'obtenir. Or la réalité est tout autre. Dans les vrais navires, le safran peut être très réduit, parce que les lignes de fuite d'eau de la coque convergent sur lui et augmentent son efficacité. Dans les péniches fluviales, en revanche, qui ont un fond plat, il n'y a pas de lignes de fuite d'eau, et c'est pour compenser ce défaut que le safran — au contraire de ce que montre la figure — est particulièrement développé. Ce développement a d'ailleurs d'autres causes encore. Étant donné le courant où elles se déplacent, les péniches risquent de se mettre en travers, d'autant plus que leur vitesse est en partie annulée par l'action contraire du courant à la remontée, ou bien se perd dans la vitesse du

courant à la descente ; attelées en train, elles sont, gênées par la traction de la péniche suivante dans leur évolution normale. Pour toutes ces raisons, leur gouvernail est amplifié par un safran supplémentaire mobile, qui s'ajoute au safran fixe. Et c'est là ce qui exige le long timon que nous montre le Commandant Lefebvre des Noëttes, ce timon qui perd toute raison d'être si l'on supprime, comme le fait la figure en cause, le safran supplémentaire.

Le gouvernail médiéval représenté par la figure 72 n'était nullement une simple « rame » : il était solidement fixé, et un palan spécial permettait de le plonger plus ou moins selon l'amure, et sans doute aussi selon l'état de la mer. Il était d'ailleurs assez facilement remplaçable en cas d'avarie, ce qui n'est précisément pas le cas du gouvernail d'étambot, dont les avaries sont un accident extrêmement grave.

Enfin le gouvernail d'étambot s'est longtemps montré insuffisant dans les virements de bord, si bien qu'on a dû lui ajouter des avirons de queue, que l'on gréait du bord voulu au moment de virer. La tradition s'en est conservée jusqu'au xix^e siècle dans la marine de l'État, où des avirons destinés à cette manœuvre étaient prévus dans l'armement des vaisseaux, et l'on entraînait les équipages à en faire usage.

Ceci ne revient nullement à dire que le gouvernail antique ait été supérieur au gouvernail d'étambot. Bien au contraire, la simplicité du gouvernail moderne, la solidité avec laquelle il est fixé au navire, et sa grande efficacité par rapport à ses dimensions, lui ont assuré un succès relativement rapide. Mais il est bon de ramener les qualités de ces deux gouvernails à leurs justes proportions, et de ne pas mépriser le gouvernail antique, qui a joué, malgré tout, un rôle très honorable.

Nous ajouterons encore que l'introduction de la roue, qui a remplacé la barre, a peut-être décidé d'une révolution plus importante que l'invention du gouvernail à charnières lui-même.

HERMINE DE SAUSSURE.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

PAUL H. A. WOLTERS (1858-1936).

Athènes a connu pendant de longues années ce savant élève de Halle, de Strasbourg et Bonn, ce Munichois, professeur à l'Université, membre des Académies de Bavière et de Prusse, qui fut second directeur de l'Institut archéologique allemand. Les compléments donnés par lui à l'*Histoire de l'art antique* de Springer, avec Michaelis, avaient rendu son nom notable. On lui doit aussi la deuxième édition (1885) du Catalogue descriptif des moulages de l'Université de Berlin. Il était devenu directeur des collections antiques de Munich (Glyptothèque, Antiquarium). En Grèce, l'étude du tombeau à coupole de Ménidi, la collaboration à la publication des vases de l'Acropole (avec B. Graef, 1909-1925), nombre d'autres études ont montré ses qualités d'ingéniosité et d'exactitude dans la recherche. P. Wolters n'était pas seulement un archéologue, mais un artiste, très sensible à la beauté de la Grèce, ancienne et moderne.

Il lègue à la science son travail très fécond, commencé au temps de la formation de l'archéologie et qui a guidé pendant près de cinquante ans, notamment, les études sur la sculpture antique. Son influence s'était aussi manifestée par l'enseignement oral aux Universités de Wurzburg et de Munich même¹.
Ch. P.

THEODOR WIEGAND (1864-1936).

Membre de l'Académie prussienne des Sciences et du Conseil d'État, président de l'Institut archéologique de Berlin, directeur des musées, Th. Wiegand ne fut pas seulement un grand savant, maître

1. BIBLIOGRAPHIE. — Le vol. LII des *Ath. Mitt.*, 1927, a été dédié à P. W. en l'honneur de son 70^e anniversaire. P. W. avait dirigé la publication des *Ath. Mitt.* de 1887 à 1900. Parmi ses propres publications : *Arch. Zeit.*, XL, 1896, p. 285-322 (terres-cuites tarentines du Musée de Bonn); *Arch. Jahrb.*, XI, 1896, p. 1-10 (Apollon de Sparte); *ibid.*, XXIV, 1909, p. 53-60 (stèles peintes d'Athènes); *ibid.*, p. 171-191, avec J. Sieveking (la frise des Amazones du Mausolée); *Münchner Jahrb. d. bild. Kunst*, XI, 1934, p. 1-25; Le Doryphore polyclétéen, dans le hall d'honneur de l'Université de Munich; *Äginetische Beiträge*, 1-111 (Sitz. ber. d. k. Bayerischen Akad. d. Wiss., 1912); *Festschrift f. Lüb.*, 1930 (*Die goldenen Ähren, Samml. Lüb.*, Murnau).

de la science officielle en Allemagne, mais un organisateur des plus habiles qui fit beaucoup pour la Grèce et plus encore pour sa patrie. Le développement donné aux collections actuelles de la capitale allemande, leur richesse en documents venus d'Asie et de l'Archipel, sont, en bonne part l'œuvre de cet érudit à qui sa fortune et son zèle de voyageur assuraient des commodités enviables.

Il consacra surtout ses travaux, dans Athènes, à l'étude des constructions en *póros* de l'Acropole, et son livre sur l'*Archaische Póros-architektur*, 1904, est resté à la base de toutes les recherches qui l'ont développé ou en partie corrigé. Ensuite, la Turquie l'attira, pour les facilités qu'elle offrait. Th. Wiegand, devenu successeur de Karl Humann, se consacra à la Grèce micrasiatique; ses fouilles fructueuses ont fait revivre Priène, Milet (ville et Didymeion), d'où les musées de Berlin tirèrent un si riche butin. Par la suite, il reprit les fouilles de Pergame et celles de l'Héraon de Samos; il avait exploré aussi certaines villes grecques de Syrie, et notamment travaillé pendant la guerre à Palmyre, cité sur laquelle il a publié un grand ouvrage. On lui doit notamment, à Berlin, la reconstitution du *Pergamenes-Museum*, avec le merveilleux ensemble de l'Autel de Zeus et d'Athéna, avec la plupart des collections de ce grand musée d'architecture, fait principalement des originaux rapportés d'Asie Mineure. Il suffisait d'avoir traversé ces salles pour apprécier à sa valeur, si éminente, l'action d'un savant dont l'accueil était courtois et aimable, et dont la diplomatie a été récompensée par tant de succès. C'est lui qui a doté l'*Altes Museum* de la déesse assise de Tarente; il y fit aussi entrer, plus récemment, l'étrange déesse debout à la grenade¹. Ch. P.

HUBERT PHILIPPART (1895-1937).

Le monde de l'archéologie grecque a connu avec une douloureuse surprise la mort inopinée, à 42 ans, de M. Hubert Philippart, professeur à l'Université libre de Bruxelles où il enseignait, à la Faculté de Philosophie et Lettres, l'histoire de l'art et l'archéologie classique.

Jeune spécialiste des études céramographiques, Hubert Philippart avait déjà contribué par de nombreuses études à notre connaissance des vases peints de la Grèce.

Il avait notamment prospecté maintes collections privées et celles des musées les moins connus des États-Unis, d'Italie, d'Angleterre, réunissant, en d'utiles répertoires, leurs plus belles pièces classées dans l'ordre chronologique. Son dernier ouvrage : *Les Coupes attiques à fond blanc* constitue, par le soin des descriptions, la pertinence des observations, l'abondance de la bibliographie et de l'illustration très soignées, un modèle de catalogue raisonné.

H. Philippart avait créé en 1930, la *Fondation archéologique* de l'Université de Bruxelles. C'est sous sa direction que cet organisme, avec le concours de donateurs généreux, put constituer une biblio-

1. Des indications bibliographiques et autres, plus détaillées, ont été données dans l'article nécrologique de G. Karo, *Forsch. u. Fortschritte*, 1^{er} fév. 1937, n° 4, p. 54.

thèque de séminaire et une collection de moulages (Musée Léon-Leclère), appeler à sa tribune de conférences divers savants étrangers, et surtout octroyer à des étudiants et à des licenciés des bourses de voyage en Grèce, aidant ainsi dans une large mesure au développement de l'archéologie grecque en Belgique¹. J. BERCHMANS.

1. BIBLIOGRAPHIE. — *A Delphes : La statue d'Agias*, *Rev. belge de philol. et d'histoire*, 1924, p. 1-126, pl. I; *Papyrologie ; Revue belge de philol. et d'histoire*, 1924, p. 964-968; *Quelques ouvrages récents sur la céramique grecque ; Revue de l'Université de Bruxelles*, 1924-25, p. 288-293; *A propos de l'énigme des Bacchantes ; Rev. Univ. Bruxelles*, 1924-25, p. 551-557, pl. I; *Iconographie de l'Iphigénie en Tauride d'Euripide ; Rev. belge de philol. et d'hist.*, 1925, p. 1-33, fig. 1-8; *La théorie aristotélicienne de l'Anagnorisis*, *Rev. E. gr.*, 1925, t. XXXVIII, p. 171-204; *Les caractères généraux de l'art attique au temps de sa maturité ; Rev. Univ. Bruxelles*, t. XXXI, 1925-26, p. 190-203; *Les thèmes mythiques des Bacchantes ; Rev. Univ. Bruxelles*, 1925-26, p. 518-534, pl. I; *Le respect des spécialités dans l'enseignement secondaire en Belgique ; Rev. Universitaire*, Paris, 1927, t. XXXVI, p. 18-24; *L'esprit des drames d'Euripide à reconnaissance*, *Rev. Et. gr.*, Paris, 1927, t. XL, p. 163-182; *Collections d'antiquités classiques aux Etats-Unis*, Supplément de la *Rev. Univ. Bruxelles*, t. XXXIII, 1927-28, 56 p., 6 pl.; *Deux coupes attiques à fond blanc*, *Mon. et Mém. publiés par l'Ac. des Inscr. et Belles-Lettres*, Paris, t. XXXIX, 1926, p. 99-136, pl. II et III; *Scènes épiques sur deux vases corinthiens ; Nouvelle Revue des humanités*, 1926, t. III, p. 42-44, pl. I; *La reconnaissance homérique ; Nouv. Rev. des humanités*, p. 81-86, pl. III; *Travaux récents sur la céramique grecque ; Revue belge de philol. et d'hist.*, t. VII, 1928, p. 791-807, pl. I, II; *Antiquités classiques aux Etats-Unis ; Bull. du Service Educatif*, mai 1928, p. 17-21, pl. I; *Travaux récents sur la céramique grecque ; Rev. belge de philol. et d'hist.*, 1929, t. VIII, p. 1367-1376; *A propos des restitutions ; Humanitas*, 1929, p. 112-118; *Commentaires archéologiques ; Humanitas*, 1929, p. 1-3, pl. VI (Au Gynécée); 1929, p. 77, pl. V (L'enfant aux colombes); 1929, p. 119-120 pl. VI (La déesse de Chio); 1929, p. 177, pl. VII (Tête d'Aphrodite); 1930, p. 1-2, pl. VIII (Le jugement de Paris); *L'Athènes des vases peints ; L'Acropole*, Paris, 1930, p. 145-165, pl. I-IV; *Les portraits de Virgile ; Humanitas*, 1933, p. 172-176, pl. XII-XIV; *La Fondation archéologique de l'Université de Bruxelles. Bulletin des Alumni de la Fondation universitaire*, 1930, p. 36-38, et *Le Flambeau*, 1931, p. 244-248; *Iconographie des Bacchantes d'Euripide*, *Rev. belge de philol. et d'hist.*, 1930, 72 p., 14 pl., 13 fig., et *Les Belles-Lettres*, Paris, 1930; *Les trois éléments de l'art attique ; Humanitas*, 1930, p. 49-55 et 97-100; *Une croisière en Grèce ; Humanitas*, 1930, p. 107-115, pl. XI; *Le Musée de l'Université Harvard ; Bull. des Alumni de la Fond. univ.*, 1931, p. 203-204, pl. I-IV; *La Fondation archéologique de l'Université de Bruxelles ; Rev. belge d'archéol. et d'hist. de l'art*, Bruxelles, 1931, p. 231-237; *Le Zeus d'Artemision ; Le Flambeau*, Bruxelles, 1932, p. 129-135, pl. I-II; *Récents travaux d'archéologie classique ; Rev. belge de philol. et d'hist.*, 1932, p. 1067-1071, pl. I; *L'archéologie classique en Italie, L'Antiquité classique*, 1932, p. 353-373, pl. I-IV; *Collections de céramique grecque en Italie ; Lamartin*, Bruxelles, 1932-1933, in-4°, 2 vol.; *Céramique grecque à Rouen ; L'Antiq. class.*, Bruxelles, 1932, p. 243-247, fig. 1; *Chronique archéologique ; L'Antiq. classique*, 1933, p. 415-442, pl. I-IV; *La rétrospective Victor-Rousseau ; Le Flambeau*, mars 1933; *Récents fouilles de Pompéi et d'Herculanum ; L'Emulation. Rev. de la Soc. Centr. d'archit. de Belgique*, 1933, p. 123-128; *Vases attiques inédits du Castello Sforzesco, Rev. archéol.*, Paris, 1933, p. 154-162; *Récents fouilles de Pompéi : la maison du Ménandre ; L'Emulation*, 1934, p. 6-11, fig. 1-7; *Institutions grecques ; L'Antiq. classique*, 1934, p. 285-292, pl. XIV-XV; *Chronique archéologique ; L'Antiq. class.*, 1934, p. 455-468, 2 pl.; *Collections de céramique grecque en Angleterre ; L'Antiq. class.*, 1935, p. 205-226, 7 pl.; *Chronique archéologique ; L'Antiq. class.*, 1935, 22 p., 3 pl. *Archéologie. Institutions ; L'Antiq. class.*, 1935, p. 467-487; *Les coupes attiques à fond blanc ; L'Antiq. class.*, 1936, in-8°, 84 p., 34 pl., 4 fig. (et vol., Bruxelles, 1936).
- En outre, H. Philippart avait publié un grand nombre de Comptes rendus critiques, notamment dans la *Rev. belge de philol. et d'hist.*, la *Nouvelle Revue des Humanités*, la *Chronique d'Egypte*, la *Revue des Etudes anciennes*, etc.

Poids préhelléniques en Grèce¹.

Étudiant le matériel recueilli par lui sur l'Acropole de Malthi, M. N. Valmin a cherché à définir, d'après certaines formes de poids, les systèmes métrologiques employés sur le site à l'époque préhellénique; il apporte ainsi une contribution méritoire au travail en préparation de M. E. Lindsten, concernant les mesures mycéniennes.

Par analogie avec les formes déjà reconnues en Égypte, en Mésopotamie, dans l'Inde (Mohenjo-Daro), en Syrie, en Palestine et en Grèce, M. Valmin a admis comme poids : le *cube* (qui, ainsi que la demi-sphère, entre dans la composition hiéroglyphique du *kilé*); la *sphère*, avec ses variantes, à base aplatie ou demi-sphérique (calotte); le *cône* : et enfin ce que les rapports de fouilles appellent des « pendants » ou des « poids de toiles » : l'un de ceux-ci, percé à la base de quatre trous, pesait 200 grammes, chiffre identique à celui d'une demi-sphère marquée d'un signe rappelant le *psi*.

À la fin de l'article, un certain nombre de tableaux donnent : 1) La description des objets; 2) leur classement d'après les valeurs et proportions; 3) leur classement chronologique. Trois systèmes métrologiques se dégagent de cette étude, les deux premiers complets et nettement distincts. La série A (système duodécimal) a pour unité un étalon de 8 gr. environ (7,6 à 8,5 = 7,96 gr.) auquel M. Valmin a donné par analogie le nom de *sicle*. La série B se fonde sur ce qui est appelé un *kilé* de 9 gr. environ (8,53 à 9,59 = 8,98 gr.); enfin la série C comporte un étalon de 11 gr. (11 à 11,70 = 11,2 gr.). Les calculs de M. Valmin l'amènent à constater une relation réciproque entre les deux premières séries de valeurs, entre les deux systèmes de *mines* ainsi obtenus, l'une comportant 50 unités et l'autre 60, relation déjà observée par ailleurs; mais à Malthi, il y a eu évidemment un essai pour égaliser les deux systèmes, établis sur deux unités différentes. Prenons par exemple le n° 42, demi-sphère de grès gris, pesant 188,80 gr.; si on considère la mine comme formée de 60 unités de 8 gr., le poids étudié pesera les $\frac{2}{5}$ d'une mine ($7,87 \times 24 = 188,88$ gr.); mais si on considère l'unité de 9 gr., on obtient également $9,44 \div 20 = 188,80$ gr., les $\frac{2}{5}$ d'une mine de 50 unités ou le $\frac{1}{3}$ d'une mine de 60 unités.

Finalement, les mines obtenues auraient les valeurs suivantes : 1) 553,4 gr.; 2) 480; 3) 793,4 gr. La seconde, la mieux connue, n'est pas autre chose que la mine « babylonienne » de 60 *sicles* légers, attestée en Égypte, en Mésopotamie et en Crète, et dont M. Valmin a établi la relation possible, probable, mais non certaine, avec la mine n° 1. Quant à la troisième, c'est la mine de 60 unités de 13,22 gr., une des plus fréquentes en Égypte, en Palestine, à Chypre ou en Crète.

M. Valmin a lui-même signalé certaines objections qu'on peut faire à sa théorie : étalons trop vaguement fixés, marges admises trop larges, différences des valeurs A et B trop arbitraires; il faudrait ajouter le danger de classer comme poids tous les objets pesant de 4 à 1.032 gr.

1. Cf. N. VALMIN, *Poids préhistoriques grecs de Malthi en Messénie*; Lund, 1937.

Dans un Appendice, est posée la question suivante (que l'auteur résoud du reste, à juger par le titre) : à savoir si l'osselet de bronze trouvé dans le temple du fleuve Pamisos ne serait pas un poids de 5 siècles de 11,20 gr., équivalant à 1/10 de la mine dite « babylonienne », dont la présence a été constatée à Malthi. Cet étalon aurait donc encore existé à la période archaïque. Seulement, cette qualité de poids peut-elle être mise en accord avec le rôle oraculaire des *astragaloï* ?

Simone BESQUES.

Homère et les religions d'Égypte.

Dans le curieux dialogue « pythique » de Plutarque, *Sur les oracles de la Pythie*, dont M. R. Flacelière vient de donner une si consciencieuse édition avec traduction commentée, on voit certains visiteurs de Delphes chercher au passage l'explication des petits animaux (grenouilles, etc.) qu'on avait sculptés au pied du dattier de Cypselos (ch. XII).

A cette occasion, Sérapion cite et commente un vers d'Homère (cf. *Introd.*, p. 46 ; *texte et trad.*, p. 112-113) :

« L'artiste aurait voulu signifier par là que l'élément liquide fournit au soleil le principe de sa nourriture, de sa naissance et de sa respiration ; soit qu'il se souvint du vers d'Homère :

« *Et le soleil levant monta du lac splendide* (p. 162, n. 36 : *Odyss.* III, 1) ; soit qu'il sût que les Égyptiens prennent comme symbole de l'origine et du lever de l'astre *un enfant nouveau-né assis sur un lotus*. »

« Sans nous arrêter à la mention des Égyptiens », dit M. F., etc. — Mais il serait regrettable, au vrai, de ne pas s'arrêter là ; et de ne pas mentionner à cette occasion : Przyluski, *Rev. arch.*, 1936, I, p. 3 sqq. : *La colonne ionique et le symbolisme oriental* ; ou déjà : A. Moret, *Le lotus et la naissance des dieux* : *Journ. Asiat.*, mai-juin 1917, p. 501-507.

Car le vers de l'*Odyssée* donne la preuve qu'Homère connaissait bien l'usage des Égyptiens, leur croyance quant aux rapports du lac sacré et du jour : croyance attestée dès les textes des Pyramides, vers 2700, et qui a pu déterminer certains aspects donnés aux chapiteaux lotiformes des hypostyles nilotiques.

Ch. P.

Sur le Combat d'Achille et du Scamandre.

On sait que les épisodes adventices qui constituent ça, et là, dans l'*Iliade*, en quelque sorte, des « pièces rapportées » ont eu souvent de très anciennes origines. Au chant XXI, par exemple, la Lutte d'Achille contre le Xanthe-Scamandre n'est autre qu'une étrange épopée barbare insérée dans la trame des batailles troyennes. D'où venait ce récit ? Peut-être est-on en droit de signaler notamment ici¹ l'intérêt expli-

1. Cf. déjà A. Lods, *Rev. hist. et philos. religieuses*, 1936, p. 101 sqq. qui marque

catif de certains des textes découverts à Mari ou dans la Bibliothèque d'Ougarit (Ras-Shamra), textes qui apporteront — sur plus d'un point, d'ailleurs, — des éclaircissements à l'*Iliade*, si sensiblement postérieure. Par exemple, les longues généalogies des récits homériques, et certains combats de dieux à hommes, ont eu, semble-t-il, leurs amorces dans les cosmogonies syriennes et phéniciennes, qu'il faille ou non supposer à celles-ci des antécédents mésopotamiens. Au moins, l'évocation devient possible. A Mari, au temps de Zimrilim, dernier roi, les dieux principaux sont Dagan, Shamash et le dieu-fleuve. A Ras-Shamra, le poème fabuleux de la révolte de Koser contre Baal (*Syria*, XVI, 1935, p. 29-45, 196-204), contient maintes allusions à la lutte contre un dieu-fleuve ; elles paraissent propres à expliquer, dans l'*Iliade*, l'intervention d'Héra pour Achille demi-vaincu par le Xanthe déchainé, l'opposition du feu divin d'Héphaïstos à la fureur des flots¹.

Toutes les luttes d'Héraclès contre les fleuves, conservées dans le folklore hellénique, n'ont-elles pas eu elles-mêmes leurs origines orientales ? On a pu signaler le combat contre l'Hydre sur un cylindre accadien (*Rev. arch.*, 1934, I, p. 248)² ; les duels du héros du Bûcher de l'Æta contre les monstres de l'eau, — hydres, taureaux androcéphales, etc., — symboliseraient comme en Phénicie l'alternance souhaitée ou redoutée du Pouvoir humide et du retour de l'Été brûlant, de la Sécheresse.

Il est curieux que l'adversaire du Scamandre dans la plaine de Troie soit Achille, qui a eu tant de rapports, par Pélée son père, par sa mère Thétis, et de lui-même, avec les eaux ; il est l'« oint » du Spercheios, fleuve sacré de Malide³ auquel sa chevelure a été consacrée par vœu paternel. Ainsi est-il devenu en quelque sorte le tenant, dans la plaine d'Asie, de l'impétueux cours d'eau, lui-même dévastateur (σπέρχεσθαι).

Jadis, on a été tenté parfois de faire d'Achille un *Wassergott* ; tel fut, p. ex., l'avis de Gruppe (*Gr. Myth.*), d'Usener (*Götternamen*), dont Th. Zielinski (*Mél. Glotz*, II, p. 925 sqq.) a d'ailleurs sagement refusé les hypothèses. Aucun rapport vraisemblable entre Achille, Ἄχος, et l'Achéloos ! Mais les Anciens avaient pensé, notons-le, à ces faux rapprochements, et à de telles étymologies.

Il est notable qu'Achille s'en aille combattre à Troie les fleuves d'Asie, et que, parent du Spercheios, il ait eu, pour général, sous les murs de Troie : Μενέσθιος ἀλοθώρηξ,

υἱὸς Σπερχεῖοιο, διπετέος ποταμοῖο (*Iliad.*, XVI, 174.)

bien l'importance des poèmes d'Ougarit pour la connaissance de la formation de la religion grecque.

1. Ces récits ont passé de là dans l'épopée virgilienne, puis dans la tradition plastique (prétendu « miracle de la pluie », Colonne aurélienne) ; les fleuves combattants ont, d'ailleurs, encore leur place, en Italie, dans le folklore le plus moderne (Chanson du Piave).

2. Cf. A. LODS, *l. l.*, qui, pour le serpent à sept têtes (p. 115-117), eût dû là comparer l'hydre de Lerne.

3. Cf. Y. BÉQUIGNON, *La Vallée du Spercheios*, 1937.

On traduit ordinairement¹ διπετής en entendant qu'il s'agirait de fleuves dont le débit est accru par les pluies ; mais il faudrait remarquer aussi la parenté de l'épithète avec διόβλητος, frappé par Zeus ; et c'est frappé par les dieux (seuls, ils mettent un frein à la fureur des flots), que s'arrête le Xanthe, incendié par le feu d'Héphaistos, celui qui a brûlé Héraclès à l'Œta.

Achille, qui, s'il revenait vivant de Troie, devait consacrer sa chevelure au *Iéménos* et à l'autel du Spercheios², détourne à Troie cette offrande promise ; il la consacre indûment sur le bûcher de Patrocle (*Iliad.*, XXIII, p. 137-151), ce dont Platon le blâmait déjà (*Republ.*, III, 391 b).

M. Y. Béquignon a été justement frappé par ce qu'il appelle « l'oubli d'Achille » (*Spercheios*, p. 141), à travers la Malide, où il y avait à l'époque romaine un tumulus de Pélée célèbre, et, pour l'époux de Thétis, tant de traditions vivaces. Pourtant, Hector, près de quitter Andromaque aux Portes Scées, prévoyant bien ce qui arriverait à sa femme au cas où Achille le tuerait, ne localise-il pas la captivité de la princesse troyenne près de Phthie : à Phères de Thessalie, — l'*Iliade* dit par erreur, VI, 456-458 : *Argos* — où Andromaque aurait pour lot de filer la toile en esclave, et d'aller puiser l'eau à la fontaine Hype-rié, retrouvée, ou à la source Messeis³ ?

Hector pense donc au pays d'Achille, à ses parages. Et pourtant Achille fait un peu « figure d'intrus en pays minyen » (Y. Béquignon, *Spercheios*, p. 141), ce qu'on a pu constater. L'offrande promise par Pélée auprès des sources du Spercheios et de l'autel fumant d'encens, avec une hécatombe et 50 béliers, a-t-elle été jamais payée ? C'est en Troade, auprès du tombeau du héros que lui seront rendus les honneurs célestes et funéraires décrits par Philostrate de Lemnos (G. Radet, *REA.*, XXVII, 1926, p. 81-93), avec sacrifice de taureaux, l'un noir, l'autre blanc. Achille habite en « bienheureux » l'île Leucé ; il reçoit des honneurs du côté de Callatis, Dionysopolis. Au vrai, pour la libation en Troade, on apportait de l'eau du Spercheios ; et les fêtes étaient dirigées par deux fois *sepi* députés venus de Thessalie ; ce culte, très ancien, subsistait à l'époque romaine.

L'« oubli d'Achille », près du Spercheios, ne vient-il pas de ce que le vainqueur du Xanthe s'est effacé, de ce qu'il est retourné à l'Asie, avec son bagage de légende, héros du fleuve ? Pélée, dit justement M. Y. Béquignon (p. 141), n'est point perdu dans le même silence, ni en Thessalie, ni de la Malide à l'Eubée. On pourra comparer le culte rendu au Spercheios... et à Achille, à celui du Xanthe troyen,

1. Seule, la traduction V. BÉRARD, *Odyss.*, IV, 477, dans le récit de Protée concernant l'Égyptos donne l'équivalence : « qui nous vient des dieux ».

2. Non retrouvés : Y. BÉQUIGNON, *l. l.*, p. 139.

3. M. Y. Béquignon a identifié les deux sources, la première sûrement, cf. *Recherches archéol. à Phères de Thessalie*, 1937, p. 21 sqq. et pl. XXIV. Cf. déjà le plan de Phère par Rhigas de Velestino, 4^e feuille, destiné à illustrer le *Voyage du Jeune Anacharsis* ; traduit : A. DASCALAKIS, *Rhigas Veletinlis*, 1937, plan à la p. 96 (1796-1797) ; BÉQUIGNON, *Phères*, p. 26. La note de l'édition Budé, *Iliade*, VI, p. 170-171, aura besoin de révision.

pour lequel on sacrifiait aussi des taureaux et chevaux vivants jetés dans les tourbillons (*Iliad.*, XXI, p. 131 sqq.). Les Troyens avaient un prêtre du Xanthe-Scamandre, Hypsénôr, fils de Dolopion (*Iliad.*, V, 77,) ἀρητήρ « regardé comme un dieu par le peuple ». Ch. P.

Les ivoires de Nimroud.

C'est dans une publication de R. D. Barnett, *Les ivoires de Nimroud*, *Iraq*, II, 2, oct. 1935, p. 179-210, pl. XXIII sqq., qu'on trouvera la première étude sur l'origine de ces pièces ; elle vient préparer à point la publication définitive de la fameuse collection du British Museum (cf. *R. Bibl.*, 1932, p. 637, n. 1 ; 1937, p. 311-312). L'histoire de la découverte nous est pour la première fois esquissée : on apprend ainsi que nous aurions à faire à deux séries différentes de documents : *a*) les ivoires découverts par Layard dans le Palais d'Assurnasirapal (883-859) ; *b*) ceux exhumés dix ans plus tard, en 1855, dans le Palais d'Adad-Nirari (810-782). Quelques fragments mêmes sembleraient provenir d'autres trouvailles indéterminées.

L'ensemble du groupe *a* se référerait à la découverte d'un lit cultuel d'Ištar, dans une chapelle palatiale. La plupart des symboles connus aussi ailleurs (femme à la fenêtre, vache allaitant son veau qu'elle lèche)¹ seraient à rapporter au culte de la déesse. D'autres éléments appartiendraient, là même, au mobilier cultuel.

M. R. D. Barnett est disposé à rapporter cette production à un ou plusieurs centres syro-phéniciens, qui resteront à déterminer. Il y aurait eu, à côté d'un style syncrétiste fortement influencé par l'Égypte, une autre série, de style plutôt « syrien » (Syrie septentrionale), pouvant remonter à la première moitié du ix^e s.

L'étude contient maintes observations intéressantes sur les rapports de l'art et de la religion en Syrie-Phénicie, d'après les documents figurés (ivoires, patères métalliques historiées, etc.) et aussi d'après les textes, ceux d'Ougarit notamment, dont les informations sont si précieuses, quoique lacunaires, sur ce point, et assez obscures encore.

Observons ici que les précieux documents de Nimroud se rapportent en partie à un lit d'Ištar, ceux d'Arslan-Tasch, si comparables, à un autre lit (probablement sacré lui-même) exécuté sur la commande du roi Hazael de Damas. Un jour, l'industrie des décors d'ivoire pour *klinai* a revécu à distance : c'est en Grèce du Nord, à l'époque hellénistique au moins. M. A. Salatch a trouvé, récemment, à Varna, dans des *tumuli*, et identifié par comparaison au musée de Sofia, nombre d'ivoires d'applique, à sujets dionysiaques, qui décoraient des lits funéraires : ce matériel encore inédit, mais dont j'ai pu voir les reproductions à Prague,

1. Le thème, sacré, est passé à Xanthos (Monument dit des Harpyies, au-dessus de la porte du tombeau, en haut de la tour) ; c'est donc Ishtar-Hathôr qu'on aurait voulu évoquer là ; or, la même décoration est esquissée sur une plaquette de Locres, dans le décor d'un meuble imitant la porte d'un tombeau.

comblera, grâce à l'activité de M. A. Salatch, une lacune de notre documentation, en ce qui touche à l'histoire de cette technique.

Je rappelle ici en passant, l'existence, à Rome, Musée des Thermes, d'un lit funéraire décoré d'ivoires, provenant d'une tombe d'Aielli (près du lac Fucin). Les motifs sont tirés, là notamment, de la légende de Psyché et d'Eros, apparentée de si près, comme on sait, aux cultes dionysiaques.

Ch. P.

La Bible, l'archéologie, et les ruines palestiniennes d'Aï.

Les fouilles pratiquées depuis 1933 sur le site d'Et-tell = 'Aï (16 km. environ N. de Jérusalem), fouilles que la mort si prématurée de Mme J. Krause-Marquet a fait interrompre, après trois années seulement, ont déjà provoqué des discussions assez vives. Nos lecteurs, qui connaissent en partie les résultats archéologiques par les rapports provisoires de *Syria* (cf. *Syria*, XVI, 1935, p. 325 sqq., et la note additionnelle de M. R. Dussaud, *ibid.*, p. 346-352 ; du même savant, *RHR.*, 1937, p. 125 sqq.), pourront aussi se reporter avec intérêt à la curieuse chronique publiée par le R. P. L. H. Vincent, dans la *Rev. biblique* du 1^{er} avril 1937, p. 231-266. Elle est accompagnée de nombreux plans et de photographies qui permettent de conférer, avec les exigences de la *Bible* racontant la prise d'Aï par Josué, le détail des faits archéologiques jusqu'ici reconnus. On sait que partisans et adversaires de l'historicité du Livre de Josué ont trouvé dans les découvertes d'Et-tell, comme à Jéricho, un aliment à leurs controverses (cf. notamment, p. 258 sqq.).

Ch. P.

Les Perses en Égypte.

Sur la première domination perse en Égypte, — à laquelle M. P. Montet avait tenté de rapporter, pendant un temps, les reliefs du célèbre Tombeau de Pétosiris, — on trouvera d'utiles informations dans le récent livre d'un jeune savant à la fois égyptologue et orientaliste, M. G. Posener : *La Première domination perse en Égypte*, Le Caire, 1936.

Les recherches de l'auteur ont eu pour base le récit d'Hérodote ; elles le confirment en général, sauf rectifications partielles. Mais l'impression qui se dégage des faits analysés est plus favorable, comme on l'attendait, aux Perses, dont l'occupation aurait été développée avec sagesse et continuité, nous dit-on, de la conquête de Cambyse (525 av. J.-C.) à l'ère d'Artaxerxès 1^{er} (vers 450). Nous apprenons d'ailleurs que la prise de possession de l'Égypte était, pour les Achéménides une « grande idée » déjà ancienne, car Cyrus avait, paraît-il, médité déjà l'invasion. Cette longue préparation expliquerait assez les mesures clémentes des Perses vis-à-vis des peuples de Phénicie et de Palestine, dont il fallait s'assurer, pour le long trajet à établir, la bienveillance ou le concours : de là, notamment, viendrait l'autorisation donnée de reconstruire le temple de Jérusalem. Les nomades

qui campaient vers l'Isthme de Suez ont été eux-mêmes bénéficiaires de cette politique de la « porte entr'ouverte ».

L'attitude religieuse des Perses en Égypte est très utilement révisée dans l'ouvrage de M. G. Posener. Elle aurait été interprétée péjorativement par Hérodote, qui a trop tendu, avec les historiens classiques, à faire de Cambyse un fou cruel. Voici donc encore une réhabilitation ! M. G. Posener vise à montrer que Cambyse au contraire agit en sage, respectant les usages religieux du pays conquis. Le récit d'Hérodote sur la mise à mort injurieuse du nouvel Apis ne s'accorde guère avec les épitaphes des bovidés sacrés. Sous Darius même, il y aurait eu une véritable fusion religieuse, les administrateurs étrangers s'attachant aux dieux locaux, à l'imitation du prince qui lui-même se fit déclarer « fils de Neith ». Peut-être le tableau est-il flatté ? On objecterait ici les claires allusions faites dans les textes du Tombeau de Pétosiris, par le *lesonès* de Thot, aux excès de certaine domination étrangère, qui a bien dû correspondre à la main-mise iranienne.

Ce sont les Perses, au gré de M. G. Posener, qui ont restauré « l'école de Saïs », et entrepris la remise en état de multiples lieux de culte. Très intéressante paraît l'histoire, commentée prudemment, d'un personnage de haut rang, nommé Oudjahorresné, dont le Vatican a une statuette (en naophore). Ancien chef de la flotte de haute mer sous Psammétique III, il se serait rallié aux vainqueurs perses, devenant ainsi à la cour des conquérants, médecin-chef, chef du protocole, et initiateur aux usages locaux. Sous Darius I^{er}, Oudjahorresné aurait fait un voyage en Élam (R. Dussaud, *Rev. hist. rel.*, CXV, 1937, p. 116-117).

Du point de vue des arts, on retiendra, notamment, l'indication donnée pour la restauration de l'école saïte. La *Rev. archéol.* a signalé précédemment l'intérêt du sarcophage dit du Satrape, de l'ancienne Collection F. von Bissing, maintenant aux Musées de Berlin, et qui illustre précieusement, pour l'époque, les syncrétismes de la croyance funéraire (*Rev. archéol.*, 1935, II, p. 92-94).

Ch. P.

Le prétendu Apollonion de Syracuse.

Quand Cicéron nous décrit, *de visu*, l'île d'Ortygie à Syracuse (*Verr.*, IV, LIII, 118), il n'y mentionne comme principaux temples que ceux d'Athéna et d'Artémis, encore debout et célèbres. Ils ne parle point d'un temple d'Apollon.

L'Athenaeon est dûment identifié. Les auteurs modernes ont appelé Apollonion le seul autre temple dont les maigres vestiges soient conservés en élévation dans l'île¹. C'était sur la foi d'une inscription fort mutilée, gravée sur la moitié gauche de la face d'un bloc du stylobate Est.

Mais M. E. Drerup vient de faire constater utilement que cette prétendue « inscription de l'Apollonion » ne concernait pas l'archi-

1. Cf. encore P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE, *Au Mus. Delphes*, p. 19 sqq.

lecture. Il y lit : : Κλεο[σιμέν ?]ες : ἐποίησε τὸπὲ(λ)λονι : ho Κινιδεδα : τέπιπ(λ') ἐ(ς) στυλεια : καὶ(τ)ᾶ ἑέργα¹.

Il s'agirait donc des statues, objets de bronze ou autels (?), dont les marques restent implantées devant les trois colonnes correspondant à l'inscription, sur le stylobate et au-dessous. M. A. v. Blumenthal (*Röm. Mitt.*, 50, 1935, p. 331-332), et M. R. Vallois (*REG.*, 1937, l. l.) ont proposé depuis lors d'autres lectures plus ou moins divergentes ; mais toutes s'accordent à faire penser à des ex-voto mobiles destinés à Apollon et placés contre la colonnade.

Rien de plus naturel que de trouver des offrandes à Apollon dans un temple consacré à *Artémis, sa sœur*. Ne voilà-t-il pas l'occasion de faire cesser notre embarras sur l'identification de l'édifice, en accordant la stricte tradition de Cicéron avec les ruines ?

Ch. P.

Le Trésor des Athéniens à Delphes, sa dédicace et sa date.

On eût pu croire la question résolue après la publication si consciencieuse de M. J. Audiat, en dernier lieu². Mais la discussion renaît sans cesse autour de la date de consécration de cet édifice historique, un des plus complets que l'on puisse étudier en Grèce.

Le Trésor des Athéniens ne portait pas lui-même de dédicace ; on a déjà remarqué justement (G. Daux, *Pausanias à Delphes*, 1936, p. 107-108), que l'hypothèse récente de H. Schleif (*Gnomon*, fév. 1935, p. 65-68 : la dédicace se serait trouvée jadis (?) sur une des quatre pierres *perdues* des antes), était « proprement désespérée ».

Faut-il, en cet état des choses, admettre encore, ainsi qu'on le voudrait plutôt en Allemagne, le Trésor des Athéniens parmi les édifices du VI^e s., date haute, ou le faire descendre après Marathon (date basse) ? Comme on le sait, sur le côté Sud du Trésor s'étend une terrasse ; elle portait un socle avec une dédicace, qui, restituée sûrement, disait : « Les Athéniens à Apollon, sur les Mèdes : butin de la bataille de Marathon. » La consécration valut-elle à la fois pour le Trésor et pour les ἀκροθίνια μάχης ? Il faudrait d'abord savoir, notamment, pour en décider, si la terrasse est contemporaine du Trésor, ou si elle a été postérieure. Selon J. Replat, dont J. Audiat a fait connaître les recherches et accepté les conclusions, la terrasse Sud et le Trésor étaient du même temps, élevés avec les matériaux d'une construction de *póros* plus ancienne. Admettons ces vues ; il resterait encore à expliquer pourquoi, postérieurement au milieu du III^e s., on allongea le socle du trophée de Marathon, ce qui amena à regraver la première dédicace en en espaçant les lettres. Jusqu'ici, pas de réponse qui soit justifiée, à cette question.

Mais voici que M. E. Lœwy, avec son autorité coutumière, inter-

1. *Mnemosyne*, III^e série, II, 1925, p. 1-36 ; cf. *REG.*, 49, 1936, p. 394 ; 50, 1937, p. 99 (R. Vallois).

2. Epigraphie : G. COLIN, *Fouilles de Delphes*, III, 2 ; architecture : J. AUDIAT, *ibid.*, II, *Le Trésor des Athéniens*, 1933, texte et pl. en album.

vient au débat à propos de l'inscription¹. Dans une communication faite en avril 1936 à l'Académie des Sciences de Vienne (cf. *Sitzungsberichte*, 216, 4), à propos des *Altattische Schriftdenkm.* de A. Wilhelm, et des *Imagines inscr. atticarum* de Kirchner, M. E. Lœwy a donné d'abord son avis sur la date de l'inscription du trophée marathonnien². Recopié presque exactement plus de deux cents ans après la première consécration, le texte ne daterait du moins, d'après les formes des lettres, qu'au plus tôt de 460 av. J.-C. Dès lors, si le *bathron*, dit E. Lœwy, portait des pièces du butin de Marathon, c'est, ou qu'on les aurait exposées là avant la mise en place de la dédicace, ou bien que la consécration tarda. Si le Trésor et le socle du Trophée vont ensemble, — et si l'inscription est du même temps, ajouterais-je ! — faut-il donc, avec E. Lœwy faire descendre jusqu'aux environs de 470-460, voire plus tard, l'édifice attique de Delphes ?

Dans les *Scritti Nogara*, p. 252, M. E. Lœwy expose même que le style des métopes ne lui permettrait pas de s'arrêter aux années immédiatement postérieures à 490. Il invoque l'aspect évolué de certains duels, contre Cynos ou Périphètes, qu'on ne pourrait, dit-il, placer en avance de six ou même quatre décades, par rapport aux métopes du Parthénon.

Le Trésor des Athéniens, porteur de cette ornementation plastique, ne serait donc à dater lui-même, au plus tôt, que de la période 470-460, ce qui permettrait, selon le but poursuivi par M. E. Lœwy, de faire dériver son inspiration notamment, ainsi que celle de la plupart des Théseides des vases peints, des compositions de Micon, réalisées au Théseion de 470, peintures et métopes (?).

Mais à cela, il ne semble pas qu'on doive se déterminer trop vite, peut-être. Car, à côté des traces d'art avancé qu'on voit sur les métopes du Trésor de Delphes, sur les acrotères mêmes, il y a des restes d'archaïsme : ces persistances soulignent une date, de leur côté, qu'on ne saurait méconnaître. Dans l'embarras des épigraphistes, c'est ici l'archéologie figurée qui peut intervenir, décider. D'ailleurs, la parure plastique de l'entablement du Trésor d'Athènes respire le souvenir encore frais des guerres médiques ; les Amazones symboliques des acrotères, le rôle respectivement donné à Héraclès et à Thésée dans les métopes, le placement même de l'Amazonomachie, tout ce qui a été si bien dit, à ce sujet, notamment par M. P. de La Coste-Messelière, témoigne en faveur d'une ère assez voisine de 490, *après Marathon*. Est-ce après l'Eurymédon seulement qu'on aurait gravé, du moins, le premier texte sur le socle du trophée ? *Peut-être*. Mais, en tout cas, le Trésor avait alors déjà ses sculptures. Elles conservent trop de traces du passé pour avoir attendu près du milieu du siècle.

Ch. P.

1. Il ne pouvait encore connaître les observations de G. Daux, *l. l.*

2. Cf. aussi *Scritti in onore B. Nogara*, 1937, p. 247-256 (cf. p. 252-253). En tout cas, M. E. Lœwy rejette là, en raison des faits architectoniques et épigraphiques, toute possibilité de dater le Trésor de Delphes loin avant 470-460. Pour la critique de l'opinion de H. SCHLEIF, cf. aussi *REG.*, L, 1937, p. 119

La fuite de Léocrate (Lycurgue, κατὰ Λεωκρ. 17).

Le récit très vivant de la fuite de Léocrate après Chéronée (août 338), racontée par l'orateur Lycurgue dans des termes brefs, mais précis, a été traduit dans la Collection des Universités de France par F. Dürrbach d'une manière embarrassée. Ce court paragraphe (§ 17) pose, d'ailleurs, un petit problème de topographie, et les faits et gestes de Léocrate, comme ceux de ses « complices », semblent être plus clairs, si l'on prend garde aux indications données par le texte, et si l'on rétablit la majuscule au mot ἀκτή, traité par les éditeurs comme un nom commun signifiant *rivage*.

Après Chéronée, le peuple accourt à l'assemblée et décrète la mobilisation générale des citoyens et des étrangers domiciliés : Léocrate seul manque à son devoir.

« Λεωκράτης δὲ τούτων οὐδενὸς φροντίσας, συσκευασάμενος ἃ εἶχε χρήματα, μετὰ τῶν οἰκετῶν ἐπὶ τὸν λέμβον κατεκόμισε, τῆς νεῶς ἤδη περὶ τὴν ἀκτὴν ἐξορμούσης, καὶ περὶ δαίλῃν ὁπλῖαν αὐτὸς μετὰ τῆς ἐταίρας Εἰρηνίδος κατὰ μέσσην τὴν ἀκτὴν διὰ τῆς πυλίδος ἐξελθὼν πρὸς τὴν ναῦν προσέπλευσε καὶ ὄψετο φεύγων, — »

« Léocrate n'a cure de tout cela : il rassemble ce qu'il a d'argent et, aidé de ses esclaves, le transporte dans la barque¹ du navire qui mouille en rade, prêt à partir. La nuit tombée, accompagné de sa maîtresse Eirénis, il sort par la poterne², et, par le milieu du rivage, il va accoster le navire. Il partait, il fuyait... »

(Texte et trad. DÜRRBACH)

C'est naturellement au Pirée qu'a lieu l'embarquement : or un simple regard sur le *Guide Bleu de Grèce*, 1935, p. 138-139, nous permet d'apercevoir le nom d'Akté sur la presqu'île qui sépare le Grand Port de Zéa (fig. 1). La poterne suppose un mur d'enceinte, qui est le mur de Conon, élevé au temps de la guerre de Corinthe, un peu plus d'un demi-siècle seulement avant les événements dont nous nous occupons. Cette presqu'île rocheuse est assez élevée (57 mètres au sommet, qui porte aujourd'hui un sémaphore) ; elle est encore déserte : les maisons d'aujourd'hui ne dépassent pas l'ancien mur de Thémistocle, qui coupe l'Akté en deux du N.-O. au S.-E., et du côté Sud il n'y a jamais eu, semble-t-il, que des carrières de pierre. Précisément de ce côté, — qui favorisait un embarquement clandestin, étant caché des vues du Pirée par les escarpements culminant à 57 mètres, — s'ouvrent deux « calanques » étroites, dont l'une aura pu servir à l'embarquement de Léocrate, ce que semble confirmer l'étude du texte et de ses *prépositions*, que nous avons soulignées, et dont l'importance dans toute traduction sera une fois de plus mise en valeur.

1. Note Dürrbach : « Une barque préparée pour l'embarquement. Remarquer que le navire mouille περὶ τὴν ἀκτὴν (cf. plus loin κατὰ μέσσην τὴν ἀκτὴν), c'est-à-dire en dehors du port. Cf. § 55. »

2. « L'article désigne une poterne sans doute bien connue... » ; *ibid.*

Reprenons le texte pas à pas :

Léocrate rassemble sa fortune (χρήματα), et avec l'aide de ses esclaves la transporte dans la barque du navire. Ceci se fait *de jour* : mais Léocrate n'éveille pas l'attention par ses allées et venues, car le navire n'est plus là, et on ne peut le soupçonner de vouloir fuir à l'étranger



Fig. 1. — Fuite de Léocrate, par l'Akté.

dans une simple barque. Le navire n'est plus là, car déjà (ἤδη) il a *quitté le mouillage* (ἐξορμούσης) et il a *contourné l'Akté* (περὶ τὴν Ἀκτὴν), au Sud de laquelle il attend — mouillé à quelques encâblures de la calanque (celle de l'Est ou de l'Ouest, peu importe) qui se trouve au pied du mur de Canon.

De nuit s'accomplira le plus dangereux de l'expédition : la barque a été chargée sans éveiller l'attention, elle a dû rejoindre dans l'ombre (Lycurge, il est vrai, ne le dit pas, cela a trop peu d'importance

pour ses auditeurs, car c'est Léocrate qui importe) le navire sorti du mouillage en n'emmenant aux yeux de la police du port aucun citoyen athénien (en tout cas pas Léocrate). Au tour de celui-ci : accompagné de la fidèle Eirénis, il quitte le Pirée, se glisse à la nuit tombée entre les dernières maisons, puis dévale la pente qui descend vers la calanque : *κατὰ μέσσην τὴν Ἀκτὴν*, « en traversant l'Akté par le milieu ». Pourquoi F. Dürbach a-t-il interverti dans sa traduction « *κατὰ μέσσην τὴν ἀκτὴν διὰ τῆς πυλίδος* » : « il sort par la poterne et par le milieu du rivage... » ? Pourquoi donne-t-il à *κατὰ* + un accusatif un autre sens qu'au § 55 où lui-même nous renvoie ? Nous y lisons :

« ...οὐκ ἐκ τῆς ἀκτῆς κατὰ τὴν πυλίδα ἐμβαίνουσιν οἱ κατ' ἐμπορίαν πλέοντες, ἀλλ' εἴσω τοῦ λιμένος... »

Passage qui doit être traduit, à n'en pas douter :

« Ce n'est pas en partant de l'Akté, et en passant par la poterne, que s'embarque un navigateur qui prend la mer pour ses affaires, c'est à l'intérieur du port... »

Κατὰ + acc. est rigoureusement équivalent à *διὰ* + gén., puisque nous avons : § 55 *κατὰ τὴν πυλίδα* = § 17 *διὰ τῆς πυλίδος*. Tandis que « par le milieu du rivage » reste obscur : l'expression correcte pourrait être à la rigueur le *ἐκ τῆς ἀκτῆς* du § 55. On ne peut, semble-t-il, traduire *κατὰ... τὴν ἀκτὴν* que « en traversant l'Akté ».

Il ne resterait maintenant à l'archéologue qu'à rechercher l'emplacement de la poterne : dans le mur de Conon, dont les restes existent encore. Une route « en corniche » (*Guide Bleu*, p. 139) longe la muraille à l'intérieur sur toute sa longueur. C'est une partie de la tâche que l'on ne peut mener à bien que sur place.

A l'abri du mur de Conon et de la crête déserte de l'Akté que suit le vieux mur de Thémistocle (où pourrait se trouver aussi la poterne...), Léocrate peut s'embarquer en toute tranquillité sur un canot envoyé par le navire, qu'il accoste après un court trajet, au large de l'Akté : *πρὸς τὴν ναῦν προσέπλευσε*. Le navire lève l'ancre, Léocrate part, fuit... (*ῥῆχτο φεύγων*).

La traduction proposée nous paraît avoir l'avantage :

1° de redonner à l'Akté sa véritable place, et de permettre de situer mieux sur le terrain les démarches de Léocrate ;

2° dans ce récit fait pour des gens qui connaissent les lieux, — mais précis malgré les allusions pour nous moins claires, — de suivre le texte dans son développement logique et en ne donnant aux expressions, dans l'ordre du grec, que le *sens* à elles attribué par l'écrivain lui-même, conformément aux règles de la grammaire.

Rétablissons donc, comme il suit, la traduction :

« Léocrate n'a cure de tout cela ; il rassemble ce qu'il a d'argent et, aidé de ses esclaves, le transporte dans la barque du navire qui est déjà sorti du mouillage et fait le tour de l'Akté. La nuit tombée, accompagné de sa maîtresse Eirénis, il traverse l'Akté par le milieu, passe par la poterne, sort (de l'enceinte) et va accoster le navire... »

J. BOUSQUET.

L'iconographie impériale et l'« Ara Pacis ».

Encore que la cérémonie du Bi-millénaire de la Naissance d'Auguste n'ait pas permis de restituer cette année, dans l'ancien Champ de Mars, comme on l'avait espéré, l'*Ara Pacis*, on s'en est beaucoup occupé.

Un tableau joint à un article récent de M. Monaco¹ fixe avec précision l'opinion de l'auteur au sujet de l'iconographie et du nom des personnages représentés sur la frise de l'*Ara*; on nous rappelle à ce sujet les quarante-quatre séries d'identifications soutenues par les archéologues qui ont déjà étudié le monument. M. Monaco commente son tableau en une notice qui est surtout une contribution à l'histoire de l'exégèse de l'*Ara Pacis*. L'auteur insiste sur l'identification d'Auguste parmi les personnages de la plaque XVIII^e retrouvée en 1903 (pl. I), et qui représentait le sacrifice de consécration; d'ailleurs aucun doute ne serait permis à ce sujet depuis... « l'entrata ufficiale del riconoscimento colle parole di Paribeni ». La figure 20 de la plaque XV conservée aux Uffizi de Florence serait Agrippa accompagné de Julie, fille d'Auguste (23) et de Tibère (26); sur la plaque XIV, nous avons la famille de Claudius Néron Drusus (fig. 28 à 31) et celle des Ahenobarbi (fig. 32 à 37). Les figures de Livie et de Lucius Cæsar auraient été placées sur des plaques aujourd'hui disparues. Il conviendrait de discuter et de réserver l'interprétation de la figure 23, belle jeune femme couronnée de lauriers; l'auteur la considère comme la nourrice ou la gouvernante du petit Germanicus (fig. 30), qui n'est pas placé auprès d'elle. Mais M. Monaco avoue ingénument que cette figure n'a encore intéressé personne, et il passe outre.

On pourra désormais entreprendre une sérieuse étude d'ensemble sur l'*Ara Pacis Augustæ*, tant au point de vue de l'iconographie, que du style des reliefs.

J. GRODECKI.

Que signifiait la cérémonie de l'« Ara Pacis » ?

Ainsi qu'on l'a dit ci-dessus, la proximité des cérémonies de commémoration auxquelles devait donner lieu la fête du Bi-millénaire de la naissance d'Auguste, a attiré l'attention, de tous côtés, sur l'*Ara Pacis*. M. G. Monaco (ci-dessus) a consacré une étude documentée à montrer les nombreuses solutions données au problème de l'interprétation, depuis qu'il existe; cette revue des opinions variées des « iconographes » est un peu décourageante, tant elle fait apparaître nos incertitudes. — Si M. G. Monaco s'est flatté de conclure mieux que les autres, et de mettre autant que possible des noms assurés sous les figures (cf.

1. G. MONACO, *L'iconografia imperiale nell'Ara Pacis Augustæ*; *Bullettino della commissione archeologica comunale di Roma*, t. LXII, 1934, p. 17-40, 3 pl. (La magnifique *Mostra Augustea della romanità* offre depuis le 23 septembre dernier, à Rome, un excellent ensemble de documents iconographiques concernant Auguste et sa famille. *L. Réd.*)

mon *Bulletin* de la REL, 1937), a-t-il bien interprété, du moins, le sens de la représentation ? Selon lui, elle serait de l'an 13 av. J.-C., et commémorerait à cette date la *constitutio* de l'autel. Mais, par ailleurs, M. Krister Hanell, savant distingué de Lund, a fait valoir contre cette interprétation, textes en mains, maintes objections très solides (*Zur Diskussion über die « Ara Pacis »* : *Bull. Soc. royale des Lettres de Lund*, 1935-6, V, p. 191-202, 2 pl.).

A l'*Ara Pacis*, dit-il, pas de sacrifice, comme on eût attendu pour une cérémonie de *constitutio*, concernant un autel. Auguste lui-même, sur la plaque des Thermes (R. Paribeni, *Bollett. d'arte*, 1931, p. 3 sqq. ; *Cambridge History*, IV^e vol., plates, 112), par le costume et le geste, et les gens de son entourage témoignent plutôt en faveur de la préparation d'un autre acte religieux, plus formel : celui de la *dedicatio*. Ceux qui participent à la cérémonie avec l'empereur — je les avais moi-même à tort appelés des « sénateurs » (*Sc. ant.*, II, fig. 144 à la p. 375) seraient, sur les côtés Nord et Sud, semble-t-il, des prêtres. La représentation entrerait dans une série de cérémonies comme celle que représente la Base de Sorrente (non citée ; cf. G. E. Rizzo, *La Base d'Augusto*, 1933) : cérémonie religieuse devant le temple de Vesta au Palatin, le 28 avril 12 av. J.-C. Avis auquel se range le plus récent éditeur français des *Res Gestae*, savant autorisé qui ajoute d'intéressantes remarques sur le calendrier augustéen et ses fêtes (*REA.*, XXXIX, 1937, p. 91-92). Et M. J. Gagé nous invite à renoncer pour l'*Ara Pacis*, tant à l'interprétation de E. Lœwy (allégorie exprimant l'idée même de la Paix Auguste), qu'à l'explication autre, qui voyait plutôt, dans le cortège, une procession de l'*Adventus Augusti*.

On lira ci-après une précieuse note de M. F. Cumont, qui relate la difficile extraction, sous le Palais Fiano, du relief représentant l'empereur Auguste au milieu des flamines. Le sens de la cérémonie en reçoit éclaircissement, dans le sens indiqué par M. Krister Hanell après d'autres¹.

Ch. P.

Découverte de nouveaux fragments de l'« Ara Pacis ».

A l'occasion du Bi-millénaire de la naissance d'Auguste, le Gouvernement italien, on le sait, avait décidé de reconstituer dans l'ancien

1. D'autres savants s'occupent du décor de l'*Ara Pacis*. M. J. Starczuk, un des collaborateurs de cette revue, a publié à Lwow, en 1937, une intéressante brochure sur la reconstitution possible des dalles à ornements végétaux (*Ornament Roślinny na A. P. A. : Odbitka z. Przeglądu Klasycznego*, 1937, III, 5-7, p. 399-422). On verra là des dessins schématiques des plaques de l'avant, puis de celles des côtés N. et S., et des autres faces. Ces études, faites d'après les morceaux consacrés, seront utiles, éventuellement, pour la remise en place des morceaux. Or, elles viennent attester l'influence grecque — notamment celle des acrotères du Parthénon — sur l'ornementation florale de l'*Ara Pacis*. Redisons-le : la renaissance augustéenne a été hellénisante, *im Bild und im Lied*, dans la littérature comme dans la plastique. A la Mostra Augustea, ouverte le 23 sept. 1937, on n'a fait figurer qu'une petite maquette, traditionnelle, mais provisoire, de l'ensemble du document.

Champ de Mars l'*Ara Pacis*, élevée entre 13 et 9 av. J.-C. pour célébrer le rétablissement de la paix dans le monde par le fondateur de l'Empire¹. Cette restauration nous rendra, aussi exactement que possible, l'œuvre la plus parfaite qu'ait produite la sculpture officielle des Césars. Divers musées, dont le Louvre, se sont jadis partagés une partie des bas-reliefs : on pourra sans trop de peine les rassembler ou les reproduire. Mais plusieurs fragments restaient ensevelis sous les fondations du palais Fiano, à quelques pas du Corso. Lorsqu'au xve siècle ce palais fut construit, on fit reposer une portion de ses murs sur le soubassement conservé de l'autel augustéen, et l'on ne prit même pas la peine de retirer tous les lourds blocs de marbre de la superstructure. Une fouille pratiquée en 1903 avait permis de les apercevoir, non de les récupérer, l'afflux des eaux souterraines ayant interrompu les travaux. En actionnant aujourd'hui de puissantes pompes électriques, on aurait pu sans doute épuiser l'excavation, mais on risquait de provoquer des affouillements qui eussent compromis la stabilité du palais Fiano. On s'est donc résolu à employer le procédé dont on use pour forer les puits de mine à travers une couche aquifère, c'est-à-dire à congeler le terrain. Traçant autour de l'autel un cercle protecteur à l'aide de tubes refroidis jusqu'à 50° sous zéro, on a pu travailler sans trop de risques, et dès la fin de mai le résultat obtenu justifia une aussi grosse entreprise. Sous la haute direction de M. G. Moretti, directeur du Musée national, on avait tiré du sol boueux un gros bloc de marbre blanc, orné d'un côté d'une de ces riches et souples guirlandes, dont nous avons déjà d'autres festons, décoré de l'autre d'un admirable bas-relief qui figure l'empereur sacrifiant au milieu des flamines; ceux-ci portent leur bonnet caractéristique surmonté d'un *apex*. Le traitement de la draperie est aussi remarquable que l'expression des visages, évidemment des portraits. Souhaitons que les fouilles, qui se prolongeront pendant tout l'été nous rendent encore plusieurs morceaux de cette valeur².

F. CUMONT.

J. B. Bory de Saint-Vincent en Grèce.

M. Adrien Blanchet a donné ici même les résultats de quelques-unes de ses recherches concernant Bory de Saint-Vincent, comme membre de l'Expédition de Morée (1829) (cf. *Rev. arch.*, 1937, I). Il vient de publier dans le *Bulletin de l'Association G. Budé*, en avril 1937, p. 26-46, quelques lettres inédites du missionnaire voyageur, qui, à

1. [Cette note était antérieure au 23 sept. 1937. Le nouveau fragment récupéré dont il est question ici (d'autres sont moins importants), a été provisoirement remonté au Musée national des Thermes; il vient d'être publié par G. Moretti, *Not. scav.*, XIII, 1937, p. 37-44. — L. Réd.]

2. [Sur l'état actuel des fouilles, un article du *Messaggero*, 4 sept. 1937, a donné d'intéressants renseignements : travaux à la Via in Lucina et sous l'angle du Palazzo Ottoboni Almagià. Après l'achèvement de ces difficiles et si méritoires recherches, l'*Ara* pourra être reconstituée, probablement dans la zone « augustéenne », entre la Via Ripetta et le Lungotevere in Augusta. — L. Réd.]

son retour de l'Expédition, devint chef du Bureau historique au Dépôt de la guerre, puis maréchal de camp dans le corps du génie.

On trouve dans ces lettres, avec une orthographe singulière, quelques appréciations pleines de verdure, et aussi, çà et là, des commentaires, qui pour n'être pas, à l'évidence, d'un archéologue, peuvent intéresser tout de même l'histoire de l'archéologie et de ses erreurs.

Voici deux extraits, concernant l'un Délos, l'autre Mélos¹ :

Egyne, le 16 octobre 1829.

... « C'est ici principalement (à Tino) ainsi qu'à Mycone (où je me suis rendu plus tard) que je vis enfin quelques traces pures du sang hellénique et des profils bien grecs, comme ceux que l'Antiquité prenait pour modèle de leurs belles Statues. Les femmes de Tino surtout sont remarquables ; on y trouve très bonne compagnie, fagotée à la Française, et parlant généralement italien. Je vous ferai grâce des peines inouïes que je me suis données par mer et par terre pour retrouver la grotte d'Éole ; quand je l'eus découverte je passai à Délos. En vérité, ce n'était pas la peine. Imaginez un de nos chantiers à bois, formé de tronçons de colonnes énormes en marbre éblouissant, de débris de statues, d'entablements gigantesques couverts d'inscriptions, d'urnes, d'autels, de tombeaux et de décombres, que les habitants des îles voisines viennent casser en petits morceaux, semblables au sucre que vous mettez (*sic*) dans votre thé, pour les réduire en chaux. Je n'en reconnus pas moins un prétendu autel dessiné par Tournefort, mais qui fut le tombeau d'un certain *Pausanias, fils de Midon*, ainsi que l'enseignait l'inscription $\chi\epsilon\tau\epsilon$ (*sic* : pour $\chi\alpha\iota\tau\epsilon$) qu'on lisait sous les roses. Je fis réflexion que je mourrais un jour comme ledit Pausanias, fils de Midon, qu'il me fallait (*sic*) aussi un tombeau, que le sien lui ayant servi peut-être deux mille cinq cents ans, il me le pouvait bien céder et j'ai enlevé le tombeau pesant huit cens, afin de me le poser d'avance au Père La Chaise ou j'achèterai lors de mon retour une place à cet effet. Une chose m'a fortement occupé à Délos et je compte repasser tous (*sic*) mes auteurs anciens, pour faire une dissertation (*sic*) à ce sujet. Il est dit que les habitants du pays s'étant moqués de Latone en mal d'enfant, ils furent changés en grenouilles. Mais il faut de l'eau pour les Batraciens et il n'en existe ni saurait exister une goutte (*sic*) sur ces rochers horribles : ces habitants fussent donc tous morts. Cependant j'ai trouvé une petite nomachie (*sic*) en marbre blanc avec un peu de Boue au fond, qui pourrait bien avoir été creusé (*sic*) pour recueillir les têtards de la population quand on s'aperçut (*sic*) du danger que lui faisait courir la sécheresse. Voilà je pense, de quoi bien intéresser l'Académie des Inscriptions et belles lettres où on s'est souvent occupé de choses de cette force... »

... « Visitant ensuite les moindres écueils du voisinage, j'arrivai

1. L'orthographe de l'auteur a été respectée.

à Milo, également volcanique et encore brûlante, lieu de désolation tout sulfureux, basaltique et rempli d'eaux thermales. Il y eut autrefois une grande ville dans les ruines de laquelle fut découverte, il y a peu d'années, cette fameuse Vénus que je maintiens être une Tétis et que M. de Rivière envoya au roi de France après l'avoir volée à Mr Berth ou Brest, son propriétaire. Ce même Brett ou Berth vient de déterrer à côté une tête d'Esculape que je prétens être un Jupiter et qui est encore plus belle que la Thétis. Je n'étais pas en mesure de vover celle-ci, à l'exemple du ci-devant ambassadeur de (*sic*) Constantinople. Je me suis donc vu tristement réduit à l'admirer et à la baiser respectueusement, dans l'enthousiasme (*sic*) qu'elle m'inspirait... »¹

Opinions téméraires.

M. H. Calvet, *Rev. historique*, 179, 1937, p. 191, prête au regretté Commandant Lefebvre des Noettes un ouvrage sur : *L'Attelage, le cheval de Siège à travers les âges*. Il y a bien eu le cheval de Troie, et le Siège de Troie ; et il y a encore des bains de siège qui évoquent la cavalerie ; mais l'irascible commandant n'écrivit jamais que sur le cheval de selle, lorsqu'il était infidèle aux études sur la marine.

Dans l'*Electre* ingénieuse et si paradoxale de J. Giraudoux qu'on donne à l'*Athénée*, Clytemnestre, querellant Electre sa fille, lui dit (acte II) avec aigreur : « Tout le monde ne peut pas être comme *la tante* Lédà, et pondre des œufs. »

C'est que la colère, ici fait, perdre à Clytemnestre, et à l'auteur, le sentiment de la famille — famille des Atrides-Tyndarides. Car Lédà ne pouvait être que la grand'mère d'Electre.

D'une savante brochure éditée par la Maison Hachette pour faire connaître le passé (*Images commentées : L'art antique*, p. 29).

« Après 432, Phidias dut s'exiler et vint s'installer à Olympie où il exécuta une statue de Zeus chryséléphantine. Phidias mourut à Olympie en 438, après l'achèvement de cette illustre statue. »

Il résulterait de là, si l'on veut croire M. L. Hourticq, que Phidias a été frappé d'exil six ans... après sa mort.

On poussait loin, dans l'Athènes antique, l'art de conserver et de condamner les cadavres. Il est vrai que Phidias aurait terminé aussi le Zeus d'Olympie six ans après sa mort, ce qui marque assez de persévérance.

A propos de l'*Apollonius de Tyane* de M. Mario Meunier, Grasset, 1936, M. Auguste Bailly a relevé dans *Candide* : 1) que « la bibliogra-

1. Sur la destinataire de la lettre du 16 octobre 1829, jeune fille appartenant à la famille Cuvier, cf. Adr. BLANCHET, *Bull. Budé*, I. I., p. 27.

phie d'Apollonius nous a été transmise par un historien qui vivait au III^e s. de notre ère : *Philostrate* » ; 2) que cette vie romancée « fut sous Domitien, une arme redoutable dirigée contre le christianisme, dont l'empereur eût voulu paralyser l'extension ».

Ainsi on utilisait déjà au I^{er} siècle de notre ère, contre les chrétiens, un roman destiné à paraître deux cents ans après : noire perfidie, et quelle intolérance ! A moins que M. A. Bailly n'ait confondu Domitien et Dioclétien...

BIBLIOGRAPHIE

G. A. S. Snijder, *Kretische Kunst*, in-4°. Verlag Mann. Berlin, 1936; 174 p., 32 pl. à la fin du texte. — L'introduction du livre si curieux et attachant que le professeur d'archéologie classique de l'Université d'Amsterdam vient de consacrer à l'art crétois nous avertit que l'auteur ne juge pas nécessaire de rassembler à nouveau tous les documents dont nous disposons sur la culture minoenne; mais il s'est efforcé, dit-il, de découvrir l'unité stylistique de l'art minoen et d'en tirer des conclusions relatives à la structure mentale des Crétois. Il accepte en général, pour les objets provenant des fouilles crétoises et mycénienes, la datation classique d'A. Evans, et il insiste avant tout sur la nécessité d'une étude analytique du style opposée à une recherche minutieuse des influences qui se sont exercées sur cette culture si originale : « On est toujours porté à faire venir tout élément d'ailleurs, et cependant que l'on croit le motif le plus simple capable des trajets les plus longs, l'on est étrangement sceptique en ce qui concerne le pouvoir d'invention de l'homme vivant. » Pourtant, l'auteur ne considère pas l'art des Crétois comme véritablement moderne et occidental, encore moins comme naturaliste ou impressionniste. Il s'étonne même de trouver une telle conception dans les ouvrages classiques de Gordon Childe, de Glotz, de Ridder et W. Déonna, de lui voir prendre une forme dogmatique dans certains ouvrages destinés au grand public, de J. Charbonneaux, Van Hoorn, etc.

L'histoire de la peinture crétoise, l'art le plus caractéristique du style minoen, n'a jamais été écrite. Elle semble apparaître à un haut niveau de perfection, puis dégénérer, trahie plutôt que continuée dans son esprit par la peinture mycénienne. Aucune fresque crétoise ne remonterait avant le M. M. III. M. Snijder ne ratifie pas la datation élevée accordée par Evans à la fresque du Cueilleur de safran (pl. 14), retrouvée au Nord de la « Salle du trône » à Cnossos : date que, ni les circonstances de la trouvaille, dit-il, ni la stratigraphie de la fouille n'exigèrent. En ce qui concerne les grandes fresques, l'auteur classe au M. M. III les fragments provenant du palais d'Haghia Triada, comme le « daim fuyant » (pl. 9,1) et d'autres très analogues de Cnossos : « le chat épiait un oiseau » (pl. 8,1), « la fresque des lys ». Vers la même époque, mais un peu plus tard, se classent : le groupe des « Dames en bleu » de Cnossos, la représentation semblable de Phylacopi et la fresque des « poissons volants » (pl. 12,1) de Phylacopi également. La transition entre le M. M. III et le M. R. I serait

formée par la « fresque des perdrix » (pl. 7,1) de Cnossos et quelques fragments provenant du « South-house », ainsi que par les fresques récemment découvertes à Amnisos. Appartiennent au M. R. I les restes des peintures de la « Maison des Fresques » : frises avec singes bleus (pl. 7,4) et oiseaux bleus, celle avec la représentation d'une fontaine (pl. 5,2) et également certaines fresques du palais de Cnossos, comme celle du « Chef des noirs » (pl. 4,2) et la danseuse du « Megaron de la reine », ainsi que la grande composition de la « tauromachie sacrée » (pl. 1) et la « fresque des dauphins ». La dernière phase de la grande peinture crétoise est illustrée par des peintures comme le « Porteur de vase » (pl. 5,1), la « Parisienne » et la fresque des griffons de la « Salle du trône », dans le palais de Cnossos (pl. 24,1).

Les reliefs polychromes les plus anciens, ceux du M. M. III, représentent presque toujours des « tauromachies sacrées » en grandeur nature. Les fragments des représentations d'acrobates et de lutteurs du « Cloître Est » (pl. 3,4) appartiennent à la période de transition entre le M. M. III et le M. R. I, qui correspond à l'épanouissement de cette technique, à laquelle on devra encore au M. R. I le « Roi-prêtre » de Cnossos (pl. 5,3 et 6).

L'analyse détaillée que l'auteur a donnée de plusieurs spécimens de la peinture crétoise s'attache à montrer que l'impression de vraisemblance n'y est produite que par la suggestion du mouvement. Mais la structure organique du corps animal et humain n'y serait jamais indiquée; tout n'est que silhouette colorée. Dans la peinture crétoise, les objets sont isolés, comme soustraits à toute condition de modelé, d'ombre et de lumière, recouverts d'un ton local plus intense que la couleur réelle. L'artiste semble avoir voulu, non pas *représenter* l'univers tel qu'il est, mais le répéter, le mimer. Des exemples curieux de cette tentative de synthèse de la vie et de l'art nous sont fournis par les objets en faïence qui répètent en trois dimensions des objets réels : fleurs et fruits avec leur forme et leur couleur propre (pl. 3,3). L'on a retrouvé aussi en Crète des coquillages naturels décorés de peinture, recueillis avec des objets en faïence représentant des coquillages analogues (pl. 3,1). Ce caractère naïvement (?) mimétique du génie crétois s'expliquerait par une structure mentale peu évoluée, que l'auteur nomme la structure *eidétique*, en s'appuyant sur les travaux de psychologie expérimentale de Werner, Jaensch et Verworn. Il se sert de l'opposition mise en lumière par ce dernier auteur, entre l'art « physioplastique » caractéristique pour les peuples primitifs, et l'art « idéoplastique », celui de toutes les cultures contemporaines. De là est tirée une définition du génie crétois, où l'on insiste avant tout sur le rôle que jouent les images visuelles objectives dans la vie, dans les cultes et dans l'art de ce peuple. Par exemple, M. Snijder attire notre attention sur le caractère réel et concret des épiphanies divines dans l'art crétois, et, en examinant ce problème du point de vue de la phase *eidétique* de la mentalité, il suppose que ces épiphanies, ou plutôt ces visions, étaient pratiquées avec l'aide de la classe sacerdotale : fait qu'il met en liaison avec la dendrolatrie des Crétois. Selon l'auteur, ce culte se rapprocherait de celui de certains Indiens du

Mexique, qui adoraient une certaine espèce de cactus dont la sève enivrante leur donnait des visions d'un caractère considéré comme sacré. D'où citation d'EVANS, *The palace of Minos*, t. III, p. 142, qui dit que le fruit de l'arbre auquel s'adresse le culte « supplies the religious frenzy, and at the same time implies a communion with the divinity inherent in the tree ». L'auteur allègue encore, sur les bagues d'or de Mycènes (pl. 32,3 et 5) et d'Isopata (pl. 32,2), la pose extatique des adorants. Mais il est difficile de croire comme le voudrait M. Snijder que l'arbre sacré des Crétois soit difficile à identifier. Au lieu d'une seule ou de deux plantes (pavot et hyoscyamus) aux propriétés magiques et dangereuses, nous connaissons, dans le culte crétois, maintes espèces communément cultivées pour leur beauté ou leur utilité : pins, cyprès, dattiers, figuiers et oliviers, etc.

En étudiant les rapports entre l'art crétois et l'art mycénien, l'auteur voit, dans le premier, l'instrument à l'aide duquel toute la culture minoenne envahit les villes de la terre ferme ; d'une manière analogue, la culture hellénique influença celle de Rome, plus tard, consécutivement à une défaite militaire : après le pillage des objets d'art, l'asservissement des artisans capables de les produire, emmenés en captivité par leurs vainqueurs. Mais plusieurs objets d'art mycénien, comme la lionne d'or de Mycènes (pl. 26,4) ou les gobelets de Vaphio, indiquent les possibilités d'un art neuf, intégrant les éléments puisés par un maître étranger dans la nature, en un tout qui s'engendre soi-même, selon un mode plus abstrait et plus ornemental. Cependant, selon l'avis de M. Snijder, l'art mycénien ne serait jamais parvenu à un style homogène et pur ; il est toujours resté un art « lunaire » qui évoluait dans l'orbite de l'astre crétois. Les Achéens se seraient perdus dans le charme de la culture crétoise, et la transition entre l'art mycénien tardif — affaibli par l'influence de cette culture étrangère sur la mentalité des habitants de la terre ferme — et l'art géométrique, reste encore à combler.

On ne peut prolonger jusqu'à la culture crétoise la ligne idéale du progrès que nous faisons remonter depuis l'art grec classique. L'art géométrique avait posé pour l'avenir le principe du concept préféré à l'image ; il mit la représentation des idées au premier plan, avant celle des objets. La conscience du moi et du non-moi apparaît à cette époque, précédant et annonçant l'avènement de la pensée abstraite. L'art grec n'avait nul besoin d'apprendre ou de réapprendre à voir la nature par le contact d'un « naturalisme oriental ». Il portait en lui-même la capacité de reproduire le monde extérieur, non sous l'aspect de l'apparence et de l'accident, mais sous la forme du général, de ce qui est conforme aux lois de l'univers. JENIA GRODECKI.

Seston Lloyd, *Mesopotamia, excavations on Sumerian sites*, in-8°, 198 p., 6 fig. et 16 pl. ; London, Lovat Dickson, 1936. — **A. W. Van Buren**, *Ancient Rome, as revealed by recent discoveries*, in-8°, 200 p., 9 pl. et une carte (plan de Rome) : *ibid.*, 1936. — Publiés dans une même collection, commode, d'aspect scolaire, mais plus soigneusement illustrée et documentée que certains livres français correspondants, ces

volumes apportent sur deux points vivants du monde antique des informations *nouvelles*. Elles sont présentées par des spécialistes, qui ont suivi le travail sur le terrain. C'est dire l'utilité de tels livres, dont nos *Bibliothèques historiques* (parfois si « romanesques ») ne donnent point assez l'équivalent.

Dans la même série a paru, comme on sait, le *Tell-el Amarna*, de J. Pendlebury ; et le traité *The Indus civilization*, de E. Mackay.

I. — M. Seston Lloyd présente la région de l'Irak et la Mésopotamie : il examine d'après les nouvelles fouilles ce que nous pouvons présumer de la civilisation sumérienne primitive en cette région, et, pour les premières dynasties, il signale les découvertes : palais, tombes, statuaire, etc. Vient ensuite un résumé de nos connaissances sur la civilisation accadienne, et sur les civilisations développées dans la région des deux fleuves. Il y a une carte, un diagramme stratigraphique, une reconstitution des Palais d'Eshnunna (Tell-Asmar), et de Khafaje ; les planches font place à la sculpture, à la glyptique, à la céramique.

On pourra discuter çà et là dates ou faits. Mais l'information est soigneuse et étendue même aux récentes fouilles de Mari (Tell Hariri). Bibliographie, index.

II. — M. A. W. Van Buren, professeur à l'Académie américaine de Rome, a déjà publié des guides bibliographiques, pour le Latium, l'Étrurie du Sud, les villes campaniennes du Vésuve. Il est un spécialiste apprécié des questions topographiques romaines. Il nous montre ici sur place les résultats des fouilles entreprises par le Gouvernement de M. Mussolini, élargissant l'histoire de la capitale romaine et de la vie italique dans le temps (os d'éléphant de Velia et crâne humain de l'Anio), autant que dans l'espace. Après l'étude des caractéristiques matérielles de la civilisation romaine, des murailles et du Pomerium, vient celle des temples de l'époque républicaine (Largo Argentina), des forums impériaux (pl. V), d'Ostie. Ni les religions, ni les arts¹, ni la vie quotidienne, privée et publique, ne sont oubliés. Il y a des indications pratiques sur les Musées et les conditions de l'étude archéologique à Rome ; à la fin des notes, et des *indices*. L'illustration est aussi nouvelle que possible.

Ch. P.

Thomsen (Peter), *Die Palaestina-literatur* (avec collaboration de J. de Groot et A. Gustavs) : *Fünfter Band, Die Literatur der Jahre 1925-1934, Lieferung I* (p. 1*-11*, p. 1-224 ; *Lieferung. II* (p. 225-464) ;

1. Cf. p. ex., ce qui est dit, p. 76-77, des nouvelles frises de la Basilique Æmilia, avec leurs précieux épisodes de la période romaine primitive. M. Van Buren date ces frises, qui n'ont pas, malheureusement, pris place à la *Mostra augustea*, de la période augustéenne ; d'autres propositions — allant de l'époque républicaine à l'ère hadrienne — ont déjà été faites, en attendant... la publication. Rien n'est plus propre à prouver, hélas ! l'incertitude de nos connaissances pour la sculpture latine ; faut-il s'en étonner quand on songe que de grands ensembles : arc de Titus, arc de Bénévent, arc de Septime-Sévère, n'ont jamais encore été publiés intégralement ?

in-8°, Hinrich, Leipzig, 1936-1937. — L'infatigable palestinologue avait commencé, avec les deux fascicules déjà parus du t. V de son grand ouvrage, la bibliographie générale des années 1925-1934. Les livraisons ici recensées comportent : a) les généralités ; b) l'histoire ; c) l'archéologie ; d) la géographie historique et la topographie.

On connaît le mérite de ce vaste et précieux répertoire où sont consignés, et analysés de manière critique¹, tous les ouvrages et articles de revues concernant Palestine et Syrie. L'entreprise a débuté en 1908 (I^{er} vol.), avec une bibliographie de 2918 n^{os}, correspondant aux années 1895 à 1904. Le t. II, en 1911, ajoutait 3755 n^{os} pour cinq années seulement (1905-1909) : l'augmentation était surtout relative au sionisme, aux fouilles historiques. Avec ce t. II, était d'autre part inauguré (on voit qu'il est ici assuré définitivement) un classement par matières : a) *Généralités et bibliographie* ; b) *histoire* (protohistoire comprise) ; c) *géographie historique et topographie* ; d) *archéologie* ; e) *géographie naturelle* (géologie, climatologie, etc.) ; f) *questions actuelles* (rapports du Sionisme et de l'Islam, questions religieuses, économiques, sociales).

C'est un instrument de travail indispensable. Le t. III est paru en 1916 ; il donne la bibliographie (4148 n^{os}) pour 1914. Après la guerre, qui avait interrompu le rythme par *lustres*, le t. IV a donné la bibliographie 1915-1924, soit 8235 n^{os}. On nous annonce que le tome V sera complet en 1938.

Ch. P.

Robinson (David M.), *A short history of Greece*. New-York, Huxley House, 1936, in-8°, xii + 227 p. — L'auteur est avantagement connu comme archéologue, dans tout le monde gréco-oriental où il a dirigé des fouilles heureuses ; comme historien de l'art aussi, et comme professeur. Le petit volume qu'il nous a donné tient compte, en principe, de toutes les découvertes nouvelles, et les usagers du Nouveau Monde ont eu raison d'y voir un utile résumé² : mais, de « goût américain », dirais-je, en pensant ici aux mélanges qu'on impose parfois à certaines marques de nos crus célèbres ! « This book is written in a most alluring style », déclare d'ailleurs l'éditeur ; on le veut croire : ce ne serait pas seulement parce que l'auteur s'est placé (« le premier » (?), nous dit-on : cf. l'introduction de Laurence Foster), au point de vue de l'histoire de la civilisation ; c'est surtout par ce qu'il nous prodigue ici une masse de petits détails aussi piquants qu'accessibles, dont d'autres historiens, écrivant tout aussi en raccourci (cf. notamment l'excellente *Histoire gr.* d'Hatzfeld, chez Payot) avaient fait l'économie. Était-il donc tant nécessaire pour éclairer, dès les premières pages, l'histoire de Mycènes et la naissance de la civilisation achéenne, de nous révéler, p. ex., combien Schliemann laissa, après décès, de costumes et d'« excellentes paires » de chaussures ? On collectionnerait

1. Avec la mention même des comptes rendus qu'ils ont pu susciter !

2. Abondante bibliographie finale, où tout n'était pas, du moins, indispensable.

trop aisément les traces d'une érudition anecdotique, si moderniste et pétillante; enrichit-elle bien le sujet? L'ordre de la découverte moderne ayant corrigé le récit, on constate, — non sans s'étonner d'ailleurs, — qu'il n'est question, par ailleurs, des voyages de Sir Arthur Evans par avion à près de 80 ans, qu'après la description de la garde-robe illustre et des « excentricités » de l'inventeur du masque d'or d'Agamemnon (?); dans le tableau initial, où Olynthe a place, n'est-il pas étrange, aussi, qu'il ne soit parlé, ni de la protohistoire de Délos, ni de celle de Delphes? Faire vivre Homère dès 1100 ou 1000 paraît d'une grande audace.

Un second chapitre concerne l'âge de l'expansion et de la colonisation (carte à la p. 35); on y trouve maintes lacunes (rien sur la colonisation d'Éphèse, par exemple), malheureusement! Dire que le monnayage métallique (p. 41) a été inventé *en Lydie* sous Candaule, avant 700, est hardi, et trop affirmatif¹. Sur la croissance de Sparte (ch. III), on trouvera que l'auteur est court, en cinq pages (il cite p. 48, F. Ollier, qui étudie tout autre chose); sur la démocratie athénienne, après un chapitre sur les anciens tyrans, inspiré surtout des idées de P. Ure, le livre sera plus bref encore, puisque le seul Clisthène qui soit nommé est... le tyran de Sicyone. La traduction proposée du nom de la *seisachtheia* surprendra les hellénistes (p. 50).

On arrive alors en droiture aux Perses, et aux guerres médiques, sans qu'il ait été beaucoup question de la vie sociale et économique pendant l'ère primitive, puis archaïque; ni des débuts de la religion, ou du progrès des arts. L'ascension du pouvoir d'Athènes est alertement étudiée entre Salamine et la guerre du Péloponnèse; mais pourquoi nous dire, en français, que l'âge de Périclès (p. 95) fut « fin de siècle »? Ce n'est guère cela que nous entendrions. Comme il était question (p. 69) de l'expédition italienne en Éthiopie, les discours du fils de Xanthippos sont comparés (p. 95) à ceux de feu Woodrow Wilson. Fallait-il appeler encore « Thésée » le Dionysos du fronton Est du Parthénon? En ce qui touche la sculpture, bien des affirmations semblent téméraires (Calamis, auteur de l'Aurige de Delphes, en 477-470, p. 129; Pythagoras de Rhégion, auteur de l'Apollon type Choiseul-Gouffier, *ibid.*, ?) La description du triptyque de Boston a beau être rehaussée de comparaisons avec Rodin et *La Belle Haulmière* (The old Courtesan); elle ne rassure point les doutes. La place faite à la littérature dans un si court résumé est peut-être d'ailleurs excessive. On eût aimé, par contre, voir développer les cinquante dernières pages, où s'enclot, bon gré mal gré, toute l'histoire de la Grèce à partir du iv^e siècle: luttes de Sparte et de Thèbes pour l'hégémonie (ch. VIII), conquête du pouvoir par les Macédoniens (ch. IX). Encore y a-t-il là six pages sur Olynthos (que M. D. M. Robinson connaît bien!), voire des renseignements un peu oiseux sur les serpents que la reine Olympias aurait fait coucher dans son lit (p. 164-5) pour ennuyer et chasser

1. S'il y a doute sur les monnaies d'Alyatte, aucun doute, du moins, qu'Alyatte n'ait pas détruit le Didymeion, comme il est écrit p. 76.

son époux. Sont-ce d'utiles statistiques que celles qui portent sur le nombre *exact* (?) d'ennemis qu'Alexandre lui-même aurait tués ou capturés (p. 181) ? On en discutera par trop et toujours. Certains lecteurs eussent été plus contents de trouver une information plus détaillée sur l'art de l'époque et ses suites. Est-il sûr (p. 181) que l'Hermès d'Olympie soit un original ? Rien sur les changements de la religion hellénistique. Rien, non plus, sur la Grèce entre la mort d'Alexandre et 146 av. J.-C.
Ch. P.

Michel L. Rostovtzeff, *Tableaux de la vie antique*. Avant-propos et trad. de **R. Bouvier**, in-8° (14 × 23), 215 p., 30 croquis dans le texte ; Payot. Paris, 1936. — Annoncé par une publicité que l'auteur eût certainement désiré tempérer, ce livre assemble la traduction de quelques leçons faites aux étudiants de l'Université de Yale, par l'éminent archéologue russe réfugié en Amérique. — Le caractère un peu élémentaire de certains de ces entretiens donnerait à penser, soit que les élèves du Nouveau Monde ont beaucoup à apprendre, soit qu'ils ne se piquent pas d'apprendre trop. L'auteur s'est mis de bonne grâce au niveau prescrit. Même il semblerait avoir voulu faire oublier parfois qu'il était, par ailleurs, un érudit de grande marque. Dans ces belles histoires, qui contenteraient la curiosité sage de nos enfants — ceux de sixième — à qui seuls on apprend maintenant chez nous l'histoire de l'Orient, et s'il reste du temps à la fin, celle de Grèce ! — il y a d'ailleurs des différences, qui font que, souvent, nous retrouvons les promesses du préfacier. Certes, les chapitres sur les jeux olympiques, sur les cités du Vésuve, sur Messine, ne sont que d'utiles sommaires préparés pour donner le goût des croisières à ceux qui ignoreraient encore par trop l'antiquité méditerranéenne. Mais l'auteur n'a pu s'empêcher d'être *chez lui*, lorsqu'il avait à parler des colonies de la mer Noire, ou des cités caravanières — Petra, Palmyre ; il eût pu ajouter Doura, où il voit tant d'art parthe ! En Égypte même, grâce aux *papyri* qui nous ont rendu les histoires de Zénon et d'Apollonius. C'est en ces passages que le célèbre historien de l'antiquité ressuscite ici vraiment divers coins intéressants, et nouveaux, de la vie antique ; avec tant d'aisance et de bonhomie, qu'on serait presque tenté d'oublier tout ce qu'il a mis là, à profusion, de science *directe* : si bien que l'œuvre n'était pas, certes, à la portée de tout le monde. Ch. P.

Paolo Orsi (numéro spécial de l'*Archivio storico per la Calabria e la Lucania*). Rome, 1936 ; in-8°, 494 p. Prix : 50 livres. — Ce magnifique volume, illustré de vingt-deux planches, n'est pas seulement un bel hommage rendu par tous ses disciples et amis à la mémoire de P. Orsi ; c'est encore un livre précieux pour ceux qui s'intéressent à l'histoire ancienne de la Sicile et de la Grande Grèce : ils y trouveront un résumé aussi clair que complet des nombreux travaux du grand archéologue italien.

Ayant déjà donné dans un récent numéro de la *Revue* (1936, I, p. 110 sqq.) un aperçu de la vie et de l'œuvre de P. Orsi, nous nous

contenterons d'indiquer ici le sujet des principaux articles contenus dans ce volume :

Biographie de P. Orsi, par U. Zanotti-Bianco ; L'archéologie du Trentin, par G. Roberti ; La Sicile préhistorique et le problème des origines, par C. et I. Cafici ; Les traces de la civilisation mycénienne en Sicile, par D. Levi ; La civilisation préhellénique en Calabre, par Nils Åberg ; Les Sicules dans l'Italie primitive, par C. F. Crispo ; L'art grec figuré en Sicile et dans le Bruttium, par P. Ducati ; Les temples de la Sicile et de la Grande Grèce, par P. Marconi ; Les fouilles de Locres, par W. Oldfather ; La Sicile romaine, par G. Libertini ; La Sicile chrétienne et byzantine, par G. Agnello ; L'art du Moyen-Age en Calabre, par B. Cappelli ; La contribution de P. Orsi à la numismatique et à l'épigraphie, par E. Gagliardi et M. Guarducci, etc.

Ce volume comprend en outre une bibliographie complète, avec comptes rendus sommaires, de tous les travaux et publications de P. Orsi.

Une place à part doit être faite à un article moins documentaire, où Mme P. Zancani-Montuoro a étudié une scène qui revient souvent sur les tablettes votives de Locres. Cette plaquette représente : à gauche, la déesse Perséphone assise sur un trône ; à droite, un hoplite en armes portant un coq sur son poing droit ; Mme Z.-M., confirmant l'interprétation de P. Orsi, identifie le personnage avec Arès considéré comme divinité chthonienne ; au centre, un figurant plus petit, mortel ou plutôt mortelle, tient dans sa main une sorte (?) de sphère. Mme Z.-M. fait d'intéressantes remarques sur les rapports entre le culte de Perséphone à Locres et l'orphisme, dont on sait que l'influence fut si grande en Italie méridionale. Ces observations auront à être complétées lorsque seront étudiés les autres *pinakia* locriens encore en grande partie inédits, qui vont être réunis dans les vitrines du nouveau Musée de Reggio di Calabria.

J. BÉRARD.

Dr Otto Falter, *Der Dichter und sein Gott bei den Griechen und Römern*, 1934 ; K. Triltsch, Würzburg, in-8°, 95 p. — L'idée de reconnaître, à travers le travail poétique et la poésie pure, la présence d'un élément subconscient, n'est pas, certes, moderne ; elle remonte à la Grèce (cf. Platon, *Ion*) : pays « inspiré » à qui l'art apparut divin, d'inspiration supérieure à l'homme. Les Hellènes croyaient que l'Olympe même formait et inspirait les poètes du Parnasse, qui ne reprenaient le contrôle de leur âme qu'en dehors de l'« inspiration » d'en haut, et qui étaient en quelque sorte, à leur manière, des prophètes. Les Romains ont emprunté aux Grecs une telle tradition, comme bien d'autres. L'opuscule si intéressant de M. O. F. a visé à étudier cette croyance, son apparition, son développement, ses formes. Antérieur à l'article *Musai* de la R. E.² (Max-Mayer), le petit traité analysé ici devra être confronté aussi désormais avec l'ouvrage, si pénétrant, de M. P. Boyancé, *Le culte des Muses chez les philosophes grecs*, 1936.

Le plan comprend ici deux parties, l'une dite « historique », l'autre « systématique ». Dans la partie historique (p. 1-33), les rapports du

poète et de la divinité sont montrés successivement (à l'aide des allusions qu'on peut recueillir) : dans la littérature épique, dans le lyrisme, le drame (tragédie et comédie) ; un court appendice concerne Rome et les Latins. Viennent ensuite les analyses de la seconde partie : étude des appels adressés par le poète à une Muse ou aux Muses¹, p. ex., voire à divers autres dieux dont la liste est instructive. Mais les rapports du « prophète » avec le monde supérieur ne se bornent pas à ces invocations : le poète parle à son dieu, et vit avec lui en commerce d'esprit ; il obtient des songes, des visions, comptés dans ces rapports. Sa poésie est une *ἐσθὴ δόσις*, dont les modalités varient, et peuvent être étudiées selon la forme du *don* : que l'inspiration vienne du regard, ou de l'action de symboles : thyrses bachiques, myrte de Vénus, flèches de l'amour, etc. L'inspiration a aussi ses lieux sacrés propices (sources, bois, sanctuaires) ; la reconnaissance de l'inspiré fait de lui un prêtre (*vates*) et comporte des sacrifices d'actions de grâces. Le poète n'est pas seulement chose légère, mais divine ; presque tous les grands poètes ont été des *visionnaires*, qui ont reçu d'en haut, un jour ou l'autre, des avertissements ou des thèmes. L'auteur étudie au passage la conception de Démocrite et celle de Platon, sur leur rôle de *médiums*². Que la personne du poète ait été chère aux dieux, et placée elle-même sous la protection céleste, dans la croyance antique, voilà ce que prouvent nombre d'anecdotes et légendes où se manifeste le *cura deum*, même physiquement. Arion, Simonide, Archiloque, Ibycos, Horace, ont été tour à tour bénéficiaires, entre autres, de cette protection, qui expliquerait aussi les sacrifices de substitution faits, un jour, à l'avantage d'Ælius Aristide, bien après notre ère encore. Il y eût eu beaucoup à ajouter, en particulier d'après les études de A. Boulanger, sur le peu qui est noté à ce sujet.

Le livre assemble utilement un nombre de faits *littéraires* dont on saura gré à l'auteur. Pourquoi n'a-t-il jamais été tenté de doubler et d'illustrer sa documentation, en ayant recours aux documents figurés ? Il y a bien des exemples plastiques ou picturaux des « épiphanies » inspiratrices, aptes à concrétiser les rapports du poète et de son dieu. Le livre n'en parle nulle part. Je signale donc à l'auteur l'intérêt qu'avait, p. ex., pour son dessein, la belle coupe de Vari, actuellement à Boston, qui a été récemment réétudiée par H. Philippart, *Les Coupes attiques à fond blanc*, 1936 (p. 77 sqq.), mais qui était connue depuis 1900. On y voit l'apparition d'Apollon dans l'Hélicon : le dieu couronné de laurier dévoile son corps nu devant une grande draperie pourpre ; il regarde une femme (Muse ?) assise sur le rocher, la tête appuyée pensivement sur le coude, la lyre pendant au bras gauche, les cheveux défaits : épiphanie très sensuelle. J'ai montré, je crois

1. L'auteur distingue, p. 45, les *Pièrides*, ce qui n'était pas attendu.

2. On eût pu tenir compte utilement des remarques de Hugo Perls sur la *Mousa* platonicienne. L'ouvrage de A. Delatte, *Les Conceptions de l'enthousiasme chez les philosophes présocratiques* (*L'Ant. class.*, III, 1934, p. 5 sqq.) n'est cité que pour référence. C'est trop peu en user.

par ailleurs, que les prétendues *Visites chez Icarios*, connues par tant de reliefs¹, montraient, au vrai, l'arrivée de Dionysos comme dieu de l'inspiration dramatique, *près d'un poète scénique* qui l'accueille aux portes du théâtre : or, les préparations de cette « Visite » se trouvent dans l'art attique antérieur (relief du Pirée au Louvre : cf. *AJA.*, 38, 1934, p. 137-152, pl. XV). On eût pu avec de tels documents, et d'autres, animer singulièrement le catalogue, un peu austère, des textes que M. O. F. a eu le mérite de corriger et de classer. Ch. P.

W. Dörpfeld (et **Fred. Forbat**, **Peter Gæssler**, **H. Rüter**, **H. Schleif**, **Fr. Weege**), *Alt-Olympia, Untersuchungen u. Ausgrabungen z. Geschichte d. ältesten Heiligtums von Olympia u. d. älteren griechischen Kunst*, gr. in-8°, 1935, E. S. Mittler & Fils, Berlin ; *Erster Band*, p. 1-400, avec 86 fig. dans le texte ; *Zweiter Band*, p. 401-507, fig. 87-88, dans le texte ; en outre, 38 *Beilagen*, et (en fascicule indépendant) 24 pl. — Le titre de cet ouvrage collectif, dont il a déjà été parlé ici-même, définit le contenu : on trouvera, avec le compte rendu des fouilles de W. Dörpfeld et de ses collaborateurs dans l'Altis, des aperçus sur l'art grec primitif, auxquels il a été fait bonne mesure, selon le désir du chef d'entreprise. L'avertissement daté du 1^{er} avril 1935 indique dans quelles conditions le travail a été préparé, puis réalisé. Ceux qui s'attendaient à voir ici le W. Dörpfeld « théoricien » imposer ses idées à l'architecte-topographe qui fut d'abord... le même homme, et pour le grand bien de l'archéologie, ne seront pas déçus, ni par les propositions du traité, ni par son économie interne.

Ce n'est pas le fouilleur, comme on aurait cru, qui a eu d'abord la parole pour exposer des travaux dont l'intérêt est considérable, et dont il relate la genèse : A. Furtwaengler et E. Curtius s'étant trouvés en désaccord sur l'ancienneté de l'Altis, c'est W. Dörpfeld qui a été chargé depuis 1906 de nouvelles recherches à ce sujet ; il mentionne ce qu'elles ont donné successivement, depuis la réponse dernière de A. Furtwaengler au premier rapport. — W. Dörpfeld, ensuite, a travaillé avec ses divers collaborateurs, de 1907 à 1909, de 1921 à 1923, de 1927 à 1929. Les résultats généraux sont synthétisés aux p. 26-28. Comme ils paraissent prouver, selon l'éminent savant, la véracité des anciens témoignages littéraires, notamment de celui de Pausanias, on nous offre d'abord, rassemblées, ces données acquises : ce que nous savions, p. ex., sur la maison royale d'Enomaos, le temple d'Héra, le Pélopieon, l'Hippodameion, la grotte « idéenne », le stade, les maisons préhistoriques. Puis sont recueillies les mentions de la tradition écrite, relatives aux jeux pré-doriens, d'Éphore à Phlégon de Tralles, et l'on ajoute ici ce que peuvent nous apprendre les produits des fouilles (terres-cuites, petits bronzes) sur le début des jeux (les travaux de R. Vallois dans la *REA.*, à propos d'Héraclès et de la course du stade, de Pélops l'Olympique, ont été fâcheusement traités par préterition). Des jeux, l'attention de M. W. Dörpfeld va aux habitants pré-doriens,

1. Réutilisée sur un candélabre (?) du Vatican.

Pélasges, Achéens, du site de l'Altis, et à leurs dieux : il cherche à distinguer les dieux des Pélasges, et les dieux grecs ; long préambule de 72 pages denses, où les notes se noient dans le texte. Ensuite, du moins, est abordée la fouille, et, aux p. 73 à 102, le livre nous donne en détail les résultats obtenus par la découverte des constructions 1-7 (2-3, 4-5-7 : maisons à absides) ; trois tombes proto-historiques ont été aussi exhumées : pour les maisons et les tombes, l'auteur propose une conclusion chronologique (première moitié du II^e millénaire), par comparaison avec Thermos et Amyclæ surtout. Mais on s'étonnera qu'il tienne si peu compte des divers travaux méthodiques de M. C. W. Blegen p. ex., ou d'autres, en d'autres points de la Grèce.

Le problème des eaux devait tenter un spécialiste : au pied du Cronion, une source naturelle retient l'attention ; dans cette région, les fouilles de M. W. Dörpfeld nous ont rendu la grotte de l'Ida, et l'emplacement de l'autel d'Héraclès. Pour la grotte, selon l'auteur, on peut suivre les transformations du xv^e s. av. notre ère au temps de Pausanias. Mêmes aménagements au Pélopion, dont l'étude est faite ensuite ; à la p. 125, l'histoire de l'Héraion est abordée à son tour (avec la collaboration de M. H. Schleif) ; on sait que M. W. Dörpfeld pense distinguer là trois états successifs, dont le premier remonterait avant le I^{er} millénaire ; ses idées, — précédemment exposées déjà, notamment dans les *Athen. Mitteil.*, — ont été souvent discutées ; mais l'étude est très importante ; elle s'accompagne de plans détaillés (fasc. à part, 9-16), donnés ici pour la première fois. Sont étudiées aussi à cette place (après les annexes orientales de l'Héraion), certaines questions théoriques capitales que l'édifice a posées (nature des colonnes et de l'entablement, rapports avec l'Orient ou « autochthonie » du type primitif du temple grec¹, problème de la statue de culte) : une comparaison est tentée de l'Héraion avec la maison princière homérique (p. 215-221).

M. W. Dörpfeld en vient alors au temple de Zeus : un exposé de Fr. Forbat (p. 222-261) résume l'histoire de la construction et des changements intérieurs qui l'ont affectée jusqu'à l'érection de la statue chryséléphantine de Phidias (résumé : p. 247) au plus tard. Il y aurait eu successivement : le dallage de *póros* de Libon, avec les pierres qui soutenaient divers ex-voto et autels ; puis l'état correspondant à l'introduction de la statue chryséléphantine : état préparé peu à peu par l'enlèvement d'une partie des plaques de *póros* (parties I-III)², par la pose d'un nouveau dallage, commencé à l'Est, par la remise à un niveau plus bas des plaques de *póros* de la partie II. Ensuite, on aurait abaissé le dallage de la partie III en le recouvrant d'une nouvelle couche de *póros*, posé des plaques de calcaire sur tout le *póros* de la partie II (d'Ouest en Est).

Simultanément ou peu après, aurait été faite la pose du dallage en

1. Et du chapiteau dorique ; cf. les passages signalés par la fig. 51, à la p. 199.

2. Cf. le plan, pl. 18, où *quatre* parties sont distinguées à l'intérieur du temple de Zeus (*ibid.*, pour les remaniements).

pierre bleu sombre, celle des plaques de *pôros* de l'Est, puis celle du rebord de marbre blanc en II et III ; on a ainsi installé la statue de culte, puis disposé les séparations en *pôros* recouvert de stuc. Certains effets de tremblements de terre sont sensibles : ils ont entraîné le ravalement du stylobate et du sol des bas-côtés, dans la partie n° I, et la pose de mosaïques dans le *pronaos* ; d'époque romaine seulement, date le dallage en marbre. Si l'ordre de marche des travaux ainsi décrit, appuyé sur de minutieuses observations, est exact, on pourra penser que les peintures de Panainos ont été ruinées avec l'intérieur du temple, avec la grande statue de Phidias. La conclusion de M. Fr. Forbat est, en effet, que les barrières que l'on dit avoir été associées avec ces peintures sont plus récentes que le parquet autour du trône, et qu'elles ne font pas partie de la composition originale du décor extérieur de la statue. Mais le texte de Pausanias reste contraire à cette observation, et la conclusion pourra être critiquée.

Un XI^e chapitre est consacré à d'autres recherches secondaires, en divers lieux : au pied de la colline de Cronos et sur cette colline sacrée ; sous le Prytanée, où a été trouvée une fondation en navette (p. 263-266), au sujet de laquelle il eût fallu comparer certains dispositifs protohistoriques de Malte et des Baléares. M. W. Dörpfeld a pensé qu'on avait reproduit la forme d'un vaisseau, mais il ne cite pas de terme de comparaison qui soit démonstratif. M. H. Schleif a étudié à cette place le gymnase, et M. W. Dörpfeld lui-même, ensuite, le site de Pisa.

On lira avec une grande attention, et un profit constant, toute cette partie de l'ouvrage. Il est plus difficile de se sentir en sécurité par la suite, quand W. Dörpfeld oppose si dogmatiquement ses idées sur l'ancienneté d'Olympie aux conclusions de A. Furtwaengler, à celles de E. Buschor, par ailleurs, pour faire intervenir (p. 290-395) un long excursus, où il y aurait passablement à reprendre, sur l'origine orientale, de la plus ancienne industrie artistique des Grecs, cherchée ici du côté des pays sémitiques de Phénicie et d'Arabie. J'ai dit ailleurs (*Man. Sculpt.* I, *Période Archaique*, p. 121 sqq.) ce qui entrait, dans cette tentative, de risque scientifique. On accordera du moins au défenseur de ces idées dangereuses le courage de sa si personnelle attitude, qu'aucune critique n'aura pu modifier (il y en a eu de trop violentes !), ni même le témoignage des fouilles les plus récentes, de Crète ou de Syrie. *Lux ex Arabia*. Evans et Minos sont vertement récusés. Pour W. Dörpfeld, à jamais, l'art mycénien restera *allphönikisch*, tandis que le « corinthien » représente un *jung-phönikisch* attardé. N'attendons plus de salutaire palinodie, ni là, ni ailleurs.

Le texte du second tome est composé de *Beigabe*, qui continuent la série des excursus. Un, d'abord encore, sur « les Phéniciens en Grèce au II^e millénaire » ; un autre sur les Phéniciens à Athènes (Cécrops et les Géphyréens !), un troisième sur les Phéniciens comme « lavones » (Ioniens primitifs) et « Hanebut » des hiéroglyphes d'Égypte. Qu'on se sent loin de l'Altis ! Il faut, pour qu'on y retourne dans une sérénité relative, l'exposé dû en partie à M. P. Goessler, sur la statuette de bronze de l'Héraïon I (*Beil.* 17), et les trouvailles d'objets

de fer (*ibid.*). Sérénité relative, car la nouvelle interprétation des frontons du temple de Zeus, si chancelante, a été fondée sur l'identification, tellement hypothétique elle-même, de l'Areios de bronze de l'Héraion, qui n'est peut être qu'un simple guerrier. J'ai dit ailleurs, et ici même déjà, ce qu'on pouvait objecter à toute cette partie, si conjecturale, qui termine le volume (cf. *Rev. Archéol.*, 1936, II, p. 99-103 : *Sur les frontons d'Olympie*). Inutile d'y revenir.

On préfère insister ici sur les éléments utiles et neufs que les deux volumes apportent, là où on les peut saisir : quant à la proto-histoire, si instructive, de l'Altis, notamment.

Ch. P.

Humphry G. G. Payne et Gerard Mackworth Young, *Archaic marble sculpture from the Acropolis* ; gd in-4° (33 × 26), xiv + 76 p., 140 pl. London, Cresset Press, 1936. — Cet ouvrage remarquable, dont l'auteur principal est, hélas ! si prématurément disparu, se présente comme un « catalogue photographique », — le mot est des auteurs — pour les documents sculptés archaïques d'Athènes. On a voulu surtout *illustrer* les deux Répertoires de G. Dickins (1912) et de St. Casson (1921), qui étaient un inventaire descriptif des Musées de l'Acropole. Mais l'introduction érudite de feu H. G. G. Payne renouvelle sur nombre de points notre connaissance de tout l'art attique primitif. On sait que l'auteur (*Rev. arch.*, 1936, II, p. 205) venait de faire, coup sur coup, deux découvertes capitales : l'une sur l'origine de la Coré à la chouette, dite jadis « Aphrodite à la colombe », de Lyon (cf. ici, pl. XXIV) ; l'autre, plus nouvelle encore, concernant le Cavalier Rampin. Par une méthode de tâtonnements expérimentaux (dont on aurait bien dû s'aviser plus tôt !), — et après avoir « essayé » la tête du Louvre, à tort, sur le prétendu « Dionysos » de la Voie sacrée de l'Académie (Portes thriasiennes), qui n'est qu'une simple statue funéraire, plus récente, — H. G. G. Payne a réussi sans contester pour le Cavalier 590, trouvé en 1886 à l'Acropole, et dont la tête, recueillie isolément à Athènes, dès 1877, était passée depuis lors au Louvre. Nous avons là désormais la plus ancienne grande figure parmi les Cavaliers de l'Acropole (560-550) : un vainqueur (aux Jeux pythiques ?), couronné de chêne. On note le mouvement de la tête, qui détruit déjà la frontalité. La monture a été elle-même en partie reconstituée, avec quelques fragments identifiés au Musée de l'Acropole (tête, crinière, pattes). Une des mains du cavalier, retrouvée, d'autre part, au versant Nord de l'Acropole, dans les fouilles américaines de M. O. Broneer, a pu être heureusement rajustée. Ce ne sont pas là les seules nouveautés de l'enquête si diligente : cf. p. 11, pour l'identification d'un Persée (et non : « Gorgone », pl. 13, 3) ; p. 28-29, fragments 136 et 453 ; p. 60-61, torse de Coré, 627.

L'étude commence au début du VI^e s., quand l'art attique inaugure ses apprentissages de la technique du marbre ; une première série

1. L'auteur de ce compte rendu fait ici son *mea culpa*, ayant parlé jadis pour la tête Rampin d'un banqueteur ionien, ou d'un Zeus !

avant les Corés serait constituée par la tête du Dipylon, les Courœ du Sounion, auxquels H. G. G. Payne n'hésitait pas — pas assez ! — à ajouter la vilaine Coré debout de Berlin, et l'Apollon, si suspect, vendu à New-York. Il les admet, hélas ! sans hésitation, mais... sans preuves. A partir de la seconde moitié du ^{vi} s., les Corés interviennent en troupe nombreuse : en tête, la plus « nouvelle », la Coré de Lyon-Athènes, reconstituée¹. L'oiseau tenu est encore appelé ici *dove* ; pourtant, il s'agit indubitablement d'une chouette. Une première série irait de 550 à 530 ; on passe alors de l'ancien *attique* au style archaïque développé (« ripe-archaïc »). Le style archaïque développé, proprement dit, caractérise les temps entre 530 et 500, auxquels appartiennent en majorité les Corés de l'Acropole. L'évolution s'achève avec les trente premières années du ^v s. (troisième période). Il y a ici, naturellement, des subdivisions, par *trois* aussi : trois périodes, par exemple, pour le « ripe-archaïc »² : on note là un goût un peu péremptoire des classements « définitifs ». L'auteur était jeune.

Des comparaisons très précises sont faites au passage avec les Corés de Delphes, de Délos, de Cyrène, de la Grèce du Nord, etc., et une étude spéciale a été consacrée à la Coré d'Anténor (pl. 51-53) ; mais on est un peu surpris de voir, là ou ailleurs, si peu figurer les travaux français les plus récents ; plus encore, on pourrait s'alarmer de la conclusion, qui daterait la Coré d'Anténor de 530, malgré ce que les témoignages antiques, celui d'Hérodote en particulier, nous apportent de plus précis sur les dates de la carrière de l'artiste. Est-ce d'une bonne méthode de sacrifier ainsi la source antique ? Nous avons connu aussi des archéologues qui, pour sauver l'hypothèse de A. Furtwaengler sur la Lemnia, se déclaraient prêts à négliger le Parthénon.

Ch. P.

G. Daux, Delphes au ^{II}^e et au ^I^{er} siècle. Paris, E. de Boccard, éd. 1936 (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 140) ; in-8°, III + 745 p., 8 fig., 5 pl. — Voici de quoi remplacer, et même annuler, bien des études antérieures relatives à une période fort complexe de l'histoire delphique : celle qui va « de l'abaissement de l'Étolie jusqu'à la paix romaine », c'est-à-dire, exactement, de 191 à 31 av. J.-C. Sur cette époque, on disposait surtout (comme il arrive souvent à Delphes), de travaux épars, fragmentaires, et très inégaux de valeur et d'utilité : certains, en dépit de leur mérite, limités par leur genre même ; ou pratiquement inaccessibles, comme ceux de Nikitsky ; certains autres absolument arbitraires, et qu'il fallait à chaque instant faire passer par un contrôle difficile, sinon impossible. Avec G. D., on n'a plus rien de tel à redouter ; il ne cesse, dans la masse considérable d'informations qu'il regroupe et revise, de

1. Pour l'arrangement des plis de son vêtement, cf., aussi, la stèle du guerrier d'Icaria, *AJA.*, V, 1889, pl. I.

2. Même goût des divisions et subdivisions par trois dans l'ouvrage, compliqué, de R. J. JENKINS, *Dedolica*, qui vise par trop à classer un à un les documents laconiens, corinthiens, argiens, rhodiens, de 670 à 620.

distinguer ce que l'on sait de ce que l'on pressent, ce qui est prouvé de ce qui n'est que probable ; soumettant d'ailleurs à notre appréciation tous les éléments de son enquête, à côté de ses résultats. Nous y gagnons d'avoir ainsi en mains, non seulement une étude exhaustive portant sur 160 années d'histoire, mais un véritable recueil de documents de toute espèce, depuis l'authentique pièce d'archives que constitue une inscription jusqu'au moderne instrument de travail qu'est une table chronologique. A titre d'exemple (car l'analyse d'un tel contenu serait longue), le chapitre relatif aux rapports de Delphes avec les monarchies hellénistiques (p. 497-520 ; cf. p. 293-302) ; il se réfère à une bonne trentaine d'inscriptions, dont 7 sont intégralement reproduites, et, sur ce nombre, celles qui concernent les *Eumeneia* et les *Allaleia* font, en outre, l'objet d'une traduction, et d'un commentaire spécial ; à signaler aussi, du point de vue pratique, au moins, des listes comme celles des archontats et prêtrises (dont la mise au point, enfin correcte, a nécessité plus de 100 pages préliminaires), des proxènes, des statues et offrandes romaines, des magistrats locriens et phocidiens. En somme, nous avons là, sur la période envisagée, tout ce qu'il était humainement possible de rassembler et d'examiner. Je ne sais s'il est un seul point de détail auquel l'auteur n'ait songé, sur lequel il ne se soit expliqué. Chronologie, institutions, vie politique, religieuse, économique, démographie même, tout cela s'agence avec ordre en une construction robuste, dont les parties proprement historiques s'appuient sur des matériaux éprouvés minutieusement, un à un. A aucun moment, d'ailleurs, de ce rigoureux contrôle n'a été perdu de vue le dessein principal : mettre l'épigraphie au service de l'histoire. Comment l'auteur y réussit, c'est ce que montrent notamment, dans la 2^e partie, les chap. IV (Delphes contre l'Amphictionie) et V (Persée), et dans la 3^e, le chap. VI (Athènes et Delphes ; cf. Appendice XII : Pythaïde). On lui saura gré enfin d'avoir parlé toujours, et même dans les discussions les plus sévères, un langage à la fois aisé et ferme, clair et personnel : il est bon que, maître de sa matière, l'historien le soit également de son art.

P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE.

G. Daux, *Pausanias à Delphes* ; in-8°, 205 p., IX pl. hors texte. Paris, A. Picard, s. d. (1936). — Après une excellente introduction bibliographique (mais la traduction de l'abbé Gedoy est à dater de 1791), l'auteur de ce livre aussi solide que brillant a établi, *selon Pausanias*, la liste des offrandes et des monuments du sanctuaire delphique ; puis il a donné un texte et une vivante traduction de la *Périégèse* pour ces passages, en laissant de côté certains excursus. A la suite, les chapitres I-VI commentent les renseignements recueillis. Le chap. VII apporte enfin une conclusion plus générale sur la méthode de Pausanias. L'ouvrage est très bien écrit, sans oiseuse recherche ; il est fort soigneusement présenté, avec une illustration qui l'égaye, même là où elle n'était peut-être pas indispensable. La traduction n'a pas reposé sur un travail de philologie critique préliminaire, l'auteur ayant choisi de suivre, au total, le texte de Hitzig

(pourquoi lui, plutôt que celui de Spiro ?), sans mentionner d'ailleurs assez précisément, semble-t-il, les points où il s'écarterait de son guide philologique, avec les raisons de ses dissidences. La traduction est généralement très soignée.

Le commentaire qui l'accompagne et la localise (ch. I-VI) est un essai d'une acuité critique raffinée, où l'auteur a cherché surtout à dégager les conditions d'emploi du témoignage de Pausanias à *Delphes*. On pourrait reprocher toutefois à M. G. D. de n'avoir d'abord pas envisagé la question de la date du livre X, peut-être distant du voyage même¹ (les trois derniers livres auraient été composés après 180, selon G. Frazer, *Introd.*, p. xv). Cet examen préliminaire eût eu quelque intérêt, certes, pour les conclusions concernant la méthode.

M. G. D. a contrôlé, fort attentivement et intelligemment, son guide à travers « Marmaria » et le sanctuaire principal, vérifiant, pour la première fois, toutes les descriptions par les ruines. Que voit Pausanias ? Surtout les offrandes anciennes². Comment les voit-il ? Objectivement. Dans quel ordre ? Sa démarche est tout empirique, son « ordre », topographique. Que retient-on de ce qu'il a vu, quelle confiance mérite-t-il ? Ce sont là les dernières et principales questions étudiées dans le chapitre VII. L'« honnêteté » de Pausanias (cf. p. 187) sort de là bien reconnue et prouvée, même si M. G. D., — qui a parfois peu de complaisance, voire de charité, dans la défense de son auteur, — ne l'a pas fait acquitter comme écrivain et penseur³.

Comme on souhaite ici de n'être pas trop injuste, ni pour Pausanias, ni... pour M. G. Daux dont la préparation a été si méritoire ! On pourra estimer que sa critique exagère peut-être la hâte du voyageur⁴, tandis qu'il l'a lui-même parfois un peu imitée, en n'insistant guère que sur les points jugés les plus intéressants. La prétendue fébrilité de Pausanias paraîtrait d'ailleurs moins apparente, si le *Pausanias à Delphes* avait fait place, comme il eût convenu, à la longue et minutieuse description de la Lesché cnidienne. Car, devant les grandes peintures de Polygnote, Pausanias se montre tout autre que « pressé ». Il n'est pas assuré, dès lors, qu'il faille souscrire à l'hypothèse selon laquelle le Périégète aurait de plus en plus allongé le pas dans les parties hautes du sanctuaire. Pour M. G. Daux, d'autre part, Pausanias n'est guère qu'un « antiquaire » (p. 178)⁵. C'est pos-

1. H. COMFORT, *AJA.*, 35, 1931, p. 310-318 : vers 150-160 ; cf. *Ph. Woch.*, 19 déc. 1931, p. 1555.

2. Cf. p. 173. P. ne s'intéresserait guère à ce qui est postérieur à 260. Mais ce n'est pas le cas à Olympie, par ailleurs. Il faut faire état sans doute de ce que G. Frazer signalait pour le changement de but des trois derniers livres.

3. On ferait une curieuse « Anthologie » des aigreurs et malices de la critique archéologique moderne, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, pour le jugement porté contre Pausanias. Il n'en reste pas moins que les fouilles lui donnent, de plus en plus et presque partout, raison. M. G. D. le reconnaît pour Delphes, notamment ; et pourtant ce qu'il a écrit lui-même sur Pausanias, p. 2-3, 6, 61, 67, 105, 108, 191 (surtout !) n'est pas toujours très bénin.

4. Cf. p. ex. p. 62, 67, 116, 181, 189.

5. La comparaison avec l'amateur partial pourrait être discutée.

sible ; mais on objecterait qu'il ne néglige pas partout, du moins, l'histoire récente, lorsqu'elle l'attire (excursus sur les Galates!), et qu'il a laissé de côté, assurément, d'importantes « antiquités ». Le dénombrement de ces « oublis » n'impliquerait-il pas parfois certaines préoccupations religieuses ? S'il est vrai, comme le croit Sir G. Frazer, — et cette intéressante hypothèse eût mérité discussion, — que la méthode des trois derniers livres (après 180) a changé, et que l'auteur s'est plutôt soucié là *des légendes*, aitiologiques et autres¹, peut-être expliquerait-on plus aisément ainsi certains silences, quelques énigmes, et le caractère capricieux du l. X de la *Périégèse* ?

Voici de menues observations : dans le tableau des p. 17-20, une colonne *des dates* eût été, je crois, bienvenue (cf. p. 175, 191). L'enquête néglige trop certaines études faites sur le Guide de Pausanias *ailleurs qu'à Delphes et Olympie* (et là même le chapitre de Sir Ch. Walston, *Alcamenes*) ; voir, en outre, Immerwahr = Laconie, Kéramopoullos, P. Guillon = Béotie, etc. — Pourquoi (cf. p. 96) Pausanias a-t-il fait un tableau d'ensemble des trésors à Olympie, et pas à Delphes ? C'est qu'à Delphes, les trésors étaient dispersés. P. 38 et p. 152, c'est avec raison qu'est repoussée la correction (?) de W. Klein, pour l'impossible *Καλόνου*. Comme P. ne lui donne pas d'ethnique, et qu'il nomme, avant, Onatas d'Égine, on pourrait penser une fois de plus à son associé Callon, le nom, au génitif, ayant juste le même nombre de lettres *Κάλλωνος*, et l'erreur paléographique s'expliquant en ce cas. La question des énigmes de Marmaria, p. 59 sqq., est-elle résolue ? Il reste difficile de penser que Pausanias ait pu appeler deux *trésors* des *naoi*, puisque, ailleurs : VI, 19, 1 (cf. Daux, p. 96, n. 3), il emploie bien *θησαυροί* pour cette sorte d'édifices. Les premiers « temples en ruines » pourraient avoir été plutôt les *petits* temples (archaïques!) qui dominent encore la Terrasse des autels. La note 1 de la p. 67 ne paraît pas ruiner l'argumentation de R. Vallois, car il n'est pas douteux que Pausanias omette sciemment (Marmaria, Mt de Lysistrate, etc.), ou mentionne moins en détail (Épidaure), les monuments en forme de *tholoi*, affectés dès l'époque homérique à des cultes chthoniens. Pour *ἄγαλμα* (p. 66, n. 1), cf. le sens proposé par P. Guillon, dans son étude de la *Rev. philol.*, 1936, sur la stèle d'Agamédès. — P. 79, il y a eu, au iv^e s., toute une école de sculpteurs arcadiens, dont Samolas (cf. Max. Collignon, II, p. 155), qui a pu contribuer à la décoration du temple de Tégée, sous les ordres de Scopas ; or, cela pourrait avoir provoqué l'indication donnée par Pausanias qui parle abusivement, pour l'offrande delphique faite après 370-369, des *Tégéates* (d'ailleurs rivaux typiques des Lacédémoniens). — P. 88, n'eût-il pas fallu mentionner au moins, pour l'offrande de Marathon, la prétention de Pomtow à remplacer Phidias par *Hégias* (*Delphica*, II = *Klio*, VIII,

1. Tout au moins de certaines légendes, celles que des causes religieuses n'interdisaient pas de relater, d'où certains silences, sur la Tholos, sur Cléobis et Biton, sur le Sphinx des Naxiens ; et certains bavardages (histoire de Phalanthe à Tarente, de l'œkiste Triopas) ; d'où la *longue description* de la Lesché.

1908, p. 91 sqq.), en marquant les difficultés de la question, pour les dates. — P. 98, la base cnidienne de Triopas, des Létoides et de Tityos n'est « hétéroclite » (Daux), que si on la distribue sur deux socles, ce que M. G. D. propose précisément de ne pas faire, et ce que je jugerais en effet inutile : le bon Triopas, œkiste¹, « équilibrait » le méchant Tityos (cf. l'étude de Mme Zancani-Montuoro sur la nouvelle métope du sanctuaire du Silaris, *Critica d'arte*, I). — P. 108, l'« étrange erreur » sur le Trésor de Cnide et sa dédicace me paraît plutôt vénielle : Pausanias ayant bien pu lire, tout de même, toute l'inscription, et ajouter sa réflexion (banale) sur le faste des donateurs (« ou plutôt, pour faire montre, etc. »). — P. 181, n. 1, il n'est pas sûr, au contraire, qu'il faille, dans l'ex-voto de Daochos, attribuer les neuf statues à Lysippe. L'*aition* des pêcheurs de Methymna et du Dionysos Phallène (n° 7)², évoquant assez directement l'histoire de l'Hermès Perphéraios d'Epeios (dans les *diégéseis* de Callimaque), méritait peut-être un commentaire ; et aussi l'arrangement du fronton Ouest du temple d'Apollon, récemment réétudié par R. Vallois à propos du péan de Philodamos de Scarphée.

Ch. P.

Bernhard Schweitzer, *Das Original der sogenannten Pasquino-gruppe. Abhandlungen der philologisch-historischen Klasse der sächsischen Akademie der Wissenschaften*, t. XLIII, 1936, I-IV + 115 p., 85 fig. (p. 117-156) et 3 pl. — L'étude que consacre Mr. Schweitzer au groupe célèbre, mais trop peu compris jusqu'ici, dit-il, du Ménélas portant Patrocle mort, s'appuie non seulement sur une observation minutieuse des différentes répliques que nous possédons de cette œuvre, mais aussi sur de très nombreux essais de restitution entrepris à l'aide des moulages de tous les fragments conservés et patiemment poursuivis durant plusieurs années.

M. Schweitzer classe les répliques considérées comme étant celles du groupe de « Ménélas portant Patrocle » en deux catégories. L'une comprend le torse du Palazzo Braschi à Rome, dit Pasquino ; le groupe du Palais Pitti de Florence, qui provient du Mausolée d'Auguste à Rome (fig. 1 à 4) ; le groupe de la Loggia dei Lanzi, qui a été trouvé à Rome près de la Porta Portese et ensuite transporté à Florence par Cosme I^{er}, grand duc de Toscane, ainsi que celui du Palais Pitti ; les fragments nombreux, mais fort mutilés, de deux groupes identiques trouvés dans la Villa Hadriana, actuellement au Vatican (fig. 5 à 10 d, fig. 11) ; un fragment de Budapest ; une tête de Ménélas au château de Goluchow en Pologne, achetée à Rome au XIX^e siècle par le prince Witold Czartozyski (fig. 12 à 14) ; une tête de Leningrad à l'Ermitage, tête de Patrocle trouvée à Rome près du Monte Citorio ; et une statuette du Martin von Wagner Museum à Würzburg (fig. 16). A cette série, se rattachent des reliefs et des gemmes, dont les plus

1. Cf. *Hymn. Apollon*, v. 212.

2. Encore un *xoanon* de bronze martelé sur âme de bois (cf. les nouvelles statues des Létoides de Dréros). Et l'on m'annonce, à Agrigente, la découverte de trois statues de bois très primitives, en forme de planches ou de colonne.

importantes sont : un onyx de Paris, n° 1816 du Cabinet des Médailles (fig. 19 a), et une pâte d'émeraude, de Berlin (fig. 19 c). Ces documents doivent nous permettre de reconstituer complètement le groupe de Ménélas et Patrocle. Par ailleurs, M. Schweitzer range dans une autre série certaines pièces comme les fragments du Musée archéologique d'Aquilée (fig. 20 et 23), où des proportions anatomiques très différentes dénoncent à son avis un groupe de sujet semblable, mais de composition *différente* : celui d'Achille et Penthésilée, analogue à celui restitué par Mr. Lugli avec l'Amazone de Sette Bagni et le « Guerrier » de Genève.

La restitution du groupe de Ménélas et Patrocle, faite par M. Schweitzer (pl. I à III) corrige, sur plusieurs points, la pose des répliques actuellement exposées ou moulées. Le coude droit du mort est placé sur la main gauche de Ménélas, qui le soutient. Les avant-bras des deux personnages ne se touchent plus ; la main de Patrocle effleure seulement le bras du compagnon qui l'emporte hors du combat, un peu au-dessous de l'épaule. La tête de Ménélas n'est ni courbée, ni levée au ciel, mais droite ou plutôt légèrement rejetée en arrière dans une pose d'attention et d'orgueil. Le problème le plus difficile à résoudre était celui du bras gauche pendant de Patrocle, dont aucun document ne nous a rien conservé. M. Schweitzer déduit du gonflement de l'attache de l'épaule que le bras était légèrement contracté ; la main qui le terminait tombait juste au niveau de la plinthe, devant le pied gauche de Ménélas. Un fait très curieux est qu'une pose absolument analogue, pour un bras, se trouve dans la Judith de la galerie Spada à Rome, œuvre de Guido Reni ; il s'agit du bras d'Holopherne assis. Or, Flaminio Vacca dit que cette figure de Patrocle, retrouvée en son temps près de la Porta Portese et qu'il considère comme étant celle d'un gladiateur mourant, était intacte au moment de la trouvaille. Il n'est pas invraisemblable que Guido Reni, qui recommandait souvent à ses élèves de dessiner et d'imiter, non seulement les têtes, mais aussi les mains et les pieds des statues antiques, ait copié ce bras, dont l'allongement souple et élégant était fait pour lui plaire.

Dans l'interprétation du groupe, M. Schweitzer s'en tient à l'opinion déjà émise par E. Q. Visconti, soutenue par P. Wolters, W. Amelung, E. Löwy, F. Studniczka, Lugli, etc. : c'est Ménélas tenant le cadavre de Patrocle qui était représenté, cela malgré les objections d'Overbeck, d'Arndt et de Carl Robert. M. Schweitzer s'appuie sur le texte du chant XVII de l'*Iliade*, qui était pour les anciens la Μενελάου ἀριστία. Dans ce chant, Ménélas est le premier au combat ; pour sauver le cadavre de Patrocle, il accomplit plusieurs exploits racontés en détail : il tue Euphorbos et plus tard Podès, qui était pour Hector ce que Patrocle était pour Achille ; c'est Ménélas enfin qu'Athéna excite au combat et reconforte à plusieurs reprises. Aux vers 587-590, Apollon, sous les traits de Phainops, dirige vers lui la colère d'Hector, en disant à celui-ci que Ménélas vient de soulever le mort, et s'apprête, à lui seul, à l'emporter hors de l'atteinte des Troyens. C'est ce moment qui a été choisi par l'artiste : Ménélas attend l'occasion favorable pour rejeter sur son épaule le cadavre

qu'il vient de saisir, pour l'enlever hors du combat qui fait rage autour de lui. Y réussira-t-il ? Voilà la question dramatique que pose ce groupe si savamment composé. Le sculpteur devait être un amateur averti de la poésie homérique ; il suit la tradition jusque dans le détail des blessures de Patrocle, et il ne s'en écarte que pour l'aspect et les formes juvéniles de celui-ci. C'est là un point qui repose sur certaine conception du caractère de Patrocle ; elle se faisait, sans doute, déjà jour dans les *Myrmidons* d'Eschyle, et elle fit voir en Patrocle l'*éromène* d'Achille. Il est probable que le sculpteur du groupe de Ménélas et Patrocle a suivi cette théorie pour obtenir un effet tragique de contraste entre la vie vigoureuse de Ménélas et le corps jeune et charmant confié à sa sollicitude.

L'original du groupe était un bronze, car l'exactitude des copies montre qu'elles ont été exécutées d'après des moulages. Elles ne diffèrent que par la qualité du modelé, et par des étais, d'ailleurs disgracieux et certainement ajoutés après coup.

La plénitude des formes et la connaissance parfaite de l'anatomie sont vraiment classiques ; ils caractérisent ce style de la fin du III^e siècle, en partie issu de l'art lysippique, et qui a certainement inspiré des œuvres comme le Gaulois combattant du Louvre (fig. 78), ou l'Amazone de Naples (fig. 80 f), qui proviennent de l'ex-voto d'Attale I^{er} de Pergame. L'auteur reconnaît dans la décoration du casque de Ménélas — l'oiseau à queue de serpent représenté sur la visière et les deux reliefs avec un léopard s'apprêtant à dévorer un oiseau, — de savantes allusions aux voyages du héros en Éthiopie et en Libye (cf. *Odyssée* IV, 81 sqq.), qui seraient dans le goût de la science pergaménienne et dénoteraient une opinion personnelle de l'artiste sur la vraisemblance des données géographiques et historiques contenues dans les poèmes homériques. Or, parmi les artistes de la cour d'Attale I^{er}, nous en connaissons un, formé à l'école de l'art attique, et qui s'est illustré dans le domaine de la littérature et de la philosophie. C'est Antigonos de Carystos, dont les biographies de philosophes, d'après ce que nous en a transmis Diogène Laërte, trahissaient un goût très vif et une connaissance approfondie de la poésie homérique. Antigonos faisait remarquer dans son ouvrage que Pyrrhon, Palémon, Crantor et Méné-demos même qui a été son propre maître, ont beaucoup aimé Homère, qu'ils l'ont préféré à tous les autres poètes. Ce sculpteur philosophe devait être parvenu, au moment de la création du groupe de Ménélas et Patrocle, à l'âge fécond de la maturité ; né en 290-295 av. J.-C., il était en 230 — date fixée par Mr. Schweitzer pour le « Pasquino » — âgé d'une soixantaine d'années. Est-il l'auteur de cette œuvre si riche de science ? Est-ce lui qui a résolu le problème du groupe plastique, problème essentiel posé par la sculpture du III^e siècle ? Mr. Schweitzer le pense, mais, sagement, il ajoute que l'avenir décidera si cette attribution n'aura été qu'un détour utile pour approcher l'essentiel de cette création si intéressante.

J. GRODECKI.

H. Thiersch, *Artemis Ephesia, eine archäologische Untersuchung* ;
I. Katalog d. erhaltenen Denkmale (dans les *Abhandlungen d.*

Gesellsch. d. Wiss. zu Göttingen, phil.-hist. Klasse, III, 12); Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1935, in-8°, 149 p., 76 pl. — J'ai déjà signalé dans mon bulletin annuel de la *Rev. ét. grecques* cet important répertoire des types hellénistiques de l'Éphésia. L'auteur a volontairement limité son enquête aux temps où la déesse, — de renommée plus que méditerranéenne, alors ! — était représentée canoniquement avec cette gaine couverte de fausses mamelles et de décors symboliques, qui l'a fait appeler « polymaste », en Grèce, ou *multimammia* par les Latins.

Pour les origines du type, le trésor de la base A, de l'Artémision d'Éphèse, les ex-voto du temple B et des édifices suivants, donnent toujours le matériel¹. On se reportera à l'étude que j'avais esquissée en 1922 (*Éphèse et Claros*, p. 451 sqq.). M. H. Thiersch n'aborde pas ici cette période, où il eût été pourtant intéressant de remonter. Comment nous figurer, par exemple, le tableau « de style très archaïque » qu'avait peint Timarété, fille de Micon, au dire de Pline (XXXV, 147) : une Artémis, qui se trouvant à Éphèse, devait bien être l'Éphésia ?

Le renouvellement hellénistique de l'iconographie divine a eu une fortune singulière, sur laquelle il est curieux qu'on ait si peu insisté jusqu'à ce jour. Car les artistes de l'antiquité romaine, et, à leur suite, ceux des temps modernes, ont préféré les modèles nouveaux, peut-être en raison même de leur aspect plus tératologique ; j'ai montré que pour la triple Hécate, comme d'ailleurs pour l'Éphésia, la complication n'était pas aux origines, mais *dans les suites* : Myron faisait encore une Hécate éginétique à un seul corps et un seul visage ; Alcamène donne à la déesse l'aspect, devenu canonique par la suite, de la *Trivia*.

On eût été heureux d'apprendre ici, au juste, où et quand a commencé la représentation de la *Multimammia* éphésienne. M. H. Thiersch a rassemblé du moins les matériaux pour une étude de cette sorte. Son catalogue est très richement documenté, et à partir du II^e siècle avant l'ère chrétienne, il nous apporte, pour le monde entier, bien des précisions, jusqu'à nos jours : ce n'est pas moins de deux cent soixante spécimens de l'Éphésia que M. H. Thiersch a retrouvés et décrits ! Ils sont exécutés sous toutes les formes et avec les matières les plus diverses : marbres, bronzes, terres-cuites, mosaïques, intailles, peintures, etc., voisinent ici. Le répertoire sera précieux pour la comparaison des multiples symboles.

La diffusion du culte de l'Éphésia a été telle — grâce à l'oracle et aux mystères de Claros — qu'on ajouterait encore à un dépouillement si consciencieux. M. F. Chapouthier a signalé un inédit qu'il se propose de faire connaître. M. G. Annibaldi, de son côté, a découvert une Éphésia acéphale en marbre de Luni parmi le matériel sacré, recueilli dans un édifice d'époque impériale tardive, au Kil. 7 de

1. L'essai tenté par M. E. Löwy pour dater tout le « trésor » d'Éphèse du temple D, en supprimant les temples A C, a été condamné dès son apparition. Cf., maintenant, E. GJERSTAD, *Ann. of archaeol. a. anthropol.*, XXIV, fasc. 1-2, juin 1937 (sur la chronologie archaïque des couches éphésiennes).

l'Appia Nuova (*Noi. scav.*, 1935, p. 76-105 ; cf. p. 84 sqq., n° 9 : haut. 0,41). A la Mostra Augustea, à Rome, l'absence de la déesse étonne. On verra ci-après le compte rendu de l'ouvrage synthétique, si intéressant, dans lequel M. H. Thiersch a dûment exploité les premiers résultats de son enquête. — C'est peut-être encore sur les destinées modernes du type hellénistique de l'Éphésia que le catalogue nous apprend le plus. Le Moyen Age avait eu quelque aversion, semblait-il, pour une réalisation d'apparence aussi étrange — quasi monstrueuse — celle que nous présentent les statues de Naples ou de Rome¹ ; et il est assez curieux que les artistes romans en aient si peu tiré parti, eux que ne rebutaient certes pas les bizarreries tératologiques. Ils se sont contentés d'une allégorie de la fécondité plus humaine : la Femme allaitant, dont l'Antiquité donnait aussi le modèle². Mais lors de la Renaissance — quand la première Éphésia eut reparu à Rome, avant 1508 (cf. Müntz, *Précurseurs de la Ren.*, 1882 ; Lanciani, *Storia degli scavi*, 1902), le type connut une fortune éclatante, dont l'ouvrage témoigne utilement. Dans la *Stanza della Segnatura*, Raphaël a fait supporter par deux Éphésiennes engainées, le trône de la Philosophie. Ses élèves ont utilisé la même image dans les Loggie du Vatican, en l'encadrant de motifs « pompéiens ». Falconetto à Mantoue, Giulio Romano au Palais du Té (Casino de la Grotte), reprennent l'étrange icône orientalisante, et l'« animent » dans des scènes, où elle joue à l'occasion le rôle de sage-femme (Palais du Té).

Quand Lorenzo Lotto peint l'antiquaire Odoni de Venise, en 1527, il lui place une statuette de la *mullimammia* sur la main. Les graveurs ne pouvaient méconnaître cette rareté : Joh. Mercerus, en 1592, J. Sambucus, en 1599 l'utilisent ; Enea Vico, Abr. Gorlaeus, Seb. Serlio, vers les mêmes temps ; celui-ci et Abr. Gorlaeus la transforment en Caryatide ; on retrouve l'Éphésia sur un tableau de Giamb. Tiepolo (1756), dans les dessins de J. B. de Cavalleriis. Notons que si cette Éphésia a été souvent à l'honneur sous son type *baroque* (hellénistique), sur l'axe Rome-Berlin, dans les jardins d'Italie et d'Allemagne, — à Este, à Postdam, — on n'en verrait aucune image à Versailles. Les artistes de Louis XIV, qui suivaient l'antique de si près, n'ont point adopté cette forme incongrue et un peu comique. Hogarth, au XVIII^e s., l'a fait dessiner par des *putti* d'une imaginaire École des Beaux-Arts : « Antiquam exquirite matrem », dit la légende. Cette « mère », certes, eût eu moins de succès que la Diane rapportée à Léocharès, dans les bosquets du Roi-Soleil : celui-ci aimait les formes

1. C'est incontestablement, de ce côté que l'Éphesia hellénistique a été le plus reproduite. On n'en connaît que quelques types statuariens en Orient : à Éphèse même, et à Smyrne (cf. n°s 32-37). Ce qui est instructif.

2. Allégories d'Alexandrie, d'Italie, et de Carthage : il n'y a pas lieu de revenir ici sur les conclusions de mon article des *Mél. Maspero*, même après l'étude parue *JRS.*, XXVII, 1937, p. 114 sqq. (*Terra mater or Italia ?*) — Les vierges noires ont succédé aux divinités noires : L. BRÉHIER, *CRAI.*, 1935, p. 386.

abondantes, mais naturelles. Notons que de nos jours l'Éphésia a reparu¹ sur les timbres-postes de la Libye italienne. Ch. P.

Hermann Thiersch, *Ependytes und Ephod. Gottesbild und Priester-Kleid im alten Vorderasien*, t. VIII des *Geisteswissenschaftlichen Forschungen* publié sous la direction de **W. Mitscherlich**. Éditions Kohlhammer. Stuttgart, 1936, in-4°, xxii + 225 p., LIV pl. — M. Thiersch avait publié, comme on voit ci-dessus, dans les *Abhandlungen... von Göttingen*, t. III, 12, 1935, une étude sur le vêtement cultuel de certaines divinités d'Asie Mineure, notamment l'Artémis Ephésia. Ce nouveau livre insiste sur la diffusion du vêtement sacré et sur son sens symbolique. D'après les renseignements que nous fournissent de nombreuses monnaies antiques, des statues et statuettes de marbre, quelques bronzes et quelques reliefs votifs, il y a eu, en Asie Mineure, Syrie et Palestine, surtout aux ⁱⁱe et ⁱⁱⁱe siècles après J.-C., un type *uniforme* de statues de culte en vêtement d'apparat. Le corps apparaît droit et raide ; les jambes sont jointes, les pieds parallèles, le corps paré d'un vêtement sans manches, d'étoffe épaisse, venant à peu près jusqu'aux genoux et recouvrant le chiton long. Ce vêtement peut affecter des formes diverses ; chez l'Artémis d'Éphèse, c'est parfois un tablier, qui, retenu à la taille par une ceinture, couvre le devant du corps et les flancs ; chez le Jupiter d'Héliopolis, il entoure complètement le corps du dieu et n'est coupé par aucune ceinture. Son caractère essentiel est d'être un *épibléma*, un vêtement sans manches, que l'on passe par la tête, et M. Thiersch le rapproche ainsi du *pull-over* actuel, au moins par son appellation.

Le riche décor de l'*épendytes* est un décor géométrique de carrés ou de zones, comportant souvent des motifs symboliques ou des représentations de divinités. Or l'*épendytes* simplement divisé en carrés apparaît sur les vases attiques dès le milieu du ^{vi}e siècle (Athéna Promachos sur un vase de Munich, pl. XXI, 3) et spécialement sur les amphores panathénaïques (amphore de Berlin, pl. XXII, 2 ; autre de Munich, pl. XXII, 3 ; autre, du Musée national d'Athènes, pl. XXII, 4). Andocide semble avoir affectionné particulièrement ce vêtement de goût ionien ; il l'a donné à *six* de ses figures d'Athéna (exemples pl. XXIII, 1 ; pl. XXIII, 2 et pl. XXIII, 3). M. Thiersch suppose qu'entre 550 et 520 av. J.-C., l'Athéna de l'Acropole était habillée de l'*épendytes* richement orné ; à l'époque de Pisistrate, les jeunes filles athéniennes auraient offert à la déesse, lors des Panathénées, ce vêtement qui fut remplacé plus tard par le *péplos* purement attique, sur lequel on transporta son décor élégant.

L'Aphrodite carienne porte un *épendytes* orné de sujets mythologiques disposés par bandes ; le rebord supérieur du vêtement est orné de perles, rappel, nous dit-on, de la naissance marine de la déesse.

1. Voir l'importante statue de Tripolis, trouvée en 1912 : n° 29, pl. XXV-XXVII.

(Cf. le fragment du Kunsthistorisches Museum de Vienne, provenant d'Éphèse : pl. XII, et un fragment des magasins du Vatican où le décor de l'*épendylès* est bien conservé : pl. VIII, 3.)

La décoration de l'*épendylès* porté par le Jupiter Heliopolitanus est particulièrement intéressante : on y voit généralement divers symboles astrologiques, notamment des bustes des sept planètes : Sol, Luna, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus et Saturne, qui semblent être la copie d'ornements en feuilles d'or traitées au repoussé. Ainsi, le bronze de la collection de Clercq à Paris (pl. XVII), celui de la collection Sursok (pl. XIII), le bronze, encore, du Musée de Berlin provenant des environs de Baalbeck (pl. XVIII, 1-3), le relief du Musée Calvet d'Avignon (pl. XIX, 1), la statuette d'Istanbul, provenant de Sachné près de Palmyre (pl. XIX, 2), qui a été dédiée par l'officier romain Sextus Rasius Proculus. Le Jupiter Héliopolitainus et l'Artémis d'Éphèse sont les deux divinités que l'on a presque toujours représentées rituellement vêtues de l'*épendylès*. Mais les exemples d'autres dieux et déesses, de héros, de personnages mythologiques, et même de mortels représentés dans ce costume, ne sont pas rares. Apparat traditionnel pour la grande divinité féminine de l'Asie Mineure, qui est une « terre-mère » préhellénique et qui se nomme en Lydie Cybèbè ; en Lycie, Hécate ; en Cappadoce, Mâ ; en Syrie, Atargatis ; c'est elle que l'on peut encore identifier, selon M. Thiersch, avec l'Anaitis perse et, sans doute, l'Ëstar babylonienne. L'Artémis Leucophryène de Magnésie du Méandre apparaît revêtue de l'*épendylès* (pl. II, 1 à 14) dès le début du II^e siècle avant J.-C. ; peu après les monnaies représentant l'Artémis Anaitis d'Apamée nous la montrent dans ce costume (voir pl. I, 10), qui est aussi celui de la Héra samienne (pl. III, 1-5). Le grand dieu céleste des mythologies orientales porte également l'*épendylès* ; par exemple le Baal de Dium en Décapolie, l'Hadad de Damas. Le même vêtement raide caractérise le Zeus Labrandeus de Mylasa en Carie. L'*épendylès* n'est pas seulement connu sur les côtes orientales de la Méditerranée ; il a eu une diffusion rapide : on le reconnaît sur une charmante terre-cuite de la nécropole d'Ibiza (pl. XXX, 1) qui est une Coré, couronnée de fleurs ; et sur une statuette de myste du sanctuaire isiaque de l'Acropole de Cyrène (pl. XXX, 4). Sur les vases attiques à figures rouges du V^e siècle, on peut étudier un emploi très particulier de l'*épendylès* qui est traité comme un vêtement de laine épais à dessins géométriques. Dionysos le porte souvent (cf. le Dionysos-pilier d'un vase de Naples (pl. XXV, 1) ; autres Dionysos à l'*épendylès* sur un vase de l'Ermitage à Leningrad (pl. XXIV, 2) et sur un vase de la collection Dutuit (pl. XXIV, 3). Mais l'influence du costume de théâtre tend à donner l'*épendylès* à plusieurs personnalités mythiques d'origine orientale comme Pâris (cf. le vase de Leningrad, pl. XXVII, 1), les Dioscures sur un vase de Meidias, Nausicaa (vase de Boston, pl. XXVI, 8) et surtout les Amazones. Plusieurs Amazones d'un vase de Munich (pl. XXVII, 5 et 6) sont ainsi vêtues. L'*épendylès* n'était pas porté dans la vie courante par les simples mortels, mais certains documents en révèlent un emploi significatif chez les personnages

qui devaient s'identifier rituellement à la divinité pour accomplir des actes du culte et appeler sur eux une protection particulièrement efficace. C'était le cas du Mégabyze, grand prêtre de l'Artémis éphésienne, comme l'a prouvé¹ (?) une statuette, aujourd'hui perdue, provenant du sanctuaire de Juturne, sur le Forum Romain (pl. XXXVI, 2). L'*épendytès* est ici décoré de la même façon que celui de l'Artémis asiatique : il est orné de rosaces et d'abeilles. Nous connaissons aussi le vêtement de cérémonie pourpre et or, porté par le Mégabyze éphésien au moment de sa *pompé*, qui avait fait le sujet d'un tableau d'Apelle. Les reliefs de Nimrud-Dagh (pl. XXXVI, 3-5) nous montrent Antiochos I^{er} de Commagène, vêtu d'un *épendytès* à carreaux, qui est brodé d'astres. Ce vêtement étoilé est d'usage dans les scènes où le roi apparaît avec Zeus, Héraclès ou Apollon, c'est-à-dire divinisé et conversant parmi ses égaux.

Selon M. Thiersch, nous pourrions encore rapprocher de l'*épendytès* une pièce du vêtement sacerdotal du grand prêtre d'Israël, tel qu'il est décrit dans le livre de l'*Exode* aux chapitres 28 et 39 : l'*éphode*. D'ailleurs, il est à noter que le mot d'*éphode* que l'on rencontre une cinquantaine de fois dans la Bible n'a pas toujours le sens de vêtement sacré, bien que ce sens soit le plus ancien. Parfois (ainsi, *Isaïe*, 30, 22 et 40, 19) l'*éphode* est le revêtement doré des idoles cananéennes ; dans le *Livre des Juges*, 8, 24, ce mot désigne une idole élevée par Gédéon à Ophra ; dans le chapitre 17 du même livre, l'éphrémite Miha élève un éphode et lui consacre un culte réglé sur le modèle du culte de Iahvé à Silo. Mais parfois, l'*éphode* est aussi, dans le texte biblique, une inspiration divine, une possibilité d'obtenir un conseil d'en haut pour les circonstances graves. Ceci est une indication intéressante sur le caractère symbolique de cet objet, toujours porté dans les circonstances solennelles, et dont la décoration nous est décrite en détail. Il était tissé, dit à deux reprises le texte de l'*Exode*, de fils d'or, de bleu, de pourpre, d'écarlate, se détachant sur le blanc de l'étoffe de lin. M. Thiersch suppose, étant donné qu'aucun texte ne nous renseigne sur le dessin du tissu de l'*éphode*, que ce dessin était un simple quadrillage. Sur la poitrine, le grand prêtre d'Israël portait le *choschen*, large pectoral pavé de douze pierres précieuses, sur chacune desquelles était gravé le nom d'une des douze tribus d'Israël. Cet ornement, que M. Thiersch suppose intimement joint au tissu même de l'*éphode*, se distinguait de tout autre ornement sacerdotal analogue rencontré en Orient ou en Égypte, par le fait qu'il était unique et n'a jamais dû exister en deux exemplaires à la fois, puisqu'il était réservé au grand prêtre du dieu des Israélites, successeur d'Aaron. Il contenait un double pouvoir spirituel — que le texte de l'*Exode* nomme *urim et tummim* — qu'il faut se garder

1. Cf. p. 99-100. — [Mais on doutera de la « preuve » : que viendrait faire le Mégabyze à cette place, et même non loin de l'Atrium des Vestales ? Le fragment, petit, a pu voyager. Il n'y a aucune raison de penser plutôt au Mégabyze, dont le costume, dès l'époque d'Alexandre, avait dû s'helléniser. — Ch. P.]

d'interpréter comme un objet magique dissimulé entre les pierres du *choschen* et l'étoffe de l'*éphode*. En effet, il n'est cité que lorsque nous apprenons que les *urim* et *tummim* doivent être sur le cœur d'Aaron, de même que le *choschen*. Quand l'auteur du livre de l'*Exode* nous explique la fabrication du *choschen*, il ne parle pas des *urim* et *tummim*, parce qu'aucun art appliqué ne pouvait les créer. Une tradition israélite veut que les pierres du *choschen* aient brillé d'un éclat surnaturel à l'apparition de Dieu, dans le Saint des Saints. Ce n'est que l'explication symbolique de cette présence divine, qui infusait sa volonté au nom de son suprême serviteur. M. Thiersch propose de revenir, sur ce sujet, à l'interprétation donnée en 1680, par J. Braun dans son *Vestitus sacerdotum Hebraeorum* : « Lapidés illos nihil aliud fuisse quam symbolum præsentiæ Dei ». C'est le signe d'une lumière spirituelle qui éclaire et réchauffe ce peuple élu.

L'étude a suivi la destinée de l'ornement à travers le Moyen Age ; on le note, fidèlement représenté, dans la sculpture de la cathédrale de Reims au XIII^e siècle ; sur le vêtement des dix personnages assemblés parmi lesquels Saint Sixte, Saint Nicaise et Saint Remi, archevêques de Reims, primat des Gaules (cf. pl. XLIV et XLV). On le voit également dans la Présentation au temple, d'Ambrogio Lorenzetti, aux Uffizi de Florence (pl. XLVI), et sur d'autres peintures du XIV^e siècle.

L'*épendylès* des divinités d'Asie Mineure comporte également un sens symbolique ; il reproduit souvent les attributs de la voûte céleste, sous la forme des sept planètes ou des douze signes du Zodiaque. Dans certains cas, c'est le vêtement distinctif d'une divinité prophétique ou de son prêtre : ainsi, le torse d'Apollon du Vatican, provenant de la ville Hadriana, porte un vêtement en forme de filet de laine à gros nœuds : tissu qui recouvre souvent l'*omphalos* delphique, et ce vêtement a la forme de l'*épendylès*. L'*agrènon* qui caractérise Apollon et Tirésias ou d'autres héros de la mantique apollinienne, est un *épendylès* ; nous le voyons encore recouvrant le *péplos* d'Apollon sur les reliefs de l'autel d'Artémis Leucophryéné à Magnésie du Méandre.

M. Thiersch croit que les diverses formes de l'*épendylès*, telles que nous les connaissons d'après les documents figurés et les monnaies, remontent d'une part aux revêtements de métal (or, bronze, argent) qui ont été parfois posés sur de très anciennes statues de bois de la Grèce propre et de l'Asie Mineure (*xoanon* doré de l'Artémis d'Éphèse décrit par Xénophon, *Anabase*, V, 3 ; Athéna Chalcoïcos de Gitiadas à Sparte, Héra de Smilis¹ à Samos, Dionysos de Thèbes que le sculpteur Polydoros recouvrit de bronze au témoignage de Pausanias, IX, 12, 4 ; statue de culte d'Artémis à Pergé que Venès dépouilla de son vêtement d'or, comme nous l'apprend Cicéron : *In Verrem*, II, 1, 20). On songe aussi aux tissus des célèbres ateliers chypriotes que l'on

1. [Nom à remplacer par celui de Scelmis. L. Réd.]

attribue pendant la période archaïque à Acésas et Hélicon, dont les ouvrages renommés étaient conservés dans les sanctuaires de Lindos, de Delphes, d'Athènes. Quoiqu'il en soit, l'aire de diffusion de ce vêtement hiératique s'ordonne surtout autour des provinces ioniennes de l'Asie Mineure : Lydie, Phrygie et Carie. Son origine paraît remonter au delà du VII^e siècle avant notre ère. L'étude de M. Thiersch abonde en points de vue originaux ; elle témoigne d'une connaissance approfondie et d'une compréhension intuitive des aspirations culturelles des peuples de l'Orient ancien, et de leurs moyens d'expression. C'est une précieuse contribution à l'histoire des religions de la Méditerranée classique et post-classique.

J. GRODECKI.

A. Westholm, *The temples of Soli : studies on Cypriote art during Hellenistic and Roman periods*, gd in-4°, 240 p., 90 fig. dans le texte, 32 pl. Stockholm, 1936. — Durant l'hiver 1930-31, la Mission suédoise à Chypre s'est attachée au dégagement du sanctuaire d'Aphrodite et d'Isis à Soli, mentionné entre autres par *Strabon* (XIV, 683). Les résultats de ces fouilles¹ forment un volume séparé de la publication officielle suédoise ; l'œuvre a été conçue cependant suivant les mêmes principes ; elle comporte surtout des analyses architecturales, sculpturales, céramographiques, conduites de façon remarquable ; les questions d'histoire des religions ont été réservées pour le quatrième tome.

Les ruines du sanctuaire, situées à l'Ouest de Soli, sur la rive gauche du Kambos, forment deux ensembles d'édifices orientés Est-Ouest, et malgré l'enchevêtrement des murs et les remplois nombreux, il est possible de distinguer quatre périodes d'activité : milieu du III^e s. av. J.-C. ; après 58 av. J.-C. ; III^e s. ap. J.-C. ; IV^e s.

A la période I, l'ensemble Nord ne comportait qu'un seul sanctuaire (A), de type chypriote classique allongé, avec deux cours et une petite *cella* surélevée, dans l'angle N.-E. de la cour supérieure. Ce sanctuaire a été identifié comme celui d'une Aphrodite Ὁρειᾶ ; épithète qui révèle la fusion avec la Cybèle anatolienne, la Μήτηρ Ὁρειᾶ. Le fait n'a rien d'étonnant à Chypre, où le culte de cette déesse est signalé par de nombreuses représentations (les mêmes qu'à Soli), et par l'association Artémis-Cybèle d'Achna. D'autre part, la présence dans la *cella* d'un Éros tenant une torche renversée souligne le caractère chthonien de la maîtresse du lieu.

A la période II, le temple fut considérablement remanié et agrandi suivant un plan (B) plus régulier ; et l'ensemble Nord fut complété par la construction d'un temple C, composé d'une cour à portique et d'une *cella*, la grande cour inférieure devenant commune aux deux temples. Comme l'édifice B est resté un Aphrodision (remploi des anciennes statues, parfois restaurées), et que le temple C est identifié comme un Isieion, cet ensemble Nord fut très probablement celui

1. Publiées sommairement en 1932, dans : *Corolla archeologica Principi Hereditario Regni Sueciæ Gustavo Adolpho dedicata*, Lund, 1932, p. 172.

qu'a mentionné Strabon. En même temps avait été construit le plus ancien bâtiment de l'ensemble Sud (D), à propos duquel l'auteur se montre très indécis, au point de vue plan et identification. Quelques principes architecturaux se dégagent des constructions de cette période : la connexion beaucoup plus forte entre la *cella* et la cour, la tendance à l'axialité, sinon à la symétrie, et le souci de masquer l'arrière des cours par un portique ou une terrasse.

Le temple E fut édifié sur les ruines de l'édifice D à la période III, en accord avec ces nouveaux principes de symétrie : un escalier entre deux tours (d'origine égyptienne) conduisait à une grande cour rectangulaire, au fond de laquelle s'élevait le sanctuaire à façade tripartite, la *cella* centrale étant plus grande, peut-être plus haute que les deux autres. Sérapis et les Dioscures¹ occupaient cette *cella* centrale, le dieu Canope celle du Nord, la troisième étant réservée à un Éros funéraire.

À l'époque IV, la terrasse devant le sanctuaire fut couverte, formant ainsi une sorte de *pronaos*, et la cour entourée de portiques, ainsi que la grande cour de l'ensemble Nord. Enfin, entre les deux ensembles Nord et Sud fut bâti le Mithræum.

Mr. Westholm s'est attaché à rechercher l'origine et les rapports du temple E de la période IV, intéressant par l'unité de sa construction. À Chypre même, il a retrouvé ce type à *Vouni*, dans le Palais et le temple d'Athéna (v^e s.), et à *Paphos*, dans le temple d'Aphrodite, tout au moins si l'on s'en rapporte aux monnaies ; en Syrie, à Tell-en-Nasbeh, Gésar ; d'autres comparaisons auraient pu être cherchées à Délos (sanctuaire à trois et quatre *cellæ* des Poseidoniasies de Bérytos)... On aurait là un type « méditerranéen », auquel M. W. oppose, d'une part, le type *oriental*, venu de Mésopotamie ; d'autre part, le mégaron « mycénien ». Il en fixe l'origine dans la Crète préhellénique, d'après les peintures du Palais de Cnossos ; de là, ce plan aurait gagné le continent (témoins, entre autres, les bractées de Mycènes et de Volo) ; puis, il aurait été adopté à Paphos ; il aurait influencé les constructions de Vouni, et à la suite d'une réfection de Paphos sous les Sévères, l'architecture du temple de Soli. En dernier lieu, Mr. Westholm insiste sur le fait que le temple E, avec son entrée sur l'axe longitudinal, flanquée de deux grosses tours, sa nef à trois divisions, son transept et son sanctuaire tripartite, est, plus que tout autre monument, à l'origine de la basilique chrétienne².

Après l'exégèse architecturale, Mr. Westholm aborde l'analyse des monuments de sculpture ; pierre et marbre. Il les répartit entre quatre styles, Soli, comme Vouni et Mersinaki, utilisant, à des époques différentes, une même production industrielle, qui va être, à partir de 323, étroitement unie à l'évolution de la sculpture alexandrine.

1. [Pour l'association des Dioscures à Sérapis, cf. F. CHAPOUTHIER, *Les Dioscures*, 1935, p. 305, qui n'a point fait état de l'exemple de Soli. L. Réd.]

2. [Cf. maintenant, pour l'évolution de la Basilique, V. MULLER, *AJA.*, XLI, 1937, p. 250 sqq. — L. Réd.]

L'influence de la technique et du style praxitéliens domine dans le *style IA*, contemporain du premier art alexandrin (cf. la tête de Bérénice I, n° 3908 du M. d'Alexandrie, 316 av. J.-C.) ; il est marqué par un sentiment puissant des ombres, un modelé doux et réaliste. Un changement se produit dès le *style IB*, plus précis, plus « dorique » ; Mr. Westholm l'attribue à l'arrivée de Bérénice de Cyrène, femme de Ptolémée III (246-221), par comparaison avec des documents de Cyrène et d'Alexandrie. Je croirais que la petite Aphrodite n° 416 + 463 est une Aphrodite se déchaussant (comparer une Aphrodite de Patras, en bronze, au British Museum) ; que l'Aphrodite nue n° 466 est une Aphrodite essayant les armes d'Arès, telle que celles de Florence, du Louvre (comparer en particulier : *Clarac*, n° 343, pl. 180) ; la trace d'arrachement serait celle d'un Éros, ou d'un dauphin. Enfin le n° 497, jeune femme appuyée contre un pilier, la jambe droite croisée sur la gauche, la main gauche sur la hanche, par derrière, semble une Artémis, par comparaison avec des documents de Kurion (*Ohnefalsch-Richter, Kypros*, pl. CCIII, n° 2) et de Pyla (*Cesnola, Atlas*, 1-2, pl. CXVII). Quant à la tête d'Alexandre retrouvée, Mr. W. la rapproche de la tête de la Collection Von Bissing à Munich.

À partir de la conquête romaine (58 av. J.-C.), Chypre a échappé à l'influence politique et artistique d'Alexandrie, et le *style II* marque comme une résurrection de la sculpture archaïque indigène, qui fait de cette école un anneau de la chaîne des écoles régionales en marge du monde romain. Outre une bonne tête d'Agrippine l'Aînée, quelques statues provenant de fouilles clandestines témoignent de l'éclectisme dont usèrent les copistes des deux premiers siècles apr. J.-C. ; par exemple un fragment évoquant beaucoup l'Aphrodite d'Agen, et un buste de Coré archaïsante d'excellente facture. Cette « dissolution » de l'art hellénistique s'affirme dans le *style III*, contemporain pourtant de la grande époque architecturale : à preuve, la tête de Sérapis et celles des Dioscures. Enfin, le *style IV* est lié à une puissante résurrection des thèmes et du conventionnalisme égyptiens, sous l'influence de la sculpture copte, et probablement des religions à mystères (dieu Canope, n° 329, et statue féminine, au si curieux et significatif vêtement de culte, n° 319.)

En terminant, qu'il soit permis de réserver l'affirmation de Mr. Westholm (p. 166), suivant qui il n'y aurait aucune trace de rapports directs entre la Crète et Chypre à l'époque préhellénique ; le progrès des fouilles — même en l'état actuel de notre documentation — montre ces deux îles unies par d'étroits liens originels. La rareté de la céramique crétoise peut être due à toute autre cause que l'absence de relations, alors que *rien* ne peut expliquer l'identité presque absolue des croyances religieuses : identité qui se marque, par exemple, dans la ressemblance de la façade de Paphos avec les fresques de Cnossos (et cependant, Mr. Westholm, après Mr. Blinkenberg, l'a soulignée), par les bancs du sanctuaire d'Haghia-Triada, à l'époque préhellénique ; par certains aspects du rituel, par le titre de l'Aphrodite paphienne, à *Φάνισσας* ; le rôle du taureau, du serpent, du sphinx, du griffon, et celui des démons verseurs de libations ;

on relèverait enfin le titre de Roi-prêtre porté par les Kinyrades...

D'autre part, lorsque les Chypriotes adoptèrent un certain nombre de signes du linéaire crétois, ils ne purent le faire qu'à la faveur de relations suivies, aux ^{xvi}^e-^{xv}^e s. : moments où la thalassocratie crétoise étendait son empire jusqu'à l'Égypte et la Syrie. Finalement, lorsqu'on examine la situation géographique de Chypre par rapport justement aux routes crétoises vers Ougarit (Ras-Shamra), Byblos, et déjà vers Mari, il semble vraiment illogique d'exclure la grande île du cuivre de l'aire culturelle et commerciale des Crétois.

Sim. BESQUES.

Ph. D. Ibrahim Noshy, *The arts in Ptolemaic Egypt (A study of Greek and Egyptian influences in ptolemaic architecture and sculpture)*. Oxford, University Press ; London, Humphrey Milford, 1937, 25 × 19, xi + 153 p., 18 pl. — Dans cette thèse, présentée à l'Université de Londres, Mr. Noshy s'est proposé, comme l'indique le sous-titre de son ouvrage, de déterminer, dans les arts de l'Égypte ptolémaïque, la part respective de l'influence locale et de l'influence grecque. L'idée directrice de son travail est que les deux courants artistiques coexistent sans se joindre. Il s'efforce d'abord, dans une « introduction générale » (pp. 1 à 15), de retracer rapidement, en s'inspirant surtout des récents travaux de Rostovtzeff et de Jouguet, le milieu moral et social dans lequel se sont développées l'architecture et la sculpture ptolémaïques. Il rappelle le philhellénisme actif des fondateurs de la dynastie, les privilèges accordés aux Grecs, mais aussi les tentatives de rapprochement, les avances faites à l'élément local, les essais de syncrétisme religieux. Cependant, après avoir marqué les caractères originaux des deux peuples, il conclut qu'il n'y eut jamais entre eux de véritable interpénétration, et que les influences réciproques furent également superficielles et restreintes.

Puis l'auteur s'attache à montrer, par l'étude des différents monuments de l'architecture, qu'ils témoignent d'un même développement parallèle de deux traditions étrangères l'une à l'autre. Ainsi, pour les tombeaux (pp. 16-47), Mr. Noshy examine successivement les diverses catégories de tombeaux grecs en Égypte, puis les tombeaux égyptiens, et conclut que pour les premiers, la fidélité à elle-même de l'architecture funéraire grecque est indéniable (p. 39-40), et que pour les seconds, à l'exception du tombeau de Petosiris, on peut émettre une opinion analogue. Dans le domaine de l'architecture civile (pp. 47-61), les caractères particuliers de chaque peuple demeurent également purs de tout mélange, le type grec ayant, semble-t-il, dominé dans les villes, à Alexandrie, à Ptolemais, au Fayoum et probablement aussi à Naucratis, tandis que dans le reste du pays, le type égyptien, mieux adapté aux exigences du climat, gardait la faveur des habitants. Par ailleurs, l'architecture religieuse (pp. 61-82) amène aux mêmes conclusions : en dépit de la rareté des sources archéologiques, l'exemple du temple d'Arsinoë Zephyritis, et aussi le fait que les chapiteaux découverts sont pour la plupart de style très pur, permettent de penser que les Grecs respectèrent strictement leurs traditions artistiques. Les

temples égyptiens, plus nombreux et mieux connus, prouvent également la persistance des habitudes de construction et de décoration traditionnelles. C'est ainsi que Mr. Noshy, en étudiant les différents ordres d'architecture, croit pouvoir affirmer que, lorsqu'il y eut création de motifs nouveaux, cette création resta dans la ligne des traditions anciennes et fondée sur les mêmes principes.

Passant ensuite à l'examen des monuments figurés, l'auteur y voit la même coexistence de deux styles tout à fait différents. Il distingue les œuvres pures de toute influence extérieure, celles qui témoignent, tout en gardant un style pur, d'une telle influence, soit dans le sujet, soit dans les matériaux, soit dans la technique, et enfin les tentatives de véritable fusion de styles. Après avoir rapidement repris (pp. 83-85) le problème de l'existence même d'une école alexandrine, il aborde l'étude de la sculpture purement grecque. Par une comparaison avec Pergame (pp. 85-87), il en marque l'originalité par rapport aux influences étrangères (la paix ptolémaïque ayant évité à Alexandrie des invasions comme celle des Galates). Puis il examine les différents monuments, d'après le plan chronologique proposé par Lawrence (*Journ. of Aeg. Arch.*, XI, pp. 179-190 : Greek sculpture in Ptolemaic Egypt) : 1° éclectisme ; 2° expressionnisme ; 3° naturalisme ; 4° déclin (pp. 85-97). Le goût des artistes alexandrins pour les recherches ethnologiques semble à M. Noshy procéder d'une simple curiosité scientifique, tout à fait conforme à la tradition grecque (pp. 97-101). Sur la question des reliefs hellénistiques, il se prononce pour l'origine alexandrine de ces reliefs, mais déclare que, en dépit des controverses, personne (?) n'y a vu d'influences égyptiennes (pp. 101-104). Les stèles, les gemmes et camées, les vases à reliefs, la toreutique l'amènent à la même conclusion (pp. 105-116). D'autre part, la sculpture purement égyptienne lui paraît révéler le maintien des traditions pharaoniques, dont on exagérerait même les conventions (pp. 116-123). Puis l'auteur passe en revue les œuvres dans lesquelles l'essence même, grecque ou égyptienne, du style, demeure inaltérée, en dépit du choix d'un sujet, d'une matière ou d'une technique étrangère. Il en cite de nombreux exemples, sans en tirer de conclusion précise (pp. 123-138). Étudiant enfin les tentatives caractérisées de fusion de styles, il souligne leur rareté, et déclare qu'elles étaient contraires à la tendance générale ; elles répugnaient au tempérament artistique de l'un comme de l'autre peuple (pp. 138-142).

Dans les dernières pages de l'ouvrage, M. Noshy exprime de nouveau l'idée, essentielle à ses yeux, de l'originalité jalouse des deux arts parallèles ; il ajoute qu'elle reflète les rapports sociaux entre les deux éléments de la population, qui, tour à tour puissants et abaissés, tinrent à rester fidèles à leurs traditions propres.

Peut-on signaler à l'auteur un certain abus, dans les références, de l'abréviation « *op. cit.* », qui rend les recherches extrêmement pénibles et souvent vaines ?

F. CHAMOUX.

P. Graindor, *Bustes et statues-portraits de l'Égypte gréco-romaine*. Université égyptienne : Recueil de travaux publiés par la Faculté

des Lettres ; gd in-8°, 148 p., pochette avec 72 pl. (sans table)¹, sans date (1936). — Ce travail critique, excellent, d'un spécialiste réputé pour sa connaissance du portrait en Orient aux temps grecs et romains a été établi en Égypte même, où tout le matériel fut revu avec un soin admirable ; sur la période ptolémaïque déjà, l'ouvrage abonde en observations nouvelles (technique, typologie, etc.), et en utiles rectifications. Notons au passage quelques observations générales : Introduction : « Il est toujours dangereux de parler de sculptures, surtout de portraits, qu'on n'a point vus : les photos et même les moulages sont trompeurs. » P. 74, n. 301 : « Nous ne partageons pas les idées de E. Pfuhl, démenties par la seule illustration de son opuscule, sur les origines tardives, en Grèce, du portrait, tel que nous le concevons. » On retiendrait bien d'autres aperçus judicieux.

L'ouvrage commence par un chapitre de sévère critique concernant les portraits de César, Antoine et Cléopâtre². La conclusion de M. G. est que nous sommes à peu près réduits aux profils monétaires « déclarés excellents ». Oui, mais M. E. Pfuhl, dans ses remarques sur l'iconographie hellénistique, a eu pourtant raison d'observer que le monnayage officiel des Ptolémées les flattait, comme à toute époque, il a embelli les chefs d'État, les bénéficiaires d'effigies de timbres-poste, etc. Abandonner tout le reste, c'est peut être beaucoup de renoncement, quand la *Mostra Augustea*, à Rome, pour César, p. ex., nous propose, outre le « César » de Naples, et la grande statue du Capitole, les têtes du Vatican, de Rieti, Pisa, Berlin, Acireale, Munich, etc. Elles ont au moins un air de famille, et, rapprochées si heureusement, elles permettent un classement. J'aurais fait abandon de la tête de diorite du Delta, que M. P. G. (p. 39) écarte. Mais, revue à la Mostra de Rome (*Catal.*, n° 113, p. 658), elle révèle tout de même de fortes relations avec les autres ; l'étoile de la couronne évoque l'astre des monnaies de César (*sidus Julium*) ; elle s'est peut-être imposée ainsi dans la famille impériale (Graindor, p. 20) ; la barbe a pu être un signe de deuil après la mort de Pompée. Pour la Cléopâtre du British Museum, qui a figuré dans les ouvrages de Mme Macurdy, de Weigall, etc., elle ne méritait pas tant d'honneur. M. G. ne dit rien du portrait rajusté à une statue de la « Sala a croce greca », au Vatican. On y reviendra. L'Égypte possède plusieurs portraits d'Auguste jeune ou moins jeune ; M. P. Graindor abaisserait vers l'époque de cette renaissance impériale la tête de bronze de Délos (Vieille Palestine), qu'on date ordinairement des environs de 200-150. Mais croyant qu'elle a pu venir, comme je l'ai indiqué, de l'Édifice des Poseidoniastes de Berytos, dont on a plutôt lieu de remonter les dates (*Rev. Archéol.*, 1936, II, p. 188 sqq.), je maintiendrais mes premières conclusions des *Mon. Ptol.*, aujourd'hui renforcées par plusieurs observations de M. Fr. Poulsen (*Probleme d.*

1. La pochette est incommode, et la présentation des planches eût pu être plus digne çà et là, du grand mérite de l'œuvre ; cf. ci-après, pour la typographie.

2. M. P. Graindor ne se tient pas aux œuvres conservées en Égypte, mais étudie à l'occasion dans les musées, maints documents qui proviennent de la terre du Nil.

röm. *Ikonogr.*, 1937). P. 73, est étudiée la tête d'Alexandre d'Alexandrie; une nouvelle effigie présumée a été récemment découverte à Aboukir, et je l'ai vue au Mus. d'Alexandrie, sans croire fermement à l'identification.

La tête d'Alexandre n° 25 est celle qui avait soulevé l'admiration de Maurice Barrès (*Rev. D. Mondes*, 15 janv. 1923, p. 737) : M. P. Graindor ne manque pas de la préférer à l'Hermès Azara. Mais répondent-elles au même moment de la vie d'Alexandre ? L'hermès Azara, où Barrès a vu le jeune vainqueur « désabusé », porte une inscription, détail que M. P. Graindor déclare en principe important (ci-après, Hérodote). L'hermès du Louvre ne serait-il pas un portrait de la fin d'Alexandre, quand il est désabusé et usé ; on comparerait ce type émacié à celui, plus solide, de l'Applique Fouquet (G. Blum, *Rev. Arch.*, 1911, II, p. 290-296). Pour l'Alexandre n° 25, l'emploi du forêt permet-il d'affirmer si sûrement que l'œuvre est d'époque antonine ? La chevelure des personnages des frontons d'Olympie était déjà travaillée au forêt. Le caractère léonin, noté par la tradition littéraire, est-il applicable seulement à la chevelure ? Barrès avait parlé avec raison d'un visage léonin. A propos de l'Hérodote de Benha (p. 74, pl. 23, pl. 72, fig. 6), avec inscription, réplique du buste du Metropolitan Museum publié par E. Robinson, l'auteur émet ici des doutes sur l'identification de la tête trouvée récemment à l'Agora d'Athènes, et baptisée de même sorte (*Arch. Anz.*, 49, 1934, col. 261-2, fig. 5-6) ; cela malgré l'absence d'inscription, et maintes différences de physionomie, trop aisément imputées, dit P. Gr., à la fantaisie du copiste. On verra lavé du soupçon d'inauthenticité — émis par Miss. G. M. A. Richter, nous dit-on ; mais on ajouterait F. Poulsen, *From the Coll. Ny Carlsberg*) — le petit Socrate de laraire du British Museum : n° 27, pl. XXIV, p. 76. Pour le « philosophe » de Delphes, qui a maintenant sa place dans une exèdre, avec une date plus sûre, on se reportera aux récentes études de M. L. Lerat.

Les n°s 28 et 32 sont des hermès doubles, où un personnage dramatique (28, Aristophane, 32, inconnu) est associé à un Dionysos jeune portant la bandelette frontale (*mitréphoros* : Ch. Picard, *Mél. Navarre* ; P. Perdrizet, *Br. Fouquet*, a cité le naïf texte de Diodore de Sicile, faisant de ce bandeau un antidote contre la migraine des orgies!).

A propos de la tête XXVII a, M. P. Graindor se déclare sceptique sur l'hypothèse de M. G. Lippold : Callimaque ?

Le n° 33 est une « imago clipeata » : cf. A. Salatch, *Rev. arch.*, 1937, I, p. 14 sqq.

La période julio-claudienne était trop peu connue jusqu'ici en Égypte (p. 85). M. P. Graindor nous donne, au passage, de bonnes observations sur la tête de bronze de Méroé, passée au British Museum, et dont il ne met pas en doute l'authenticité, malgré les remarques défavorables de J. Sieveking (qui aurait dû être cité : cf. *Cambridge Hist.*, *Plates*, IV, p. 146 a). C'est un Octavianus, plus près de 20 ans que de 30, très différent du document du Vatican — âge, expression, style — ; ce bronze n'en est pas moins, avec l'exemplaire romain, à classer à part, pour sa valeur ; il est plus « lysippique », plus expressif de la personnalité morale, et par là se rapproche des portraits

d'Athènes; M. P. Graindor croirait à une production *alexandrine*, de peu postérieure à 29 (protectorat romain). Une tête du Mus. d'Alexandrie (salle XII, 6), où E. Breccia relevait des caractères du iv^e s. hellénique, pourrait être aussi un Auguste jeune : elle appartiendrait en ce cas, comme le bronze de Meroé, à la série idéalisée. Une statue colossale d'Auguste adulte nous serait représentée par une tête inédite d'Athribis (p. 44, n° 3, et pl. III) en marbre blanc, avec traces de polychromie; l'idéalisation y est sensible, comme sur le bronze de Meroé, et le souvenir même d'Alexandre (port de tête penché). Autres portraits de la famille impériale : une Octavie passée au Musée de Bonn (vers 30 av. J.-C.); un Tibère jeune (Mus. Alexandrie); un Drusus Cæsar (Le Caire, commerce). Du même temps, une tête de jeune inconnu (n° 34, p. 85, pl. XXIX a).

L'abondance des portraits d'Hadrien est sensible en Égypte : M. P. Graindor en a revu ou fait connaître pour la première fois plusieurs, dont certains colossaux. De la tête de marbre de la pl. VIII, peut-être eût-il été intéressant de rapprocher la statue de bronze 534 à Stamboul (*Arch. Jahrb*, 49, 1934, col. 411-416). La tête de bronze de la pl. X, qui a porté une couronne radiée, est fort intéressante. Pour la suite de la lignée antonine, il y a au Caire un buste d'Ælius Verus (?) en marbre, pl. XI; une tête d'Antonin le Pieux, inédite jusqu'en 1936 (pl. XII). Au sujet du buste de la mère de Marc Aurèle (?), pl. XIII, l'auteur fait des réserves sur l'identification récemment proposée par Fr. Poulsen (cf. aussi en ce sens, pour un beau buste de marbre de Cherchel, L. Leschi, *Mél. Ec. Rome*, LII, 1935, p. 81-94, 5 pl., 3 fig.; non cité par P. Graindor). Les doutes de M. P. Graindor, qui ne vont pas jusqu'à faire écarter le nom de Domitia Lucilla, sont fondés sur un bas-relief du Caire, pl. XIV, représentant la famille d'Antonin. Au passage, l'auteur conteste l'attribution de Mme E. Strong pour un portrait de la Coll. Lord Melchett (1928, n° 26, pl. 34-35 : prétendue femme de Marc-Aurèle). Pour l'iconographie de Marc-Aurèle, il y a à noter, au Caire, un buste de marbre antérieur à 145-146 (pl. XV) représentant l'héritier présomptif imberbe (comme sur le relief de la pl. XIV), et portant la couronne à disque timbré d'une étoile (ci-dessus, César), que P. G. attribuerait aux stéphanophores, prêtres rattachés, nous dit-il, non tant à un culte de Sérapis qu'à celui même des empereurs (p. 57). Au Musée d'Alexandrie, il y a aussi un Marc-Aurèle à cuirasse historiée, un buste-hermès du même prince.

Pour le temps des Sévères et postérieurement, l'Égypte fournit de nombreux portraits, dont quelques-uns dotés d'une grande intensité de vie, et qui contrastent avec la mollesse plus ou moins superficielle de l'iconographie impériale antérieure en Égypte. Il en va ainsi pour une tête inédite de Septime Sévère (pl. XVII); pour la tête d'Alexandre Sévère du Caire (pl. XVIII : provenance, Louqsor). Dans le commerce, au Caire, M. P. Graindor a repéré une tête de bronze inédite de Maximinus Thrax (pl. XIX), beau portrait d'une brutale sincérité, à comparer avec le Balbinus d'Hildesheim, au Pélizaeus-Museum (fig. 5, pl. LXXII).

Le Musée d'Alexandrie possède une tête couronnée de Maximinus jeune, après mars 235 (pl. XX *a*) ; elle avait passé à tort pour celle d'un inconnu. On ne peut placer des noms, raisonnablement, sur certains documents : ainsi, un buste (pl. XX *b*) émergeant de feuilles d'acanthès. Pour le buste d'empereur ou de César en porphyre, pl. XXI (vers 300, Mus. du Caire), M. P. G. n'est d'avis de prononcer, avec R. Delbrück, ni le nom de Maximinus Daza, ni celui même de Licinius (*id.*) ; mais il proteste contre le jugement de Maspero (« mauvaise sculpture ») ; il voit là les prémisses d'un grand style « architectural » pré-byzantin. Au Musée d'Alexandrie est la plus haute statue de porphyre qui nous soit parvenue¹ ; statue assise, malheureusement acéphale, où l'on a vu parfois Alexandre, parfois le Christ Pantocrator (Strzygowski). L'identification plus raisonnable de R. Delbrück, Dioclétien, ne s'impose d'ailleurs, pas plus que celle qu'on pourrait faire au bénéfice de Constantin : les ornements se retrouvent sur des statues de Césars de IV^e s.

Les portraits d'inconnus (p. 85 sqq.) n'ont pas fourni à M. P. Graindor moins d'utiles observations que les autres ; toute cette partie — matière la plus neuve — est, d'ailleurs, celle où la tâche était la plus difficile. L'ouvrage de M. P. Graindor sera un guide indispensable, d'un bout à l'autre². Ch. P.

The Cambridge Ancient History, vol. XI, *The Imperial Peace* (A. D., 70-192), edited by S. A. Cook, F. E. Alcott, M. P. Charlesworth. Cambridge University Press, 1936, in-8°, xxvii + 997 p., avec 18 cartes, un tableau de la dynastie Parthe, une table chronologique. — Le volume de la *C. A. H.*, prenant la suite du tome consacré deux ans auparavant à l'époque d'Auguste, se recommande par les mêmes qualités : collaborations savantes, désir d'évoquer aussi complètement que possible les aspects de la vie antique, présentation luxueuse. On a voulu donner l'histoire, non seulement des Romains, mais des peuples barbares, et les chapitres consacrés par MM. Rostovtzeff, Eckholm, et Alföldi aux peuples de l'Orient et du Nord complètent de façon nouvelle et heureuse la description de l'Empire. Pour celle-ci, les historiens se trouvaient devant une tâche ardue : si les témoignages,

1. Celle qu'on vient de trouver au N. de la Curie romaine, et que j'ai pu voir en septembre, sur place, grâce à l'amabilité de M. le Prof. Bartoli, ne mesure que 2 m. 70 : elle est acéphale aussi ; c'est d'ailleurs celle d'un personnage *debout* ; à g. un seau à *papyri* : sur l'épaule gauche, trace d'un attribut assujéti à l'aide d'une mortaise ; tête, pieds et bras (en une autre matière ?) étaient ajustés par des tenons de bronze.

2. L'auteur pourrait à bon droit se plaindre de la façon dont son travail, si méritoire, a été imprimé à la linotype, comme un simple journal, et révisé par un prote incapable. Souhaitons que les *Terres-cuites d'Égypte* qui vont suivre aient meilleur sort. La famille impériale est devenue à la table des matières, une *fouille*. Il est parlé, p. 84, d'*imago dipeata*. Les chiffres des planches ont été modifiés, les références plusieurs fois oubliées. Pauvres auteurs !

archéologiques ou épigraphiques, leur étaient offerts avec plus d'abondance qu'à n'importe quelle autre époque, les œuvres purement historiques ne leur apportaient qu'un maigre secours. Des dernières *Vies* de Suétone aux premiers chapitres de l'*Histoire Auguste*, nous n'avons guère pour nous guider que le trop discret Xiphilin. De là, la tentation d'abandonner les vues synthétiques trop hardies et trop ardues, pour les études de détail. La formule même de la collection poussait dans ce sens. Et on est gêné trop souvent, plus encore dans ce volume que dans le précédent, par le manque d'unité. Cela fait, de l'œuvre, un magnifique instrument de recherche, plutôt qu'une synthèse définitive. Les éditeurs ont, cependant, voulu, par la distribution même de leurs chapitres, indiquer quelques idées générales : la part accordée à l'Occident se fait plus large, marquant évidemment les progrès réalisés de ce côté par la civilisation. Mais la valeur donnée à l'histoire morale nous paraît bien restreinte, malgré un chapitre sur le développement chrétien, et un autre sur la formation du droit romain. L'évolution religieuse sera étudiée, nous dit-on, dans le volume suivant. On déplore cependant qu'un élément aussi important de la vie de l'époque soit ainsi détaché des autres. L'histoire politique s'en ressent : si M. Weber a insisté, à travers quelques paragraphes d'un puissant intérêt, sur les transformations du culte impérial sous Hadrien, Antonin, Marc Aurèle et Commode, on regrette un peu que M. Last, dans son chapitre sur *Le Principat et l'Administration*, ait vu dans la crise qui a suivi la mort de Néron, crise dont il marque avec raison la gravité, un ébranlement surtout politique et administratif. La question n'était-elle pas avant tout de sauver les notions métaphysiques appuyées à la divinité d'Auguste, et que la disparition de la descendance du *Divus* risquait de ruiner ? Les travaux de M. Gagé, dont nous n'avons pas trouvé de citation, eussent pu orienter de ce côté l'attention de l'auteur, qui, par ailleurs, marque (p. 401) combien une notion comme celle d'*auctoritas* prend pour nous d'importance, reléguant au second plan les problèmes constitutionnels que Th. Mommsen avait presque exclusivement envisagés.

Gilbert-Ch. PICARD.

R. Kautzsch, Kapitellstudien : Beiträge zu einer Geschichte des spätantiken Kapitells im Osten vom vierten bis ins siebente Jahrhundert, 268 p., 52 pl. et 8 fig. dans le texte, 1936. Walter de Gruyter & Co., Berlin und Leipzig. — Les études sur le chapiteau corinthien sont déjà nombreuses et commencent avec la naissance du décor de l'acanthé, si l'on peut dire, avec les types de Megara Hyblaea et de la Tholos delphique (*REA.*, XXIX, 1927, p. 273 sqq.). Les enquêtes de Mlle Gutschow, de MM. Ronczewski, Weigand, Schlumberger, ont déjà mis à notre disposition un riche matériel ; ce qui permet, sinon d'écire, d'esquisser du moins, l'histoire de l'évolution *classique* du décor d'acanthes, bouquet terminal de la colonne fleurie, aux temps classiques hellénistiques et romains.

Ce que s'est proposé M. R. K., à son tour, au terme de longues recherches, et à l'aide d'une documentation qui représente un effort

très méritoire de voyageur et de curieux, c'est de nous permettre de poursuivre, à partir du iv^e s. chrétien, l'enquête *régionale*, à la fois dans l'espace et dans le temps, jusqu'au moment où le vii^e siècle consomme la décadence de l'invention prêtée au sculpteur Callimaque. On trouvera réunis, reproduits et commentés dans le livre, les types de Salone, d'Alexandrie¹ et du Caire, de Constantinople, de Grèce, d'Asie Mineure, de Jérusalem, etc. L'auteur discute les formes et les dates ; il aboutit à certains classements, motifs et ateliers (variétés nombreuses des « Kämpfer Kapitelle » ; chapiteaux à coussinets, corbeilles, etc.).

On peut constater une floraison tardive à l'Ouest, un développement très ramifié et indépendant vers l'Est, l'invasion des aspects barbares à partir du vii^e siècle. Les byzantinologues rencontreront ici matière à des comparaisons précieuses ; et l'histoire de l'architecture, dans les temps derniers du monde latin, ou à Constantinople, par ailleurs, se trouvera utilement favorisée. — P. 240 sqq., les documents étudiés sont rangés, selon les provenances et les types, répertoire clair qui permet de suivre les indications du texte sur l'histoire des motifs. Bien des questions ont été abordées ; peut-être en trouverait-on encore à poser, sinon à résoudre. Mais ce livre soigneux, qui assemble tant de modèles épars, avec ses planches très bien venues, continuera longtemps à rendre les meilleurs services. Ch. P.

Allan Chester Johnson, *Roman Egypt to the reign of Diocletian, An Economic survey of Ancient Rome*, vol. II. The Johns Hopkins press, Baltimore, 1936, in-8°, 732 p. — Cet ouvrage, le second d'une collection destinée à l'étude économique du monde romain, se présente essentiellement comme un recueil de textes ; les papyri ont été classés suivant qu'ils concernaient le régime des terres et l'agriculture, le mouvement de la population, l'industrie et le commerce, le système fiscal ; une dernière section réunit tout ce qui intéresse les budgets militaires communaux et religieux, en y joignant maints documents variés. Dans chaque chapitre, après une introduction claire et détaillée, l'auteur nous donne la traduction ou l'analyse étendue des papyri, ainsi que l'indication de leur publication. L'Égypte offre évidemment un sujet d'études exceptionnel à l'historien de l'économie, que l'abondance des textes place presque dans les conditions de l'histoire moderne. Pourtant, il reste bien difficile de déterminer exactement même des phénomènes aussi essentiels que les variations de la production agricole ou le cours des changes. Notre richesse relative en documents est parfois une source d'embarras, en nous révélant une réalité infiniment plus complexe que nos conceptions (voir p. 424, à propos du régime monétaire). Et ceci inquiète un peu pour le sort des économistes qui appliquent leur effort à d'autres provinces, dont le

1. Il y en a d'autres dans des collections particulières ; celle du Dr Puyhaubert, p. ex., etc.

legs est bien inférieur. L'auteur, d'ailleurs, n'a pas cherché à conclure, après ses recherches, par une étude générale. Seule une préface de deux pages replace l'Égypte dans l'Empire. Tel quel, cet ouvrage sera une base utile aux travaux postérieurs. G.-Ch. PICARD.

Rhys Carpenter et Antoine Bon, *Corinth, results of excavations conducted by the American School of classical studies at Athens*, vol. III, part II : *The defenses of Acrocorinth and the lower town*, with contributions by A. W. Parsons ; Cambridge Massachus., Harvard University Press, 1936, xvi + 315 p., 241 fig. dans le texte, 10 pl., une carte de l'Acrocorinthe et les murailles de la ville — à quoi M. A. W. Parsons a ajouté ses recherches sur les Longs Murs du Golfe — a bien voulu charger par ailleurs M. Antoine Bon, connu par ses enquêtes sur l'architecture franque en Morée, d'écrire l'histoire de l'Acrocorinthe.

Son choix est récompensé par une étude excellente, habilement et minutieusement conduite, clairement exposée et illustrée sans monotonie, ce qui n'était pas facile. En utilisant les sources historiques (rien sur les documents slaves ?), en regardant de près la construction et ses procédés successifs, en faisant appel aux comparaisons qu'une large compétence lui suggérerait, M. A. B. a constitué une chronologie au moins relative d'un site complexe et difficile à étudier... comme à escalader. Nous apprenons pour la première fois les vicissitudes dernières de la guette où s'était posé Pégase, et où il y avait eu autrefois le célèbre temple d'Aphrodite avec ses hiérodoules (cf. le précédent fascicule : *Acrocorinth*, dans la publication américaine). Au vi^e s. de notre ère, Corinthe reste le verrou qui défend le Péloponnèse contre les incursions nordiques. L'enceinte est alors réorganisée militairement (sous Justinien ?) sur le socle même de la muraille antique, et avec les matériaux classiques pris sur place. On la reconstruira après les incursions slaves vers le x^e s. ; puis on la renforcera aux points exposés. En 1210, les Francs s'en emparent après un siège de cinq (!) ans, et les Villehardouin édifient au S.-O. un donjon. La première entrée dut être aménagée un peu plus tard sous Jean de Gravina (1318-1333) ; et le Florentin Nicolo Acciajuoli, en 1358, les Hospitaliers de Rhodes, entre 1400 et 1404, apportèrent leurs contributions à la défense. Le despote Théodore Paléologue avait racheté la forteresse aux Hospitaliers en 1404. L'occupation turque n'y a laissé comme ailleurs que des traces secondaires. Au contraire, de 1688 à 1715, les Vénitiens avaient « modernisé » le dispositif de défense. Ch. P.

Joseph Gantner, *Kunstgeschichte der Schweiz*, I. Band, 1 vol. in-4°, de 290 p. avec 236 fig. et plans. Frauenfeld et Leipzig, 1936. — Le Dr J. Gantner, privat-docent à l'Université de Zurich, vient d'entreprendre une tâche, qui, depuis 1876, n'avait plus tenté personne,

disons même, avait effrayé tout le monde : celle d'écrire, après l'ouvrage magistral de R. Rahn une *Histoire générale de l'art en Suisse*. Le volume qu'il vient de faire paraître va des temps romains à la fin de la période romane. Deux autres lui feront suite, consacrés à l'art gothique et à l'art classique. L'accroissement, depuis soixante ans, des matériaux à mettre en œuvre suffirait à justifier cette initiative. De plus, Rahn n'avait pas dépassé la fin du Moyen Age : c'est donc toute la moitié de sa tâche pour laquelle M. Gantner n'aura pas eu de précurseurs.

L'auteur, dont les qualités d'écrivain sont bien connues, possède le don précieux, et de plus en plus rare à notre époque, de voir les choses de haut. Il a commencé sa carrière par l'histoire de l'urbanisme et son volume *Grundformen der europaischen Stadt* est en bonne place dans toutes les bibliothèques spéciales. Peut-être est-ce à étudier les villes que son esprit a acquis deux des traits qui nous semblent le caractériser et qu'il nous est agréable de louer : le sentiment de la complexité des forces matérielles et morales qui entrent en jeu pour l'explication d'une forme d'art ; le sens de la vie même de ces formes. Certains phénomènes spirituels — particularités du tempérament suisse, importance des ordres religieux — sont saisis et représentés très heureusement. Le rapport d'un monument avec son milieu, la valeur d'un site ne pouvaient non plus échapper à un urbaniste.

Ce premier volume, après une brève analyse de l'héritage helvético-romain, se divise en deux parties d'inégale importance : le premier millénaire, la période romane. Bien que les vestiges romains soient relativement rares en Suisse, le souvenir d'Augusta Raurica (Bâle), que matérialisent certains objets conservés au Musée de la ville, était bon à rappeler. D'autres pièces intéressantes sont à Berne ou à Genève. L'art du premier millénaire est dominé par le nom de Saint-Gall, dont M. Gantner étudie le plan, la construction, l'école de miniaturistes. Enfin, les deux tiers environ du volume sont réservés à l'art roman : architecture et décoration (aussi bien plastique que peinture). L'histoire de l'architecture romane en Suisse est notamment décomposée en quatre phases : la transition ; les édifices du type de Saint-Gall ; le type Cluny-Hirsau avec le début de l'art cistercien ; les grandes cathédrales de Zurich, Coire et Bâle. Dans la décoration, les diverses techniques sont examinées tour à tour : pierre, bois, fresque, miniature.

Je ne saurais ici analyser en détail, chapitre par chapitre, le livre de M. J. Gantner. Il me suffira de dire qu'il ne m'a semblé avoir rien omis de ce qui était important. Pour la première fois, les historiens de l'art en Europe disposent d'une étude d'ensemble bien au courant de la science, clairement ordonnée, d'autant plus facile et agréable à lire qu'elle est abondamment et très intelligemment illustrée. Il convient, d'autant plus de s'en réjouir que la Suisse était déjà au Moyen Age « la plaque tournante de l'Europe » et qu'une histoire complète de l'art européen ne peut ignorer la Suisse. On s'en doutait, notamment après les travaux de M. Puig y Cadafalch sur le premier art roman. Ce ne sera pas le moindre mérite de M. Gantner de l'avoir si fortement répété et si lumineusement démontré.

Est-ce à dire que sur tous les points nous soyons d'accord avec l'auteur ? Non, certes. Mais nous récusons d'abord entièrement certaines objections qui s'adressent plus à la nature d'un tel travail qu'à la façon dont il a été entrepris. Trop rapide sur tel ou tel point, dira celui-ci. Évidemment, mais on ne vient pas chercher dans un ouvrage d'ensemble une documentation complète sur un point de détail ; la bibliographie de M. Gantner est là pour répondre et renvoyer les curieux aux études spéciales. Son rôle est d'étudier une évolution et des rapports ; il s'en acquitte fort bien. Une objection un peu différente, mais qui ne me paraît pas davantage à retenir, serait celle d'avoir trop sacrifié la chronologie à ce que l'auteur lui-même appelle la *typologie*. Mais il y a tant d'incertitudes chronologiques dans l'étude du Moyen Age suisse que l'établissement d'une liste de monuments datés est une tâche qui se suffirait à elle-même et qu'il n'est peut-être même pas encore possible d'entreprendre à l'heure actuelle. Le véritable but de l'historien de l'art est un peu différent de celui du chronographe : reconstituer l'évolution des formes ; celle-ci n'est pas toujours d'accord avec la chronologie, en ce sens qu'à toute époque il y a eu des artistes attardés et des novateurs ; ces irrégularités de détail de la courbe doivent forcément passer au second plan dans une étude d'ensemble. Par contre, nous regretterons que l'auteur et l'éditeur n'aient pas joint au volume quelques cartes montrant l'emplacement des édifices : dans un pays où le relief et les vallées jouent un aussi grand rôle qu'en Suisse, c'est une amélioration qui nous paraît s'imposer pour la prochaine édition.

Voici maintenant quelques points où l'auteur apporte des solutions neuves, intéressantes et personnelles, sans être certain d'emporter une adhésion unanime. D'excellentes pages sont consacrées à Saint-Gall dont l'auteur s'applique à montrer la liaison avec ce qui l'a précédé et ce qui l'a suivi. Mais le plan de la cité monastique dérive-t-il vraiment de celui de certains *castra* romains (fig. 23), — notamment le schéma de Hygin ou le plan de Borcovicium, — je n'en suis point convaincu. Pour l'interprétation du plan de la basilique proprement dite, il est dommage que M. Gantner n'ait pu profiter des recherches très suggestives de M. Hans Reinhardt. Bien des incertitudes subsistent pour la reconstruction de la basilique élevée vers 830 par l'abbé Gozbert, et quand M. Gantner se risque à faire dériver de ce Saint-Gall ce qu'il appelle le groupe d'Einsiedeln, ne fait-il pas une addition d'incertitudes, puisque la reconstitution même de l'église romane d'Einsiedeln reste pleine d'énigmes. C'est ici le point de cette histoire où le sol est le moins solide ; mais il est bien évident qu'on ne saurait en faire grief à l'auteur.

Avec les édifices romans du troisième et du quatrième groupe, il s'agit au contraire de monuments relativement bien conservés et étudiés depuis longtemps. Le livre de M. Gantner abonde à leur propos en pages excellentes. Tout ce qu'il dit de Romainmôtier ne paraît prêter à aucune objection. M. Gantner est très préoccupé des rapports directs ou indirects de la Suisse avec Cluny ; l'interprétation du programme liturgique de Cluny par les Allemands, selon leurs tendances

personnelles, est très heureusement mise en lumière à propos de Hirsau et de Schaffouse. Restera peut-être à modifier certaines conclusions quand les fouilles entreprises par M. Conant auront définitivement fait connaître ce qu'étaient Cluny I, Cluny II, Cluny III. Pour la dernière étape romane et les grandes cathédrales, M. Gantner a pu également s'appuyer sur de solides monographies, et il enrichit son exposé d'intéressantes réflexions personnelles. Deux objections toutefois. Ne cède-t-il pas trop à la mode des « influences » ? Les sculptures soi-disant catalanes de Zurich, notamment, ne sont que l'expression de formes très courantes à l'époque ; les mêmes problèmes techniques et plastiques reçoivent naturellement les mêmes solutions ; Brutails écrivit jadis à ce sujet des pages qu'on a malheureusement trop oubliées. D'autre part, on peut regretter qu'à propos du portail Saint-Gall à Bâle, l'auteur n'ait pas eu connaissance des recherches du P. Moullet, qui nous paraissent bien apporter la solution longtemps cherchée de cette petite énigme.

Il serait invraisemblable qu'au cours d'une étude monumentale qui s'étend sur plus de dix siècles, M. Gantner fût sur tous les points d'accord avec tous les autres archéologues, d'autant qu'eux-mêmes ne le sont pas entre eux. Ces quelques objections n'engagent donc que le signataire de ce compte rendu, et ne sauraient diminuer le grand éloge que mérite ce magnifique volume. C'est un beau travail et fait de main d'ouvrier. Un tel ouvrage devait être écrit ; il ne pouvait mieux l'être que par M. Gantner. Souhaitons maintenant qu'il puisse être un jour traduit en français : non seulement les monuments de la Suisse romande y ont une large place, mais tout l'art de la Bourgogne y est directement intéressé.

Pierre LAVEDAN.

J. de Morgan, *Manuel de numismatique orientale de l'antiquité et du moyen âge*, publication achevée sous la direction de K. J. Bas-madjian, t. I, 1 vol. de x-480 p., 624 fig. Paris, librairie Paul Geuthner, 1923-1936. — L'écart entre les deux dates de la publication rappelle la perte regrettée de l'auteur qui, ayant passé en Orient une grande partie de sa vie, y avait acquis des connaissances très étendues et variées. Ce fait explique qu'il n'ait pas craint d'aborder un sujet qui comprend la majeure partie du monde ancien. J'ai formulé, dans le *Journal des savants*, quelques réserves relatives à certaines séries : Ainsi, je ne comprends pas que Morgan ait donné place, dans ce livre, à toutes les séries de l'Espagne antique, où l'alphabet ibérique, le plus employé, n'est pas sémitique.

Il est inutile aussi de parler de quelques parties trop abrégées ou mises imparfaitement au courant. Je crois qu'il est préférable de donner rapidement un aperçu des matières traitées, avec une riche illustration, dans ce livre dont l'utilité est incontestable : Introduction générale ; la Perse avec les provinces de cet empire ; les colonies phéniciennes ; les Parthes Arsacides ; les états secondaires de l'Asie antérieure ; la Mésopotamie et la Syrie ; l'Arabie ; les Sassanides, la Perside ; les Indes ; les grandes dynasties et vingt-quatre petits

états ; la Sogdiane ; les Guptas ; les Ephthalites ; les Indo-Sassanides ; les Yue-Tche ou Grands Kouchans.

Il est évident que dans cet immense domaine, dont les limites chronologiques sont elles-mêmes indécises, tout ne saurait être définitif. Mais Jacques de Morgan aura eu le mérite d'entreprendre une tâche qui rebutera longtemps la plupart des érudits.

Adr. BLANCHET.

Le gérant : E. SCHNEIDER.

Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme-Paris (France)

ESCHYLE ET POLYGNOTE

On aimait autrefois à diviser l'histoire de l'humanité en « siècles ». On parlait du « Siècle d'Auguste » ou du « Siècle de Périclès ». Voltaire écrivit un « Siècle de Louis XIV ». De telles divisions avaient quelque chose de bien factice, et ce fut le mérite d'Albert Thibaudet, dans son *Histoire de la littérature française*, de montrer qu'il fallait remplacer cette conception par celle, plus juste, de « générations » ou de « volées » comme on appelle, en Suisse romande, les contemporains d'une même classe.

A mesure que nous comprenons mieux l'évolution de l'antiquité, nous voyons, qu'en Grèce aussi, des générations fort différentes les unes des autres se succédèrent, et que la génération des Marathonomaques ressemble assez peu, sur bien des points d'importance, à la génération qui conquiert Samos ou vit l'Attique ravagée par les troupes d'Archidamos.

Préciser ce que chacune de ces générations eut d'essentiel nous semble être une tâche utile, et nous nous efforcerons de montrer qu'elle est possible, pour celle des Marathonomaques, en comparant l'œuvre de deux contemporains : Eschyle et Polygnote.

*
* * *

Ce devait être une œuvre bien grande et bien belle que la peinture dont Polygnote le Thasien orna les murs de la *Lesché* des Cnidiens. Nous ne la connaissons que par la description terne et confuse de Pausanias, et pourtant un peu du génie de l'artiste transparait au travers de ces paroles maladroites comme un rayon de soleil au travers d'une vitre ternie.

D'une part, le peintre avait représenté la *Prise de Troie*, de l'autre, la *Descente d'Ulysse aux Enfers*.

Eschyle, d'autre part, dans son *Agamemnon*, a traité un épisode qui suivit de près le siège et la prise d'Ilion. Il convient donc de rechercher jusqu'à quel point le peintre et le poète eurent des conceptions semblables.

Le point de vue d'Eschyle est très net, et il l'exprime dès le début de sa tragédie : la guerre de Troie, abus de pouvoir de deux dynastes mobilisant la Grèce entière pour ramener une épouse infidèle, est une expédition contraire à la volonté des dieux, elle ne saurait avoir que des résultats néfastes, car elle écrase et fait souffrir les petits, les humbles, ceux vers lesquels le roi, s'il est digne de sa fonction, doit s'incliner avec une tendre sollicitude.

Polygnote s'inspira-t-il des mêmes idées ? Il ne le semblerait pas si l'on en croit les interprètes modernes.

Sa peinture, en effet, était composée d'un certain nombre de « groupes » dont le principal, parce que le plus nombreux, représentait, au centre, Hélène dans tout l'éclat de sa triomphante beauté. Assise sur un trône, entourée de l'empressement de ses servantes, arbitre du sort de la vieille Aithra, mère de Thésée, qu'elle pourra libérer ou garder esclave, le peintre l'a représentée passant intacte au milieu de cette nuit d'horreur qui vit la fin d'une ville opulente. Mais ce triomphe d'Hélène, voulu par les dieux, est-il le triomphe de l'équité et de la loi morale ?

Pour Goethe, dont l'opinion a si fortement influencé les commentateurs qui suivirent, la présence même d'Hélène — la beauté suprême — suffit à faire oublier toute la fatigue de dix ans de siège et l'horreur d'une nuit de massacres et de pillage.

Voici, en effet, ce qu'il écrit : « Autrefois but d'une guerre destructrice, elle n'apparaît plus que comme le plus beau fleuron de la victoire et maintenant, élevée sur des monceaux de morts et de blessés, elle trône au sommet même de son action. *Tout est pardonné et oublié, car elle est de nouveau là. Le vivant voit de nouveau la vivante ; il jouit en elle du*

plus grand des biens terrestres, de l'aspect d'une forme parfaite¹. »

Tout cela est très göthéen, et chacun aura reconnu, dans cette conception d'Hélène, l'Hélène même du *Second Faust*, mais tout cela est très peu grec et ne reflète guère la pensée de Polygnote. Et pourtant, telle fut l'emprise de la pensée de Goethe qu'un connaisseur aussi averti de la peinture antique que l'est E. Pfuhl n'a pas hésité à considérer Hélène comme un « innocent instrument des dieux »². C'est ne pas assez tenir compte du personnage d'Hélénos, le devin, que Polygnote avait représenté, non loin d'Hélène, dans l'attitude de la plus grande tristesse.

Ce fils de Priam était prudent et sage ; c'est lui, au chant VI de l'*Iliade*, qui discerne qu'une offrande à Athéna pourrait peut-être apaiser la déesse (v. 76 ss.). C'est lui, au chant VII (v. 53), qui reconnaît la volonté et la voix même des dieux ; et pourtant cet homme, comme tant d'autres, avait senti la lourde fumée du désir monter de ses entrailles à son cerveau. Il avait, par dépit de ne pouvoir posséder Hélène, trahi sa propre patrie, sans que cette trahison, du reste, lui livrât la femme qu'il convoitait ; et Polygnote l'avait représenté tourmenté du remords de son crime inutile.

Pour vraiment comprendre l'Hélène de Polygnote, il convient de relire le splendide chœur de l'*Agamemnon* (v. 681 ss.) sur Hélène, force caressante et maudite, Dalila des anciens Grecs qui répand la mort autour d'elle, en demeurant intacte ; force terrifiante, incarnation du *désir* que fait naître la beauté physique, puissance qu'il ne convient pas de mépriser, certes, car elle est voulue par les dieux qui montrent, par elle, la folie et l'aveuglement des mortels. Et Stésichore, qui commit l'imprudence de mal parler d'Hélène, fut puni par la perte de ses yeux.

Dès que l'on a compris que, pour Eschyle comme pour Polygnote, Hélène est une force funeste et malfaisante, toute

1. *Polygnot's Gemälde in der Lesche zu Delphi.*

2. *Malerei u. Zeichnung*, II (1923), p. 651.

la portée, tout le sens éthique de l'ensemble de la peinture, s'éclairent d'une manière nouvelle. Et, là encore, Eschyle nous aide à mieux comprendre Polygnote.

A deux reprises, en effet, Eschyle a décrit les horreurs de la prise d'une ville. Dans un chœur des *Sept contre Thèbes* (v. 321 ss.), et dans le récit que fait Clytemnestre du sac de Troie (*Agamemnon*, v. 320 ss.). Or, si, dans la première description, le poète ne fait qu'effleurer (v. 344) les crimes contre la loi divine qu'amène fatalement après elle l'ivresse de la victoire, Clytemnestre insiste fortement sur les fautes que l'armée victorieuse doit éviter, si elle veut s'assurer un paisible retour (v. 338-347). Or, Polygnote, comme Eschyle (v. 527), nous montre que les Grecs n'ont pas su éviter la « démesure » qui suit une victoire trop chèrement acquise. Néoptolème continue ses massacres, Épéios détruit la ville pierre après pierre ; les souffrances des innocents sont symbolisées par la présence des enfants dont l'un s'est réfugié près d'un autel et l'autre cache son visage de ses petites mains pour ne plus voir le spectacle de sa ville prise et de ses parents morts. Puis, s'opposant à la triomphante Hélène, il y a la douce et fidèle Andromaque, nourrissant son petit Astyanax, le fils du grand Hector, tue par la main d'Achille. Toute la fureur mauvaise d'une victoire maudite émane de la peinture de Polygnote et, folie suprême, outrage suprême, Ajax, fils d'Oïlée, avait arraché Cassandre de l'autel d'Athéna, consommant le dernier sacrilège : d'Athéna, protectrice des Grecs, devenue, du coup, leur ennemie. En vain, Ajax tente-t-il d'apaiser la colère divine, les dieux n'acceptent pas ces réparations insuffisantes ; mais c'est à dessein que le groupe le plus important, à côté de celui d'Hélène, montrait, sur la peinture de Polygnote, les chefs de l'armée grecque, Ménélas et Agamemnon, témoins de l'inutile serment par lequel Ajax cherchait à se purifier. Et, là encore, l'œuvre de Polygnote est la représentation picturale des v. 69-71 de l'*Agamemnon* d'Eschyle, qui font sentir combien sont inutiles des sacrifices refusés par les dieux. Ce second groupe marquait ce qu'avait de funeste, de quels fâcheux augures était accompagnée cette victoire extérieure.

Tout à gauche, au contraire, Polygnote avait représenté Anténor, le vaincu, l'homme juste. Ayant courtoisement reçu les ambassadeurs grecs, au début de la guerre, il avait vu sa maison épargnée par l'armée victorieuse, et, chargeant ses enfants et quelques modestes biens sur un pauvre âne, il avait obtenu de partir¹. Quel contraste entre ce départ et celui du navire de Ménélas représenté tout à droite du tableau, ce navire regorgeant de richesses et du butin fait sur les Troyens ! Mais Anténor, aux yeux de Polygnote, aux yeux des Grecs de la génération des Marathonomaques, n'était pas le véritable vaincu. Sans doute, son visage exprimait la tristesse, mais il avait avec lui ses enfants et l'espoir de recommencer une vie nouvelle sur une terre plus hospitalière, car, et sur ce point aussi, la pensée d'Eschyle rejoint celle du peintre de Thasos : « la Justice resplendit même dans une demeure enfumée » (*Agamemnon*, v. 774). Elle se détourne, au contraire, d'une opulence injuste et la gloire des Atrides, aux yeux d'Eschyle et de Polygnote, ne vaut pas l'innocente pauvreté d'Anténor.

Tout ce que nous avons dit sur les rapprochements qu'il est possible d'établir entre Eschyle et Polygnote, et sur le sens que prend, à leur lumière, la peinture de la *Prise de Troie*, nous permet de mieux comprendre pourquoi, aux yeux de l'Antiquité, Polygnote fut le peintre *éthique* par excellence. Rellet, comme Eschyle, de la génération des Marathonomaques, persuadé, comme elle, du sérieux et de la gravité de la vie, croyant que la justice divine dirige les actions des hommes, il sut créer des œuvres, que le temps ne nous a pas conservées, mais dont la beauté nous illumine encore.

Georges MÉAUTIS.

1. Cf. ci-après, p. 262.

NOUVEAUX MONUMENTS MITHRIAQUES DE LA YUGOSLAVIE

La Yougoslavie qui occupe l'emplacement de l'antique Panonie, de la Mésie, de la Dalmatie et de la Macédoine, abonde en monuments mithriaques. Jadis Cumont, dans ses deux œuvres fondamentales¹, a réuni tout ce qui était jusqu'alors connu provenant de ces régions et en rapport avec ce culte. Outre les reliefs, il existe aussi des sanctuaires construits avec des autels pour les sacrifices. Toutefois, même après Cumont, de nouveaux monuments de cette sorte ont été mis au jour, et ont, dans la majorité des cas, déjà fait l'objet de publications. C'est ainsi que B. Saria, dans son étude approfondie sur le type danubien des reliefs de Mithra², a réuni tous ceux qui étaient connus jusqu'en 1925, également en dehors des frontières de la Yougoslavie, et qui ont un caractère danubien commun. La caractéristique principale des reliefs de ce type est leurs petites dimensions. Ils sont certainement votifs. C'est par là qu'ils se différencient par leur aspect des monuments rhénans qui sont toujours de grande dimension et qui servaient pour les autels dans les sanctuaires. En outre, le type danubien montre presque constamment à la partie inférieure une frise avec scènes accessoires, également absente sur le type rhénan. Sur le type danubien, il n'y a habituellement pas de pilastres avec scènes sur les côtés de l'image principale, tandis qu'au-dessus d'elle, en haut, nous apparaît encore parfois une frise ornée de reliefs. A part cela, les images mithriaques danubiennes ne marquent pas de

1. Franz CUMONT, *Textes et monuments*, II, p. 272-339 ; *Die Mysterien des Mithra*, 1923, p. 231-234.

2. Balduin SARIA, *Razvitak mitrine kultne slike*, dans *Starinar*, III, 2, p. 33-62.

grande différence et il semble que dans leur réalisation, elles aient été étroitement liées à un modèle plus ancien dont elles ne se sont pas sensiblement écartées. Après B. Saria, M. N. Vulić a réuni quelques monuments mithriaques de la Serbie du Sud,

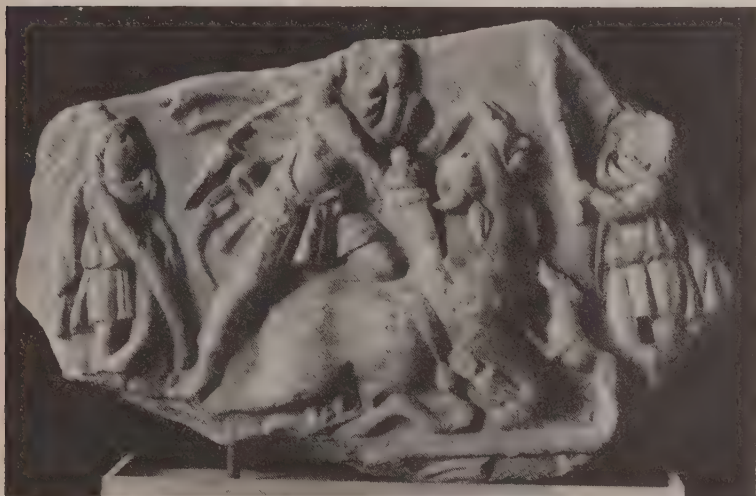


Fig. 1. — Relief mithriaque de Tekija.

dont l'un représente un Mithreum¹. M. G. Kazarov a fait de même en ce qui concerne les nouveaux monuments mithriaques de Bulgarie, et, dans un article détaillé, il a publié toutes les pièces trouvées après la dernière étude de Cumont² :

A) *Fragment de relief de Mithra, Tekija*. Antique Transsylvanie, sur le Danube, en Serbie orientale. Largeur, 57 $\frac{c}{m}$; hauteur, 34 $\frac{c}{m}$. Marbre. Musée du prince Paul, Belgrade (fig. 1).

Seule la scène principale, assez endommagée, a été conser-

1. Nikola VULIĆ, *Nouveaux monuments mithriaques*, dans *Revue archéologique*, VI, 1, p. 181-194.

2. Gavril KAZAROV, *Neue Mithrasdenkmäler*, dans *Germania*, 19, p. 24-27.

vée. La tête de Mithra, la tête du dadophore à droite et les pieds des deux dadophores sont brisés. La scène principale est séparée par un socle de la frise inférieure, sur le reste infime de laquelle apparaissent à peine les vestiges des scènes accessoires. Cependant, sur le socle s'est conservé un M, devant lequel il y a une partie brisée où se trouvaient peut-être encore les deux lettres habituelles pour la consécration à Mithra D et I. Le sens de toute l'inscription aurait été :

[D /eo / invicto /] M / ithrae.

Dans la scène principale Mithra tue un taureau, une bandelette autour du corps ; il le foule de son pied gauche. De la main droite, le dieu tient un couteau qu'il enfonce dans le cou du taureau, et de la main gauche il saisit la bête au museau. Le taureau a fléchi sur ses pattes de devant. En avant, un chien lui saute au cou, et sous le ventre, un serpent et un scorpion le mordent. De chaque côté de la scène principale : un dadophore ; celui de droite tient un flambeau levé, celui de gauche abaisse sa torche¹.

B) *Relief de Mithra, village de Rogodesch, près de Piroł. Serbie sud-orientale. Largeur, 38,5 ^c/_m ; hauteur, 41,5 ^c/_m. Marbre. Musée du prince Paul, Belgrade (fig. 2).*

Le côté gauche est sensiblement endommagé.

— En dessous de la scène principale, une frise avec scènes accessoires, unie seulement au relief principal qui représente le motif habituel : Mithra tuant un taureau. Un chien saute au cou de l'animal et un serpent s'enroule sous le ventre. Le dadophore de gauche est brisé et celui de droite tient un flambeau

1. Publié seulement d'après une photographie, avant l'acquisition du relief par le Musée de Belgrade, par M. N. Vulić, si bien que l'inscription et quelques détails manquent. — *Antički spomenici naše zemlje*, dans *Spomenik SKA*, LXXVII, 2, 60, p. 70.



Fig. 2. — Relief mithriaque de Rogodesch.

dressé. Au-dessus de la scène principale, à gauche et en dessous du rebord du relief : à droite, la naissance de Mithra ; à gauche, Luna. Ces deux figures sont disposées dans le champ de l'image principale.

Sur la frise inférieure, de gauche à droite : *a*) Mithra adoré par Sol, fléchissant le genou ; *b*) une tête de lion (?) ; *c*) un

grand vase ; *d*) Mithra et Sol allongés sur une couche ; *e*) Mithra et Sol sur un char tiré par des chevaux¹.

c) *Relief de Mithra, Janjevo à Kosovo*. Serbie du Sud. Largeur, 28 $\frac{c}{m}$; longueur, 34.5 $\frac{c}{m}$. Marbre. Propriété privée (fig. 3).

Côté droit endommagé à la partie supérieure et inférieure.

La scène principale est séparée par un socle des frises inférieure et supérieure. Au centre, Mithra tuant le taureau. Un chien saute au cou de l'animal et un serpent s'enroule sous le ventre. De chaque côté, des dadophores porteurs de flambeaux. Entre le dadophore gauche et le pied droit de Mithra, une tête de lion. Dans le champ, deux figures : en haut, à droite, la naissance de Mithra ; à gauche, un corbeau.

Sur la frise inférieure : *a*) Mithra portant un taureau sur les épaules ; *b*) Sol agenouillé devant Mithra ; *c*) Mithra et Sol allongés sur une couche (endommagée) (?) ; *d*) Mithra et Sol sur un char tiré par des chevaux (presque entièrement brisé ?).

Sur la frise supérieure : *a*) buste de Sol ; *b*) taureau couché dans un petit bateau ; *c*) Mithra assis sur un rocher, bandant un arc. Derrière lui, de profil, une figure qui le touche ; devant lui, un personnage agenouillé qui lui tourne le dos ; *d*) vraisemblablement, une maisonnette avec un taureau (endommagé ?) ; vraisemblablement Luna (endommagée ?).

Les trois nouveaux reliefs yougoslaves de Mithra présentent toutes les caractéristiques du type danubien. Ils sont de petites dimensions et n'offrent pas de grandes différences dans la réalisation et la répartition des diverses scènes du culte. Sous l'image principale apparaît toujours une frise

1. Publié seulement d'après une photographie, avant l'achat du relief par le Musée de Belgrade, par M. N. VULIĆ : c'est pourquoi les deux dernières scènes, à gauche de la frise inférieure, ont été décrites en une seule, comme une représentation de Mithra sur le taureau. — *Antički spomenici naše zemlje*, dans *Spomenik SKA*, LXXVII, 2, 60, p. 71.

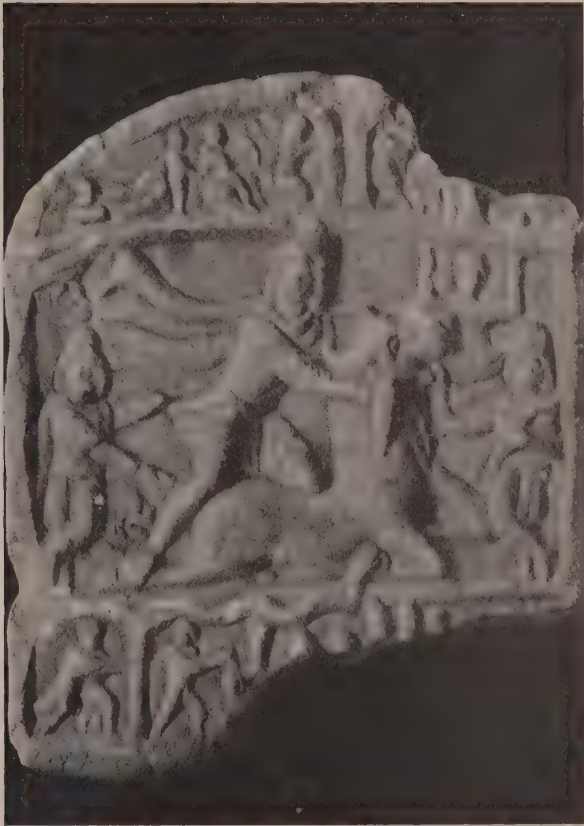


Fig. 3. — Relief mithriaque de Janjevo.

avec des scènes accessoires. Ce sont là des reliefs votifs typiques. Au point de vue de la valeur artistique, celui de Tekija vient sûrement au premier rang. Il présente suffisamment de plastique, avec des détails qui animent toute la scène. Par ses dimensions, c'est le plus grand relief de ce groupe, et il était certainement exposé, soit dans une grande demeure, soit peut-être même dans un Mithreum. Le relief de Janjevo est d'une

moindre valeur artistique. Le plus faible est celui des environs de Pirot, où la scène principale n'est pas séparée par un socle de la frise inférieure. C'est l'unique travail primitif connu parmi les autres reliefs romains des Balkans. Les deux derniers reliefs étaient exposés, soit dans des maisons tout à fait pauvres, soit peut-être même dans quelque sanctuaire villageois en pleins champs. Une étude exceptionnellement détaillée, touchant la valeur artistique et l'usage religieux des divers petits reliefs dans les Balkans où on les trouve en abondance, a été faite par M. G. Seure, à l'occasion de l'installation de la collection des reliefs votifs romains au Musée de Belgrade¹.

Miodrag GRBIĆ.

1. G. SEURE, *Votivni reljefi*, dans *Starinar*, III, 1, p. 237-291.

CALCHAS ET LES BERGERS

CHEZ LES « METINATES EX GARGANO »

Lycophron¹ et Strabon², dont l'accord nous fait remonter jusqu'à Timée³, mentionnent l'existence en Daunie de deux sanctuaires consacrés à Calchas et à Podalire. Voici le texte de Strabon, plus clair et, à quelques détails près, plus complet que celui de Lycophron : « On montre encore en Daunie près d'une hauteur qui porte le nom de Drion deux *hèrôa* ; l'un est en haut de la crête ; il est dédié à Calchas ; ceux qui viennent consulter le devin lui sacrifient un bœlier noir et dorment ensuite roulés dans la peau de la bête ; l'autre, dédié à Podalire, est au bas de la colline, distant de la mer d'environ cent stades. Un ruisseau en sort, souverain contre les maladies des troupeaux. » Lycophron nous donne le nom du petit ruisseau, l'Althainos⁴, et nous apprend que ses eaux guérissaient les gens comme les bêtes.

Ces textes posent le problème de la localisation des sanctuaires, mais avec beaucoup d'inconnues. Les noms de Drion et d'Althainos ne se retrouvent en aucun autre texte⁵ ; ils ne nous apportent donc ici aucune lumière ; par ailleurs le pays

1. LYCOPHR., 1047-1055.

2. STRAB., VI, 284.

3. GEFFCKEN, *Timaios' Geographie des Westens*, p. 9.

4. Une notice de l'*Etymologicum Magnum*, s. v. Ἀλθαῖνος, témoigne que ce nom remonte précisément à Timée.

5. Il existe près des Thermopyles un mont Drios (STEPH. BYZ., s. v. Φρίκιον), mais qu'il est vraiment impossible à mettre en rapport d'aucune manière avec le Drion daunien. Cf. cependant un essai aventureux de GRUPPE, *Griech. Myth.*, p. 369.

de Daunie est assez grand, les collines et les ruisseaux n'y manquent pas. Cette relative imprécision explique les diverses hypothèses qui ont été émises par ceux qui se sont efforcés de situer les monuments des deux héros.

C'est surtout dans le massif du Gargano qu'on a voulu les retrouver : on s'est imaginé, en effet, tout gratuitement d'ailleurs, que le nom de Drion devait désigner une partie du Gargano, sinon le promontoire tout entier. Les uns ont cru pouvoir situer Calchas sur la côte septentrionale, au *Monte d'Elio*¹, d'autres, plus nombreux, en divers endroits du versant qui domine au Sud-Ouest la vallée du Candelaro². Lenormant³ et Nissen⁴ ont voulu que le sanctuaire de Calchas se fût élevé là où se dresse aujourd'hui l'église de Saint-Michel, à Monte S. Angelo. Ils ont été assez généralement crus sur parole⁵, sans doute parce qu'on trouvait agréable qu'un temple chrétien se fût substitué à un temple païen⁶ ; surtout parce qu'on n'avait rien de mieux à proposer. Pourtant leur localisation est sûrement erronée⁷, incompatible

1. CORCIA, *Storia delle due Sicilie*, III, p. 626 ; l'auteur appelle cette montagne *Monte Evio* et voit dans ce nom une déformation de l'épithète "Ἠπιος par laquelle Lycophron désigne justement Asclépios, père de Podalire (v. 1054). Dans la même région, on a songé aussi à l'emplacement d'une abbaye bénédictine, aujourd'hui détruite, entre S. Nicandro et Torre Mileto ; cf. DE LEONARDIS, *Monografia generale del promontorio Gargano*, Napoli, 1858, p. 65.

2. Castelpagano, environs de S. Marco in Lamis, de S. Giovanni Rotondo, Pulsano. On trouvera une discussion de ces hypothèses chez DE LEONARDIS, *op. cit.*, p. 65-67. Ces localisations comme celles indiquées à la note précédente paraissent incompatibles avec les données de Strabon. Voy. la carte ci-dessous, p. 193.

3. LENORMANT, *A travers l'Apulie et la Lucanie*, I, p. 61.

4. NISSEN, *Italische Landeskunde*, II, p. 838.

5. Cf. KIEPERT, *Neuer Atlas von Hellas und den hellenischen Colonien*, p. XI ; *Formæ Orbis antiqui*, Tab. XIX ; BELTRAMELLI, *Il Gargano*, Bergamo, 1907, p. 74.

6. Il est assez remarquable que le récit de la fondation du sanctuaire de Monte S. Angelo ne fasse aucune allusion à un culte païen préexistant, que saint Michel serait venu abolir, puis remplacer. C'est pourtant un thème que d'ordinaire l'hagiographie chrétienne ne dédaigne pas de mettre en œuvre.

7. Lenormant et Nissen croient retrouver la source miraculeuse dont parle Strabon dans une « source » qui « jaillit » à gauche de l'autel de Saint Michel. Le rapprochement est spécieux. La source de Strabon est dans le fond d'une vallée, au bas d'une colline ; celle-ci serait sur un haut sommet. Aucune source d'ailleurs

avec les données de Strabon ; celui-ci mesure cent stades entre la mer et le sanctuaire de Podalire que domine de près celui de Calchas : Monte S. Angelo est seulement à 6 kilomètres de la mer.

D'ailleurs, à les bien considérer, les données de la tradition timéenne ne nous orientent pas particulièrement vers le promontoire du Gargano. Au ^{xiv}^e siècle, on a cherché Calchas et Podalire dans la région de Termoli, une inscription en fait foi¹ ; tout dernièrement, M. Giannelli s'est demandé si l'Althainos ne serait pas l'Aufide² : le mont Drion et les deux *hêrôa* seraient à chercher dans les vallonnements au milieu desquels coule la rivière, sans doute du côté de Canusium.

A s'en tenir aux textes que nous avons rappelés, toute hypothèse est légitime tant qu'on demeure dans les limites de la Daunie et qu'on trouve au bord d'une petite rivière une hauteur à cent stades de la mer. Autant dire qu'on demeure à peu près complètement dans le vague.

ne jaillit dans la chapelle de saint Michel. L'eau miraculeuse qu'on y donne à boire aux pèlerins est une eau qui filtre goutte à goutte du rocher, et s'amasse dans une petite cavité, le *pozzillo*, d'où on l'extrait précieusement dans un minuscule seau d'argent.

1. ROMANELLI, *Scoperte Frentane*, t. I, Napoli, 1805, p. 144 :

Qui surgit Drion collis prope litus amoenum
 Thermipolis quondam gloria prisca fuit
 Hic Calchas vates stetit, hic Podalirius ædes
 Obtinuit, genti cultus uterque deus
 Alter responsis, alter salubribus undis
 Famosus, veterum sic monumenta docent.
 Baptistæ Calchas, Christo Podalirius aram
 Cessit ; dent domino numina falsa locum
 Lux etenim tenebras pellit, fert vita salutem
 Hic Christus dimicans regna sacrata tenet.
 Baptistæ absumpsit templum longinqua vetustas
 Ædes stat Jesus magnificata suis.

Romanelli attribue cette inscription à Thomas, archidiacre et théologal de la cathédrale de Termoli, élevé plus tard dans les dernières années du ^{xiv}^e siècle au siège épiscopal de Guardiafiera.

2. GIANNELLI, *Culti e miti della Magna Grecia*, p. 348. Ailleurs (p. 110) M. Giannelli reste fidèle à la localisation traditionnelle sur le Gargano.

* * *

Nous voudrions montrer qu'il est possible, par une autre voie, de sortir de ces incertitudes ou de ces affirmations en l'air, car pour retrouver les sanctuaires jumeaux de Calchas et de Podalire, nous possédons dans la tradition antique une indication très précieuse qui n'a pas encore été, que nous sachions, reconnue et mise en œuvre. Il s'agit d'un texte de Pline souvent cité, mais inexactement restitué et entendu jusqu'ici, croyons-nous, à contresens. Le voici tel qu'il se lit dans l'édition Mayhoff : « *Ila Apulorum genera tria : Teani a duce e Grais, Lucani subacti a Calchante, quæ nunc loca tenent Atinales, Dauniorum præter supra dicta coloniæ Luceria, Venusia...*¹ »

Ce texte, ou plutôt les mots de ce texte arbitrairement découpés et encadrés, ont été déjà utilisés à bien des fins différentes. Beaucoup y ont vu la preuve qu'il avait existé une légende lucanienne de Calchas : ils ont mis les quatre mots de Pline : « *Lucani subacti a Calchante* » à côté du passage obscur où Lycophron aurait mentionné une légende de Calchas à Siris². Immisch, sans vouloir renoncer tout à fait au bénéfice du rapprochement avec Lycophron et les légendes de Siris, localise cet exploit de Calchas à Atina dans la vallée du Tanagro³. Ces interprétations sont sûrement erronées. Leurs auteurs ne se sont pas avisés que la citation qu'ils empruntaient à Pline était tirée de sa description de l'Apulie⁴.

1. PLINIE, *N. H.*, III, 104, ed. Mayhoff, Bibliotheca Teubneriana, 1906 sqq.

2. GEFFCKEN, *Timaios' Geographie des Westens*, p. 15 ; GIANNELLI, *Culti e miti della Magna Grecia*, p. 110, n. 2 ; CARL ROBERT, *Griechische Heldensage*, p. 1475.

3. IMMISCH, *Neue Jahrbücher für Philologie*, Suppl. XVII, 1890, p. 159.

4. PLINIE, *N. H.*, III, 103-104. On peut, il est vrai, se donner le droit de négliger les indications du contexte en posant en principe une fois pour toutes que Pline s'est borné à aligner des notices hétéroclites dont chacune doit être interprétée isolément des autres. C'est ce qu'ont fait, un peu trop facilement, IMMISCH (*op. cit.*, p. 159), M. MAYER (*Philologus*, LXV, 1906, p. 491), HÜLSEN (*R. E.*, II, 290). Il n'est pas question de nier l'existence d'un certain désordre dans ce passage de Pline. Mais Pline, qui organisa sa description de l'Italie suivant l'ordre des régions

Si Lucaniens il y a, ces Lucaniens ne peuvent être que des Lucaniens d'Apulie. C'est en Apulie qu'il faut les rechercher, eux et Calchas. Mais comment mettre des Lucaniens en Apulie et que faire des « *Atinales* » ?

Le problème des Lucaniens d'Apulie n'est pas insoluble¹ : il suffit de s'aviser que dans le passage qui fait l'objet de notre étude, Pline entend nous parler simplement de races — *genera* — dont le mélange a constitué la population apulienne ou qui ont, d'une manière ou d'une autre, occupé quelque région du territoire apulien². Il y eut ainsi un peuple d'origine grecque, les « *Teani* », ainsi nommés du nom de leur chef ; ces « *Teani* » étaient Grecs et cela ne les empêcha pas de constituer un des peuples de l'Apulie. Le problème des Lucaniens n'est pas plus compliqué : il s'agit d'éléments lucaniens installés en terre apulienne.

Voilà un premier acquis. Mais il s'en faut que toutes les difficultés de ce texte décidément obscur se soient éclairées. Comment nous représenter ces éléments lucaniens soumis en Apulie par Calchas ? Les invraisemblances s'accumulent. Comment admettre tout d'abord que Pline ait parlé des Luca-

administratives instituées par Auguste, devait être au moins préservé par son plan même d'une erreur qui eût consisté à transférer dans la description de la II^e Région (*Hirpini, Calabria, Apulia, Sallentini*), une notice relative à un peuple qui appartient à la III^e Région (*ager Lucanus Bruttiusque*), et dont il a lui-même précédemment parlé en bonne place (*ibid.*, III, 98). Peu importe que certaines villes « frontières », comme Venouse (cf. HORAT., *Sat.*, II, 1, 34 sqq.), peut-être Bantia (HÜLSEN, *R. E.*, II, 2848 sqq. et sa discussion de LIV., XXVII, 25) aient été tenues tantôt comme apuliennes, tantôt comme lucaniennes. On ne peut supposer un pareil flottement pour les *Atinales* de la vallée du Tanagro.

1. M. PAIS (*Storia della Sicilia e della Magna Grecia*, p. 575, n. 1 ; *Italia antica*, II, p. 51 et 283) a proposé de voir dans les *Lucani* de notre texte les habitants de Lucérie. Hypothèse inacceptable : nulle part les habitants de Lucérie ne portent le nom de *Lucani* ; ils sont partout désignés sous le nom de *Lucerini*. Et les *Lucani* sont partout les Lucaniens. De plus, on ne peut supposer que Lucérie a disparu à l'époque de Pline pour être remplacée par une autre ville : *quæ nunc loca tenent Atinales*.

2. C'est de la même manière qu'on trouve également des Lucaniens mentionnés dans une inscription osque d'Anxanum au pays des *Frentani* (ZVETAEFF, *Syll. inscript. osc.*, n. 2). Cf. M. MAYER, *Philologus*, XIX, 1906, p. 529.

niens comme d'un peuple du temps passé, presque mythique¹, « *subacti a Calchanle* », comme d'un peuple aussi presque entièrement disparu au point qu'en tous lieux où il avait été un autre peuple se fût entièrement substitué à lui « *quæ nunc locatenent Atinales* » ? Enfin et surtout, qui sont les « *Atinales* » ?

Ce nom sur lequel ont achoppé tant d'historiens soigneux doit, croyons-nous, disparaître ici du texte de Pline : il n'y a d'existence que par l'effet d'un choix malencontreux des éditeurs : c'est « *Melinales* » qu'il faut lire², le nom d'une communauté garganique dont Pline reparle un peu plus loin³. Cette correction sans doute fait disparaître du texte une difficulté singulière, mais elle ne rend pas plus facile, on le voit,

1. La chose est d'autant plus invraisemblable que les Lucaniens, on le sait, n'apparaissent dans l'histoire qu'au IV^e siècle (cf. PIGANIOL, *La conquête romaine*, p. 80 sqq.), à une époque où ne vivent plus les héros de légendes. Les Anciens n'ignoraient pas l'âge récent des invasions lucaniennes. Comment auraient-ils mis ce peuple en rapport avec Calchas ?

2. A l'exception des deux *Leidenses* (A et F d'après les sigles de l'édition Mayhoff) qui donnent *atinales*, tous les manuscrits donnent *etinales*, leçon qu'adoptèrent tous les anciens éditeurs avant Gelenius (Bâle, 1554). *Atinales* est la *lectio facilior* : il existe, en effet, trois villes du nom d'Atina (HÜLSEN, *R. E.*, II, 2104 sqq.) dont deux sont assez célèbres, celle du pays volsque et celle de Lucanie ; par ailleurs le cognomen de *Atinas* est assez répandu (cf. THESAURUS, II, 1041) ; on remarque en fait qu'en plusieurs passages de Pline, *Atinales* a tendu à se substituer à des noms plus rares que les éditeurs ont dû rétablir : le cas est certain au livre III, chap. 106 (les manuscrits se partagent entre *Atinales* et *Allinales* ; MOMMSEN, le premier, *C. I. L.*, IX, p. 362, a montré la nécessité d'adopter la correction *Antinales* qui a été ensuite reçue dans les éditions de Detlefsen, Berlin, 1866, Mayhoff, Leipzig, 1906 sqq.), mais il semble bien qu'au chapitre 105, il faille également avec notre meilleur manuscrit (A d'après les sigles de l'édition Mayhoff) lire *Antinales* au lieu de *Atinales* ou *Allinales* que donnent les autres manuscrits. En bonne méthode, on doit donc préférer ici *etinales* à *atinales* ; c'est de *etinales* qu'il faut partir pour amender le texte. On ne songera donc pas aux *Apinales* que propose M. MAYER (*Philologus*, XIX, 1906, p. 529), mais aux *Melinales* dont Pline lui-même nous donne le nom un peu plus loin (III, 105) ; la disparition du M initial s'explique assez aisément après la finale *tenent*. On remarquera de même qu'au chapitre 105, *Melinales* donné cette fois par A (corrigé à tort en *Merinales* par HARDUIN, éd. Paris, 1685 ; cf. les justes critiques de MOMMSEN, *C. I. L.*, X, p. 66) a été par tous les autres estropié, comme dans le passage qui nous occupe, en *etinales*. (Dans F, *Melinales* a été rétabli par un correcteur.)

3. PLINIE, *N. H.*, III, 105. Cf. *supra*, n. 2.

la solution des problèmes que nous posait l'existence des Lucaniens d'Apulie. S'il était un lieu où nous nous attendions peu à les trouver, c'était dans le pays des *Melinales*, sur le mont Gargano. A notre étonnement de voir les Lucaniens mis en rapport avec Calchas, à notre étonnement de les voir tenus pour disparus à l'époque historique et remplacés par un autre peuple, s'ajoute l'étonnement de les trouver localisés sur le Gargano, au lieu le plus éloigné de leur origine.

A tous ces maux, il n'y a qu'un remède, mais il suffit : séparer les « *Lucani* » de Calchas et des *Melinales*, c'est-à-dire supposer dans notre texte une lacune qu'on placera entre « *Lucani* » et « *a Calchanle* ». D'ailleurs, indépendamment de toute considération historique ou topographique, le texte par sa seule structure grammaticale paraît contenir une lacune : l'hypothèse en vient spontanément à l'esprit de quiconque essaye, dès une première lecture, de mettre trois noms déterminés sous l'expression de Pline : « *Apulorum genera tria* ». Pline qui semble annoncer trois peuples n'en nomme effectivement que deux, les « *Teani* » et les « *Lucani* » ; un troisième nom paraît être tombé.

Maximilien Mayer¹, après Detlefsen², a proposé de notre texte une interprétation où cette difficulté s'évanouit : pour lui, l'expression d'« *Apulorum genera tria* » n'annonce pas une énumération à venir, elle conclut un développement antérieur en trois parties. En fait, cette hypothèse est insoutenable : dans le chaos de la description de Pline, on n'arrive vraiment pas à retrouver une division tripartite³. Ce n'est

1. M. MAYER, *Philologus*, XIX, 1906, p. 491.

2. D. DETLEFSEN, *Die Beschreibung Italiens in der Natur. Hist. des Plinius und ihre Quellen*, dans *Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie*, herausgeg. v. W. Sieglin, Heft I, p. 62.

3. Pour Mayer, Pline a organisé toute sa description de la II^e Région suivant une division tripartite : Messapie, pays des *Poediculi-Peucelli*, Daunie ; c'est à cette division que répondrait *Apulorum genera tria*. En fait, *Apulorum* ne paraît guère susceptible d'englober toutes les populations que pour sa part le savant critique range sous la dénomination commune d'apuliennes ; le terme d'*Apulia* paraît chez Pline se restreindre à la région également nommée *Apulia Dauniorum*.

pas sans raison que la plupart des éditeurs font suivre : « *Apulorum genera tria* » de deux points (:) qui indiquent que la formule va être développée par ce qui suit. Mais alors, comment échapper à l'hypothèse d'une lacune, puisque Pline nomme seulement les « *Teani* » et les « *Lucani* » ?

Certains ont voulu trouver dans les prétendus « *Alinales* » le troisième élément de la population apulienne, ce troisième « *genus Apulorum* » qui nous manque. Mais il ne paraît guère qu'il en puisse être ainsi, puisque les « *Alinales* » ne semblent mentionnés que pour situer localement le peuple qui fut jadis en rapport avec Calchas et auquel ils se substituèrent : on ne saurait traduire, comme l'a fait de Grandsagne¹ : « L'Apulie contient ainsi trois peuples : les Teanes qu'un chef grec y conduisit ; les Lucaniens soumis par Calchas ; et les Atinates qui occupent leur pays. »

Mayhoff, dans la collection Teubner, insinue par sa ponctuation une autre interprétation suivant laquelle le troisième peuple serait les Dauniens. « *Ila Apulorum genera tria : Teani..., Lucani..., Dauniorum præter supra dicta colonia Luce-ria, Venusia...,* » La chose est aussi invraisemblable du point de vue stylistique que du point de vue géographique. Le mouvement de phrase qui commence par « *Ila Apulorum* » avec cette suite de noms géographiques au nominatif paraît complètement achevé avant « *Dauniorum* » où un nouveau membre reprend, sorte de post-scriptum, par où Pline revient sur sa

entre les fleuves Aufidus et Tifernus. De plus, il semble que loin de charpenter sa description sur les distinctions bien nettes que suppose Mayer, Pline n'a même pas eu souci de donner un sens précis aux mots de Peucétie ou de Messapie ; il n'introduit ces termes que pour les expliquer par la légende et pour affirmer leur équivalence ; peut-être ne les distingue-t-il même pas du *Salentinus ager* et de la *Calabria* (III, 99) ; une fois rappelés pour mémoire et pêle-mêle, ces mots disparaissent définitivement de sa description. On voit combien il s'en faut que la thèse de Mayer réponde au texte de Pline ; peut-être l'erreur du savant critique vient-elle de ce qu'il a voulu retrouver chez Pline un schéma tripartite qui apparaît, en effet, assez nettement chez Strabon (VI, 277 sqq.) ; et encore Strabon lui-même en dépit de ses efforts pour mettre un peu d'ordre dans la nomenclature géographique de ces régions avoue n'y avoir pu réussir entièrement (VI, 277, 281 et 283).

1. Dans la *Collection Panckoucke*, Paris, 1829.

description de l'« *Apulia Dauniorum* », pour la compléter. Géographiquement, les « *Daunii* » semblent d'autant moins pouvoir être un des trois éléments de la population apulienne que pour Pline les deux termes de « *Daunia* » et d'« *Apulia* » paraissent synonymes, « *Daunia* » n'étant qu'une épithète qualificative d'« *Apulia* » (*Apulia Dauniorum*); l'expression même « *præter supra dicta* » inclut que toutes les villes mentionnées précédemment étaient villes des Dauniens, et souligne de ce fait l'identité de « *Daunii* » avec « *Apulia Dauniorum* » et « *Apuli* ». Les Dauniens ne peuvent donc être le troisième élément cherché.

On ne parvient pas à échapper à la nécessité d'une lacune ; le seul problème qui demeure est de la placer au bon endroit. Du point de vue syntactique, plusieurs places sont possibles. Reprenons le texte de Pline, en notant cette fois la ponctuation à laquelle nous avons droit maintenant de nous tenir. « *Ita Apulorum genera tria : Teani a duce e Graïs, Lucani subacti a Calchante quæ nunc loca tenent Metinales.* » Il y a, dans cet énoncé, des groupes qui ne se laissent pas disjoindre ; c'est entre l'un ou l'autre d'entre eux que peut se supposer la lacune. « *Teani a duce e Graïs* », paraît constituer une unité solide ; il en est de même pour le groupe : « *a Calchante quæ nunc loca tenent Metinales* » où l'opposition de « *nunc* » à « *Calchante* » souligne l'homogénéité de l'ensemble, charpenté justement sur cette opposition du peuplement moderne (*nunc... Metinales*) avec le dominateur légendaire (*Calchante*). S'il y a lacune, elle doit donc se placer soit avant, soit après le groupe « *Teani... Graïs* ». Ou encore après « *Metinales* », ou entre « *Lucani* » et « *a Calchante* ».

Si nous nous rappelons alors ce que nous avons vu tout à l'heure de la répugnance entre « *Lucani* » et le groupe « *a Calchante... Metinales* », nous n'hésiterons pas à placer ici la lacune, conformément aux indications convergentes de l'analyse syntactique, de l'histoire et de la mythographie.

Resterait maintenant à rechercher quel fut ce peuple dont le nom tomba si malencontreusement entre « *Lucani* » et

« *a Calchante* ». Cela, on ne le saura jamais avec une certitude absolue, mais nous pouvons au moins indiquer ce qui nous paraît le plus vraisemblable, d'autant qu'il n'y a passans doute ici grande chance de se tromper.

L'élément ethnique qui, à côté de l'élément grec et de l'élément lucanien peut figurer aux yeux de Pline¹ comme un des constituants de la population de l' « *Apulia Dauniorum* » ne peut être très certainement que l'élément illyrien (iapyge). Dans le peuplement d'une région voisine de celle qui nous occupe, la presqu'île salentine, Varron au troisième livre des *Antiquités humaines*² reconnaissait un triple élément : crétois, italien et illyrien.

D'autre part, rien de plus normal que cette localisation spéciale des Iapyges au pays des *Melinales*, sur le Gargano. Les Anciens n'avaient pas oublié qu'aux temps préhistoriques le promontoire avait constitué une des assises fondamentales de la puissance Iapyge³. C'est là que l'éponyme Iapyx, venu d'Illyrie, avait pris terre pour la première fois sur le sol italien⁴; le Gargano chez Virgile est qualifié de Iapyge⁵. Seulement au temps de Pline, les Iapyges n'existaient plus en Apulie comme un peuple distinct⁶; le nom même de Iapygie tend chez les géographes à se restreindre pour désigner principalement la région qui commence au sud de l'Aufide. D'où la nécessité, pour qui fait état de leur présence dans une région plus septentrionale, de préciser le lieu de leur établissement par une référence à une communauté contemporaine où, pour quelques raisons particulières (ici le sanctuaire de Calchas), leur souvenir s'est conservé

1. En accord avec les résultats les plus certains de la recherche ethnographique. Cf. M. MAYER, *Philologus*, XIX, 1906, p. 531.

2. VARR. *ap. PROBUS, Vergil. Buc.*, VI, 31.

3. M. MAYER, *Philologus*, XIX, 1906, p. 525.

4. SERVIUS, *Aen.*, XI, 247. Cf. M. MAYER, *Molfetta und Matera*, p. 289.

5. VERGIL., *Aen.*, XI, 247.

6. M. MAYER, *Philologus*, XIX, 1906, p. 525. C'est ainsi que certaines traditions racontent que telle et telle de leurs villes furent détruites par Diomède (PLINE, *N. H.*, III, 104 et le commentaire de M. MAYER, *op. cit.*, p. 527 sqq.). Il ne devait pas être plus difficile de les mettre en rapport avec Calchas.

avec une intensité spéciale ; d'où la mention des *Metinales*.

Nous tenons donc le mot dont la restitution s'impose entre « *Lucani* » et « *subacli a Calchante* ». C'est le mot « *Iapyges* »



Fig. 1. — Mattinata. On distingue de gauche à droite les escarpements de la *Punta Rossa*, les lacets de la route de Monte S. Angelo, l'échancrure de la vallée Carbonara et les blanches maisons du village.

ou, plus vraisemblablement, l'expression : « *Iapyges Gargani* », la finale de ce dernier mot ayant entraîné par son identité avec celle de « *Lucani* » la disparition fâcheuse d'où sont issues tant de difficultés.

*
* *

Définitivement restitué, le texte de Pline nous apporte, on le voit, une certitude, une précision du plus grand prix : « < *Iapyges Gargani* > *subacli a Calchante quæ nunc loca tenent Metinales* » ; nous ne devons pas chercher Calchas hors du Gargano et plus précisément loin du pays des *Metinales*.

Le pays des *Melinales* existe encore aujourd'hui¹ : Mattinata, à 20 kilomètres au Nord-Est de Manfredonia est une petite bourgade d'un peu plus de trois mille habitants. Ses blanches maisons alignées à flanc de coteau dominent une véritable oasis de verdure. Entre le sable blanc d'une belle plage de deux kilomètres de long et des escarpements, plus abrupts au Sud, moins violents au Nord-Est, le *piano di Mattinata* constitue le débouché sur la mer d'une profonde vallée, la vallée Carbonara, orientée presque exactement d'Ouest en Est. De Manfredonia à Vieste, sur 50 kilomètres de côte, Mattinata constitue le seul point où il soit possible de prendre terre aisément, le seul aussi où, aujourd'hui encore, une agglomération humaine ait pu s'établir. Partout ailleurs, des falaises hautes souvent de plus de 100 mètres dominent à pic une mer illustrée par de nombreux naufrages². Privilégié ainsi à bien des égards, le pays des *Melinales* jouissait encore par sa situation même d'une sécurité toute spéciale : adossé aux solitudes inhabitées du Gargano, il n'est accessible que par les défilés étroits de la vallée Carbonara. Vers le Sud, en direction de Manfredonia, les éperons enchevêtrés qui aboutissent à la *Punta Rossa* lui constituent une fortification inégalable. Il n'est rien de surprenant que le site ait été habité sans interruption depuis l'époque romaine jusqu'à nos jours comme l'atteste la permanence du nom. C'est sûrement dans toute la région un des plus anciens habitats humains³.

1. « *Plane ignotos Melinales* », écrit MOMMSEN (*C. I. L.*, IX, p. 66). Si l'on a tant tardé en dépit d'évidences nombreuses à donner au problème de la localisation des *Melinales* la seule solution qu'il comporte, solution d'ailleurs obvie (cf. NISSEN, *Italische Landeskunde*, II, p. 838 ; PHILIPP, *R. E.*, XV, 1406), cela tient pour une bonne part aux altérations et aux corrections par lesquelles leur nom avait disparu du texte de Pline ; cf. *supra*, p. 186, n. 2. KIEPERT (*Formae Orbis antiqui*, Tab. XIX) n'a pas encore renoncé à situer de fantastiques « *Merinales* » qu'il installe au nord de Vieste.

2. Depuis celui d'Archytas, Hor., *Od.*, I, 28.

3. A l'occasion de simples visites et sans entreprendre de fouilles systématiques, M. Mayer y a retrouvé de précieux objets, aujourd'hui au Musée de Bari (Mus. prov., n° 4069 sqq.), dont la présence établit l'importance du rôle que joua ce petit port, dès une époque très ancienne, dans la vie de l'Adriatique. (Cf. M. MAYER, *Molfetta und Matera*, p. 52.)

Si nous reprenons avec cette donnée nouvelle les indications topographiques de Strabon, nous serons amenés à chercher s'il n'est pas, dans la région de Mattinata, un ruisseau dont l'origine située à 100 stades de la mer, aurait pu, avec quelques

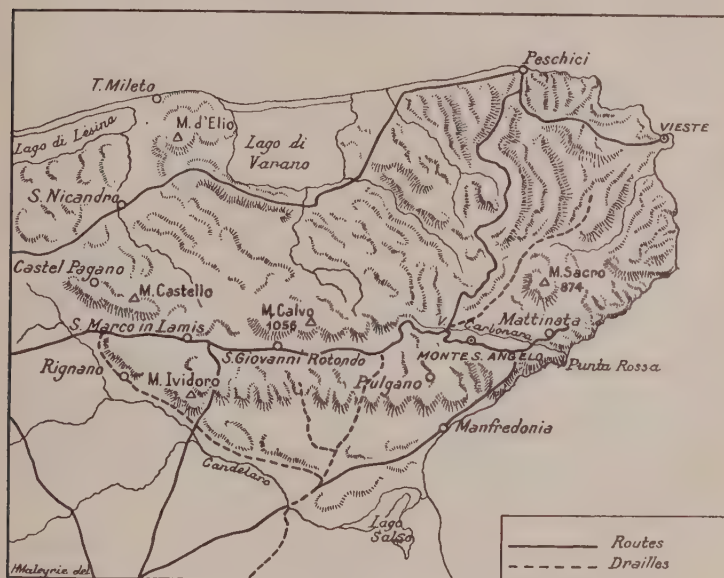


Fig. 2. — Le Gargano¹.

vraisemblances, avoir été jadis honorée d'un sanctuaire de Podalire et dominée d'un sanctuaire de Calchas.

Il suffira de jeter un coup d'œil sur une carte du Gargano pour s'assurer que le choix est assez restreint. Dans toute cette région orientale, une succession de hauts sommets domine la mer de trop près pour que des vallées véritables se soient formées. Seuls existent des ravins très courts. Il faut aller jusqu'à Vieste pour voir déboucher sur la mer une vallée d'un peu plus de 10 kilomètres : la *Valle del Palombaro*. Aux

1. Lire sur la carte : Pulsano.

environs de Mattinata, on ne trouve en somme que deux vallées seulement : la vallée Carbonara qui débouche sur la mer à Mattinata même et dont le cours mesure approximativement 16 kilomètres ; la vallée du Candelaro qui se jette dans la mer à 25 kilomètres au Sud de Mattinata. Le cours principal du Candelaro mesure beaucoup plus des 17 kilomètres (100 stades) dont parle Strabon ; c'est trop pour qu'on puisse l'identifier à l'Althainos ; mais il n'est pas impossible que Timée ait réservé ce nom à un affluent digne d'être, pour ses propriétés miraculeuses, particulièrement distingué. Ceci nous amènerait à chercher du côté des ruisseaux qui descendent vers le Candelaro entre Rignano et la route de S. Marco in Lamis autour du mont Ividoro. Calchas et Podalire accotés aux pentes du Gargano eussent dominé un passage sûrement fréquenté depuis tous temps¹. Mais ne sommes-nous pas ici bien loin du pays des *Metinates* ?

Les textes nous induisent donc plutôt à chercher du côté de la vallée Carbonara. Aucune route ne la suit aujourd'hui de part en part ; ce n'est pas dû à une impossibilité topographique : la vallée constitue au contraire pour qui, de Mattinata, veut gagner l'intérieur du Gargano en direction de S. Giovanni Rotondo ou rejoindre la vallée du Candelaro et la route des Abruzzes au delà de S. Marco in Lamis, la voie de pénétration la plus normale. Mais le sanctuaire de Saint-Michel a, depuis le v^e siècle, attiré les grands chemins sur la crête. En amont du sanctuaire, la route reprend sa place normale au fond de la vallée. Est-ce à la tête de cette vallée que nous trouverons Podalire et Calchas ?

Essayons de remonter ce petit cours d'eau soufreteux qui est peut-être l'Althainos. A droite et à gauche, à mesure que la route s'élève avec la vallée, les hautes barrières paral-

1. Il ne l'est plus autant de nos jours où la ville de Foggia attire vers elle, plus au Sud-Ouest toutes les grandes routes. Mais aujourd'hui encore une draille importante suit à peu près les étapes de l'ancienne route Gnathia-Istionium (cf. les références dans *C. I. L.*, IX, p. 25). C'est, au pied des derniers contreforts du Gargano, l'itinéraire naturel.

lèles qui l'encadraient s'abaissent progressivement ; au loin, le sommet du *Monte Calvo* se dégage de plus en plus nettement au-dessus de l'horizon, annonciateur d'un autre paysage. Tout fait pressentir un changement de vallée, un passage, un col. Mais au moment où un dernier crochet de la route nous



Fig. 3. — La vallée Carbonara. — Vue prise de Monte S. Angelo.

fait découvrir tout d'un coup que la vallée Carbonara est finie, une petite colline se détache sur l'horizon presque dans l'axe de la vallée. Pour la contourner, la route fait un brusque détour et prend de la hauteur. Du haut de cette petite butte, on embrasse à l'Ouest et à l'Est une perspective très étendue. A l'Est, toute l'enfilade de la vallée Carbonara, coupant la ligne de montagnes d'une échancrure au fond de laquelle on pressent l'horizon marin. A l'Ouest, deux vallées s'ouvrent en V : d'un côté, une fente assez profonde bordée de pentes boisées, avec au fond le *Monte Calvo* bleui par la distance ; de l'autre, la dépression que suit la route en direction de S. Giovanni Rotondo. Sur ce petit sommet caillouteux, où le

roc affleure en plus d'un endroit, nous sommes très exactement, à vol d'oiseau, par la vallée quasi rectiligne, à 16 kilomètres de la mer — un peu plus de 90 stades. Avec les inévitables détours du chemin, ce sont les 100 stades de Strabon. Au bas de la colline, un bassin grossièrement maçonné retient en période de sécheresse les eaux d'infiltration qui alimentent à sa source le petit ruisseau de la vallée Carbonara ; l'eau n'y manque jamais, paraît-il, même au plus fort de l'été¹.

Il est tentant de supposer que cette source d'eau pure aurait été jadis dédiée au dieu Podalire. Le manque d'eau constitue pendant l'été une des plaies du Gargano où le sous-sol poreux absorbe immédiatement l'eau de pluie. Faut-il nous étonner que cette eau ne paraisse plus aujourd'hui avoir de vertu miraculeuse ou spécifique ? Mais les miracles ne s'expliquent pas toujours par la chimie. Pourquoi demanderions-nous à la source de Podalire des qualités exceptionnelles dont se passent fort bien tant d'autres eaux miraculeuses, ne serait-ce que l'eau de Lourdes ?

Il est plus intéressant de remarquer qu'en plus de la correspondance si exacte aux indications topographiques des Anciens, colline et source se trouvent précisément au bord d'un de ces grands chemins de transhumance que suivent les moutons des Pouilles pour aller estiver dans les pacages aujourd'hui bien désolés, mais jadis plus frais, du promontoire garganique².

L'eau miraculeuse, nous dit Strabon, était souveraine contre les maladies des troupeaux. Lycophron nous dit qu'elle guérissait aussi les hommes, mais ce détail risque bien d'avoir été inventé par le poète pour ennoblir Podalire ; s'il avait appartenu à la tradition timéenne, pourquoi Strabon l'eût-il omis ? Cette activité spéciale du dieu guérisseur trouve en ce lieu son explication. Autour de son sanctuaire, les trou-

1. Ce petit bassin, point d'eau important, est porté sur la carte d'État-Major au 1 : 50.000, f° 156, II.

2. On trouvera le tracé des principales de ces drailles sur la carte au 1 : 250.000, publiée par le Touring-Club italien.

peaux qui venaient de la plaine achevaient une de leurs premières étapes vers la montagne, pouvaient se refaire, se guérir. C'était pour eux l'accueil bienfaisant des dieux de la montagne.

Calchas et Podalire — nul ne le conteste¹ — n'ont sûre-



Fig. 4. — La Piscine miraculeuse de Podalire (?). — On distingue, à droite, la route moderne ; à gauche, la draille.

ment pas été les premiers titulaires de leur sanctuaire. Ils se sont substitués à des dieux indigènes préexistants. Mais le mécanisme ou l'occasion de cette substitution n'a jamais été précisé : Nissen² pensait à l'action de marins grecs ; ce sont aussi des marins que ces Chalcidiens auxquels a songé M. Gruppe³. Ces savants critiques ne se sont point avisés

1. Cf. M. MAYER, *Philologus*, XIX, 1906, p. 528 ; déjà LENORMANT, *A travers l'Apulie et la Lucanie*, I, p. 61. Faut-il voir un reflet d'une légende plus ancienne dans la curieuse tradition rapportée par SERVIUS, *Aen.*, XI, 247 ?

2. *Italische Landeskunde*, II, p. 838.

3. *Griechische Mythologie*, p. 369.

qu'un sanctuaire indigène situé à 17 kilomètres de la côte ne devait guère présenter d'attrait pour des marins de passage. Au point où nous avons fixé le sanctuaire, ne semble-t-il pas que nous tenions la clé de l'énigme ; ce ne sont pas des marins qui ont hellénisé ces cultes si profondément terriens, ce sont les bergers qui montent avec leurs troupeaux de la basse plaine de Daunie, les Grecs d'Elpiai¹ originaires de ces régions rhodiennes et coennes² où l'on honore Calchas et Podalire³, et qui trouvent sur le Gargano, justement par cette voie d'accès, leurs pâturages d'été les plus proches. C'est par eux, d'ailleurs, également, que ces sanctuaires de montagne se relient à la Daunie où les situait Timée⁴. Calchas est monté chez les *Metinates* avec les bergers⁵.

Jacques PERRET.

1. On localise Elpiai sur la côte à 25 kilomètres au sud de Manfredonia.

2. STRAB., XIV, 664 ; VITRUV., I, 4, 12.

3. Sur le culte de Podalire chez les Doriens d'Asie, cf. GRUPPE, *Griech. Myth.*, p. 264, n. 10 et 637 ; TÜRK, *Roscher's Lexikon*, III, 2589-2590. Pour Calchas, cf. CIACERI, *Storia della Magna Grecia*, I, p. 391 ; nous espérons pouvoir un jour revenir nous-mêmes sur le problème de ses rapports avec les Rhodiens.

4. Si ces sanctuaires avaient été perdus au plus profond du Gargano et sans rapports avec la basse plaine, on voit mal en effet comment Timée les aurait localisés « en Daunie ».

5. On trouvera des aperçus fort suggestifs sur le rôle de la transhumance dans l'Italie ancienne, dans un mémoire de A. GRENIER, *La transhumance des troupeaux en Italie et son rôle dans l'histoire romaine*, *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, XXV, 1905, p. 293-328.

LA SCULPTURE ROMAINE AU PAYS DES TRÉVIRES*

Ce serait une erreur grossière de ne pas vouloir reconnaître, au moins dans les chefs-d'œuvre exécutés à travers les provinces de l'Empire romain — ils ne sont pas si rares qu'on voudrait parfois le dire ! — un art véritable, un style original, qui fut bien autre chose qu'une simple dépravation du style impérial de la capitale. Si l'on a appris une bonne fois à voir

* Cette étude a été présentée sous une première forme dans une conférence que l'auteur est venu faire le 20 février 1937, à l'Institut d'art et d'archéologie de la rue Michelet. M. H. Kœthe, spécialiste de la sculpture romaine dans la région rhénane, avait bien voulu, au début de son exposé, rendre hommage en ces termes à quelques-uns de ses prédécesseurs dans l'étude de son sujet : « Depuis le jour où, pour la première fois, il y a onze ans, j'ai foulé le sol français en compagnie du P^r Hamann, de Marburg, j'y ai reçu des impressions fortes et sans cesse renouvelées, venant des inépuisables richesses de la France en monuments antiques, ainsi qu'un enseignement très fécond, constamment nouveau, de mes collègues français, toujours prêts à rendre service. Je considère comme le paiement d'une dette d'honneur, et comme un acte de sincère gratitude, de venir à mon tour aujourd'hui offrir aux études françaises quelque chose qui ne soit pas sans valeur pour elles. Les savants allemands et les savants français portent un intérêt égal au sujet dont je vais parler aujourd'hui. C'est un Français, le Commandant É. Espérandieu, dont les travaux ont servi de base à toutes les recherches ultérieures dans ce même domaine, grâce au travail désintéressé de toute sa vie : nous lui devons en effet l'entreprise gigantesque du *Recueil des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, recueil qu'il a augmenté à la fin par des études concernant les provinces germaniques. Depuis lors, est venue s'ajouter une suite presque infinie de publications particulières, au sujet de nouvelles découvertes, et un aussi grand nombre de monographies concernant le plus souvent l'histoire régionale de la civilisation et de la religion. Si, cependant, le point de vue de l'historien de l'art sur le problème dont je traite a été moins souvent pris en considération, cela tient au niveau artistique peu relevé de la plupart des sculptures faites dans les provinces, qui ne s'élèvent guère au-dessus de la moyenne. » *L. Réd.*

les faits exactement, on découvrira que, par exemple, les cités gauloises et germaniques ont été presque toutes des centres d'activité artistique ; leurs ateliers réussissent à exprimer, d'une manière qui est propre à chacune d'entre elles, ce qui est commun à toutes. A Cologne, les choses n'ont pas eu le même aspect qu'à Langres, ni, à Dijon, le même qu'à Trèves. A côté de cela, il ne faut pas perdre de vue, ce qui va de soi, qu'une insuffisance dans l'art ne marque pas toujours un style ; et d'autre part, qu'il y a un « dénominateur commun », dont le développement général est en rapport étroit avec ce qui s'est accompli dans l'ensemble de l'Empire romain, ou tout au moins dans l'Occident. Parmi les *civitates Galliarum*, la Civitas Treverorum fut l'une des plus grandes, des plus riches et des mieux douées artistiquement ; elle a, à l'époque du Moyen Empire, donné le jour à des œuvres plastiques qui méritent entièrement le nom de classiques ; elles dépassent les productions artistiques de beaucoup d'autres provinces, et même quelquefois celles de la capitale. Une histoire générale de l'art plastique dans les Gaules ne pourra être écrite que lorsqu'on connaîtra mieux le développement suivi dans chaque région. On voudrait ici, comme préliminaire à cette vaste entreprise, esquisser l'histoire de la sculpture à Trèves du 1^{er} au 4^e siècle après J.-C.

Lorsqu'on parle de l'art plastique du 1^{er} siècle dans les Gaules, les regards se tournent involontairement vers le Rhin, vers la limite de l'Empire où de fréquents changements dans les garnisons romaines offrent de bons points de repère pour dater les monuments. Là, on peut discerner clairement un style claudien et un style flavien, grâce aux mouvements de troupes : les uns occasionnés par les événements de 40-43, quand une attaque forcée contre les Germains échoua, mais fut compensée par la conquête des îles Britanniques, à laquelle participèrent des légions ramassées au bord du Rhin ; d'autres suscités par les événements qui eurent lieu en 70, l'année de l'insurrection des Bataves. Certes, au pays des Trévires, bien loin derrière la frontière, les ressources de ce genre nous manquent, les circonstances sont tout autres, et, par suite, je

crois utile de parler brièvement d'abord, ici, du territoire et de la ville des Trévires.

Les Trévires, à l'origine, habitèrent le pays au Nord et au Sud du cours inférieur de la Moselle, y compris le Grand-Duché de Luxembourg et une petite partie du Sud de la Belgique d'aujourd'hui ; avant César, ils possédaient aussi vraisemblablement la rive gauche du Rhin, à peu près entre Coblenze et Spire¹, mais ils ont perdu au temps de la conquête romaine de grandes fractions de ce pays, au profit de certaines tribus des Suèves, venues avec ou même avant Arioviste. Leur ville, appelée plus tard Augusta Treverorum, ne s'est développée que dans les dernières années d'Auguste, en un lieu de passage important de la Moselle, un peu en aval de l'embouchure de la Sarre, sous la forme d'un *vicus*, sur un sol vierge jusque-là². Nous savons aujourd'hui avec certitude que le réseau des voies se coupant à angle droit selon le modèle romain ne fut créé qu'entre 40 et 45 après J.-C. Le *vicus* qui, à l'origine était construit irrégulièrement, doit avoir reçu alors le nom de Augusta Treverorum, parce qu'il fût promu officiellement au rang d'une métropole de la Cité, et non point parce qu'il fût fondé par l'empereur Auguste. Il n'y a pas moins de huit capitales de provinces gauloises qui s'appellent Augusta, tant celles qui ont déjà existé au temps d'Auguste que celles qui furent établies plus tard seulement³. Une colonie de vétérans fondée par Auguste aurait dû être appelée Colonia Julia. Trèves finissait par devenir une colonie titulaire, parce qu'elle s'était donné elle-même une forme architectonique sur le modèle romain ; et elle portait, dès lors, en tant que capitale de la Cité, le nom honorifique d'Augusta : c'est de la même façon qu'une troupe pouvait recevoir le nom honorifique d'Augusta en raison de sa bravoure, et aussi le perdre à cause de sa lâcheté. Trèves n'était pas pour cela une fonda-

1. Cf. *Trierer Zeitschrift*, XII, 1937, p. 62-64.

2. Cela n'empêche pas qu'ait existé, à l'époque de la Tène, quelque petite agglomération sur l'emplacement de la ville romaine. Pour toute la question des origines et du développement de la ville, cf. *Germania*, XX, 1936, p. 27-35.

3. Cf. R. LAUR-BELART, *Führer durch Augusta Raurica* (Basel, 1937), p. 13-14.

tion impériale. Mais déjà sous Auguste et Tibère, le vicus doit avoir été le siège administratif des hauts fonctionnaires romains de la Cité. En effet, le pays des Trévires ne possédait aucun autre établissement d'une importance aussi centrale. Nous avons, en outre, les inscriptions funéraires ou honorifiques de deux de ces fonctionnaires, l'une et l'autre datant environ de la moitié du 1^{er} siècle¹. Ces deux hommes avaient terminé leur carrière militaire avec le grade de préfet de cohorte, puis ils étaient devenus *questores civilis*, et surtout ils réunissaient en leurs mains la fonction de prêtre impérial avec le titre de flamine du dieu suprême de la région, Lenus Mars — trait au plus haut point caractéristique de la politique religieuse des Romains. La troupe que l'un de ces hommes avait auparavant sous ses ordres, tenait aussi garnison à Trèves même ou près de Trèves. Car nous possédons, provenant de Trèves, deux pierres tombales de cavaliers espagnols qui datent du commencement du 1^{er} siècle². C'était, à juger d'après l'inscription funéraire de leur commandant présumé, la Cohors II Hispanorum Equitata. A l'époque de la fondation de la ville, c'est-à-dire vers 40 environ, il semble bien que cette troupe avait déjà été déplacée vers la Germanie inférieure.

Cela pour caractériser la situation politique de Trèves à la première époque de son histoire. Un seul régiment de cavaliers — c'est bien peu ; et il reste trente ans en garnison — ce qui n'est pas bien longtemps aux temps classiques ! Les stèles funéraires des soldats ne jouent par suite qu'un très petit rôle dans la sculpture de Trèves. Beaucoup plus importante est la présence continue des hauts fonctionnaires de l'administration, qui a certainement contribué au rapide épanouissement du commerce et des métiers. Il ne faut pas nous étonner si, dès les premiers temps du 1^{er} siècle, nous rencontrons d'import-

1. CIL. XIII 4030. *Trierer Zeitschrift*, I, 1926, p. 157-161. Je vais traiter dans un des prochains numéros de la *Trierer Zeitschrift* la question de la chronologie et de la signification de ces deux inscriptions.

2. J. B. KEUNE, *Trierer Zeitschrift*, X, 1935, p. 76-79.

tantes fondations de monuments d'un caractère purement romain, ainsi que, dans les nécropoles de Trèves, des monuments funèbres d'un style aussi nettement romain et de tout premier ordre. Un exemplaire d'une telle fondation nous est fourni par une statue colossale, en calcaire de la Haute-Moselle : une femme assise dont la tête et les bras étaient en marbre¹. Le style des vêtements dénote le travail d'un sculpteur romain de premier ordre ; la tête de marbre, qui est bien conservée, a dû être importée. La coiffure est de style augustéen, mais on la trouve encore sur des stèles de la Haute Italie jusqu'à la moitié du 1^{er} siècle. De même, la manière dont est travaillée la tête ne semble pas indiquer un atelier de Rome. M. l'Espérandieu voit dans la tête un portrait, et peut-être a-t-il raison. En ce cas, il doit s'agir d'une dame de la famille impériale, que M. Delbrueck, en la comparant à des médailles, veut reconnaître comme Antonia Minor². Le style de la tête est un peu trop avancé pour l'âge d'Auguste. C'était aussi pour un Romain qu'on avait érigé telle autre statue funéraire, trouvée dans la nécropole au Sud de la ville, et dont nous ne possédons que la tête³ ; ce sont les mêmes traits que nous rencontrons dans d'innombrables pierres tombales de la première époque romaine.

La population autochthone, qui avait une prépondérance incontestable, également dans la ville, n'avait au début que peu de sympathie pour cette coutume d'ériger des statues d'après le modèle vivant. La tradition nous parle d'idoles celtiques en bois, et, de temps à autre, on en a tiré quelques-unes au jour, provenant pour la plupart des puits ou des fleuves. Comme exemple, on pourrait citer le gigantesque Roland en bois trouvé dans le port de Genève, qui, à vrai dire, ne peut être attribué avec certitude à l'époque de la Tène. Or, nous avons un document précieux de la sculpture indigène provenant du pays des Trévires : c'est le pilier de Pfalzfeld, près

1. E. ESPÉRANDEIU, *Recueil* (= E.), 4935.7270.

2. *Archäol. Jahrbuch*, L, 1935, p. 212, n. 2.

3. E. 5088.

de Saint-Goar, non loin du Rhin¹. C'est probablement la reproduction en pierre du revêtement métallique d'un pilier de bois, car le style n'est point celui de la sculpture sur bois. Le monument, qu'on a pas encore réussi à interpréter, portait sur sa partie supérieure, aujourd'hui perdue, une tête humaine. Le fait de la reproduction en pierre pourrait bien indiquer le commencement d'une influence de la sculpture romaine importée, quoique le style appartienne encore entièrement à l'époque de la Tène. — Il est très intéressant d'observer de quelle manière les artistes locaux cherchent à se conformer au modèle romain, tant pour le motif que pour le style, et à quel point ils trahissent clairement leur parenté avec le métier des sculpteurs sur bois. En même temps que la statue colossale de femme mentionnée précédemment, on a trouvé, au même endroit, deux piédestaux et un autel qui, eux aussi, datent des débuts du 1^{er} siècle, au plus tard de la moitié. Un de ces piédestaux² (fig. 1) montre à côté d'un rinceau d'art classique, maladroitement imité, un petit homme qui a l'air d'un nain, et au-dessus un cadre rempli de spirales et d'oxypétales, motif bien connu dans l'art décoratif du 1^{er} siècle. Sur la partie inférieure de l'autel, on voit une frise de losanges qui sont traités comme s'ils devaient porter une décoration émaillée, selon le goût de l'époque de la Tène. Le même motif se trouve dans l'archivolte d'une stèle très ancienne de Metz³, certainement une des plus vieilles stèles funéraires qu'on ait trouvées hors de la zone militaire. On peut la dater approximativement, parce que la coiffure de la femme représentée imite une coiffure portée à Rome vers les années 50 à 60. La même argumentation est valable pour une tête de femme de la nécropole du Sud de Trèves⁴, qui se trouve, du point de vue métier, à un niveau très supérieur, bien qu'elle ne soit pas encore délivrée, elle non plus, dans la façon dont elle est traitée, de l'influence du

1. E. 6170.

2. E. 4971.

3. E. 4367.

4. *Archäol. Jahrbuch*, L, 1935, p. 212, fig. 15. |

métier de sculpteur sur bois, qui a marqué toute la sculpture gauloise sur pierre de la première époque impériale. Cette tête



Fig. 1. — Piédestal de la Fleischstrasse (Trèves, Landesmuseum : première moitié du 1^{er} siècle de notre ère).

a appartenu à un bas-relief, sur lequel elle regardait vers la droite, peut-être de manière semblable à ce qu'on voit sur un fragment de bas-relief provenant d'Arlon¹, qui est à peine plus récent, si l'on en juge d'après la coiffure et le style. C'est

1. E. 4070.

une femme qui porte aussi les cheveux bouclés à la mode claudienne ; elle offre sa main gauche à un homme qui se trouve tout à fait à droite, et qui semble couché. N'avons-nous pas devant nous une représentation d'un repas funéraire, sujet qui devient commun sous les empereurs flaviens ? A part cela, le style du vêtement, pour cette œuvre d'une technique fort avancée, fournit l'occasion de rapprocher la pièce la plus remarquable du même groupe. Elle a été découverte il y a peu d'années seulement près de Nickenich, dans l'arrondissement de Mayen¹. Il s'agit du tombeau de famille d'un certain Contvinda, noble Trévire, qui a fait exécuter son portrait funèbre et ceux des membres de sa famille (fig. 2) par un sculpteur excellent qui a travaillé par ailleurs pour l'armée du Rhin. Des détails ornementaux font conclure que cette œuvre provient d'un atelier de Bonn ou de Mayence ; elle appartient à la dernière époque du règne de Claude. La pénétration harmonique de formes et de motifs romains par un goût celtique a fait naître ici un ouvrage d'un charme tout particulier, je dirais volontiers archaïque. Ce qui est celtique, c'est la stylisation sévère de la tige en bordure, et l'élan ornemental de grande envergure des plis de la draperie inclus dans un système et coordonnés dans un plan. Il faut prêter attention aux gaufrures symétriquement disposées qui se trouvent sous la main gauche de la femme, aux plis tuyautés et aplatis qui descendent entre les jambes et qui doivent rester tout à fait dans le plan, afin de ne pas déranger le système linéaire décoratif ; on doit remarquer aussi la palmette avec plis disposés sur un plan à l'inflexion du bras droit. Le même style est vivant, plus tard, dans l'art plastique de France : à l'époque romane, par exemple dans les sculptures de Toulouse ou de Moissac. Mais le tombeau de Nickenich est encore important à un autre point de vue, auquel il faut au moins faire allusion. Ce groupe de trois stèles se tenait précisément tout près d'un tumulus. Dans la base cylindrique de celui-ci, formée de grands cubes

1. E. NEUFFER, *Germania*, XVI, 1932, p. 22-28.



Fig. 2. — Tombeau de Nickenich : Contvinda et sa famille.

de pierre, était encastrée l'inscription funéraire. Il y a une reconstitution complète et originale de tout le monument au Musée de Bonn¹. Le tertre ne contenait pas un tombeau, mais était un monument commémoratif. Pourtant, il appartient, non sans réserves, à la grande série de tertres funéraires romains du pays des Trévires, dont une carte (fig. 3) peut démontrer

1. F. OELMANN, *Forschungen und Fortschritte*, IX, 1933, p. 17-18.

l'extension¹. Il y a, en tout, une bonne centaine de tertres, continuant sans interruption la conception préhistorique des sépultures. De même qu'on trouve dans les tertres préhistoriques des traces de feux et de charbons à plein niveau, des amas de pierres sèches couvrant la tombe, des cercles en pierre à la circonférence du tertre et des fossés circulaires, on rencontre tout cela dans les tumuli romains. L'époque de la construction de ceux-ci est principalement le 1^{er} et le 11^e siècles après J.-C. Les plus récents, datant de la première moitié du 11^e siècle, sont en même temps les plus grands ; ils renferment à l'intérieur des chambres sépulcrales, généralement voûtées, où parfois sont déposés des squelettes. Si j'insiste tellement sur la continuité incontestable de la coutume dans le pays des Trévires, et sur le caractère indigène des tertres funéraires de l'ère romaine, c'est parce que récemment les savants Dunning et Jessup ont soutenu, dans une étude sur les tertres anglais et belges de la même époque, la thèse que ces monuments imitent de très près des modèles romains². Le tumulus de Nickenich trahit à coup sûr la connaissance des vrais tertres romains, parce qu'il possède un mur d'enceinte, soigneusement dressé avec une base et une corniche ; mais, pour ceci, il est unique en son genre et dans la région ; et l'idée même d'ériger un tertre vint au propriétaire, certainement, des coutumes locales. Au reste, on reconnaît encore sur la carte qu'il y a au Nord une limite relativement nette entre le terrain d'expansion des tertres funéraires et la zone où se faisaient, à la même époque, des consécration aux Matrones, avec des surnoms germaniques, indiquées par une croix couchée ; peut-être ne serait-il pas trop hardi de vouloir reconnaître en cela la limite de nationalité entre les Trévires et les Ubiens, deux peuples nettement distincts.

1. La carte est inédite ; elle sera augmentée et commentée par ailleurs, dans la *Trierer Zeitschrift* : un texte explicatif donnera là un catalogue complet des tertres.

2. *Antiquity*, X, 1936, p. 37-53. Cf. A. GRENIER, *Rev. ét. anc.*, XXXVIII, 1936, p. 429-30, avec des réserves.



Fig. 3. — Carte de la région des Trévires,
avec emplacement des *tumuli* romains et des dédicaces aux Mères :
● *tumuli* romains sûrs : O, incertains ; x, dédicaces aux Mères.

Je ne peux m'empêcher de signaler encore, en relation avec le tombeau de Nickenich, un monument remarquable du même style qui, pourtant, ne se trouve pas dans le pays des

Trévires, mais chez les Leuci ; je veux parler du bas-relief de Naix¹, au Musée de Bar-le-Duc, qui, peut-être, rappelle le plus fortement, de tous les ouvrages du 1^{er} siècle, l'art roman. Tout le corps de la déesse qui, au milieu de ses suivantes, trône vraiment comme une madone romane parmi des anges gracieux, est divisé en plans qui sont remplis de plis bombés et étirés parallèlement. La perspective est déterminée par les lignes qui limitent ces plans, lignes qui, sans tenir compte du corps caché derrière, se poursuivent entre elles de manière à enclore des formations linéaires suivant leurs propres lois architectoniques. On peut donc parler ici tout comme dans l'art du moyen-âge, d'un style de draperies autonome, qui nie les formes du corps ou, tout au moins, les laisse apparaître comme des éléments secondaires ; précisément, en cela, ce style se distingue en son principe de l'art plastique antique.

Pourtant, l'art auquel appartiennent les bas-reliefs de Nickenich et de Naix n'est pas tout à fait autochtone. Ses tendances se retrouvent dans la production de la Gaule cisalpine, au temps de la fin de la République, encore imparfaitement connu. Comme spécimen de ce style, se présentent deux statues d'Aquilée² qui, à vrai dire, peuvent dater déjà du règne d'Auguste. Nous pouvons supposer que cet art ne s'est pas communiqué aux pays rhénans sans passer par la Provincia Narbonensis, si nous regardons une pièce comme le torse, par exemple, d'une statue drapée provenant de Narbonne³. Toujours est-il que ces relations ont besoin encore d'être étudiées plus profondément, et ce serait une tâche des plus intéressantes.

Ainsi que dans la plupart des styles, il n'y a pas, au pays des Trévires même, d'œuvres appartenant à l'époque flavienne dont on puisse déterminer assez exactement la date. C'est pourquoi il nous faut chercher d'abord sur une base géographique plus étendue des documents datés ; alors seulement

1. E. 4678.

2. *Aquileia Nostra*, IV/1, 1933, p. 52, fig. 8.

3. E. 6896.

nous pourrons suivre les traces du style flavien dans l'histoire de la sculpture chez les Trévires. A Mayence, en 66-67, les sculpteurs régionaux Samus et Severus ont, en l'honneur de Néron, élevé la célèbre colonne historiée¹ qui, non seulement mérite une extrême attention au point de vue iconographique, mais représente aussi une œuvre unique du point de vue artistique ; il n'y a rien de comparable dans les pays rhénans. La colonne de Jupiter à Mayence rompt pour la première fois avec le style claudien, dont Nickenich était la meilleure illustration, et avec les figures calmement dressées, enveloppées de vêtements aux plis serrés, qui semblaient être esquissées avec un crayon plutôt que vues en ronde bosse. Même alors le sculpteur n'ose pas encore détacher ses figures du plan — toujours la composition est conçue d'une manière essentiellement linéaire —, mais les figures ont déjà une tenue plus libre et des contours plus souples ; la masse des plis est simplifiée par quelques lignes dominantes ; la crainte de faire des plans de vêtements sans plis et qui s'arrondissent librement sur les membres, a disparu. La vision archaïque a fait place, si l'on peut dire, à une autre, plus voisine de la première époque classique, du style sévère. Une confrontation de la soi-disant Cérès de la colonne de Mayence² et d'une Cérès ou Diane sur un autel à quatre dieux, provenant d'Amberloup à l'Ouest du pays des Trévires³, viendrait montrer à quel point un chef-d'œuvre du genre de la colonne de Mayence pouvait faire école dans l'arrière-pays. La tenue classique de la figure à Mayence nous paraît modifiée par un goût plus archaïque et sévère. D'une manière analogue, l'image d'un Vulcain de Schwarzerden⁴, au Sud du territoire trévire, se révèle influencée par le style de draperie qui fut créé dans un atelier de Mayence : atelier d'où proviennent deux stèles de soldats qui n'étaient en garnison à Weisenau que peu d'années après 70⁵.

1. E. 5887 et t. X, p. 93-105.

2. E. t. X, p. 102, fig. 4.

3. E. 4126 (p. 287, fig.).

4. E. 5139.

5. E. 5840-5850.

A côté de ces monuments, se place un autre ouvrage de Trèves, la statue d'un Jupiter sur son trône¹ (fig. 4), qui peut montrer clairement comment les artistes locaux réalisent les tendances de l'évolution plastique mises en lumière à l'occa-



Fig. 4. — Jupiter trônant, Trèves.

sion de la colonne de Mayence ; sans qu'ils puissent se séparer immédiatement et complètement des habitudes du style claudien. Tout à fait comme sur la merveilleuse stèle de Nickenich, le bouffant de la draperie est collé ici devant le bas de la cuisse du dieu, comme s'il était tendu à plat sur ce qui est en dessous ; tout à fait de la même façon aussi, les plis tombants

1. E. 4916 et t. IX, p. 387.

entre les genoux sont disposés d'une manière ornementale plutôt que naturelle ; et pourtant, le nouveau sentiment est aussi vif dans le modelé vigoureux du corps divin que dans la plénitude du vêtement. C'est, si l'on veut permettre encore une fois une comparaison avec l'art du Moyen-âge, le moment qui correspond à celui du style classique à ses débuts, le moment de Reims. Ce moment a été atteint dans notre série d'ouvrages vers les années 70 et 80 du 1^{er} siècle.

Les années 90 voient le déclin du style flavien proprement dit ; elles préparent le terrain pour le développement du 11^e siècle, où l'art plastique progresse cinquante ans, par-dessus un naturalisme matériel, vers des tendances nettement pittoresques. Cependant, l'élan du dessin ornemental qui est le propre des œuvres antérieures reste sensible jusqu'à l'époque d'Hadrien. Une Fortune, formant côté d'un autel à trois dieux¹, pourrait servir d'exemple au style flavien tardif, peu de temps avant la fin du 1^{er} siècle ; cette pièce est datée du fait que la déesse adopte une coiffure à la mode, c'est-à-dire le toupet aux cheveux bouclés, porté par les impératrices Julia et Domitia, vers 90. Le style est dur et sec, mais il n'est plus aussi exclusivement linéaire et ornemental, ni aussi riche en courbes ; surtout, il est plus aigu que dans le groupe flavien. L'arrangement des plis du vêtement est de nouveau moins économe et dominé par une tendance rétrospective vers le parallélisme ; mais en même temps il est plus naturel. L'évolution artistique durant les années qui suivirent, jusqu'à la moitié du 11^e siècle environ, est relativement bien plus difficile à embrasser du regard, parce qu'à présent les monuments militaires en général ne peuvent plus être datés exactement, et parce que vers cette époque l'usage de compter d'après les années consulaires n'est pas encore commun. D'autant plus bienvenue est la découverte, publiée en 1925, de la magnifique stèle funéraire d'un porte-étendard, près de Neuss², qu'on assigne elle-même, d'après les présents funèbres

1. E. 5727.

2. E. 6575.

trouvés dans le tombeau du mort, à la première époque du II^e siècle. Le vêtement est traité d'une manière souple et tranquille. Mais si cet ouvrage est de la dernière période de Trajan ou de la première d'Hadrien, le célèbre tombeau d'Albinus Asper¹ qui est l'un des plus anciens parmi les nombreux et beaux monuments funéraires de Neumagen — pièce qu'on classe d'ordinaire au temps d'Hadrien — doit provenir d'une époque à cheval sur le I^{er} et le II^e siècles : car il est encore très voisin de la Fortune de Mayence qui date des années 90 environ.

Pour revenir à Trèves, il faut mentionner, pour l'époque d'Hadrien, les restes de la Charlottenau², le décor plastique d'une série d'arcades qui faisaient partie d'un sanctuaire monumental situé à l'extrémité Est de la ville. Nous apercevons, dans un fragment de cet ensemble au-dessus de l'arcade, une déesse qui tient un serpent dans la main ; et nous reconnaissons aussi, sur le morceau de tête qui en a fait partie, un diadème de plumes. Dans les rinceaux du pilastre, à gauche, modelés avec délicatesse, nous voyons une grue qui joue. Partout en Gaule, vers la moitié du II^e siècle, naissent de grandes architectures, où les murs, les colonnes, les piliers sont recouverts, comme ici, d'une texture d'ornements en relief très variés. Pour prendre des exemples, je mentionnerai le temple de Champieu³, les thermes de Sens⁴, la Porte noire de Besançon⁵. Le style de tous ces grands ensembles rappelle l'époque entre 130 et 170 environ ; le sanctuaire de la Charlottenau est le plus ancien de tous. Tout à fait de pair avec les mouvements élégants et nonchalants du corps, avec la belle fluidité des lignes des draperies qui sont à présent rendues sans aucune raideur, va une compréhension croissante des arts provinciaux pour les mythes du monde classique, pour le sentiment du

1. E. 5150. — W. v. MASSOW, *Die Grabmäler von Neumagen*, Berlin, 1932, p. 42, pl. I.

2. E. 5083 et 7595. La tête est inédite.

3. E. 3803-3840.

4. E. 2856.

5. E. 5270.



Fig. 5. — Danaë et Éros : bas-relief de Trèves.

milieu idyllique et élégiaque des épigones cultivés, qui a fait naître la pensée d'un nouvel âge d'or. Un petit bas-relief de Trèves qui, certainement, ne prétendait à rien autre chose qu'à être un objet d'art, représente une Danaé¹ dans le style de l'époque d'Hadrien, attendant en compagnie d'un Érôs qui plane, son divin amant (fig. 5). Et sur un autre ouvrage de la même époque, provenant de Kenn², non loin de Trèves, est représentée une déesse-source couchée, avec les formes d'une Vénus de la fin de la Renaissance. Les dieux locaux eux-mêmes deviennent humains et perdent leur grandeur surnaturelle qui nous frappait encore si fortement dans les traits de la déesse de Naix ; et cela, même s'ils conservent leur caractère étrange et inquiétant. Dans la célèbre représentation de Reims qui, d'après les monnaies trouvées au même lieu, date de la moitié du II^e siècle, Apollon et Mercure regardent avec un air nonchalant et pensif leur compagnon barbare à la tête cornue, cet ancêtre d'un diable du Moyen-âge, Cernunnos³. Cela nous amène à réfléchir à nouveau sur les bases de la chronologie. D'après des découvertes de monnaies, on peut dater deux bas-reliefs mithriaques, malheureusement fragmentés, des environs de 150 : ils viennent des Mithrées de Dormagen⁴ dans la Germanie inférieure et de Strasbourg⁵. Le porte-flambeau de Strasbourg conserve l'attitude élégiaque si prisée alors, avec la tête penchée et les jambes croisées. Quant au traitement de l'étoffe, le caractère en est magistral ; en comparant avec des ouvrages plus anciens, on ressent surtout l'élément pittoresque. Tout proche de ce style est, par exemple, le vaste bas-relief funéraire de Grand⁶ qui se trouve au Musée d'Épinal, où l'on voit se préparer le tableau de mœurs, très en vogue dans l'art sépulcral à partir de la deuxième moitié du II^e siècle. Comme on pouvait le voir sur quelques rares

1. E. 5091.

2. E. 5135.

3. E. 3653.

4. E. 6330, 6335.

5. E. 5530, 5534-35.

6. E. 4892.



Fig. 6. — Frise de Trèves : combat de Gaulois.

bas-reliefs de l'époque flavienne, on a essayé ici de combiner la représentation du mort avec une scène de sa vie domestique. Cette époque, affectée au point de vue artistique, et généralement détournée du présent, ne répugne pas même au pathos baroque des luttes mythologiques, comme le montre un monument de Trèves¹ sculpté sur trois faces (fig. 6) ; on y voit la représentation d'un combat de Gaulois dans le goût des fameuses Galatomachies hellénistiques. Le propre passé héroïque du peuple est devenu ici matière à un souvenir artistique.

Entre 160 et 170, une réaction se fait vivement sentir contre les tendances essentiellement pittoresques, manifestées par la série des ouvrages lyriques ou pathétiques mentionnés ci-dessus. Nous sommes heureusement en mesure d'embrasser d'un regard le développement du style du dernier tiers du II^e siècle jusqu'au premiers tiers du III^e siècle, grâce à un petit nombre de documents solidement datés qui, la plupart, proviennent d'une importante découverte d'ensemble faite dans les années 1928-1930 : on veut ici parler des fouilles faites sous la Cathédrale de Bonn². Cependant, nous ne nous trouvons pas là au pays des Trévires, mais des Ubiens ; et, en conséquence, dans un pays où le style est différent. Toutefois comme le développement général, ainsi que je l'ai déjà dit au début, est parallèle à travers les différentes provinces, et surtout naturellement dans les provinces voisines, nous pouvons retracer aussi avec une relative certitude les lignes d'évolution de l'art plastique des Trévires d'après l'histoire de la sculpture ubienne. C'est pourquoi je pense qu'il est préférable d'analyser d'abord la série des pierres représentant des Matrones de Bonn, pierres solidement datées ou datables dans des limites étroites, et de ne regarder qu'ensuite les monuments du pays des Trévires qui appartiennent à la même époque. En ce qui concerne la découverte de Bonn que je viens de mentionner, il s'agit d'une série d'autels consacrés aux Matrones, tous

1. E. 4970.

2. *Bonner Jahrb.*, CXXXV, 1930, p. 1-48 ; CXXXVI/VII, 1932, p. 1-216.

excellamment conservés, et qui avaient été encastrées dans les fondations d'une église paléo-chrétienne sous la Cathédrale de Bonn. La plus ancienne de la série avait été consacrée aux Matrones « aufaniennes » par un questeur de la communauté de Cologne, et elle est datée, d'après la donnée des deux noms de consuls, de l'an 164¹. Dans une niche sont assises les trois déesses ; celle du milieu est petite et paraît être une jeune fille, sans l'importante coiffure des deux autres. Derrière un banc à l'arrière-plan apparaissent trois bustes féminins, probablement de simples mortelles ; le serviteur et la servante du culte étaient debout à l'écart, et un peu en avant des demi-colonnes qui encadrent l'édicule. Ce qui frappe assurément, par opposition avec les ouvrages étudiés jusqu'ici, c'est la sèche acuité de toutes les formes ; mais ce trait n'appartient pas au style de l'époque ; il est le propre, jusqu'à un certain point, de toutes les sculptures de la région ubienne. Une plénitude sensuelle n'est pas une des qualités de la statuaire romaine du Bas-Rhin, mais plutôt certaine élégance un peu sèche et raide, ainsi que plus tard au Moyen-âge. Ce qui est caractéristique de l'image, pour l'époque, c'est le manque d'élan dans l'attitude des figures, debout, alignées les unes à côté des autres. Dans chaque figure particulière, ainsi qu'à travers la composition prise dans son ensemble, règne la verticale, autant que pour les figures de femmes qui sont debout sur les côtés droit et gauche du même autel. Les guirlandes pendent vers le bas, raides telles que des bâtons, comme si elles étaient d'un poids accusé. Toutes les lignes de plis sur les vêtements, disposées d'une manière sèche et résolue, tendent vers le bas et le moins possible vers les côtés ; les proportions sont relativement courtes et trapues, les visages larges et carrés. Si une telle façon de caractériser peut sembler de prime abord un peu exagérée, on reconnaîtra qu'elle se justifie lorsqu'on voit, à côté, des ouvrages plus récents de la même région. Mais, pour faire juger encore une fois très clairement ce style des années 60 du

1. *Bonner Jahrb.*, CXXXV, 1930, p. 11, n. 19, pl. VIII-IX.

II^e siècle, je dois parler ici d'un autel de Cologne qu'un préfet du prétoire, personnalité romaine de haut rang, a consacré entre 165 et 167 à la déesse germanique Vagdavercustis¹. Dans la scène de sacrifice en bas, se fait sentir une économie de mouvements et de formes qui naît des principes de l'art de cette époque ; les figures assistant à la scène semblent presque immobiles et serrées, les corps sont courts, les plis rares. — Dans une rapide revue, on mentionnerait maintenant quelques ouvrages plus récents de la même région, et provenant de la grande trouvaille de Bonn : d'abord les figures latérales d'un autel qu'il faut dater, d'après la personnalité du donateur, vers 200². Il y a lieu de regarder de près les têtes plus petites, et, dans la façon dont sont traités les vêtements, le travail plus large en lignes élancées, ainsi que le dessin un peu plus mou et plus vague. Plus d'élan et un plus grand mouvement des figures, une plénitude plus riche du vêtement, avec un traitement plus détaillé, sont ensuite le propre d'un autel magnifique, consacré par un décurion de la ville de Cologne, probablement vers 210³, et qui, au point de vue du style, se rapproche d'un autel de Nettersheim⁴, daté de la deuxième décade du III^e siècle. Une comparaison de la scène d'offrandes en bas et au milieu, avec la scène semblable sur l'autel de Vagdavercustis de 165, semble particulièrement féconde au point de vue de la composition. Les motifs latéraux d'un autel de Matrones⁵, non daté cependant, avec des figures très élégantes et sveltes, pourraient faire juger où le style de cette époque des environs de 200 vient aboutir. Ces figures ne laissent plus pendre leurs guirlandes avec raideur ; elles les font passer devant le corps dans une courbe pleine d'un élan expressif. La sculpture du pays des Trévires n'a jamais possédé pareille élégance ; mais pourtant on

1. E. 6439. — Pour la chronologie, cf. *Römisch-germanisches Korrespondenzblatt*, III, 1910, p. 1-4.

2. *Bonner Jahrb.*, CXXXV, 1930, p. 7, n. 6, pl. II-III.

3. *L. I.*, p. 11-12, nr. 20, pl. X.

4. E. 6307. — *Bonner Jahrb.*, CXIX, 1910, p. 310, pl. XXV, 1 (chronologie).

5. *Bonner Jahrb.*, CXXXV, 1930, p. 13, n. 24, pl. XII.

peut déterminer un développement très voisin dans son ensemble, et qui, dans sa première phase surtout, a créé des ouvrages impressionnants. Nous pouvons aisément contrôler, d'après des pièces datées, provenant de la Germanie supérieure, le fait qu'une telle évolution s'est effectuée d'une manière semblable, aussi bien ailleurs que dans la Germanie inférieure. Le « style massif », comme nous le nommerons, règne encore aux environs de 180 : ce que prouve le bas-relief représentant un génie de bénéficiaire d'Altrip, œuvre datée de l'année 181¹. Le style élégant a eu son apogée aux environs de 200 ou au commencement du III^e siècle, ce que montre la Junon d'une base en quadrilatère de Mayence, représentant quatre dieux, de l'année 206².

Mais revenons aux Trévires. Si l'on embrasse du regard comme en un ensemble l'art plastique de leur région, en cette période dans laquelle la sculpture funéraire surpasse de beaucoup en importance les figurations de dieux, nous sommes frappés de constater que nous ne trouvons presque jamais de monuments du style élégant avec des figures très sveltes, très sinueuses, et dans une réalisation aussi évidente qu'à travers le pays rhénan. Mais, par contre, le style *massif* fait ici son apparition, d'une manière plus belle, plus magistrale que nulle part ailleurs. Les dons artistiques des habitants de la Moselle sont orientés plutôt vers la plénitude sensuelle des formes que vers la capacité d'expression du geste et de la ligne. Je prends pour point de départ ce style de l'époque d'Hadrien, aux belles lignes, aux contours plaisants, dont nous avons vu des exemples expressifs dans la Déesse de la Charlottenau ou dans la Danaé de Trèves ; et comme dernier représentant de la série, je signalerais d'abord le charmant bas-relief en grès rouge de Saint-Wendel qui représente une expertise d'étoffe³. Le contour mollement élancé du rideau à l'arrière-plan montre le mieux à quelle époque nous avons

1. E. 5993.

2. E. 5730.

3. E. 5123.

affaire, avec cette œuvre. La dissolution des contours internes, la disparition des lignes fermes ne va pas ici aussi loin que dans le bas-relief funéraire de Grand, qui est à peu près contemporain ; peut-être n'a-t-elle jamais tant progressé au pays des Trévires. Par contre, les proportions trapues des figures humaines, qui seront généralement si caractéristiques de l'art de Trèves dans les décades à suivre, se manifestent déjà nettement. Le pilier funéraire dit du négociateur de Neumagen¹ doit avoir eu aussi sa date peu d'années seulement après la moitié du II^e siècle. Je ne veux en signaler qu'une tête de femme, dont la coiffure rappelle déjà un peu celle de Faustine la Jeune ; c'est un des ouvrages les plus délicats de la statuaire de Trèves, en ce siècle ; on ne lui refusera pas le mérite d'une œuvre d'art véritable.

Les ouvrages qui représentent avec le plus de pureté parmi les tombeaux de Neumagen le « style massif », ont tous un modelé d'une fermeté, et cependant d'une délicatesse, admirables, surtout le célèbre Bas-relief du maître d'école². Ce n'est pas sans raison qu'on en compare la physionomie du pédagogue, assis au milieu, avec les traits de Marc-Aurèle, car il nous faut, comme nous l'avons vu, dater ce style de l'époque entre 160 et 180. Les quatre figures de ce bas-relief sont soigneusement séparées les unes des autres, comme si chacune formait pour ainsi dire, un bloc, enfermé dans des contours simples et solides ; de même la disposition des vêtements est aussi simple que possible ; avec cela, le modelé, surtout pour les têtes, accuse un sentiment très cultivé. Le fragment qui représente un échanson³, et qui semble provenir du même monument, est encore plus délicat, si possible, en ce qui concerne la manière dont est traitée la surface (fig. 7) ; on peut dire sans exagération que le niveau artistique des meilleurs ouvrages de la région, en cet âge, est nettement supérieur aux productions contemporaines de Rome elle-même. Ce style n'est pas limité

1. E. 5148. — W. v. Massow, *Grabmäler*, p. 128, fig. 77.

2. E. 5149 b. — W. v. Massow, *Grabmäler*, p. 134, fig. 85-87, pl. 27.

3. E. 5149a. — W. v. Massow, *Grabmäler*, p. 136, fig. 88, pl. 28.

à Neumagen ; il a existé, cela va de soi, ailleurs aussi, au pays des Trévires. Nous le retrouvons, mais avec une qualité un peu inférieure, dans un petit pilier funéraire, récemment découvert



Fig. 7. — Neumagen : un échanton
(Trèves, Landesmuseum : deuxième moitié du II^e siècle).

à Trèves¹, et dont l'attique est ornée d'une frise en bas-relief qui en fait le tour. Elle montre des épisodes représentant le paiement d'un fermage, ainsi que deux hommes portant une baguette à calculer. A l'Ouest du pays des Trévires, ce style est ensuite mis en évidence par une petite et charmante repré-

1. *Trierer Zeitschrift*, VII, 1932, p. 180, pl. XIV-XV.

sensation d'Épône, la déesse des chevaux, provenant de Contren, au Luxembourg¹. Le style élégant qui règne aux environs de 200, et dont on pourrait encore une fois rappeler les caractéristiques essentielles à l'aide d'une œuvre provenant de Strasbourg², eut, comme je l'ai déjà dit, à Trèves relativement peu de représentants véritables. Sans faire acception de quelques spécimens insignifiants, on doit signaler ici une très belle pierre funéraire provenant d'Arlon³, avec quatre figures sous une niche, deux hommes et deux femmes (fig. 8). Il faut remarquer comment les deux hommes tournent leur jambe libre d'une manière expressive vers l'extérieur, et comment les femmes, aux épaules étroites, semblent regarder vers les hommes, avec un mouvement qui occupe tout le corps ; comment enfin la main de la femme de gauche se plie devant le corps, d'un mouvement recherché ; dans tout cela se manifestent des caractéristiques du style élégant ; et les mêmes caractéristiques deviennent peut-être plus fortement sensibles encore pour les deux figures académiques, très sveltes et si gracieusement disproportionnées, qui se trouvent sur les côtés de la même stèle. Aux premières dizaines d'années du III^e siècle, alors que les éléments du style élégant commencent à se raidir, et à devenir plus lourds, appartient, comme œuvre d'art représentative de cette phase de style, le pilier dit des deux parents de Neumagen⁴. Il doit correspondre, du point de vue chronologique assez exactement à cet autel magnifique consacré aux Matrones à Bonn, que nous avons daté des environs de 210. Le portrait d'homme rappelle des visages romains des environs de 220 ; la tête de l'enfant évoquerait les traits de Géta, le frère malheureux de l'empereur Caracalla. Sur les côtés, nous rencontrons à droite, par exemple dans la représentation du compagnon

1. E. 4273.

2. E. 5493.

3. E. 4040. — Une récente visite au musée d'Arlon m'a persuadé que cette œuvre doit être datée vers 240-250, d'après la coiffure portée par les femmes. Il s'agit donc d'une survivance régionale du style « élégant », avec laquelle on doit compter aussi ailleurs.

4. E. 5142. — W. v. MASSOW, *Grabmäler*, p. 158, n. 184, pl. 31-34.



Fig. 8. — Pierre funéraire d'Arlon.

de route du chasseur à cheval, cette manière de traiter les yeux qu'on avait aux environs de 200 : leur globe est si largement détaché tout à l'entour, qu'il semble flotter librement dans son orbite ; sur l'autre partie latérale du pilier, avec la

représentation d'une scène de coiffure, apparaissent pour la première fois les visages courts et taillés grossièrement ; on voit là des nez camus, caractéristiques du III^e siècle, et qui se remarquent sur les monnaies portant comme effigie le profil de Postumus, dans l'art même du portrait officiel. Je voudrais mettre à côté du portrait de Postumus, marqué de laideur caractéristique, une tête de vieillard¹, en grès, provenant de Trèves. L'homme, par sa coiffure sur le sommet du crâne, manifeste sa parenté avec les classes inférieures du peuple, et vraisemblablement on a représenté un vieil athlète, non pas un Germain. Autour du style du pilier des deux parents, se groupe toute une série d'ouvrages célèbres de Neumagen : entre autres, le monument du Cirque², le paiement du fermage³, et le mieux conservé des deux bateaux de la Moselle avec les magnifiques têtes de dragon⁴. Le déclin du style que manifeste à ses débuts le pilier des deux parents devient plus visible sur le devant du pilier funéraire, dit Pilier des danseuses⁵. La femme à gauche porte une coiffure à la mode aux environs de 230. Vers cette époque, les figures commencent à reprendre des proportions normales ; le modelé délicat du vêtement se perd de nouveau en faveur d'un traitement inquiet et superficiel. Encore mieux que par le Pilier des danseuses, ce style aux environs de 230 serait marqué par l'image latérale d'un monument funéraire provenant de Metz⁶, où l'on voit un serviteur qui apporte avec un mouvement hâtif sur une assiette un poulet rôti.

Pour renforcer la précision des dates, je signalerais, à côté, la figure de la Minerve qui se trouve sur la base d'une colonne portant représentation de l'anguipède, et provenant de Heddern-

1. E. 7267. — *Archäol. Jahrb.*, L, 1935, p. 220, fig. 24. — *Germania*, XXI, 1937, fasc. 4.

2. E. 5175. — W. v. Massow, *Grabmäler*, p. 143, n. 182.

3. E. 5148 i. — W. v. Massow, *Grabmäler*, p. 215, n. 303.

4. E. 5193. — W. v. Massow, *Grabmäler*, p. 203, n. 287a.

5. E. 5147. — W. v. Massow, *Grabmäler*, p. 172, n. 186.

6. E. 4313.

heim¹, document daté de l'année 240. On remarque le même style sec et crevassé, pour ainsi dire, adouci seulement par une certaine netteté de la conception, due au fait qu'il s'agit d'une maigre copie d'après un modèle classique. Vers le milieu du III^e siècle se fait sentir plus manifestement un déclin rapide du goût artistique, où l'on reconnaît la détresse politique de l'époque ; non seulement le style disparaît, mais les monuments même deviennent plus petits, plus modestes — processus qui commence aux environs de 230. A la moitié du siècle, ou plutôt à la période immédiatement suivante, appartiennent des ouvrages comme un fragment de Neumagen² dont les contours permettent de reconnaître une scène de coiffure, telle que nous l'avons vue représentée plus souvent dans les époques antérieures. La date est fournie par la chevelure de la dame qui se fait accommoder : sur la masse capillaire, il y a des nattes ramenées vers l'avant jusqu'au milieu de la tête, usage qui apparaît pour la première fois sur des monnaies représentant l'impératrice Tranquillina, donc à partir de 241, et qui dès lors se conserve avec certaines modifications, jusqu'à l'époque de Constantin. Mais il est certain que notre fragment n'a pu être conçu après 275. Nous croyons voir se développer le style tout grossier et sommaire de cet ouvrage, si nous examinons les sculptures suivantes : d'abord une stèle funéraire de Soulosse³, au pays des Médiomatrices, avec l'image d'un couple de commerçants. L'homme a la barbe grêle et les cheveux clairs en désordre, les épaules larges, une attitude accablée ; son vêtement a des plis grossiers et comme pâteux. Les mêmes éléments de composition et de style se retrouvent, dans une forme plus nette, sur un bas-relief de Neumagen, dit le repas des paysans⁴, ouvrage dont la valeur artistique, au fond, est loin d'être médiocre, et que l'on croyait autrefois inachevé à cause de la grossièreté des formes. Il

1. ESPÉRANDIEU, *Germanie romaine*, 101.

2. E. 7597. — W. v. MASSOW, *Grabmäler*, p. 248, n. 462.

3. E. 4846.

4. E. 5155 et t. IX, p. 406. — W. v. MASSOW, *Grabmäler*, p. 78, n. 12.

faut remarquer la coiffure longue, conforme à une vieille tradition locale, de la servante à gauche et de l'homme assis à droite. Or, vers cette époque, les empereurs gaulois eux-mêmes, tout particulièrement Victorinus, se faisaient représenter officiellement avec les longs cheveux, à la celtique ; par suite, on peut parler d'une sorte de renaissance de la mode nationale.

A partir surtout des images latérales du Bas-relief du repas (fig. 9), qui semblent appartenir à un art paysan moderne, il n'y a pas loin jusqu'à la scène de coiffure de Neumagen dont nous avons traité auparavant ; et que ce style ne se soit pas limité à Trèves ou à Neumagen, mais qu'il ait été vraiment le style de l'époque propre à l'Empire gaulois, au moins dans la région au Nord-Est de la Gaule, cela nous est prouvé par deux autres bas-reliefs funéraires provenant de Soulosse. Ils montrent tous les deux la coiffure à la mode de l'époque ; le premier (E. 4886) dans sa forme plus ancienne qui appartient au milieu du III^e siècle — remarquer les yeux exorbités et fixes du personnage —, mais l'autre (E. 4887) selon une variante qui rappelle déjà la dernière partie du III^e siècle ; ce qu'on trouve confirmé par le style de la draperie, ornée de plis à peine creusés, disposés parallèlement.

Avec cela, nous sommes arrivés à la coupure, riche en conséquence, que marquent les événements de 275-276, non seulement pour l'histoire politique, mais aussi pour l'histoire de l'art en Gaule. Camille Jullian, le grand historien de la Gaule romaine, a caractérisé l'importance de ces événements de la façon suivante : « Ni dans le passé de la Gaule, ni dans celui de la France, nous ne trouverions un malheur pareil. La migration des Cimbres, la conquête de César, l'invasion d'Attila, les pirateries des Normands, les guerres des Anglais, rien n'approche de la catastrophe de cette année¹. » A vrai dire, c'est là un peu exagérer. Par exemple, les conséquences de la conquête de César ont été beaucoup plus profondes et durables ;

1. C. JULLIAN, *Histoire de la Gaule*, IV, 1924, p. 599.

peut-être seulement le choc immédiat ne se fit-il pas sentir si fortement alors. En tout cas, après 275-276, il y a eu une rapide restauration, au plus tard sous le règne de Constantin.



Fig. 9. — Neumagen : le repas des paysans.
(Trèves, Landesmuseum : 250 à 275 apr. J.-C.).

Répondant à la thèse soutenue par C. Jullian, l'opinion courante admet que la chute de la puissance romaine en Gaule aurait donné le coup de grâce au développement de l'art plastique dans les provinces frontières, par le fait que les monuments funéraires et les statues des dieux de différentes époques ont dû

émigrer, sans discernement et sans égards, dans les fondations des forteresses romaines érigées hâtivement. Mais cette opinion n'est juste que jusqu'à un certain point. En fait, on ne voit plus naître de monuments funéraires fastueux et gigantesques. Du moins à un degré moindre, persiste toujours un besoin de décor sculptural pour les tombeaux et pour le culte. Les pierres tombales militaires du iv^e siècle, provenant de l'intérieur de la Gaule, qui apparaissent là après que le gros des troupes eût été retiré de la frontière du Rhin par Constantin, et dont nous avons un spécimen à Châlons-sur-Marne¹, nous enseignent même que le type du tombeau à pilier n'a pas été abandonné, et à côté de cela, on trouve toujours les stèles modestes et les sarcophages à la mode de Rome. Justement Trèves, en tant que résidence des empereurs romains a légué un nombre d'œuvres de la dernière époque relativement grand ; parmi eux le cycle extrêmement important des hermès de Welschbillig, qui n'appartient qu'à la dernière partie du iv^e siècle.

Le iii^e siècle finissant se rattache, comme on pouvait bien le penser, au niveau de style atteint vers et après le milieu du siècle. On citerait d'abord un portrait de deux époux dans un cadre que constitue l'acrotère d'un couvercle de sarcophage². Ce fragment fut découvert dans la vallée de la Ruwer, près de Trèves. La femme porte une coiffure faite selon la mode à peu près du temps d'Ulpia Severina et de Galeria Valeria ; aussi pour la tête de l'homme, la ressemblance avec les portraits romains du iii^e siècle finissant est clairement visible. Le style du vêtement rappelle beaucoup une des deux stèles de Soulosse mentionnées ci-dessus (E. 4847) ; le vêtement entier est divisé par des plis très profonds, disposés plus ou moins parallèlement en plans larges et plats. L'ensemble a l'air d'une série de champs, séparés par des fossés profonds, vus en avion. Le style de la draperie reparait semblablement, mais avec une technique un peu meilleure, dans une statue

1. E. 3738.

2. E. 5133.

d'homme presque grandeur nature, qui est un des plus curieux monuments de la collection de Trèves¹. Sans doute s'agit-il du portrait d'un mort, car cette statue se trouvait parmi d'autres, mal conservées, comme monument funéraire sur une terrasse ouverte près de Born sur la Sauer. L'importance de cette pièce réside surtout dans le fait que sa date, aux environs de 300, a été confirmée par la découverte d'un tombeau à squelette, qui faisait partie de l'ensemble et contenait nombre de médailles jusqu'à la fin du III^e siècle. Ce qui est aussi typique pour l'époque, si l'on fait abstraction du traitement sommaire et maladroit des vêtements de laine grossière, c'est la position de marche, avec les genoux pliés, à laquelle on n'a pas renoncé, même dans une statue dressée debout, bien que le motif ici paraisse absurde. Parmi les autres fragments du groupe de statues funéraires, trouvé à Born, est surtout importante une tête de femme², qui semble aujourd'hui plus mollement modelée qu'elle ne l'était peut-être à l'origine. Cependant on reconnaît encore le grand œil au regard figé et dont le contour est fortement marqué : détail si caractéristique des sculptures datant de l'époque de la tétrarchie. Il n'est pas certain, du reste, qu'à l'origine la tête fût tournée si brusquement.

C'est vers la même époque que nous mène le groupe de trois bustes figuré au milieu de la décoration latérale d'un couvercle de sarcophage, provenant du couvent des Irmines³. Ici encore se rencontrent, à côté de plans larges et droits, des sillons étroits et aigus, creusés dans la masse compacte du vêtement, tandis que plus haut, au niveau de l'épaule de l'homme à droite, les renflements des plis sont comprimés et tournent à la hauteur du cou, brusquement à angle droit. Ce qui est caractéristique, en outre, ce sont les crânes ronds : ils sont typiquement du temps de Dioclétien.

Un témoin important pour le style de l'époque de Cons-

1. E. 5237 a.

2. E. 5237 c. — *Archäol. Jahrb.*, L, 1935, p. 225, fig. 30.

3. E. 4974. — *Archäol. Jahrb.*, L, 1935, p. 226, fig. 32.

tantin dans la résidence de Trèves, est un chapiteau de pierre calcaire, qui n'a pas encore été estimé à sa juste valeur¹. Il devait appartenir à un monument triomphal des années 324 à 326. Entre les quatre victoires d'angle, apparaît sur la face principale, comme *imago clipeata*, le buste d'un empereur qu'on reconnaît aux cordons pendants de la fibule circulaire. Sur les trois autres faces, correspond chaque fois une demi-figure d'homme avec un manteau, et la fibule ronde dépourvue de cordons, encadrée de palmes et de Victoires qui tendent aux personnages des couronnes de triomphe, avec un joyau pour le front. L'allusion à une victoire est hors de doute, et la situation d'un Auguste avec les trois Césars — c'est ainsi qu'il faut probablement interpréter cette différence de rang, — n'est possible que dans les années 324 à 326, après la victoire de Constantin et de ses fils sur Licinius. La représentation n'offre malheureusement pas beaucoup de matériaux pour l'iconographie de la famille de Constantin, les têtes étant trop mutilées, mais elle en procure assez pour le style. Ce sont encore les mêmes formes de têtes massives, avec un style des plis analogue à celui des œuvres datant des environs de 300 ; ce qui est véritablement nouveau, c'est seulement l'emploi énergique du foret dans toutes les parties du chapiteau. Je voudrais rattacher à cette œuvre, assurément de l'époque de Constantin, quelques sculptures qui, par les circonstances entourant leur découverte, peuvent être datées avec certitude de la première partie du iv^e siècle, et qui nous donnent une bonne idée du niveau de l'art plastique non officiel au temps de Constantin. D'abord une statuette de marbre représentant une Fortune assise (fig. 10), provenant de Pœlich, près de Trèves², qui, par la manière dont est traitée la tête et dont est rendu le vêtement, est étroitement apparentée au chapiteau ; ensuite une image de culte de la Diane autochtone, provenant de Kirchnaumen, en Lorraine³. Les

1. *Arch. Jahrb., Anz.*, 1925, p. 166-67. — *Archäol. Jahrb.*, L, 1935, p. 228-30, fig. 33-34.

2. E. 5263.

3. E. 4429.

yeux en forme de lentille sont caractéristiques des œuvres de deuxième ordre du iv^e siècle ; il y manque le dessin de la prunelle ; ces yeux sont traités d'une manière tout à fait sommaire et simplifiée. Et pour finir, notons encore un bas-relief de Mithra, daté de 325 grâce à l'inscription, provenant de Gimmeldingen au Palatinat¹, le seul monument de cette époque dont la date soit déterminée avec certitude. Il manifeste les mêmes caractéristiques, une manière de traiter les formes, devenue fade et figée. Avec cela nous sommes parvenus au terme d'une évolution de 300 ans qui embrasse le devenir, l'épanouissement et le déclin de l'art plastique, dans l'Est de la Gaule ; au terme



Fig. 10. — La Fortune de Poelich
(Trèves, Landesmuseum, début du iv^e s.).

d'une évolution qui n'a jamais perdu complètement contact avec les destinées de l'art romain et impérial, mais qui a été aussi manifestement animée et soutenue, à chaque moment de son histoire, par les tendances artistiques de la population autochtone. Trèves, la capitale de ce pays, a connu l'étrange destin de devenir — à l'époque où l'Empire romain agonisait, dans l'Europe occidentale, — le centre de

1. E. 7545.

cette puissance condamnée à disparaître ; et de ce fait, elle a conservé dans ses propres murailles et dans son voisinage immédiat, des témoins de cette splendeur qui ne se trouvent jamais aux environs plus larges. Nous possédons là l'écho des tendances néo-païennes et néo-classiques, associées avec du mysticisme et une érudition sans choix, telles qu'elles florissaient dans la deuxième moitié du IV^e siècle parmi les milieux aristocratiques, et telles qu'elles sont manifestées peut-être le plus distinctement par le grand caractère de l'empereur Julien l'Apostat ; non pas seulement dans les vers ampoulés du poème de la Moselle composé par Ausone, mais surtout dans le groupe des hermès de Welschbillig.

Les soixante-dix hermès de Welschbillig¹ sont, après la colonne d'Igel et les monuments funéraires de Neumagen, le troisième joyau de la couronne de l'art plastique de l'antiquité, au Musée de Trèves : lot qui, à la vérité, n'a pas encore été estimé à sa juste valeur. On a toujours tenu ces hermès pour ornements de jardins, chez quelque riche propriétaire de villa du milieu de l'époque impériale ; ce n'est que l'analyse historique et un contrôle des faits mis à la lumière par l'excavation elle-même, qui ont éclairé la véritable position de ces monuments. Les hermès se trouvaient rangés autour d'un étang artificiel de forme oblongue, sur lequel on pouvait faire du canotage, et au milieu duquel jaillissaient deux fontaines, aux deux extrémités d'un long mur. L'étang appartenait à une villa particulièrement grande, non loin au Nord de Trèves : villa à peine connue jusqu'ici. Il résulte des observations faites à l'occasion des fouilles, que l'étang dans son ensemble ne peut avoir été construit qu'après 275, c'est-à-dire après les grandes invasions des Germains au III^e siècle. On constaterait, par exemple par comparaison avec des détails choisis parmi les frises de l'arc de Constantin à Rome, que la dernière époque de l'antiquité goûtait l'emploi de telles balustrades en pierre, avec des piliers à hermès ; des têtes d'enfants analogues se trouvaient aussi parmi

1. *Archäol. Jahrb.*, L, 1935, p. 193-237 (bibliographie complète).

les hermès de Welschbillig. Pour décider sur la date exacte des documents retrouvés (fig. 11), il nous faut faire des comparai-

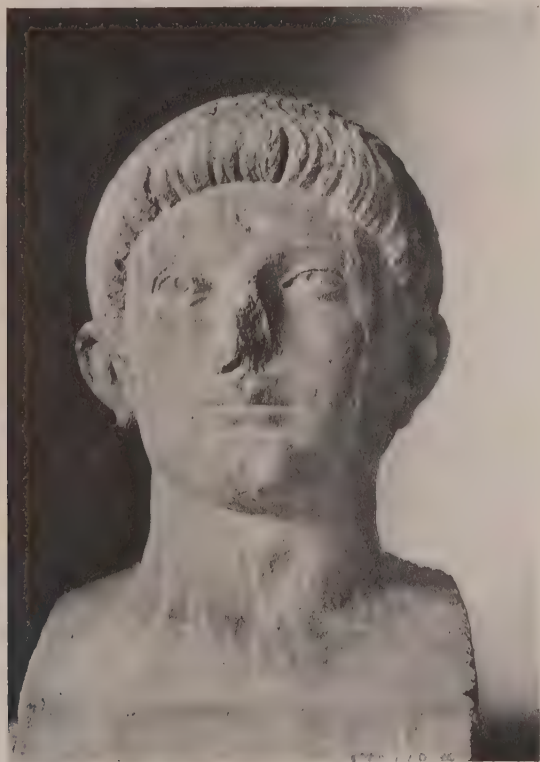


Fig. 11. — Hermès de Welschbillig : portrait de Celte.

sons de style. Certain portrait d'une dame impériale qui provient de Königshofen, près de Strasbourg, et qui, selon les recherches de M. Delbrueck, a été exécuté après le milieu du iv^e siècle¹, peut être rapproché d'une des têtes imberbes faites

1. E. 5510. — R. DELBRUECK, *Spätantike Kaiserporträts*, Berlin, 1933, p. 173-174.

en série pour le décor du bassin de Welschbillig¹ : il y a là l'exemple d'une physionomie typique du iv^e siècle, portant la coiffure officielle à la mode depuis Constantin ; on peut encore comparer les gardes du corps germaniques de l'empereur provenant de l'obélisque de Théodose à Constantinople, à un des jeunes Germains qui se trouvent, au nombre de cinq, à Welschbillig², et qui sont également reconnaissables pour des gardes du corps impériaux du fait qu'ils portent le *torques* et la *bulla*. On trouvera d'autres comparaisons dans mon étude qu'a publiée l'*Archäol. Jahrbuch* de 1935, p. 230-234. Pour caractériser le style, qu'il me soit permis de me servir des mots du savant norvégien, L'Orange : « Le poli fluide de la forme, la rondeur molle de l'ovale des visages, d'où tout ce qui est anguleux et dur a été banni et où ne doit faire saillie aucun trait marquant ; en outre le raffinement des traits, la subtilité du détail des formes de la physionomie, tout cela caractérise le portrait de l'époque valentinienne et théodosienne³ » ; ces caractères sont en opposition, pour suivre encore L'Orange, avec les « contours anguleux et brisés, avec les lignes creusées durement et profondément de l'art constantinien ». Maintenant, on ne peut pas nier qu'il faille être assez circonspect dans l'application de tels concepts stylistiques généraux, quand on compare des sculptures décoratives de jardins exécutées dans le calcaire local, avec des portraits de marbre dont l'exécution plastique est de premier ordre, et qui, ailleurs, proviennent en partie d'autres centres artistiques. Pourtant, il semble que ce soit l'art officiel de la fin du iv^e siècle qui nous fournisse vraiment en abondance des points de comparaison avec ces têtes de Welschbillig ; elles datent évidemment ainsi de la dernière période de l'histoire romaine de la région. En outre, des considérations historiques viennent s'ajouter, qui sont en relation avec le lieu où ces objets furent découverts. Welsch-

1. E., t. IX, p. 420, nr. 10.

2. *Arch. Jahrb.*, l. I., p. 233, fig. 39-40.

3. H. P. L'ORANGE, *Studien zur Geschichte des spätantiken Porträts*, Oslo 1933 p. 71.

billig est situé dans la partie méridionale d'un territoire très étendu, qui, au iv^e siècle, fut entouré d'un mur. M. Steinhäuser, historien géographe du pays des Trévires, a montré, à juste titre, que c'était un domaine impérial¹. On a découvert pour la villa elle-même, que, au contraire de la plupart des propriétés rurales dans la région de Trèves, elle fut habitée au delà de l'année fatale de 355 jusqu'à la première partie du v^e siècle. Par conséquent, elle doit avoir été sous le contrôle impérial au plus tôt après la moitié du iv^e siècle, car on ne peut pas imaginer que le domaine ait été établi et entouré d'un mur avant 355, parce que, alors, il y avait encore nombre de paysans indépendants sur le territoire appelé à devenir plus tard domaine impérial. Mais si nous trouvons sur le territoire impérial, dans la dernière partie du iv^e siècle, un établissement aussi fastueux, dont le décor sculptural est proche du style de la statuaire romaine contemporaine, et si éloigné du niveau atteint dans l'intervalle par la sculpture locale, cela ne peut plus signifier le luxe hybride d'un gérant de domaine ; nous nous trouvons ici, sans doute, en présence d'une authentique maison de campagne impériale, de l'époque la plus avancée. Donc, l'étang aux hermès de Welschbillig ne peut avoir été créé qu'entre 367 et 381, époque pendant laquelle les empereurs Valentinien I^{er} et Gratien ont résidé constamment à Trèves. Alors, on peut aussi comprendre pourquoi, parmi les têtes d'hermès, se trouvent représentés des gardes du corps impériaux de la noblesse germanique, dont l'un, du reste, nous est bien connu par son épitaphe à Trèves : le prince burgonde Hariulf², proche parent des rois des *Nibelungen*.

Les sujets représentés par les hermès de Welschbillig ne se restreignent nullement, du reste, à des portraits contemporains ; on dirait plutôt que la plupart des têtes sont beaucoup plus anciennes, si on les isole dans l'ensemble qui fut exécuté par un seul atelier. Voici, par exemple, certains dieux olympiques, ici témoins du déclin du monde antique, un

1. *Trierer Zeitschrift*, VI, 1931, p. 41-79.

2. *CIL.*, XIII, 3682.

Zeus où un Hermès (H. 797)¹ dans le style de l'archaïsme hiératique, — type dont les métamorphoses ont été étudiées tout récemment par Ludwig Curtius ; une déesse assez anémique et banale (H. 780) ; à côté de cela, il y a des satyres et des enfants couronnés comme de jeunes Bacchus, un Héraclès et un Mars, bref un appareil mythologique qui n'est pas insignifiant. En vain a-t-on cru reconnaître des portraits de Grecs célèbres dans une série de têtes. Pourtant, sous les traits de tel vieillard au front haut, avec des traits nobles, une barbe de fleuve (H. 794), on cherche naturellement la représentation idéalisée d'un philosophe grec ; les gens cultivés de cette époque, depuis Eumène d'Autun jusqu'à Ausone de Bordeaux, se croyaient entièrement des Épigones, et prétendaient peut-être ressembler aux Grecs, même physiquement. Nous ne savons pas qui, d'autre part, a eu l'ambition de paraître un stratège hellénique (H. 792-93). Parmi les têtes nombreuses qui semblent être des portraits, quelques-unes nous frappent par une similitude possible avec tel ou tel visage impérial. Ainsi, on se souvient du portrait de Titus, quand on regarde la tête carrée (H. 767), où manque étrangement le dessin intérieur des yeux ; ou bien, on évoque le type d'Antonin le Pieux en regardant telle autre tête (H. 784) ; cependant des éléments du style de la tétrarchie existent ici aussi, si fortement qu'on ne peut pas déterminer avec certitude le personnage qui s'est fait représenter. Le style contemporain, pour le groupe, reparait de nouveau avec éclat dans les têtes spécialement nombreuses aux cheveux plats qui entourent dans une courbe molle un front bas ; nous classerons ici les hommes imberbes à la coiffure romaine officielle dont j'ai cité ci-dessus un exemple, à côté de la princesse de Königshofen ; aussi les gardes du corps germaniques,

1. Le H. avec chiffre suivant signifie le numéro donné aux têtes de la série de Welschbillig par F. HETTNER dans sa première édition de l'ensemble : *Die römischen Steinendenkmäler des Provinzialmuseums zu Trier* (Trier, 1893), p. 251-282. On trouvera les mêmes numéros indiqués dans le *Recueil* de E. ESPÉRANDIEU, t. IX, p. 415-434.

et encore d'autres groupes dont je voudrais signaler au moins, pour terminer, celui des Daces (H. 827-29). La provenance ethnique de ces têtes est contestée ; mais je crois que l'appellation de Daces a plus de probabilité que l'interprétation différente proposée par M. Bienkowski, qui voulut ici voir des Vangions et des Tribocques, donc des Germains du Rhin¹. La série complète des soixante-dix hermès de Welschbillig — à l'origine il y en avait plus de cent — mériterait d'être publiée de nouveau avec de bonnes reproductions, car elle est un témoignage unique, du commencement de cette époque à la fin de l'antiquité ; on y peut chercher comme une renaissance véritable. Un empereur romain résidant à Trèves, peut-être Gratien, a voulu se créer quelque Tusculum, dans le style de l'âge d'or irrémédiablement perdu. Mais celui qui sait apprécier la misère économique du pays dans lequel ce monument fut créé, reconnaît la duperie et la triste réalité de l'idylle illusoire ; il pressent déjà en imagination, et par-dessous, l'effroyable catastrophe de tout l'Empire romain de l'Ouest : quelques dizaines d'années plus tard, elle sera devenue une réalité².

Harald KÆTHE.

1. P. BIENKOWSKI, *Les Celtes dans les arts mineurs gréco-romains*, p. 210-11.

2. M. Pierre Letellier a bien voulu me prêter son aide inestimable en traduisant le texte de mon exposé. Je l'en remercie cordialement.

VARIÉTÉS

La date du Labyrinthe d'Épidaure.

La *Tholos* ou *Thyméla*, construite par Polyclète le Jeune au *Hiéron* d'Épidaure, reposait sur une fondation formée de six murs annulaires concentriques, encore *in situ*, dont les trois premiers, comptés à partir du centre, dessinent, en plan, grâce à un système compliqué d'ouvertures (A, B, C, fig. 1) et de cloisons transversales (E, disparue, et F, G, conservées), le même motif qui traditionnellement a servi à représenter le fameux Labyrinthe de Cnossos¹. En 1927, MM. Noack et Pallat ont remarqué certains indices techniques qui leur ont paru révéler, pour ce labyrinthe central de la *Tholos*, une date plus ancienne que pour la *Tholos* elle-même. Les murs y sont beaucoup moins épais et moins profondément fondés que les trois murs extérieurs de la fondation, et le niveau où est établie la base des murs du labyrinthe paraît coïncider avec l'ancien niveau du sanctuaire, antérieur à l'époque où une terrasse plus haute fut constituée par remblai, pour porter le temple d'Asclépios et les autres édifices du IV^e siècle². De cette façon, on imaginerait un monument primitif s'ouvrant par la porte C, dont le linteau cintré est encore en place, et dont le seuil se fût trouvé de plain-pied avec le sol environnant. La cloison G aurait été ajoutée plus tard, lorsque Polyclète construisit les trois anneaux extérieurs, dont un seul est représenté, en partie, sur la figure 1. Elle attesterait (ce qui serait fort important au point de vue de la destination de la *Tholos*), que même après l'enfouissement du labyrinthe dans la terrasse du IV^e siècle et sous la grande rotonde, on continua, dans ces couloirs dès lors transformés en souterrain, à pratiquer les mêmes coutumes cultuelles qu'auparavant : la construction de la *Tholos* n'aurait rien changé à la destination primitive, si énigmatique, du labyrinthe.

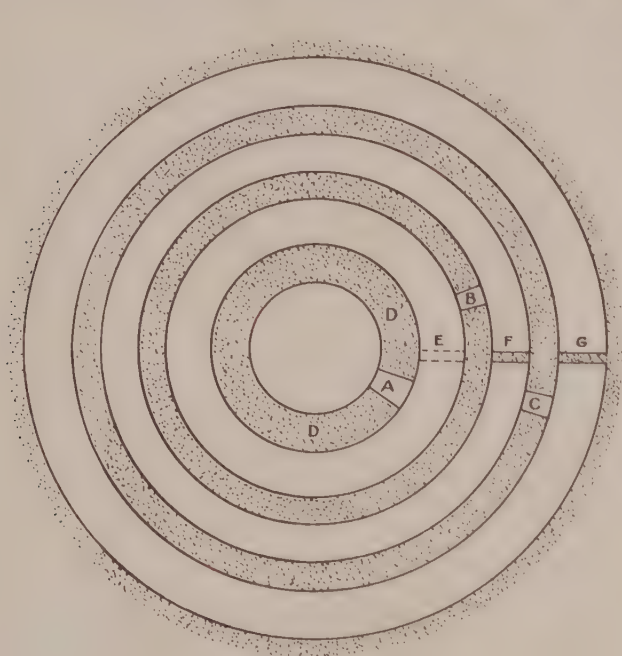
Je n'ai pas été le seul à accepter d'abord la théorie de MM. Noack et Pallat, à la juger au moins d'une extrême vraisemblance³. Un spécialiste des questions épidauriennes aussi averti que M. Hiller von Gaertringen, dans son édition des textes épigraphiques du *Hiéron*, s'est prononcé nettement pour l'antériorité du labyrinthe, et n'a pas

1. SVORONOS, *Journal intern. d'archéol. numism.*, IV, 1901, p. 1 et suiv.

2. *Jahrb. d. d. arch. Inst.*, 1927, p. 75-79.

3. F. ROBERT, *Rev. ét. gr.*, 1933, p. 181-197, et *Epidaure*, Paris, 1935, p. 16 et 26-29.

hésité à le dater même du ^ve siècle commençant, voire du ^{vi}e finissant¹. Tel qu'on le connaissait d'après les descriptions antérieures, le labyrinthe apparaissait formé de beaux blocs isodomes soigneusement



Echelle: 1/50

Fig. 1. — Plan du Labyrinthe d'Épidaure.

appareillés sans scellements, et rien ne semblait s'opposer, techniquement, à ce qu'on lui assignât une date assez haute dans la période archaïque : par ailleurs, comme on avait découvert dans l'édifice E du plan de Cavvadias, à une cinquantaine de mètres à l'Est de la Tholos, des tessons inscrits pouvant remonter jusqu'au ^{vi}e siècle, avec dédicaces à Apollon Pythien et Asclépios, il était vraisemblable d'admettre

1. IG, IV, 1^r, *Prolegomena*.

que dès cette époque, le sanctuaire avait pu être assez prospère et important pour posséder un monument comme le labyrinthe.

J'avais cru discerner moi-même certains détails susceptibles de confirmer peut-être cette thèse de l'antériorité : la cloison G n'est pas construite de la même manière que la cloison F, et les extrémités de

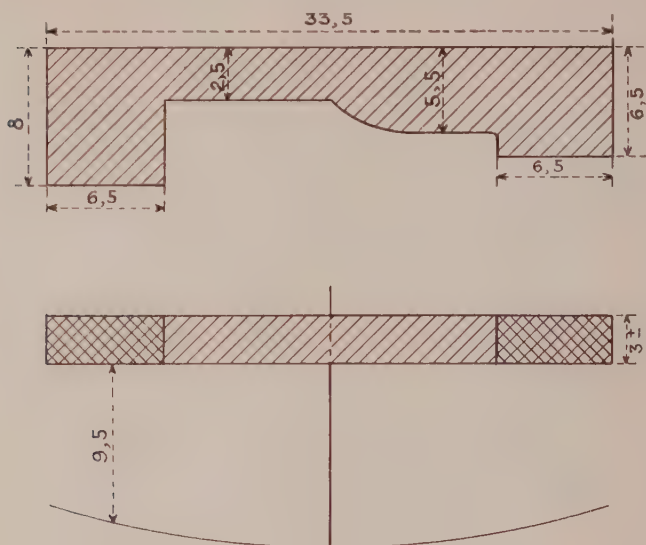


Fig. 2. — Coupe et plan des scellements du Labyrinthe.

ces deux cloisons ne sont pas raccordées de même manière aux murs qu'elles touchent, la cloison F s'insérant dans des encastresments assez profonds, tandis qu'au contact de la cloison G les murs sont simplement arasés. On pouvait penser que la cloison G était postérieure.

En septembre 1937, je me suis rendu à nouveau à Épidaure, dans le dessein d'examiner une fois de plus, sur place, les murs du labyrinthe, et d'y prendre quelques dessins et mesures, qui me manquaient encore, pour la publication d'un ouvrage sur les monuments circulaires cultuels. Le principal résultat de ce voyage a été la découverte d'un détail architectural qui détruit complètement la théorie de MM. Noack et Pallat. Je crois qu'il est de mon devoir de faire connaître cette petite trouvaille dès à présent, sans attendre la publication de mon livre, afin que personne ne risque de tenir compte, à nouveau,

d'une erreur très plausible, que j'ai moi-même contribué à accréditer, après MM. Noack, Pallat, et Hiller von Gaertringen.

En regardant avec attention le côté extérieur du mur D (fig. 1), j'y remarquai, au-dessus de chaque joint, une entaille irrégulière, de 40 à 49 $\frac{\%}{m}$ de long, de 10 à 13 $\frac{\%}{m}$ de profondeur, de 13 $\frac{\%}{m}$ environ de haut ; je songeai aussitôt à quelqu'une de ces équipes de pillards spécialisés, chercheurs de métal, qui savaient si bien où se trouvaient les scellements dans les monuments antiques. En enlevant à la main la terre et la poussière qui s'étaient logés dans ces trous, je découvris bientôt, non les scellements eux-mêmes, qui avaient été arrachés, mais les encastrement où ils furent insérés autrefois ; et d'après ces encastrement on peut reconstituer comme le montre la figure 2 (1^o coupe, 2^o plan), l'aspect de ces crampons en Π : ils interdisent de dater le labyrinthe d'une époque antérieure à celle de la Tholos, puisque les scellements de la Tholos, pour les autres anneaux de la fondation et pour la rampe d'accès en particulier, sont aussi des scellements en Π . Les plus anciens monuments connus où de tels scellements apparaissent sont, je crois, le temple de Tégée et la Tholos de Marmaria à Delphes : en admettant même que l'on doive faire remonter le second de ces édifices au dernier quart du v^e siècle, nous sommes loin, on le voit, des dates proposées, pour le labyrinthe, par M. Hiller von Gaertringen. Les scellements du labyrinthe appartiennent au type le plus ancien de scellements en Π (branches verticales nettement plus longues que larges, comme à la Tholos de Marmaria), mais, puisqu'ils se retrouvent, avec les mêmes caractéristiques, dans les autres murs de la fondation, nul n'est plus en droit d'affirmer qu'il y ait eu deux époques dans l'histoire de cette rotonde¹.

Je m'empresse d'ajouter que cette petite découverte de chronologie architecturale ne modifie en rien la théorie que j'ai toujours soutenue, et dont j'apporterai bientôt de nouvelles preuves, sur la destination de la *thyméla*, *énagistéion* secret d'Asclépios.

Brest, le 7 octobre 1937.

Fernand ROBERT.

1. Sur la figure 2 (coupe), la branche horizontale du scellement en Π apparaît plus profonde à droite qu'à gauche du joint. Je ne suis pas en mesure de décider si c'est seulement lors de la mutilation de la pierre par les pillards de métal que l'encastrement a été ainsi déformé.

Les sculptures nabatéennes de Khirbet-et-Tannour et l'Hadad de Pouzzoles.

Les découvertes qui illustrent chaque année le riche domaine de l'archéologie orientale peuvent avoir de lointaines résonances, et porter leur instruction fort au delà des régions où elles sont réalisées.

L'énigme d'un buste colossal du Vatican, trouvé fortuitement jadis à Pouzzoles, vient, semble-t-il de s'éclairer, par la comparaison qu'on peut faire du type représenté là, avec un art encore *très habile*, et de certaines effigies divines, plus grossières, mais révélatrices, qui ont le mérite d'avoir été recueillies *dans un temple* nouvellement identifié : au vrai, très loin de Pouzzoles, dans l'ancienne Nabatène !

M. Nelson Glueck, directeur de l'École archéologique de Jérusalem, a pu dégager en Transjordanie, sur les pentes du Djebel-et-Tannour, un *téménos* important qu'il a reconnu appartenir aux dieux syriens Hadad et Atargatis, importés jusque-là par le vœu de la population, si éclectique en ses croyances, qui eut Petra pour capitale.

Les ruines de Khirbet-et-Tannour¹, au flanc de leur colline, nous gardent les reliques d'un haut-lieu créé par un de ces royaumes de l'Arabie cosmopolite qui fut, on le sait, subjuguée par Trajan en 105 de notre ère.

Dans le sanctuaire nabatéen de Khirbet-et-Tannour, dûment identifié et exploré, les artistes de la région avaient consacré, à partir de la première moitié du I^{er} siècle de notre ère, divers ex-voto et des effigies cultuelles, se rapportant au culte du divin couple syrien : donc à la célèbre *Dea Syria* de Lucien, et à son parèdre mâle.

On voit ainsi, par exemple, sur une plaque qui forme un « médaillon » rectangulaire, la tête de la Déesse Atargatis², représentée en saillie dans un encadrement de palmettes et rinceaux : la chevelure est couronnée, en quelque sorte, de l'image héraldique de deux gros « poissons », a-t-on dit : ce sont au vrai des *cétacés*, puisqu'il s'agit, à n'en pas douter, de *dauphins*. Ne parlons donc point tant d'une « fish-goddess » ! Mais retenons cette singulière coiffure, et l'importance donnée au symbole : on pourrait ici évoquer les poissons sacrés de Dercetô, hypostase d'Atargatis, à Ascalon, et le vivier-citerne du téménos syrien à Délos³ (fig. 1).

Dans l'entrée de la cour, au même sanctuaire de Khirbet-et-Tannour, une autre grande plaque faite de trois morceaux — et qui a dû garnir un cintre, d'après la courbure supérieure de l'ensemble⁴ — montrait, en saillie aussi, un buste de la déesse « en gloire » (fig. 2).

1. Cf. *Illustrated London News*, 21 août 1937, p. 298 sqq. (avec photographies) ; *Amer. Journ. archaeol.*, XLI, juillet-sept. 1937, p. 361-376 (note détaillée).

2. *AJA.*, l. l., p. 367, fig. 5. Nos vignettes d'après *Illustr. London News*.

3. P. ROUSSEL, *Délos colonie athén.*, 1916, p. 260. Atargatis abominait l'ichthyophagie, en Syrie, comme à Délos même, mais là avec des atténuations ; l. l. p. 269-270.

4. *AJA.*, l. l., p. 375, fig. 14-15, ensemble et détail.

Atargatis apparaît là environnée d'abondants rinceaux fleuris, de rosaces et de boutons (pavots ?) ; sur son visage et sa poitrine, se modèlent un léger relief des ornements en feuilles (ou en « algues »).



Fig. 1. — Atargatis aux dauphins.

Elle en porte d'autres curieusement sur le front et sur les joues ; dispositif qui surprend moins près du pays où l'on célébrait la métamorphose de Daphné. Il ne s'agit pas, comme il a été dit parfois¹, d'un masque. Or, ce décor en feuilles se retrouve : nous le connaissons pour le corps d'un « Triton » du British Museum². Surtout, comment ne pas penser, en le voyant ici, à l'hermès colossal de Pouzzoles conservé au Vatican (fig. 3), et qui fut à Paris sous Napoléon ?

1. *Illustrated London News*, p. 299.

2. BRUNN-BRUCKMANN, *Denkmäler*, pl. 138.

Là aussi, le décor en feuilles orne le visage (sourcils, joues) et la poitrine. Et dans la barbe fluviale du personnage, traitée comme les cheveux de l'Atargalis de Khirbet-et-Tannour, nous découvrons — symboles ignificatif! — les *deux dauphins affrontés*. Sans doute l'art est-il ici très supérieur : il est impossible du moins de douter de la parenté



Fig. 2. — Atargatis de Khirbet-et-Tannour, avec les ornements en feuilles.

des deux représentations divines, qui font couple : Atargatis et Hadad.

La déesse de Nabatène est visiblement dérivée d'un prototype grec, de la qualité de l'hermès de Pouzzoles.

Cet hermès avait beaucoup embarrassé les archéologues. Jusqu'ici, faute de mieux, on y avait voulu voir, à tort, ou la personnification de la Terre et de la Mer, ou le Génie du golfe de Baies¹. On discutait aussi la date. Aucune preuve que la pièce du Vatican, malgré sa qualité, soit « hellénistique » elle-même ; mais elle dérive assez directement, en tout cas, d'un prototype de ce temps. Or l'apparition des décors en feuilles sur le buste du Triton du British Museum (ci-dessus) indiquerait une commune source *alexandrine*. L'Hadad de Pouzzoles

1. Cette interprétation est de H. LECHAT, *Sculpt. grecques*, pl. XCIX, p. 202. Pour l'interprétation de M. G. Lippold, cf. ci-après.



Fig. 3. — L'Hadad de Pouzzoles, à Rome, Vatican.

a le type des Sérapis alexandrins, et l'on songe à celui que Bryaxis dut créer pour Alexandrie. Les relations artistiques d'Alexandrie avec la Nabatène sont connues par les découvertes de Pétra, ou d'ailleurs. C'est de même façon qu'à Délos, on figurait Hadad¹. Dans la *Sala*

1. P. ROUSSEL, *l. l.*, p. 270, n. 3, à propos de l'Hadad trônant de Délos.

rolonda du Vatican, son voisinage avec le Zeus d'Otricoli permet de saisir fortement cette communauté significative. L'indice de la barbe *humide*, si comparable aux cheveux en désordre de l'Atargatis de Khirbet-et-Tannour, assure l'identification, non moins que l'exacte *correspondance* des dauphins symboliques. Peu de parités seraient plus démonstratives. Il s'agit là de figurations divines, spéciales, et de même sens, de même origine première.

Le Baal de Pouzzoles a des cornes de taurillon dans sa chevelure.



Fig. 4. — Atargatis, en déesse aux épis.

Faut-il s'en étonner ? Dionysos en portait aussi. A Khirbet-et-Tannour, on a retrouvé précisément un Hadad trônant *entre les taureaux*¹ : le transfert de l'attribut s'explique aisément. L'Hadad nabatéen conservé a le type barbu des Zeus, des Sérapis et du « génie » de Pouzzoles. Malgré la grossièreté de la sculpture et l'usure de la tête, on discerne au premier regard la ressemblance. Ce Baal portait un *calathos*.

Notons ici, maintenant, qu'Hadad et Atargatis, dieux de Hiérapolis en Syrie, étaient parfaitement connus dès le 1^{er} siècle avant notre ère, à Pouzzoles² ; ils voisinaient là avec d'autres divinités syriennes, dont le Baal de Damas. M. F. Cumont a bien marqué aussi, en ses admirables études sur les *Religions orientales dans le paganisme romain*, l'importance de ce transfert, et le rôle vecteur du port d'Alexandrie qui a diffusé les influences syriennes dans le monde italique.

Si l'Hadad campanien, importé dans un pays viticole, a été couronné de raisins et de pampres, c'est que le Baal d'Hiérapolis

1. *AJA.*, *l. l.*, p. 371, fig. 9-10.

2. Ch. Dubois, *Pouzzoles antique*, p. 156 sqq.

était lui-même voisin de la côte, et dieu fertilisateur de la terre syrienne. Il était, comme Dionysos, aussi le maître des sources, d'où — ici et là — la barbe mouillée, fluviale. Une des figures d'Atargatis retrouvées au nouveau temple de Transjordanie, la montre elle-même précisément en déesse du blé, la tête environnée d'épis énormes qui remplacent là les pampres d'Hadad, et leur font « pendant »¹ (fig. 4).

On sait que l'Hadad du Vatican — le nom désormais nous semble s'imposer — avait été récemment réétudié par le digne continuateur de feu W. Amelung, M. G. Lippold². A l'érudition si sûre de ce savant, il n'a manqué que la connaissance des trouvailles de M. Nelson Glueck, forcément. Mieux armés aujourd'hui, nous pouvons corriger l'exégèse du « Meergott ».

Comment expliquer avec elle, l'expression du visage « pathétique et mélancolique », comme l'a si bien vu M. G. Lippold ? Les dieux syriens l'empruntaient plus aisément au « climat » et aux tendances de leur pays d'origine. Et on la retrouve pour les Nils³.

Pourquoi aussi, sur le torse d'un « Meergott », les pampres dionysiaques, attributs si aisément attendus d'un maître de la terre fertile chantée par Nonnos ? L'hypothèse de la personnification du golfe de Baïes, incertaine et d'un caractère *moderne*, était proprement désespérée.

On sera plus heureux, je crois, de reconnaître désormais — venue à Rome de Puteoli-Pouzzoles — l'effigie encore prestigieuse, mais étrangement orientale, d'un des dieux semi-barbares apportés sur les chemins de la mer. Ainsi les découvertes de la Nabatène étendent-elles leur enseignement très au loin. Des types de style médiocre et tardif éclairent une œuvre précieuse⁴.

M. G. Lippold voulait dater la pièce du Vatican des environs de 200 après notre ère, à cause de la technique.

Elle marquerait ainsi la transition, tant cherchée, avec les têtes à décor de feuilles, celles-ci couvertes des ornements adventices en feuilles ou « algues », qui se sont perpétuées à l'époque byzantine (chapiteaux de Stamboul), puis au Moyen âge et plus tard⁵. L'origine de cette bizarre décoration pourrait être elle-même plus « religieuse » qu'on n'a cru ; elle trouverait peut-être sa source dans l'Orient, où la transformation végétale de la nymphe Daphné était, près d'Antioche, un mythe traditionnel ; à Alexandrie, où le voisinage du Nil a bien pu inspirer de convertir un Hadad en dieu fluvial et fécondant.

Ch. PICARD.

1. *AJA.*, l. I., p. 374, fig. 13.

2. *Die Skulpt. d. Vatikanischen Museums*, III, 1, 1936, p. 130 sqq., n° 547, pl. 39.

3. VON BISSING, *Antike Plastik*, 1928, p. 25-30.

4. Cf. *Illustrated London News*, et *AJA.*, l. I., les autres découvertes de Khirbet-et-Tannour : Tyché avec les signes du zodiaque, Tyché avec autels, etc. Sur les dieux nabatéens d'Et-Tannour, cf. par ailleurs, P.-R. SAVIGNAC, *Rev. biblique*, 46, 1937, p. 410 sqq.

5. Ils viennent d'être étudiés par M. WEGNER, *Fests. Goldschmidt*, 1935, p. 43 sqq.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

ALFRED BRÜCKNER (1861-1937).

Docteur de l'Université de Strasbourg, en 1881, avec une dissertation intitulée *Ornament u. Form der attischen Grabstelen*, A. Brückner était comme prédestiné, déjà, à l'étude des nécropoles et de leur art, des usages funéraires. Il fut d'ailleurs un jour l'associé de A. Conze, pour la publication *Die attische Grabreliefs* (vol. IV, après la mort de A. Conze).

Bien qu'absorbé par les devoirs de l'enseignement à Berlin, il consacra avec succès l'essentiel de sa vie scientifique à l'étude des sujets qui l'avaient d'abord tenté. Il s'était habilement lié avec la Société archéologique d'Athènes, et obtint d'elle mandat pour continuer les anciens travaux commencés au Céramique : il ouvrit ainsi, après 1907, une nouvelle période dans l'exploration du cimetière voisin de l'Éridanos, élucidant de nombreux problèmes archéologiques et topographiques (*Der Friedhof am Eridanos bei der Haghia Triada zu Athen*, 1909). Ce chantier historique s'enrichit fort, par les résultats acquis patiemment, méticuleusement, d'une année à l'autre. Les *Kerameikos-Studien*, les *Mitteilungen aus dem Kerameikos* les ont fait connaître, de 1910 à 1931. L'étude que Brückner avait écrite antérieurement avec Erick Pernice sur la grande nécropole de l'époque géométrique qui se trouve le long de la route du Pirée, et qui l'avait classé immédiatement, se trouva dépassée ; il a réalisé plus que ces premières promesses.

Ses recherches sur les sculptures en *póros* de l'Acropole firent moins autorité.

En 1893, A. Brückner fouilla avec W. Dörpfeld à Hissarlik, mais ce fut sans y découvrir la nécropole, qu'il était réservé à la mission C. W. Blegen de remettre au jour¹. Ch. P.

ESTHER BOISE VAN DEMAN (1862-1937).

Cette archéologue américaine, qui a consacré beaucoup de temps à l'enseignement en son pays, s'était acquis aussi un renom de spécialiste, notamment dans l'étude de l'architecture romaine. De 1901 à 1903, elle travailla à l'Académie américaine de Rome, puis de 1906

1. Une bibliographie détaillée a été donnée : *AJA.*, XLI, 1937, p. 118-119.

à 1910, de nouveau. On lui doit une méthode pour la détermination de la date des constructions romaines en briques (*AJA.*, XVI, 1912, p. 230-251); deux livres : *The Atrium Vestae*, 1909; *The building of the Roman aqueducts*, 1934; et de nombreuses études, topographiques ou autres¹. Ch. P.

RUDOLF HEBERDEY (1863-1936).

Élève de O. Benndorf, devenu vers la fin de sa vie professeur d'archéologie à l'Université de Gratz, R. Heberdey séjourna, de 1904 à 1909, à Athènes comme directeur de l'École archéologique autrichienne; il en était devenu à sa mort le plus ancien collaborateur².

Sa vaste érudition l'intéressa à des sujets à la fois littéraires et archéologiques; quand il était en mission à Smyrne, il prit une part importante, de 1897 à 1913, aux fouilles d'Éphèse et à l'exploration épigraphique de l'Asie Mineure (Lycie, Cilicie, Pisidie); il publia d'autres travaux: sur Pausanias comme auteur archéologique (c'est là son livre de début), sur la plastique archaïque attique, sur les sculptures du *hiéron* de Delphes: effort moins heureux. La reconstitution et l'étude approfondie, en collaboration avec H. Schrader, des sculptures en *póros* de l'Acropole tient une place à part dans la liste de ses recherches. Ni sur Éphèse, ni sur l'Athènes des Pisistratides, nul ne pourra plus travailler sans avoir recours à lui.

O. Benndorf l'avait fait désigner comme directeur de l'entreprise, lorsque l'Académie de Vienne prit en main la publication des *Tituli Asiae Minoris*. Il préparait, dans cette collection, quand la mort l'a atteint, la publication des inscriptions de la ville pisidienne de Termessos³. Ch. P.

GALT (CAROLINE MORRIS), † 1937.

Professeur à Mount Holyoke College, C. M. Galt avait été longtemps en rapport avec les fondations archéologiques américaines de

1. P. ex.: sur la valeur documentaire des statues de Vestales (*AJA.*, XII, 1908, p. 324-342); sur les prétendus Rostres flaviens (*ibid.*, XIII, 1909, p. 170-186); sur le Portique dit de Gaius et Lucius (*ibid.*, XVII, 1913, p. 14-28); sur la Via Sacra néronienne (*ibid.*, XXVII, 1923, p. 383-424); sur la maison « de Caligula » (*ibid.*, XXVIII, 1924, p. 368-398). Dans les *Memoirs of the American Academy at Rome*, V, 1925, p. 115-126, a été reprise l'étude sur la Via Sacra de Néron.

2. A signaler une notice de C. Praschniker (avec un portrait), dans le t. XXX des *Oesterr. Jahresh.*, 1936, *Beiblatt*, col. 169 sqq. — Mentionnons encore parmi les travaux d'Heberdey, ceux qu'il avait consacrés au grand relief éleusinien de Lacrateidès, aux sculptures du Parapet d'Athéna Niké, au fronton de la Gigantomachie du plus grand temple des Pisistratides sur l'Acropole. On connaît sa contribution aux *Forschungen in Ephesos*. Les résultats de ses voyages d'Asie Mineure ont été publiés avec la collaboration de E. Kalinka, d'A. Wilhelm; son livre *Opramoas* donne des vues intéressantes sur la vie d'une ville provinciale d'Anatolie. Un ouvrage préparé sur le Parthénon est resté inachevé.

Rome et d'Athènes. Elle fut membre des Conseils d'administration de l'Académie américaine de Rome et de l'École américaine d'Athènes ; elle professa en Grèce, pendant l'année 1925-1926¹.

L'art paléolithique à Vestonice (Moravie).

Les *Illustrated London News*, dans leur numéro du 2 octobre 1937, ont annoncé la découverte précieuse d'une petite tête d'ivoire, d'art paléolithique² ; elle a été recueillie en Moravie, à Vestonice, sur l'emplacement du grand établissement de chasseurs de mammouths. Les fouilles étaient dirigées par le Dr Karl Absolon.

D'après le commentaire de Sir Arthur Keith, cette tête serait le portrait d'une femme (observation du nez et du menton). Cette Vénus de Vestonice pourrait même être une dame dont le crâne fut retrouvé dans une tombe plate comme celle des chasseurs de mammouths. La question est controversée³.

Un tel portrait aurait chance d'être, de 15.000 ans, nous dit-on, plus ancien que tous les autres connus jusqu'ici. D'où l'importance de cette découverte : on croyait que les hommes de l'époque paléolithique n'avaient pas laissé de figurations humaines. Le document est important aussi pour l'anthropologie : cette tête peut aider à la reconstitution du type humain primitif.

D'après l'article du Dr Absolon, les fouilles furent faites approximativement à mi-chemin entre le grand « Kjökkenmodding » (accumulations d'os de mammouths), et les emplacements où quantité de statuettes avaient été trouvées en 1933-34. La tranchée tracée atteignit 17 mètres de long, dirigée de la rivière vers la ville. On creusa 196 mètres carrés à une profondeur moyenne de 2 à 3 mètres, et à une profondeur maxima de 4 m. 40.

1. On lui doit diverses études archéologiques : p. ex. sur l'Athéna de Myron et les types des statères corinthiens (*Berl. phil. Woch.*, XXXI, 1911, p. 855 ; sur un fragment sculpté d'Aptéra (Crète) à Mount Holyoke College (*Art a. archaeol.*, VI, 1917, p. 143-154) ; sur une statuette de bronze (*AJA.*, XXXIII, 1929, p. 41-52) ; sur les femmes voilées des reliefs du temple de Bel à Palmyre (*AJA.*, XXXV, 1931, p. 373-393), etc.

2. Reproduit en frontispice avec la mention : « Un Léonard de Vinci préhistorique » et plus loin, comme « Mona Lisa » !

3. Pour le Dr Absolon, la tête retrouvée serait plutôt celle d'un homme ; des sortes de caricatures ont été recueillies avant elle : l'une représentant une face souriante et comique, l'autre un visage assez laid, comme gonflé par la maladie. Ces « portraits » sont faits d'os de mammouths pulvérisés, brûlés. Une autre tête avait été trouvée précédemment, en 1929, sculptée dans un os de renne. Ceci peut prouver que de tels objets servaient à la magie (pour la chasse du mammouth et du renne). L'homme fossile était capable de dessiner ou représenter plastiquement des animaux diluviens dans leurs mouvements et même dans les scènes dramatiques (Altamira, Font de Gaume, Combarelles, caverne de Peharna en Moravie). Les artistes diluviens étaient donc, sans aucun doute, aussi en mesure de produire un dessin représentant l'aspect d'un chef, du chasseur le plus heureux, ou d'une mère, ou de la plus belle femme. « Mais la figure humaine sortie de leurs ateliers n'est le plus souvent qu'un masque, une grimace, un visage fou, une caricature. »

Pendant les premiers jours fut exhumé un instrument en forme d'œuf, en cristal de roche, ayant servi pour broyer l'ocre rouge. Ce pourrait être un objet rituel, car le cristal de roche était la matière première la plus précieuse pour les chasseurs de mammouths.

Les 4 et 5 juillet furent découvertes de grandes cuillers d'os.

Le 8 août, on recueillit divers instruments de pierre, en très grand nombre chacun, ayant tous une forme assez originale ; quantité d'os et de dents de rhinocéros : excellents outils pour graver et perfore. Les types de l'aurignacien étaient de beaucoup en majorité. Leur forme archaïque rend l'emplacement assez différent des autres zones des fouilles de Vestonice. Cela montrerait, semble-t-il, comment ce site fut occupé par une succession d'hommes-fossiles, venus peut-être par groupes plus importants que des familles, et qui, à des époques différentes, peuplèrent successivement cette région ; ils se fondirent, dans la suite des temps, en une grande tribu. Cette tribu aurait eu son centre là, mais on soupçonne qu'elle détachait continuellement des contingents le long de la grande ligne de migration euro-asiatique, vers l'Ouest, le long du Danube, jusqu'au territoire du Rhin et même dans la vallée du Rhône. Il serait important de déterminer à quelle aire particulière de Vestonice chaque objet découvert appartenait.

Le 5 novembre, le froid arrêta les fouilles.

Parmi les objets déjà trouvés, de nombreux poinçons sont en os de renard arctique. L'un d'eux est décoré sur les quatre faces avec des lignes droites transversales, et est coloré en rouge par l'ocre. Un autre est fait d'ivoire de mammouth. Un énorme poinçon de $13 \frac{1}{5}$ de long a été taillé dans un fragment d'os d'un cerf gigantesque (ces instruments servaient à forer des trous dans les peaux).

Un objet nouveau pour la civilisation aurignacienne est une tête de lance massive, aplatie, de $11 \frac{1}{2}$ de long, faite d'une corne de renne, avec un canal pour le sang de l'animal tué. Les têtes de lances semblables trouvées en Moravie étaient, jusqu'ici, d'une ère postérieure (magdalénienne). Cette portion d'arme date de l'époque aurignacienne.

Parmi les armes de chasse, on a trouvé un autre spécimen unique : une tête de lance massive ($39 \frac{1}{2}$ de long, $23 \frac{1}{2}$ d'épaisseur), sculptée dans les bois d'un cerf géant. En outre, il faut mentionner un certain nombre de cuillers sculptées dans l'omoplate d'un rhinocéros, ou dans les côtes et les os longs des mammouths, voire dans la mâchoire de chevaux sauvages.

Enfin, dernier objet d'un grand intérêt : le radius d'un jeune loup ($18 \frac{1}{2}$ de long), gravé de cinquante-cinq traits profonds (encoches), assemblés cinq par cinq ; il donnerait la preuve que les hommes diluviens savaient déjà compter.

X.

De l'Indus aux pays sumériens : bos indicus, Cyclope (?) mésopotamien.

L'Iraq Expedition de l'Institut oriental de Chicago a signalé, parmi ses récentes découvertes mésopotamiennes, deux pièces curieuses (H. Frankfort, *P. E. O. F. S.*, janv. 1937), à dater, nous dit-on, des environs de 3000 av. notre ère.

L'une offre une représentation du *bos indicus*, animal sacré de la vallée de l'Indus, et c'est un document à ajouter à ceux qui paraissent attester de plus en plus les relations établies du centre même de l'Asie vers la région située plus à l'Est, au Sud de l'Himalaya (cf. là-dessus, les récentes observations de M. A. Foucher, *CRAI.*, 1937, p. 276). Les régions séparant Inde et Mésopotamie étaient jadis moins désertiques qu'aujourd'hui, et peut-être y eut-il, en toute cette zone, continuité de civilisation, ce qui expliquerait la diffusion des symboles. — Sur un autre document signalé, on voit un dieu babylonien mettant à mort un être à corps humain, mais dont la tête est remplacée par un disque solaire entouré de rayons, à *œil unique*. Que la représentation se rapporte, comme il est possible, aux légendes de Gilgamesh et Humbaba, là n'est pas son principal intérêt : car on devine que le monstre abattu a pu donner naissance au mythe du Cyclope. Une fois de plus, l'imagination de la Grèce aurait emprunté à l'Orient, et il n'y aurait plus, pour trouver l'origine du « fameux » Polyphème, à consulter les cartes de l'Italie méridionale qu'Homère ne lisait point.

Ch. P.

Avant la réforme d'Akhenaton.

Les fouilles britanniques à Sesebi, en Nubie, ont donné d'intéressants résultats sur l'époque d'Aménophis IV, avant l'établissement de la nouvelle religion d'Amarna. Dans le temple central qui a été dégagé, parmi d'autres, quatre dépôts de fondation contenaient divers objets, dont des scarabées, datant du temps du Pharaon, avant l'hérésie. Sur un bas-relief qui est probablement de même période, et qui vient d'une scène de bataille de la décoration du temple, il y a deux têtes de nègres, grandeur nature, d'un admirable dessin : ces Africains portent d'énormes pendants d'oreilles. On a trouvé aussi, dans le temple Nord, une tête de granit noir se rapportant, semble-t-il, à la reine Hatshepsout (*Illustr. London News*, 14 août 1937, p. 272-273).

Ch. P.

Les découvertes d'Armageddon (Megiddo).

M. Gordon Loud, de l'Institut oriental de l'Université de Chicago, a donné quelques renseignements, en illustrant son exposé¹, sur les nouvelles découvertes faites à Megiddo, terrain de la bataille où, selon l'Apocalypse, « les princes de la terre » se rencontrèrent. Dans la saison de 1936-37, vers la partie Nord de la cité, on a identifié le palais où vivaient les seigneurs régnants, sujets du Pharaon, aux ^{xv}^e-^{xiii}^e siècles av. J.-C. Ce palais est constitué de chambres nombreuses, groupées autour d'une cour centrale de 11 mètres sur 20, assez richement peinte. Le dit palais fut habité au cours de cinq époques

1. *Illustrated London News*, 16 oct. 1937, p. 656 sqq.

de construction. Sa forme originale peut remonter au *stratum IX* (1550-1479 av. J.-C.). Il fut ensuite remanié (*stratum VIII* et *stratum VII* : 1350-1150). Dans la quatrième période, le palais semble avoir été assez profondément détruit — peut-être par une invasion qui aurait forcé le prince à construire un caveau souterrain, un trésor, où furent retrouvés des ivoires sculptés d'une valeur inestimable ; ils seront décrits dans une communication prochaine.

Un second trésor fut trouvé sous une chambre du second palais (*stratum VIII*). Les objets enfouis là doivent avoir été des cadeaux venus d'Égypte et de princes asiatiques ; ce sont : deux têtes jumelées, avec deux disques formant couronne, en or ; deux pots à fard¹ en serpentine et en hématite respectivement, bordés d'or ; une coupe d'or lourd ayant la forme d'une coquille, don d'un prince d'Asie² ; une chaîne d'or joignant deux sections d'un objet en or d'usage inconnu ; une pierre à aiguiser, avec les pointes en or ; une défense d'ivoire, portant des bandes d'or incrusté ; le petit bout est sculpté en forme de tête humaine ; des sceaux cylindriques en lapis-lazuli ; un anneau en électrum, portant un scarabée ; des perles d'or granulé et de lapis-lazuli.

En examinant la partie Est de la cité, on a pu déterminer une autre période de prospérité pour Megiddo — allant jusqu'aux débuts de l'âge du Bronze. Un énorme monument public est apparu, qui semble avoir été remarquablement bien construit pour l'époque. Les poteries trouvées là ont les formes habituelles des débuts de l'âge du Bronze (*stratum XVII* : 2000 av. J.-C.).

La couche XV contient des monuments publics plus grands, mais moins bien finis que ceux de *stratum XVII*. On y entre par de grands escaliers ; quand on les fouilla, on n'y trouva à peu près aucun objet transportable — sauf des poteries rouges, analogues à celles de Syrie à la fin de la XVII^e dynastie (XIX^e s. av. J.-C.). Les maisons privées sont d'une construction fragile, et les rues irrégulières. Au milieu du XVIII^e s. av. J.-C. (*stratum XII*), le mur de la cité s'est doublé en largeur ; les maisons ont été alors rebâties sur un plan d'urbanisme différent. On a trouvé des cruches vernies rouges, de petits vases, à une, deux, ou trois anses.

Vers 1700-1650 av. J.-C. (*stratum XI*), un plan entièrement nouveau a été inauguré ; il devait rester peu modifié aux deux niveaux suivants, qui appartiennent à ce qu'on peut appeler la fin de la période Hyksos, correspondant au moment où la cité passa entre les mains égyptiennes. Le mur d'enceinte disparaît, et les maisons bordent alors des rues droites qui se coupent à angles droits. Les coutumes d'ensevelissement, pourtant, ont différé suivant ces trois niveaux :

Le *stratum XI* est caractérisé par des tombes de pierre bâties sous la maison : nombreuses poteries peu décorées ; dans le *stratum X* on remarque un ensevelissement rudimentaire (corps seulement

1. On a reproduit en couleurs celui de serpentine.

2. Reproduit en couleurs.

étendus, sans tombes) : continuation de la poterie non décorée de *stratum XI* ; apparition des formes normales du milieu de l'âge du Bronze.

Le *stratum IX* est caractérisé par la poterie à deux couleurs ; oiseaux « amorites », croix de Malte, poissons, roues de chars, dessins géométriques. Les corps étaient enterrés, ensemble, dans des sortes de tranchées.

Du palais royal de Megiddo vient encore un important autel d'argile, des *xiv^e-xiii^e* siècles av. J.-C., trouvé complet, mais en plusieurs morceaux ; il portait en haut des animaux¹ et le motif des trois palmiers stylisés (2^e partie de l'âge du Bronze).

La cité de Megiddo ne semble pas avoir été détruite, même par le siège de 1479 av. J.-C., quand les armées de Thoutmès III l'enlevèrent aux rois syriens rebelles.

Ch. P.

La date de la grande procession hittite de Iasily-Kaya.

Pendant les nouvelles fouilles allemandes de 1931-1934, à Bogaz-Keui, sur l'emplacement de l'ancienne capitale hittite, la découverte d'un cachet au nom de Souppilou-liouma a permis de préciser indirectement la date de monuments hittites importants : tels les reliefs rupestres d'Iasily-Kaya. On trouvera là-dessus, et sur d'autres sujets, d'importantes observations dans un mémoire de K. Bittel et de H. G. Güterboch, lu le 10 janvier 1935 à l'Académie de Berlin, et dont les *Sitzungsberichte* 1935 nous ont gardé la trace. La procession de Iasily-Kaya aurait été sculptée entre 1350 et 1330.

Ch. P.

Le premier monument impérial de sculpture hittite trouvé au Sud de la barrière du Taurus.

Il a été signalé, avec de bonnes photographies, par Sir John Garstang, directeur de la Neilson Expedition of Near East ; il date de la grande période de 1400 à 1200 ; il est gravé sur un énorme rocher qui surplombe en Cilicie la rivière Jeihan (ancien Pyramos)². Le personnage représenté (en adorant) est un roi-prêtre barbu ; il a la dextre levée, la main gauche tenant le *lituus* ; derrière lui, quatre hiéroglyphes, à hauteur de sa tête, donnant le nom du roi Mouwatalli, ont été déchiffrés par M. Güterboch (vers 1325-1303) : ce monument est donc intéressant pour l'organisation militaire de l'Asie Mineure jusqu'à la première partie du *xiii^e* s. (Cf. *Illustrated London News*, 31 juillet 1937, p. 210-211.)

1. En couleurs, à la p. 658. La représentation de ces animaux superposés autour d'un motif central (lieu de culte stylisé ?) évoque le dispositif d'un grand panneau peint de Mari, celui-ci plus richement et moins géométriquement décoré, plus près de l'ornementation égéenne.

2. En face, sur l'autre rive, la colline du château de Yilan Kalé, sur le site d'une ancienne citadelle romaine, fortifiée à nouveau au Moyen Âge.

On a voulu croire à la présence, comme sur le monument d'Ivriz, d'une figure divine antithétique ; mais elle aurait disparu, et peut-être n'est-il pas nécessaire de la supposer.

Le père de Mouwatalli, Moursil II, avait conquis et démembré l'empire Sud d'Arzawa. Grâce à Hattousil, son frère, Mouwatalli aurait conservé son pouvoir dans la région cilicienne, comme en témoigne le monument découvert, sur lequel le *Times* a aussi appelé l'attention, et qui sera publié dans les *Annals of archaeology* de l'Université de Liverpool.

Ch. P.

Origines de l'alphabet palestinien.

Th. Gaster, dans une étude sur la chronologie de l'épigraphie palestinienne (*P. E. Q. F. S.*, janvier 1937, p. 43-58) fait dériver l'écriture palestinienne de l'écriture linéaire crétoise : des planches accompagnent l'exposé de cette théorie.

A propos d'une traduction nouvelle de l'« Iliade ».

Sous le titre *Homère traduit à la moderne*, M. G. Seure (*Débats*, 28 juillet 1937), a examiné la récente traduction de l'*Iliade*, publiée par la Collection Budé, et due à M. P. Mazon ; il ne dit pas assez — ce que tout le monde verra pourtant — qu'elle est un chef-d'œuvre de conscience et de force poétique. M. G. Seure n'est pas content de l'emploi de certains tours familiers. Mais Homère fut-il donc tant solennel, quand il veut, p. ex., que les déesses irritées se soient traitées l'une, l'autre à l'Olympe, de « mouches à chien » ? M. G. Seure reproche aussi à M. P. Mazon certaines *nouveautés*, dit-il ironiquement, et découvertes : ainsi, le remplacement de la tente d'Achille par la une « baraque ».

M. G. Seure s'en prend en cette occasion à toute « l'érudition prétendue scientifique » ; ce qui, du moins, n'est pas nouveau (cf. *A la recherche d'Ithaque et de Troie*, 1933). Puisque les archéologues sont mis en cause — à côté des « techniciens » (?), et des linguistes, et puisqu'ils sont dûment persiflés, on rappellera ici, en passant, et d'abord, que l'emploi du mot *baraque* n'est pas, comme on nous dit, une *invention* de la traduction P. Mazon. Car le terme avait été déjà employé, notamment en 1933, dans la traduction Eug. Lasserre des *Classiques Garnier* ; il l'est probablement ailleurs aussi ; on avait fait observer, dès 1933 (*Rev. hist.*, compte rendu de la trad. Lasserre), qu'il n'est point tant obligatoire, p. ex. *du point de vue du théâtre*, que *σκηνή* évoque partout une construction en bois : cf. déjà, là-dessus aussi, *Rev. Ét. anc.*, XXVIII, 1926, p. 171-172. Mais le sens est possible. Ces observations émanent précisément... d'archéologues, qui se trouveraient avoir devancé M. G. Seure.

Venons au procès : que la *klisiè* d'Achille, près de Troie, ait bien été une *baraque*, c'est un fait certain, relevé aussi par M. R. Labaste, dans la controverse des *Débats*, 1^{er} sept. 1937.

Car, dans le chant XXIV de l'*Iliade*, quand Priam va redemander

le cadavre d'Hector, il aborde, guidé par Hermès, une véritable *maison* de bois, qui comporte des poutres équarries. Elle a été construite par les Myrmidons pour leur prince, et elle est recouverte d'un toit de roseaux de marais. Tout autour, il y a une cour, dont l'accès est défendu par une palissade, et que ferme une porte verrouillée par une poutre. Homère nous donne même ce renseignement, que la pièce de bois était très lourde (c'est le système des portes de muraille, à Thasos notamment). Trois hommes la manœuvrent difficilement ; seul Achille peut la déplacer sans peine.

Il n'y a donc aucune raison, même pour maintenir le mot *lente* conventionnellement, comme le proposerait M. R. Labaste. Pourquoi donc *baraquement* serait-il tant « gouailleur et ironique » ? Les lecteurs des traductions d'Homère ne sont pas forcés de tout rapporter aux usages de la zone. Les Grecs anciens donnaient à *klisiè*, *skénè*, un sens large, et voilà tout. La *σκηνή* était d'autant moins obligatoirement un abri provisoire de toile, que l'Odéon de Périclès, à Athènes, fut bâti, nous disent les textes, à l'imitation de la *Skénè* de Xerxès, et pour rappeler au pied de l'Acropole le drame du passage de l'invasion médique. Or, quand on a commencé à explorer le dit Odéon retrouvé, on a vu que c'était une grande Salle hypostyle, avec fondations de pierre, et lanterneau en coupole, à quoi les comiques comparaient le haut front de Périclès. La ressemblance avec quelque *apadâna* iranien, du type de Persépolis, p. ex., est indéniable. Voilà donc encore une *Skénè* qui dérouterait nos imaginations, si elles étaient mal informées. Ch. P.

Ménélas et le sein d'Hélène.

Dans le *Lysistrata* d'Aristophane, jouée en 411, Lampito risque une allusion pleine de verveur à la capitulation de Ménélas : dès qu'il vit, dit la gaillarde Laconienne, dans la rencontre à Troie, les seins nus d'Hélène, ces beaux fruits, il lâcha son épée.

Le commentateur du passage, dans l'édition Budé, nous assure qu'il y a là une allusion à Euripide, *Andromaque*, v. 629, pièce jouée, peut-on croire, au début de la guerre du Péloponnèse. Et il est bien vrai qu'au vers en question, Pélée, injuriant Ménélas, lui a rappelé sa défaillance d'époux outragé. — A ce propos, on nous cite dans l'édition Budé, le scholiaste, et un dithyrambe d'Ibicos, où Hélène aurait été sauvée à Troie par Aphrodite, dans le temple même de cette déesse, des tièdes fureurs de l'Achéen victorieux.

Les auteurs de ces éditions, bien informés des textes, ne paraissent pas assez se douter qu'au théâtre de Dionysos, où la *Lysistrata*, sinon l'*Andromaque*, a été jouée, les spectateurs n'allaient guère sans être un jour montés à l'Acropole. Or, ils voyaient là, sur la frise Nord de la *péristasis* du Parthéon, la capitulation amoureuse de Ménélas, sujet de caustiques réflexions dans Athènes. *Oculos habebant*. Polygnote avait aussi représenté l'aventure à la Lesché des Cnidiens, à Delphes. On connaît bien le sujet dans la peinture céramique, grâce au vase du Vatican signalé par C. Praschniker (*Parthenonstudien*, 1928, p. 99,

fig. 74) et déjà par E. Löwy (*Wiener Studien*, 34, 1912, p. 282 sqq.; 47, 1929, p. 59-60). Les riches découvertes de Spina (Comacchio) nous ont appris combien fréquemment l'épisode avait été traité, même avant la mise en œuvre du Parthénon (S. Aurigemma, *Il R. Mus. di Spina*, 1935). Dans l'étonnante série des vases devançant et annonçant le grand art du temps de Phidias, il y a deux documents, où la scène de la Rencontre est illustrée : un cratère (pl. 94) décoré de scènes grandioses de l'*Ilioupersis*, à rapprocher plus ou moins des métopes Nord du Parthénon, puisqu'on y retrouve, avec des variantes — outre la Rencontre et le Meurtre de Priam — la fuite d'Énée portant *Anchise* ; Hélène est là protégée par *Apollon*, devant le temple du dieu ; le sujet d'Hélène épargnée reparaisait sur un cratère à colonnettes (pl. 85). M. Beazley (*JHS.*, 1936, p. 91) nomme avec autorité les auteurs de ces compositions. Elles étaient, certes, traditionnelles. Et la petite plaisanterie de Lampito était comprise sans lectures. Ch. P.

Art sibérien de la période scythe¹.

M. A. Salmony, de l'Université de Washington, a rendu compte de découvertes récemment faites à Minussinsk, sur le cours supérieur du fleuve Iénisséi. La plupart de ces trouvailles ont enrichi le Musée même de Minussinsk (cf. depuis l'origine : S. Teplouchoff, *Essay to classify the ancient metal civilizations of the Minussinsk region*, 1929). Cette partie de la Sibérie est extrêmement riche en minerais métallifères. Le genre de vie des populations a dû se développer très vite en sédentarisme, pratique nécessaire aux forgerons occupés à la production d'armes. L'âge du Bronze en Sibérie commence vers la fin du VII^e siècle av. J.-C. Seules les premières productions peuvent être comparées avec les objets d'art créés autour de la mer Noire par les Scythes, du VII^e au III^e siècle av. J.-C.

A Minussinsk, les artistes semblent en partie Iraniens, en partie Mongols. Les arts des deux centres ont beaucoup de similitude, mais ni les producteurs, ni les productions ne sont identiques.

Naturellement, les objets les plus fréquents sont les armes : parmi celles-ci se trouvent : une *hache* trouée, en bronze, d'une patine verte et rouge, portant une grossière figure humaine, datée probablement des VII^e-VI^e siècles av. J.-C. ; une *hache* en bronze (patine verte), trouée, de la période des « Kurganes » (VII^e-VI^e siècles av. J.-C.), rendue plus légère par une partie ajourée, formée par deux têtes d'oiseaux stylisées avec des yeux en forme d'anneaux. Mentionnons encore une *hache* en bronze avec un trou d'ajustement circulaire, portant une tête d'oiseau stylisée, qui rappelle l'extrémité d'un bâton scythe du VII^e siècle av. J.-C. ; un pic en bronze décoré d'une figure féline et d'une tête d'oiseau — outil commun en Sibérie au VII^e siècle av. J.-C. ; un pic de bronze (patine verte), décoré d'une figure d'oiseau de proie, la forme de l'œil indiquant la date ; un couteau de bronze

1. D'après *Illustrated London News*, 25 sept. 1937, p. 518-519.

courbe, avec un long manche surmonté d'une figure féline et décoré de quatre cerfs ; un poignard, invention nouvelle et locale, surmonté d'une figure d'animal paissant, ressemblant à un sanglier, qui forme l'extrémité de la poignée (bronze) ; une *extrémité de bâton* en bronze, surmontée d'une sorte de chamois — type d'objets servant à des cérémonies militaires ou religieuses, et fréquents dans la région des steppes (hauteur 17 $\frac{\text{cm}}{\text{m}}$) ; une *plaque* de bronze très ancienne, ayant la forme d'un tigre et portant des têtes d'oiseaux sur la queue et sur la gueule (longueur 0 $\frac{\text{cm}}{\text{m}}$ 10) ; un *cylindre*, ayant à peu près la forme d'un aiguillon, servant probablement pour des cérémonies rituelles, portant une tête de taureau à l'extrémité (en jaspé rouge, matière très belle et inconnue dans l'Ouest), longueur 25 $\frac{\text{cm}}{\text{m}}$ 5 ; une tête de taureau arrachée à un cylindre comme celui décrit précédemment ; une figure humaine en jaspé rouge, représentant peut-être une idole. Seules les jambes, pliées, sont indiquées ; les bras ne sont pas marqués.

D'une façon générale, l'art de la période scythe a produit des objets portant l'influence de la steppe. Il n'est pas touché par les inspirations venues du proche Orient ou de la Grèce, qui se manifestent dans l'Ouest. Les traits caractéristiques à signaler en commun sont : la façon de rendre les yeux, l'usage de représenter des parties d'animaux isolées, et la combinaison d'éléments stylisés et naturalistes. Parmi les différences à relever, il faut noter l'intérêt porté plus particulièrement par les Sibériens au rendu de la figure humaine. X.

Les entours de l'Aphrodision, au versant Nord de l'Acropole.

M. Oscar Broneer a donné (*Illustrated London News*, 28 août 1937, p. 360-361) les renseignements suivants sur ses récents travaux :

La découverte sur le versant Nord de l'Acropole d'un sanctuaire jusqu'alors ignoré d'Éros et d'Aphrodite a amené l'École Américaine à entreprendre des recherches aux entours du sanctuaire, dans la région maintenant appelée (du nom de ses modernes habitants) *Anaphiotika*.

Peu de traces d'installations anciennes furent découvertes, mais la récolte d'inscriptions, de poteries et de bronzes, a été fort importante. Tous les objets représentés dans les *Illustrated London News* ont été trouvés en deux puits, profonds chacun de 18 mètres environ. L'un fut rempli vers la fin du *vi^e* siècle av. J.-C., l'autre quelque cinquante ans plus tard. Dans le premier furent découverts de nombreux vases et d'autres objets de métal, comprenant un bronze archaïque (un cheval et son cavalier) en bon état de conservation, bien que les pattes du cheval aient été cassées et tordues quand la statuette fut arrachée de sa base.

Près du fond du même puits furent trouvés les fragments d'un cratère à figures noires. Le vase avait été brisé et jeté dans le puits, et deux meules très lourdes étaient tombées sur lui, le brisant en grande part. Il fut décoré, et probablement aussi fait, par *Exékias*, artiste considéré comme le plus grand des maîtres de la peinture à figures noires. C'est le premier cratère d'Exékias que l'on

connaissance, et l'un des plus grands et des plus réussis des vases de son atelier. Environ les 2/3 de l'original sont préservés. Sur un côté est représentée l'introduction d'Héraclès dans l'Olympe (l'artiste a figuré là un char, et les principales divinités prenant part à cette introduction, comme Apollon, Artémis, Poseidon). Ce sujet fut traité par le même maître sur une amphore d'Orvieto.

De l'autre côté se trouve une scène représentant trois guerriers grecs et trois guerriers troyens se disputant le corps de Patrocle. Les nombreuses réparations en plomb qui avaient été faites jadis, avant que le vase fut jeté à l'écart, témoignent de la haute estime qu'avaient les contemporains pour les œuvres d'Exékias.

Tout à fait au sommet du second puits fut trouvé un fragment d'une plaque de terre cuite peinte, provenant sans doute d'une métope : elle représente un homme barbu tenant une lyre. C'est une pièce rare de la peinture grecque primitive, datant d'environ 700 av. J.-C.

Parmi les nombreux objets venus de ce puits se trouve un étalon public de mesure. Il est de forme cubique muni d'une triple barre au sommet, barre qui servait à assurer un niveau de mesure.

Peut-être la découverte la plus surprenante de la saison fut-elle faite près du fond du puits, où environ 200 ostraka au nom de Thémistocle furent trouvés. La plupart sont des bases de coupes peintes en noir, brisées au-dessous de la tige, sur lesquelles est inscrit le nom du fameux homme d'État. Dans la plupart des cas, seuls son nom et celui de son père (Néoclès) sont donnés ; mais quelques-uns des *ostraka* portent en outre le verbe : ITO.

Étant donné, comme nous le savons, que le scrutin pour les ostracismes avait lieu à une grande distance de là, dans l'Agora, où de nombreux autres *ostraka* ont été mis au jour pendant ces dernières années, il est probable que nous avons ici un nombre de bulletins non utilisés, probablement préparés, dit M. O. Broneer, par les « *tories* » de l'ancienne Athènes pour expulser le populaire « *leader* ».

X.

Le vase de Prométhée à l'Ashmolean Museum d'Oxford.

Un cratère en calice, récemment acquis par l'Ashmolean Museum d'Oxford, porte la première illustration certaine, dans l'art grec, qui soit relative à l'épisode de Prométhée rapportant le feu du ciel (zone inférieure) : c'est une magnifique pièce mesurant 0 m. 47 de hauteur, et qui daterait de 425 av. J.-C. environ.

Autour de la panse, il y a deux bandes portant des scènes à figures rouges. La zone supérieure représente les aventures de Thésée, y compris le meurtre du « monstre » Procrustes qu'on voit déjà renversé par le héros à la double hache et étendu sur son sinistre lit.

A la partie inférieure, Prométhée rapporte le feu du ciel, et les satyres Komos, Sikinnis et Simos, dont les noms sont donnés, allument des torches à sa flamme, en dansant. On peut penser avec sécurité au souvenir d'un drame « satyrique ».

Le vase est du meilleur style.

Du point de vue de la religion grecque, il est aussi d'une haute importance, car l'histoire de Prométhée rapportant le feu n'avait jamais auparavant été reconnue de façon certaine dans l'art figuré. Le vase ne laisse aucun doute quant au sujet, car les noms des figures sont inscrits à côté d'elles.

Grâce à cette œuvre, on peut identifier la même scène au moins sur deux autres vases, un à Bologne, l'autre dans la Collection Waterkeyn, où les détails diffèrent et où les acteurs ne sont pas nommés¹. X.

La fuite d'Anténor et de Théanô à l'Héroôn de Trysa (vers 425 av. J.-C.).

Depuis la belle publication de Benndorf et Niemann, *Das Herôon von Gjoelbaschi-Trysa*, on s'est habitué à voir, dans un célèbre épisode de la décoration du mur de l'Ouest, face interne, au Musée de Vienne, ce qu'on appelle le Départ d'Hélène.

Ainsi l'interprétait encore S. Reinach, *Mon. nouveaux de l'art antique*, II, p. 307 : « La cause de Troie est perdue... Sur le registre supérieur, un groupe de Troyens s'éloigne conduisant une bête de somme surchargée ; au-dessous, *Hélène*, assise à droite sur une mule, quitte la ville escortée de deux guerriers. »

Telle est la tradition. On loue beaucoup cette figure d'Hélène ; on marque quelques regrets que les traits de son visage n'aient pas été assez épargnés, mais on se réjouit qu'elle soit assise sur une « selle fermière » à parapet et marchepied, qui nous donne le plus ancien exemple connu, paraît-il, d'une selle de femme.

Mais, au vrai, s'agit-il bien d'Hélène ? De la fuite d'Hélène ? Lorsqu'il a, en 1933², si bien montré que les reliefs de Trysa ne méritaient guère toute l'admiration conventionnelle qu'on leur adjuge, — centons de morceaux imités des peintures classiques, celles de Polygnote, notamment, et traités *sans unité*, par une équipe d'artistes travaillant « *nebeneinander, nicht miteinander* », — M. C. Praschniker ne semble pas, du moins, avoir critiqué l'exégèse. Il a fait d'ailleurs d'utiles réserves sur le sujet, montrant qu'il n'y a point certitude de la représentation d'une *Prise de Troie* même.

S'il est question, en tout cas, d'une *Ilioupersis*, comment n'a-t-on pas été choqué déjà du fait que l'interprétation reçue ferait sortir Hélène *avec les Troyens* ! Ce n'est pas, certes, ainsi que l'entendaient toutes les sources littéraires³ : ce n'est pas ainsi que la montrait Polygnote dans la *Lesché* cnidienne à Delphes, ni Phidias au Parthénon, sur la frise dorique du Nord⁴. N'est-il pas évident que Méné-

1. D'après *Illustrated London News*, 21 août 1937, p. 294.

2. *Osterr. Jahresh.*, 28, 1933, p. 1-40.

3. Notamment la *Petite Iliade* de Leschès.

4. Cf. *REG.*, L, 1937, p. 175 sqq.

las et les vainqueurs de Troie ont récupéré et emmené à la fois par mer Hélène, Aithra, et les captives troyennes ?

Or, si l'on admet que les décorateurs de Trysa ont utilisé les peintures de Polygnote, ce qui n'est pas douteux, que lisons-nous dans la description de Pausanias, pour la Lesché delphique (X, 27, 3-4) ?

« On voit aussi la maison d'Anténor, avec une peau de panthère suspendue sur la porte, signal convenu pour que les Grecs respectassent cette demeure¹. Théanò est représenté avec ses enfants. Glaucos assis sur une cuirasse à plaques agrafées, Eurymachos sur un rocher. Près de lui Anténor, et à la suite sa fille Crinò portant un enfant en bas-âge. Sur toutes les faces est répandue l'expression du malheur. Des esclaves chargent sur un âne un coffre et d'autres effets. Sur l'âne est assis un enfant. »

Les peintures de Polygnote à la Lesché étaient disposées sur plusieurs plans en hauteur ; d'une façon analogue, sont *superposés* les registres de Trysa. S'il s'agit de Troie, il est évident qu'il faudra substituer l'interprétation : Fuite de la famille d'Anténor², à la surprenante exégèse : Fuite d'Hélène avec les Troyens. Le personnage sur la mule, à Trysa, serait Théanò, *velificans sua manu*. Je crois avoir montré pour quelle raisons religieuses et politiques (REG., L, 1937, l. l.), l'ensemblier du Parthénon avait été amené à préférer la Fuite d'Énée à celle d'Anténor, les deux héros troyens ayant seuls échappé aux Grecs, comme le notait encore Tite-Live (I, 1).

Ch. P.

La mutilation des hermès.

On sait qu'elle affola Athènes. On sait moins bien, et Dalmeyda, en 1930, l'avouait dans son édition d'*Andocide*, coll. Budé (Introd., p. iv, n. 2), en quoi elle consistait. Certains hermès mutilés dont j'ai eu à parler, à propos de celui de Léocratès transporté dans les Jardins de l'Académie (REA., 37, 1935, p. 9 sqq.), sont trop incomplets, de partout, pour nous renseigner utilement.

Pourtant les auteurs de *L'Hist. générale* de G. Glotz, t. II, *La Grèce au V^e s.*, p. 685, sont affirmatifs : « Un matin (fin mai 415), on trouve mutilés au visage un très grand nombre des hermès placés aux portes des temples et des édifices particuliers... » La date a été discutée, la mutilation peut l'être aussi. Dans *La Grèce et l'Orient (Peuples et civilisat., II, p. 193)*, les auteurs parlent de l'aube du 22 mai 415, mais ne précisent rien sur les formes du sacrilège ; et la controverse

1. L'usage de faire respecter par la soldatesque les maisons de maréchaux s'était maintenu dans les guerres du xviii^e s. encore ; on voit, au château de Maintonon, de ces « plaques de sauvegarde » pour la demeure des Noailles.

2. Cette *Fuite* d'un héros épargné vient à la fin, à Trysa. Dans la Lesché cnidienne et au Parthénon, elle était *en tête*, je l'ai montré. Mais les décorateurs de Trysa ne suivaient aucun ordre, ainsi qu'on voit, et comme M. C. Praschnikre l'a supérieurement établi. C'est Anténor, à Trysa, qui aurait marché devant la mule : *au-dessus*, le chargement des bagages sur un âne, comme à la Lesché !

sur les dates a continué (cf. déjà Dalmeyda, *Andocide, Introd.*, III, n. 2)¹. Rien dans J. Fr. Crome, *Ath. Mitt.*, 1935-6, p. 308 sqq.

La discussion sur la nature de la mutilation pourrait être réglée : car si le texte de Thucydide, VI, 27, 1, dit : τὰ πρόσωπα, ainsi que celui de Plutarque (*Alcib.*, 18), Andocide, notons-le, se sert d'une façon plus générale des mots περικόπτειν et περικοπή, qui ne font guère allusion directe à des mutilations de la face. Τὰ πρόσωπα ne pourrait-il être entendu de tout l'avant des symboles sacrés, où se dressaient bien visibles, sinon les « témoignages de la vie politique et de la puissance victorieuse du demos athénien » comme écrivait superbement Von Domaszewski, du moins les gages, faciles à abattre furtivement, d'une religion de la fécondité, de principe éleusinien ?

Un texte d'Aristophane, *Lysistrata*, v. 1093, qui n'a pas été invoqué au débat, est bien révélateur. Aristophane n'avait à ménager ni Aidô, comme Plutarque, ni la plus austère des Muses, Clio, comme Thucydide. En janvier 411, moins de quatre ans après l'événement, qui ne devait guère être oublié, Aristophane a été bien net. Par la « grève » de Lysistrata, les maris athéniens ont été mis dans une situation d'attente pénible, et par trop visible. Le Coryphée leur dit : « Si vous êtes sages, vous mettrez vos manteaux, pour n'être pas vus par quelque mutilateur des hermès. » La note de l'éditeur renvoie à Thucydide, VI, 27, sans signaler pourquoi il n'était parlé là que des πρόσωπα. Ch. P.

Sur les traces du peintre Nicias.

Le peintre athénien Nicias, fils de Nicomédès, qui travailla de 350 à 300 environ, et qui fut ami et collaborateur de Praxitèle², a fait récemment l'objet d'une recherche ingénieuse de M. A. Rumpf (*Arch. Jahrb.*, 49, 1934, p. 6-23). L'article montre l'importance du renseignement que Pline avait noté pour cet artiste : « *Diligentissime mulieres pinxit* » (*Nat. hist.*, XXXV, 130-131).

L'étude des grandes peintures de la maison de Livie publiée récemment par M. G. E. Rizzo (*Monum. della pittura antica scoperti in Italia*, Sezione III ; *La casa di Livia*, fasc. III, 1936) donne un attrait tout particulier à ce travail. En regardant la reproduction détaillée de l'Io, sur le tableau du meurtre d'Argus par l'Argeiphontès, Hermès on verra aisément que ce document est magnifique, assez digne des peintres italiens de la Renaissance, et presque, dirait-on, de la douce-douceur de certains portraits de Vinci. Le type est celui d'une statue grecque du IV^e s., assise dans une posture lysippique (une jambe avancée, l'autre en retrait) sur un rocher central ; pour la figure, l'artiste a réduit autant que possible l'indication « tératologique », celle des cornes de génisse.

1. Cf. en dernier lieu, l'ingénieuse étude, et qui paraît décisive sur plus d'un point, de J. Hatzfeld, *REG.*, L, 1937, p. 293 sqq.

2. *Recueil Milliet*, p. 286 sqq., nos 362 sqq.

Or, M. G. E. Rizzo a donné de bonnes raisons de reconnaître, dans le Meurtre d'Argus de la *Casa di Livia*, une exacte transcription du tableau de Nicias, signalé par Pline (*Nat. hist.*, 35, 131-133)¹. Io est la figure centrale, assise², mise en valeur au premier plan³ au-dessous d'un *soros* rocheux et d'une statue d'Artémis ; elle est flanquée de son libérateur à gauche, de son surveillant à droite. L'exemplaire romain, comme l'a bien vu G. E. Rizzo, est plus important, plus près de l'original, que celui du Macellum de Pompéi, auquel manque le personnage principal : l'Argeiphontès. La composition est très grecque, classique (femme entre deux figures masculines). L'Argus a le pied droit sur une éminence, pose qui est, certes, déjà connue au ^v^e s. (Parthénon, relief du Phalère, vase d'Orphée chez les Thraces, de Géla à Berlin, etc.) ; c'est celle à laquelle Lysippe a fait un sort privilégié : Poseidons du Latran et d'Éleusis, Pseudo-Jasons, Alexandre Rondanini « en Poseidon », etc.

Sur la peinture de la *Casa*, l'Argus se dissimule en partie : il place son bras droit sur l'arrière du rocher où Io est assise : son avant-bras était dissimulé par la pierre, mais les doigts de la main reparaissent au bord du rocher. Le détail est conservé — avec variantes prouvant l'existence d'un commun prototype — sur la peinture du *Macellum* pompéien.

Or, parmi les créations du peintre Nicias, il y avait aussi une Andromède célèbre (Pline, *Nat. hist.*, 35, 131-133), dont on a déjà été porté, justement aussi, à chercher le souvenir sur certains reliefs alexandrins et les peintures hellénistiques d'Italie.

Une peinture de Pompéi (cf. Rodenwaldt, *die Kompos. d. pompej. Gemälde*, p. 230) nous montre un groupe Persée-Andromède qui offre les ressemblances les plus nettes avec la composition du tableau Io-Argus, à Pompéi et Rome. Andromède est là aussi sur un rocher, qui fait fond à sa figure (cette fois debout) : elle s'appuie sur le bras de Persée, et celui-ci, très bronzé, ressemble *typiquement* à l'Argus (notamment pour la pose du pied sur une éminence, et le mouvement si caractéristique du bras droit ; enfin, pour son poignard). Aurions-nous donc gardé les deux copies, au moins approximatives, de deux œuvres de Nicias, l'Io et l'Andromède ? L'Andromède du tableau pompéien devait être célèbre, car nous en avons le rappel sculptural dans un groupe de Hanovre, publié par W. Klein (*Oesterr. Jahresh.*, XV, 1912, p. 164, fig. 105) : avec identité des figures, surtout du Persée. Sur le relief « pittoresque » du Capitole (Schreiber, *Hell. Reliefbild.*, pl. XII a), la correspondance est moins nette, mais le geste de la main est gardé : le Persée est inspiré là d'autres créations

1. Divers tableaux (dont la Némée) de l'artiste avaient été apportés à Rome ; son Hyacinthe, d'*Alexandrie*.

2. Les figures assises de Nicias étaient célèbres (Calypso assise, Némée, etc.).

3. On louait Nicias pour son art de détacher les figures féminines sur le fond, avec des contrastes de lumière et d'ombre (PLINE, *Nat. hist.*, 35, 130-131).

sculpturales du iv^e s. ; l'une notamment sur la colonne dite d'Alcestis à Ephèse¹.

Les tableaux de Nicias étaient célèbres à Pergame, comme à Alexandrie, d'où Silanus en enleva pour la Curie romaine (notamment la Némée). Il y avait un Dionysos du même artiste à Rome, dans le temple de Concordia : un Hyacinthos apporté par Auguste après la prise d'Alexandrie ; dans la Curie d'Auguste (Concilium) deux tableaux à l'encaustique encastrés aux murs.

M. G. E. Rizzo a bien eu raison d'écrire que si les peintures hellénistiques (et même classiques) sont trop souvent perdues pour nous, nous pouvons en récupérer le reflet sur les peintures pariétales romaines.

Ch. P.

D'une mosaïque d'Olynthos aux reliefs dits de Lisbonne.

Dans la maison du iv^e s. avant notre ère, dite de la « Bonne Fortune » à Olynthos², maison signalée si curieusement par l'accumulation des symboles prophylactiques dans ses mosaïques (roue de la Fortune, double hache, svastika, labyrinthe, etc.), il y a aussi de grandes décorations à scènes figurées, comme l'on sait (cf. le plan donné : *AJA.*, 38, 1934, p. 503, fig. 1).

L'une de ces mosaïques, rectangulaire, montre déjà le symbolisme dionysiaque qu'il est si fréquent de retrouver à Délos (Maison du Dionysos, Maison des masques, etc.). Sur les quatre côtés, au rebord, court une frise de Ménades et de Silènes, qui rappelle les types du *Thiasos* de G. E. Rizzo (Ménade au chevreau, au tympanon, etc.) ; voire ceux, dérivés de là, des reliefs néo-attiques ; elle évoque aussi les décors funéraires en ivoire des *klinai* des *tumuli* de Varna (Musée de Sofia, inédits)³. On ne peut pas ne pas songer à l'eschatologie dont témoignera encore la célèbre épitaphe de Doxato, et qui est celle dont se réclament les jeunes satyres praxitéliens. La frise des Silènes et Ménades à Olynthos est séparée par un décor, significatif, fait de feuilles de lierre dionysiaques, du médaillon central de même venue, et qui, là, n'est pas un *emblema* rapporté.

On constate que ce décor montre, sur un bige attelé de deux félins (panthères ?), un personnage à costume féminin (Ariadne ?), semble-t-il, mais qui peut être un aurige, et dont le char défile survolé par un génie ailé (Éros, plutôt que Niké, peut-on croire). Devant le bige, court un Satyre cornu, adulte, tenant un thyrsos (?) Il semble qu'il dirige les fauves attelés, les tenant près du mors. Ce personnage aux proportions lysippiques est curieusement semblable, en tout cas, par sa fonction et son attitude, à celui qui s'élance en avant du quadriges d'Hélios, sur un des deux reliefs de la Coll. du Duc de Loulé, à Lisbonne, personnage dit : Phosphoros.

1. Pour la fausse grotte, cf. le tableau d'Évanthès *Rec. Milliet*, n° 545.

2. L'inscription du pavage sous la roue, Ἀγαθὸν Τυχὴν, est en lettres du iv^e s.

3. M. A. Salatch, qui a eu le mérite de les identifier et d'en préciser l'emploi, les fera connaître bientôt.

On sait que les reliefs dits néo-attiques de Lisbonne, provenant de Pompéi (?), forment une paire : sur l'autre document, en « pendant », le quadrigé d'Éos est conduit au pas par un porteur de *pedum*¹. Ces compositions avaient été — avant et après leur publication par Th. Homolle (*BCH.*, 16, 1892, p. 325 sqq., pl. VIII-IX) — soupçonnées d'inauthenticité, quoiqu'on eût trouvé leurs répliques à l'Esquilin, dès 1875. Le goût si sûr d'Homolle — qui avait déjà signalé ces répliques — fut vengé depuis lors, par la découverte à Éphèse², dans la Salle impériale des Thermes du Stade, des débris d'une paire *symétrique*, reliefs rigoureusement semblables.

On en avait trouvé d'autres, par ailleurs, à Herculaneum, ainsi que vient de le rappeler M. H. Marrou³. La mosaïque d'Olynthos prouve que le thème essentiel était déjà connu au IV^e siècle, et que comme pour le thiasos des Ménades, il y a, sans doute, à chercher ici des antécédents classiques : ce que Th. Homolle avait bien fait pressentir⁴.

Ch. P.

Tombeaux ptolémaïques d'Alexandrie.

M. A. Adriani a publié avec beaucoup de soin dans l'*Annuaire du Musée gréco-romain* d'Alexandrie, 1933-1934, 1934-1935⁵, un groupe de sept tombeaux qui ont été trouvés et fouillés par lui, à Moustafa Pacha, à 200 mètres du « Camp romain », en bordure des villas qui donnent à l'arrière sur la rue Ruffer. Les tombeaux 5 et 6 étaient quasi-détruits ; le n° 7 n'a pu encore être dégagé. L'étude, qui apporte des éléments fort importants pour la connaissance de l'art alexandrin, porte donc surtout sur les sépultures 1-4 ; 1 et 2, au Sud, étaient contigus. Le groupe 1-4 paraît avoir daté seulement de la fin du III^e s. ou du début du II^e, donc vers les commencements du règne de Ptolémée V Épiphane. La sépulture de Sidi Gaber serait contemporaine ; et il faudrait faire descendre d'un demi-siècle le tombeau de la Nécropole de Chatby, que R. Pagenstecher avait voulu dater vers 330. Heureuses précisions, dans un terrain où toute chronologie est précieuse !

C'est l'étude de l'architecture alexandrine qui bénéficie le plus de cette belle découverte, exploitée avec talent, rapidité et exactitude⁶. Le type des tombes 1-4 dérive de l'*Oikos* funéraire, mais avec

1. Affinités syriennes et caractère astral de ces tableaux : R. DUSSAUD, *Rev. arch.*, 1903, I, p. 131-132 ; F. CHAPOUTHIER, *Les Dioscures au service d'une déesse*, 1935, p. 274-275 (montée de l'Aurore et Soleil couchant).

2. J. KEIL, *XIII^e vorl. Bericht, Oesterr. Jahresh.*, XXIV, 1929, p. 37 sqq. J'avais, à cette occasion, *REL.*, 1930, *Chron. de la sculp. étrusco-latine*, p. 374, signalé le caractère de *πινάκες ἐμβλητικοί* de ces tableaux, toujours trouvés par paires.

3. *Études d'archéol. romaine*, Gand, 1937, p. 85. Les reliefs de Lisbonne proviendraient d'Herculaneum aussi.

4. *BCH.*, I. I. — Il songeait à un prototype à trouver entre les chars de la frise des Panathénées, et le char de la météore d'Ilium Novum.

5. *La Nécropole de Moustafa Pacha*, 191 p. et 39 pl., dont 4 en couleurs.

6. Cf. le compte rendu de M. R. VALLOIS, *REG.*, L, 1937, p. 98.

d'intéressantes additions ; 1 et 4 sont des tombeaux à péristyle carré ; pour 2, il y a notamment un avant-portique à deux colonnes entre pilastres, donnant sur la cour ; et l'on voit que l'entablement se prolongeait sur les murs aux côtés mêmes de la cour¹. A Moustapha-Pacha, on saisit certaines influences de l'architecture égyptienne, hellénisée : p. ex., les portes d'entrecolonnements de l'architecture locale seraient évoquées par les petits pylônes à piédroits oblongs intercalés dans les quatre travées du péristyle du tombeau I.

On voit par ailleurs, et très utilement, dans ces sépultures, comment l'art alexandrin a pu préparer à son tour les décorations pompéiennes du second style. L'arrangement polychrome, assez réussi, de la façade du tombeau I, est à ce sujet très instructif : on y trouve conservée l'ordonnance dorique, mais enjolivée mieux que l'on ne constaterait par exemple à Délos, dans les édifices plus sobres du ^{III}^e et du ^{II}^e s. : en avant des piédroits, des sphinx reposent sur des piédestaux ; des chapiteaux des portes aux acrotères (en forme de cornes), le décor d'entablement est très riche et composite ; la frise des linteaux est remplacée par un bandeau d'oves et rais de cœur (au-dessus de l'épistyle dorique !).

Au-dessus du « pylône » central, l'imposte était peinte *a tempera* sur une préparation à fresque : le sujet choisi représente des libations funéraires faites près d'un autel par trois cavaliers et deux « prêtresses »². Un fragment de paysage, avec le débris d'une *tholos* peinte, trouvé dans le tombeau I, ch. n° 3 (pl. X, 2 et fig. 12), annoncerait aussi le second style pompéien. Le décor des murs se classe entre le style préparatoire, dit « à zones »³, et le premier style ; on voit s'annoncer la division en assises, et il y a des effets de perspective, déjà, qui relèvent de l'illusionisme alexandrin jadis étudié par le regretté G. Leroux (*Lagynos*) : ainsi, dans le tombeau 2, certains fragments de stucs montraient des oves et denticules peints en perspective.

On retiendra le décor à représentation de *tholos*, retrouvé dans la tombe I. Réunissant, il y a peu, des observations sur la question d'origine des reliefs pittoresques dits alexandrins (*Mél. Maspero* = *Mém. Inst. franç. Caire*, LXVII, 1934, p. 313-334), j'avais appelé l'attention, déjà, sur la fréquence significative de la figuration des *tholoi* sur ces documents, et souligné le rapport qu'on devait ainsi marquer avec les cultes dionysiaques de la capitale des Ptolémées. Le motif s'est répandu, vers Pétra (El Kazné) et la Nabatène, d'une part ; vers l'Occident campanien aussi. L'origine en est, comme il apparaît de plus en plus, à chercher au Delta du Nil, à *Alexandrie même*.

Depuis la mise au jour du Tombeau de Petosiris, si brillamment exploré et étudié par M. G. Lefebvre³, et les fouilles d'Héliopolis

1. Un cas analogue est resté douteux, à l'Édifice des Poseidoniastes de Bérytos à Délos (2^e moitié du ^{II}^e s. av. J.-C.) : *Expl. Délos*, VI, p. 38. n. 4.

2. Voir le tableau p. 123, fig. 125, avec les six modèles préparatoires (Pydna, Niausta, Langaza, Vassirun, Délos, aboutissant à Sidi-Gaber).

3. A dater vers 300 av. J.-C. : reliefs de style gréco-égyptien ; cf. ci-après.

(peintures hellénisantes signalées ici-même), il n'y avait guère eu à enregistrer de fait plus instructif que la découverte des tombes de Moustafa-Pacha, dans l'étude des relations du monde alexandrin avec la Grèce et l'Italie.

Ch. P.

Les Dioscures et Hélène, divinités funéraires à Alexandrie.

L'Alexandrie hellénistique avait un culte important des Dioscures, comme en témoigne le nom même des demeures Castoreios et Polydeuceios (*Archiv. f. Papyr. Forsch.*, II, p. 77). En 1935, M. F. Chapouthier a diligemment recueilli les vestiges se rapportant, dans la cité macédonienne du Delta, à cette religion des Tyndarides. Je crois qu'on peut désormais faire entrer dans la série la peinture *a tempera* récemment découverte par M. A. Adriani (ci-dessus, p. 268) à l'Est de la ville, dans la Nécropole dite de Moustafa-Pacha. On a vu que cette peinture décorait le linteau au-dessus d'une des trois portes du tombeau I, dans le péristyle (A. Adriani, *l. l.*, fig. 2, et pl. 27).

Il convient de remarquer que la scène double en quelque sorte le motif des deux cavaliers sacrificateurs encadrant une femme près d'un autel, thème bien connu dans la série des représentations des « Dioscures au service d'une déesse », ainsi que le montrerait le répertoire récent de M. F. Chapouthier. La disposition est la suivante :

De g. à dr. : →	Cavalier	Femme	Cavalier	Femme	Cavalier
	sur	sacrifiant	central	sacrifiant.	sur
	cheval	près d'un	(cheval		cheval
	cabré.	autel.	cabré).		cabré.

M. A. Adriani (p. 37) parle seulement d'une « scène de libation » ; mais il relève la « symétrie rigoureuse », et que le « centre idéal » de la scène serait l'autel. Or, voici, dans la description, *ibid.*, certains détails révélateurs : les figures regardent toutes, sauf le cavalier de l'extrémité gauche, *vers l'autel* ; toutes ont la *patère en mains*. Les deux femmes (qu'il y aurait eu intérêt à rapprocher, pour le costume, des orantes du Tombeau de Petosiris, 300 av. J.-C., dans la scène du Sacrifice du taureau) évoquent Hélène, qu'on adora en Égypte (P. Perdrizet, *Annales serv. Égypte*, 36) jusqu'à l'époque romaine, comme « sœur d'Aphrodite ». Les chevaux des cavaliers sont, quoique immobiles ici, dressés sur les pattes postérieures, souvenir des représentations où ils posaient les pattes antérieures sur un autel : les représentations thasiennes, citées par F. Chapouthier, et qui proviennent tout justement de la nécropole de l'île, montrent l'explication funéraire de cette posture insolite (cf. nos 7 et 8, *l. l.*, p. 29-31) ; il eut fallu comparer précisément la fresque plus tardive de Théadalphie (Fayoum) : F. Chapouthier, *l. l.*, n° 26, p. 48 sqq., et rappeler ce que nous savons en Égypte du transfert, à l'époque lagide, du culte du Héros cavalier (grâce à MM. P. Jouguet, G. Lefebvre, G. Daressy, notamment : bibliographie dans mon article sur les dieux de la colonie de Philippe, *RHR.*, 1922, t. p., n. 2 de la p. 28).

L'assimilation des Dioscures aux « héros cavaliers » est connue

notamment à Thasos, et fréquemment dans la Grèce du Nord ; elle se vérifiait aussi en Égypte ; c'est ce qui explique que les personnages du linteau de Mustafa-Pacha aient porté la chlamyde macédonienne, l'un (à dr.) un casque à *lophos* et à *paragnathides*, les deux autres un pétase.

Les deux figures féminines ont la tête couronnée de petits rameaux. Si l'interprétation proposée ici est exacte, on ajoutera désormais un exemple relativement ancien à l'emploi des Dioscures dans les cultes funéraires (F. Chapouthier, *l. l.*, p. 320 sqq.)¹. Ch. P.

Une « ekphrasis » alexandrine ? Polyphème, Galatée, et les Néréides.

Avec perspicacité, M. Ph. E. Legrand avait soupçonné déjà un rapport entre l'*Idylle* du *Cyclope* (Théocrite, XI) et les œuvres de l'art plastique (*Et. sur Théocrite*, 1898, p. 229). Il attirait l'attention sur les vers qui mentionnent la roche élevée d'où Polyphème épie sa Néréide (*Idyll.*, XI, v. 17-18) ; et il renvoyait aux peintures de Pompéi.

Plus typique, et intéressant par sa date, est le tableau de la Maison de Livie qui vient d'être si finement étudié, en ce sens, par M. G. E. Rizzo². On y relève d'autres indications en accord avec la description littéraire, sans qu'il faille d'ailleurs tirer de là quelque conclusion, pour ou contre l'originalité du poète. La peinture de la *Casa di Livia*, comme celles de Pompéi, dérive d'un prototype grec, dont nous ne savons pas exactement la date.

Cet original était, du moins, sûrement hellénistique. C'est la conclusion de Rizzo. Du goût alexandrin dérive, p. ex., l'idée d'avoir figuré le géant Polyphème avec deux yeux, par horreur de la téralogie odysseenne, et de l'avoir montré en jeune homme, quoiqu'*ἀρχαῖος* (Théocrite, v. 7 sqq.). Le Polyphème de Théocrite va chanter sa bien-aimée parmi les algues du littoral (*ἐπ' αἰόνος φυκιόεσσας*), et veut apprendre à nager ; celui du tableau de la Maison de Livie est même entré dans l'eau du rivage jusqu'à la poitrine, prudemment ; il s'accoude là sur un rocher élevé *en mer*³, près duquel passe la fringante Galatée sur son cheval marin : il parle, elle l'écoute, attentive.

1. Le peintre Nicias, ami et collaborateur de Praxitèle, avait peint des Dioscures « avec la Victoire » (PLINE, *Nat. hist.*, XXXV, 27), transportés au Forum d'Auguste. Ce devaient être déjà des « assesseurs » d'une Hélène plus ou moins transformée. Sur Niké entre les Dioscures, cf. F. CHAPOUTHIER, *l. l.* Sur la signification d'un tableau représentant l'embarquement de Pâris et d'Hélène, ou peut-être leur débarquement dans la *κραναή* Délos, sur le caractère alexandrin, *égypto-grec*, de l'épopée alexandrine de Pâris, mise en honneur par la renommée du héros *Alexandros*, homonyme de l'œkiste, cf. encore G. E. Rizzo, à propos d'une des peintures de l'*Aula isiaca* du Palatin.

2. *Monum. della pittura*, I. I., ci-dessus, p. 264 ; et *Polifemo e Galatea, Pitture della « Casa di Livia »*, 1936 (Les affinités sont très spirituellement marquées avec l'*Idylle* de Théocrite.)

3. V. 17, 18 : Καθεζόμενος δ' ἐπὶ πέτρας | ὑψηλᾶς, ἐς πόντον ὄρων. Le bras du Polyphème est caché en partie par le rocher, comme celui de l'Argus de Nicias.

On notera que le Polyphème du Palatin est « bridé » par un petit Éros ailé, debout à l'arrière sur ses épaules, et qui lui a passé une sorte de rêne autour du cou, pour le conduire¹. Le texte de Théocrite ne fait allusion qu'à la blessure causée par la flèche de Cypris (v. 15-16). Nous retrouvons du moins Éros — et l'idée, précieuse, galante, de transformer le monstrueux Polyphème en amoureux et musicien — non seulement dans la littérature de Philoxène de Cythère (cent ans plus ou moins avant Théocrite), mais à travers la tradition plastique (relief Polyphème et Éros de la Villa Albani : Th. Schreiber, *Hellen. Reliefbilder*, pl. LXV). L'Éros enfant qui est montré là étendant le bras derrière un Polyphème, évoque celui du groupe Aphrodite et Pan de l'Établissement des Poseidonias de Bérytos à Délos, et du Sanctuaire syrien du Cynthe ; ou les petits Éros paradant sur les montures des Néréides (*id.*, *Aula Isiaca* du Palatin). La manière dont Galatée est figurée chevauchant, sur le tableau du Palatin, doit être rapprochée de deux documents de la sculpture hellénistique : la frise marine de Munich ajustée au relief du Louvre, dit de Domitius Ahenobarbus ; on sait que la date de ce relief est discutée ; mais on a pu y voir la commémoration de la fondation de Narbonne (128 av. J.-C.). La Néréide sur un cheval marin figurée là, *de dos*, comme sur la peinture de la *Casa*, reste vêtue ; mais son *himation* encercle, par derrière, et découvre le bas de son dos ; détail typique, qui se retrouve sur la peinture romaine, où la blanche Galatée était nue, jusque-là. Même dévoilement, même présentation galante, pour une Néréide de la vasque de marbre de Lungo Tevere in Sassia (*Not. sc.*, XI, 1935, pl. V, p. 69 sqq.) : ce document s'apparente aux cratères de marbre antérieurs au naufrage du vaisseau de Madhia. Même présentation enfin sur la petite frise monochrome du *Triclinium* de la Villa de Boscoreale (reproduite par G. E. Rizzo, *Monum. pictura, Casa di Livia*, p. 45, fig. 32). Et c'est le type de la Néréide provocante que reprendront les mosaïstes d'Afrique (mosaïque des Néréides de Lambèse).

Il y a là des indices cohérents, non seulement sur l'existence d'un grand prototype, mais sur le goût d'une même époque : comme pour la représentation d'Éros, sur le relief pittoresque de la Villa Albani, d'une part, et entre 140 et 110 av. J.-C., à l'Établissement des Poseidonias de Bérytos.

Ch. P.

« Artemisia » alexandrins et « piliers de Diane ».

Maintenant que la magnifique publication de M. G. E. Rizzo (*Monum. della pittura antica scoperti in Italia*, sez. III) a permis l'étude détaillée de la *Casa di Livia* au Palatin (fasc. III, 1936), on peut replacer mieux certains décors utilisés à la fois par les sculpteurs et les peintres d'Italie : à leur date, et à leur rang dans les séries auxquels ils se rapportent, ce qui permet de préciser leurs origines.

1. Cf. les Centaures d'Aristeas et Papias (école d'Aphrodisias en Carie).

Tel est, par exemple, le motif nommé en Italie « *paesaggio sacro* », en langue allemande « *Sacralandschaften* ». Il décorait notamment une des parois de la Salle IV de la Maison de Livie, le *triclinium*.

On le connaît aussi à Herculanum, à Pompéi, dans la peinture (A. B. Cook, *Zeus*, II, 1, 1925, p. 148, fig. 88)¹, et, dans la décoration stucquée, au Jardin de la Villa Farnésine même (*ibid.*, fig. 99), à la Basilique de la Porta Maggiore (J. Carcopino, *La Basilique pythagoricienne*, p. 94).

Il n'est peut-être pas inutile de bien marquer à propos du paysage sacré de la Casa di Livia² au Palatin, que ces représentations sont de source alexandrine : ce que tendait déjà à montrer A. B. Cook, *l. l.*, p. 143 sqq., évoquant la Diane de Némé, dans son étude de ce qu'il appelle les *Diana-pillars*. M. G. E. Rizzo arrive, de son côté, à penser qu'il s'agit là de cultes en plein air, dont Artémis serait bénéficiaire et patronne (légendes d'Actéon, flèches, trophées de chasses, *mas-sacres*, etc.). A. B. Cook rapprochait la peinture du *triclinium* de la Maison de Livie d'un monochrome d'Herculanum, à Naples (*Zeus*, *l. l.*, fig. 86), où des vases pausés en forme de plémochoés, qu'on revoit sur certains reliefs pittoresques alexandrins (je crois avoir prouvé qu'on devait maintenant de plus en plus cette dénomination : cf. *Mél. Maspero*, et ci-dessus, p. 268 sqq.) remplacent les grèes statues de la peinture du Palatin. — Mais où avions-nous vu déjà les petites statues (Artémis, Hécate) tenant ainsi deux torches à bout de bras devant elles, celles qui décorent le haut du mur du monument circulaire dans le tableau du *triclinium* de la Maison de Livie ? Je ferai noter ici qu'on les connaissait déjà par la plaque de bronze de la Fontaine Minœ à Délos. Fait significatif : car M. R. Vallois a prouvé l'appartenance de ce *pinax* au Philadelphéion de l'Indépendance (Temple A du Cynthe), temple dédié bien avant 166, et (avant son attribution à Agathé Tyché) d'abord à Arsinoé-Philadelphie³. Sur la divinisation et le culte de cette princesse lagide, en Grèce, on bénéficiera désormais de l'intéressant article de M. M. Segre (*Bull. Soc. royale Alexandrie*, 1937, p. 286 sqq.). Pour la plaque même de Délos — premier exemple de ces reliefs alexandrins ciselés sur métal et à technique relevant de la toreutique, que postulait jadis Th. Schreiber — Arsinoé est essentiellement assimilée à Artémis : une statue à la double torche se dresse au fond du paysage, sur un petit pilier.

J'ai déjà rappelé (*Mél. Maspero*, *l. l.*) que deux « reliefs pittoresques », entre autres, étaient décorés au fond de *Diana-pillars*, et de *tholoi*, comme celles qu'on revoit sur les peintures et les stucs de Rome, du Palatin à la Porta Maggiore. Les deux reliefs alexan-

1. Cette étude n'est pas citée dans le commentaire, pourtant si diligent, de M. G. E. Rizzo.

2. Par lapsus, J. CARCOPINO, *l. l.*, p. 95, a écrit « maison de Julie ».

3. Cf. aussi, en ce sens, A. PLASSART, *Sanct. du Cynthe*, *Expt. arch. Délos*, t. XI.

drins en question sont ceux du Palais Colonna, où Hermaphrodite, traité avec le type de l'Hermès de Praxitèle, fait couronner un hermès-terme par un jeune Dionysos *ailé*. On comparera aussi le relief de Rome, conservé à Munich et baptisé si pauvrement jusqu'ici : « En route pour le marché. » Il faut le ranger, au vrai, dans la série des Apprêts de sacrifice, illustrée aussi par les *Sportelli* de la *Casa di Livia*. Le pilier canonique est couronné là du van mystique et *dionysiaque*.

M. A. B. Cook a indiqué qu'on retrouve le même *symbolisme* artémisiaque sur un candélabre du Vatican (*Zeus*, I. I., fig. 93) ; or, un fragment de céramique de Pergame (*ibid.*, fig. 97), déjà signalé à l'attention, montre bien par ailleurs, à nouveau, les rapports du culte artémisiaque avec le culte dionysiaque. J'ai relevé, après R. Vallois, qu'à Délos, la plaque de bronze perdue du Philadelphéion, symétrique à celle qui reste conservée, devait être jadis ornée d'un *sacrifice dionysiaque*. A Délos, les deux cultes *s'associaient*. Notons qu'à la *Casa di Livia*, la peinture évoquant Artémis et la chasse décore un *triclinium*. Elle est évidemment de goût alexandrin, et par delà l'Égypte lagide, elle rappelle les vieux cultes du pilier et de l'arbre orientaux, préhelléniques déjà. Dans la Basilique de la Porta Maggiore, l'ambiance est restée aussi très alexandrine. Si cette Basilique est « enveloppée par la pensée de la mort » (J. Carcopino, I. I., p. 94) ; si, sur les murs de l'*atrium*, de la *cella*, « se projette le souvenir des tombeaux dispersés dans les campagnes environnantes », c'est d'abord que ces « tombeaux » se conformaient au type des *Artémisia* alexandrins, et des sanctuaires de Dionysos en plein air : Artémis et Dionysos ayant, en Grèce même, de longue date, enseigné aux Pythagoriciens eux-mêmes les garanties mystiques qu'on pouvait chercher contre la tombe.

On n'a pas relevé à ce sujet le *polysymbolisme* d'un des deux célèbres reliefs Grimani de Vienne : lionne et lionceaux. Le *scellum* représenté dans l'angle, au-dessus de la grotte, associe le *thyrsé* et la *torche* attachés ensemble : clair emblème des rapports de Dionysos et d'Artémis. Même relation sur le relief de Munich dit « En route pour le marché. » Dans l'édifice *dionysiaque* visible au second plan, le support central qui porte le « van mystique » est décoré en travers d'une torche significative.

Ch. P.

Fouilles du Palatin 1937 : La Domus Augustiana¹.

On travaille depuis longtemps avec activité au Palatin, en différents points, pour découvrir et restaurer de remarquables monuments éditaires qui rappellent la grandeur de la Rome antique, républicaine et impériale.

Pendant qu'au Forum on est en train de compléter la restauration

1. D'après P. SCARPA, *Il Messagero*, 12 sept. 1937. On se reportera naturellement aux comptes rendus périodiques du *Bullett. comun. Roma*.

de la Curie, au « Palatium » les fouilles de la Domus Augustiana avancent avec rapidité ; et dans le même temps, sur le versant du Vélambre, la colline fameuse reprend sa physionomie classique.

Les fouilles de la Domus Augustiana sont actuellement presque terminées ; il ne faudra donc plus attendre longtemps pour voir abattre les derniers obstacles qui empêchent encore le visiteur du Palatin d'accéder à cet ensemble de constructions originales, resté enfoui sous la Villa Mills ; on sait que cette Villa fut évacuée à la fin de 1906 par les Sœurs de la Visitation, pour permettre l'entière exploration du vaste rectangle qui comprenait encore un jardin s'étendant au bout de la Via San Bonaventura jusqu'à la crête de la colline près du Circus Maximus, et du Stade à la Maison des Flaviens¹.

Près de l'édifice du couvent, faisait un fâcheux effet, comme on l'a dit souvent, le vilain petit palais de style étrange, apparenté au gothique, que l'Écossais Charles Mills, en 1818, avait restauré et qui était implanté sur les salles de l'étage supérieur de la Domus Augustiana.

Les explorations faites par le P^r Bartoli, en 1906, à l'époque où se succédèrent à la direction du Palatin, Giuseppe Gatti et Dante Vaglieri, donnèrent déjà d'excellents résultats. On compléta alors le dégagement de l'Oratoire de Saint-Césarien inséré dans les parois d'époque impériale. En 1909, Giacomo Boni, lorsqu'il s'installa au Palatin, — M. Bartoli s'étant éloigné pour d'autres fonctions — dirigea dans l'enceinte de la Villa Mills une fouille qui lui procura la satisfaction de retrouver les restes du Nymphæum, adjacent au côté Est du *triclinium* de Domitien, symétrique de celui proche du côté opposé (Ouest). En outre, ayant passé l'enceinte de la « Domus Flavia », le même Boni entra dans la zone du palais impérial contigu — qu'on avait déjà exploré en 1776 —, et il débaya l'escalier, la courette, le passage qui les joint au grand péristyle.

La démolition de la Villa Mills fut reprise par le P^r Bartoli en 1926, quand l'illustre savant revint à la Direction du Palatin après la mort de G. Boni ; l'exploration fut poursuivie, dès lors, méthodiquement, si bien qu'il fut possible de reconstituer complètement les transformations subies par cette zone depuis l'époque impériale jusqu'à la Renaissance, et d'établir que, depuis le premier siècle de notre ère, elle a été continuellement retouchée.

La fouille fut rendue assez difficile par le fait que l'on dut transporter des milliers de mètres cubes de terre ; et il fallut beaucoup de circonspection, que ce fût pour identifier les restaurations ou pour éviter des écroulements, ou encore pour suivre avec le scrupule

1. La construction, sur un plan carré, du couvent annexe fut commencée en 1868. Du côté Sud on était arrivé jusqu'au quatrième étage, tandis qu'au côté Ouest le constructeur avait atteint le second étage ; mais quand, en 1870, les travaux furent suspendus, les autres côtés ne présentaient que les fondations, dont on ne se servit plus, les Sœurs n'ayant pas considéré comme urgent de mettre fin à l'entreprise.

nécessaire le plan de cet édifice vaste et compliqué, étendu vers le Circus Maximus où se trouvait l'entrée monumentale¹.

Les dépenses, importantes, furent d'abord couvertes largement par le ministère de l'Éducation nationale, par décision du ministre d'alors, M. de Vecchi, qui voulut suivre personnellement la fouille confiée au P^r Bartoli. Le ministre M. Bottai, approuvant les travaux, a ensuite ordonné qu'ils fussent poursuivis.

La Domus Augustiana, habitation privée de l'empereur, est annexée au Palais officiel des Flaviens, dû au grand reconstruteur du Palatin *Domitien*, qui l'édifia sur l'espace-plan artificiellement créé avec les ruines de la Domus Transitoria, brûlée pendant l'incendie de Néron en 64 ap. J.-C., entre la « Velia » et le « Palatium » ; la tâche fut confiée à l'architecte officiel, Rabirius, auteur du temple de Jupiter Capitolin².

Domitien, comme on sait, eut le très grand mérite de reconstruire la cité en partie ruinée par l'incendie de Néron, lequel dura neuf jours entiers, détruisant trois des quatorze « regiones augustæ » et causant de grands dommages aux sept autres. Domitien, en outre, fit relever le temple de Jupiter Capitolin, temple qui brûla en 80 pendant l'incendie de Titus, dans lequel furent endommagés aussi le temple de Vesta, la maison des Vestales, le temple d'Auguste et le groupe des édifices de la Curie.

Parmi les œuvres innombrables accomplies par Domitien, il y eut la tâche complexe de renouveler la topographie du Palatin, afin de donner plus bel aspect à la résidence impériale ; et pour cela, après avoir fait construire entre la Vélia et le Palatium le palais des réceptions d'apparat, il en fit ajouter un autre, conçu pour être habité, avec un stade annexe. Cet édifice précisément serait à identifier avec la Domus Augustiana qui semble avoir été terminée par Trajan.

Au moment où Bartoli, en 1907, entreprit les travaux à la Villa Mills, la connaissance du lieu déjà acquise se rapportait aux explorations de 1776 et aux indications données par Lanciani en 1869. Ce fut en abattant les constructions des Sœurs qu'on fit apparaître un ensemble de structures appartenant à l'étage supérieur du palais impérial, où on retrouva, dans une grande niche, les restes écaillés de quelques peintures médiévales du Monastère de Saint-Césarien.

D'autres structures de l'époque impériale vinrent au jour, en 1926, et jusqu'alors on avait pu établir qu'aucune autre zone du Palatin ne présentait de restes d'habitation impériale d'une hauteur de 12 m., tels que ceux alors retrouvés ; c'est pourquoi on reprit la fouille dans l'enceinte de la Villa Mills entre le site de la Maison et la Via di San Bonaventura. Ainsi, il fut possible de constater que le palais continuait

1. Les travaux de consolidation distinguent très habilement les parties refaites, et qui sont toujours justifiables (emploi de briques différemment travaillées).

2. Le goût de ce maître est à la fois hardi et compliqué : il a dessiné déjà certains plans, dirait-on, à la manière d'une architecture « baroque ».

au Nord sur une superficie d'au moins 6.000 mètres carrés, c'est-à-dire le double de ce que l'on connaissait jusqu'alors.

Le Palais impérial s'élevait donc sur l'esplanade du Palatin et en partie sur la pente de la colline, utilisant un dénivellement d'environ 10 mètres. Sur l'esplanade du mont, il était constitué par un seul étage, mais celui-ci, en continuant au delà de la crête, était suspendu, comme soutenu par un étage inférieur, de sorte que l'édifice du côté Sud comportait deux étages : un, au niveau du stade, et l'autre plus élevé à la hauteur de la « Domus Flaviorum ».

Les fouilles récentes poursuivies sous la direction avisée du P^r Bartoli, ont rendu le jour à tous les ensembles des deux étages, qui sont maintenant accessibles, et ont parfaitement révélé leur structure, leur destination.

Il a fallu se livrer à des travaux plus difficiles pour retrouver et remettre en ordre les restes de la large façade qui regardait le Circus Maximus, et, en particulier, ceux de la façade principale du palais qui était formée par une vaste exèdre constituée par un portique.

Mais il est maintenant possible d'affirmer que l'édifice monumental est revenu à la vie, dans cet étonnant ensemble archéologique du Palatin... qui, pendant de si nombreux siècles, était resté caché sous les superstructures élevées aux VIII^e et IX^e siècles par des moines grecs, puis fut enfoui en grande partie dans le terrain acquis vers le milieu du XVI^e siècle par les Mattei pour être planté de vignes, et défiguré au début du XIX^e siècle sous la Villa de l'Écossais Mills.

Avec les fouilles de la Domus Augustiana sont en rapport les travaux menés pour l'isolement du Palatin entre le Vélabre et le Circus Maximus, — en suivant le tracé vers la Via di San Teodoro, où il se perd — du Vicus Tuscus, qui séparait le Temple des Dioscures de la Basilique Julia, et joignait le Forum à la région du Circus Maximus.

Depuis longtemps, c'est un objet d'étude et un chantier de recherches que toute la partie située sous l'église de Sainte-Anastasie — dont la porte s'abaisse jusqu'à dix mètres — c'est-à-dire la zone entière qui, en décrivant le Clivus Victoriæ, côtoie l'esplanade du Cermal où est l'autel du « Genius Loci », et, dépassant la maison républicaine et le *Paedagogium*, atteint le point où s'élève la « Domus Augustiana », à quelque distance des arcades de Septime Sévère. De là, on domine l'étendue du Circus Maximus où se trouve (août-sept. 1937) la Mostra dell' Assistenza all' Infanzia.

En creusant encore, comme il est prévu, jusqu'à deux mètres du plan actuel de la Via di San Teodoro, et en abattant le vilain mur d'enceinte, non seulement on pourra jouir de toute la hauteur de la roche étonnante, mais on pourra obtenir quelque heureuse surprise, celle par exemple de retrouver la fameuse grotte du Lupercal, qui serait, selon Denys d'Halicarnasse « le long de la voie qui conduit au Cirque », voie mieux indiquée par Servius, le commentateur de Virgile, vers « le Circus Maximus », comme étant celle qui longe la déclivité de la colline dans son versant N.-O. — G. Marchetti Longhi en précise le parcours, après la convergence et la rencontre du « Clivus Victoriæ » et du « Vicus Tuscus » selon le tracé actuel respectif de

l'une et de l'autre ; bref, il s'agit là du sentier qui, descendant de la colline, conduit à l'Autel de Calvinus et à l'actuelle Via di San Teodoro.

Si, à la résurrection de la Domus Augustiana, on pouvait unir la découverte du Lupercal, quelle digne célébration accompagnerait la fête du bi-millénaire d'Auguste¹ !

X.

En Albanie.

Pendant la campagne de fouilles de 1931-1933, la Mission française en Albanie avait découvert, au Sud du grand portique, un lieu d'assemblée que M. L. Rey propose de désigner sous le nom de « Monument des Agonothètes » ; puis, dans le prolongement, un petit sanctuaire et un Odéon (?), recouverts par les éboulements qui, au moment même, ou peu après la destruction d'Apollonie d'Illyrie, glissèrent de la colline. Le Monument des Agonothètes comprend trois éléments : un portique, un vestibule et une *area* avec orchestre. Il constitue un ensemble très homogène et s'apparente au Gérontikon de Nysa sur le Méandre, et à l'Ekklesiastérion de Priène. C'était le lieu de réunion d'un collège ; peut-être le Bouleutérion, que signale une inscription d'Apollonie. La dédicace de l'édifice fait connaître que, pour sa consécration, Q. Villius Proculus, qui éleva l'édifice en mémoire de son frère, tribun légionnaire en Pannonie, offrit vingt-cinq couples de gladiateurs en spectacle.

Parmi les sculptures recueillies au cours de cette campagne, on signalera, découverte sur le sommet méridional, une frise de guerriers casqués, d'influence ionienne (vers 480 ?) ; un bas-relief représentant une jeune femme debout entre deux griffons ; deux génies ornant un fragment de sarcophage ; enfin, une statuette de bronze archaïque figurant un bouc.

R. L.

La trouvaille de Corneguerre.

Dans un champ situé au lieu dit Mayne, entre Lisle et Corneguerre (Dordogne), M. Ambroise Fargeat a mis au jour, au cours de travaux agricoles, un sarcophage en pierre du pays (2 m. 50 × 1 m. 03), placé à trente centimètres au-dessous du niveau du sol. Le cercueil

1. Grâce aux efforts de M. Bartoli, le Palatin a maintenant son Musée, installé dans la partie couverte qui subsiste de l'ancienne Villa Mills. — M. Bartoli tend à y regrouper — au prix d'efforts méritoires — l'ensemble des œuvres d'art découvertes sur place. On y peut voir déjà d'importants fragments architectoniques provenant des constructions élevées d'Auguste à Domitien ; des peintures, originaux et copies, restes de la décoration de l'époque impériale. Mais le Musée en formation est riche surtout de sculptures, rapportées là du Musée des Thermes, ou recueillies depuis peu sur place. Elles garnissent plusieurs salles : grande statue (d'impératrice ?) du type de la Héra Borghèse, Nymphé, Apollon ; torse de danseuse vêtue, v^e s. ; athlète en basalte, caryatides, importante tête de la Cnidienne, Niké-Aura, elligies athlétiques, etc. Il y a de nombreux portraits : le pseudo-Sénèque, tout un lot d'époque pré-impériale et impériale. Je remercie vivement M. Bartoli qui a bien voulu me donner accès, en septembre dernier, à cette collection encore fermée au public. Ch. P.

renfermait les restes très incomplets d'une femme, inhumée avec un important mobilier funéraire : deux petits vases en verre bleu ; sept pièces de monnaies, dont deux d'Agrippa et trois de Nerva. La découverte la plus intéressante est celle de vingt et une appliques découpées et repoussées dans de minces feuilles d'or jaune, ayant appartenu à l'ornementation d'un vêtement. Dix-sept d'entre elles ont la forme d'un petit umbo de bouclier, trois dessinent un ovale à globule central double ; une dernière reproduit un épi de blé.

La trouvaille de Corneguerre apporte des renseignements utiles pour l'histoire du costume gallo-romain et il est à souhaiter que ce mobilier funéraire puisse entrer dans une collection publique.

R. L.

Une source d'inspiration antique de Jean Goujon.

M. P. du Colombier a déjà relevé, fort à propos, un modèle antique de J. Goujon¹, et dans l'étude qu'il prépare, il donnera, avec une documentation exhaustive, les meilleures raisons de croire que J. Goujon n'ignorait pas maintes figurations de sarcophages du monde païen.

A propos des dessins de sarcophages du Codex Escorialensis, p. 34, et des reliefs (jeux de divinités et d'amours marins) de la Fontaine des Innocents ; à propos même du sarcophage recherché, — sur lequel, grâce à Mlle Gutschow, la documentation de M. P. du Colombier a pu être complétée² — appelons l'attention ici sur un nouveau document de la série. Dans l'*Aula isiaca* du Palatin³, que M. G. E. Rizzo attribue avec tant de vraisemblance à la période de 37 à 41, et à Caligula, grand protecteur des divinités alexandrines, il y a, dans les parties hautes de la paroi courte, un motif peint figurant un Éros qui, une syrinx à la main, chevauche un monstre marin anguipède.

Cette curieuse peinture du troisième style pompéien est intermédiaire par sa date entre les frises de Munich du monument de Domitius Ahenobarbus (Éros sur monstres marins), et les sarcophages d'époque antonine, où le thème a reparu. J. Goujon prenait son bien chez les Italiens qu'il trouvait à la cour de France, le Primatice ou surtout le Rosso ; mais M. P. du Colombier a bien raison de noter « qu'il a eu soin de s'adresser aussi à des sources plus authentiques ».

La recherche de ces sources n'aurait pas été complète sans la publication de l'*Aula isiaca*, en 1936. Ch. P.

Les nouveaux Palais de l'Exposition de Paris et leurs Musées.

« L'Exposition de 1937 léguera à la capitale un monument reconstitué, le Trocadéro, et deux palais nouveaux, les Musées des Beaux-

1. *Gaz. B.-Arts*, juillet 1930, p. 26-30.

2. Un des reliefs reproduits par M. P. du Colombier, dans son étude, a été retrouvé au Musée du Monastère grec de Grottaferrata où résida Bessarion.

3. *Le pitture dell' Aula isiaca de Caligola*, 1936.

Arts, appelés à recevoir, l'un les collections du Petit Palais, l'autre celles du Luxembourg.

Le nouveau Trocadéro est d'un style moins prétentieux que l'ancien. Les ailes ont été enveloppées dans une architecture très sobre, offrant au Nord de larges surfaces ornées en leur centre de panneaux sculptés, et au midi, ces étroites baies verticales qui n'ont point de grâce, mais dispensent généreusement la lumière. Les pavillons centraux, avec leurs façades à claire-voie et leurs toits étagés, manquent de hauteur, sinon de volume ; il faudra vraisemblablement les « recharger » après l'Exposition, et peut-être les relier par une manière de pergola, ne serait-ce que pour masquer le fond désastreux qu'infligent à ce décor les mornes bâtisses de la place du Trocadéro, utilisées — ce qui est le comble — comme supports d'enseignes lumineuses. Le palais qu'avaient projeté, au début du siècle passé, Percier et Fontaine bénéficiait de conditions beaucoup plus favorables : la place était alors au niveau actuel du cimetière, et nulle construction n'en enlaidissait les abords.

Souhaitons en tout cas voir disparaître les inscriptions que le zèle prédicant des organisateurs de l'Exposition a semées sur les façades. Les méthodes de propagande de la Croix gammée et de l'In-tourist sont en train de faire école chez nous : montages photographiques, effets de muscles, légendes emphatiques, etc. On croit solliciter le visiteur ; en réalité, on l'obsède. A quoi rime cette inscription, sur l'aile qui abrite les moulages des monuments français :

IL DÉPEND DE CELUI QUI PASSE
QUE JE SOIS TOMBE OU TRÉSOR,
QUE JE PARLE OU ME TAISE.
CECI NE TIENT QU'A TOI :
AMI, N'ENTRE PAS SANS DÉSIR.

Cette oiseuse épigraphe¹ ne représente pour l'homme cultivé qu'un pastiche des énigmes qu'au bon vieux temps, le *Mercurie galant* posait à ses lecteurs ; quant à l'ignorant, il comprendra vaguement qu'on l'invite à voir des choses compliquées ; et il fera demi-tour.

Nous trouvons dans cette aile le nouvel aménagement du cidevant Musée de sculpture comparée, devenu Musée des monuments français. Plus spacieuses et ingénieusement cloisonnées, les galeries actuelles ont, en outre, l'avantage d'un éclairage pleinement approprié à la sculpture architecturale. On y est accueilli comme autrefois par cet étrange portail de Moissac, dont un ivoire byzantin aurait, dit-on, inspiré les scènes apocalyptiques. Au delà, le classement a été modifié, les moulages qui occupaient les deux ailes se trouvant maintenant regroupés dans une seule. Saluons comme de chères vieilles connaissances la *Mise au tombeau* de Solesmes ; le *Puits des*

1. Reproduite et admirée de confiance, avec les autres, dans la *Rev. de l'art*, sept. 1937. *L. Réd.*

Prophètes, les « gisants » de Saint-Denis, de Fontevrault, de Souvigny, d'Amiens. De grands morceaux d'architecture ont été remarquablement mis en valeur : le jubé de Limoges, la porte de la Grosse-Horloge de Rouen, et surtout l'admirable portique de l'hôtel Bernuy de Toulouse.

Des maquettes facilitent l'étude générale de certains ensembles : le Mont-Saint-Michel, le château de Saone (Syrie) et le Krak des Chevaliers... Autre innovation : des cartes (cathédrales de France, châteaux de Syrie et de Palestine au temps des Croisades) permettent de situer dans l'espace les monuments classés ici dans un ordre plus ou moins chronologique.

Le nouveau nom du Musée exclut-il les moulages d'œuvres étrangères ? Nous avons cherché en vain ceux qui y existaient naguère. Où s'adosse maintenant la cheminée du Palais du Franc ? Où est allé, au pas pesant de son cheval, le Colleone de Verrochio ? Nous ne les reverrons qu'en 1938 et à l'étage supérieur, sans doute avec les moulages de l'art moderne français, également évanouis. Il serait souhaitable qu'on ne renoncât point aux enseignements qu'offrirait une juxtaposition de maquettes ou de morceaux d'architecture éclairant le cheminement de l'influence française à l'étranger : plans des cathédrales de Famagouste et de Nicosie, portails des transepts de Burgos, etc...

Au-dessous de ce Musée, le service des Monuments historiques a aménagé, sous la direction de M. Jean Verrier, une série de salles montrant l'utilisation des techniques modernes dans la conservation et l'entretien des monuments anciens. Ces salles se recommandent aux visiteurs qui craignent la foule : on ne s'y bouscule guère. Pourtant, il n'est pas de moyen à la fois plus instructif et plus attrayant de s'initier à l'effort auquel la France doit la conservation de son patrimoine archéologique. On peut y suivre le progrès des méthodes de restauration et de sauvegarde sur une série de photographies, dispositifs, maquettes, etc. Jamais iconographie monumentale plus complète n'a été exposée. Des vues nous révèlent les procédés employés pour la remise en état des édifices historiques : toits du palais de Versailles, dôme des Invalides, hôtel de Sens, maison de Jacques Cœur, etc. Les légendes sont ici les bienvenues. Elles nous montrent, par exemple, trois résultats de l'emploi du fer dans les restaurations : « une utilisation rationnelle : Chartres ; un essai malheureux : les colonnettes en fonte de la cathédrale de Sées ; un pastiche un peu incohérent, mais de grand effet : la flèche de la cathédrale de Rouen ».

Ici aussi, les cartes contribuent à l'intelligence des objets exposés. En voici une particulièrement originale, qui divise la France en régions selon les types de toits dominants. Une autre figure l'expansion géographique de l'ordre de Cluny. Une autre encore les anciens chemins suivis sur le sol français par les pèlerins se rendant à Saint-Jacques de Compostelle, où ils retrouvaient d'ailleurs, au Portique de la Gloire, l'empreinte des plus pures traditions de l'art médiéval français.

Non moins intéressante est la démonstration des procédés scien-

tifiques d'investigations, notamment les photographies de tableaux à la lumière rasante sous rayons X et sous rayons ultra-violetes : ainsi a pu être attribuée avec vraisemblance à Jean Fouquet la *Vierge de Pitié* de l'église de Nouans ; ainsi encore est apparu que Rembrandt a utilisé pour le portrait de *Titus* (au Louvre) une vieille toile sur laquelle il avait peint auparavant une femme berçant son enfant. La photographie aérienne a rendu les mêmes services à l'archéologie : elle a permis d'identifier les *castella* du *limes* romain en Syrie en révélant des vestiges recouverts par le sable et invisibles au sol¹ ; elle a également fait repérer les positions stratégiques des Croisés en Syrie, positions signalées par les textes, mais dont la trace était perdue ».

A. MOUSSET,
Journ. Débats, 15 sept. 1937.

Opinions moins téméraires : Sibylle Érythrée, ou Sibylle d'Érythrées ?

Nous avons reçu la lettre suivante qui est un hommage indirect à nos *Opinions téméraires*, comme foyer de discussions d'où peut jaillir quelque lumière :

« A en croire la note *Opinions téméraires* parue dans la *Revue archéologique* de janvier-mars 1937 (p. 102), j'aurais pris le Pirée pour un homme, en parlant de la « Sibylle Érythrée » dans un article récent de la *Gazette des Beaux-Arts* sur les portails sculptés de la cathédrale de Laon (février 1937, p. 97 et fig. 13). Des inadvertances de cette sorte peuvent échapper à tout le monde, et j'en ai commis autant qu'un autre. Mais ce n'est pas le cas, cette fois ; et comme il s'agit là d'un terme sur l'emploi duquel tous les archéologues auraient intérêt à se mettre d'accord, il ne me paraît pas inutile de préciser comment se pose la question.

« Il va de soi qu'en écrivant « Sibylle Érythrée », je n'ai fait que transcrire l'adjectif latin *Erythræa*, sans ignorer que ce terme est une appellation d'origine, et non point un adjectif de qualité comme dans le cas de la « Mer Érythrée »². Cette transcription avait été déjà adoptée de même par M. Émile Mâle, dont la thèse latine était, comme on sait, précisément consacrée à la représentation des Sibylles dans l'art médiéval et moderne, et qui consacre également à la « Sibylle Érythrée », et en particulier à cette même sculpture de Laon, un passage important de son livre sur *L'art religieux du XIII^e siècle en France* (1^{re} éd., Paris, 1898, pp. 431-434 ; — 3^e éd., Paris, 1910, pp. 391-395 et fig. 159).

« Qu'entendait-on par ce terme au Moyen Age ? Ce n'est pas ici la question ; et d'ailleurs la géographie de l'Antiquité était alors trop

1. Ajoutons ici que le même travail a été fait plus récemment en Algérie pour le *limes*, grâce à l'effort de M. Leschi (*La Réd.*).

2. [La seule transcription correcte ne serait-elle pas alors : « Érythrénne » ? (*La Réd.*).]

incertaine pour pouvoir être toujours confrontée avec les plus récentes découvertes modernes. Le fait est que la transcription de *Sibylla Erythræa* par « Sibylle Érythrée » est pleinement conforme à la tradition française : on la trouve déjà dans un poème français du x^v^e siècle cité par M. Mâle (*Quo modo Sibyllas recentiores artifices repræsentaverint*, Paris, 1898, p. 56) ; et elle est constamment employée par les médiévistes, tandis que ceux-ci transcrivent non moins constamment *Sibylla Cumana* par « Sibylle de Cumes ».

« Tel n'est pas, sans doute, l'usage chez les spécialistes de l'antiquité classique, si bien que, dans la *Grande Encyclopédie*, l'on trouve « Sibylle Érythrée » à l'article **Sibylle** (t. 29, p. 1167), mais « Sibylle d'Érythrées » à l'article **Divination** (t. 14, p. 731-732). Dans son *Histoire de la divination dans l'antiquité* (Paris, 1879-1882, t. 2, p. 167-168), Bouché-Leclercq parle de la « Sibylle érythréenne ou d'Érythræ » ; et M. Charles Picard emploie la dénomination « Sibylle d'Érythrées » (*Ephèse et Claros*, Paris, 1922, p. 112, n. 3), à côté de « Sibylle d'Erythræ » (*ibid.*, p. 421, n. 5 et 7).

« Doit-on renoncer désormais au terme traditionnel de « Sibylle Érythrée » pour désigner les représentations de cette Sibylle dans l'art du Moyen Âge ? Il ne m'appartenait pas, en tout cas, de m'insurger contre l'usage généralement reçu sur ce point. En disant « Sibylle d'Erythres » comme on dit « Sibylle de Cumes », on éviterait, sans doute, toute ambiguïté, sinon toute controverse. Mais vaudrait-il pour cela vraiment la peine d'abandonner une appellation qui a de véritables titres de noblesse, puisqu'elle était déjà usitée dans la langue du x^v^e siècle ? »

E. LAMBERT.

Concluons ici : les titres de noblesse ne sont nobles que si leur noblesse est vraie ; il vaudra beaucoup mieux parler désormais de la Sibylle d'Erythræ ou d'Erythrées.

LA RÉD.

Opinions plus téméraires.

D'un discours de distribution de prix prononcé au Lycée de jeunes filles de Bordeaux, le 12 juillet 1937 :

« L'histoire offrait à mes yeux un portrait dangereux de toute *Assemblée des femmes* ; Achille dissimulé parmi les filles de Lycomède, Mnésiloque travesti à la fête des Thesmophores, Euripide composant dans une caverne au bord de la mer, dont la retraite fut envahie par une foule de mégères ; Penthée... Orphée...

« ... Le monde a changé depuis les âges préhistoriques, dont je rappelaï les terribles images. »

Soit, pour Penthée et Orphée, sinon pour Achille. Mais Euripide et son beau-père Mnésiloque dans les « âges préhistoriques », diable, voilà qui va loin ! Notons aussi que le « parent d'Euripide », dans les *Thesmophoriazousai* n'est nulle part nommé par Aristophane.

BIBLIOGRAPHIE

William C. Hayes, *Royal sarcophagi of the XVIIIth dynasty* (Princeton monographs in Art and Archaeology : Quarto Series XIX), Princeton, 1935, in-4°, xi-211 p., 25 fig. et 25 pl. — Parmi les sarcophages royaux de la XVIII^e dynastie, M. William C. Hayes étudie le groupe le plus ancien, constitué par les sarcophages des monarques thébains de Thoutmôsis I^{er} à Aménophis III, soit neuf cuves en grès cristallin, décorées de figures et d'hiéroglyphes, qui présentent entre elles d'étroites analogies. Font partie de ce groupe homogène : deux sarcophages de Thoutmôsis I^{er}, deux sarcophages de la reine Hatchepsout (le premier, qu'elle se fit faire comme épouse de Thoutmôsis II, puis qu'elle abandonna, après la mort de ce roi, pour s'en faire préparer un autre comme pharaon de Haute et Basse Égypte), un sarcophage de Thoutmôsis III, un sarcophage d'Aménophis II, un sarcophage de Thoutmôsis IV, le couvercle d'un sarcophage d'Aménophis III et un sarcophage non décoré, trouvé dans la tombe royale n° 42 de la Vallée des Rois, elle-même privée d'inscriptions. Ces sarcophages sont conservés actuellement les uns dans les Musées du Caire ou de Boston, les autres à leur place dans la Vallée des Rois.

La seule inconnue de ce groupe est le sarcophage sans inscriptions de la tombe n° 42. Pour la résoudre, M. Hayes entreprend d'abord, dans son Introduction, une étude très poussée sur les syringes royales de cette époque, et il établit la loi indiscutable de leurs développements d'un règne à un autre. Dans la ligne d'évolution qu'il trace, la tombe n° 42 ne trouve qu'un point où s'insérer logiquement : l'époque de Thoutmôsis III. Elle est donc presque certainement la syringe de ce roi, comme l'avait suggéré Weigall en 1910, — identification qui avait été récemment contestée.

Ce point établi, l'auteur passe à l'analyse minutieuse des sarcophages eux-mêmes, tant au regard de leur structure qu'à celui de leur décoration. Il détermine la loi de leur développement, fondée sur autant d'indices convergents, et partant aussi rigoureuse, que la loi du développement des syringes. Mais, résultat étonnant, tandis que l'évolution des syringes donne la séquence :

Thoutmôsis I^{er} ; Thoutmôsis II ; Hatchepsout Thoutmôsis III ; Aménophis II ; Thoutmôsis IV ; Aménophis III, qui concorde avec l'ordre historique, les caractères archéologiques des sarcophages obligent à les classer chronologiquement dans l'ordre suivant :

Sarcophage d'Hatchepsout comme femme de Thoutmôsis II (= n° 1) ;

- Sarcophage de Thoutmôsis II (= n° 2) ;
 Sarcophage de Thoutmôsis I^{er}, en réalité sarcophage d'Hatchepsout modifié (= n° 3) ;
 Sarcophage d'Hatchepsout comme pharaon (= n° 4) ;
 Sarcophage de Thoutmôsis I^{er}, fait par Thoutmôsis III (= n° 5) ;
 Sarcophage de Thoutmôsis III (= n° 6), etc.

M. Hayes explique ces anomalies par l'effet des querelles dynastiques qui ont troublé le début de la XVIII^e dynastie, et sur lesquelles plusieurs théories concernant l'ordre de succession des rois, de Thoutmôsis I^{er} à Thoutmôsis III, et la part prise par la reine Hatchepsout dans leur gouvernement ont été récemment émises. Se servant de ces anomalies comme d'une pierre de touche pour éprouver la valeur de ces théories, M. Hayes se rallie aux conclusions historiques de M. Edgerton, présentées il y a quelques années en réaction contre celles de Kurt Sethe. D'après lui, elles fournissent le seul cadre qui permette d'expliquer la séquence chronologique des sarcophages : Thoutmôsis I^{er} aurait eu pour successeur son fils Thoutmôsis II marié à Hatchepsout, et celle-ci, après la mort de son mari et jusqu'à la sienne propre, aurait régné avec son beau-fils et neveu Thoutmôsis III, qu'elle aurait tenu étroitement en tutelle.

D'après les explications de M. Hayes, le cercueil de Thoutmôsis I^{er} avait dû être déposé d'abord dans un sarcophage en bois, selon la coutume héritée du Moyen Empire. Lorsque Thoutmôsis II mourut à son tour, les ateliers royaux étaient en train d'exécuter, pour lui et pour sa femme Hatchepsout, deux sarcophages en pierre reproduisant exactement la forme et la décoration des sarcophages en bois. Celui de la reine (n° 1), plus âgée que le roi, était alors terminé ; celui de Thoutmôsis II (n° 2) n'était pas encore décoré : il servit tel quel à son inhumation. Devenue régente, et prenant bientôt, au détriment de son pupille, les titres de pharaon, Hatchepsout se fit sculpter un second sarcophage destiné à prendre la place du premier, laissé désormais pour compte ; pourtant, sur ces entrefaites, voulant renouveler magnifiquement, pour des raisons de prestige dynastique, la sépulture de son père Thoutmôsis I^{er}, elle lui consacra son propre sarcophage en le faisant inscrire à son nom (n° 3). Elle fut elle-même inhumée dans un troisième (n° 4). Lorsque Thoutmôsis III eut alors récupéré la plénitude de l'exercice du pouvoir, il ne souffrit plus que son grand-père reposât dans une sépulture préparée par les soins de celle qu'il considérait comme une usurpatrice, et dont il poursuivait partout la mémoire en faisant marteler son nom sur les monuments : il lui dédia donc à son tour un nouveau sarcophage (n° 5). Telles sont les circonstances qui, d'après M. Hayes, justifient au mieux la séquence archéologique des sarcophages, si différente de l'ordre chronologique de ceux qui y furent inhumés.

La démonstration de M. Hayes est claire, bien ordonnée, n'omettant aucun élément et exploitant à fond leurs ressources de signification. Les conclusions qu'il tire chemin faisant intéressent aussi bien l'histoire de la religion et celle de l'art que l'histoire proprement dite. A la fin du volume, des tableaux synoptiques, très soignés,

permettent d'instituer des comparaisons entre les différents textes hiéroglyphiques qui se trouvent sur ces cuves de pierre. De nombreuses planches, dont plusieurs reproduisent des photographies inédites, montrent dans tous leurs détails les monuments qui sont l'objet de cette étude, substantielle et définitive. Étienne DRIOTON.

William C. Hayes, *Glazed tiles from a palace of Ramesses II at Kantir* (The Metropolitan Museum of Art Papers, n° 3). New-York, 1937, pet. in-fol., 46 p., 13 pl. — Cette monographie est en réalité un catalogue raisonné de la collection d'éléments en terre-cuite émaillée, briques et fragments de statues, entrés par achats successifs au Metropolitan Museum de New-York, de 1922 à 1929. Ils proviennent tous du site de Kantir situé à cent kilomètres environ au Nord-Est du Caire, dans la direction de l'isthme de Suez. L'afflux persistant chez les marchands du Caire de pièces de même caractère, même époque et même origine avait déterminé le Service des Antiquités à pratiquer lui-même des fouilles sur un site aussi riche. En mai 1928, Mahmoud Effendi Hamza, conservateur-adjoint au Musée du Caire, y avait découvert les ruines d'un palais de Ramsès II, en briques crues, renfermant une quantité considérable des débris de sa décoration émaillée, qui entraient au Musée du Caire. Depuis longtemps le Musée du Louvre exposait un magnifique encadrement de porte en briques bleues au protocole de Sêti I^{er}, provenant lui aussi de Kantir.

La publication de M. Hayes ne porte à proprement parler que sur le lot du Metropolitan Museum, mais elle cite abondamment pour comparaisons les pièces du Musée du Caire. Loin de se contenter d'être une sèche énumération, elle est une mise en œuvre archéologique, qui tente des explications et qui esquisse une synthèse, celle de la décoration d'un palais par des briques émaillées, si spéciale jusqu'à présent au palais de Kantir. Une introduction rassemble ce qui peut être su du site, du palais et de la technique des briques qu'on y a retrouvées. Puis M. Hayes présente et étudie les éléments émaillés en les faisant rentrer dans les catégories suivantes : plate-forme à degrés du trône royal, incrustations des murs de la Salle du Trône, encadrements des portes, fenêtres et balcons, décoration des chambres privées et des corridors. Toutes ces rubriques sont soigneusement étudiées, avec une sérieuse bibliographie et des recours constants aux figurations des monuments antiques. A propos des représentations des peuples étrangers, une synthèse rassemble les traits principaux de ce que les documents égyptiens font connaître de leurs costumes distinctifs. C'est une monographie qui est appelée à servir de point de départ à d'autres travaux : l'étude si désirable, par exemple, mais combien délicate, des étoffes décorées dont ces peuples apportèrent les modèles en Égypte.

La critique trouvera peu à reprendre dans le mémoire de M. Hayes, tant il est conduit avec objectivité, probité et intelligence. Pourtant il me semble que la reconstitution proposée à la page 19 pour la

légende hiéroglyphique tracée sur le devant de la statue du chef nègre dévoré par un lion : *Dit le chef malheureux : (Donne) à Kouch le souffle (de vie) !* est grammaticalement impossible, un complément indirect nominal ne pouvant pas être exprimé avant le complément direct. Il n'y a donc pas lieu de rapprocher, comme le fait la note 73, cette légende de celle, toute différente, d'une statue semblable du Musée du Caire. En réalité, il faut compléter d'après d'autres formules : *Dit le chef malheureux (vaincu) de Kouch : Le souffle (de vie) !*, ce qui donne satisfaction à la grammaire.

A la partie inférieure de la planche VIII, plusieurs fragments de personnages sont rassemblés sous la rubrique : *Peuples de la Mer*. Le fragment placé en haut à droite n'appartient certainement pas à cette catégorie et il doit être rapporté à une représentation de Syrien. Le médaillon suspendu à son cou, qui a déterminé le classement de M. Hayes, pourrait, il est vrai, être de signification ambiguë ; originaire de Syrie, comme l'a démontré récemment M. Montet (*Les reliques de l'art syrien dans l'Égypte du Nouvel Empire*, Strasbourg, 1937, p. 45-48), il a été adopté par la suite par quelques peuples étrangers à la Syrie, que touchaient sans doute le commerce phénicien. Mais la croix ornementale placée sur le devant de l'encolure de la robe est de mode nettement syrienne. On s'en convaincra en examinant certaines plaquettes émaillées de Médinet-Habou (Daressy, *Annales du Service des Antiquités*, t. XI, pl. 2, n° 3) et les bas-reliefs du temple de Bet-Ouély, en Nubie (Wreszinski, *Atlas zur altaegyptischen Kulturgeschichte*, II, pl. 163).

Au cours de son Introduction, M. Hayes est amené à faire allusion à la controverse ouverte entre savants à propos de la localisation de la ville de Pi-Ramsès et de son identification avec Tanis. Comme références sur la question, il cite les articles de M. Gardiner, ce qui est excellent. Mais il ne cite qu'eux, ce qui est injuste et insuffisant, car le dernier article de M. Gardiner, *A retraction*, est une adhésion à l'idée soutenue par M. Montet à ce sujet. Une saine bibliographie, si courte soit-elle, sur cette question, ne peut omettre l'indication des travaux de M. Montet.

Étienne DRIOTON.

C. Robichon et A. Varille, *Le temple du scribe royal Amenhotep, fils de Hapou* (Fouilles de l'Institut français du Caire, sous la direction de M. P. Jouguet, t. XI), t. I, Le Caire, 1936, pet. in-fol., 56 p., 48 pl. — Les fouilles exécutées en 1934-1935 au Nord du grand temple de Médinet-Habou par MM. Robichon et Varille méritent de devenir classiques, comme exemple des miracles que peut accomplir une bonne méthode appliquée avec maîtrise.

Un édifice détruit jusqu'à son pavement, et même par places au delà, dont les seuls vestiges étaient quelques blocs de pierre ou massifs de briques crues, épargnés au hasard par les démolisseurs, voilà l'état dans lequel se trouvait, sous une butte de faible hauteur, l'élégant temple funéraire consacré par Aménophis III aux mânes de son fameux vizir Amenhotep, fils de Hapou, très honoré de son

vivant, héroïsé après sa mort et finalement admis au nombre des dieux. Personne n'avait encore prêté attention à ce site. *Etiam periere ruinæ...*

Après avoir acquis par les textes — rassemblés au début de l'ouvrage — la certitude de l'existence de ce temple, quelques notions sur son personnel et l'idée qu'il se cachait dans les parages de Médinet-Habou, M. Varille remarqua un montant de porte en grès, émergeant depuis toujours des décombres, qui portait le nom d'Amenhotep, précédé d'un titre sacerdotal ayant appartenu au grand vizir. Il eut alors la pensée qu'il pouvait se trouver sur l'emplacement de son temple funéraire et, avec l'aide de M. Robichon, il commença les fouilles.

Elles furent menées avec un soin extrême, en interrogeant les indices les plus ténus, puisque les murs de brique eux-mêmes avaient souvent disparu et n'étaient plus représentés que par leurs tranchées de fondation taillées dans le rocher friable. Néanmoins, en faisant parler les moindres traces, MM. Robichon et Varille sont arrivés à reconstituer avec certitude non seulement le plan, mais la plus grande partie des détails d'architecture du temple funéraire d'Amenhotep. Conquête d'autant plus précieuse que les temples funéraires de la XVIII^e dynastie, dont on ait pu retrouver le plan, sont rares : celui-ci comportait un jardin avec un grand bassin, une cour bordée de chapelles et un sanctuaire ; un corridor transversal opisthodomé terminait l'édifice, et ce détail n'est pas le moins curieux qu'il faille enregistrer. Quelques débris de sculptures et de peintures donnent une haute idée de ce qu'était la décoration de ce temple, dont les aquarelles de M. Robichon ressuscitent l'aspect avec beaucoup de talent.

Le texte est sobre. Il formule avec précision, dans sa partie descriptive, les constatations nécessaires pour étudier avec profit l'abondant dossier des photographies, plans et dessins.

Un second volume est annoncé, qui contiendra les textes, scènes et objets découverts au cours de cette fouille.

Étienne DRIOTON.

William F. Edgerton and John A. Wilson, *Historical records of Ramses III, The texts in Medinet Habu, Vol. I and II translated with explanatory notes* (The Oriental Institute of the University of Chicago, Studies in ancient Oriental civilization, n° 12), The University of Chicago Press s. d., in-4°, xv-159 p. — Les savants à qui il n'est pas donné d'être égyptologues se plaignent avec raison que la plupart de nos éditions *in-extenso* de monuments ou de textes sont inutilisables pour eux, parce qu'ils ne sont pas munis de traductions de textes hiéroglyphiques. Déjà l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire a renoncé, dans la plupart de ses publications les plus récentes, à une tradition qui condamnait l'égyptologie à un splendide isolement.

L'Institut oriental de Chicago a fait, dans ce domaine, les choses à la perfection. Sept ans seulement — c'est peu pour une telle entre-

prise — après la publication du premier de ses splendides in-folios sur le temple de Médinet-Habou, il publie, par les soins de MM. Edgerton et Wilson, mieux qu'une traduction rapide des inscriptions hiéroglyphiques éditées : une interprétation intégrale appuyée par un commentaire philologique aussi poussé qu'on puisse le désirer. Tous les textes égyptiens qui accompagnent les grands tableaux historiques de Ramsès III, et commentent ses campagnes contre les Libyens, les Asiatiques et les Peuples de la Mer, se trouvent ainsi mis d'un seul coup à la disposition des historiens.

L'index des mots égyptiens expliqués donnera satisfaction aux philologues. Mais pourquoi faut-il que l'Index général n'existe qu'à l'état d'embryon ? Ce livre, en somme, renouvelle magnifiquement tout un chapitre, et parmi les plus utiles, des *Ancient Records of Egypt* de Breasted, qui sont entre toutes les mains. Il aurait été bon d'en rédiger les *indices* de la même manière.

Étienne DRIOTON.

J. Vandier, *Tombes de Deir el-Médineh, La tombe de Nefer-Abou* (Mémoires publiés par les Membres de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire sous la direction de M. Pierre Jouguet, t. XLIX), Le Caire, 1935, grand in-4°, 84 p., frontisp. et 27 pl. — La tombe de Nefer-Abou — le n° 5 de la nécropole de Deir el-Médineh — est une de ces jolies tombes à caveau funéraire peint dont plusieurs exemples existent dans les mêmes parages. Son titulaire, qui vivait sous le règne de Ramsès II, faisait partie de la corporation des décorateurs de tombes établie à cet endroit de la nécropole thébaine. Le caveau funéraire voûté qu'il s'y était préparé, sous une chapelle aujourd'hui détruite, est décoré du haut en bas de peintures dont les sujets s'enlèvent curieusement en jaune, avec des détails rehaussés de rouge et de noir, sur un fond blanc. Très appréciées des visiteurs pour leur fraîcheur et leur excellent état de conservation, ces peintures n'avaient pourtant pas encore été publiées.

Le livre de M. Vandier vient combler cette lacune. D'excellentes photographies et des dessins parfaits dus au crayon de Mme Vandier reproduisent *in-extenso* toutes les représentations des deux chambres de ce caveau, dont les figures mythologiques constituent le principal attrait, parce qu'elles sont des « images de piété » traduisant une foi populaire. Une planche en couleurs, placée en frontispice, donne une idée juste du coloris monochrome, si particulier, de cette tombe.

Dans le texte, M. Vandier fait d'abord la monographie de la tombe en étudiant, dans ses chapitres séparés, son architecture, sa décoration et ses inscriptions, dont il donne une traduction soigneuse. Puis il réunit en *corpus* les différents monuments, dispersés depuis longtemps dans les musées ou retrouvés récemment dans les fouilles de Deir el-Médineh, qui portent la mention de Nefer-Abou et peuvent provenir, pour la plupart, de sa chapelle détruite. Il tire de ce matériel les éléments d'une généalogie de Nefer-Abou. Les *indices* nécessaires terminent la publication.

On ne saurait demander à une monographie de ce genre, avant tout descriptive et dont l'objectif principal, atteint excellemment par l'auteur, est d'offrir à l'étude des matériaux complets et clairement présentés, de tirer de ces matériaux tout ce qu'il est possible, surtout s'il faut entrer dans la voie des comparaisons. Ce sera le rôle d'un historien de la religion égyptienne de se servir des scènes éditées dans cette publication — dont la plupart offrent l'intérêt d'être extra-canoniques — pour étudier les croyances qui nourrissaient la piété personnelle à l'époque de la XIX^e dynastie et ses espérances pour l'au-delà. Osiris et Harakhtès, le Soleil, y tenaient comme de juste la place principale. Mais si la scène de la purification par Horus et Thot avec « l'eau jaillie d'Éléphantine » (pl. XVIII), empruntée au rituel royal des temples, rappelle que le principe de la béatification des particuliers reste toujours, plus ou moins obscurément, une extension de privilèges d'abord réservés aux rois, une scène comme celle de la planche XVII montre, dans la façon de concevoir cette béatification, une touche affective et familière, qui dérive des méditations de la piété personnelle : introduit derrière l'horizon, gardé par des lions mythologiques, où Harakhtès passe matin et soir, Nefer-Abou, purifié par l'eau et nourri par les mets de la déesse du sycamore, est admis à l'intimité du grand dieu au point qu'il ose porter la main sur les serpents brûlants qui se dressent menaçants devant son disque et devant son trône, et les caresser sans crainte.

On regrette seulement, pour la commodité de consultation de cette belle édition, qu'un schéma général ne donne pas la position respective des différentes scènes publiées en détail et surtout que le chapitre des inscriptions ne comporte aucune référence aux planches qui contiennent ces inscriptions. La confrontation d'un texte imprimé avec la reproduction de l'original, toujours utile, est parfois indispensable. En l'établissant par des renvois, l'auteur n'aurait pas manqué de s'apercevoir que le croquis (p. 15, fig. 10) qu'il insère dans le texte à propos d'un signe rare ne correspond pas exactement au dessin de la planche VII : il aurait indiqué par une note quelle était la graphie à laquelle il fallait s'en tenir. De plus, un arbre généalogique aurait été le bienvenu, au chapitre VI, pour résumer clairement les données rassemblées.

Il ne semble pas qu'en décrivant, à la page 20, le faucon divin de la planche XIV recueilli par les bras de la déesse Nout, M. Vandier ait eu raison d'écrire que « c'est sans doute le Soleil représenté par Amon-Rê en forme de faucon ». Trop de représentations, dans la même tombe, donnent explicitement le nom d'Harakhtès à ce faucon. La petite oie posée sous le faucon pourrait être en effet — c'est ce qui a influencé M. Vandier — le volatile consacré à Amon dans le culte populaire. Mais, même s'il en est ainsi, l'affirmation de M. Vandier ne tient pas compte de la nuance du symbole iconographique. De plus, à la page 32, dans l'inscription a) de la colonne Ouest, le signe insolite discuté dans la note 2 est bien celui qu'estime M. Vandier ; seulement, le déterminatif du groupe n'est pas, comme le porte le texte imprimé, un soleil suivi de trois traits. C'est la petite

boule (cf. pl. IX) suivie par les mêmes traits, déterminatif du mot *merch*, « asphalte », et la traduction de la phrase entière est à modifier en : *Je te remplirai tes chairs d'asphalte éternellement.*

Étienne DRIOTON.

G. Foucart, *Tombes thébaines, Nécropole de Dira Abû'n-Naga, Le tombeau d'Amenmos*, Première partie (Mémoires publiés par les Membres de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire sous la direction de M. Pierre JOUGUET, t. LVII, 3^e fasc.), grand in-4°, Le Caire, 1935, XLVII-248 p. — *Id.*, IV^e Partie, Planches, grand in-4°, Le Caire, 1935, 36 pl. — Le premier de ces deux fascicules, qui constitue à lui seul un fort volume, renferme le début d'une étude très importante sur un tombeau thébain passablement endommagé, mais dont les dessins de Hay, exécutés entre 1822 et 1832 et conservés au British Museum où ils ont été relevés par Mlle Baud, auteur des belles planches de cette publication, permettent par bonheur une restitution presque complète.

Dans l'Introduction, destinée à prendre place en tête des deux premiers fascicules, parus depuis plusieurs années, qui ont édité les tombeaux de Roy et de Panehsy, M. G. Foucart explique pourquoi il a voulu consacrer ce nouveau volume de tombes thébaines à des tombes d'époque ramesside. La décoration de ces tombes, qui s'écarte, plus que celle de la période classique de la XVIII^e dynastie, des schèmes traditionnels, offre de ce chef des détails plus instructifs sur la vie religieuse de la société thébaine. De plus, leur valeur artistique mérite de retenir l'attention plus qu'on ne l'a cru jusqu'à présent.

La tombe d'Amenmos, qui fut Premier Prophète d'un culte local d'Aménophis I^{er} sous la XIX^e dynastie, offre en effet une série de représentations, unique dans la nécropole thébaine, sur les épisodes de ce culte. Elles seront étudiées dans un second fascicule à paraître. Ce premier fascicule est consacré entièrement à l'étude de l'imagerie des funérailles, à propos de scènes peintes sur le mur Sud de la chapelle. Les porteurs du mobilier funèbre, les pleureuses, la traction du catafalque, l'affusion du lait, le rite de l'encens, les Deux Sœurs, les « Gens des villes », le catafalque, le traîneau, les Neuf Compagnons, la famille et les assistants, et le Coffre d'Anoubis font l'objet d'autant de monographies très poussées. L'auteur prend son point de départ dans les représentations du tombeau d'Amenmos. Il les commente en instituant des comparaisons avec celles des autres tombes thébaines de même époque ou des époques précédentes, en recourant aux objets archéologiques conservés dans les musées, et en faisant appel à son expérience approfondie de l'Égypte en général et de la contrée thébaine en particulier. Il soumet ainsi l'imagerie traditionnelle des tombeaux à une étude critique, qui lui permet de dégager de la matérialité des faits les observations les plus précieuses concernant les croyances, l'art et la psychologie des Égyptiens de l'époque ramesside, ou même de tous les temps. C'est à foison qu'il jette les

idées neuves et originales, souvent audacieuses, toujours intelligentes et pénétrantes.

Il faut attendre la fin de la publication pour savoir quelle part M. G. Foucart y réserve aux *Indices*. Souhaitons qu'il les établisse aussi détaillés et aussi abondants que possible, afin que ses lecteurs puissent utiliser aisément toutes les richesses de ses démonstrations, et en retrouver les éléments dans un texte que l'abondance des matières et des réflexions suscitées rend nécessairement un peu touffu.

Étienne DRIOTON.

E. Chassinat, *Le Temple de Dendara*, t. I, Le Caire, 1934, grand in-4°, vii-173 p., pl. I à LXXXVI ; t. II, Le Caire, 1934, 245 p., pl. LXXXVII à CLXVIII ; t. III, Le Caire, 1935, 209 p., pl. CLXIX à CCLIX ; t. IV, Le Caire, 1935, 291 p., pl. CCL à CCCXV. — Avec ces quatre volumes, édités coup sur coup, M. Chassinat commence, pour le fameux Temple d'Hathor à Dendara, une publication magistrale semblable à celle qu'il vient de mener à bien pour le temple d'Edfou. L'ouvrage est rempli par des textes hiéroglyphiques d'une typographie impeccable, et d'une correction d'édition devenue proverbiale chez les savants qui se servent des publications de M. Chassinat. Les planches sont composées par des croquis au trait, qui servent de clés pour la position des inscriptions ; des photographies parfaites y sont jointes, qui reproduisent les scènes les plus importantes ou les plus belles.

Des ouvrages conçus de la sorte sont nécessaires pour préparer le dépouillement de la littérature rituelle qui couvre les murailles de temples comme ceux d'Edfou et de Dendara. On a souvent reproché à M. Chassinat de livrer des volumes compacts d'hiéroglyphes, sans traduction qui permette à ceux qui ne sont pas égyptologues de les utiliser. C'est, dans le cas présent, mal comprendre l'objectif visé et atteint par lui. La tâche de recueillir et d'éditer correctement une pareille masse de textes est, par elle-même, écrasante pour un savant qui travaille sans collaborateurs comme M. Chassinat. Il ne peut la mener à bien qu'en s'interdisant de s'attarder, quelle que soit la tentation qu'il en ait, aux soucis d'une traduction. Les textes d'Edfou, et en partie maintenant ceux de Dendara, sont commodément mis sur la table de travail des spécialistes : c'est à eux que le devoir incombe désormais de compléter pour la science l'œuvre dont M. Chassinat a été depuis tant d'années le pionnier rempli d'abnégation.

Étienne DRIOTON.

R. Weill, *Le Champ des Roseaux et le Champ des Offrandes dans la religion funéraire et la religion générale*. Paris, 1936, in-8°, xi-176 p. — Le problème des Champs-Élysées de l'ancienne Égypte avait été résolu, définitivement semblait-il alors, par Gaston Maspero, il y a quelque quarante ans. Le passage de son *Histoire ancienne des peuples*

de l'Orient classique (I, 180-182) où le grand égyptologue disposait en synthèse les données acquises a longtemps fait loi en égyptologie : « Les cimetières des habitants de Busiris et de Mendès s'appelaient *Sokhit Talou*, la Prairie des Souchets, *Sokhit Hoptou*, la Prairie du Repos ; ils se cachaient au milieu des marais, dans de petits archipels d'îlots sablonneux où les cadavres entassés reposaient à l'abri des inondations. Ce fut le premier royaume d'Osiris, mais qui se déplaça bientôt, quand l'on connut mieux la nature du pays où il se trouvait, et la géographie des contrées environnantes. Il franchit les mers, s'arrêta peut-être sur la côte phénicienne, puis s'éleva au ciel, dans la voie Lactée, entre le Nord et l'Est, mais plus près du Nord que de l'Est. Il n'était pas sombre et morne comme celui des autres dieux morts, Sokaris ou Khontamentit. Le soleil et la lune l'éclairaient, le vent du Nord y tempérant de son souffle régulier les ardeurs du jour, les moissons y poussaient vigoureuses et abondantes. Des murs épais le fortifiaient contre les entreprises de Sît et des esprits malfaisants ; un Palais construit à l'image des palais de Pharaon s'y élevait au milieu de jardins délicieux. Osiris, entouré des siens, y menait une existence tranquille où tous les plaisirs de la vie terrestre s'offraient à lui tour à tour sans aucune de ses douleurs. » Depuis ce temps, l'étude des textes des Pyramides de Saqqarah avait mis en lumière des passages fort anciens qui ne cadraient plus avec le tableau brossé par Maspero, et qui en exigeaient la révision. Mais, attachés à résoudre des problèmes plus fondamentaux, les historiens de la religion égyptienne avaient négligé jusqu'à présent de le faire. Le nouveau livre de M. Weill vient combler heureusement cette lacune.

L'historique de la question est traité de main de maître dans le chapitre II. Au cours des autres chapitres, M. Weill, de qui l'exposé suit l'état de ses recherches et de ses analyses plutôt qu'un ordre didactique, aboutit en résumé aux conclusions suivantes : le Champ des Roseaux et le Champ des Offrandes de l'au-delà égyptien furent d'abord des stations célestes de la religion solaire d'Héliopolis, le Champ des Roseaux situé à l'Orient et le Champ des Offrandes à l'Occident du ciel ; comme tels, ils jouèrent leur rôle dans les destinées solaires royales de l'Ancien Empire. Mais la religion funéraire osirienne, dont les mêmes textes attestent qu'elle était entrée à cette époque en compétition avec la religion solaire pour la suprématie sur l'au-delà, tenta d'annexer à l'usage de ses adeptes les fameux Champs de glorification et de béatitude et de les subordonner à Osiris. Elle identifia facilement le Champ des Offrandes à son Occident des Morts, et elle détacha autant qu'elle le put le Champ des Roseaux de l'Orient, sur lequel Osiris ne pouvait avoir aucune prétention. Ce fut à ce stade secondaire des croyances que des domaines religieux terrestres, comme Nébécheh à l'Orient du Delta et Athribis en contact avec son Occident — et non Busiris et Mendès comme Maspero l'imaginait — reçurent par analogie le nom des Champs célestes. Cette nouvelle synthèse, qui dispose les matériaux en ordre directement inverse de l'ancienne, est appuyée dans tous ses détails sur une analyse approfondie des textes et sur une étude pénétrante des

procédés littéraires qui furent employés pour leur rédaction ou leurs transformations.

Le point de départ de cette intéressante étude de M. Weill a été un hiéroglyphe mystérieux de l'Ancien Empire, découvert par M. Capart sur un monument du Musée du Caire et livré par lui à la sagacité de ses collègues égyptologues, dans la Revue *Kémi* (II, 1-2). M. Weill et moi, nous avons, pour ainsi dire, concouru. La solution de M. Weill est donnée dans ce livre (p. 31-41) ; la mienne est encore à paraître sous le titre « Un rébus de l'Ancien Empire » dans le second fascicule des *Mélanges Maspero*, I, *Orient classique*, en cours de publication à l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire. Comme nous différons d'avis sur la lecture matérielle du signe, je ne me permettrai pas de faire ici, en critiquant la solution de M. Weill, un plaidoyer en faveur de la mienne.

Il serait oiseux de relever les quelques modifications de détail qu'on pourrait apporter aux traductions contenues dans ce livre. Elles n'intéressent pas la thèse fondamentale, qui est bien assurée. Pourtant on ne peut s'empêcher de signaler que la traduction nouvelle « *qu'il chemine sur les routes où il est bon de cheminer, agréé sur elles* » de la formule si connue « *qu'il chemine sur les bonnes routes sur lesquelles cheminent les privilégiés* » n'a pour elle ni la simplicité ni la grammaire.

Étienne DRIOTON.

W. Wreszinski, *Atlas zur altägyptischen Kulturgeschichte*, Teil III, *Gräber des alten Reiches*, unter Mitwirkung von Hermann **Grapow**, bearbeitet von Heinrich **Schaefer**, in-4^o, Leipzig, Hinrich. Fasc. 1, p. 1-16, pl. 1-14 ; fasc. 2, p. 17-48, pl. 15-28. — On sait quel trésor de documents le regretté Wreszinski, professeur à l'Université de Königsberg, avait amassé depuis 1909, au cours de ses missions en Égypte et de ses séjours dans les grands musées. Il en avait tiré les deux premières parties d'un grand ouvrage, qui restera longtemps fondamental pour l'égyptologie. La première réunissait une documentation tirée en majeure partie des tombes thébaines et relative à la vie civile des anciens Égyptiens ; la seconde présentait les matériaux recueillis dans les temples sur les peuples étrangers à l'Égypte.

Wreszinski réservait pour une publication ultérieure une source des plus importantes, celle des mastabas de l'Ancien Empire dans la nécropole memphite, lorsque la mort le surprit en 1935. Le P^r Schäfer a bien voulu se charger d'en assurer l'édition, avec la collaboration du P^r Grapow pour la traduction des inscriptions. Il a assumé cette lourde tâche, comme il en prévient le lecteur dans sa préface, non seulement pour servir la mémoire d'un collègue en parachevant son œuvre, mais aussi pour que le riche matériel rassemblé ne l'ait pas été en vain. Aussi bien ce matériel, constitué par des bas-reliefs qui marquent un des sommets de l'art égyptien, avait de quoi tenter l'historien de l'art qu'est le P^r Schäfer : on n'en pouvait trouver meilleur exégète que lui.

La présentation de cette troisième partie bénéficie de l'expérience

des volumes précédents. Au lieu de planches comportant un commentaire compact en petits caractères placé au-dessous et à côté des reproductions, comme celles des deux premiers tomes, et tirées à très grand format, comme la plupart de celles du second volume, cette troisième partie réunit les commentaires en un texte suivi, clairement distribué, dont les fascicules pourront être réunis en volume spécial. Les planches sont exécutées en un format uniforme et moyen. Comme celles des tomes précédents, elles sont d'excellente venue et valent les meilleures photographies.

Les premières reproductions ainsi publiées s'avèrent d'un puissant intérêt. Elles sont tirées en majorité des mastabas de Ptahhotep et de Mérirouka à Saqqarah, qui prennent rang parmi les plus complets et les plus parfaits de style. Ces « morceaux choisis » concernent surtout la vie du grand seigneur : ils le montrent dans ses soins de toilette, à ses réceptions, à ses jeux et au cours de ses promenades en palanquin. Les épisodes les plus variés encadrent ces scènes et leur rapprochement fournit déjà, en arrivant à la trentième planche, les éléments de monographies nombreuses, appuyées sur des documents de premier ordre, comme par exemple sur les jeux d'enfants ou la circoncision. Le commentaire en est sobre, mais substantiel. L'auteur décrit les scènes, et enseigne ainsi à les « lire », en élucidant, chemin faisant, tous les problèmes archéologiques ou artistiques qui se présentent. Les résultats de ces analyses minutieuses seront, en fin de publication, recueillis par des *Indices*. L'ensemble constituera un manuel d'archéologie de première valeur.

Cette publication est donc appelée à susciter le plus vif intérêt chez tous ceux, archéologues, historiens ou artistes, qui s'occupent de l'Égypte ancienne. Elle met à leur portée les plus beaux bas-reliefs — les plus pleins aussi d'enseignements — dans des planches parfaites accompagnées des commentaires les plus sûrs et les plus au courant.

Étienne DRIOTON.

Dr. Anton Jirku, Die ägyptischen Listen palästinischer und syrischer Ortsnamen. Leipzig (Dieterich), 1937. (= *Klio, Neue Folge*, 25). — A la suite de l'expulsion des Hyksos, les Égyptiens installés en Canaan apprennent à connaître les peuples qui l'habitent et, à de fréquentes reprises, des listes les mentionnent au cours des XVIII^e, XIX^e, XX^e dynasties ; même au cours de la XXII^e (Shéshonq) et de la XXV^e (Taharqa). Ces listes peuvent, par le groupement des noms, permettre l'identification des sites, et il est intéressant de comparer les plus anciennes et les plus récentes ; on y trouve des modifications qui reflètent les changements politiques. L'établissement de ces listes doit tenir compte de l'écriture consonantique de l'égyptien, et de la transcription qu'on en peut donner. M. Jirku transcrit les noms de vingt-sept listes, pour lesquelles il propose, en notes, l'identification possible. Une table des noms renvoie aux différentes listes dans lesquelles ces noms ont paru.

G. CONTENAU.

Gordon Loud, Khorsabad. I. Excavations in the Palace and at a City Gate. With Chapters by H. Frankfort and Th. Jacobsen. (The University of Chicago Oriental Institute Publications, vol. XXXVIII). Chicago (University Press), 1936. — Les travaux de l'Institut Oriental de Chicago sur ce site fameux, fouillé en premier par la France il y aura bientôt cent ans, ont porté sur quelques-uns des bâtiments entourant la Cour VIII qui fait partie de la portion du palais réservée à la vie du roi, sur la salle du trône et la chambre adjacente, et sur le complexe des temples que les premiers explorateurs considéraient à tort comme le harem.

Le volume, dédié à la mémoire de V. Place et de F. Thomas, les successeurs de Botta, savants dont la mission américaine put apprécier l'exactitude au cours de ses fouilles, précise et complète certains points que les premières recherches n'avaient pas suffisamment élucidés. Le volume donne une description détaillée de sculptures découvertes et réparties entre les Musées de Bagdad et de l'Institut Oriental de Chicago, avec la correspondance aux planches (*Monuments de Ninive*) qui les décrivent. La publication des inscriptions trouvées à l'entrée des temples montre qu'il s'agit, sans conteste, de sanctuaires dédiés à Sin, Adad, Shamash, Ningal, Ninurta et Éa, certains de ces dieux n'ayant qu'une petite chapelle accolée à un des trois grands temples principaux. La mission a pu recueillir également, au cours de ces premières recherches, de nombreux fragments des revêtements de plâtre peint qui ornaient autrefois les salles explorées.

G. CONTENAU.

H. de Genouillac, Fouilles de Telloh. Mission archéologique du Musée du Louvre et du Ministère de l'Instruction publique, t. II : Époques d'Ur, III^e Dynastie, et de Larsa. Paris, P. Geuthner, 1936. Petit in-f^o, 170 p., pl. 72-137 ; 11-16 ; C-D ; XIV-LIX. — Le premier volume, consacré aux menues trouvailles de la fouille, avait eu ce résultat scientifique, considérable, de retrouver la position des diverses couches de civilisations archaïques qu'on rencontre sur la plupart des sites. Elles existent à Tello comme ailleurs, mais on les avait jusqu'ici négligées. Par suite, c'était donner une date à certains des plus anciens monuments trouvés jadis à Tello, et entrés au Louvre à l'époque où ces périodes archaïques étaient mal connues, et où l'on n'avait pas idée des subdivisions qu'on y a établies depuis.

Dans le deuxième volume, qui vient de paraître, M. de Genouillac étudie les périodes de la III^e dynastie d'Ur et de Larsa, richement représentées sur le site. Il y décrit tour à tour la topographie de Lagash, l'architecture religieuse et civile, les coutumes funéraires, la sculpture, les figurines ; la glyptique, le travail des métaux, la céramique, forment autant de chapitres séparés, qui achèvent d'établir ce qu'on peut connaître de Lagash à la fin du III^e millénaire. Le volume, abondamment illustré et accompagné d'une vingtaine de planches de textes cunéiformes, fait grand honneur à M. de Genouillac, à qui il a été donné d'achever ainsi l'œuvre entreprise par de Sarzec, il y a près de soixante ans.

G. CONTENAU.

Francis W. Galpin, *The music of the Sumerians and their immediate successors, the Babylonians and Assyrians*, 1937, Cambridge, in-4°, de xvi-110 p. avec 12 pl. hors-texte. — L'auteur, qui est « canon emeritus » de la Cathédrale de Chelmsford, et Hon. Freeman of the Worshipful Company of Musicians, abordait, certes, le sujet en connaisseur. Spécialiste de l'étude des anciens instruments de musique en Angleterre, il n'a eu qu'à s'entourer des conseils et du concours des orientalistes anglais, comme il l'explique dans sa Préface, pour mener à bien sa nouvelle tâche¹.

Il faudrait, bien entendu, la compétence d'un musicologue pour juger l'œuvre présentée; nous en signalons le contenu. L'auteur examine d'abord les instruments à percussion du Vieil Orient, auto-phones et membranophones; puis il passe aux instruments à vent; aux instruments à cordes; il étudie la gamme, les clés, les notations. C'est ensuite qu'il apprécie la musique (chap. V). Musique sacrée des temples, qui ont eu leurs instrumentistes et leurs chorales: parfois, les artistes ont parodié ces orchestres, en y figurant les animaux; et l'on connaît en particulier, l'heureuse et persistante fortune du motif de l'âne musicien, conservé par l'art du Moyen Age: il nous est venu du pays de Sumer. Mais la musique instrumentale n'a pas servi seulement à l'usage liturgique; nous pouvons deviner aussi la musique populaire avec son accompagnement; nous pouvons assister à la création de l'hymne.

M. F. W. G. n'a pas seulement enquêté pour nous sur l'« orchestre de Nabuchodonozor ». Son dernier chapitre (VI) étudie ce que la connaissance des vieilles musiques orientales peut nous apprendre au sujet de l'origine des races: de la race sumérienne, p. ex. Il fait ainsi œuvre d'historien. — On trouvera dans l'illustration non seulement des textes — certains (pl. I) remontant à 2400 environ av. J.-C. — mais des figurations instructives: le banquet sumérien, avec orchestre et chorale, qui est représenté sur « l'étendard d'Ur » (British Museum); divers cylindres où apparaissent certains instruments de musique (pl. II), des bas-reliefs et figurines nous donnant même information (pl. III: cf. la clochette d'incantation, n° 9). Il y a aussi des représentations de flûtes et de joueurs de flûtes (pl. IV); de harpes et de harpistes (pl. V), de lyres et de luths (pl. VI). La lyre d'or du Cimetière royal, trouvée à Ur (pl. VII) et, qui est conservée à Bagdad, est étudiée en détail (pl. VII), par comparaison avec celle d'argent du British Museum (*ibid.*). Luths et psaltériens paraissent parfois actionnés par des animaux (pl. VIII), qu'Orphée aura peu de peine à enchanter. La planche IX reproduit, face et revers, la tablette d'Assur, avec notations, datée de 800 env. av. J.-C., qui est conservée aux Musées de Berlin.

En annexe (texte avec traduction et musique), la transcription en notes modernes, de l'Hymne sumérien sur la création de l'homme,

1. Les notes ont été reportées à la fin. A la fin, Index et glossaire.

qui remonte au II^e millénaire, et que soutenait un accompagnement de harpe. Il est mis sous l'invocation de la déesse Inanna, mère des dieux. Aux spécialistes de juger dans quelle mesure cette mélodie hymnique d'Asie a des rapports avec les hymnes Méditerranéens que nous connaissons, et a pu influencer la musique de l'Égypte, puis de l'Hellade.

Ch. P.

L. Delaporte, *Les Hittites*, in-8° de x + 371 p. ; 34 fig. au trait ; 3 cartes ; 4 pl. hors-texte, Paris, La Renaissance du Livre, 1936. — Les Hittites sont à l'honneur, une même année nous ayant dotés — à côté du livre de synthèse de M. L. Delaporte — des recherches plus discursives de E. Cavaignac sur *Le Problème hittite*, et des conclusions plus spéciales de M. G. Furlani, à propos de *La religione degli Hittiti*. Ces trois ouvrages quasi simultanés ne sont pas certes semblables, et l'on pourrait dire qu'ils se complètent assez heureusement, sur une question très importante. La collection H. Berr, *L'évolution de l'humanité*, devait déjà à M. L. Delaporte un exposé d'ensemble sur la *Mésopotamie*, paru en 1933, et dont il faut bien dire qu'après le copieux *Manuel d'archéologie orientale* du D^r Contenau, une revision partielle serait souhaitable. M. L. D. est d'ailleurs le meilleur ouvrier possible pour cette tâche, car son livre sur les Hittites montre assez, à nouveau, combien il se tient près, constamment, de tous les domaines de l'histoire et de l'archéologie orientales (cf. l'Introduction, avec une notice sur la récupération progressive de l'Empire oublié, les progrès de la reconnaissance archéologique sur le terrain, du déchiffrement des cartouches royaux, maintenant en partie connus). Depuis le temps où H. Garstang donnait à ses lecteurs anglais un aperçu précieux, mais assez sommaire, sur *The land of the Hittite*, l'exploration du pays a sensiblement progressé ; les découvertes mentionnées ici même récemment (*Rev. arch.*, 1937, II, p. 256) dans le Taurus ou à Boghaz-Keui, au Goluh-Dagh, en témoignent ; les descriptions du livre de M. D. aussi ; et on a grand plaisir à saluer en lui un de ceux qui ont contribué en France, par leurs voyages, par leurs fouilles, à accroître et préciser nos connaissances. On comparerait efficacement aux premières cartes de l'Empire hittite, depuis G. Perrot et H. Sayce, celles qui nous sont ici offertes. Quoiqu'incomplètes encore, malgré les efforts des missions américaines et autres, elles sont pleines d'enseignement (cf. cartes I, II, p. 40, p. 168, carte III, à la p. 344).

M. L. D. était compétent aussi pour parler (p. 302 sqq.) du problème linguistique. On trouvera dans son livre de justes vues sur la complexité que ce domaine comporte et sur l'état actuel du déchiffrement¹. Cet exposé, resté sommaire, ne dispensera pas d'ailleurs de lire, dans le volume de E. Cavaignac, tout ce qui, sous le nom d'*hittologie*, étudie non seulement le temps des hiéroglyphes, p. ex.,

1. Cf. aussi l'introduction du livre de Cavaignac, pour la question des cunéiformes.

mais les monuments de la tradition écrite et la langue. Entre 1200 et 700 environ, les textes qui ont été récupérés forment une série déjà riche, dont nous avons encore à espérer, avec les progrès de la méthode (cf. sur les résultats, E. Dhorme, *Syria*, 1933, p. 341 sqq.).

M. L. D. a exposé avec soin l'histoire des Hittites ; son chapitre II rassemble les données historiques, depuis l'état de l'Anatolie préhit-tite avant l'arrivée des Indo-Européens, jusqu'au morcellement, aux temps de la décadence de l'« Empire oublié ». Le tableau généalogique des rois de l'Ancien Empire (p. 67), et celui qui correspond à l'ère du Nouvel Empire (p. 166-167), constituent de précieuses mises au point¹. M. L. D. n'a pas procédé par monographies comme L. Cavaignac, qui détache p. ex. l'histoire de Souppilou-liouma, de Moursil, de Mouwatalli, d'Ourhi-Tésoub, de Hattousil, de Touthalija, d'Arnou-wanda. Mais comme lui, il marque les synchronismes avec l'histoire mésopotamienne et celle d'Égypte. On trouvera à sa place l'étude complète du célèbre traité entre Ramsès II et Hattousil III en 1278 av. J.-C., avec le texte traduit par les scribes égyptiens d'après la *tablette d'argent* envoyée au Pharaon. D'autres actes diplomatiques, matrimoniaux, sont signalés d'après les inscriptions d'Égypte. On serait tenté de regretter qu'il n'ait pas été donné plus de développement, après la période hittite proprement dite, au temps des morcellements qui divisèrent l'Empire au bénéfice des petits états de Commagène, de Cilicie, de Haute-Syrie, si fréquemment mentionnés dans les textes assyriens, depuis l'époque de la guerre de Troie. M. L. D. n'a cependant point oublié du moins les Néo-Hittites (p. 315 sqq.) dont relèvent tant de monuments mentionnés sur ses cartes. Il sera facile d'ajouter, pour la fin de la période d'unification, les exposés de M. E. Cavaignac, sur la *Tourmente cimmérienne et scythe*, sur *Iranien et Grecs*.

La deuxième partie (p. 169 sqq.) concerne les institutions, l'État et ses organisateurs, le droit public, le droit civil et le droit pénal, l'organisation économique. Les études des assyriologues et des juristes sur le code hittite sont bien utilisées dans leurs résultats essentiels, qui permettent de se faire une idée de l'organisation civile et pénale, en gros, pendant la seconde moitié du II^e millénaire. Les sanctions d'alors sont en général brutales, et il faut la comparaison avec les textes du Lévitique et du Deutéronome (cf. E. Cavaignac, *l. l.*) pour adoucir l'impression produite par tant de sévérité. Chez les Hittites, il y a eu atténuation, par substitution progressive, en certains cas, de la mise à mort de l'animal au sacrifice humain. Évolution qui ne sera pas perdue pour la Grèce, où le verbe *σπένδειν* est si proche du *shipant* hittite, comme on l'a remarqué (cf. G. Furlani, *l. l.*, et E. Dhorme, *RHR*, CXV, 1937, p. 242-244).

Sur la religion même, l'intérêt du travail d'ensemble de M. L. D. ne pouvait atteindre celui du livre plus spécial de G. Furlani, auquel

1. Pour l'époque de Moursil I^{er}, cf. Cavaignac, p. 24-25 (début du II^e millénaire.)

il faudra toujours se reporter. Sont étudiés assez sommairement, le panthéon, les mythes, les temples, leur personnel et leurs fêtes. Il y a un chapitre, trop rapide, sur les arts (p. 278); un autre sur les langues (hittite, louwite, hourrite, palaïte) et sur la littérature (p. 312).
Ch. P.

Siderski, *Quelques portraits de nos maîtres des études sémitiques*, 1937. — L'auteur, orientaliste distingué, a rassemblé là divers souvenirs personnels et autres, évoquant ainsi au passage, et souvent avec bonheur, les silhouettes de Renan, de Vogüé, Clermont Ganneau, Philippe Berger, Joseph Halévy. On lira cette plaquette pour y puiser le vif souvenir des maîtres d'un enseignement souvent divinatoire, dont la période archéologique actuelle a si bien justifié les prévisions et prouvé la valeur.
X.

C. A. Schaeffer, *Missions en Chypre* (1932-1935), xi + 163 p., 55 fig., 41 pl. hors-texte, 1937, in-4°, Publications de l'Académie des Inscriptions; Paris, Geuthner. — A la suite de sa cinquième campagne de fouilles à Ras-Shamra, M. Schaeffer a entrepris des recherches en Chypre et plus particulièrement à Enkomi, pour recueillir des documents de comparaison, essayer de découvrir la ville correspondant à la nécropole, et déterminer quelles avaient pu être les relations économiques entre la Syrie et la grande île adjacente, de l'époque néolithique à la fin de l'âge du Bronze : ce sont les fructueux résultats de ces enquêtes qu'expose l'ouvrage.

Le problème de l'existence du néolithique en Chypre¹ ne se pose plus aujourd'hui grâce aux découvertes de MM. Gjerstad et Dikaios², mais d'après les observations de M. S. sur le matériel exhumé, il faudrait abaisser quelque peu les dates proposées par ces archéologues. Le fait que la vaisselle de pierre trouvée à Pétra et Vounistri est manifestement copiée sur des modèles de céramique empêche ces deux habitats de remonter plus haut que le néolithique, cependant que les formes évoluées des armes et des outils, le décor schématisé des vases classent dans l'énéolithique les sites d'Alonia tôn Plakôn, Kythréa, Hagios Epiktitos et Erimi; du reste, la présence à Erimi d'un rhyton en terre rouge lustrée à bord noir (facture du Bronze Ancien) et d'un hameçon en cuivre, est le témoignage de la proximité de l'Age du métal.

1. On n'a pas encore trouvé de pré-néolithique, mais il doit en exister, suivant M. S., qui a noté deux abris sous roche, l'un près de Curium, l'autre à Hagios Epiktitos : l'exploration pourrait donner des résultats intéressants.

2. *Swedish Cyprus Exped.*, I, 1935; *Syria*, XVII, 1936, p. 356 : *La civilisation néolithique dans l'île de Chypre*, par P. Dikaios, article paru depuis l'impression du livre de M. S. Aux deux habitats néolithiques de Pétra et Vounistri, M. D. ajoute celui de Khirokitia, caractérisé par l'emploi de vaisselle en pierre, et à la surface duquel apparaît la céramique à engobe rouge incisée, poterie commune de la période suivante; d'autre part, il pense toujours que le site de Kythréa descend plus bas que celui d'Erimi, à cause de la disparition de la poterie peinte dans les périodes IV et V. (Cf. *SCE.*, I, p. 13-33).

La belle céramique peinte qui caractérise cette culture énéolithique¹, ornée de dessins géométriques et de motifs, *déjà stylisés*, d'origine florale, tracés en rouge ou brun foncé sur un engobe crème ou chamais, présente de grandes analogies, d'une part avec les diverses catégories de poteries peintes en usage à la même époque en Haute-Mésopotamie et en Syrie (niveau IV de Ras-Shamra), d'autre part avec la poterie peinte du Néolithique II de Thessalie. Tout ceci pose un certain nombre de problèmes non encore résolus, comme celui du sens de propagation des influences entre la Grèce et les régions syro-mésopotamiennes : la découverte dans les couches énéolithiques de Jéricho de vases peints à *faciès* thessalien, renforce une hypothèse nouvelle, selon laquelle les courants culturels viendraient du Nord, à l'encontre de ce qui est généralement admis. D'autre part, quelle peut être l'origine de cette céramique — nous ne la connaissons qu'à un stade déjà évolué — et pourquoi a-t-elle disparu si brusquement et si entièrement ? Les oscillations des influences extérieures sur une civilisation primitive et dénuée d'inspirations extérieures (?) ne suffisent pas à élucider ces divers problèmes qui ne pourront être repris qu'après de nouvelles découvertes.

C'est aussi à la suite de ses fouilles dans la nécropole de Vounoi, et par comparaison avec la stratigraphie du niveau III de Ras-Shamra, que M. S. a modifié la chronologie du Bronze Ancien, tout au moins quant à sa limite supérieure, qu'il ramène de 3.000 à 2.600 : Vounoi ignorant complètement la céramique peinte d'Erimi, un certain laps de temps doit s'être écoulé depuis la fin du IV^e millénaire, jalonné par des séries céramiques inconnues. Par contre, le fait que la poterie rouge lustrée à décor en relief cesse d'être en usage en Chypre avec le Bronze Ancien — à Ras-Shamra sous le niveau des monuments de la XII^e dynastie — fixe définitivement aux environs de 2.200 la limite inférieure de la période : cette chronologie abaissée est du reste en accord avec les dates proposées par M. Forsdyke pour les céramiques apparentées des Cyclades, et avec ce qu'indiquent les vases anthropomorphes d'Hissarlik II. Le matériel de terre-cuite² recueilli dans les tombes de Vounoi — vases décorés de groupes ou de figures humaines et animales, *kernoï*, idoles, « lieu de culte circulaire », cornes de taureau, colombes, simulacre de couteau — témoignages d'un culte très évolué, présente un intérêt considérable pour l'histoire des religions. Tout aussi importantes sont les conclusions de M. S. sur les *poignards chypriotes* : certaines de ces armes ayant manifestement servi de lances, il s'ensuit que la lance à soie a précédé la lance à douille, qui n'apparaît en Chypre comme à Ras-Shamra qu'au début du II^e millénaire ; en second lieu, l'étude comparée des exemplaires trouvés

1. Recueillie dans les huttes rondes à poteau central et foyer intérieur, dont l'agglomération constituait les villages énéolithiques, généralement situés à l'embouchure des cours d'eau.

2. P. DIKAIOS, *Syria*, XIII, 1932, p. 345, sur les cultes préhistoriques dans l'île de Chypre.

dans l'île avec ceux qui proviennent de Syrie ou d'Asie-Mineure montre que Chypre n'a pas exporté d'armes fabriquées, comme on le croyait jusqu'à l'enquête de M. Reinecke¹, mais qu'elle s'est contentée d'expédier son cuivre, sous forme de minerai brut dans les régions proches (Ras-Shamra), ou de lingots dans les pays lointains (cf. la correspondance du roi d'Alashia avec le Pharaon Aménophis IV, lettres 33-37 et 40.)

A la période suivante, la céramique bichrome de Miléa, à décor géométrique mêlé de motifs naturalistes, pose un problème curieux : son centre de diffusion paraît être la Syrie du Nord (on en a trouvé aussi à Ras-Shamra aux ^{xvi}^e et ^{xv}^e s.); mais par son origine, elle se rattache étroitement aux céramiques peintes des ^{IV}^e et ^{III}^e millénaires, dont le domaine s'étendait du Golfe persique aux rives de la Méditerranée. Cette brève résurrection après un *salto mortale* de 1.500 ans, suivant M. S., s'explique par les variations du commerce égyptien, qui subit une éclipse au moment de l'invasion des Hyksos. Du reste les mouvements de ces Peuples-Pasteurs ont eu d'autres répercussions sur Chypre, et par exemple, ils ne sont pas étrangers à la construction de la forteresse de Nitovikla, à l'exode de la population de Paleoskoutela ; de même, leur disparition marquera le début de la grande prospérité d'Enkomi.

C'est dans la région des plus anciennes tombes d'Enkomi que M. S. a retrouvé un quartier de la ville correspondant à la nécropole, ville vainement cherchée par les Missions anglaise et suédoise : sa fondation, à en juger par les documents de céramique, remonte au moins au début du ^{II}^e millénaire, et elle ne cessera d'être habitée qu'à la fin du Chypriote Récent. Un seul édifice a été entièrement dégagé, c'est la « Maison des bronzes », où il y a eu plusieurs remaniements et qui fut longuement utilisée du ^{xiv}^e au ^{xii}^e s. Elle a été ainsi nommée par suite de la découverte, dans une cachette, d'ustensiles en bronze non utilisés, qui rappellent le dépôt d'armes de la première campagne, à Ras-Shamra ; de même son architecture en pierres de taille à bossage peu saillant sur la première assise s'est retrouvée dans des constructions d'Ougarit. Près de là, une fonderie de bronze dont l'emplacement est marqué par un amoncellement de scories cuprifères évoque le principal facteur de la prospérité de cette cité, qui ne paraît pas avoir été fortement touchée par l'invasion des Peuples de la Mer quand fut ruinée sa voisine ; cependant de nouvelles coutumes funéraires, l'apparition de la céramique dite sub-mycénienne, une plus grande abondance d'ivoire, sont les indices d'une transformation culturelle, renforcée par l'apport d'éléments étrangers de caractère hellénique, rapidement assimilés.

M. S. semble bien avoir résolu le problème de la céramique mycénienne (dite levanto-helladique) en Chypre, par ses observations sur l'argile et la peinture des vases, ainsi que par la découverte des mar-

1. Cf. *Congrès préhistorique de France*, II^e session, Périgueux, 1934, Paris, 1935 : *Nouvelles archéologiques de Chypre*, par M. SCHAEFFER.

ques de fabrication. On sait que l'île fut brusquement soumise au début du xiv^e s. à une forte importation de céramique mycénienne, en rapport avec l'expansion achéenne qui suivit la destruction des palais crétois : importation qui fit une sérieuse concurrence à la fabrication indigène ; mais désormais, il paraît certain que celle-ci réagit vigoureusement au $xiii^e$ s., se mit à copier les modèles étrangers, grâce peut-être aux enseignements d'artisans mycéniens venus s'installer en Chypre, et multiplia même sa production au point d'exporter de telles imitations en Syrie et jusqu'en Égypte. Une preuve de cette fabrication est fournie par la découverte de marques de potiers, appartenant à l'alphabet égéo-chypriote, tracées avant la cuisson en peinture rouge, et que M. S. a découvertes sur des vases de Chypre, de Ras-Shamra, de Tell-Abou-Hawam et de Kahun, sur des exemplaires des Musées de Nicosie et de Rhodes, du Louvre, du British Museum, et probablement du Metropolitan Museum de New-York. Parallèlement, l'importation de céramique mycénienne continua jusqu'au xii^e s., vaisselle peut-être fabriquée pour Chypre dans des ateliers comme celui, récemment découvert, de Berbati près de Mycènes.

Ainsi donc, des correspondances chronologiques s'établissent entre Ras-Shamra et l'île voisine, depuis l'époque néolithique jusqu'à la fin de l'âge du Bronze, et plus particulièrement depuis le II^e millénaire. Tant que les fouilles d'Enkomi n'auront pas été poussées dans ce sens, il n'est pas possible de savoir si la ville d'Ougarit s'est développée par suite de la présence sur la côte voisine d'un habitat préhistorique, ou inversement. Mais si, à l'origine de la prospérité d'Enkomi, il y a probablement un groupe d'immigrants syriens (tombe 11, $xviii^e$ - $xvii^e$ s.), les courants commerciaux se déplacèrent rapidement dès le $xvii^e$ s. Au $xiii^e$ s., l'île dont Enkomi était devenue le grand *emporium*, se ferma aux importations méridionales et inonda au contraire de ses produits le continent syrien, en même temps que des marchands chypriotes s'installaient à Ougarit, dans le quartier du Port. La découverte du fer amena la déchéance économique des deux cités, mais tel était le besoin d'un centre commercial dans cette région qu'à Enkomi succédaient rapidement Salamis, face à Leukos-Limen, puis Famagouste et Lattaquié, des siècles plus tard.

Simone BESQUES.

The Metropolitan Museum of art Papers, published occasionally by The Metropolitan Museum of art, New-York, in-4° : 1) **H. E. Winlock**, *The temple of Ramesses I at Abydos*, n° 5, juillet 1937, 20 p., 5 pl. ; 2) **G. M. A. Richter**, *Etruscan terracotta warriors in the Metropolitan Museum*, n° 6, juillet 1937, 18 p., 24 pl. — La série des *Papers* du Musée de New-York avait été temporairement interrompue, depuis 1923, après la publication du 1^{er} vol., part II. Elle vient d'être reprise en 1937, mais sous une forme un peu modifiée ; désormais, l'idée de volumes divisés en parties a été abandonnée ; il ne sera plus publié que des fascicules « occasionnels », pourvus de numéros, comme on voit.

Le travail de M. H. E. Winlock, directeur général du Metropolitan

Museum, forme, avec le n° 5, qui lui a été attribué, la suite d'un *Rapport sur les sculptures d'Abydos*, publié en 1921, sous le titre : *Bas-reliefs from the Temple of Ramesses I, at Abydos (Papers, I, 1)*. Il s'agit de la décoration sculptée d'un édifice, fortuitement repéré par les indigènes dès 1910, reconnu par le Service des Antiquités en 1925, et en partie exploré alors par Gust. Lefebvre, qui découvrit la stèle de la dédicace. Le temple de Ramsès I^{er} est situé entre ceux de Sêti I^{er} et de Ramsès II, le temple de Sêti étant de beaucoup le plus vaste (fig. 1, p. 9). Le temple de Ramsès I^{er} a dû être commencé après la mort du Pharaon en 1318 et par son descendant. La mission américaine a achevé le dégagement à partir de 1927 ; le fascicule donne les renseignements attendus sur l'histoire de la découverte, sur le culte, les inscriptions, les reliefs, que des dessins au trait, fort soignés, d'après les lavis de N. de G. Davies, font connaître.

La publication de Miss G. M. A. Richter est consacrée à trois très importants documents de la plastique en terre-cuite étrusque, déjà sommairement signalés en 1933, dans le *Bull. of Metropol. Museum*, XXVIII, 1933, p. 29 sqq., au moment où ils entrèrent dans les collections. Ce sont d'abord deux statues de guerrier : l'un, de l'Italie centrale, en attaque et trapu, haut de 2 m. 44 (avec le cimier) ; l'autre de proportions plus allongées, et immobilisé en une pose frontale (haut., 2 m. 02) ; il y a, en outre, une tête colossale (haut., 1 m. 397!) d'une troisième statue. Ces œuvres sont de la fin du vi^e ou du début du v^e s. Miss G. M. A. Richter, qui les a étudiées avec un soin parfait et très en détail (une note de Ch. F. Binns, technicien céramiste, est annexée, sur la structure du guerrier en attaque, reconstruit, et sur sa technique), ne manque pas de relever le rang qu'a pris la plastique en argile étrusque depuis les découvertes de Veii ; elle insiste aussi justement sur le caractère *local*, rude et animé, montrant bien la différence avec les petits bronzes grecs archaïques, et les types de Zeus tonnants qu'on pourrait comparer. La tête isolée (pl. XV-XVIII) était celle d'un troisième guerrier, barbu mais sans moustache, coiffé d'un casque corinthien, et de taille gigantesque. Elle doit avoir été l'œuvre de l'artiste qui a fait le guerrier en attaque. La statue entière — un Mars ? — aurait mesuré environ 5 m. 33 assise, ou 7 m. 01 debout ; elle évoque ces colosses divins étrusques que Pliny voyait encore en son temps (*Nat. hist.*, XXXIV, 43). L'ensemble de ces trouvailles doit provenir d'un même temple, où il y aurait eu une statue de culte gigantesque du dieu guerrier, et des offrandes de combattants.

Ch. P.

Winifred Lamb, *Excavations at Thermi in Lesbos*, Cambridge, University Press, 1936, in-4° ; xii + 226 p., 50 pl., 7 pl., 61 fig. — Les Achéens, pendant la guerre de Troie, s'en allaient piller les îles de la côte anatolienne. Il pouvait paraître intéressant de suivre, à distance, leurs traces, ce qu'a fait Miss W. Lamb à Lesbos. De là le livre.

Ce rapport de fouilles, très bien présenté par une jeune archéologue anglaise qui avait fait ses apprentissages en Grèce sous l'excellente

direction de MM. A. J. B. Wace et C. W. Blegen, pourra être donné, malgré son austérité, en modèle. Non seulement les observations stratigraphiques et techniques y sont exposées avec un soin parfait, mais les plans, les photographies, très réussis, ne laissent à peu près rien sans éclaircissement.

Le résultat le plus intéressant des recherches conduites par Miss W. Lamb a été de nous révéler à Lesbos une culture dérivée d'Asie, mais peu à peu indépendante de tendances anatoliennes, et qui est déjà bien développée p. ex., pour l'architecture et surtout la métallurgie, à l'époque de Thermi I^{er}. En ce domaine, les Thermiotes se suffisaient à eux-mêmes. On peut suivre aussi sur place le développement continu de la céramique, depuis 3.000 av. J.-C. Les apports cycladiques qu'on peut constater à Thermi I^{er}-III (bols de marbre) donnent la preuve, accessoirement, qu'il y avait déjà à cette époque une civilisation cycladique, dont on pourra ainsi étendre dans le passé le développement. Les recherches de Schliemann faisaient bien deviner l'importance de la culture anatolienne, mais elles laissaient des points obscurs, faute de fouilles portant sur de grandes nécropoles. A Thermi, on a exploré sur 3.500 mq. une succession d'habitats de l'âge du bronze, dont l'histoire reconstituée est d'un intérêt scientifique capital. Les cinq villes successives de l'« Ancien âge du bronze » révèlent leur civilisation avec des résultats comparables à ceux qu'avait donnés, pour le M. A., les fouilles de Mocholes et de Palaokastro. On remarque les différences progressives avec Hissarlik II : les types développés *b* et *c* d'Hissarlik étant ici absents, et les documents qu'on trouve communément en Troade au M. R. III n'étant à Lesbos que sporadiques. Les parallélismes de la céramique d'une part entre Thermi III à V (phases B et C), et Hissarlik I et II *a*, par ailleurs, font rejeter l'idée d'une interruption de la vie dans la région à l'époque d'Hissarlik II *b*. Le fait que certains types céramiques, comme le gobelet à deux anses, sont représentés à la fois à Orchomène d'une part, à Ališhar de l'autre, indiquait d'ailleurs que le site de Thermi avait bien dû être occupé dans le même temps. — Il y a eu grande abondance de foyers. Les *bothroi* apparaissent à Thermi dans la période III *a* ; les antécédents du *megaron* peuvent être remarqués à partir de la V^e ville, qui était certainement fortifiée. On a recueilli des renseignements intéressants sur l'armement (hachès de guerre). Miss W. Lamb a divisé la céramique en trois séries (A = habitats I et II, B = III et IV, C = IV *b* et V). Pour chaque série est donnée une étude analytique et un catalogue des trouvailles. On peut examiner désormais les productions parallèles de l'Anatolie et de l'Égée : D'abord (A, B) les rapports s'établissent avec les nécropoles de Yortan et d'Hissarlik. Ce sont seulement des types *développés* — des cruches comme 207, 253, les saucières à bec, etc. — qui trouvent des parallèles avec les céramiques de la Grèce continentale et de la Macédoine. On voit donc dans quel sens se sont orientées les relations entre l'Asie et l'Europe balkanique, et le témoignage apporté par ces fouilles nouvelles est précieux.

Les objets métalliques, les armes et figurines de pierre, puis

d'os, les terres-cuites, tout a été inventorié minutieusement. P. 108 sqq. un historique du site, avec étude de la chronologie des habitats, est soumis à l'appréciation du lecteur; l'auteur discute là les dates de Åberg et les théories de Frankfort. Ses conclusions sont conformes à la chronologie égéenne traditionnelle : Thermi I-II représentent la période 3200-3000, ou 3100-2900 ; Thermi III *a* et *b* se placeraient de 3000 à 2800, ou de 2900-2700, si l'on adopte le système *court*. Pour Thermi IV et V, il faut penser à la période 2400-2350. Le site a été abandonné à la fin de l'ancien Age du bronze, mais réoccupé sans doute dans le Moyen Age du bronze. La fin de Thermi vers 1200 s'accorde bien avec les traditions concernant le pillage insulaire par Achille, et, dans le temps, avec le début de la guerre de Troie.

Ch. P.

D. M. Robinson, *Pindar, A poet of eternal ideas*, *The Johns Hopkins University Studies in archaeology*, n° 21 ; Baltimore, The Johns Hopkins press, 1936, in-8°, vii + 118 p. — Pindare — dont les œuvres ne sont pas seulement musicale, mais enseignement — faisait grande impression sur les Romains sportifs par son élévation, et l'on connaît assez l'ode où Horace compare à l'imprudent Icare le poète qui voudrait trop l'imiter : « *vitreo daturus nomina ponto*. » Pindare n'en a pas moins, et pour cela peut-être, fait école chez les lyriques postérieurs, qui ne craignaient pas les chutes. Nous avons, hélas, un Lebrun-Pindare, et combien d'autres ! L'Angleterre a eu Milton. La Bibliothèque d'Harvard possède une édition avec notes (interlignes) et *Marginalia* qui est intéressante pour l'étude du poète. M. D. M. Robinson a voulu faire connaître mieux aux Américains le grand artiste thébain, et il s'y est employé en 1935 au travers de deux conférences, vivantes, agréables à lire, un peu rapides, qu'il a réunies en volume et développées ici.

Après avoir rappelé ce que nous savons de la vie de Pindare, et de son influence sur la littérature antique, M. D. M. R., passant aux modernes, cite éditions et essais, nomme et étudie principalement Milton, Boileau, Voltaire, Landor (!), mais aussi beaucoup d'autres ; il rappelle au passage Ronsard et d'Annunzio, ce qui montre que le brillant causeur de la *Philological Association* connaît, et a pu faire connaître à ses auditeurs, les littératures classiques européennes et non seulement celle de l'Angleterre. Il y a malheureusement parfois un ordre complexe, un peu déroutant, dans ces évocations ; et l'on pourrait croire ainsi que l'auteur place Voltaire avant Boileau. Puis, le livre examine le contenu moral et religieux des Olympiques, des Pythiques, des Néméennes, des Isthmiques, prenant les pièces une à une, sans oublier les fragments ; il conclut sur la haute valeur de l'enseignement pindarique.

De tous ces rappels du poète — et de la comparaison souvent amusante, qu'on voit faire avec les imitations plus ou moins habiles de ses admirateurs, en tous pays — sort un exposé brillant, plus encore que nourri. Un archéologue a-t-il le droit de rappeler à

M. D. M. R., archéologue lui-même, que son lecteur eût aimé peut-être le voir sortir parfois un peu plus du domaine littéraire pour comparer l'inspiration de la poésie pindarique avec celle des arts plastiques contemporains de Grèce : ceux des grands sanctuaires notamment, pour lesquels Pindare a beaucoup travaillé. Mais l'auteur répondra sans doute qu'il eût fallu, pour aborder ce point de vue, faire au moins une troisième conférence !

Ch. P.

Union académique internationale : Corpus vasorum antiquorum, 1935-1937 : POLOGNE, sous la direction d'**Edmund Bulanda**, Gebethner et Wolf, Varsovie-Cracovie, 1935-1936 ; *Collections de Cracovie*, par **Kazimiers Bulaś**, fasc. 2, 40 p. et 42 pl. (avers seulement) ; *Collections diverses* (Varsovie, Wilanów, Poznan, Wilno, etc.), par **Ed. Bulanda** et **K. Bulas**, 97 p. et 33 pl. (avers seulement) — FRANCE, fasc. 13, *Mus. nat. de Sévres*, par Mme **M. Massoul**, Champion, Paris ; 163 p., 63 pl. (recto et verso). — DANEMARK, sous la direction de **Chr. Blinkenberg** : *Copenhague, Mus. national*, fasc. 5, par **Chr. Blinkenberg** et **Friis Johansen** ; Levin et Munksgaard, Copenhague, et Champion, Paris ; texte en français, 30 p. (151-180), 38 pl. (193-231). — BELGIQUE, *Bruxelles, Musées royaux d'art et d'histoire, Cinquantenaire*, fasc. II, par **F. Mayence** et **V. Verhoogen**, Musées royaux (patrimoine des Musées), Bruxelles ; texte en français, en fascicules non paginés dans l'ensemble ; 29 feuilles de planches, imprimées au recto et au verso, sauf exception. — ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE, *United States of America*, fasc. 5 : *University of California*, fasc. 1, par **H. R. W. Smith**, Harvard University Press, Cambridge Mass., 1936, texte en anglais, 60 p., 62 pl. gravées recto et verso ; fasc. VI : *The Robinson Collection, Baltimore, Md.*, fasc. 2, par **D. M. Robinson** et **Sarah Elisabeth Freeman**, Harvard University Press, Cambridge Mass., 1937 ; texte en anglais, 38 p., 11 pl., certaines doublées, voire triplées en couleurs. — Malgré une période fort dure pour les travaux d'érudition et d'édition, l'énumération de ces sept fascicules du CVA, parus entre autres de 1935 à 1937¹, montre assez éloquemment ici que, depuis la mort du regretté Ed. Pottier, la tâche si justement confiée à M. A. Merlin s'est continuée avec persévérance. On a plaisir ici à remercier celui qui a assumé, en un moment assez critique, le devoir de prolonger l'œuvre entreprise par l'Union académique internationale.

Le *Corpus vas. ant.* reflète en quelque sorte, sur les flancs lustrés de ses vases et dans ses textes polyglottes, les diversités des organisations locales et des éruditions nationales. C'est une curieuse observation à faire que de remarquer certaines différences de présentation et d'aspect des fascicules : les uns datés sur la couverture, les autres sans date apparente ; les uns courts, les autres plus copieux ; on serait tenté de trouver en quelques lieux de l'indigence ; à d'autres, presque

1. Tous les fascicules récents n'ont pas été envoyés à la Revue, notamment celui de M. G. Jacopi, *Mus. arch. dello Spedale di Cavalieri di Rodi*, 1936.

de l'excès. Les reproductions sont à des échelles très variables. Les couvertures ont un air de famille ; encore ne s'astreignent-elles pas à être toutes semblables en leur présentation, même étant accepté le changement de la vignette : les dimensions des titres, leurs rapports, leurs encreages, évitent l'impression de monotonie. Et la qualité même des cordons de fermeture des cartonnages varie beaucoup.

Espérons qu'on usera d'indulgence pour les menues indépendances des œuvres de cette Union académique — qui ressemble un peu à une Société des nations — là où l'uniforme et l'uniformité sont plus à la mode, et où il n'est pas permis par exemple, à une troupe, de lever le bras ou le pied trop individuellement. Il y a du moins certaines conventions générales du *Corpus vasorum* qui gagneraient à être adoptées généralement, parce que commodas : celle d'enfermer, par exemple, les textes dans un fascicule broché ; et, disons-le aussi, pour les figures, celle de ne pas imprimer deux planches sur chaque cartonnage, verso et recto. Mais le temps est-il favorable pour ces vœux de magnificence ?

Ne souhaiterait-on pas aussi la pagination générale des textes, l'unification du système des références bibliographiques, plus ou moins développées selon les fascicules ? Et l'adoption d'une qualité de papier partout comparable à celle des fascicules américains ?

Le 2^e fascicule polonais, écrit en français comme le suivant, paye une dette de reconnaissance liminaire à Ed. Pottier, qui n'a pu voir et revoir que les quatre premières feuilles du texte. Avec le troisième et dernier fascicule, la Pologne a maintenant achevé sa tâche, car il ne restait — les collections de Goluchow et de Cracovie étant connues — que les vases antiques dispersés ici ou là ; ils sont publiés dans le 3^e fascicule que termine un index général.

Il y a ici (2^e fasc.), avec une notice historique sommaire sur les collections : les vases du Mus. Czartoryski, déjà connus grâce à P. Bienkowski (lécythes) et à M. J. D. Beazley (vases attiques à fig. rouges) ; les vases de l'Université, en partie déjà étudiés aussi ; les vases du Mus. archéol. de l'Académie polonaise et ceux du Musée technique et industriel. Notons au Musée Czartoryski, pl. 10, 6, le curieux lécythe à figures rouges où une femme aux mains *cachées par les manches* officie devant un Dionysos pilier, représenté par sa draperie le long d'une colonne. Est-il sûr que l'hydrie de la pl. 18, 1 *a-c*, ait pour sujet l'Enlèvement d'Orithyie par Borée ? J'y verrais plutôt un autre enlèvement, plus *oriental* ; il n'y a aucune preuve pour l'interprétation de Bienkowski, reprise. Dans la Collection de l'Université, il eût fallu faire noter que la nymphe surprise par quatre silènes, sur un cratère campaniforme (pl. 9, 2), a le type et la pose de l'Aphrodite de Doidalsès. La collection de Wilno (Soc. des Amis des Sciences), notamment, contenait un plat à poissons (3^e fasc., pl. II, n^o 4), qui a échappé à l'étude récente de M. L. Lacroix, sur la *Faune marine*.

Le fascicule consacré en France au Musée de Sèvres, par Mme M. Massoul, est un des plus copieux de tous ceux qui ont paru jusqu'à ce jour. Un bref avant-propos d'Ed. Pottier rappelle la façon dont a été conçu et organisé ce musée d'études, annexé à notre manufacture

nationale, fondation de Louis XV. Le nom de Brongniart est inséparable du fonds principal de la collection, qui reçoit ici pour la première fois la publication soignée dont elle était digne. Le musée de Sèvres a dû aussi à Vivant Denon, grand évergète du Musée de Compiègne, et dont la Préface décrit les voyages (pour Vivant Denon et l'Égypte, l'ouvrage de J. M. Carré, sur les *Voy. français*, eût dû être mentionné). Mme Massoul n'a laissé échapper aucun des autres noms qui méritaient d'être rappelés. Le catalogue est dressé avec minutie technique et prudence ; il y a de bonnes bibliographies et des *Indices*.

Il y a, au Mus. de Copenhague, un dispositif avantageux, qui — l'ensemble de la collection étant constitué de façon définitive — permet de publier sans interruption tous les vases appartenant à une même catégorie géographique. Les quatre précédents fascicules nous avaient aussi menés d'Orient en Chypre, puis en Grèce, puis en Sicile et Sardaigne, puis en Italie pour les séries des âges du Bronze et du Fer (premier âge). On trouve cette fois-ci publiés d'intéressants documents falisques et proto-étrusques, diverses poteries de l'Étrurie, les vases apuliens de style géométrique et les fabrications dérivées, les vases campaniens à figures noires, et ceux apparentés, de l'Italie méridionale. Ce classement évite l'impression de dépaysement trop rapide, et permet des comparaisons utiles. Le plat dit « à asperges », de la pl. 216, est-il bien un légumier, et de cette sorte ? Dans les séries étrusques, on notera les types de canopes et les types plastiques d'applique (pl. 209, 210, 215, etc.), dont certains relèvent des études de M. G. Hanfmann ; pour les fragments de bords de vases à décor estampé (pl. 225, 4-5) qui proviennent de Girgenti, il eût fallu renvoyer à l'*Agrigento* de M. P. Marconi, où les types similaires sont étudiés.

Il y a, dans la Collection bruxelloise publiée (fonds Ravenstein, surtout), de magnifiques pièces, dont on pourrait être tenté de trouver parfois les reproductions un peu trop réduites ; il n'est pas très facile de se reporter au texte, encore moins de citer, soit les planches, soit les descriptions. Ça et là, heureusement, sont donnés de très bons détails agrandis, qui dédommagent des investigations à la loupe.

Les fascicules américains parus en 1936-1937 donnent l'impression d'avoir bénéficié des plus larges moyens de préparation. L'illustration y est présentée, en tout cas, plus en détail qu'ailleurs. Dans la Collection de l'Université de Californie, on notera un vase béotien de la série du Cabirion, à fig. noires (pl. XII), et beaucoup de belles pièces de l'art attique. P. 30-31, et pl. XX, XXII, *a*, on modifiera ce qui est dit de la prétendue « *Ménade* » sur un taureau : il vaudrait mieux voir sur ces figures, « pendants » du Dionysos au taureau, les représentations d'une Déméter, parèdre attendue du dieu (cf. P. De la Coste-Messelière, *Au Musée de Delphes*, p. 156 sqq.). Sur la péliké de la pl. XLIII, 1 *b*, il est bien difficile de ne pas reconnaître une allusion à la rencontre de Marsyas et d'Athéna, prise à une période de l'épisode immédiatement antérieure à celle du groupe myronien : la déesse joue encore, quand le Satyre arrive déjà en glissant, oblique, avec le mouvement de bras qu'il a exactement

sur l'œnochoé de Vari, pour laquelle le rappel aurait dû être fait (la position des jambes diffère). Pl. XLVII-XLVIII, la très précieuse hydrie de la mort de Sémélé, avec la Première naissance de Dionysos, dans le style du peintre de Meidias, retient l'attention. L'Hermès emportant d'un vif mouvement le nouveau-né est conçu et traité dans le style des monnaies arcadiennes qu'on utilise pour l'explication du célèbre groupe d'Olympie. Le rapprochement devra être fait (cf. p. 49). La figure appelée « *Iris* » rappellera le « *Thanatos* » de la Colonne sculptée d'Éphèse (Retour d'Alceste ?)¹ : ce qui est dit par rapprochement avec les peintures de la Villa Item à Pompeï suscite bien des réserves, mais attendons l'article promis par H. R. W. Smith².

La Collection de M. D. M. Robinson à Baltimore est celle qui a été présentée avec le plus de luxe ; il n'y a pas moins de six planches en couleurs : pour le lycine barbu du cratère à colonnettes de la pl. XXVIII (cf. XXVIII a), qui serait (p. 24) un officiant des Skirophories, habillé en femme ; pour l'hydrie de la pl. XXXIV ; pour la magnifique hydrie dionysiaque de la pl. XXXVI, XXXVII (cf. XXXVII a) ; pour le lébès gamikos à figures rouges de la pl. LI (cf. pl. LI a-b-c). Toutes ces pièces de choix et d'autres viennent du cimetière de Vari en Attique, qui reste toujours exploité plus ou moins clandestinement, au grand dommage de nos études. Il y a dans la Collection Robinson maints autres documents très intéressants : la coupe du petit héros (Hyacinthos ?) assis sur un cygne (pl. IV), le médaillon avec deux figures de guerriers — un Asiatique et un Grec — le médaillon de la pl. XI évoquant, en leur course dansante, les Néréides (?) de la nouvelle métope du v^e s. exhumée dans l'héroon du Silaris ; l'épisme du bouclier visible du guerrier *adapte* en « *Gorgoneion* » la tête du loup de l'Orcus. Très curieux aussi le « *Thrace* » armé d'une pelta et vêtu de l'*himation* « *pyrgotos* », sur la coupe à figures rouges de la pl. X. Le personnage de la pl. XXIII, 2, porte un casque de pugiliste, dont il est utile de trouver ici la représentation peinte. On notera le Silène prisonnier de Midas, sur la pl. XXX, la Ménade coiffée de serpents (pl. XLVI, 1) ; le meurtre d'Orphée, et la lampadédrobie du cratère en cloche de la pl. XLVII, 1-2 ; etc.

Pour la signature de Polygnotos I^{er} sur le skyphos de la pl. XLI, cf. la discussion des p. 30-31. La cylix, pl. III, 2, est au nom de Phintias.

Ch. P.

C. H. E. Haspels, *Attic black-figured lekythoi, École française d'Athènes. Travaux et mémoires publiés par les... membres étrangers de l'Ecole*, fasc. IV, Paris, E. de Boccard, 1936, gr. in-4°; texte : x + 407 p. ;

1. Est-ce bien là le sujet ? Et si l'on attend partout des thèmes en relation avec les légendes locales ou les dieux du temple, n'y a-t-il pas, là aussi, à reconnaître un *anodos* de Sémélé ? Dionysos était père de l'Éphésia.

2. Contre la théorie de la flagellation (Villa Item), dite « à la mode », cf. déjà mon étude sur la prière funéraire, *RHR.*, CXIV, 1936, p. 136 sqq.

album de 54 pl. phototypiques. — Voici, sauf erreur ou omission, le premier livre scientifique, de main féminine, que l'École française d'Athènes ait accepté dans ses collections. Il est piquant qu'il paraisse en langue anglaise, portant ainsi témoignage, d'emblée, de la libéralité de notre Mission archéologique en Grèce. Les deux importants volumes de Mlle Haspels, texte et planches, concernent les lécythes attiques à figures noires, dont la production commence au VI^e s., avec deux types, l'un à base plate et goulot renflé, influencé par l'alabastre de Corinthe (groupe Payne-Dejanire), et l'autre caractérisé par le développement de l'épaule, distinguée de la panse, et qui est appelé ici « shoulder-lekythos ». La fabrication a pu être suivie ainsi, depuis 540 environ, jusque fort avant dans le V^e s. ; elle témoigne — comme il arrive par ailleurs pour les amphores panathénaïques — de la longue résistance — jusque vers 450 ! — offerte par les partisans de l'ancienne technique à la vogue des figures rouges, apparues postérieurement. Il existe, d'ailleurs, des lécythes à figures rouges ; mais leur rang dans les séries céramiques d'Attique paraît bien moindre ; leur intérêt reste secondaire. Or, les lécythes attiques à figures noires, les plus instructifs, n'avaient encore fait l'objet d'aucun ouvrage d'ensemble, Fairbanks s'étant seulement occupé de ceux où les figures se détachent sur un fond clair (*Athenian white lekythoi*).

Mlle C. H. E. Haspels avait été amenée, pour sa thèse récemment soutenue à l'Université d'Utrecht (*Bijdrage tot de studie van Attisch Zwartfigurig*, 1935, 117 p., in-8°) à classer tout le matériel, chronologiquement. N'ayant pas pu illustrer à son gré cette thèse, ni même lui donner toutes les conclusions d'ensemble attendues, l'auteur a voulu profiter de son passage par l'École d'Athènes, et de son travail, voire des enquêtes muséographiques auxquelles il avait donné lieu, pour établir l'exposé complémentaire, avec catalogue, que nous avons ici. Avec beaucoup de soin, elle a examiné les groupes, depuis le *shoulder-lekythos* qui persiste jusqu'aux environs de 530 ; elle a suivi toute l'évolution des formes, déterminant l'adoption du modèle cylindrique qui sera celui des lécythes funéraires. On doit aussi à ce bon livre de fixer un certain nombre de personnalités d'artistes, à la manière hardie et souvent convaincante de M. J. D. Beazley, à qui l'ouvrage — œuvre d'une ancienne étudiante d'Oxford — est dédié.

Les appendices consacrés à des études de détail, si minutieuses, ont presque autant d'importance que la moitié du texte. On ne s'en étonnera guère. Les indices sont copieux. Le travail est d'un bout à l'autre d'une probité minutieuse, et les 54 planches — photographiques — souvent d'après des clichés de l'auteur — présentées soigneusement, nous donnent une idée excellente de toute cette série céramique. La tâche était vaste et difficile ; on en aura l'impression en notant que Mlle Haspels aboutit à signaler ici et classer 1.448 pièces (il ne s'agit pas seulement de lécythes, au vrai) ; encore que divers lécythes mêmes soient restés hors de ses groupements, comme elle le dit elle-même.

Vers 500, le lécythe à corps cylindrique progressivement aminci a cédé la place au lécythe à corps plus ou moins droit implanté sur

un pied étroit, par l'intermédiaire d'une petite cupule. C'est la période d'apogée du décor figuré, qui avait gagné le maximum de place disponible. Le fond clair est mis alors lui-même aussi en usage (par le Peintre d'Edinburgh, nous dit-on), et il deviendra le soutien du décor en noir jusqu'en 450. Ce n'est plus, au delà, que la production industrielle qui a utilisé les figures noires.

Une des constatations initiales qu'on peut faire à l'aide du travail très complet de Mlle Haspels, c'est que le lécythe, sur lequel on connaît la théorie de M. L. J. Elferink (*Lekythos*, 1934) n'a été funéraire, d'abord, ni par son emploi, ni par sa décoration. On serait ainsi plus à l'aise pour le faire dériver du rhyton.

Quoi qu'il en soit de ses origines, il a été volontiers consacré *dans les temples*, ce que la découverte du trésor de l'Héræon délien était venue établir dès 1911. Le choix des sujets attesterait une fois de plus l'extrême libéralité de l'inspiration, qui va des thèmes divins, héroïques (cycles d'Héraclès, de Thésée, de Persée, de Pélée, d'Œdipe), à des épisodes mis en rapport avec la religion la plus populaire : d'autant qu'il s'agit ici, d'une fabrication destinée au grand public (nous savons le modique prix d'un lécythe au temps de Périclès)¹.

Que nous apprennent les sujets ? Négativement ceci, d'abord, qu'il ne faut guère chercher dans les séries à figures noires la préparation des thèmes proprement funéraires : ceux des lécythes à fond clair et à décor polychrome. On pourrait du moins compter, dans cette sorte d'imagerie — avec quelques scènes d'offrande au tombeau (pl. 51, 2, pl. 52, 1) — les mises à mort de prisonniers (Hector et autres), qui appartiennent moins peut-être à la tradition épique qu'au cycle des jeux et sacrifices funéraires : cf. pour les vases polychromes, le lécythe de Gaggera, Sélionte (Sacrifice d'Iphigénie), et autres. Un sujet tout à fait curieux, dans la série que l'élève de M. Beazley attribue au *Peintre de la Sorcière*, représente une scène d'immersion de captifs ou de condamnés : pl. 50, 1.

Parmi les thèmes intéressant la religion populaire, il faut signaler surtout, avec les épisodes de sorcellerie (ci-dessus), les scènes dionysiaques — ébats et vengeances (pl. 49) de satyres² — et les savoureuses représentations du Lever du jour (pl. 32, 1). Nous apprenons l'existence d'un *Peintre de l'Aurore* ! Cette piété naturaliste, d'aucuns diraient « pélasgique », a trouvé d'ailleurs encore place au Parthénon, où Hélios et Séléné jouent leur rôle aux meilleures places. Le Peintre de l'Aurore a précisément exécuté avec saveur un char ailé d'Hélios surgissant de la mer, en présence d'Héraclès, qui, admiratif, semble saluer l'astre de sa massue (pl. 17). Le lécythe de Ravanusa (Palerme, 996) avec ses porteuses d'eau infernales et son mythe d'Ocnos (pl. 19, 5) témoigne d'un culte éleusinien, influencé, semble-t-il, par l'Italie.

Le livre, quoique austère, est vivant ; ce n'est pas seulement un

1. Pl. 24, 4 : un atelier de vendeur d'huile (Boston, 99.526), souvent signalé.

2. On notera le curieux vase au grand masque (pl. 23, 3), qu'entourent des Ménades escaladant des Silènes ; cf. l'œnochoé Vlastos (pl. 25, 6), et le vase, pl. 31, 1.

très bon répertoire d'une série importante dont l'étude restait attendue. Il montre ce que peut donner la céramographie quand elle est étudiée par des auteurs, qui — sachant user de la méthode comparative, regarder les sujets autant que les formes, laisser leur commentaire déborder un peu s'il le faut au delà des rebords du vase et du décor accessoire — nous donnent de vrais catalogues, et non pas des inventaires de fin d'année pour grands magasins, Pygmalion ou Samaritaine.

Ch. P.

Genava, XV, 1937, in-8°, A. Kundig, Genève ; 282 p. — Ce fascicule contient, à propos des documents entrés au Musée de Genève en 1936, diverses notices importantes : de M. W. Deonna par exemple, sur les collections archéologiques et historiques, sur les arts décoratifs ; de M. A. Roehrich, sur le Cabinet de numismatique ; de M. L. Blondel sur le Vieux-Genève, pour s'en tenir à ce qui touche directement au domaine de cette Revue.

En outre, M. Ad. Jayet a examiné les stations magdaléniennes de Veyrier (p. 36-46) ; M. L. Blondel a donné une chronique (p. 46-64) des découvertes archéologiques dans le Canton de Genève en 1936, et il a étudié la route romaine de Genève à Nyon (p. 64-74). M. W. Deonna s'est réservé la présentation des monuments antiques nouvellement acquis : une plaque en bronze découpé, à symboles solaires ; divers bronzes gallo-romains de style indigène. Il a commenté tous ces documents avec son abondance d'érudition ordinaire. M. J. Valéry-Radot nous apprend ce qu'est au juste le prétendu « masque solaire » de l'ancienne Cathédrale Saint-Pierre de Genève : simple motif ornemental dérivé du gorgoneion.

Le reste du fascicule, qui est très copieux, ne relève pas de nos études.

W. Deonna, *Au musée d'art et d'histoire. Études d'archéologie et d'histoire de l'art*, Genève, Mus. d'art et d'histoire ; in-8° : III, 1935, 202 p. ; IV, 1936, 138 p. ; V, 142 p. — Savant aussi diligent que fécond, aussi ordonné que disert, M. W. Deonna, directeur du Musée d'art et d'histoire à Genève, a pris l'habitude heureuse de réunir chaque année les articles qu'il donne à *Genava*. Il épargne ainsi très aimablement beaucoup de peine à ceux qui s'essouffleraient pour suivre à la trace son activité si rapide.

Les mémoires contenus dans ces trois années d'« Au musée d'art et d'histoire », sont consacrés comme d'ordinaire, tantôt et pour l'essentiel, à l'étude des pièces nouvellement entrées à Genève (on sait qu'aucun domaine antique, médiéval, ou moderne, n'est fermé à M. W. D.), tantôt à quelques études théoriques générales, où l'on retrouve, et les doctrines, et les qualités, du maître de l'*Archéologie* et des *Apollons archaïques*. Nous rappellerons ici les travaux d'ensemble concernant notre domaine, études dont la recension a été faite ailleurs et à part, au fur et à mesure des publications.

III, 1935 : la conquête du mouvement par la statuaire de la Grèce archaïque (120 p.).

IV, 1936 : l'enseignement de l'archéologie à Genève (20 p.).

Quant aux publications de documents, elles sont nombreuses et variées ; souhaitons que M. W. Deonna ait le temps et le désir de joindre à ses « excerpta », un jour ou l'autre, l'*Index* général qui achèverait de faciliter la tâche de ses bibliographes, et des lecteurs reconnaissants.

Ch. P.

INSCRIPTIONES ITALIAE : vol. X, regio X, fasc. 2, *Parentium*, curavit **Atilius Degrassi**, Rome, Libreria dello Stato, 1934, 80 lire ; vol. I, Latium et Campania, fasc. 1, *Tibur*, curavit **Joachim Mancini**, Rome, *ibid.*, 1936, 100 lire. — Le nouveau Corpus des inscriptions d'Italie entrepris par l'Union des Académies italiennes s'est augmenté de ces deux fascicules, dont l'un contient les inscriptions de Parenzo en Istrie (XXIV et 107 pages, 263 numéros), l'autre les inscriptions de Tivoli (XXXVIII et 227 pages, 653 numéros). M. Degrassi et M. Mancini, chacun pour sa part, ont présenté leur travail avec tout le soin possible. Les introductions historiques, les plans et cartes, les bibliographies, les *Indices* confèrent au recueil le maximum d'utilité.

Le tome V du *C. I. L.*, qui comprend l'Istrie, est de 1872-1877 ; les *Supplementa Italica* de Pais l'ont complété en 1884. Le tome XIV, où est compris Tibur, est de 1887 ; un fascicule de l'*Ephemeris Epigraphica* s'y est ajouté en 1910. Il valait la peine de reprendre d'ensemble tous les textes, en rangeant dans la série ceux qui ont été découverts au cours du dernier demi-siècle, et qui sont dispersés, dans des publications locales pour la plupart. Il valait la peine aussi de donner, en bonnes similigravures, la reproduction photographique de nombreux monuments. On sait que cette illustration est le principal avantage qu'aient les *Inscriptiones Italiae* sur le *C. I. L.* et sur les *Inscriptions latines de l'Algérie*.

Dans le fascicule de Parenzo, l'attention sera appelée surtout par la belle série des inscriptions chrétiennes, qui n'étaient pas accueillies dans le *C. I. L.* ; les graffites de la basilique euphrasienne sont publiés ici pour la première fois. Parmi les inscriptions jusqu'à présent inédites de Tivoli, plusieurs sont intéressantes (n° 73, règlement de l'autel de Bona Dea).

Voici deux ou trois critiques de détail. La bibliographie générale est dressée par ordre chronologique pour les inscriptions de Tivoli, par ordre alphabétique pour les inscriptions de Parenzo : il conviendrait d'unifier la méthode pour tous les fascicules du recueil (le mieux serait l'ordre chronologique, complété par un index alphabétique). — Il faudrait mettre en vedette, en tête de la bibliographie de chaque inscription, la référence au *C. I. L.*, qu'on ne distingue pas aisément dans la liste des publications antérieures et postérieures. Le caractère employé pour la transcription des inscriptions connues seulement par des copies anciennes est trop petit. Enfin il est regret-

table que pour les inscriptions conservées de Tivoli, la proportion des photographies soit beaucoup moins élevée que pour celles de Parenzo. Peut-être a-t-on hésité à grossir encore un fascicule déjà important ; mais le lecteur voudrait au moins avoir des reproductions pour le plus grand nombre possible des textes de haute époque (nos 2, 6, 12, 15, 18, 21). Une entreprise comme celle-ci exclut les petites économies.

E. A.

Emile Mâle, *Rome, la Campagne romaine et l'Ombrie*, 170 photographies, Paris, Hartmann, 1936. — L'éditeur Hartmann ajoute un album sur Rome à la série où figurent déjà la Grèce, l'Espagne, l'Inde, la Turquie, l'Italie du Nord. Une dizaine de pages sobrement descriptives et surtout évocatrices, écrites par M. Mâle avec sa maîtrise incontestée, précèdent les photographies, très bien choisies et très bien reproduites, à pleine page pour la plupart. A la fin du volume, quelques notes contiennent les renseignements essentiels sur les monuments représentés. Les premières planches nous amènent d'Urbain à Rome, en passant par Pérouse, Assise, Orvieto, Viterbe ; puis c'est Rome, villas, palais, églises, fontaines, ruines antiques ; puis les environs, Ostie, Tivoli, Castelli Romani, Marais Pontins. Aucune de ces images n'est banale, beaucoup sont belles ou charmantes. Une vue du Forum Mussolini et une de Sabaudia, la ville des Marais Pontins, sont l'apport de l'époque contemporaine, au cours de laquelle « en cinq ans Rome a plus changé qu'en deux siècles », comme le constate M. Mâle, avec une mélancolie que tous les amis de Rome comprendront. La rapidité même de cette transformation, qui menace de se continuer, rend d'autant plus précieux le témoignage de cet excellent album.

E. A.

J. P. V. D. Balsdon, *The emperor Gaius (Caligula)*, Oxford, Clarendon Press (Humphrey Milford), 1934, 243 p. ; prix : 10 sh. — M. Balsdon nous dit, dans l'Introduction, qu'il a étudié les sources et s'est fait une opinion sur Caligula avant de lire les articles de Willrich (*Klio*, 1903). Son travail n'en a pas moins, comme celui de Willrich, le caractère d'une réhabilitation et le ton d'une apologie. Mais cette convergence suffit-elle à établir la vérité objective de la thèse ? M. Balsdon rapporte soigneusement tous les événements grands et petits du règne, tous les mots et tous les actes de l'empereur, et trouve pour chacun une explication ou une interprétation bienveillante. Souvent cette bienveillance systématique ne procède que par affirmations non démontrées. Le jugement des contemporains de Caligula, non seulement celui de Sénèque qui est sénateur, mais celui de Pline l'Ancien qui est chevalier, et dont M. Balsdon pour cette raison ne doit pas récuser le témoignage (voir p. 156), ne peut être rejeté sans arbitraire ; il faut bien qu'il ait eu un point de départ dans la réalité.

E. A.

Fred. Poulsen, *Probleme der römischen Ikonographie*, *Det kgl. Danske Videnskabernes Selskab, Archaeol.-Kunsthist. Meddelelser*, II, 1, 1937, in-8°, 47 p. et 79 fig. sur LXVII pl.; København, Levin et Munksgaard, 1937. — Les *Probleme* de M. Fr. Poulsen, suite de nombreuses études déjà orientées dans le même domaine, apportent les résultats d'une riche expérience. L'auteur a étudié successivement ici, en illustrant de reproductions ses aperçus¹ :

1) Un groupe de portraits d'époque romaine primitive (p. 1-32) ;

2) La représentation du Camée de la Bibliothèque nationale (Cabinet des médailles) à Paris ;

3) Le buste cuirassé de Caligula, de la Glyptothèque Ny Carlsberg à Copenhague, n° 637.

Du point de vue de la méthode générale, et dès les premières pages, M. Fr. Poulsen ne manque pas de signaler certaines difficultés de l'iconographie romaine, notamment les larges incertitudes de la chronologie pour plusieurs pièces (Pseudo-Brutus du Palais des Conservateurs, tête barbue de Delphes, etc.), et la nécessité de procéder avec prudence dans les classements. Il examine à ce sujet la possibilité de tirer quelques dates d'indices matériels. Le point de départ est un portrait de la Glyptothèque Ny Carlsberg 586 *b* (fig. 1-3), où la chevelure est traitée en courts flocons détachés ; on observe le même procédé sur d'autres documents : d'Este, de Lanuvium, de Venise, du Vatican ; sur une tête de bronze du Louvre (Fiesole) ; ajoutons une autre tête de bronze à Florence, un buste de bronze d'un jeune garçon, précédemment dans la collection Wyndham Cook, une tête de bronze du Cabinet des Médailles². Après avoir rapproché le traitement de la chevelure pour l'Éphèbe de Tralles, qu'il date de la seconde moitié du II^e s. av. notre ère, M. Fr. Poulsen considère qu'il y a eu là, vers cette époque, une mode générale. La tête de la Bibl. Nationale de Paris (fig. 14-15), de provenance samnite, serait le plus ancien portrait de technique indigène qui ait été trouvé sur le sol d'Italie (p. 11).

Une telle technique de la chevelure est dérivée d'habitudes hellénistiques. Précisément, une effigie de jeune homme trouvée dans l'Odéon de Cos et actuellement à Rhodes (fig. 16-17), une autre tête de Cos (fig. 18-19), imposent des comparaisons. L'Odéon de Cos a aussi fourni une tête princière (dynaste syrien, fig. 20) à comparer pour la chevelure à la tête de la Glyptothèque Ny Carlsberg n° 455 (fig. 67-68), identifiée par M. Fr. Poulsen comme Attale III de Pergame (vers 135 av. J.-C. : *Mél. Glotz*, II, p. 751 sqq. ; pl. I-II). Le traitement des boucles évoque aussi l'Éphèbe de Tralles. La tête de Dioscure du Palais royal de Gênes serait ainsi à abaisser, du III^e s. (Bulle) au suivant (époque de Damophôn de Messène). Le groupe italo-samnite est du même temps. On peut trouver d'autres exemples ailleurs,

1. La consultation des figures n'est pas toujours assez aisée ; le double numérotage en planches et figures est plus gênant que nécessaire à mon sens. On est surpris de voir, p. ex., sur la pl. XXIX, s'associer les fig. 34-35 et 58-59, ...61.

2. Fig. 4-15.

dans l'art égyptien tardif, notamment (tête de diorite noir, Ny Carlsberg, fig. 22 ; *ibid.*, tête de calcaire, fig. 23). Et l'on doit observer déjà l'apparition de mèches courtes sur les monnaies des diadoques (Ptolémée IV, 222-204 ; Séleucos IV, 187-175). Mais les « Flockenhaare » sont de règle après le milieu du II^e s., la belle tête de bronze de la Vieille Palestre à Délos (fig. 24) en annonçant l'usage à titre de document précurseur. On voit ici que M. Fr. Poulsen n'est pas tenté de la reléguer à l'époque d'Auguste, comme fait récemment encore P. Graindor (*Bustes et statues, portraits de l'Égypte romaine*, 1936, p. 42, n. 175). Conservant la date que j'avais proposée pour ce document (*id.*, ensuite, Michalowski, *Expl. Délos*, XIV, p. 1 sqq., pl. I-VI), M. Fr. Poulsen l'a renforcée par une comparaison avec le « Gladiateur » Borghèse d'Agasias, à dater vers 100 av. J.-C. La comparaison de la chevelure de la tête de bronze délienne avec celle de l'Arringatore (fig. 26) montre aussi une analogie instructive et permet de dater le bronze du musée florentin (deuxième moitié du II^e s. av. J.-C.).

Sur les monnaies d'Euthydémos de Bactriane et d'Orophernès de Cappadoce, documents à placer peu avant le milieu du II^e s. av. J.-C., on aperçoit aussi les mèches floconneuses (fig. 27-28). D'autres rapprochements renforcent la conviction. Le personnage masculin de la Casa dei capitelli figurati », à Pompei, est coiffé de cette manière (fig. 29) ; *id.*, le dictateur Sylla et Q. Pompejus Rufus, sur leurs monnaies (fig. 30-31) ; *id.*, A. Postumius Albinus, consul en 99 av. J.-C., sur les pièces frappées pour son fils adoptif. Les gemmes ne donnent que des indications du même ordre.

Il y a eu donc dérivation hellénistique, pour ce procédé, apparemment. M. Fr. Poulsen conclut de là justement que ce n'est pas avant la seconde moitié du II^e s. av. J.-C., que l'art du portrait proprement romain a pu essayer de se dégager de la tradition étrangère (p. 19).

Dans un chapitre suivant, sont examinées, d'après leur évolution et leurs variantes, les modalités de la chevelure floconneuse, sur toute une série de documents, dont le C. Norbanus Sorex de Pompei (Naples), pour lequel M. Fr. Poulsen propose l'ère syllanienne contre F. Gœthert (époque claudienne). La mode avait continué à Rome jusqu'à la fin de la République ; au passage, M. Fr. Poulsen accepte la date de C. Blümel (II^e s. av. J.-C.) pour la tête de calcaire de Palestrina à Berlin (fig. 62-63), et déclare qu'il ferait remonter aussi au II^e s. av. J.-C. la tête de vieux prêtre de l'Agora d'Athènes (fig. 65-66), ce personnage ressemblant à l'Attale III de Ny Carlsberg. Au passage aussi, M. Fr. Poulsen donne son avis sur les études relatives au portrait étrusque. Dans la série des sarcophages en tuf, les plus récents, on remarque des coiffures « en flocons ». Notamment, le vieillard d'un sarcophage en tuf de Norchia (Viterbe, Mus., n° 244, fig. 69 : vers 100 av. J.-C.) M. Fr. Poulsen fait remarquer ainsi que, jusqu'à cette date, l'iconographie étrusque a plus ou moins elle-même dépendu de la Grèce, tout comme l'iconographie romaine.

P. 32-42, M. Fr. Poulsen a donné son avis sur l'interprétation récemment proposée (*Röm. Mitt.*, 49, 1934) pour le grand Camée de

France. Moins négatif que Balsdon (qui accepte aussi l'interprétation (?) d'Alexandre en costume oriental), il reconnaît Drusus, fils de Tibère (jeune homme au bouclier, à g. et en haut, « au ciel »). Le jeune prince sur le Pégase serait bien Germanicus. Par la mort de Drusus (23) — et celle de Livia, ici, parmi les vivants, mais morte en 29 — nous obtiendrions les dates du document (23-29). Mais M. Fr. Poulsen croit que la figure casquée devant Tibère trônant n'est pas Caligula (*sic*, L. Curtius), mais plutôt Néron, fils de Germanicus. Le personnage à dr. derrière Livie, et qui élève un trophée de la main gauche en saluant de la dextre vers le ciel, serait le frère de Néron, Drusus (et non Claude). La jeune femme couronnée de lauriers, près de Néron, serait non *Juventus*, mais Julia, petite-fille de Tibère, épouse de Néron; l'enfant à gauche sur le plan central, équipé militairement, serait Caligula, troisième fils de Germanicus. La princesse trônant à dr. derrière Livie et regardant au ciel pourrait être Agrippine majeure; et celle en face, qui tient un rouleau, Antonia ou Livilla (L. Curtius : *Honos*).

En terminant, p. 42 sqq., M. Fr. Poulsen défend vigoureusement contre une affirmation de L. Curtius (dans son travail sur le grand Camée de France), l'authenticité du Caligula cuirassé, n° 637 de la Glyptothèque Ny Carlsberg. Le prince qui porte la couronne de chêne *ob cives servatos*, a une cuirasse à *gorgoneion*, qui ressemble à celle d'un buste de bronze de Galba (Naples, fig. 78). M. Fr. Poulsen ajouterait à la liste des Caligulas connus¹ un bronze de type héroïsé (Caligula jeune), malheureusement très restauré, au Mus. Torlonia (fig. 79).
Ch. P.

Rivista di studi Pompeiani, anno I, fasc. 1, Napoli, 1934; dirigée par M. Emilio Magaldi, de l'Université de Naples. — Le premier fascicule a paru dans le courant de l'été 1934. Il débute par l'acte de foi qu'exige à l'heure actuelle la fondation d'une nouvelle revue. Mais E. M. estime que les recherches pompéiennes peuvent alimenter une publication régulière.

Ce premier fascicule (p. 1-88) ne comprend qu'un article de E. M. : *Les études pompéiennes et leur orientation future*.

P. 1-4 : histoire de la chaire des Études pompéiennes à l'Université de Naples.

P. 5-11 : Pompéi dans le cadre de l'archéologie générale.

Pompéi forme un centre archéologique de premier ordre, et le nom en est presque devenu commun, puisqu'on parle de Pompéi hellénique, de Pompéi africaine, de Pompéi de la Provence (Fréjus), de Pompéi étrusque (Marzabotto, ceci à tort selon E. M.).

P. 11-17 : L'unité, condition essentielle de Pompéi.

Les études dont Pompéi a été l'objet (il en est cité toute une

1. Signalons la ressemblance (avec le portrait 637 de Copenhague) du buste du Mus. Nat. de Prague que M. J. Květ, *Obzor praehistoricky*, V, 1926, avait publié comme « antonin ». Il semble qu'il s'agisse du même personnage, juvénile, et l'on retrouve le *gorgoneion* sur la cuirasse (pl. I-II).

série) ont le grand défaut, à côté d'autres qualités, d'être « dissociatrices » ; elles isolent trop souvent l'élément considéré hors du tout dont il fait partie, à Pompéi plus qu'ailleurs. On ne doit plus considérer Pompéi comme une simple mine de documents archéologiques. Pour rappeler un mot connu, Pompéi doit cesser d'être un musée pour devenir une antiquité vivante.

P. 17-21 : le problème de la population vu à Pompéi.

Des chiffres, discordants, ont été proposés par Beloch, Ciccotti, Fiorelli, Nissen, Bréton. On pourrait, sans tenter de statistique trop rigoureuse, se faire une idée plus juste, en considérant le nombre de boulangeries qui existaient à P. ; de même il y a lieu d'étudier quelle était la population, d'un point de vue ethnique ou social ; des essais ont été tentés en ce sens, mais il reste encore maintes recherches à effectuer.

P. 21-48 : lignes générales d'une « évaluation » de la vie pompéienne du point de vue politique, économique et social.

Rappel des travaux de De Petra et de Willems sur les inscriptions électorales à Pompéi ; l'étude du mouvement électoral à Pompéi fournit à l'historien des renseignements qui valent pour le reste du monde antique, surtout du monde romain (rôle des *vicini*, des femmes, des enfants, des *scriptores* des collèges) ;

L'économie pompéienne, pour laquelle des ouvrages comme ceux de Frank, de Rostovzev sont fondamentaux, se fonde sur l'agriculture, et sur le commerce et sur l'industrie, mais davantage sur le commerce (divers ex.) ;

Les maisons révèlent aussi des conditions sociales déterminées (aspect de la Maison du Faune, de la Maison des Vettii, de la Maison de Celer, considérées ainsi) ; intérêt des objets découverts.

P. 48-56 : l'art, vu à Pompéi, par rapport à la vie.

Contrairement à ce qui se passe dans d'autres fouilles, à Pompéi les objets reparaissent et restent désormais à la place primitive ; l'art n'est pas séparé de la vie. Des statues comme l'Éphèbe de la rue de l'abondance, ou comme le Silène ivre, avaient une destination pratique, puisque le Silène servait à soutenir un vase de verre dont les fragments ont été retrouvés, et que l'Éphèbe tenait une lampe. Le mobilier riche et varié que nous donne la fouille de Pompéi nous permet de nous faire une idée des goûts du public et de la capacité des artistes, et enfin de ce qu'était en Campanie, au 1^{er} s. de notre ère, le commerce artistique.

P. 56-59 : la « culture » populaire à Pompéi :

Les inscriptions et surtout les graffites nous révèlent quels étaient les alphabets, quel était le poète le plus lu, etc.

P. 59-69 : la religion privée et la superstition peuvent être étudiées à Pompéi dans leur ambiance.

Pour un peuple aussi religieux que le peuple romain, on ne peut séparer la religion de la vie. A Pompéi, la religion se présente sous les deux aspects du culte public et du culte privé, et aussi sous l'aspect intermédiaire du culte *compitale*. Les laraires domestiques ont été découverts en très grand nombre et l'on ne saurait mettre en doute

la sincérité de la foi domestique. Le culte des Pénates a plus d'importance encore, car il est en relation avec la vie de chaque jour et il varie d'une maison à l'autre (divers ex.). Importance de la superstition (renvois aux études de De Marchi, Bulard, Gusman.)

P. 69-75 : Pompéi pour la connaissance du monde antique.

La contribution que Pompéi apporte à notre connaissance du monde antique ne se borne pas à ces aspects, mais Pompéi fait mieux comprendre l'évolution de la *domus* (au sens architectural), du costume, etc.

P. 75-88 : humanité et universalité de Pompéi.

Pour M. Magaldi, Pompéi est une ville morte, mais où la mort, à la différence des autres centres de fouilles, a, dit-il, toutes les apparences de la vie.

Y. BÉGUIGNON.

Ferdinand Courtoy, *Le tumulus de Penteville, près Gembloux*. Extrait de l'*Annuaire de la Société archéologique de Namur*, t. XLI, 1935 ; in-8° de 25 p. avec 4 pl. — Les tumulus de l'Hesbaye seraient, comme le remarque l'auteur, susceptibles d'apporter des indications nouvelles pour l'histoire de la région, au début de notre ère. Celui de Penteville, fouillé en 1898, recouvrait une chambre faite de grandes dalles. D'après les notes laissées par l'abbé Sorée, on a pu reconstituer le riche mobilier funéraire qui y avait été déposé : vaisselle de bronze doré, de fer, de verre et de terre cuite, que les monnaies datent de la première moitié du II^e siècle après J.-C. A noter l'absence de céramique sigillée.

R. L.

M. Bahrami, *Recherches sur les carreaux de revêtement lustré dans la céramique persane, du XIII^e au XV^e siècle* (Étoiles et Croix), 1937, thèse pour le doctorat d'Université : Paris, Les Presses modernes, in-8°, p. 9-127, avec 59 fig. dans le texte, puis à la fin. — Au début l'auteur pose d'abord « le problème des origines », puis il essaie « de reconstituer la vie morale des sociétés qui ont précédé l'avènement de l'emploi de la faïence lustrée en Iran musulman » ; ce qui l'amène à parler, non sans digressions, des interdictions islamiques portant sur l'emploi de l'or et de l'argent, et sur la « figuration animée ». Suivent maintes considérations sociologiques, dont on ne voit pas immédiatement le lien avec le sujet : sur l'importance des capitaux iraniens et sur les malversations des gouverneurs représentant en Iran des Califes : les événements mentionnés étant antérieurs de trois ou quatre siècles à la période étudiée. Les considérations même qu'on nous présente sur les princes Buyides seraient complètement en marge du sujet, si elles ne ramenaient, par des détours inattendus, à une nouvelle étude de la prohibition des vaisselles d'or ou d'argent.

Au chapitre II, l'auteur aborde l'étude des rapports de la miniature et du décor des faïences : en s'engageant là à sa suite, on n'éprouve que déceptions ; la conclusion qu'il adopte selon laquelle il n'y eut aucune réaction de ces techniques l'une sur l'autre, semble aller à l'encontre d'une de ses affirmations (p. 43) : « C'est alors que le

rapport entre la céramique lustrée et la miniature devient plus apparent. »

L'étude des documents fait l'objet du chapitre III. Elle est divisée en deux parties : avant et après l'invasion mongole : cette dernière période se distinguant de la première par l'usage du relief et l'emploi de l'or.

Il ne faut chercher dans cet ouvrage aucun renseignement concernant la technique de la faïence lustrée. Les caractères de style ne sont pas davantage définis ; rien sur l'origine, pour un carreau de revêtement, de cette forme de l'étoile ; rien sur les divers types de composition du décor. Le vocabulaire employé pour les descriptions de pièces est des plus incertains. Par ex., p. 115, à propos de l'étoile, fig. 53, il y a confusion entre ornement géométrique et plan géométrique. Le mot arabe est employé à tort et à travers : entre autres, p. 89, à propos du décor en rinceaux de la croix, fig. 32 ; et p. 36 à propos de la fig. 1. L'auteur peut bien déclarer : « Nous avons essayé de montrer l'insuffisance des analyses stylistiques comme base de la définition de l'art d'un maître faïencier », ce qui frappe surtout le lecteur, c'est l'insuffisance même des dites « analyses ». Cette incompetence est encore plus marquée quand il y a comparaison entre deux techniques voisines, comme la faïence et la miniature. Encore que l'on puisse s'étonner de la fréquence de ces rapprochements, puisque l'auteur, en fin de compte, nie toute réaction d'une technique sur l'autre, il faut constater que le débat ne porte souvent que sur des points de détail : coiffure, ou décor du costume. Pourquoi, au lieu de n'utiliser que les dessins à toute petite échelle donnés par les manuscrits, M. Bahrami n'a-t-il pas établi la comparaison avec les tissus eux-mêmes ? Outre que les deux techniques s'assignent des buts décoratifs analogues, un tel rapprochement eût fourni des arguments importants : ce que prouve, entre autres pièces, un brocard seldjoucide conservé au Musée des tissus de Lyon et daté par une inscription.

Ce n'est pas, en effet, uniquement l'insuffisance du vocabulaire qui est ici en cause, c'est aussi une connaissance historique trop sommaire de l'évolution des styles. Il est abusif de qualifier de sassanide la frise de la p. 38, fig. 4, sous prétexte qu'elle a des animaux passant. Elle résulte, en réalité, de l'évolution du rinceau servant de cadre à des animaux, thème que les artistes alexandrins avaient déjà traité avec virtuosité. L'animal s'est dégagé du cadre, et s'est, à une échelle modifiée, surimposé au rinceau. On pourrait également faire remarquer ici que la survivance d'un motif de décor n'implique pas, certes, la survie d'un style.

Mais l'auteur a refusé nettement de se placer sur le terrain de la « stylistique », en affirmant qu'il avait trouvé un nouveau *critérium* de classement dans le caractère de l'écriture et dans les textes. Il semblerait avoir lâché la proie pour l'ombre, puisqu'il s'en est tenu à une ordonnance chronologique.

Dans tout le corps du livre, l'appareil critique laisse fort à désirer. La bibliographie est mal faite : incomplète et mal distribuée. Marquer sous la rubrique *sources orientales* une série d'ouvrages modernes sur

la céramique — même d'Orient — semble d'un historien bien peu au courant de sa tâche, et cela rend plus méfiant le lecteur obligé à la lecture de ces coupures historiques qui s'insèrent dans le texte, sans lui apporter une sûre contribution.

L'ouvrage fermé, on a l'impression d'avoir lu un essai littéraire, ou plutôt un centon fait de pièces et de morceaux, où se mêlent des transcriptions de fiches glanées aux champs de l'histoire, la traduction de quatrains, maintes observations et comparaisons dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elles restent bien superficielles. La déception s'aggrave du fait que ce texte composite et hésitant s'encadre entre des débuts de chapitre écrits en une langue vigoureuse et sûre — tous promettant plus que l'auteur ne tient — et des conclusions quelquefois en contradiction avec les lignes qui précèdent, mais toujours nettes et énergiques.

Ch. P.

Archaeological survey of Mysore, Annual Report of the Mysore Archaeological Department for the year 1933. Bangalore, 1936. —

Le travail accompli au cours de 1933 ne le cède en rien à celui des années précédentes ; et c'est toujours la même méthode, sobre et rapide, où nul détail inutile n'intervient, qui sert à la minutieuse étude de sites connus depuis longtemps et récemment répertoriés.

Une des caractéristiques les plus intéressantes des temples de style hoysāḷa nous paraît être la superposition de frises différentes sur le soubassement. Ces frises se succèdent ainsi, de bas en haut : éléphants, cavaliers, rinceaux interrompus aux angles de l'édifice par des lions, scènes du Rāmāyana et du Mahābhārata, makaras, haṃsās et enfin yakṣas. Nous espérons que les auteurs du *Mysore Survey* étudieraient plus à fond cette question, ainsi qu'ils l'avaient promis dans l'*Annual report* de 1930 ; il semble que cette recherche ne soit pas encore au point, puisqu'ils n'y font plus allusion ; mais nous ne pouvons manquer de rapprocher de ces soubassements la décoration assez similaire des stūpas de Ceylan où sont superposées des frises d'éléphants, de makaras, de haṃsās et de gaṇas (Kaṇṭhaka Chetiya, par exemple) ; il y a beaucoup à dire sur cette question, qui fait rentrer les temples hoysāḷa dans la série du symbolisme animalier, dont l'origine est vraisemblablement extra-indienne. On trouve ces frises de soubassements dans de nombreux sanctuaires du Mysore ; parmi les documents qui sont étudiés cette année, signalons ceux des temples de Lakṣmīdrānārāyaṇa à Hosaholalu (milieu environ du XIII^e siècle) (p. 4) et à Nuggihalli (plus tardif), ceux du temple de Lakṣmīnarasiṃha à Javagal (1250-1260 environ) (p. 74).

Toujours dans le domaine architectural, on remarquera le plan exceptionnel que présente le garbhagrha du temple de Sadaśiva à Nuggihalli : c'est un octogone, se terminant à chaque angle par une étoile, et possédant sur chacune de ses faces un pilier étoilé à huit pans (p. 30) ; de même le plan du temple de Sadaśiva, de Nadkalasi, est assez rare bien qu'il existe par ailleurs dans le style hoysāḷa : ce temple est oblong et ne possède pas de sukhanāsi, mais il est muni

par contre en plus de son garbhagṛha et de son mukhamanṭapa habituels, d'un étroit pradakṣina (p. 34-35).

Quelques-unes des statues qu'abritent les sanctuaires examinés en 1933 présentent des caractéristiques importantes : tels le Haya-grīva et le Kāmadhēnu du temple de Lakṣmīdrānārāyaṇa de Nuggihalli et les deux statues de Bhētāṇa placées à l'entrée du sanctuaire de Kālī du temple de Lakṣmīdēvi de Doddagadavalli (p. 95). Un cas intéressant également pour l'iconographie śaiva et cākta est celui du temple de Nāgēśvara de Mosale (p. 37-41), car ses statues portent chacune leur nom inscrit sur leur piédestal.

La numismatique (p. 98-108) pose d'intéressants problèmes, en ce qui concerne les emblèmes animaliers adoptés par les différentes dynasties : le sanglier pour les Cālukya, le garuḍa pour les Raṣtrakuta, le lion pour les premiers Raṣtrakuta et les Cālukya occidentaux, etc.

La Bibliothèque orientale du Gouvernement du Mysore a acquis un manuscrit datant de la fin du xvii^e siècle ; écrit en kannada, il présente une sélection du Padmapurāṇa, qui, bien qu'incomplète, est importante, et où l'on relève les traces d'un grand syncrétisme entre le Viçnouisme et le Śivaïsme (p. 107-108).

Parmi les inscriptions relevées dans cet *Annual report*, quelques-unes offrent un intérêt particulier : les nos 2 (p. 117 ss.), 24 (p. 138 ss.) et 33 (p. 211 ss.) donnent des précisions sur les guru de Śringēri, Vidyātīrtha, Vidyārāya et Bhāratīrtha, sur leurs rapports avec le roi Harihara I^{er} et ses frères ; elles parlent également d'un temple construit entre 1356 et 1380-1 à la mémoire de Vidyātīrtha après sa mort, et qui contenait le liṅga Vidyāśaṅkara, nom appliqué en littérature à Vidyātīrtha. C'est donc un cas d'apothéose dont il est question ici, en corrélation avec les nombreux cas attestés en Indochine (empire khmère, royaume čam, Birmanie, etc.), ou en Indonésie.

Signalons encore le n^o 38 (p. 236 ss.) qui est une des plus anciennes inscriptions de la dynastie des Gaṅga et le n^o 41 (p. 241) qui commémore en 1929 A. D. (?) le suicide rituel d'une veuve sur le bûcher de l'incinération de son mari.

Le volume s'achève par la liste des inscriptions regroupées selon dynasties et les dates, facilitant ainsi les recherches.

Jeannine AUBOYER.

Monica Rydbeck, *Skånes Stenmästare före 1200*, Lund, C. W. K. Gleerups Förlag, 1936, 406 p. in-8^o, 387 fig. (avec un résumé en allemand). — Dans ce beau volume abondamment illustré, Mlle Monica Rydbeck, dont on connaît l'activité aux côtés de son père, à l'Université et au Musée historique de Lund, apporte un *corpus* de la sculpture sur pierre dans la province suédoise de Scanie jusqu'à la fin du xii^e siècle. Après une introduction sur les rapports de la Scanie avec les autres pays au temps des Vikings, elle énumère et classe les œuvres en distinguant les maîtres. Des chapitres importants sont consacrés, comme il convient, à Lund et à sa cathédrale,

dont les rapports avec l'art roman de Rhénanie sont longuement étudiés. Il serait, à notre sens, intéressant de rechercher dans quelle mesure la décoration des monuments romans de Normandie pourrait offrir des points de comparaison avec l'art germanique et scandinave. Des travaux aussi solidement documentés que l'ouvrage de Mlle Rydbeck prouvent qu'une étude de cette sorte mériterait d'être maintenant entreprise.

E. LAMBERT.

REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

Fondée par RENÉ CAGNAT

1937

Cette année, la *Revue des publications épigraphiques* atteint un demi-siècle d'existence et cette année est en même temps marquée pour elle par un deuil qui la frappe cruellement. Celui qui l'a fondée en 1888, celui qui depuis lors n'a cessé de lui consacrer, pour le plus grand profit d'innombrables travailleurs, une bonne part de sa science et de son activité, René Cagnat, est mort le 27 mars 1937. La meilleure façon que nous ayons ici de témoigner à sa mémoire la pieuse et fidèle gratitude qui lui est due, c'est de continuer une œuvre à laquelle, jusqu'à la fin, il a porté le plus vif intérêt. M. Jean Gagé, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Strasbourg, a bien voulu répondre à mon appel pour m'aider dans cette tâche et je lui suis très reconnaissant du précieux concours qu'il a accepté de me donner. Ensemble, nous poursuivrons l'entreprise telle que l'avait conçue et réalisée notre maître très cher et très vénéré.

Nous souhaitons que cette *Revue* soit aussi complète que possible. Aussi serons-nous très obligés à tous ceux qui voudront bien nous faire bénéficier, par l'envoi de tirages à part, des inscriptions latines ou touchant aux *res romanae* qu'ils publient, ainsi que des études où ils commentent des textes de ce genre déjà connus¹.

A. M.

1. Nous tenons à remercier vivement MM. A. Alföldi, J. Aymard, J. Bousquet, P. Collinet, P. Devambez, R. Forrer, P. Guillon, P. Lambrechts, H. Marrou, le comte du Mesnil du Buisson, A. Neppi Modona, Ch. Picard, B. Saria, D. Sergejevskij, W. Seston des documents qu'ils ont bien voulu nous communiquer.

1^o PÉRIODIQUES.

Aevum, XI, 1937.

P. 91-131. A. Neppi Modona. Neuvième bulletin d'épigraphie romaine (suite des chroniques qui ont antérieurement paru dans *Historia*).

AFRICA ITALIANA, VI, 1935.

P. 79-81. A. Todesco. A En-

Ngila (Tripolitaine). Épitaphes chrétiennes mutilées, à rapprocher de celles d'Aïn-Zara (cf. *Ann. épigr.*, 1933, n° 220).

AMERICAN JOURNAL OF ARCHAEOLOGY, XL, 1936.

P. 470. Ch. H. Morgan II. A. Corinthe.

- 1) T O N K Y P I O N H M Ω N T O N
M E Γ I C T O N K A I Θ E O T A T O N
A Y T O K P A T O P A K A I C A P A Γ A I O N
(sic) L I B I O N T P E B Ω N I A N O N Γ A Λ Λ O N
(sic) E Y C E B H E Y T Y X H C C E B A C T O N H Π O Λ I C

Id., XLI, 1937.

P. 115-116. Fr. O. Waagé. Sur les marques de potiers que portent les céramiques « samienne » et « pergaménienne ».

P. 406-407. H. Comfort. Estampilles sur des vases de terra sigillata trouvés en Égypte et provenant de fabriques gallo-romaines.

AMERICAN JOURNAL OF PHILOLOGY, LVIII, 1937.

P. 7-18. R. Syme. Dans l'inscription mutilée d'Adam-Klissi : *C. I. L.*, III, n° 14214 ; Dessau, *I. L. S.*, n° 9107, le personnage indiqué comme ...[c]ol. *Pomp. domicil. Neapol. Ital., prae[f.]...* ne saurait être, comme on l'a cru parfois, le préfet du prétoire de Domitien Cornelius Fuscus ; il se peut que ce soit un simple *prae-fectus castrorum*.

P. 90-93. M. Tenney Frank, se référant à l'inscription du *C. I. L.*, I, 2^e édit., pars 1, p. 199, qui, suivant lui, se rapporte au même personnage, restitue ainsi *Pelogium* du père de Jules César, récemment trouvé au forum d'Auguste (*Ann. épigr.*, 1934, n° 150) :

2)
*c. iulivs c. f. caesar
pater · Diui iuli proc.
pr · Q · TR · mil. xuir
colonos CERCEINAM deduxit*

L'autre inscription devrait être complétée comme suit :

3)
*c. iulius c. f. l. n. CAESAR
auus augusti
tr. mil. xuir stl. iudic · Q · PR ·
xuir agr. adtr. PROCOS · IN ASIA*

P. 185-193. Lily Ross Taylor. Dans les *Fasti Praenestini*, à la l. 3 du 16 janvier, restituer :

- 4) T I C A E S A R E X P A N N O N I A O U A N S U R B E M I N T R A V I T

allusion, ajoutée postérieurement, à l'ovatio de 9 av. J.-C. connue par Hieronym., 2008-2009 ; Dion Cassius, LV, 2, 4, cf. LIV, 34, 3.

A la l. 3 du 17 janvier, qui est aussi une addition ultérieure, restituer :

Feriae ex s. c. q. vod eo die ti. caesar aram diuo AVG PATRI DEDICAVIT

Rapprocher la mention à ce même jour du calendrier de Veroli (*Verulae*), dont les indi-

cations relatives aux 16 et 17 janvier doivent se lire ainsi (cf. *Ann. épigr.*, 1923, n° 25), après révision :

5) H XVII NP FER EX S C QVOD EO DIE AEDIS
CONCORDIAE IN FORO DEDIC EST
A XVI NP FERIAE EX S C QVOD EO DIE
AVGVSTA NVPSIT DIVO AVGVSTO

L'*ara numinis Augusti*, dédiée au jour anniversaire du mariage d'Auguste et de Livie, semble avoir été consacrée entre 5 et 9 ap. J.-C.

ANALECTA BOLLANDIANA, LIV, 1936.

P. 265-315. H. Delehay. Contributions récentes à l'hagiographie de Rome et d'Afrique. S'occupe notamment d'inscriptions déjà publiées dans l'*Ann. épigr.* : 1935, n° 150 ; 1936, nos 109 et 122 ; 1917-1918, n° 100 ; 1935, nos 94, 95, 37 et 38.

ANNALES DE LA SOCIÉTÉ DES LETTRES, SCIENCES ET ARTS DES ALPES-MARITIMES, XXXI, 1936.

P. 51-61 avec fig. Le Dr Donnadieu étudie les inscriptions de Cimiez qui concernent les trois collèges de *Cemenelum* : *dendrophori*, *centonarii* et *fabri*.

L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE, V, 1936.

P. 341-372. Ludgarde Van de Weerd. Première partie d'une étude sur les Belges dans les camps romains, faite essentiellement d'après les inscriptions. Rassemble tous les témoignages sur la présence d'auxiliaires d'origine belge (= appartenant à des peuples comptés comme belges) dans les cohortes et les ailes de l'armée du Haut-Empire.

Id., VI, 1937.

P. 35-61. P. Lambrechts étudie le commerce des Syriens en Gaule, du Haut-Empire à l'époque mérovingienne. Utilise les quelques inscriptions de Gaule nommant des Orientaux.

P. 71-92. L. Van de Weerd. Suite de l'étude sur les Belges dans les camps romains : témoignages se rapportant à l'armée du Bas-Empire.

P. 93-117. L. Delatte, à propos des fêtes mobiles du calendrier romain, invoque quelques inscriptions relatives aux *Genii pagi*.

P. 125-128. H. Van de Weerd. Nouvelle lecture du *C. I. L.*, VIII, n° 9657, qui nommerait une *ala Flavia*, déjà connue en Afrique, au lieu de l'*ala Afrorum* (en réalité cantonnée au II^e siècle en Germanie Inférieure) ; et d'une inscription d'Éléphantine (*Ann. épigr.*, 1905, n° 54), où l'on avait reconnu une *coh. III Cilicum eq(uitata)* ; lire en fait *coh. I Fl(avia) Cilicum eq.* ; la *coh. I Fl. Cil.* cantonnait justement à Syène vers 130-140.

P. 129-135. P. Lambrechts. Note sur une inscription grecque de Cyrène (*Ann. épigr.*, 1919, n° 94 et 1934, n° 257) nommant, comme préfet d'Égypte, un Probus, sous Claude II, qui serait bien identique au futur empereur (*contra*, plus loin, *Klio*, 1936, p. 237-242).

D'autre part, l'inscription *C. I. L.*, V, n° 4353, de *Brixia*, vérifierait les données de l'Histoire Auguste sur la parentèle de l'empereur Didius Julianus : celui-ci aurait bien été frère d'un Nummius Albinus et descendant du juriste Salvius Julianus, noms qui se retrouvent dans l'inscription.

P. 137-140. S. de Laet étudie la carrière de deux sénateurs romains connus par l'épigraphie, L. Aelius Lamia (proconsul d'Afrique vers 13-14 ?) et M. Aurelius Cotta Maximus Messalinus (le

consul de 20 ap. J.-C. et le favori de Tibère ne sont qu'un seul et même personnage).

ANZEIGER DER AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN IN WIEN, PHILOSOPHISCH-HISTORISCHE KLASSE, LXXII, 1935.

P. 83-90. A. Wilhelm restitue ainsi une inscription trouvée à l'agora d'Athènes dans les fouilles américaines (*Hesperia*, III, p. 72, n° 70 ; *I. G.*, II², n° 3548 a) :

6)
 Τιβ[ερ]ιον Κλα[υδι]ον [Καλλι]-
 κρα[τι]δου υιο[υ] Κυρε[νια(ι ?)]
 Οινοφιλον Τ[ρι]κορυσι[ον]
 ιεροφαντησαντα Αρ[ρια]
 Τορκ[ο]υατου θ[υ]γατηρ
 Καλπ[ουρνια Βελ]λικου
 Τηβ[ανιανου γυν]η τον
 [ποιητ]ον [πατερ]α.

Arria Calpurnia est sans doute la fille de D. Junius M. Silani f. Torquatus, consul en 53 ap. J.-C. ; après la mort de son père en 64 (*Tac.*, *Ann.*, XV, 35), elle a été adoptée par un Athénien connu par ailleurs (*I. G.*, II², n° 3546) et a épousé C. Bellicus Natalis Tebanianus, consul suffect en 87 de notre ère.

ARCHAEOLOGIAI ÉRTESITÖ, XLVII, 1934.

P. 134-140 (résumé allemand, p. 206). Stefan Paulovics, à propos des dernières fouilles de *Brigetio*, donne des indications sur la découverte de la table de bronze portant le texte d'une loi de Constantin et Licinius (voir ici, n° 232), notamment sur la

découverte ultérieure d'un fragment qui l'a complétée.

Id., XLIX, 1936.

P. 33-48 (résumé allemand, p. 113-116). Georgine Juhász. Entrepôt des fabriques de sigillata de Lezoux à *Aquincum*, sous le Haut-Empire. Nombreuses marques de potiers connus.

ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΚΗ ΕΦΗΜΕΡΙΣ,
1934-1935.

P. 140-150. N. J. Giannopoulos. Inscriptions de Thessalie.

P. 149-150. A. Trikkala.

7) Minime fragment d'une lettre adressée par Πόπλιος Σεξτίλιος[ς]... στρατηγός Ῥωμαίων aux [ταγοί] et à la βουλή.

A la ligne 6, mention des Τρικκαίων[ων].

Chronique archéologique.

P. 1-16. A. D. Keramopoulos. Inscriptions de Béotie.

P. 15. A. Platées.

8) ⚭ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ ΤΡΑΙΑΝΟΝ ⚭
 ΑΔΡΙΑΝΟΝ ΟΛΥΜΠΙΟΝ
 Η ΠΟΛΙΣ Η ΠΛΑΤΑΙΕΩΝ
 ⚭ ΤΟΝ ΚΤΙΣΤΗΝ ⚭

P. 15. Nouvelle lecture de l'inscription *I. G.*, VII, n° 2509.

ARCHIV FÜR RELIGIONSWISSENSCHAFT, XXXIII, 1936.

P. 166-169 avec fig. Chr. M. Da-

noff. A *Nicopolis ad Istrum*. Autel aujourd'hui à Tirnovo.

9) Α Γ Α Θ Η Ι Τ Υ Χ Η ι
 Δ Ι Ι Κ Ε Ρ Α Υ Ν Ι Ω Ε Π Ι Φ Α
 Ν Ε Σ Τ Α Τ Ω Κ Α Τ Α Ο Ξ Ε Ι Ρ Ο Υ (sic)
 Ε Π Ι Τ Α Γ Η Ν Δ Ε Κ Μ Ι Α Ε Π Ι Κ Τ Η Ι Σ
5 υ π ε ρ ε Α Υ Τ Η Σ Κ Α Ι Τ Ο Υ Α Ν
 δ ρ ο ς Δ Ε Σ Α Π Ι Ο Υ
 Κ Α Ι Τ Ω Ν Τ Ε Ν Ν Ω Ν Κ Α Ι Τ Ω ν (sic)
 Ι Δ Ι Ω Ν Ε Υ Χ Η Σ Χ Α Ρ Ι Ν Α Ν Ε Σ Τ Η Σ

L. 3-4 : κατὰ ὁ[ν]είρου ἐ[πι]ταγήν; Δεκμία = *Decimia*?; l. 6 : le nom du mari serait *Decimius* : Δε[ξιμίου]? Pour le nom de Σάπιος,

cf. *C. I. L.*, V, n° 7172 (*Sapius*) ; ou rapprocher du nom des Σαπαῖοι thraces?

Autre dédicace de même pro-

venance et de formulaire analogue (*Inscr. gr. ad res rom. pert.*, I, n° 563).

P. 384-385. A. von Blumenthal discute la teneur de l'inscription de l'autel de Consus au Circus Maximus, rapportée par Tertulien, *De spect.*, 5, et propose de corriger *consilio* en *consivio*.

Id., XXXIV, 1937.

P. 111-112. H. J. Rose. L'inscription de l'autel de Consus serait un commentaire pontifical, destiné à expliquer la nature du dieu, qui aurait été pris, par une source de Tertullien, pour une inscription gravée sur l'autel.

ATHENAEUM, XV, 1937.

P. 26-56. A. Passerini, étudiant l'interdit *uti possidetis* dans les décisions d'arbitrage international du II^e siècle av. J.-C., s'appuie notamment sur le texte de la sentence des *Minucii* entre les *Genuales* et les *Velurii* (*C. I. L.*, I, 2^e édit., pars 2, fasc. 1, p. 453 et suiv., n° 584), d'un arbitrage entre Padoue et *Ateste* (*C. I. L.*, V, nos 2491-2492; *Ann. épigr.*, 1923, n° 64), et sur des inscriptions grecques faisant connaître l'intervention du Sénat romain dans des conflits entre cités (Dittenberger, *Syll.*, 3^e édit., nos 679, 683, 865, etc.), en particulier sur celle qui concerne *Hierapylna* et les *Ilanii* (*Ap.*

Ἐφημ., 1920, p. 81); propose des restitutions nouvelles.

P. 57-68. N. Lamboglia détermine le parcours de la *via Aemilia Scauri*, en se fondant sur le milliaire *C. I. L.*, XI, n° 6664, trouvé au sud de Pise.

P. 95-98. P. Fraccaro. Remarques critiques sur le volume de la *Forma Italiae* édité par G. Monaco (Reg. IX, Liguria, t. I, 1936) et sur l'usage qui y est fait des documents épigraphiques.

P. 98-101. Le même. Remarques analogues à propos des *Inscriptiones Italiae*.

ATTI DELLA PONTIFICIA ACCADEMIA ROMANA DI ARCHEOLOGIA, RENDICONTI, XII, 1936.

P. 179-184. A. Degrassi. Les données des Fastes d'Ostie (*C. I. L.*, XIV, n° 4538 et addit. p. 773) se rapportant aux guerres daciques de Trajan : 1^o confirment la célébration du triomphe par l'empereur après la première guerre (sans doute dans la seconde moitié de décembre 102); 2^o montrent que la deuxième guerre dura non trois ans, mais deux seulement et dut finir en 106; 3^o donnent à penser que les premiers jeux après la victoire furent célébrés par Hadrien, préteur en 106, Trajan étant resté sur place pour organiser la nouvelle conquête (cf. *Vita*, 3, 8).

L'auteur propose de lire l. 1-2 :

10) *decebalus rex dacorum INVOCAVIT fidem
ueniam ante TRIBVNAL precatus EST*

Cf. Dion Cassius, LXVIII, 9, 6.

P. 278-279 avec fig. G. Marchetti-Longhi. A Rome, aux abords immédiats de la *curia Pompeia*.

11) *cn. · POMPEIO
MAGNO ·
iMPERATORI
iTALICEI · QVI ·
AGRIGENTI
NEGOTiantur*

P. 397-400 avec fig. M. della Corte. Deux exemplaires du cryptogramme *Rotas opera* découverts à Pompéi attesteraient la présence de chrétiens dans cette ville avant 79 de notre ère.

P. 400-404. G. de Jerphanion expose les raisons pour lesquelles il lui semble difficile de soutenir désormais l'origine chrétienne de la formule *Sator* ; on doit renoncer à placer en Gaule l'invention de ce carré magique ; les chrétiens auraient inversé en *Sator arepo...* le *Rotas opera...* qui avait cours dans le monde romain.

BERYTUS, II, 1935.

P. 143-148. M. Rostovtzeff. A Palmyre. Console attachée à un tambour de colonne.

12) *η βουλη και ο δημος του δ. του
COY AABEI TON APXONTA IAIC · NWN APESANTA
TH PATRIDI AYTOY και TOIC ENΠOPOIC ΠAN
τι τροπω βοηθησαντα μηνι ΠΑΝΗΜΩ ΤΟΥ
..Y ETOYC*

L. 2 : on peut restituer *APXισ-
ρα* ; vient sans doute ensuite la mention d'une tribu.

ID., III, 1936.

P. 83-114. Harald Ingholt. Inscriptions de Palmyre.

P. 104-105 et pl. XXI. Deux dédicaces à *Zeὺς ὕψιστος*.

P. 109 et pl. XXII, 1. Sur une console.

13) *ΘΟΜΑΛΛΑΧΙC ΑΔΔΟΥΔΑΝΟΥ ΤΟΥ ΙΑΡΙΒΩΛΕΟΥC
ΤΟΥ ΑΔΔΟΥΔΑΝΟΥ ΤΟΥ ΦΙΡΜΩΝΟC ΟΙ
ΑΠΟ ΦΥΛΗC ΧΩΝΕΙΤΩΝ ΤΕΙΜΗC ΕΝΕ
ΚΕΝ ΦΕΙΛΟΤΕΙΜΗCΑΜΕΝΗΝ
ΔΗΝΑΡΙΑ ΔΙCΧΕΙΛΙΑ ΠΕΝΤΑ
ΚΟCΙΑ ΕΙC ΟΙΚΟΔΟΜΗΝ ΒΑ
ΛΑΝΕΙΟΥ ΑΓΙΛΒΩΛΟΥ ΚΑΙ
ΜΑΛΑΧΙΒΗΛΟΥ ΘΕΩΝ
ΕΤΟΥC ΓΦΥ ΛΩΟΥ*

(sic)

Date : 493 de l'ère des Séleucides 182 ap. J.-C., mois d'août.

P. 113 et pl. XXII, 2. Fragment de cadran solaire.

14) χειμΕΡΙΝος
ΑΠΕΛΛΑΙ
ΔΕΙΟΣ
ΥΠΕΡΒΕΡΕ

ΥΟΡΠΙΑΙΟΣ
ΛΩΟΣ ΘΕΡΙΝΟΣ
ΠΑΝΗΜΟΣ

Les mois correspondent à décembre, novembre, octobre, septembre, août et juillet; le trait horizontal indique que l'année finissait avec le mois de septembre; le mot κύκλος est sous-entendu devant les adjectifs placés à droite.

BOLLETTINO D'ARTE, XXIX,
1935-1936.

P. 204 avec fig. G. Brusin. Les stèles d'Aquilée, avec épitaphes de centurions au-dessous de bas-reliefs (*C. I. L.*, V, nos 914 et 940), considérées comme perdues, ont été retrouvées et transportées au musée de cette ville.

BOLLETTINO STORICO PIACENTINO, XXIX, 1934.

P. 147. E. Nasalli-Rocca. A Plaisance. Fragment incomplet en haut et en bas.

15) MATRONIS ET LARIBVS
COMPITVM V S I M

BONNER JAHRBÜCHER, 140-141,
1936.

P. 276. J. Klinkenberg. Remarques sur le fragment *C. I. L.*, XIII, n° 8254, mentionnant le *scamnum*, à propos de la limitation sur le territoire des Ubiens.

P. 325-394. A. Oxé. Abondantes observations critiques sur les estampilles de la terra sigillata de la Graufesenque, à propos de l'ouvrage du chanoine Hermet. Liste des exemplaires de sigillata étrangère (notamment arétine) à la Graufesenque; étude des plus anciennes formules des estampilles. Reprend la liste du chanoine Hermet en proposant souvent de nouvelles lectures. Remarques sur les signatures de *Rutaenus*, *Rutenus*, *Roppus*; sur les potiers *Germanus* et *Canrucatus-Vegenus*. P. 380-394, liste alphabétique, en tableaux, de tous les noms de potiers connus par les trouvailles de la Graufesenque.

P. 422-428. M. Siebourg reprend l'étude de plusieurs inscriptions rhénanes récemment publiées: à Benzelnath (*Ann. épigr.*, 1935, n° 101), le nom des *matronae Mahlinehae* serait belge et à rapprocher des formes mentionnées dans le *C. I. L.*, XIII, n° 8221 (de Cologne) et peut-être n° 8492 (*Mahal...*). Commentaire du *C. I. L.*, XIII, n° 7976. A Neuss (*Ann. épigr.*, 1926, n° 66), les *Alaferhuiae* seraient également des *matronae* et non des nymphes; le nom permet de restituer les

inscriptions *C. I. L.*, XIII, nos 12012 et 7862 ; il serait à rapprocher de la forme *Alagabiabus* (*C. I. L.*, XIII, n° 8529), laquelle serait germanique, les formes correspondantes celtiques commençant par *Ollo* (cf. *C. I. L.*, XIII, nos 6751 et 7280). Remarques sur les noms propres *Vimpa* et *Volsonius* dans l'épithaphe d'un vétérân (*Ann. épigr.*, 1932, n° 39).

P. 429-498. F. Oelmann, Hagen, Neuffer et Karsten. Fouilles et acquisitions du Landesmuseum de Bonn. P. 437, quelques estampilles de sigillata trouvées à Bad Godesberg. P. 449-450, trois inscriptions, deux déjà publiées (*C. I. L.*, XIII, nos 7719 et 7860) ; la troisième à Gondorf près Mayen. Restitutions de A. Oxé :

16) D M
c. (?) OLITIO GAIPO
ri ET PRIMIAE
secvndae
5 uxSORI
heredes F

L. 2 : *Gaipor* serait ici *cognomen*.

P. 452-453. Estampilles de sigillata de diverses provenances et de tuiles légionnaires.

P. 456-457. A Gondorf. Quatre inscriptions déjà connues (*C. I. L.*, XIII, nos 7643, 7645, 7646, 7653) ; une inédite (?).

20) GAVDENTIVS
R IN PACE ANNO
XIIII

✱

17) HIC IACET SARMAN
NA MEDICA VIXIT
PĪMĀN LXX PIENTIVS
PIENTINVS FILI ET
HONORATA NORVS (sic)
(sic) TTITOLVM POSVERVN
IN PACE

P. 460. A Andernach. Sur une fibule :

18)
INVICTA ROMA — VTERE *felix*

Sur une boucle de ceinture, avec gravure représentant Daniel dans la fosse aux lions :

19) SVCCIRICVS FECIT

P. 517-521. H. von Petrikovits dresse la liste corrigée des noms de potiers de sigillata connus par les fouilles de Nimègue, d'après la publication de W. Vermeulen, *Donn romeinsch grafveld op den Hunnerberg te Nijmegen*, 1932.

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE DU
COMITÉ DES TRAVAUX HISTORI-
QUES, 1932-1933 (paru en 1936).

P. 625-637. E. Bertrand et Emm. Guyot groupent les découvertes archéologiques faites à Nuits-Saint-Georges (Côte-d'Or), donnent notamment la liste des noms de potiers trouvés sur les fonds de vases.

P. 769-781. L. Poinssot. Inscriptions chrétiennes de la région du Cap Bon (Tunisie).

P. 773-777 avec fig.

FELICITAS R
IN PACE ANNO XII

✱

L. 1-2 : *r(ecessil)* ou plutôt, à cause de l'*in pace*, *r(equievit)*.

Les années XIII et XII semblent se rapporter à l'ère commençant à la prise de Carthage par Genséric (octobre 439) : 452-453 et 450-451 ap. J.-C.

P. 778.

- 21) MVNATIA · CRI
STIANA · VIXIT · AN
LXX R · VIII IDVS (*sic*)
FEB

Christianus est tout à fait exceptionnel dans l'épigraphie africaine.

P. 780.

- 22) TERTVLLA PVELLA VIXIT
T AN XXX R XIII KAL.
FEB

P. 789 et pl. L. L. Poinssot. Près de Sbeitla, dans une chapelle. Mosaïque tombale.

- 23) $\frac{\alpha}{\omega}$ —
S A N C T V S
H O N O R I V S
E P I S C O P V I
X I T I N P A C E
A N LXXX M V
D E P O S I
T V S D I E
I D V S
O C T O B R
.....

ID., PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES, 1936.

Mai.

D'après des renseignements complémentaires, il faut lire ainsi

le n° 40 de l'*Ann. épigr.*, 1936 :

- 24) ANNIAE FAVSTI
NAE AVG CONIV
GI AVG N ET MATRI
CAESARIS N
5 RESP VOLVBILIT
DEVOTISSIMA NV
MINI EORVM
EX D · O · P

L. 8 : *ex d(ecreto) o(rdinis)*.

Les l. 1-3 présentent des martelages qui ne figuraient pas dans la première copie ; l'inscription concerne non la femme de Marc Aurèle (table de l'*Ann. épigr.*, 1936), mais la troisième femme d'Élagabale.

Juin.

P. XI. L. Leschi et G. Sassy. A Madaure. Autel.

- 25) R ♂ A ♂ S
L A C · C I V
V I T A L I S
V ♀ S ♀

Lire : *R(omae) A(eternae) s(acrum)*. *L. Acciu(s) Vitalis v(otum) s(olvit)*.

P. XIX-XXI. R. Thouvenot. A Banasa. Diplôme militaire (cf. *Ann. épigr.*, 1936, n° 70).

Novembre.

P. V. É. Espérandieu. A Nîmes. Autel.

- 26) DOMITIVS VER
RES
P R O X V M I S

P. XVI-XVII. L. Poinssot et G. Feuille. A Gighi. Plaque de marbre.

27)

IMP·CAES·M·AVRELIO
ANTONINO·AVG·
IMP·CAES·L·SEPTIMI·
SEVERI·PII·PERTINACIS
AVG·ARABICI·ADIABENI
CI·FIL·M·ANTONINI·PII·NE
POTI·DIVI·ANTONINI·PII·
PRONEP·DIVI·HADRIANI·
ABNEP·DIVI·TRAIANI·PAR
THICI·ET·DIVI·NERVAE
Q ADNEPOTI P
GIGTHEENSES·PVBliceP

P. XIX. L. Poinssot et A. Contencin. A Henchir-Bou-Ftis (*Avit-la Bibba*). Début de la dédicace d'un arc de triomphe à l'empereur Hadrien (*C. I. L.*, VIII, nos 799 et 12266).

Décembre.

P. XI. L. Leschi. A Henchir-Deheb, région de Tébessa. Lin-teau.

28)

numisivs ivnior FECI DIMODIUM

P. XIII-XIV. Id. A Tébessa.

29)

D M S
E V P H R O S Y N V S
ANTIOCHI·AVG·ARE VIC
PIVS·VIXIT·ANN·XXXV

5

H·S·E·

L. 3 : l'auteur lit *Antiochi Aug(usti) ark(arii) vic(arius)* et propose de la fin d'une dédicace de Tabarka (Cagnat et Merlin, *Inscr. lat. d'Afrique*, n° 600 ; Des-sau, *I. L. S.*, n° 3580) l'interprétation suivante : *Philostorgi Aug(usti) arkar(ii) [vicar]ius*.

P. XIV. Id. A El-Gahra.

30)

D M S
F L A V I V S F O R
MILES LEG·III A G
V I X I T N XXX

Id., 1937.

Janvier.

P. X-XIII. L. Leschi et L. Lau-rens. A Ain-Bessem, près d'Au-male. Dalle (la partie droite du texte figure au *C. I. L.*, VIII, n° 9183 = 20821 ; Buecheler, *Carm. lat. epigr.*, n° 577).

31)

B ALNEA RVRA DOMVS FECIT CONSTANTIVS AVCTOR
E T FECIT VT MEMORENT CARI DE SANGVINE NATI
N AM VT PLENE LOTOR discas QVID SIT PERFERRE LABOREM
E ST NOVI EXEMPLI ET QVAE EST MEMORANDA PER ANNOS

5

L ATERI IVNCTA VIRO summa DATA CONIVGI TALI Q
A DQVE SVVM DOCVmen LATVM IMITARE PRIORA
V T NOMEN VT QVAESTUS VT HONOR AMPLIET IN EVVM
A VZIAS QIA POTENS eris HIS PER SAECVLA VITA P
T VQVE DABIS CIVIBVS decus ET TIBI PATRIA LAVDES P

IO E T DABIS VT SVPERES hominvm LINGVAS INANES

L. 7 : (a)evum ; l. 8 : q(u)ia.

La pièce de vers est acrostiche : les premières lettres de chaque vers donnent *Bene lavate* !

P. XIII-XVI. E. Albertini. Bornes milliaires.

P. xv. Au douar Aouzalel.

32) IMPPP CCC MCLO (sic)
DIO PVPPIENNIO (sic)
ET DECIMO CAELIO
CAVINO BABINO PI
IS FELICIB·AVGGG PON (sic)
TIF·MAXIMIS TRIBB PO (sic)
TEST I PP COSS BIS PRO
CONS ET M ANTONIO·
GORDIANO NOBIL
CAES PRINC IVVENT
NEPP DIVORVM GOR (sic)
DIANORVM AB ALA MI
LIARIA M P VII

P. xv-xvi. A hauteur du kilomètre 9,300 de la route de Batna à Lambèse.

33) IMP CAESARE M (sic)
AVRELIO SEVE
RO ALEXAND
RO PIO FELICI
AVGVSTO COS
PP DIVI MAG
NI ANTONINI
FILI DIVI SEVE (sic)
RI NEPOS (sic)
A C M P II

Dern. l. : a c (astris).

P. xvii-xxii. L. Poinssot et Gaillard. A quelques kilomètres à l'est du Kef, inscriptions dont la plupart sont des épitaphes.

P. xvii. Cippe.

34)
D M S D·M·S·
. a r t o r i C·A R T O R I
us. f. p a p V S·C·F·P A P
c e l e r M V C E L E R·P H I
N A T I A N V S L O S O P H V S
P I V S·V I X I t E P I C V R E V S
A N N X X I I P I V S·V I X·A N
X X X I I·H·S·E

Février.

P. vi-ix. E. Albertini et J. Guey. A Ksiba, près de Souk-Ahras. Liste de noms figurant sur des épitaphes récemment trouvées dans les cimetières de l'ancienne *civitas Pophthensis*.

Mars.

P. vi-xii. E. Albertini et P. Massiera. Inscriptions de la région de Sétif.

P. vi-vii. A Aïn-Mafeur. Fragment d'une dédicace figurant au *C. I. L.*, VIII, n° 8772 (=20542).

P. viii. A Colbert. Fragment mentionnant des *burgarii*.

P. ix. A Tocqueville. Cippe.

35) D M S
AVRELIVS VERI
TVS EQVES STA
BLISANORVM (sic)
VIXIT ANNIS XXII
MESES II AVRELIVS
VITALIS EXARQVS
CONTVBERNALI
MEMORIAM FECIT

Rappel des inscriptions mentionnant des *equites Stablesiani*.

P. xi. A Zarai (*Zraia*). Devant de caisson.

36) D · M · S
G A R G I L I
V S · S I L V A
N V S · E Q
5 A L · F L · V I X
A N N · X L V
Æ L I A D A M V L N A
C O N I V G I M E R E N

L. 4-5 : *eq(ues) al(ae) Fl(a-viae)*.

P. xii. A Zarai (*Zraia*). Base.

37) N E P T V N O
A V G · S A C R

P. xii. A Zarai (*Zraia*). Base.

38) N E P T V · S ·
L V · C I · C A C I V S
E Q · A L A E · F L A V I A E

P. xiii. L. Poinssot. Près du bordj Yonga. Fragment de milliaire, dont tout le haut manque.

39) P I · A V G · F I L I O ·
A · M A C · M P · I I

[... d. n. Philip]pi Aug. filio.
A Mac(omadibus) m(illia) p(as-
suum) II.

Juin.

P. xx. L. Poinssot. Près du bordj Yonga, dans une église. Mosaïque tombale.

40) Q V O D B V L D E V S · E P I S C O
P V S · V I C S I T A N N I S L C I I
E T R E Q V I E V I T I N P A C E D P
die V A R I A S

P. xx-xxiii. Ch. Saumagne. Épitaphes d'El-Djem (*Thysdrus*).

P. xxi. Plaque de marbre.

41) I T A · T I B I · Q V A E · C V P I S
C O N T I N G A N T · V T · T V
H O C · S A C R V M · N O N
V I O L E S
N O N I A · M · F · V I T A L I S
V I X I T · A N N I S · I I I I
M · X D I E B V S V I I I I

P. xxi. Plaque de marbre.

42) D I I S · M A N I B V S · S A C R V M
Q · A E L I V S · F E L I X · T V S C A E · F
V I X I T A N N O · I · M E N S · I I I
I T A T I B I C O N T I N G · D E A · P R O P ·
5 H A N C H A B E R V T H O C
S A C R V M · N O N · V I O L E S

L. 4-6 : *ita tibi conting(al)
dea(m) prop(itiā) hanc ha-
ber(e) ut hoc sacrum non violes.*

P. xxi. Plaque de marbre.

43) D I S · M A N I b u s s a c r v m
C · N O N I O · C · F · G A E V I O Q V I
V I X I T M E N S I · V *ita tibi con*
T I N G A T · V o t u m t u u m u t
H O C S A C r u m n o n u i o l e s

P. xxv-xxvii. L. Leschi. A Berrouaghia. Dalle brisée en haut.

44) DEC COH

II

BRITTONVM ·

HIC · SISTET ·

5 VIXIT · AN ·

XXXXII · OPTO

TIBI TERRA · LEVE ME

RERIS · ANIMA CAN

DIDA

L. 6-7 : sans doute *opto tibi terra(m) leve(m)*.

P. xxviii-xl. P. Massiera. Nombreuses bornes milliaires du Hodna occidental.

P. xxxi. Fragment brisé en haut.

45) MVS · NOBILISSIM.
CAES PRINCEPS IN
VENTVTIS *augusti*
MILIARIOS *fieri*
IVSSERVNT *per*
q. ualerivm pro
CVRATOREM *suum*
AB ARAS · M p. ii (?)

La borne était aux noms de Maximin et de son fils Maxime.

Sur Aras, cf. S. Gsell, *Atlas archéol. de l'Algérie*, f. 25, n° 10.

P. xxxv-xxxvi. Borne très mutilée au nom de Sévère Alexandre; le procureur T. Aelius Decrianus y était mentionné.

P. xxxvii.

46) IMP · CAES · M

AVREL · SEVER

VS · ALEXAN

der PVS FELX

AVG · PONTIF MA

XIMVS · PP · TRIB

P · COS PRO

COS · MIL · FIE

RI IVSSIT · PER

P FLAVIVM

CLEMENTE

M · PROC ·

SVM AB (sic)

ARAS MIL

P VII

BULLETIN DE CORRESPONDANCE
HELLÉNIQUE, LX, 1936.

P. 37-58. J. Coupry et M. Feyel. Inscriptions grecques trouvées à Philippes en 1934 et 1935.

P. 41-42. L'építaphe de l'*Ann. épigr.*, 1932, n° 21; 1933, n° 231 serait de 41 ap. J.-C., non de 241 ap. J.-C.

P. 43 avec fig. Base.

47) ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ
ΤΟΝΚΡΑΤΙΣΤΟΝ
ΙΞΝΙΟΝ ΠΟΝΤΙ
ΟΝ ΠΡΟΚΛΟΝ
5 ΝΕΟΝ · ΠΥΘΙΑ
ΝΟΣ ΠΡΑΓΜΑ
ΤΕΥΤΗΣ · ΤΟΝ
ΙΔΙΟΝ ΠΑΤΡΩΝΑ
Υ · Β ·

L. 9 : ψ(ηφίσματι) β(ουλῆς).

Énumération (p. 44) des πραγ-
ματευταί (= actores) connus à
Philippes.

P. 47 avec fig. Stèle.

- 48) ΑΥΡ·ΚΑΠΙΤΩΝ ΠΡΕΣΒΥ
 ΝΕΟΣ ΤΗΣ ΚΑΘΟΛΕΙ
 ΚΗΣ ΕΚΛΗΣΙΑΣ ΑΝΕ
 ΣΤΗΣΑ ΤΗΝ ΣΤΗ
 5 ΛΗΝ ΤΑΥΤΗΝ ΤΟΙΣ
 ΙΔΙΟΙΣ ΓΩΝΕΥΣΙΝ
 ΚΑΙ ΤΗ ΕΙΔΙΑ ΣΥΝΒΙΩ
 ΒΕΒΙΑ ΠΑΥΛΑ ΚΑΙ
 ΤΩ ΓΛΥΚΥΤΑΤΩ
 10 ΜΟΥ ΥΙΩ ΕΛΠΙΔΙΩ
 Υ ΚΕ·ΔΕΚΑ

L. 1-2 : πρεσβύ(τερος) νέος, peut-être prêtre nouveau, nouvellement promu ; l. 11 : la date donne l'année 410 ; contrairement à l'opinion des auteurs qui songent à l'ère macédonienne (262-263 ap. J.-C.), il doit s'agir de l'ère de la colonie (381 ap. J.-C.).

P. 53 avec fig. Stèle.

- 49) ΑΥΡΗΛΙΟΣ
 ΚΥΡΙΑΚΟΣ·ΔΙΔΑΣ
 ΚΑΛΟΣ ΕΠΟΙΗΣΑ
 ΤΟ ΧΑΜΟΣΟΡΙΟΝ
 ΤΟΥΤΟ ΕΜΑΥΤΩ
 ΚΑΙ ΤΗ ΣΥΜΒΙΩ
 ΜΟΥ ΑΥΡΗΛΙΑ
 ΜΑΡΚΕΛΛΙΝΗ
 ΚΑΙ ΤΕΚΝΟΙΣ
 ΕΙΔΕ ΤΙΣ ΤΟΛ
 ΜΗΕΙ ΕΤΕΡΟΝ ΣΚΗ
 ΝΩΜΑ ΚΑΤΑΘΕΣ
 ΘΑΙ ΔΩΣΕΙ ΤΩ
 ΙΕΡΩΤΑΤΩ ΤΑ
 ΜΕΙΩ ΧΡΥΣΟΥ
 ΛΙΤΡΑΝ ΜΙΑΝ

Il y a des ligatures que nous n'avons pas reproduites.

L. 2-3 : Chrétien chargé d'enseigner les catéchumènes (?).

P. 82. A. C. Orlandos. A Délos. Plaque de dallage dans une basilique chrétienne.

50)

ΙΩΑΝΝΗΣ ΔΙΑΚΟΝ
 ΔΟΥΛΟΣ ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ΜΑΡ
 ΤΥΡΟΣ ΚΥΡΙΚΟΥ ΕΓΡΑΨΕ

Saint Quirique fut martyrisé en 296 à Tarse de Cilicie avec sa mère sainte Julitte.

P. 190-207. L. Robert. Études épigraphiques.

P. 192-197. Commentaire d'une inscription de Lattaquié (Syrie), publiée par G. Perrot, *Rev. archéol.*, 1877, I, p. 59-61, n° 8 et aujourd'hui au Musée de Toulon : une femme a fait les frais de diverses constructions, certaines au nom de son mari ἀντὶ τῆς βο(υ)λῆς, « parce qu'il avait obtenu la dignité de membre du conseil ». Liste d'exemples analogues dans des inscriptions de l'époque impériale.

P. 199-202. Groupement de trois dédicaces en l'honneur du père de Trajan, rédigées en termes semblables et déjà publiées, dont deux trouvées à Cos, mais qui doivent toutes trois provenir de Myndos ; une quatrième, de Myndos, également connue, concernant le même personnage, a un formulaire différent.

P. 202-203. Le texte des *Inscr. gr. ad res rom. perl.*, IV, n° 825 ne vient pas d'*Hierapolis*, mais de Kapakli Kuyu, dans la péninsule de Kazikli.

P. 336-343 et pl. XLII. P. Lemerle. A Philippes.

- 51) ΑΥΡΗ · ΖΙΠΥΡΩΝ
ΕΤΩΝ · Λ · ΕΝΘΑ ΔΕ
ΚΕΙΤΑΙ ΟΥΑΛ ΜΑΝΤΑΝΑ (sic)
ΤΩ ΕΙΔΙΩ ΑΝΔΡΙ ΚΑΙ
5 ΑΙΑΥΤΗ · ΖΩΣΑ · ΕΠΟΙ (sic)
ΗΣΕΝ · ΕΑΝ ΔΕ ΤΙΣ
ΜΕΤΑΡΗ ΤΟΝ ΒΩΜΟΝ
ΤΟΥΤΟΝ · ΔΩΣΙ ΤΗ ΠΩΛΙ
Χ · ΧΙΛΙΑ · ΚΑΙ ΔΗΛΑΤΩ
10 ΡΙ · Χ · Φ ·
Ο Υ Α Λ Ε Ρ Ι Α Μ Ο Ν Τ Α Ν Α Κ Α
Τ Α Κ Ε Λ Ε Υ Σ Ι Ν Τ Ο Υ Α Ν Δ Ρ Ο Σ ΑΥΡΗ
ΛΙΟΥ ΖΙΠΥΡΩΝΟΣ ΔΙΖΑΝΟΣ · ΕΔΩ
ΚΑ ΣΥΝΠΟΣΙΩ ΘΕΟΥ ΣΟΥΡΕΓΕΘΟΥ
15 ΠΡΟΣ ΤΗΝ ΑΓΟΡΑΝ ΠΑΡΑ ΤΟ ΩΡΟ
ΛΟΓΙΝ Χ Ρ · Ν · ΑΦΩΝΕΚ ΤΩΝ ΤΟΚΩΝ (sic)
ΠΑΡΑΚΑΥΣΩΣΙΝ ΚΑΤΑ ΡΟΔΟΙΣ εαν
δε ΜΗ ΠΑΡΑΚΑΥΣΩΣΙΝ ΔΩΣΟΥΣΙΝ
ΠΡΟΣΤΕΙΜΟΥ ΤΑ ΠΡΟΓΕΓΡΑΜΜΕΝΑ
20 ΔΙΠΛΑ ΤΟΙΣ ΠΟΣΙΑΣΤΑΙΣ ΗΡΩΝΟΣ
ΠΡΟΣ ΤΑ ΤΟΡΒΙΑΝΑ

Il y a de nombreuses ligatures et particularités de graphie que nous n'avons pas reproduites.

L. 14 : pour le Θεός Συρεγέθης, cf. surtout Pârvan, *Riv. di filologia classica*, LII, 1924, p. 310 ; l. 21 : Τορβιανά serait la transcription d'un pluriel neutre latin *torviana*, désignant un édifice par un adjectif dérivé du nom de son fondateur.

P. 374-385. J. Jannoray, après révision des originaux, rectifie les restitutions qui avaient été présentées de deux dédicaces delphiques, dont l'une concerne Néron (*Bull. de Corr. hellén.*, 1896, p. 710) et l'autre Drusilla, sœur de Caligula (*Suppl. epigr. gr.*, I, n° 157 ; *Ann. épigr.*, 1923, n° 53).

Le début de la première (fig.) s'établirait ainsi :

- 52) [Νερωνα Κλαυ]δ[ιον] Κλα[υ]δ[ιου Κα]-
[σ]αρος Σεβαστου και Γερμαν[ι]-
[κ]ου Καισαρος εκγονον, θεου Σεβασ-
[τ]ου απογονον.

La seconde est conçue comme suit :

- 53) [Το κ]οινον [των] Α[μφιτρο]ν[ων την]
[νεαν] Πυθιαν Γαΐου Καισαρος Αυτο-
κρατορος Σεβαστου αδελφην
Απολλωνι Πυθιωι.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE D'HIP-
PONE, n° 37, 1930-1935.

P. 27-32. E. Albertini reprend l'étude de l'inscription publiée dans l'*Ann. épigr.*, 1933, n° 155 (cf. J. Carcopino, *Bull. arch. du Comité des Trav. histor.*, 1934, proc.-verb. de mai, p. IX-XIII). Aux lignes 5 à 8, il faut lire

54)

LEGATO · PROVINC · *afri*
CAE PER NVMDIAM *hippo*
nensium q volatei *procos*.

A la fin, soit *l(ocus)* [*d(atus)*]
publice d(ecreto) [*d(ecurionum)*],
soit *l(ocus)* *s(tatuae)* *publice*
d(atus).

L'inscription *C. I. L.*, IX,
n° 1592 se rapporte au même
personnage.

P. 37-55. J. Gagé. Sur deux
inscriptions chrétiennes d'Hip-
pone (cf. *Ann. épigr.*, 1936 d'après
le tirage à part).

P. 57-68. A. Truillot. Bornes
du 183^e mille de la route de
Carthage à *Theveste*, aux noms
de Caracalla, de Dioclétien et de
Maximien ; borne du 4^e mille de
la route de *Theveste* à *Cirta*,
portant une dédicace aux noms
de Constantin et peut-être de
Maximin Daïa et de Licinius, et
une autre au nom de Julien.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES
ANTIQUAIRES DE FRANCE, 1936.

P. 147-148. J. Toutain com-

mente un ex-voto *Sex Arboribus*
et deux dédicaces à *Sexsarbor*
deus (*C. I. L.*, XIII, n°s 129, 132,
175) : double forme d'un culte
rendu à un groupe de six arbres.

P. 182-187. A. Grenier. A
Grand.

55) *deo apollini*
granno consinivs
tribvnvs ·
SOMNO IVSSVS

Restituer le nom d'*Apollo*
Grannus sur une autre inscrip-
tion de Grand (*C. I. L.*, XIII,
n° 5942).

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HIS-
TORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE DE
LA RÉGION DE SÉTIF, 1935.

P. 60-78. P. Massiera. Inscrip-
tions, surtout des épitaphes, de
la Maurétanie Sitifienne.

P. 70. A Sétif. Cippe.

56) D M S
AELIVS AELIANVS
CORNICVLARIVS
COH SPANORVM
VIXIT ANNIS LI
MILTAVIT ANN XXVI
annivs DATVVS AMICO

P. 71. Au Musée de Sétif. Borne
milliaire de la route de Sétif à
Constantine au nom de Caracalla
(cf. *C. I. L.*, VIII, n°s 22401 et
22403).

P. 75. A Tocqueville. Dedicace
d'un mausolée.

57)

Q · MEMMIO · RVFO · Eu. *flaminali* ET · CILONIAE · SATVRNI
 (sic) NAE · COIVGI EIVS · ET · Q · MEMMIO et MEMMIO · FLORO · E · V ·
 FLAMINALI · ET · Q · MEMMIO *filisequititis* · FLAMINALIS
 ET · Q · SEXTIO PVDENTIF sexti · MAXIMI · FILIO
 MEMMIA · PROCESSINA · CVM · M · FVLVIO · HONORATO · FILIO · SVO · PARENTIBUS
 CVRANTE · ET · DEDICANTE · Q · MEMMIO · AGATANGELO · LIBERTO · MEMMIORUM

P. 108-110. P. Massiera. A
 Sétif. Une inscription votive et
 trois épitaphes.

UNIVERSITY OF EGYPT. BULLE-

TIN OF THE FACULTY OF ARTS,
 III, 2, 1935.

P. 57-61. C. H. O. Scaife. Au
 Djebel Dokhan (*mons Porphy-*
riles).

58)

ΚΑΘΟ | ΛΙΚΗ | ΕΚΚΛΗ | CIA ΜΕΛΙΤΙΟΥ
 ΔΙΔΥΜΟΣ ΕΠΑΡΧΙΚΟΣ ΕΥΧΑ | ΡΙΣΤΩΝ | ΤΩ ΑΓΙΩ | ΤΟΠΩ ΑΜΑ ΠΑΡΑΝΙΩ ΚΑΙ ΠΑ
 ΧΑΤΗ ΑΡΧΙΛΑΤΟΜΟΙΣ ΚΑΙ ΛΟΙΠΟΙΣ ΤΕΧΝΙΤΑΙΣ ΑΝΕΝΕΩΣΑ ΕΙΣ ΤΗΝ ΧΛΑΑΣΙΝ ΤΩΝ
 ΟΝΩΝ ΙΕΡΟΚΟΛΥΜΩΝ

L. 3 : χ[άλ]ασιν.

Pour l'interprétation de *ἐπαρ-
 χικός* et de *ἀρχιλατόμοις*, cf.
 P. Collart, *Rev. des études grec-
 ques*, 1937, p. 278.

BULLETIN TRIMESTRIEL DE LA
 SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET
 D'ARCHÉOLOGIE D'ORAN, LVII,
 1936.

P. 221-227. Malva M. Vincent.
 A Arbal (*Regiae*).

59) SEVERO PERTI
 NACI INVICTO
 AVG STATVAM
 QVAM PRO HO
 NORE AEDILITA
 TIS P VAL LONGI
 LVN FILI SVI PRO
 MISIT P VAL LON
 GVS PRINCEPS P
 VAL LONGI PRIN
 CIPIS FIL POSVIT

Le texte est complet.

Rapprocher l'inscription n°
 21627 du C. I. L., VIII.

Id., LVIII, 1937.

P. 19-20. P. Courtot. Épitaphes
 chrétiennes d'*Altava* (Lamori-
 cière) datées par l'année de la
 province.

BULLETTINO COMUNALE DI ROMA,
 LXII, 1934.

P. 41-63. M. Pallottino. A
 Rome, via Taranto. Colombaires
 romains. Épitaphes, estampilles
 sur tuiles, signatures de lampes,
 inscriptions en relief sous le pied
 de flacons de verre.

P. 107-109. K. Lehmann-Hart-
 leben fait ressortir le caractère
 exceptionnel de l'inscription im-
 périale gravée sur l'arc de Titus,
 au forum romain. Ce texte est de
 type funéraire : l'arc n'est pas

un arc triomphal, ni un arc consacré pour une raison historique déterminée ; il appartient à la catégorie des monuments commémoratifs élevés aux *Divi*.

P. 151-155 avec fig. G. Patriarca. A Rome, près de la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs. Longue inscription funéraire en hexamètres qui commence ainsi :

60) ΤΕΡΜΗCCON ΝΑΙΩΝ COΛΥΜΟΙC
ΕΝΙ ΚΥΔΑΛΙΜΟΙCΙΝ
ΗΛΥΘΟΝ ΕC ΡΩΜΗΝ ΤΡΙΤΟC
ΑCΤΩΝ ΚΗΡΙ ΠΙΘΗCΑC

P. 157-188. Chronique des fouilles, découvertes et études relatives aux antiquités de Rome et du Latium, 1934.

P. 177. Gu. Gatti. A Rome, via del Porto di Ripagrande, au Transtévère.

61) · SILVANO · SANCTO · SACRVM
CHRYSES · L · CLODI
I V S T I · E G N A T I
P R I S C I · V I L I C V S
C E L L A E · C I V I C I A N A E
E X · V I S O D D · D E D I C A V I T I D I B V S
I A N V A R I S
B O L A N O · E T · P I S O N E C O S

Date : 13 janvier 111 ap. J.-C.
A Rome, on connaît déjà les *cellae vinariae nova et Arruntiana* (C. I. L., VI, n° 8826), la *cella Nigriniana* (n° 3739) et la *cella Groesiana* (n° 706).

Id., LXIII, 1935.

P. 35-79 et pl. I-II. G. Man-

cini. A Rome, via Marmorata. *Schola* d'un collège, près de laquelle on a trouvé cinq fragments dont quatre, qui se raccordent, forment la partie inférieure d'une stèle opisthographe. Le texte, tel que l'a reproduit M. Mancini, est le suivant :

62) 1° Calendrier :

Première et deuxième colonnes :

	JANVIER	FÉVRIER	
1	AK IAn. f.	
2	BF ^{AESC} Sculapio	
3	CC	
	
	
	
	
29	EF //////////////	BEQu. n.	27
30	FF ^{LVC} CAESAR	CC	28
31	GC		
	XXXI	XXIIX	

Cinquième et sixième colonnes :

	Mai	Juin	
	
	
	c C	20
	DC	21
	EC	22
23	g tVBIL n.	FC	23
24	h q. RCF	GC ^{FORTI-FORTVN} T-T-AD-LAP-I-ET-VI	24
25	a c. ^{FORTVNAE-PP-R} QVIRIT-IN-COLL	HC	25
	AC	26
	BC	27
	CC	28
	DF	29
	EC	30
		XXX	

b) Revers :

Première et deuxième colonnes :

JUILLET

AOUT

.

23	<i>d nept.</i> N		
24	E N _{LVDI}	D c.	24
25	F FVR N	E <i>opi. n.</i>	25
26	G C _{LVDI}	F c.	26
27	H C _{IN CIRCO}	G <i>Vol. n.</i>	27
28	A C _{IN CIRCO}	H c.	28
29	B C _{IN CIRCO}	A F	9
30	C C _{IN CIRCO}	B F	30
31	D C	C C	31
	XXXI	XX <i>xi</i>	

Cinquième et sixième colonnes :

NOVEMBRE

DÉCEMBRE

.	<i>g k.</i> DEC N	1
	<i>neptu</i> NO PIETATI	
.	
.	
.	
.	
.	

xxX

XXXI

CONSVLES · CENS ·

C IVLIVS Q PEDIVS

L GELLIVS M COCCEI

SvF P. VENTIDI

L NONIVS

C CARRIN

SvF

. *po*MPEIVS. *mu* NATIVS M AEMIL

SEX POMP L CORNIFI

C ANTONIVS P SVLPICIVS

L CORNELIVS

L ANTON P SERVILIVS

SvF

T PEDVCAEVS

CN DOMITIVS C *asin.*

M ANTON L SCRIBON

L CORNELIVS

L SEMPRONIV

SvF

P CANIDIVS

L AAEMILIVS (*sic*)

SvF

C MEMMIVS

M HERENNIVS

L MARCIVS C CALVISIVS

C COCCEIVS

SvF

P ALFENVS

IMP CAESAR L VOLCACI

P AVTRONIVS

AP CLAVDIVS C NORB

L CORNELI

L VINICIVS

SvF

L MARCIVS

L FLAVIVS

SvF

C FONTEIVS

M AGRIPPA L *caninius*

M ACILIVS

SVF T STATILIVS

Q LARONIVS

IMP CAESAR M *ualer*

M TITIVS

SvF

CN POMP

IMP CAESAR M LIC

C ANTIST

SvF

M TVLLIV

L SAENTIV

IMP CAESAR SEX

SvF

POTIT V

IMP CAESAR M AG

IMP CAESAR M AG

IMP CAESAR T STAT

IMP CAESAR M SI

IMP CAESAR C NOB

IMP CAESAR CN P

Cf. à notre monument *C. I. L.*, I, p. 321 et 471, d'après lequel nous pensons l. 1 à une restitution comme (*facti*) *sub imp. Caes. Augusto*.

p o n t i F · M A X I M

	<i>paullus fabius q. aeli</i> VS	C · CAESAR · L · PAVLLVS
		SVF M · HERENNIVS
	<i>iull. anton. african. fab</i>	P · VINICIVS P · ALFENVS
	<i>claudi drusus t. quincti</i> VS	SVF P · LENTVLVS · T · QVINCT
		L · AELIVS · M · SERVILIVS
	. . .	
APPVLEIVS P SILIV	<i>ti. clau</i> DIVS CN PISO	<i>suſ. p. sil</i> IVS · L · VOLVSIVS
SENTIVS Q LVCRETI	C ANTISTIVS D LAELIVS	
SVF M VINICIVS	IMP CAESAR XII L SVLLA	
CORNEL CN LENTVL	L VINICIVS	
FVRNIVS C SILANVS	SVF Q HATERIVS	
DOMITIVS P SCIPIO	C SVLPICIVS	
SVF L TARIVS	C CALVISIVS L PASSIEN	
DRVSVS L PISO	C CAELIVS	
LICINIVS CN AVGV	SVF GALVS SVLPIC	
CLAVD P QVINCTIL	L LENTVLVS M MESSAL	
VALERIVS P SVLPIC	IMP CAESAR XIII M PLAVT	
C VALGIVS	L · CANINIVS · C · FVTIVS	
SVF C CANINIVS	S Q · FABRICIVS	
L VOLVSIVS	COSSVS · CORNELIVS · L · PISO	
	SVF · A · PLAVTIVS · A · CAECINA	

IMP · CAESAR · AVGVST^{us} *pont. max. imp. xiiii trib. pot*

TI · CLAVDIO · NERONE ITERVM

Cos.

CN · CALPVRNIO · PISONE

MAG · PRIMI

M CAECILIVS M F PAL OPTA *tus*

C CLODIVS A · F · PAL · ASSVRVS (?)

C · SVLPICIVS · C · L · CHRYS. *l. lentulo m. messalla cos.*

*m. num*ERIVS · M *mag. u*

C · AN^{tis} TIO · D LAELIO COS

M *milionius m.l. acret* VS

MAG · II A D PR K AVG

P · CORNIFICIVS *p. p. l. ero*S

M CAESONIVS M L MENOPHIL

M · PONTIVS *m.l. ero*S

P ANNIVS P L APOLLONIVS

P · SVLPICIVS *p. l. felix*

L CORNIFICIVS L L FORTVNAT

MAG. *ui*

A CONSIDIVS A L PRINCEPS

A CORNELIVS *a. l. nysus*

IMP CAESARE XII L SVLLA COS

SEX · TREBONIVS *philemo*

MAG TERTI

C · SVLPICIVS GAL · L · RagiA

C SATRIVS L F TER

Q · FVFIVS · Q · L · EPAPHRODITVS

P TTINIVS P · L · HILARVS

MAG VII

Q VIBIVS Q L HILARVS

CN · DOMITIVS · CN ET · O · L · NICOMEDES

M ANTONIVS DONATVS

L · ARRVNTIVS · L · L · PHILOMVSVS

MAG INIERVNT K AVG

L · SALIVIVS · L · L · PRIMVS

L · OTACILIVS · L · L · CINNAMVS

MAG· XII

mag....

..... alexanDER	CN·CRETARIVS·CN·L·PHILOGEN
..... ELO	M·CORNELIVS·C·L·EVTYCHVS
..... LA	C·IVLIVS·CCL·L·DONATVS
..... HILVS	M·MILIONIVS·M·L·AESCHINVS
.....	

mag....

	TI·CAESARE·III·GERMANICO
M·IVNIVS·C·L· // O // S	CAESARE·II COS
P·CVRTIVS·P·L·ANTEROS	MAG· ANNI XXIII
C·VEVEIVS·C·L·PAMPHILVS	P·SVLPICIVS·P·L·OPTATVS
P·CARVILIVS·P·L·SYRVS	M·MILIONIVS ANCIALVS
SEX·APPVLEIO·SEX·POMPEIO COS	TI·CAESARE·III·DRVSO·CAESAR II·COS·MAG·ANNI·XXVII
MAG· ANNI·XXI	
M·MARCIVS·M·L·HILARVS	M·MARCIVS·M·L·HILARVS
P·IACVTANVS·P·L·DEMOSTE	P·IACVTANVS·P·L·DEMOSTE
C·COELIVS·C·L·PAMPHILVS	C·COELIVS·C·L·PAMPHILV
	M·FVLVIVS·M·L·AVCTVS

Face : sous le texte, sur six colonnes, du premier semestre du calendrier (a), noms, sur six colonnes également, des consuls éponymes et suffects, ainsi que des censeurs, de 43 av. J.-C. à 3 ap. J.-C. (A); revers : sous le texte, sur six colonnes, du second semestre du calendrier (b), noms, sur quatre colonnes, des *vicomagistri* (d'un vicus de la XIII^e région) de 7 av. J.-C., année de leur institution, à 21 ap. J.-C. (B); pour les années V et VI les compléments sont fournis par C. I. L., VI, nos 34 et 33.

Calendrier : *f(astus)*, *c(omilia-lis)*, *n(efastus purus)*; 29 janvier : [*natalis* ?] *Luc(i) Caesar(is)*; 23 mai : [*i*] *ubil(ustrium)*; 24 mai : [*q(uando)*] *r(ex) c(omiliavit) f(as)*; 24 juin : *Forti Fortun(ae) t(rans) T(iberim)*; 23 juillet : [*Nept(unalia)*]; 25 juillet : *Fur(rinalia)*; 25 août : [*Opi (consivia)*]; 27 août : *V[ol(urnalia)]*.

P. 53-75 : étude détaillée sur les personnages mentionnés dans les fastes.

La stèle a été inaugurée durant

64)

M · VECILIVS · M · F · L · N · CAMPVS · PRAEF · FABR · TR · MIL · II · *uir*
(sic) AMPHITEATRV · LOCO PRIVATO · SVO · ET MACERIAM · CIRCVM · IT · SVA · PEC · I
COLONIAEQVE · LV · CERIAE · F · C ·

P. 62. O. Paret. A Heidenheim.

65)

I O M
EX VOT
MAT MA
RCELLIN

P. 87. W. Percival Westell. A

le 2^e semestre 3 av. J.-C., avant qu'Auguste ait reçu le 5 février 2 av. J.-C. le titre de *pater patriae*; les indications ultérieures ont été ajoutées après coup.

Le texte confirme que, dès le temps d'Auguste, les *vicomagistri* entraient en charge le 1^{er} août.

BULLETTINO DEL MUSEO DELL' IMPERO ROMANO, V, 1934 (appendice au tome LXII, 1934 du *Bullettino comunale di Roma*).

P. 9-10 avec fig. P. Marconi. A Lâgosta, île de la Dalmatie méridionale. Briques estampillées.

63) a) PASIANA
b) PANSIANA

Remarques sur cette fabrique.

P. 33-34. P. Sestieri. Liste des monuments, surtout des inscriptions, concernant le culte de Mithra dans l'Italie méridionale.

P. 41-126. Chronique des fouilles, découvertes et études relatives à l'Empire romain.

P. 46. R. Bartoccini. A Lucera, dans l'amphithéâtre.

Baldock (Hertfordshire). Tablette de plomb avec imprécation, la cinquième trouvée en Bretagne.

66)

VIITIIS
QVOMODO IISTIS
SIGNIFICATVR
TACITV DIIFICTA

P. 117-118 avec fig. Stein-spring. Note sur l'arc d'Hadrien à *Gerasa* et son inscription (*Ann. épigr.*, 1935, n° 96).

P. 127-135. G. Patriarca. Inscriptions grecques relatives au monde romain. Premier bulletin concernant l'année 1933.

Id., VI, 1935 (appendice au tome LXIII, 1935 du *Bullettino comunale di Roma*).

P. 53-55. Margherita Guarducci réunit les renseignements que nous possédons sur les *pecuniae sacrae deae Dictynnae* à l'époque romaine et l'emploi qu'en firent les empereurs pour subventionner divers travaux publics (*C. I. L.*, III, nos 13566, 14120; *Ann. épigr.*, 1902, n° 180).

P. 57-59. Margherita Guarducci. Épitaphes grecques de Lyttos en Crète; l'une est en distiques.

BYZANTINISCHE ZEITSCHRIFT,
XXXVI, 1936.

P. 320-326. W. Ensslin. Le *vicarius praefecturae urbis* du IV^e siècle; utilise notamment, p. 325, l'inscription du *C. I. L.*, X, n° 1692.

P. 326. Liste des *vicarii* connus par les textes juridiques et les inscriptions.

P. 397-398. A. M. Schneider. A Istanbul. Trois épitaphes, la seconde datée par ses caractères de la 2^e partie du IV^e siècle.

67) + ΕΝΘΑΔΕ Κ
ΑΤΑΚΙΤΕΙ ΜΑ (sic)
ΡΙΑΘΥΓΑΤΗΡ
ΜΑΞΙΜΙΝΧ ΔΙ
5 ΑΚΟΝΧΕΤΕ
ΛΕΝΤΗΣΕΝ
ΜΣΕΠΤΕΒ ριω
Ι ΔΙΝ Δ Σ Ι

L. 7-8 : μη(νι) Σεπτε(μ)β[ρίω]
χδ' λνδ(ικτιῶνος)ς ι'.

68) + ΕΝΘΑΔΕ Κ
ΑΤΑΚΙΤΕ ΟΛ
ΥΜΠΙΣ Ο ΚΑΙ
ΠΑΡΔΟΣ ΠΙΣΤ
5 ΟΣ ΔΟΥΛΟΣ ΘΕΧ
ΥΙΟΣ ΘΕΟΔΩΡΧ
ΚΑΙ ΧΡΙΣΤΙΝΑΧ
ΩΡΙΧ ΓΑΡΙΤΑΦΧ (sic)
ΕΤΕΛΙΩΘΗ Μ
ΙΟ ... Ω* Β.

L'éditeur ne lit point la l. 8.
Est-ce l'indication du pays d'origine : [χ]ωρίου Γαριτάφου (?) ; l. 9-10 : ἐτελιώθη μη(νι) ..[λνδ(ικτι)]ῶ-
(νο)ς β' (?).

Avec fig.

69) ✠
ΕΝΘΑΔΕ ΚΑΤΑΚΙΤΕ Η
ΤΗΣ ΜΑΚΑΡΙΑΣ ΜΗΜΧ
ΠΕΛΑΓΙΑ ΓΑΜΕΤΗ ΠΑΤΡ
ΙΚΙΟΥ ΠΟΛΕΟΣ ΔΟΚΙΜΙΟΥ
5 ΤΕΛΕΥΤΑ ΜΙΟΥΝΙΧ ΚΗΙΝΣΒ

L. 3-4 : γαμετή Πατρικίου πόλεος
Δοκιμίου; *Dokimeion* est une ville
de Phrygie ; l. 5 : τελευτᾷ μη(νι)
'Ιουνίου κη' λν(δικτιῶνος)ς β'.

CAHIERS D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE D'ALSACE (*Anzeiger für elsässische Altertumskunde*), XXVIII, 1937.

P. 155. R. Forrer reprend l'examen de l'inscription du *C. I. L.*, XIII, n° 4550, pour laquelle il défend la restitution (déjà proposée par Schweighauser) : *Mer[curio] Vo[geso] Hecate*, à propos de la découverte au Donon d'une stèle qui représenterait le dieu Vogesus. Remarques sur l'alter-

nance des formes *Vogesus* et *Vo-segus*. Rapproche le *Genius Vosagorum* nommé par un autel du Luxembourg (*Ann. épigr.*, 1934, n° 95).

LA CIVILTÀ CATTOLICA, 1936.

P. 216-227. A. Ferrua étudie l'inscription d'Abblabès (Silvagni, *Inscr. christ. urbis Romae*, II, n° 4437) ; en donne une lecture un peu différente :

70)

Ενθαδε κατακειται Αδλαβης | Γαλατης χωριου Μουλικου υιος |
Φωτινου ζησας ετη τριακοντα | πνευματικος · χαλυπτει (sic) γρηγορηνη σοι.

L'auteur estime que la qualification de *πνευματικός* doit nécessairement s'entendre d'un Montaniste, de même que sur quatre autres inscriptions de même époque (*C. I. G.*, n° 9792 ; *C. I. L.*, VIII, n° 2272 add. p. 950 ; *Échos d'Orient*, 1904, p. 53 ; *Byzantion*, 1935, p. 329). Ces Montanistes attardés de Rome, au IV^e siècle, doivent être identiques aux *Phryges* mentionnés dans un passage du *Praedestinatus*.

CLASSICAL PHILOLOGY, XXXI, 1936.

P. 353-356. A. L. Broughton. Observations sur les *Menologia rustica*, connus par l'épigraphie : quoique trouvés dans les environs de Rome, ces calendriers des travaux champêtres, par leurs dates, se rapporteraient à des pays de climat plus froid que Rome, peut-être à la région padane (?).

Id., XXXII, 1937.

P. 44-58. P. W. Harsh étudie les termes *angiportum*, *platea* et *vicus* ; utilise quelques inscriptions.

THE CLASSICAL QUARTERLY, XXXI, 1937.

P. 41-43. R. Syme analyse le passage des *Acta triumphorum* relatif au triomphe d'Asinius Pollion sur les *Parthini* ; conteste que Pollion soit entré à Salone et rejette l'explication du nom de *Saloninus* par celui de cette ville.

COMPTES RENDUS DES SÉANCES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, 1936.

P. 228-230. Ch. Picard revient sur le décret des Poseidoniasies de Bérytôs à Délos récemment révélé (*Ann. épigr.*, 1935, n° 114),

qui semble de peu antérieur à 110 av. J.-C. ; commentaire des indications topographiques contenues dans ce décret ; faits nouveaux sur la vie intime de l'association.

P. 280-287. L. Poinssot. Inscriptions de Tunisie.

P. 280-284. A *Suo* (Henchir-Merah).

71) GERMANICO ·
CIVES · ROMANI ·
QVI · SVO · MORANTVR ·
C · AVFIDIVS · MACER
D · S · P · F · C ·

Seule inscription en l'honneur de Germanicus trouvée dans les provinces africaines.

Dans le texte du *C. I. L.*, VIII, n° 23860, il faut lire vraisem-

blablement svo au début de la ligne 4.

P. 284-287. A *Marula* (Radès). Sur le bandeau inférieur d'un petit fronton.

72)

L. 1 : AESCVLAPIO · AVG · SACR ·
L. 2 : ZMARAGDVS · AVG ·
AVGVSTANVS · SVO · ET · FLAVIAE ·
EVPHROSYNE · CONTVBERNALIS ·
SVAE · NOMINE · AEDICVLAM ·
VETVSTATE · CONSVPTAM ·
L. 3 : DE · SVO · AMPLIAVIT · ET ·
COLVMELLAS · NVMDICAS · DVAS ·
ET · FASTIGIVM · MARMOREVM
POSVIT · ET · IPSVM · INAVRAVIT · ET ·
PRAETEXTA · VOTVM · DEDIT ·

Inscription postérieurement ajoutée dans le fronton.

73) AESCVLAPI · ET · PANTEO · (sic)
AVG

SACR

CAELER · CAES · N · SER · CVSTOS · HORR VISO RENOVAVIT · ET · VOTO · VESTIT ·
ET · PALMAM · ARGENTEAM · DE · SVO · POSVIT

Id., 1937.

P. 84-93. G. de Jerphanion développe, au sujet du carré magique *Sator*, les mêmes conclusions qu'il avait exposées dans les *Atti della Pontificia Accademia romana di archeologia*, *Rendiconti*, XII, 1936, p. 400-404 (voir plus haut).

P. 201-204. M. Rostovtzeff. A Doura-Europos, dans le temple d'Atargatis.

P. 201-202. Stèle (texte revu sur une photographie communiquée par M. le comte du Mesnil du Buisson).

74) ΕΤΟC ΗΜΤ ΜΗΝΟC ΓΟΡ
ΠΙΑΙΟΥ Κ ΑΓΑΘΗΙ ΤΥΧΗΙ
CYNAXΘΕΝΤΕC ΟΙ ΥΠΟΓΕΓΡ
ΑΜΜΕΝΟΙ CYNΕΤΑΙΡΟΙ ΩΚΟΔΟ
ΜΗCΑΝ ΤΟΝ CYNΧΩΡΘΕΝΤΑ ΤΟ
ΠΟΝ ΤΗ ΘΕΑΙ ΥΠΟ ΖΕΒΙΔΙΟC ΚΑΙ ΡΑ
ΙΜΝΙΟΥ ^{ιερεων} ΕΙCΙΝ ΔΕ ΟΙΔΕ ΡΑΙC
ΙΑΖΑ^{της} ΝΟΥΓΓΑΤΟΥC ΑΡΧΕΤΑΙΡΟC

Suit une liste de 14 noms.

Date : 20 Gorpaios de l'année séleucide 348 (= 36 ap. J.-C.).

P. 203 avec fig. Plaque. Audessous d'un texte araméen, commémorant un don « pour Shamash, le dieu » :

75)

ΜΑΛΧΙΩΝ ΕΟΜΕΟΟΥ
ΕΔΩΚΕΝ ΕΙΣ ΤΟ ΑΝΑΛΩ
ΜΑ ΘΕΟΥ ΗΛΙΩ ΧΡΥΠΕΡΩ
ΤΗΡΙΑC

L. 3 : ου de θεοῦ liés ; après ἡλίω, signe représentant δηνάρια.

P. 204. Plaque.

76) ξμτ' Αμμωνιος
Απολλοφανου
ανηγειρεν το-
υς φαλλους υ-
περ της εαυτου
και τεκνων σωτηριας.

Date : Année séleucide 346 (= 34 ap. J.-C.).

Comparer les φαλλοί du grand temple de la déesse syrienne décrits par Lucien (*De dea Syria*, 16 et 29).

ERANOS, ACTA PHILOLOGICA SUECANAE, XXXIV, 1936.

P. 47-48. Harry Armini. Remarques concernant deux inscrip-

nouv. fragm. :

77) D E A E · V E N E
P R O S A I · I M P · C O
V E T E R A N V S C R I S P I N I A
I V I , A T T A
I V I , R E S P E C T V S
V R S V S

tions métriques (E. Lommatzsch, *Carmina lat. epigr.*, n° 1972 = *C. I. L.*, VIII, n° 27409 ; n° 2068).

P. 104-141. Harry Armini. Remarques concernant un certain nombre de textes contenus dans le tome III des *Carmina lat. epigr.*, publié en 1926 par E. Lommatzsch.

FORSCHUNGEN UND FORTSCHRITTE, XIII, 1937.

P. 159-160. N. J. Lohmann. Remarques relatives à l'histoire du nom *Alamannia*, notamment à sa présence sur un monument triomphal de Nicée, et au surnom d'*Alamannicus* dans la titulature impériale au iv^e siècle.

FUNDBERICHTE AUS ÖSTERREICH, II, 1935.

Anonyme. Série d'inscriptions découvertes en 1934, pour la plupart publiées dans *Carinthia*, 1934-1935. Forme très incorrecte, parfois suspecte.

P. 13. A Bad Deutsch-Altenburg (Basse-Autriche). Un nouveau fragment complétant ainsi l'inscription de *Carnuntum*, *C. I. L.*, III, n° 11140 :

anc. fragm. :

R I V I C T R I C I S A C R
M O D I A V G V S T I

P. 41-42. A Wels (Haute-Autriche). Tuiles militaires estampillées et marques de potiers.

GERMANIA, XXI, 1937.

P. 28-33. Fr. Sprater. A Pfalz. Six milliaires ayant leur distance comptée en *leugae* à partir de la *c(ivitas) N(emetum)*, c'est-à-dire de Spire (mais cf. *infra*), et respectivement datés des règnes de Décius, de Postumus, de Carus, de Licinius et Licinianus Junior. L'auteur rapproche un milliaire déjà connu (*C. I. L.*, XIII, n° 9096), où il faudrait également lire la distance en *leugae*.

P. 52. Paret. A Rottenburg. Deux inscriptions funéraires.

P. 80. H. Arntz. A propos de l'ouvrage de S. Gutenbrunner, *Die germ. Götternamen der antik. Inschr.* (recensé ici, *infra*), remarques sur les noms de dieux germaniques dans les inscriptions; quelques corrections ou lectures nouvelles.

P. 137. A. Oxé. Remarques sur les noms de potiers et autres graffites sur terra sigillata, à propos du travail d'Illife, *Sigillata Wares in the Near East*.

P. 168-171. A. Betz. A *Carnuntum*. Stèle représentant le banquet des morts.

78)

D M

VLP · PROSOSTVS

EQ ALE III TRECVM (*sic*)

TVR · SERVILII · C · ·

AN · XXX STIP XII(?) HSE

AMBRVC · · P · F · P

L. 2 : *Prosostus* (?) ; il faudrait lire ainsi le nom jusqu'ici lu *Prososius* sur des diplômes militaires (*C. I. L.*, III, p. 2328⁶⁴,

n° 101 = *C. I. L.*, XVI, n° 2) ; ce nom contiendrait la forme illyrienne *Ostus* ; l. 6 : *Ambruc[o]* ou *Ambruc[co]* ?, nom qui serait plutôt illyrien que germanique. L'*ala III Thracum* n'est pas autrement connue à *Carnuntum* ; il s'agit sans doute de l'*ala III Aug. Thracum sagittariorum*, qui a appartenu au milieu du II^e siècle à la garnison de Pannonie supérieure.

P. 173-174. H. Nesselhauf revient sur les milliaires à *leugae* publiés plus haut par Fr. Sprater ; propose d'y lire *a N(oviomago)*, au lieu de *a N(emetis)* ; restitue le texte du milliaire *C. I. L.*, XIII, n° 9092, de Postumus, trouvé au nord de Spire.

P. 175-177. A. M. Schneider. A Istanbul. Stèle du VI^e siècle (?), mentionnant un soldat goth.

79)

Ε Ν Θ Α

Κ Α Τ Α

Κ Ι Τ Ε Ν

Τ Η C Μ Α

Κ Α Ρ Ι Α C

Μ Ν Η Μ Η C Ο Υ Λ Ι Φ Ρ Ι

Δ Α Γ Υ Ν Η Ε Ι Χ Ο Λ Α

Π Ι Ο Υ Θ Ι Ο Υ Δ Α

Lire : ἐνθα κατάκτε ἡ τῆς μακαρίας μνήμης Οὐλιφρίδα, γυνὴ εἰχολαρίου (*sic* pour σχολαρίου) Θεουδᾶ.

Ibidem. Lecture révisée d'une inscription déjà connue du musée d'Istanbul.

P. 190. J. Werner. A Grimmlinghausen. Tuile légionnaire.

80) [*Ge*]nial[*i*s] *ch(orte)* I Flavia.

Compare *C. I. L.*, XIII, nos 12449-12450. La cohorte a stationné là de 70 à 89 ap. J.-C.

P. 196. Dehn, Koethe, etc. A Trèves. Épitaphe.

GLOTTA, XXV, 1936.

P. 30-32. W. Brandenstein. Remarques sur l'inscription de *Duenos*, comme complément à l'étude de M. Runes (*Glotta*, XXI, 1932).

P. 42-50. F. Bruce dresse la liste des noms d'esclaves à forme de participes (parfaits, présents et gérondifs) dans les inscriptions de Rome et d'Italie (d'après *C. I. L.*, V, VI, IX, X, XI et XIV).

Id., XXVI, 1937.

P. 95-97. H. Krahe. Remarques sur l'ombrien *Naharcum* (*Tab. Iguv.*, 17), qui rendrait compte de l'orthographe du nom du *municipium Interamnus Nahars* (cf. *C. I. L.*, XI, n° 4213).

P. 95-115. O. Prinz rassemble de nombreux exemples épigraphiques de prothèse du *s impurum* en latin (p. ex. *ispeculator*

pour *speculator*; *Ispartacus* pour *Spartacus*, etc.); la majorité proviennent de Rome et de l'Afrique du Nord.

GNOMON, XII, 1936.

P. 659-661. St. Weinstock. Remarques sur les *Acta ludorum saecularium* de 204 ap. J.-C., notamment sur les nouveaux fragments (cf. *Ann. épigr.*, 1932, n° 70) et sur le texte du *Carmen saeculare*.

HESPERIA, V, 1936.

P. 429-430. B. D. Meritt. Agora d'Athènes. Décret en l'honneur de Kalliphanès, qui apporta à Athènes des nouvelles de la victoire des Romains à Pydna (168 av. J.-C.).

Nous ne retenons que le début du texte, qui est mutilé et fort incomplet à partir de la l. 21.

81)

Θ ε ο ι .

Επι Ευνικου αρχοντος επι της Ατταλιδος δωδεκατης πρυτανειας η: Ιερωνυμος Βοηθου Κηφισιευς εγραμματαευν, 5 Σκιοφοριωνος ενει και νεαι, εναιτει και εικοσται της πρυτανειας, εκκλησια εμ Πειραιει, των προεδρων επεψηφισεν.

vacat

II Εδοξεν τει βουλει καὶ τωι δημωι Σατυρος Σατυρου εκ Κολ[ων]ου ειπεν· επει-δη Καλλιφανης Φυλασιος στρατευομενος μετα Ρωμαι[ων] και των [τ]ου βασιλεως 15 ως Ε[υ]μενους αδελφων Ατταλου και Αθηναίου και χρησιμον εαυτον παρασκευαζειν βουλομενος τηι πατριδι συμπ[αρ]ην τ[η]ι γενομε[ν]ηι [ν]ικηι Ρωμαιοις εμ Μα[κ]εδ[ο]νιαι και φιλοτιμουμενος ων [α]υ- 20 τος απαγγειλαι τοις πολιτ[α]ις τα γ[ε]γο[ν]ο[υ]-τα...

ISTROS, I, fasc. 2, 1934
(d'après des tirages à part).

A. Merlin. Remarques sur la carrière de C. Sulpicius Ursulus, d'après l'inscription de l'*Ann. épigr.*, 1935, n° 12.

L. Robert. Corrections ou observations relatives aux *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, I, nos 811 (ἐνπορίω au lieu de ἐνσορίω) et 1453 (annonce de combats de gladiateurs et de chasses à l'amphithéâtre); IV, n° 1213, où à la l. 20 il s'agit des *Trajanenses Tropaeenses*, en Mésie inférieure.

Id., II, 1935-1936.

J. Carcopino. Note sur la tablette de Cluj (*C. I. L.*, III, p. 948, x). Cf. *Ann. épigr.*, 1936 : *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1936, p. 13.

JAHRBUCH DES DEUTSCHEN ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTS, LI, 1936. ARCHAEOLOGISCHER ANZEIGER.

Col. 65-76. G. I. Kazarow. Monuments antiques de Bulgarie.

Col. 72 et fig. col. 69. Conservé à Sliven. Sous un bas-relief du Cavalier thrace.

82) ΗΡΩΙ ΠΡΟΠΥΑΙΩ ΣΑΝΚΤΟC (sic)
αγαθοκλεόυς υπέρ εαυτού
και τών ιδίων ανεθηκεν

Col. 72 et fig. col. 73. A Malko-Čočoveni, dans le district de Sliven. Sur la base d'une statuette du Cavalier thrace.

83)
κυριω ηρω αυρ προκλος
ευχην ανεθηκεν

Col. 75 et fig. col. 74. A Sliven.

84) ΕΝΘΑ | ΚΑΤΑ
ΚΙΤΕ | ΔΔΛΔ
ΘΕΞ ΚΥΠΡΙΑ
(sic) ΝΟC ΒΡΕC
ΒΥΤΕΡΟC

JAHRSEHTE DES OESTERREICHISCHEN ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTES IN WIEN, XXX, 1, 1936; BEIPLATT.

Col. 5-8. W. H. Buckler. A *Heraclea ad Salbacum* (Carie). Révision et restitution, à l'aide d'une inscription d'Éphèse (*Ann. épigr.*, 1928, n° 94), d'un texte trouvé par Sterrett il y a cinquante ans.

85) [Αυτοκρατορα Καισαρα]
[Νερουαν Τραιανον Αρ]ιστον Σεβ[αστον Γερ]-
[μανικον Δακι]κον αρχιερα μεγαστο[ν δη]-
[μαρξικης εξ]ουσιας το ιθ' [αυ]τοκρατορ[α]
[το . υπατον] το Ϛ' πατ[ερα πατριδος]
ΑΝΟΥΣΑ
ε]κ διαθηκη[ς Τ.] Στατι[λιου]
[Κριτωνος το]υ γενομενου αρχιατ[ρου και]
[επιτροπου και] φιλου του κυριου Κ[αισαρος].

Date : 10 décembre 114-9 décembre 115.

Il s'agit de Criton, le médecin de Trajan (*Prosop. imp. rom.*, I, p. 484, n° 1307). Remarques sur sa famille.

Col. 9-27, 27-66. Helene, puis Franz Miltner. A Ankara.

Col. 10-11 avec fig.

86) ΤΙΒ ΚΛΑ ΒΟΚΧΟΝ ΤΙΒ
ΚΛΑ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΓΑΛΑ
ΤΑΡΧΟΥ ΥΙΟΝ ΕΚΓΟΝΟΝ
ΤΕΤΡΑΡΧΩΝ ΧΙΛΙΑΡΧΗ
ΣΑΝΤΑ ΕΝ ΛΕΓΙΩΝΙ· Γ ΚΥ
ΡΗΝΑΙΚΗ ΑΡΧΙΕΡΑΣ Α
ΜΕΝΟΝ ΤΩ ΚΟΙΝΩ ΤΗΣ
ΓΑΛΑΤΕΙΑΣ Β' ΑΛΕΙΨΑΝΤΑ
ΜΕΓΑΛΟΠΡΕΠΩΣ ΠΟΛΛΑΣ
ΔΙΑΜΟΝΑΣ ΕΠΙΔΟΝΤΑ ΤΗ ΠΑ
ΤΡΙΔΙ ΑΡΞΑΝΤΑ ΕΠΙΣΗΜΩΣ
ΣΕΒΑΣΤΟΦΑΝΤΗΝ ΕΙΡΗΝΑΡ
ΧΗΝ ΠΑΙ
ΔΕΙΑ ΚΑΙ ΛΟΓΩ ΚΑΙ ΜΕΤΡΙΟ
ΤΗΤΙ ΔΙΑΠΡΕΨΑΝΤΑ ΕΤΙΜΗΣΕ
ΦΥΛΗ Η

Il y a des ligatures que nous n'avons pas reproduites.

Ti. Claudius Bocchus reparaît sur d'autres inscriptions d'Ankyre, dont une en l'honneur de son fils (*Inscr. gr. ad res rom. pert.*, III, n° 194).

Col. 14-15.

87) *Serg. Pauliniano*
u. e. proc. Aug. n.
prouvinciae Gala-
tiae item Alexan-
driae
Aur. Stilianus cor-
nicularius eius
honoris causa.

Col. 15-16 avec fig.

88)

Κ Λ Α Κ Υ Λ Λ Ι Α Ν
Α Ρ Χ Ι Ε Ρ Ε Ι Α Ν
Α Π Ο Γ Ο Ν Ο Ν Β Α
Σ Ι Λ Ε Ω Ν · Θ Υ Γ Α Τ Ε
Ρ Α Η Σ Μ Η Τ Ρ Ο Π Ο
Λ Ε Ω Σ · Γ Υ Ν Α Ι Κ Α
Ι Ο Υ Λ Ι Ο Υ Σ Ε Ο Υ Η
Ρ Ο Υ Τ Ο Υ Π Ρ Ω Τ Ο Υ
Τ Ω Ν Ε Λ Λ Η Ν Ω Ν
Υ Π Ε Ρ Β Α Λ Ο Υ Σ Α Ν
Ε Π Ι Δ Ο Σ Ε Σ Ι Κ Α Ι Φ Ι
Λ Ο Τ Ε Ι Μ Ι Α Ι Σ Φ Υ Λ Η
Π Α Κ Α Λ Η Ν Η Β Τ Η Ν Ι Δ Ι Α Ν
Ε Υ Ε Ρ Γ Ε Τ Ι Ν Ε Τ Ι Μ Η Σ Ε Ν Φ Υ
Λ Α Ρ Χ Ο Υ Ν Τ Ο Σ Ο Υ Α Ρ Ο Υ
Λ Ο Γ Ι Ο Υ ·

Claudia Aquilia (cf. *Prosop. imp. rom.*, 2^e éd., II, p. 260, n° 1072) a pour mari C. Julius Severus, grand personnage de l'Empire sous Hadrien et Anto-

nin, consul vers 139 ap. J.-C. (*Inscr. gr. ad res rom. pert.*, III, n°s 173, 174, 175).

Col. 17.

89)

Κλαυ. Καικι.

Ερμιανον

[τ]ον εξ αρχιερεων αρχιε-

[ρ]εα γαλαταρχην του κοι-

5 νου των Γαλατων αγω-

νοθ<ετ>ησαντα των μεγα-

λων Αυγουστειων Ακτι-

ων αρξαντα την α αρχην

[π]ολιτογραφ. βουλογραφ.

10 [αρχιε]ρεα δια βιου της Τυχης

[ευεργε]την τον εν π[ασι]

πρωτον

φ. ζ.

L. 13 : φ(υλή).

Peut-être le même personnage figure-t-il *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, III, n° 146 (le n° 179 se rapporte à un homonyme).

Col. 19. Copie révisée de la borne milliaire *Ann. épigr.*, 1899, n° 186.

90)

L. 3-4 : restituer

tr[ib. pot. II cos.] IIX des.

IX imperator [III] per

L. 6 : lire

cos. XV uir s. f. l[eg. Aug. pro]pr.

A la fin :

mil. X[I]X.

Col. 21 avec fig. Borne milliaire.

91) I M P C A E S A R I
DIVI TRAIANI PARTHI
C I F DIVI NERVAE NEPOTI
TRAIANO HADRIANO
AVG ροϚ·MAX TRIB POT
VI COS III PER A LAR
C I V M M A C E D O N E M
L E G · A V G · P R P R
M I L I A I I I I
Δ

Date : 10 décembre 121-9 décembre 122.

Col. 22 avec fig.

92) ΠΟ · ΑΙΛΙΟΣ
ΔΡΑΚΑΙΝΙΑΝΟΣ
ΜΥΙΣΚΟΣ CYN
ΗΓΟΡΟΣ ΤΟΥ ΤΑ
ΜΕΙΟΥ
ΑΙ·ΑΥΡΗΛΙΑ ΘΕΑΝΩ
ΤΗ ΓΛΥΚΥΤΑΤΗ
ΓΥΝΑΙΚΙ ΑΥΤΟΥ
ΜΝΗΜΗC ρ
XAPIN ρ

Col. 23-24 avec fig. Nouvelle inscription en l'honneur de T. Flavios Gaianos (cf. *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, III, n° 204).

Col. 25. Liste des tribus d'An-cyre.

Col. 28 avec fig.

93) ΕΝΘΑΔΕ ΚΕΙΤΕ
 ΓΕΡΓΙΑΝΟΣ
 ΛΟΝΓΟΣ·ΙΠΠΕΥΣ
 ΕΤΩΝ·ΚΕ·ΙC
 5 ΤΟΠΕΝΔΙΩΝ
 Ζ·Χ·Α·CΕΒ·
 ΑΥΡ·ΑΝΕΙΚΗ
 ΤΟΥ

L. 6 et suiv. : au lieu de χ(ώρτης)
 ᾧ Σε6(αστῆς) Αὐρ(ηλίας)·Ανεική[του],
 on pourrait songer à Αὐρ(ήλιος)
 'Ανεική[τος], nom du dédicant.

Col. 31-32 avec fig. Nouvelle inscription relatant la fondation faite par Apollonios, dont on connaît deux autres exemplaires (*Inscr. gr. ad res rom. pert.*, III, n° 155 ; *Ann. épigr.*, 1924, n° 90).

Col. 36 avec fig.

94) ΘΕΟΙC ΕΠΗ
 ΚΟΟΙC ΑCΚΑ
 ΗΠΙΟ·ΚΑΙ ὕ
 ΓΙΑ
 ΚΥΡΙΑΟC

Col. 41-42 avec fig.

98)

Αγχιθῆ, Τυχτή.

*Hic est quem cernis equitum
 peditumque magister
 consul patricius imperiiq.
 parens ipse triumphator (r)ediit nunc
 (sic) suictor ab orbe.
 Gloria Romanis, tu Basilisce,
 tuis.*

95) ΔΕΜΩΑΥΡΑΣ
 CLEPIADETE VETR
 NO EX LG ΙΙΙ·Flavi (sic)
 A CONVETR an
 I ET HREDES memo (sic)
 RIAM POSVERUNT

L. 1-2 : probablement *Asclepiadet[i]*, datif anormal de *Asclepiades*.

Col. 43-44.

96) [Γ]περ ευχης Λιμενιου
 [π]ρωτικτορος κε της συν-
 βιου αυτου Κοιραδιας κ[ε]
 των τεκνων αυτω[ν]
 Λιμενιας κε Επιφαν[ας]
 κε Λιμενιου κε παν-
 των των διαφορον-
 των αυτω κε υπερ
ε... Δαφνου.

Chez Zosime (V, 32), on trouve un *praefectus praetorio* du nom de Λιμένιος.

Col. 85-86. Chr. M. Danoff. Inscriptions de Bulgarie.

Col. 65-66 avec fig. A *Novae*.

97) LVNAE · SAC
 C TVLLIVS C · F
 COL · APOLLINA
 RIS SCYTHOP · P · P
 5 AQVIL LEG I ITAL DD

L. 4 : *Scythop(oli) p(rovin-
 ciae) P(alaeestinae)* ; l. 5 : *aquil(i-
 fer) leg(ionis) I Ital(icae)* ; les
 deux D sont liés.

Col. 81-84 avec fig. A Philip-
 popoli. Base de statue.

L'inscription latine forme deux distiques.

Basiliscos, qui usurpa le trône en 475, a été consul en 464-465 ; peu après, il est devenu *magister militum* en Thrace.

L'inscription *Suppl. epigr. gr.*, III, n° 553 concernerait le général d'Empire Aspar, massacré en 471.

Col. 83-86 avec fig. A Varna. Stèle funéraire.

99)

Ἀσκληπιάδης Ἀπελλα τοῦ Δημητρίου ἀρχιατ[ρος]
καὶ δημοφιλήτος καὶ ἱερεὺς θεοῦ Μεγάλου καὶ γυμνασιαρχ[ος]
καὶ ἀριστεὺς καὶ ἡ γυνὴ αὐ[του] Ἀννὶ Νεικομηδούς χαιρετε.

Col. 87-94 avec fig. Chr. M. Danoff. A *Apollonia Pontica*.

100) ΕΔΟΞΕ ΤΗ ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ ΤΩ Ι
ΔΗΜΩΙ ΤΩΝ ΑΡΧΟΝΤΩΝ ΓΝΩΜΗ
ΕΠΕΙΔΗ ΕΠΙΤΥΓΧΑΝΩΝ ΜΕΝΕΚΡΑ
ΤΟΥΣ ΤΑΡΣΕΥΣ Ο ΗΓΟΥΜΕΝΟΣ ΤΩΝ
ΣΤΡΑΤΙΩΤΩΝ ΤΩΝ ΑΠΕΣΤΑΛΜΕ
ΝΩΝ ΥΠΟ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΙΘΡΑ
ΔΑΤΟΥ ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ ΕΠΙ ΤΗΝ
ΣΥΝΜΑΧΙΑΝ(?)...

L'inscription témoigne des relations établies contre Rome, entre Mithridate et les cités et peuplades de la Thrace ; l'alliance avec Apollonie devait amener la

destruction de la ville en 72 av. J.-C. (Eutrope, VI, 10).

Col. 101-108. A. Betz. A Elbassan en Albanie.

101)

M . S A B I D I O m . f .
A E M . M A x i m o
M I L . L E G . X I c l a u d .
S I G N I F . C O R N V c u l a r .
5 O P T I O N I . A T . S P E m o r d i
N I S . > . L E G . S . S . P R O M o t o a
D I V O H A D R I A N O i n l e g . i i i
(sic) G A L L . D . D . A B E V d . i m p . o b u i c
t o r . I V D A I C . T O R Q V I b u s a r m i l .
10 p h a l e r i s . C O R O N a M V R a l i > l e g . i i i i
s c y Ḥ c a e . I T E M . > . L E G . I p r o m .
A B . I M P . A N T O N I N O . I N . l e g .
A B . E O D . I M P . P R O M . I N L E G a b e o d .
I M P . P R O M . I N L E G X I I I . G E M . V A . . m i l . s t .
15 > K A . X X . C O N T N V . X L . V A L E R
L . D . A . C O N V I C . S C M P . K . L A T S . E T S V
I I . A N N O . V I O L N T P I

L. 8 : *d(onis) (donato)* ; l. 15 : *(centarioni)ka* ; l. 16 : *l(ocus) d(alus) a convic(anis) Scamp(ensibus) inlatis et su[pra...]* ; l. 17 : avant et après *anno*, restes de lettres incertaines.

Le *vicus Scampa* est connu par ailleurs (cf. Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, 2^e sér., I, col. 351).

Col. 109-110. R. Noll. Localisation de certaines fabriques de lampes romaines dans la Haute-Italie.

FABRI SVB TRIB M SEPTIMIO VICTORE

et à la l. 6 : interpréter

S(usceperunt) v(olum) id. Apr., s(olverunt) r(eversi) id. Aug., ded(icaverunt) III no[n...].

Col. 128-130 avec fig. Lecture rectifiée d'après la figure.

104) D · M
N I C O M E D E S
F L A B I · B A L B I u. c.
A C T O R · A M A N D A E
V X O R I · B E N E M E
R E N T I · Q V E V I X I T
A N N [] X V I

Flavius Balbus serait le consul suffect de l'époque des Sévères (*Prosop. imp. rom.*, II, p. 65, n° 160).

Col. 129-168. J. Zingerle. Nouvelles interprétations de documents où l'on a vu à tort ou méconnu des indications géographiques : l'auteur s'occupe entre autres de deux inscriptions où il est question des *rosalia* (*Bull. de Corr. hellén.*, XXIV, 1900,

Col. 121-130. W. Kubitschek. Collection Trau, à Vienne.

Col. 122-123.

102) Dans l'inscription de l'*Ann. épigr.*, 1927, n° 79 ; 1935, n° 110, d'après M. Rostovtzeff, Βάλλης = Valens ; τερ = tes(*serarius*).

Col. 125-128 avec fig.

103) Dans l'inscription d'Ostie (*C. I. L.*, XIV, n° 230), à la l. 1 : lire

p. 302, n° 2 ; p. 305, n° 2) et des textes des *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, I, n° 393 ; III, n° 679.

JOURNAL DES SAVANTS, 1937.

P. 33-35. A. Merlin. Résumé des dispositions de la table de *Brigetio* (plus loin, n° 232).

JOURNAL OF HELLENIC STUDIES, LVI, 1936.

P. 235. J. H. Hiffe donne une liste des marques de potiers les plus fréquentes sur les vases de terra sigillata qu'on rencontre en Orient.

P. 257-261. W. M. Ramsay. Compte rendu de l'ouvrage de H. Swoboda, J. Keil et J. Knoll, *Denkmäler aus Lykaonien, Pamphylien und Isaurien* (voir plus loin).

P. 258. L'auteur propose sous réserve cette interprétation de notre n° 249, l. 2-4 :

105) Γεόργη στρατηγὴ στ[ρατ.] ἡγεμόνος.

Sur le *strator praesidis*, cf. Von Domaszewski, *Rangordnung*, p. 146.

P. 259-260. L'auteur restitue ainsi les dernières lignes de notre n° 255 :

106) *CENSORI perpetu*
O · COMMUNITA
S · ISAVRIENS
IN M

Id., LVII, 1937.

P. 1-10. W. H. Buckler. A *Orcistus*.

107) Longue inscription grecque de 99 lignes, partiellement mutilée, signalée *Inscr. gr. ad res rom. perl.*, IV, n° 549. Acte de donation fait le 27 mai 237 ap. J.-C. par Varius Aurelius Marcus, fils de Theobulus, à sa ville natale d'*Orcistus* de 2500 drachmes attiques pour célébrer chaque année le jour de la Félicité ; avec les revenus de 1.000 d'entre elles sera constitué un fonds pour achat de blé, grâce auquel on distribuera à chaque citoyen une livre de pain ; avec les revenus des 1.500 autres, on donnera une fête à tout le peuple dans le gymnase local. — Décret pour l'érection d'une statue en l'honneur du donateur.

Pour l'ἡμέρα ἑορτασμένης, qui tombait au mois de Panémos (24 mai-22 juin), cf. *Inscr. gr. ad res rom. perl.*, IV, n° 661 ; Fr. Cumont, *Musées du Cinquantenaire*, *Catal. des sculptures*..., p. 152.

JOURNAL OF ROMAN STUDIES, XXVI, 1936.

P. 161-173. Mlle Lily Ross Taylor revendique pour M. Titius une inscription mutilée de *Tibur* (*C. I. L.*, XIV, n° 3613), qu'on a attribuée tantôt à P. Sulpicius Quirinius, tantôt à M. Plautius Silvanus.

P. 263-267. R. G. Collingwood. Inscriptions de Bretagne trouvées en 1935 ; les plus importantes figurent déjà dans l'*Ann. épigr.*, 1935, n° 7 (ici pl. XXVIII) ; 1936, n° 3 (ici pl. XXIX) et 75 (ici pl. XXVIII).

P. 265. A *Corstopitum*. Borne milliaire.

108) IMPE · M
PIVONIO (sic)
VICTORI
NO P P
AVG

P. 266 avec fig. A Chester (*Deva*). Estampilles de briques légionnaires ; plusieurs portent

109) LEG XX V V
Leg(io) XX V(aleria) V(ictrix).

Id., XXVII, 1937.

P. 19-21. J. G. C. Anderson et O. Schönewolf. A Igde-Agatch et au voisinage immédiat.

P. 19.

110) ΤΟΝ ΝΑΟΝ ΣΥΝ
 ΤΟΙΣ ΑΓΑΛΜΑ
 ΣΙΝ ΚΑΤΕΣΧΕΥ
 ΑΣΕΝ ΕΥΤΥΧΗ
 5 Σ ΣΕΒΒ ΟΙΚΟΝΟ
 ΜΟΣ ΧΩΡΙΩΝ (sic)
 ΚΩΝΣΙΔΙΑΝΩΝ
 ΣΥΝ ΦΑΥΣΤΕΙ
 ΝΩ ΚΑΙ ΝΕΙΚΕ
 10 ΡΩΤΙΑΝΩ ΧΑΙ
 ΕΡΝΑ ΤΕΧΝΟΙΣ (sic)
 ΑΥΤΟΥ ΕΥΠΟ
 ΡΟΥΝΤΟΣ ΚΛΑΥ
 ΔΙΟΥ ΟΥΑΛΕΡΙ
 15 ΝΟΥ ΤΟΥ ΚΡΑΤΙ
 ΤΟΥ ΕΠΙΤΡΟΠΟΥ

L. 5-7 : *vilicus praediorum
 Considianorum.*

P. 21.

111) P̄SAELIVS·AVG LIB.
 FORTVNATVS ET
 KYRIΛA VXOR EIVS
 PAVLINAE·FILIAE
 QVIX MENS·X

P. 30-36 et pl. II. H. I. Bell.
 Égypte. Tablette de bois dont
 les deux faces portent des ins-
 criptions à l'encre.

112)

Face extérieure :

C. Antonius Maximus armorum cus.

L Farsulei.

M. Arrius Antoninus.

turma Rusti.

Gaius Barga mil. L Farsulei

C. Iulius Marcellus cornicul.

.....udi

T. Marsias Bammogalis (?) Su...xi

Numerius Alexa fil Longi

M. Lucretius Clem[en]s

.....

*M. Lucretius Clemens eq coh. I Thra-
 tur. Siluani testatus est eos qui signa-
 turi erant iuravitque per I. O. M.
 et numina diuorum Augustorum
 Geniumque Imp. Caesaris Traiani
 Hadriani Augusti naturalem sibi fi-
 lium in militia, natum esse Sere-
 num ex Octavia Tamusta. VII kal
 Maias ann. XI. Imp. Caesaris Traiani
 Hadriani Augu*

Face intérieure :

*ut possit. post honestam missionem suam
 ad epicrisin suam adprobare filium suum
 naturalem esse*

Actum castris hib coh. I. T. contra

Apollonos poli magna Thebaidis.

kal. Maias. ann. s. s.

Entre la face extérieure et la face intérieure, rétablir quelque chose comme ceci : [*Idcirco se hanc testationem interposuisse dixit propter districtionem militarem*]...

Sur la face extérieure les noms des témoins sont écrits transversalement.

Date : 25 avril 127 ap. J.-C.

Rapprocher le diptyque de Karamis du Fayoum publié dans l'*Ann. épigr.*, 1929, n° 13.

P. 48-53. M. Cary. La législation municipale de Jules César. S'occupe en particulier de la Table d'Héraclée (*C. I. L.*, I, pars 2, fasc. 1, n° 593).

P. 57-60. M. P. Charlesworth. Sur le titre de *divus* donné ou non (*C. I. L.*, VI, n° 930) à l'empereur Claude.

P. 72-79. Tenney Frank. Notes sur le commerce romain, surtout d'après les fragments de jarres trouvés au Monte Testaccio, à Rome; les noms les plus apparents qui y figurent sont ceux d'armateurs, non de producteurs, ainsi pour Sex. Fadius Secundus, de Narbonne (*C. I. L.*, XII, n° 4393) : importance, souvent méconnue, des importations venant d'Espagne.

P. 108-113. A. D. Nock définit les caractères généraux de la religion de Mithra; remarques sur quelques inscriptions, dont le n° 7728 du *C. I. L.*, III.

JOURNAL OF THE PALESTINE ORIENTAL SOCIETY, XVI, 1936.

P. 69-78. C. C. Mc Cown. Nouveaux renseignements historiques tirés des inscriptions de Djerash. Rappelle qu'on a trouvé à *Gerasa* 336 textes grecs et latins, dont

le plus ancien daté, en grec, remonte à 22-23 ap. J.-C. et le plus récent, en grec également, est de 611 ap. J.-C. Données que ces textes fournissent sur l'histoire monumentale et religieuse de la ville, notamment sur la date où furent construits les murs et portes, ainsi que le temple de Zeus et son propylon, sur la fête du Maïoumas; l'auteur s'occupe aussi des inscriptions nos 2 et 96 de l'*Ann. épigr.*, 1935.

Klio, XXIX, 1936.

P. 232-236. Edm. Groag estime que les travaux visés par le texte de Doura-Europos, n° 69 de l'*Ann. épigr.*, 1936 n'ont duré que quelques jours; aussi rien n'oblige, pour la retraite des Romains, à remonter avant le début d'août 117: ce n'est pas Trajan, mais Hadrien dès son avènement qui ordonna l'abandon des nouvelles conquêtes orientales, fait qu'atteste la tradition antique unanime.

P. 237-242. Art. Stein étudie la carrière de Tenagino Probus, qui sous Claude II en 268 fut *praeses Numidiae* (*Ann. épigr.*, 1936, n° 58), déjoua des tentatives de soulèvement à Carthage, puis devint préfet d'Égypte, fut vainqueur des Marmarides (*Ann. épigr.*, 1934, n° 257); envoyé contre les pirates, il dut revenir s'opposer à l'invasion des généraux de Zénobie, expédition où, risquant d'être pris, il se tua (*Vita Probi*, 9; Zosime, I, 44, 2). L'Histoire Auguste le confond avec l'empereur Probus (*contra*, plus haut, *L'Antiquité classique*, 1937, p. 129-135).

Id., XXX, 1937.

P. 123-130. F. Hellwig. Remarques sur la division matérielle du texte des *Res gestae* d'Auguste, sur l'exemplaire de Rome et sur les copies d'Asie Mineure. Le premier aurait bien été gravé en 8 colonnes (4 sur chacun des deux

piliers), et cette division, héritée de l'archétype, aurait laissé des traces même dans la présentation du texte grec à Ancyre. L'exemplaire romain n'aurait compris ni le *praescriptum*, ni l'*appendix*.

P. 187-199 avec pl. Dimitër Detschew. Diplôme militaire trouvé près de Palatovo (Bulgarie).

113)

Recto :

imp. caes. m. aurelius Antoninus AVG
armeniac. pontif MAXIMVS TRIB
pot. xiiii imp. II COS III ET
imp. caes. l. avrelius verus AVG AR
 5 *meniac. trib. pot III IMP II PROCOS COS II*
diui antonini f. diui Hadriani nepotes
diui traiani Parthici pronepotes
diui neruae AB nepotes
equitibus et peditibus qui militaverunt
 10 *in alis iii quae appellantur II Gall*
et pann. et silian CR-ET-TVNGR FRONTO
nian. et cohortibus decem et dvabus I
ulph. brittonum ∞ i britann equitat et I hisp
 15 *p. f. et i batav. ∞ et I AEL GAESAT ET II NERV*
britt. ∞ et ii britann ∞ et I hisp et I CAN
nanes. et ii hisp. ET V LINGONVM ET VI THRA
cum et sunt in dacia Porolisenſi ſub
ſempronio ingenvo PROC QVINIS ET VI
 20 *CENIS PLVRIBVSVE STIPENDIS EMERI*
TIS DIMISSIS HONESTA MISSIONE QVO
RVM NOMINA ſubſcripta ſunt civitatem
ROMANAM qui eorum non haberent dede
rvnt et convbivm cum vxoribus quas
 25 *TVNC HABVISSENT CVM EST CIVITAS IS DA*
TA AVT CVM IS QVAS POSTEA DVXIſSENT DVM
TAXAT ſINGVLIS A D XII K AVG
TI-HATERIO SATVRNINO Q CAECILIO AVITO COS
COHORT I BATAVOR ∞ CVI PRAEST
 - *GALEO BELLICVS*
 30 *EXPEDITE*
SEXTO BVSTVRIONIS I F PANN
 (sic) *DISCRIPT ET RECOGNIT EX TABVLA aer*
QVAE FIX EST ROM IN MVR POST TEMPL.
DIVI AVG AD MINERVAM

(sic)

Verso :

- imp. caes. m. aurelius antoninus* AVG ARMENIAC
pontif. maximus trib. pot. xiii IMP II COS III ET
*imp. caes. l. aurelius uer*VS AVG ARMENIACVS
*trib. pot. iiii imp. ii proc.*OS II DIVI ANTONINI F
 5 *diui hadriani nepotes* DIVI TRAIANI PARTHICI
pronepotes diui NERVAE ABNEPOTES
equitibus et peditibus QVI MILITAVIT IN AL III
quae appell. ii gall. ET PANN ET SILIAN C R
et i tungr. frontonian ET COHORTIBVS XII
 10 *i ulp. brittonum* ∞ ET *i britann* EQVITAT ET I HISP
p. f. ET I BATAV ∞ ET I AEL GAESAT ET II NERV
 BRITT ∞ ET II BRITANN ∞ ET I HISP ∞ ET I CAN
 NANEF ET II HISP ET LINGON ET VI THRAC ET
 SVNT IN DACIA POROLISENSI SVB SEMPRO
 15 NIO INGENVO PROC XXV PLVRIBVE STIP
 EMERIT DIMISS HONEST MISSION *quor* NO
 MIN SVBSCRIPT SVNT CIVITAT *romanam* QVI
 EOR NON HABER DEDER ET CONVBIUM *cum uxoris*
 QVAS TVNC HABVISS CVM EST *ciuitas is dacia*
 20 AVT CVM IS QVAS POSTEA DVNISS DVMTAXAT
 SINGVLIS

Restitutions de l'éditeur.

Date : 21 juillet 164 ap. J.-C.

Rapprocher le diplôme C. I. L., XVI, n° 110, de 159 ap. J.-C., qui se rapporte également à la province de *Dacia Porolissensis*. Le rapprochement prouve que, de 158 à 164, cette province a été gouvernée par un *procurator* commandant la garnison (cf. Premierstein, *Eranos*, 1909, p. 259-263) et que la composition de cette garnison est restée exactement la même.

Remarques sur le nom des *Gaesati* (recto, l. 14 ; verso, l. 11), qui désignerait, plus qu'une « arme » spéciale, une troupe réellement recrutée chez un peuple celtique (?) ; lire également *coh. I Ael(ia) Gaes(atorum)*, et non

Caes(ariensis), sur le diplôme 76, de l'année 133 (de Pannonie).

Pour le nom du soldat bénéficiaire, comparer le diplôme 104 (de 154), qui nomme un *Ursio Busturionis f(ilius) Azalus* ; *Sextus*, quoique « Pannonien », aurait lui aussi appartenu à la nation celtique des Azales.

P. 200-226. Fr. Miltner, à propos des guerres d'Auguste sur le Danube, utilise et commente les *Res gestae*, chap. 30, et surtout l'*elogium* mutilé de M. Vinicius ; p. 211-219 : après *Cotinis*, il faudrait y lire, non pas *Osos* (Premierstein), mais *qv[ados]*. Les Quades se seraient établis en pays danubien avant 10-9 av. J.-C., *term. p. q.* de l'*elogium*.

P. 227-231. R. Syme étudie le

statut administratif de la Pamphylic d'Auguste à Vespasien, comme annexe de la province de Galatie. P. 228, utilise et discute les inscriptions.

P. 255-256. G. Klaffenbach. Quelques remarques sur le texte et l'interprétation d'inscriptions crétoises d'époque impériale, publiées dans le recueil de M^{te} Guarducci.

P. 255, sur l'expression Πανελλήν τοῦ συνεδρίου (Guarducci, n° 56, l. 6-8), à rapprocher de συνέδρος ὁ Πανελλήν (cf. *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, IV, n° 562).

MÉLANGES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, LIII, 1936.

P. 37-100. J. Gagé étudie les conséquences religieuses de la victoire d'Octave à Actium ; utilise en particulier l'inscription monumentale trouvée près de Nicopolis, à Mikalitz, dont certains fragments sont déjà connus (*Ann. épigr.*, 1928, n° 15), dont il publie certains autres encore inédits :

114)

- | | |
|-----------|----------|
| a) PRO | g) TVNO |
| b) BLIC | h) ASTRA |
| c) IS | i) QVIBV |
| d) A | j) SEC |
| e) GES | k) RI |
| f) IN HAC | l) ESSV |

Si une restitution complète n'est pas actuellement possible, on rétablira ainsi la teneur générale : d'abord les dieux auxquels le monument, une sorte de trophée, était dédié : [Nep]tuno, [Marti] (cf. Suét., *Aug.*, 18), et peut-être [Apollini Actio] ; suivaient le nom et la titulature du dédicant : [Imp. Caesa]r diu[i]

[... |cons|ul... |imperat|or se'p-
timum, ce qui nous reporte à 29 av. J.-C. ; puis les considérants : après pac[e] parta terra [marique] qui est sûr, ceci, sous toutes réserves : [q]uod in hac regio[ne c]astra [posuit]... [e]... quibu[s egr]essu[s] vi[ci]ori[am] con[sec]utus est...

P. 101-124. W. Seston. Sur les derniers temps du christianisme en Afrique. Examine en particulier une inscription trouvée près d'El-Djem (*Ann. épigr.*, 1917-1918, n° 65), qu'il date du v^e siècle, et deux inscriptions recueillies à Kairouan, qui sont du milieu du xi^e (*Bull. arch. du Comité des trav. hist.*, 1928-1929, p. 370-371 ; *C. I. L.*, VIII, n° 23128).

P. 166-197. P. Courcelle. Fouilles à Ksar-el-Kelb (*Vegesela*).

P. 181. Près de la basilique de Marchulus (*Ann. épigr.*, 1935, n°s 119 à 121).

115) d E D O N O
dei INIMICIS
confvSIONEM
fecit

Inscription anonyme qui devait se rapporter à un martyr.

P. 195. Autel.

116) p r o s a l
ute · imp · d · n
c v l t o r e s
d e i g e n v a i e
n · s · s · f e c e r v
n t p e r m g g p
r i m i t i v e t g a l l v

P. 198-249. J. Guey. État complet des estampilles sur briques recueillies au Panthéon de Rome en 1930, 1931 et depuis ; discus-

sion de la thèse de Cozzo sur la signification des dates consulaires (cf. *Ann. épigr.*, 1936 : *Memorie... dei Lincei*) : l'interprétation traditionnelle est préférable ; les estampilles au nom d'Anteros sont de l'époque d'Hadrien, non de celle de Septime Sévère, comme d'aucuns l'ont pensé. Le gros œuvre du Panthéon actuel date du règne d'Hadrien ; il y a eu plusieurs restaurations, dont celle de Septime Sévère et Caracalla (*C. I. L.*, VI, n° 896), qui assura l'avenir de l'édifice.

P. 250-286. P. Grimal. *Les Horti Tauriani*. Étude topographique sur la région de la Porte Majeure.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, LXXX, 1937.

P. 117-202. D. Van Berchem. L'annone militaire dans l'Empire romain au III^e siècle.

Usage des inscriptions ; certaines sont commentées en détail.

P. 145-146. *Cursus* de M. Rossius Vitulus (*Ann. épigr.*, 1914, n° 248).

P. 151-152, p. 185. *Cursus* de C. Valerius Marianus (*C. I. L.*, V, n° 5036).

P. 182-184. Interprétation nouvelle de l'édit de *Pizos* (*Ann. épigr.*, 1899, n° 51)¹ : charte de fondation d'une *mansio* pour le service de l'annone (et non du *cursus publicus*).

P. 185. Inscription mutilée de

Bretagne (Dessau, *I. L. S.*, n° 9124).

P. 186, n. 1. *Cursus* de C. Sulgius Caecilianus (*C. I. L.*, VIII, n° 1322 = 14854).

MNEMOSYNE, 3^e série, V, 1937.

P. 76-80. A. W. Byvanek. Notes batavo-romaines.

P. 79, remarques sur la signature du potier *Fabricius* que portent des terres cuites du musée de Cologne représentant trois *Matronae*.

NEUE HEIDELBERGER JAHRBUCHER, XXXVI, 1936.

P. 20-23 avec pl. F. Bilabel. Révision de la dédicace bilingue, hiéroglyphique et grecque, en l'honneur de l'empereur Vespasien, qui se trouve au musée égyptien de Florence sur la stèle n° 4021 (W. B. Berend, *Bibl. Ec. Hautes Études*, fasc. 51, p. 102 ; Preisigke, *Sammelbuch griech. Urkunden aus Aegypten*, I, n° 4009).

NOTIZIE DEGLI SCAVI DI ANTICITÀ, 1936.

P. 10-11 avec fig. A. Callegari. A Este.

117) S O L I
V · S · I · M ·

P. 49-50. G. Jacopi. A Sabaudia. Estampilles doliaires.

P. 92. G. Mancini. A Tortona (*Dertona*). Tuyaux de plomb.

118)
C · IVL · IANVARIVS · FAC · DER ·

1. Cet édit a fait l'objet d'une étude, en bulgare, de D. Dimitrov (*Bulg. Mis.*, IX, 1934, p. 397-404), qui ne nous a pas été accessible.

C(aius) Jul(ius) Januarius
fac(iundum curavit) Der(tonae).

P. 94-107. G. Annibaldi. A Pre-

turo, sur le territoire d'Amilernum.
 Deux tables de patronat en bronze.

P. 96-97 et pl. VI. 0 m 57 × 0 m 38.

119)

PAVLINO ET IULIANO COSS. VII. IDVS DEC

AMITERNI IN CVRIA SEPTIMIANA AVGVSTEA' ANNO DIE FREQUENTISSIMO (stc)

CVM FREQUENTES NVMERVS DECVRIORVM ORVENISSE^N ORDINIS ABENDI

CAVSA VSA SCRIBVNDQ ADFVIT AVIDIVS IOVIANVS PRINCIPALIS·IBI·

5 ATRIVS ARRENIANVS ET VERGILIANVS ALBINVS·SEN·PRINCIPALE·VF· (stc)

(stc) OB HONORM FLORIDVM ORDINIS·N·ET DIGNITATEM PATRIE CIVIVM

Q·SPENDOREM·ATCREVISSE CONFIDEMVS·D·C·QVOD ETIAM VESTRM

CONSENSVM ACCERE FIDI SVMS VIVS PRO HVMANITATIS ET LABORVM ADQVE INDVSTRIAM

SIMILEM EX ORIGINE PRISCA COOPTEMVS QVOD QVIDEM NOS OLIM FECISSE OPOR

10 TVERAT VT OMNES ROGEMVS HVNC HONOREM NOSTRM CONPROBARE

DIGNETVR C·SALLIVS POMPEIANVS SOFRONIVS PRONEPOS SALLI PROCV

LI PAT·FIL·SAL·PROCVLI PATRONI·PAT·ORD·AVEIAIATIVM VEST·PATRONVM CO

HOTTEMVS·SI MODO DE EIVS DIGNATIONE TESTIMONIVM PERPORTEMVS QVIS

ETENIM IMMO EXSVLTET ET SVAM PROPERAT VOLVPTATEM·IDEO IGVTR DOMINI COS

15 CRIPTI QVOD EX ORIGINE PRISCA GENVS EIVSDEM PATRONATVS OLIM PRO

CESSERIN^T ET LABORES QVANTOS ET QVANTOS ET QVALES IN NOS CONTVLIT

ET PATRIAM NOSTRAM CONTVLIT QVIQ·EX SVIS LABORIBVS MVNERA PATRO

NATVS DENA ET SENA MAGG·FILIORVM·SVORVM SPLEDISSIMA CIVITA

TI·N·CVM FAVORE DEDIT·AQVAS ARENTANI QVAS IAM DELAPSE FVERAN^T (stc)

20 CIVITATI·N·ADDITIS LACIS CASTELLISQ·SALIENTES RESTITVIT

THERMAS QVAS IAM OLIM DISPERIERAN^T ANTIQVIVS INPENDIS ET SVA PECVNIA

CVM PORTICIS NOVIS FACTIS ET OMNI ORNAMENTO AT PVLCRIDINEM RESTAVRAVIT

STATVISQVE·DECORAVIT ET NOMINE D·N·CONSTANTI BEATISS·CAES·NATA

LE IDIVS NOB·DEDICAVIT QVARVM DEDICATIONE HVIVM TEATRM ET·DENA IVVE

25 NALIORVM SPECTACVLIS EXSVRIT SVH PRESENTIA·CL·VRANI V·P·CORR·N·CIVIS ET OR

DINEM·N·AEPVLIS EX SVIS VIRIBVS CONFREQVENTAVIT ERGO MERITO CONSEN

SETIRI NOS ET·C·SALLIVM POMPEIANVM PATRONVM PREFICIAMVS (stc)

(stc) CVIVS DEFENSSTIONIS AVXILIA CONCVR·ENTIVS BENEFICIIS PLVRIA

IN NOS CONFERRI SPEREMVS·Q·D·E·A·R·F·P· VNIVERSI·I·C·

30 PLACET IVSTAETE ALLEGATIONI ATRI ARRENIANI ET VERG·ALBINI PRINCIPA

LIVM ORDINIS·N·RECTE AT ORDINEM·N·REFERENTIVS CONSENTIRI NOS

ET·C·SALLIVM SOFRONIVM PATRONVM ORDINIS ET PATRIE·N·PREFICIA

MVS QVI MERITVS EX ORIGINE DIGNVS HVNC HONOREM OBBLATVM A NO

(stc) NOBIS SVSVSCIPIAT PATRONATVS AERE INCISO TABVLA HOSPITI ET

35 VBI IVSSERIT CONFREQVENTARI PRECIPIAT

SCVL·ANTI·

LVCENTIVS

L. 14 : *ersullet*, l. 21 : *sua*, l. 30 :

ani, oubliés par le graveur, ont

été rajoutés au-dessus des lignes.

On notera le redoublement fau-

tif de certaines lettres ou de cer-

tains groupes de lettres (l. 4,

6, etc.). Quelques erreurs de gra-

vure ont été corrigées par le gra-

veur : nous indiquons seule-

ment qu'à la l. 30, le second

groupe des lettres *ivs* redou-

blées a été surchargé en *TAE*.

L. 7 et 24 : *rv m* de *vestrum* et

de *teatrum* sont liés.

L. 2 : *ann[i ?]*; l. 5 : *sen(atores)*

principale(s) v(erba) f(ecerunt);

l. 7 : *d(omini) c(oscripti)*, cf.

l. 14-15 ; l. 8 : *acc(ip)ere*; l. 11 :

patroni pal(riae) ord(inis) Aveia-

<ia>tium Vest(inorum); l. 18 :

magg(is)tratis ?); l. 19 : *qua[e]*;

l. 24 : *nob(embribus)*; l. 25 :

corr(ectoris) n(ostri); l. 27 :

nos [u]t C. f(Sallium); l. 29 :

q(uid) d(e) e(a) r(e) f(ieri) p(la-

ceret)... *i(ta) c(ensuerunt)*; l. 32 :

[u]t C. Sallium; l. 34 : *inciso [in]*;

l. 36 : *scul(psit) Anti(stius)*.

Date : 7 décembre 325 ap. J.-C.

Avidius Jovianus figure au *C. I. L.*, IX, n° 4243 ; Atrius Arrenianus, n° 4349. Pour l'arrière-grand-père de C. Sallius Pompeianus, cf. *C. I. L.*, IX, nos 4206-4208, 4399 ; sur C. Claudius Uranius, n° 4317.

La nomination de Constance II comme César est placée ici au 13 novembre ; d'autres sources donnent des dates différentes.

La plaque de bronze a été retailée et remployée ; son revers présente l'angle inférieur droit de la plaque primitive et de l'inscription antérieure qu'elle portait, on ne lit que

120) FER · P · CCL

Peut-être *Fer(ebra)*, nom d'un château d'eau, suivi d'une indication de distance.

P. 105 et pl. VII. 0^m 45 × 0^m 28.

121)

FL · CONSTANTIO ET RVFIO · ALBINO COSS ·

· XV · KAL · IENVIARIAS

(sic)

CVM VNIVERSI PAGANI SEV VICANI FORVLAN · I IN ...

PVLO AVG · FREQVENTES OBVENISSENT IBI ANTISTIVS

5 LVCENTIVS PROC · EORVM · V F QVANTA SIT BENIVO

LENTIA QVANTVSQ · HONOR OLIM PROSCRIPTVM GENVS

SALLIORVM PATRONATVS PATRIAE · N · AMITERNINOR

SEMPER VOS DOMINI CONVICANI OMNES MEMINISSE

CERTVS SVM ET QVIA PROCAT NOS DIGNITAS AQVE Amor

(sic)

10 C · SALLII SOFRONII IVN PATRONI ORD · ET PATR · N · AMITERNI

FILIVS C SALLI SOFRONI POMPEIANI PV · PAT · ORD et

POPVLI CIVITATVM AMITERNINORVM REATINORVM

INTERAMNATIVM PRÆTVTTINORVM ET AVETIVM V

CVIVS REFOVEAMVS BENIGNVM HONOREM ADQVE ser

15 VANDAM DIGNITATEM OMNES IGITVR DOMINI HVNC

IVVENEM SALLIVM SOFRONIVM PATRONVM NOBIS ET · Vico

PRAEFICIAMVS CVIVSQ · FIDES ET BENIVOLA AFFECTIO QVANTA

ET QVALIA ERGA EIVS IN NOBIS ANTEHA PROCESSERIT

(sic)

DE CVIVS PRESTANTIA PLVRIA IN NOS CONFERRI spere

(sic)

20 MVS QE · DE · R · FP · · V · I · C · PLACET ET NOBIS IVSTA

LEGATIO TVA ET EIVS PATERNA BENIVOLA FAMA NOBIS et

PATRIAE · N · OLIM TITVLIS PATRONATVS PROCRIPTA HABeri

ET EIVS SOFRONI IVN · AFFECTIO SINCERARA ET LAVdabi

(sic)

25 LIS PRVDENTIA QVAM OMNES VIRIQ · SCIMVS ERGA

NOS AMOREM CONFERRE VNDE SPES MAGNA ET DEFENS ?

INIS AVXILIA BENEFICIIS CONCVRRENTIBVS PLVRIA in nos

CONFERRE SPEREMVS PETENDVMQ SIT DE EIVS digna ?

CIONE VT HANC SCRIPTVRAM NOSTRAM AERE INCISO in

TABVLA HOSPITALI SVSCIPIAT ET IN AEDIBVS suis lo

30 CO SACRARI · PRAECIPIAT FELICITER

L. 3-4 : l'auteur restitue in
[e]pulo Aug(usteo ?); nous pro-
posons in [tem]pulo Aug(usti);
l. 5 : v(erba) f(ecit); l. 10 :
Jun(ioris) patroni ord(inis) et
patr(iae) n(ostreae); l. 11 : fli[i];
l. 13 : Ave(ia)tium V(estino-
rum); l. 20 : q(uid) e(a ?) de

r(e) f(ieri) p(laceret) u(niversi)
i(ta) e(ensuerunt); l. 22 : pro(s)-
cripta; l. 25-26 : def[ens ?]i(o)nis.

Date : 18 décembre 335 ap. J.-C.

P. 299-352. M. della Corte. A
Pompéi. Graffites.

P. 307 avec fig.

122) Ga Sabinius. Statio. plurima(m) sal(ulem).
Viator. Pompeis pane(m) gulas
Nuceriae bibes.
Nuc.

P. 313. Lettres noires.

123) CN·HELVIVM SABINUM
AED·OVF VRBVLANESES
ROG

L. 2 : OVF liés : o(ramus)
v(os) f(aciatis).

Les *Urbulane(n)ses* sont les
habitants du pagus *Urbulanus*,
qui devait se trouver dans les
parages de la porta *Urbulana*.

P. 315.

124)
CRESCENS· INSIGNIARIVS
CAMPANVS

Crescens, *reliarius*, *puparum*
dominus..., est déjà connu à
Pompéi.

P. 317 avec fig. Lettres noires.

125) POLIAEVS·AVG·CVBICLARIVS·MARSVS·HIC·ET·VBIQVE·SA
sanctISSIMAE·COLONIAE·ET·POPVLO·POMPEIENO (sic)
VBIQVE SAL

L. 1 : les lettres POLIA ne
sont pas sûres.

P. 318 avec fig. Lettres noires
et rouges.

126) D·LVCRETI·SATRI
VALENTIS·FLAMINIS·NERONIS·CAESARIS·AVG·P·PERPETVI·GLAD·PAR·XX·ET
D·LVCRETI·VALENTIS·FILI gladiatorum PAR·X
EX·A·D·V·K·APRIL·VENATIO·ET·VELA·ERUNT

Cf. *Ann. épigr.*, 1915, n° 61. | P. 323. Lettres noires.

127) C·CVSPIVM·PANSAM·AED·FLORONIVS·ROG
SODALIS

Au *C. I. L.*, IV, n° 6703, lire *Floronius* au lieu de *Floranius*; *sodalis (Juventutis Pompeianae)*.

P. 331 avec fig.

128)

CEIVM · SECVNDVM · II · V · I · D ·
VENERIOSI · ROG · IVVENEM

P. 336. En face des *praedia Juliae Felicis*, occupés par le *balneum Venerium et Nongentum* (*C. I. L.*, IV, n° 1136).

129) RVFVM · D · V · I · D

A · BALNEO

ROG

131) C · AQVILLIVS ·

TEOPHILVS

MAG · MERC ·

L · AETRIVS

SVRVS

D · D · DE ·

C ·

A

PE

L. 3: *mag(istri) merc(alorum?) d(ono) d(ant) de pe[cunia...]*.

Id., 1937.

P. 7-28. M. Pallottino. A *Capena*.

P. 15. Estampilles sur des jarres et des fragments de vases d'Arezzo.

P. 18-19; p. 26. Marques doliaires.

P. 29-36. C. Pietrangeli. A Spolète.

P. 28-31 et pl. I-II. Cippe qui reproduit avec quelques variantes le texte de la *lex Spoletina* (*C. I. L.*, XI, n° 4766). L'auteur en affirme l'authenticité contre Lommatzsch (*C. I. L.*, I, 2^e édit., pars 2, fasc. 2, p. 720, note au n° 366), en donne la teneur,

Ici et dans l'inscription précédente, il s'agit des *Juvenes Venerii*, des *Juvenes* placés sous la protection de *Venus Pompeiana*.

P. 351.

130) A PORTA SALIS

VSQVE HOC

On connaît à Pompéi un *pagus Saliniensis*, des *Salinienses*, des *Salinae Herculeae*, une *curia*, ou *statio*, *Saliniensium*.

P. 393 avec fig. A. Minto. A Lucques. Sur une architrave de porte, brisée à droite.

dresse la liste des variantes et présente des observations sur certaines formes et sur la date (2^e moitié du III^e siècle av. J.-C., après 241).

P. 31. Plaque de marbre.

132) u i BVSIO · L · F

x u I R · STL · IVD

a DIVTR 

IN

p R O V 

IO ·

Les *Vibusii* étaient originaires de Spolète; liste des inscriptions qui les mentionnent.

P. 32. Fragment de plaque avec débris d'une dédicace en l'honneur de l'empereur Caracalla.

P. 34.

133) Fragments d'inscriptions

mentionnant un *iiii*[uir i. d.] qui fut peut-être aussi *ii*[ii uir q. q.], du nom de *Q. Pitua[nius.] f.*, et un *[O]cta[uius]* qui fut *[iiii ui] r i. d. q.* et *[pon]tife[x]*.

P. 35. Plaque de travertin (*C. I. L.*, XI, n° 4828).

134) $\text{D} \cdot \text{E} \cdot \text{LX} \cdot \text{QVOR}$
EM · VIVIR AVG ET

L. 2 : l'auteur compléterait : [*comp. lar. aug. et mag. uic. ?*] ; cf. *C. I. L.*, XI, n° 4815 où il est question, à Spolète, des *seviri Augustales*, des *compitales Larum Augusti* et des *magistri vicorum*.

P. 44-45. G. Q. Giglioli. A Rome, au camp prétorien.

135)

SIGNVM · GENIO · CENTVRIAE · CVM · AEDICVLA · MAR
MORIBVS · EXORNATA · ET · ARAS · SVA · PECVNIA · FECERVNT
> T · CASPO · T · FIL · POL · IVSTVS · FAVENTIA · ITEM · EVOCATI
ET · MILITES · QVORVM · NOMINA · IN · ARA · SCRIPTA · SVNT
DEDIC · KAL · IANVARIAS

IMP · CAES · M · AVREL · ANTONINO · COMMODO · AVG · III · ET · L · ANS[†] · O · BYRRO · COS.

Date : 1^{er} janvier 181 ap. J.-C.

Au *C. I. L.*, VI, nos 212 et 213 deux dédicaces semblables, avec d'autres noms de centurions, sont du 1^{er} mai et du 1^{er} juin 181. Cérémonie du même genre en 185 (*C. I. L.*, VI, n° 214).

PANNONIA, II, 1936.

P. 3. N. Lajos. A Szentendre. (*Ulcisia castra.*) Cassette avec un médaillon de bronze représentant Hercule et portant la légende

136) INVICTO CONSTANTINO FELICI triumphANTI

P. 79-90. A. Brelich. La conception du monde dans les inscriptions antiques.

P. 248-287. G. Finály. Revue (en allemand) des trouvailles archéologiques faites en Hongrie

de 1925 à 1934 ; rappel des inscriptions dispersées dans de nombreux travaux hongrois.

P. 264. A. Brigetio. Sur le socle d'une statuette de bronze de Jupiter Dolichenus :

137) I. O. M. D. P. Ael. Ver. > leg. I Ad. P. F.

(la division des lignes n'est pas indiquée)

Au revers :

ROMVLIANVS · ARTI ·
FECIT

P. 265-266. A Esztergom (*Solva mansio*).

138) SOLVA
IVCVNDI
PRINC AZALI
FANNLIX
5 PATER POSIT

L. 3-4 : *princ(ipis) Azali(orum) f(ilia)* ; l. 5 : *pos(u)it*.

P. 266. A Szentendre (*Ulcisia castra*).

139)
MERCVRIO AVG SAC
L ATTICIVS ATTICINVS ET
C ATTICIVS VERECVNDVS DEC
L. 3 : *dec(uriones)*.

P. 267-268. A Üröm.

140) D · M
P · AEL · P · FA
VORIANO ·
COLL · CENT

Le *coll(egium) cent(onariorum)* appartenait sans doute à *Aquin-cum*.

P. 283. Région d'Hargita, près des salines romaines d'Homoród-szentpál.

141) SOLLINV (*sic*)
ICTO · PRO
SALVTEM C · (*sic*)
IVLIVALEN
5 TINI · C · SALINAR
C · IVLIVS · OMVCIO
LIBERTVS · ACTOR
POSVIT

L. 1 : *Sol[i]* ; l. 5 : *c(uratoris) salinar(um)*.

PHILOLOGUS, XCI, 1936.

P. 238-245. R. Syme. A. Larcius Priscus, consul suffect en septembre 110 (*Ann. épigr.*, 1933, n° 30), fils d'A. Larcius Lepidus (*Ann. épigr.*, 1916, n° 69 ; cf. Dessau, *I. L. S.*, n° 987), a dû être *legatus Augusti legionis IIII Scythicae pro legato consulare provinciae Syriae* (Dessau, n° 1065 ; *Ann. épigr.*, 1908, n° 237) en 97 ou au début de 98 ap. J.-C.

P. 350-352. K. Barwick. Remarques sur le chap. 34 des *Res gestae divi Augusti*. Reprend la construction de la première phrase et son interprétation par H. Berve, en la justifiant grammaticalement.

ΠΡΑΚΤΙΚΑ ΤΗΣ ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ
ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΚΗΣ ΕΤΑΙΡΕΙΑΣ,
1935.

P. 201-202. Sp. Marinatos. A *Amnisos* (Crète).

142) Επικροσμων
των συν Λα
σθενη των Σ
ωσαμενων των
ΕΚΗΕΙΣΩΣ

L'auteur serait tenté de voir dans le Lasthénès mentionné ici le stratège qui, avec Panarès, fut un des chefs de la piraterie crétoise au temps de M. Antonius et de Q. Metellus (72 av. J.-C. et années suiv.).

PROVINCIA, XV, 1935.

P. 247-264. P. de Brun. Les dieux de *Glano* et de *Glanum*

près de Saint-Rémy-de-Provence (Bouches-du-Rhône). Liste des dieux surtout d'après les inscriptions, dont la plupart figurent au *C. I. L.* Nous retenons celle-ci :

P. 263.

143) ABIANO
CAECILI
VS FIRM
VS
V S L M

Rapprocher Espérandieu, *Inscr. lat. de Gaule (Narbonnaise)*, n° 666. Pour la lecture *Caeci[li]us*, cf. *Provincia*, XVI, 1936, p. 141, n. 18.

P. 263. Sur l'autel donné dans Espérandieu, *Inscr. lat. de Gaule (Narbonnaise)*, n° 149, mieux vaut lire *Di Buden[o]* que *Dibu(s) De(a)b[u(s)]*.

Id., XVI, 1936.

P. 137-141. H. Rolland insiste sur ce qu'a d'hypothétique l'interprétation *Di Buden[o]* dans le texte qui précède.

THE QUARTERLY OF THE DEPARTMENT OF ANTIQUITIES IN PALESTINE, VI, 1936.

P. 25-53. J. H. Iliffe. Liste des marques de potiers sur terra sigillata trouvée en Orient (produits de fabrication locale ou d'importation).

RECHERCHES DE SCIENCE RELIGIEUSE, XXVII, 1937.

P. 326-334. G. de Jerphanion

revient sur l'interprétation du « carré magique » *Rotas opera* (et non plus *Salor arepo*), d'après la découverte faite par M. della Corte à Pompéi ; croit à une origine juive (prophétie d'Ézéchiél ?).

RECUEIL DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE CONSTANTINE, LXIII, 1935-1936.

P. 63-67 avec fig. L. Leschi. A Salonique.

144) MEM · L E O N T I
ANI · MIL · DEN ·
V M · A E C V
T · T O R M

Mem(oria) Leontiani mil(itis) de num(ero) Ateculorum.

Les *Ateculi* (*Atacotti*, *Atticotti*, *Atecotti*) sont une peuplade d'Irlande, connue par des textes littéraires et par la *Notitia Dignitatum* ; leur *numerus* figure sur une inscription de Salone (*C. I. L.*, III, n° 955).

P. 209-220 avec pl. Jeanne Alquier. A Constantine. Note sur les vestiges antiques de la place de la Brèche qui ont fourni l'inscription reproduite dans l'*Ann. épigr.*, 1936, n° 30.

P. 227-233. G. Bel. Inscriptions de la région de Batna.

P. 227. Sur la route de Batna à Biskra par Arris, à cent mètres de l'embranchement de la route de Khenchela.

145)

PROPAGATORI ROMA
NI NOMINIS RESTI
TVTORI LIBERTATIS
D N FL CLAVDIO IVLIA
NO INVICTO AVGVSTO
ORDO VERECVNDINSI
VM DICATISSIMVS POSVIT

Il y a des ligatures que nous ne reproduisons pas.

P. 230. A cinq kilomètres à l'est de Batna, près de la ferme Maaref.

146)

P · GEMINIVS
LAETVS VIX
ANN
IN HIS PRAE
DIS SVIS SE
VIVO SIBI ET
SVIS FECIT

P. 231-232. Deux bornes miliaires de la route de Batna à Lambèse (voir plus haut, n° 33).

P. 253-269. F. Logeart et A. Berthier. A Sila. Dans une église.

P. 253 avec fig. Tablette de plomb trouvée près des reliquaires.

147) Sur une face :

IC ABENTVR $\overline{RI.QE}$

Au revers :

\overline{SRM} C ET VIII

(H)ic (h)abentur $\overline{r(e)l(i)-g(ua)e}$ s(ancto)r(u)m c(entum) et (octo).

P. 255-256 avec fig. Tablette de plomb trouvée dans une urne-reliquaire de terre cuite.

148) Sur une face :

\overline{IN} \overline{NOMINE} \overline{PATRIS} ET
 \overline{fili} ET \overline{SPS} \overline{SCI} \overline{DEPOSI}
 \overline{TE} \overline{SVN} \overline{RL} \overline{QE} \overline{SRM} \overline{MRM}
MARCI OPTATI ET CVIII
5 \overline{de} \overline{PRIZIE} \overline{NN} \overline{MAIIAS}
 \overline{IND} \overline{III} A \overline{VRO} \overline{BETMO}
BONIFATIO \overline{EP}
PR

L. 5 : [d(i)e] pri[d]ie n(o)-
n(as); l. 6 : a v(i)ro be(a)t(is-
si)mo; l. 8 : pr. ?

Au revers (pl.) :

\overline{IP} \overline{DMNO} \overline{N} MAVRICIO
IO $\overline{TIBERIO}$ ET $\overline{COSTANINA}$
 \overline{AVG} $\overline{TEPREBS}$ \overline{GLRSI}
 $\overline{GENNADI}$ \overline{MG} \overline{ML}
AFFRICE ET \overline{EX} \overline{CL}
 \overline{FELESM} \overline{PRB} \overline{MARTS}
I5 \overline{OREZ} \overline{C} \overline{S}
 \overline{C}

*I(m)p(eranlibus) d(o)m(i)no
n(ostro) Mauri[cio] Tiberio
et Co(n)stantin[a] Aug(ustis),
le(m)p(o)r(i)b(u)s gl(o)r(io)si
Gennadi m(a)g(istri) m(i)l(i)-
tum) A/<f>ric(a)e et ex c(onsu)-
l(e); Fele(cis)s(i)m(i) ? pr(es)-
b(yteri) mart(y)r(i)s...*

Date : 6 mai 585 ap. J.-C.

Le texte se suit sur les deux faces de la tablette ; le génitif de la ligne 14 dépend de *reliquiae* (l. 3) et représente une seconde déposition ; les lignes 15 et 16 sont incomplètes à gauche.

Gennadius n'étant pas exarque, titre qu'il possède en 591, la création de l'exarchat d'Afrique se place entre le 6 mai 585 et 591.

P. 260-261 avec fig. Tablette de plomb trouvée dans une urne-reliquaire de terre cuite.

149) Sur une face :

† SCAS TRES
SPES
FIDES
CARITAS
+ SC S IANV
ARIVS

Au revers :

† SCA MAXIMA
SCA SECVNDA
SCA DONATILLA
SCS GEMINI
VS

P. 262 avec fig. Sur un petit vase.

- 152) a) SANC REGVLIAN
b) + SANC CELSI Et BARICI
c) + S ACTOR TIANI DONATIANI
d) SANC IANI

P. 270-273. Neuf épitaphes païennes trouvées dans le déblaiement de la même église.

REVISTĂ ISTORICĂ ROMÂNĂ, V-VI, 1935-1936.

P. 320. S. Lambrino. A *Callatis*.

Donne le fragment droit du texte publié plus complètement

150) SC S DONATVS

P. 263. Fragment d'une inscription sur pierre.

151) LIA
VPI VI
S CELSI
DONATIA
5 EMERITO EPIS
II IND XIII

L. 1-3 : [Regu]lia[ni... R]upi Vi[cloris...].

Énumération de saints dont les *memoriae* ont été déposées dans l'église.

P. 268. Sur des poteries qui semblent avoir servi de chandeliers.

sous notre n° 246 par rapprochement d'un autre fragment à gauche.

P. 330. Le même auteur retrouve la traduction grecque de ce même texte n° 246 dans un fragment que Tocilescu a publié en 1900 (*Fouilles et recherches archéol. en Roumanie*) :

153)

... επιμεληθεντος της ΙΕΣ ΣΥΝΛΟΓΗΣ ΤΩΝ χρηματων ? και της των τειχεων κατασκευης ΤΟΥ ΔΙΕΠΟΝΤΟΣ την επαρχειαν μυσιας της κατω μαρκου ΟΥΑΛΕΡΙΟΥ ΒΡΑΔΟΥΑ πρεσβευτου του σεβ. και αντιστρατηγου Η ΠΟΛΙΣ ΚΑΛΑΤΙΑΝΩΝ

Callatis s'entoure de remparts entre 170 et 175 contre les inva-

sions des Costoboques, comme Philippopoli (C. I. L., III, n° 7409).

REVUE AFRICAINE, LXXVIII,
1936.

P. 31-32. L. Leschi. A Aïn-Ghorab (région des Nemencha, Numidie). Sur des dossierets d'une église donatiste.

154)

a) BONIS BENE VI
VAS OPTATE
CVM OMNI
CLERO TVO

b) BASILICA ED (sic)
IFICATA EX INST
ANTIA OPTATI P
RB FIIICITER

Sur la tranche :
DEO LAUDES

b) L. 4 : f(eli)citer.

Id., LXXIX, 1936.

P. 382 et pl. A. Berthier. A Oued R'Zel (région de Batna). Dans une chapelle chrétienne. Lettres en relief.

155) PRAECLAR
A ET DECO
RA DOM
VS DEI ET
5 XPI DOM
INI NOST
RI SALVAT
ORIS INSTA
NTE FELICE
IO PRB PATRE N

L. 10 : *pater n(ostro)* est exceptionnel pour un *presbyter*.

P. 465-476. P. Massiera. A Taraess (pour l'auteur le *Tatilli* de l'Itinéraire d'Antonin).

P. 468.

156) a n t o n i n v s
p r o p a g a t o r e s
N A C O H I I I I
I D E N
..... M

Il s'agissait de Septime Sévère et de Caracalla, qualifiés de *propagatores* [*imperii*].

P. 471.

157) S
MVR·HIBERNAC
S PER C·OCTAVIVM PVden
TEM·CAESIVM·HONORATIVM
PROC·SVVM A CENSIBVS

C. Octavius Pudens Caesius Honoratus est déjà connu comme *procurator a censibus* de Maurétanie Césarienne sous les Sévères (Pallu de Lessert, *Fastes des prov. afric.*, I, p. 501).

REVUE ARCHÉOLOGIQUE, 1936, II.

P. 188-198. Ch. Picard montre ce que l'inscription de Cairness House (*Ann. épigr.*, 1935, n° 114) apporte à l'histoire de l'établissement des Poseidonias tes bérystiens de Délos et du banquier M. Minatius, fils de Sextus, leur bienfaiteur.

REVUE BELGE DE PHILOGOLOGIE ET D'HISTOIRE, XV, 1936.

P. 19-20. J. Vannérus. La forme Μουvδίαxov pour *Mogontiacum* (Mayence) se justifierait par l'exemple d'inscriptions de Rhénanie et de Bretagne mentionnant le dieu celtique *Mogons*

sous les formes *Mogouno (deo)*, *Mouno*, *Mounti*, etc.

P. 125-127. P. Lambrechts. Le personnage à qui est adressée la lettre de Pline le Jeune V, 14 cf. VI, 28 et VII, 4) doit être non Pontius Allifanus, mais le Pontius Laelianus que mentionne le testament de Dasumius Tuscus (*C. I. L.*, VI, n° 10229). Remarques sur les Pontii Laeliani du II^e siècle ap. J.-C.

REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS, CXIV, 1936, II.

P. 128-129. Fr. Cumont. Explication de la formule *ex Hermaeo* dans les inscriptions du *C. I. L.*, VI, nos 8663 et 9949.

REVUE DE PHILOGIE, LXIII, 1937.

P. 97-104. J. Carcopino. Note sur la tablette de Cluj (*C. I. L.*, III, p. 948, n° X). Cf. *Ann. épigr.*, 1936 : *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1936, p. 13; et plus haut : *Istros*.

P. 105-111. W. H. Buckler. A Pessinonte. Textes plus complets de quatre lettres mutilées de Trajan (*Inscr. gr. ad res rom. pert.*, III, nos 228 et 1466).

P. 112-124. G. Ch.-Picard et H. Le Bonniec traitent de l'ordre et du rang des centurions de la 1^{re} cohorte légionnaire, d'après les textes littéraires et les inscriptions, notamment *C. I. L.*, VIII, nos 2554, 2555 (= 18072), 18065 : le premier centurion de la légion, hors rang, porte le titre de *prin-*

ceps praelorii, abrégé souvent en *princeps legionis* ou en *princeps* ; il est distinct du *princeps prior* de la 1^{re} cohorte.

P. 125-130. W. Seston revient sur l'inscription de Nazareth (*Ann. épigr.*, 1930, n° 130). Il critique l'interprétation proposée par H. Markowski dans les *Mélanges Cwiklinski* (voir plus loin) et s'en tient à l'opinion courante.

P. 404. W. H. Buckler rapporte une restitution de A. Stein dans une lettre d'Hadrien au préfet d'Égypte Q. Rammius Martialis, d'après laquelle P. Dasumius Rusticus a été consul avec Hadrien en 119.

REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES, XXXVIII, 1936.

P. 428. A. Grenier, d'après Tschumi, *Jahrbuch des Bernischen historischen Museums in Bern*, XIV, 1934, p. 45-46. Région de Berne. Estampilles dolières.

Id., XXXVIII, 1937.

P. 197-218. W. Seston, dans des recherches sur la chronologie du règne de Constantin le Grand, reprend l'examen des inscriptions où mention est faite des trois éléments de la chronologie officielle, puissances tribunitiennes, salutations impériales et consulats, et substitue un nouveau système à celui que Stobbe a proposé en 1873. Tableau aux p. 217-218.

P. 211. W. Seston rectifie

la lecture de la date qui figure à la fin de la table de privilèges | de *Brigetio* (plus loin, n° 232).
Il déchiffre :

158) DIVO MAXIMIANO VIII ET DN MAXIMINO
AVG ITERVM COSS S

P. 212 et suiv. La date ajoutée en tête de la même table (fig. p. 197) l'a été « certainement avant 324, peut-être dès 316, plus probablement vers 321 ». Le x qui précède la première ligne serait un signe chrétien.

REVUE DES ÉTUDES LATINES,
XIV, 1936.

P. 276-287. M. Niedermann, contrairement à l'opinion notamment de M. Wackernagel dont il discute les arguments, voit dans l'inscription de la colonne rostrale de Duilius (*C. I. L.*, I, 2^e édit., pars 1, n° 25) une copie, à l'orthographe rajeunie sous l'Empire, de l'original perdu et non l'œuvre d'un pasticheur du début de l'époque impériale.

P. 373-388. A. Grenier. Tibère et la Gaule. Passe en revue l'épigraphie tibérienne de Gaule.

REVUE HISTORIQUE, CLXXIX,
1937.

P. 133-134. G. Lugli. Interprétation de l'inscription de la colonne Trajane (*C. I. L.*, VI, n° 960).

REVUE HISTORIQUE DE DROIT
FRANÇAIS ET ÉTRANGER, XVI,
1937.

P. 242-293. L. Gallet. Essai

sur le sénatus-consulte *De Asclepiade sociisque* (*Inscr. gr. ad res rom. pert.*, I, n° 118 ; *C. I. L.*, I, 2^e édit., pars 2, fasc. 1, p. 468 et suiv., n° 588). Réimpression du texte, traduction, première et deuxième partie du commentaire (la table d'amitié et le sénatus-consulte ; *l'amicitia populi romani* et le *s. c. de Asclepiade*).

REVUE NUMISMATIQUE, 4^e série,
XXXIX, 1936.

P. 297-315 et pl. VII. D. van Berchem. Les jetons romains en plomb, qui portent diverses représentations ou légendes, ne sont pas des tessères ayant servi pour les distributions impériales, pour les jeux ou comme monnaie fiduciaire à l'usage des particuliers ; ce sont des *calculi* destinés aux différents services qui employaient des comptables : caisses de l'État, des corporations et des particuliers ; certains ont pu jouer un rôle dans des jeux.

RHEINISCHES MUSEUM, LXXNV,
1936.

P. 383. A. Oxé. Remarques sur le dernier distique de l'inscr. *C. I. L.*, XIII, n° 7105 (Buecheler, *Carm. lat. epigr.*, n° 1116).

RIVISTA DI ARCHEOLOGIA CRISTIANA, XIII, 1936.

P. 207-219. E. Josi. A Rome,

au cimetière de Prétextat. Épigraphes païennes et chrétiennes.

P. 208-211.

159)

D · M ·

M · A V R E L I V S · A V G · L I B ·
H E R M E S · A R C H I M A G I R V S ·
S E V I V O · F E C I T · S I B I · E T · A V R E L I O ·
I A N V A R I O · E T · C N · O C T A V I O
M A R T I A L I · F R A T R I B V S · S V I S ·
L I B E R T I S · L I B E R T A B V S Q V E
P O S T E R I S Q V E · E O R V M · E T ·
I I S Q V O S E G O D O M I N O · N · D E D I ·
E T · V A L E R I A E · H E R M I O N E · C O N I V G I
E T · E D V L O · C O L L I B · S V O · D E C V R · C O C O R V M

Dans la voûte de galeries du
second étage du même cimetière,
graffites :

160) C O C O R V M
C O C O R V M X I

P. 211.

161)

D · M ·

F E C I T · V L P I A · C Y N E
G I S · I M M V N I S · E T
D O N A V I T · C O L L E G I O
A E S C V L A P I · E T · H Y G I A E
S T R V C T O R V M · C A E S · N
E X C E P T I S · O L L I S · X I I · E T
S A R C H O P A G I S D V O B V S (*sic*)
Q V O S S I B I · R E S E R V A V I T
E T S V I S

P. 212. Cippé.

162) C · C A S S I O
I C C E S S I O
M E D I C O
T E R E N T I N A
C Y M E
C O N I V N X · I
V I X · A N · L V ·

P. 215-216 avec fig. Plaque
brisée à droite.

163)

F L · C R E S C E N ·
L O C V M Q V A D R
T E R O P R A E T E S T A T
N V M A R T O R E P A R I
5 C L V S V O S T E V P R I M V Q V
I O V I N
columbe
D V

L. 2 : *quadr[isomum ?]* ; l. 2-3 :
l'auteur propose ou [*in coeme-*
ter(i)o Praetestat[i]], ou [*a pres-*
by]tero Praetestat[o] ; l. 3-4 : ou

[*ad Quiri*]nu(m), ou [*ad Ur-*
ba]nu(m) *mar*to*re*(m) pour *mar-*
tyre(m).

P. 217. Incomplète à gauche et
en bas.

164) NVMISIAE · FONTEIAE · VERAЕ · C · F
PRVDENTISSIMA · OBSEQVENTISSIMAE (sic)
AC MARITI AMANTISSIMAE QVAE OMNES
GENERIS · SVI · RETRO FEMINAS PVDICITIA

P. 218.

165)

HÆMIT SIBI IOSIMI SE VI
VA POLLA DEI LOC BISO
MVM ♂

L. 2 : *polla* est pour *puella*.

P. 227-228. E. Josi. A Rome, au cimetière *ad duas lauros*. Fragments d'épithaphes païennes et chrétiennes, certains ayant appartenu à des monuments d'*équites singulares*.

P. 231-236 avec fig. E. Josi. Quatre nouveaux fragments de l'inscription du pape Damase en l'honneur de saint Hippolyte, retrouvés en 1936 dans le pavement de la basilique du Latran, viennent s'ajouter aux trois que De Rossi avait recueillis jadis au même endroit (*Bull. archeol. crist.*, 1881, p. 26-55).

RIVISTA DI FILOLOGIA, LXIV
(XIV), 1936.

P. 274-282. A. Degrassi. Étude sur les Fastes triomphaux d'Urbisaglia (*Ann. épigr.*, 1926, n°121).

P. 410-411. A. Degrassi invoque les textes des auteurs anciens contre l'opinion de M. Rostovtzeff, selon laquelle ce serait Tra-

jan, et non Hadrien, qui aurait renoncé à la Mésopotamie (*Ann. épigr.*, 1936, n° 69).

RIVISTA DI STUDI POMPEIANI,
II, 1936.

P. 25-100. E. Magaldi. Étude, abondamment illustrée d'inscriptions (surtout des *graffiti*), sur plusieurs aspects de l'histoire et de la vie de Pompéi.

P. 34-42. Remarques sur la présence du nom de Rome dans ces inscriptions, et sur ses épithètes : p. 34, sur *Roma felix* ; p. 36, sur le « carré magique » *Roma-Amor*.

P. 47-51. Transcription latine et commentaire des inscriptions osques qui se rapporteraient au siège de la ville pendant la guerre sociale.

P. 51-54. Sur le nom de Sylla dans l'épigraphie pompéienne.

P. 58-59. Sur la fusion de la colonie de Sylla avec l'ancienne commune ; utilise des inscriptions relatives au même phénomène hors de Pompéi.

P. 60-61. Sur l'inscription *C. I. L.*, X, n° 794 ; elle serait bien antérieure à la guerre sociale, et la première en latin à Pompéi.

P. 62. Sur l'inscription *C. I. L.*, X, n° 793, relative à l'*exaequatio* des poids et mesures, à l'époque d'Auguste.

P. 69. Le nom de *Spartacus*, dans un graffite osque accompagnant une peinture, se rapporterait bien au chef de l'insurrection servile.

P. 70-75. Sur la popularité de Néron et de Poppée à Pompéi, et sur les *Poppaeenses* et les *Nepoppaeenses* des inscriptions (cf., M. della Corte, *Riv. indo-greco-ital.*, 1933); *Nepoppaeensis* serait pour *Nero-poppaeensis* et désignerait un client ou un dévot du couple impérial.

P. 75-82. Remarques sur les *judicia Augusti* mentionnés dans plusieurs inscriptions de Pompéi. L'empereur en question serait toujours Néron.

P. 83-88. Sur les inscriptions relatives à l'épisode de 59 ap. J.-C. (la rixe dans l'amphithéâtre entre Pompéiens et Nucériens).

P. 90 et 95-100. Remarques sur les *edicta* annonçant des jeux de gladiateurs, spécialement sur les *munera Neronis*; p. 97, sur le texte de l'inscription *C. I. L.*, IV, n° 1181.

RIVISTA INDO-GRECO-ITALICA DI
FILOLOGIA, LINGUA, ANTICHITÀ,
XX₂, fasc. 3-4, 1936.

P. 18. Fr. Ribezzo. Correction au texte de la dédicace osque, de Cumes, au Jupiter *Flagios*. Rapproche les formes *Jovi Flazzo*, ou *Flazo*, sur des inscriptions de

Pouzzoles (p. ex. *C. I. L.*, X, n° 1571).

A la l. 1 de la dédicace, *utiv* répondrait au surnom latin *Mutillus* ou au gentilice *Mutilius* (?).

P. 19-48. Le même. A propos de nouvelles inscriptions falisques de Cività Castellana, quelques remarques concernant les plus anciennes inscriptions latines.

P. 66. M. Runes. Remarques sur le mot *einom* dans l'inscription de *Duenos*.

SITZUNGSBERICHTE DER PREUSSISCHEN AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN, PHILOSOPHISCH-HISTORISCHE KLASSE, 1937.

P. 142-149. P. César Morán. Inscriptions inédites d'Espagne.

P. 142. A Santibáñez de Vidriales (Zamora). Deux stèles funéraires.

P. 143. A Bosinos de Vidriales (*Petaronium*). Épitaphe.

P. 144. Au même endroit.

166) L · V · R · S · E · N · V · S
A · P · E · R · P · R · A · E · F
A · L · A · E · O · P · E · R · E
B · A · L · I · N · E · I · S · V · B · S · E
I · N · C · O · H · A · T · O · E · T (sic)
C · O · N · S · V · M · M · A
T · O · F · O · R · T · V · N · A · E
L · V · S ·

P. 145. A Fuente Encalada. Borne milliaire très mutilée, peut-être au nom de Domitien.

P. 147. A San Vicente del

Rio Almar (Salamanque). Épitaphe.

P. 147. A Salamanque. Épitaphe.

P. 148. A Cáceres. Deux épitaphes.

SYRIA, XVII, 1936.

P. 278-279 et pl. LIII, n° 20. J. Cantineau. A Palmyre. Sur une console de colonne. Le haut du texte manque.

167)

ΠΑ...ΕΝ ΤΩ ΚΑΙΣΑΡΕΙΩ ΕΦ ΙΠΠΟΝ ΑΝΔΡΙΖΝΤΑ ΕΝ ΔΕ
ΤΩ ΤΟΥ ΒΗΛΟΥ ΙΕΡΩ ΑΝΔΡΙΑΝΤΑ ΟΝΟΜΑΤΙ ΒΟΥΛΗΣ ΚΑΙ
ΔΗΜΟΥ ΚΑΙ ΔΙΑ ΨΗΦΙΣΜΑΤΩΝ ΚΑΙ Ι ΡΕΩΝ ΕΜΑΡ
ΤΥΡΗΣΑΝ ΠΑΡΑ ΑΟΥΙΔΙΩ ΚΑΚΣΙΩ ΤΩ ΔΙΑΧΗΜΟΤΑΤΩ
ΥΠΑΡΧΩ ΑΙ ΔΕ ΤΗΣ ΠΟΛΕΩΣ ΤΕΣΣΑΡΕΣ ΦΥΛΑΙ ΕΚΑΣΤΗ
ΕΝ ΙΔΙΩ ΙΕΡΩ ΧΥΘΡΙΧΝΤΑ ΑΝΗΓΕΙΡΕΝ ΤΕΙΜΗΣ ΚΑΙ ΒΕΛΤΙΣΤΟΥ ΠΟΛΕΙΤΕΥ
ΜΑΤΟΣ ΧΑΡΙΝ ΜΗΝΟΣ ΔΕΙΟΥ

L. 3: nous complétons π[ρέσ]δεων ou π[αληγύ]ρεων.

Avidius Cassius fut légat de Syrie de 166 jusqu'en 171 au moins.

Sur la face latérale gauche est gravée une inscription palmyrénienne, également fort mutilée, de même teneur générale, qui donne la date: au mois de kânûn de l'année 483 (novembre 171).

Id., XVIII, 1937.

P. 1-4. H. Seyrig. Sur la dédicace mutilée republiée par Cantineau, *Inv. des inscr. de Palmyre*, fasc. 3, n° 3, Σεπ[τιμίου Ηρώδι]ων, mentionné comme roi des rois et vainqueur des Perses, est le fils aîné d'Odénath, d'un premier lit (*Hist. Aug., Trig. tyr.*, 15-16).

ΘΡΑΚΙΚΑ, VI, 1935.

P. 302-310 avec fig. G. Bakalakis. A Tsari, près de Cavalla.

168)

Δι Ψιστωι ευχαρισ[τη]-
ριον υπερ κυριου
βασιλεος Θρακων (sic)
Ροιμηταλκα Κοτυος
και των τεκνων αυτου
Ευτυχος ο επι των
λατομων και οι
υπ' αυτον παντες.

Il s'agit de Rhometaleas III, qui régna jusqu'en 46 ap. J.-C.

Id., VIII, 1937.

P. 15-31. G. Bakalakis. Au point où la *via Egnatia* franchissait le Nestos.

P. 15.

169)

(sic) ΤΙΤΩ ΦΛΑΟΥΩ ΣΑΒΕΙΝΩ ΠΡΕΣΒΕΥΤΗ ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΥ
ΣΤΡΑΤΗΓΟΙ ΘΡΑΚΗΣ ΤΙΒΕΡΕΙΟΣ ΚΛΑΥΔΙΟΣ ΑΙΝΙΣ

P. 20-21 avec fig. Dédicace latine à Heros Auloneites, de même teneur que le n° 7378 du	C. I. L., III, trouvé près d'Abdère. P. 26 avec fig. Bloc.
---	---

170) Αυτοκρατορι Καισα[ρι]
 θεου Τραιανου Παρθ[ι]-
 κου υιω θεου Νερουα υ[ι]-
 ωνω Τραιανω Αδριανω
 Σεβαστω Ζηνι Εφοριω
 η Αδριανεων Αδδηρειτω[ν]
 πολις επι των ορων απολ[α]-
 βουσα την ιδιαν γην δια
 την ουρανιον αυτου προ-
 νοιαν ευχαριστιας ενεκεν
 διατεθεντων μεχρι ποτα-
 μου Μεστου. (sic)

P. 29 avec fig. Bloc.

171) [Αυτοκρ]ατ[ορα Τραιανον]
 Αδριανον [Καισαρα Σεβα]-
 στον μεγιστω[ς ευ]ν[οηθαισα ?]
 η Αδριανεων [Αδδηρειτων πολις]
 επι των ορων ε[υχαριστιας ενεκεν]
 απολαβουσα τη[ν ιδιαν γην τη]
 εκεινου προνοι[α και του πεμφθεν ?]-
 τος υπ³ αυτου [.....]
 Αγριππα πρεσβευτου.

TRIERER ZEITSCHRIFT, XI, 1936., P. 167-168. J. Keune étudie et explique la forme <i>Pomentina</i> comme nom d'une tribu romaine (pour <i>Pomplina</i>) dans l'inscription trévire C. I. L., XIII, n° 11323. Rapproche d'autres	textes (C. I. L., VI, nos 2577 (?) et 3884).
--	--

P. 225. Anonyme. Au Landesmuseum de Trèves, sur un moule de potier trévire représentant l'enlèvement de Ganymède :

172) GALVMEDEM· ET AQVILAM·IN CELO (sic)

P. 230. A Saint-Paulin de Trèves. Épitaphe chrétienne.

WIENER STUDIEN, LIV, 1936.

P. 183-188 et fig. R. Egger. A *Aquincum*. Dalle de pierre.

173) DEÆ SYRI ET *sime*
 Dea Syria Æ PRO SA Jupiter *lvte aug.n.* [Mercure ?]
 lion sphinx
 C · I V L · S E X T I N V S C O N
 D V C T O R · E X · D E C R · O R D N
 5 K · S E C V N D · C O N D V C T · A R C M
 C M I A N V I S T E G V L A T E C T M
 I N P E N D I S · S V I S F E C I T · M A G ·
 I V L · V I A T O R E T B E L L I C F I R M I N
 L · P · D · D · D

L. 1-2 : l'auteur restitue : *Deae Syri(ae) et [Sime]ae...* (cf. Lucien, *De dea Syria*, 33), au lieu de [*Balti de*]ae proposé par Kuzsinszky (*infra*, *Budapest Régis.*) ; l. 2 : on peut songer à *augg.* ; (Septime Sévère et Caracalla) ; l. 4-5 : au lieu de *ex decr(eto) ordin(is) k(anabaram) secund(um) conduct(ionem)*, l'auteur lit : *k(apite) secund(o) conduct(ionum)* ; l. 5-6 : l'*arcus cum januis tegula teclus* doit être un *janus quadrifrons* ; l. 7-8 : les *magistri* sont les chefs de la confrérie qui honore la triade syrienne.

P. 188-192 et fig. A. Betz. A *Carnuntum*. Stèle.

174) Q · S E P T I
 M V S · Q F · N I
 G E R · C · A N T O
 M · L · X V · A P N
 5 X X L V · S T P · X I ·
 H · S · E · H · P

L. 3 : *Co(llina tribu) Antio(chia)*, il s'agit d'Antioche sur

l'Oronte (Syrie) ; l. 4 : *mil(es) l(egionis) XV Ap(ollinaris)* ; l. 5 : X X L V · X X X V .

Au-dessous du texte, sont représentés un *pileus* surmontant les lettres L·P : *l(ibertatis) p(i-leus)*, une *dolabra*, une corbeille pour transporter de la terre, un instrument pour travailler le bois. Le personnage était d'origine servile ; peut-être a-t-il participé à la construction du camp de pierre de *Carnuntum*, après 71 de notre ère.

P. 192-197. Edm. Groag. Remarques de prosopographie.

1° L. Coledius Candidus (*C. I. L.*, XI, n° 6163) a dû recevoir ses *dona militaria* comme tribun de la *leg. VIII Augusta* (alors à *Poetovio*), en récompense des services qu'il a rendus à Claude lorsque Camillus Scribonianus se souleva en Dalmatie (42 ap. J.-C.). En 44, il a formé le premier collège des *quaestores aerarii Saturni* (Dion Cassius, LX, 24, 1-3) avec T. Domitius Decidius, le beau-père d'Agricola

(*C. I. L.*, VI, n° 1403), qui dut sans doute aussi cette distinction à sa fidélité envers l'empereur dans la même circonstance.

2° Le texte *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, III, n° 249, ne se rapporte pas, comme Sir William Ramsay l'a proposé (*Journ. of Hell. Stud.*, 1918, p. 172-175), à L. Calpurnius Piso Frugi, mais à Ti. Julius Frugi, qui administra

la Lycie-Pamphylie probablement en 114 ap. J.-C.

ZEITSCHRIFT DER SAVIGNY-STIFTUNG, ROMANISTISCHE ABTEILUNG, LVII, 1937.

P. 455-458. O. Eger. Remarques critiques sur le sens de l'« inscription de Nazareth », d'après l'étude de St. Lösch citée *infra*.

2° PUBLICATIONS RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE.

FR. ALTHEIM. EPOCHEN DER RÖMISCHEN GESCHICHTE, t. I et II (FRANKFURTER STUDIEN ZUR RELIGION UND KULTUR DER ANTIKE, IX et XII). Francfort-sur-le-Main, 1934 et 1935.

Vol. I, *passim*. Remarques sur l'origine cultuelle des Fastes consulaires et sur leur transformation en monuments destinés à l'histoire.

Vol. II, p. 298-305. Remarques analogues sur les Fastes triomphaux : les fragments d'Urbisaglia (cf. *Ann. épigr.*, 1926, n° 121), dont M. Altheim, p. 299-301, discute le texte et les restitutions, dériveraient d'une rédaction de la fin du II^e siècle, de laquelle dériveraient aussi, plus tard, les Fastes Capitolins ; la liste Barberini, par sa rédaction différente, notamment par la formule *palam dedit*, représenterait au contraire la tradition primitive, où la mention des triomphes était avant tout affaire religieuse.

ANNALES DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES DE GAND, I, 1937.

P. 102-103. H. Marrou. A *Herculanum*.

P. 102. Graffite tracé à la pointe.

175)

*Apollinaris medicus Tili imp.
hic cacavit bene.*

P. 102-103. Plaque de marbre opisthographe.

D'un côté :

176)

*Iuliae pari
[es] privat. perpetuus.*

De l'autre :

*M. Noni M. l. Dama[e]
paries perpetuus priu[at].*

P. 181-224. J. Gagé. Nouveaux aspects de l'Afrique chrétienne. Commente un certain nombre d'inscriptions chrétiennes récemment découvertes, entre autres à *Tipasa* (*Ann. épigr.*, 1932, nos 35-37), *Cuicul* (1922, n° 25), sur le territoire du Belezma (1928,

n° 105 ; 1929, *Rev. archéol.*, 1929, I, J. Gagé), à Hippone (*Ann. épigr.*, 1924, n° 37 ; 1936, J. Gagé), *Vegesela* (1935, n° 121 ; plus haut, n° 115), Timgad (1921, n° 36), Ain-Zara (1933, n° 220), en-Ngila (*Africa italiana*, I, 1927 ; VI, 1935), Kairouan (plus haut, *Mél. de Rome*, 1936, W. Seston).

P. 220, n. 1. Remarques sur l'inscription de l'*Ann. épigr.*, 1934, n° 164.

P. 225-230. J. Gagé. A Pavillier. Plaque de marbre, incomplète en haut.

177) RELIQUIARV BEATI
MARTIRIS QVIRIACI

Restituer une première ligne : [*illo die*]...*deposilio*].

Remarques sur l'inscription du *C. I. L.*, VIII, nos 2519 et 5669.

V. ARANGIO-RUIZ. • EPIGRAFIA GIURIDICA GRECA E ROMANA (1933-1935) (extrait des *STUDIA ET DOCUMENTA HISTORIAE ET IVRIS*, II, 1936, p. 429-520). Rome, 1936.

Revue, avec résumés et discussions critiques parfois assez étendues, des articles et livres concernant plus proprement l'épigraphie juridique grecque et romaine, parus de 1933 à 1935 et groupés par ordre de matières. Nous y relevons, entre autres, les indications suivantes :

P. 476-477. L'auteur signale, de F. M. de Robertis, des « Contributions à l'histoire des corporations à Rome » (*Annali del Semin.*

giur. econ. della R. Univ. di Bari, VI-VII, 1933-1934), dont une est consacrée à « La *familia Silvani*, collège funéraire sabin du 1^{er} siècle ap. J.-C. » (*Ann. épigr.*, 1929, n° 161), une autre au « Statut d'un collège funéraire d'Ostie » (Calza, *Not. degli Scavi*, 1919, p. 75).

P. 478. L'auteur rappelle les « Nouvelles observations sur le sujet des institutions alimentaires impériales », publiées par G. Segre dans les *Studi in memoria di A. Albertoni*, I, p. 347 et suiv. (Padoue, 1935) : nombreuses inscriptions grecques, notamment *I. G.*, XII, 515, concernant des prêts à faible intérêt, garantis par des hypothèques foncières, ces intérêts servant à nourrir des enfants pauvres.

P. 482-490. Le testament de Ptolémée Évergète, dit Neoterus (*Ann. épigr.*, 1932, n° 80). Bibliographie, texte, commentaire.

P. 519-520. Sur l'inscription de Nazareth (*Ann. épigr.*, 1930, n° 130).

P. BELLARMINO BAGATTI. II. CIMITERO DI COMMODILLA O DEI MARTIRI FELICE ED ADAUTTO PRESSO LA VIA OSTIENSE (ROMA SOTTERRANEA CRISTIANA, per cura del PONTIFICIO ISTITUTO DI ARCHEOLOGIA CRISTIANA, I). Città del Vaticano, 1936.

Compte rendu général des fouilles faites en 1903-1905 dans ce cimetière voisin de la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs ; re-

production, accompagnée de nombreuses figures, des inscriptions découvertes, avec des renvois à Silvagni, *Inscr. christ. urbis Romae*, II.

G. BENDINELLI. IL TESORO DI ARGENTERIA DI MARENGO (fasc. 1 des MONUMENTI D'ARTE ANTICA editi a cura della REALE ACCADEMIA DELLE SCIENZE DI TORINO). Turin, 1937.

Objets en argent découverts en avril 1928 près de la Cascina Perbona, à un kilomètre de la colonne commémorative de la bataille de Marengo.

P. 37-38 avec fig. ; p. 56-57. *Tabula ansata* en argent. Lettres en relief.

178) FORTVN · MELIORI
M · VINDIVS
VERIANVS · PRAEF
CLAS · FL · MOES
5 ET · A · MILITIIS · III
D D

L. 4 : *clas(sis) Fl(aviae) Moes(sicae)*.

M. Vindius Verianus est connu par l'*Ann. épigr.*, 1919, n° 14.

P. 41 et fig. p. 42. Sur un fragment de bande en argent ayant servi de revêtement dans un meuble, graffite.

179) IVNONIS

ANGELO BRELICH. ASPETTI DELLA MORTE NELLE ISCRIZIONI SEPOLCRALI DELL'IMPERO ROMANO (DISSERTATIONES PAN-

NONICAE, série 1, fasc. 7). Budapest, 1937.

Utilise et commente de très nombreuses inscriptions latines.

BUDAPEST RÉGISÉGEI. RÉGÉSZETI ÉS TÖRTÉNETI ÉVKÖNYV, T. XII. Budapest, 1937.


P. 62-152 avec fig. de tous les textes. V. Kuzsinszky. Étude méthodique des inscriptions romaines du musée d'*Aquincum*; suite des études parues dans la même publication, V (1897), VII (1900), VIII (1904) et IX (1906) et concernant les trouvailles et acquisitions récentes, la plupart inédites (nombreuses photographies; résumé allemand à la fin du volume). Voir aussi V. Kuzsinszky, *Aquincum, Ausgrabungen und Funde* (1934). Les inscriptions sont classées suivant l'ordre adopté par le C. I. L. Outre le commentaire particulier, remarques d'ensemble, notamment sur la vie religieuse à *Aquincum*, d'où proviennent tous les textes suivants :

P. 69-70. Autel.

180) A E S C V L A P I O
T I M A R T I V S
C A S T R E N S I S
M E D · L E G · I I A
S V B Q · F V F I C I
O C O R N V
T O C O S · D E

Fuficius Cornutus aurait été consul entre 144 et 146 ap. J.-C.

P. 71-73. Stèle provenant peut-être de l'hôpital militaire romain.

- 181) A E S C V I A P I O · E T · H Y G I
A E · A V G · S A C R W
T · V E N V S I V S · T · F · M E N E · A P E R
P R A E N E · O P T · V A L E T V B · V · S · L · L · M
5  V · K A L O C T O B · P O S V T

L. 4 : [P]raene(ste).

P. 73-74. Autel.

- 182) A S C V I E P I O (sic)
E T H Y G I A E
I V L · I V L I A N V S
V · L · M · S ·

L. 3 : ligature de *us* dans *Julianus*.

P. 82-83. Autel.

- 183) D E A E D I A N A E
L I C I N C A V (sic)
D E N T I V S P A
P I A L E G I I A D
5 I V T · E X · V O
T O P O S V I T

L. 2-3 : *Licin(ius)* [G]auden-
tius; l. 4 : (miles ?) *leg(ionis)*.

P. 84. Fragment d'autel.

- 184) [E]pone
[Au]guste.

P. 85-86. Autel.

- 185) G · > · L · A E B ·
C E R T I · P · P
T · F L ·
F L A V I A N V S
5 O P T · E E I V S (sic)

L. 1 : *G(enio)* (centuriae)
L. Aeb(utii).

P. 87. Stèle avec bas-relief re-
présentant un génie; sur la
plinthe :

- 186) A e [stas] ?

On pourrait aussi songer à
Ae[vum], comme équivalent
d'Αἰών grec.

P. 89. Autel.

- 187) I · O · M
Æ L · Q V I N T V S
Æ L · Q V I N T I
N V S · F R A T
R E S · M I L · I E G
I I A D I · P · F
V · S · L · M ·

P. 90-91. Autel.

- 188) i. O · M
P · Æ L · T E R T I V S
C O R N · L E G · I I
A D I · E X · V O
5 T O P O S V I T
P R O S A · S V
T · S V O R V M
V · S · L · M
I M P · M A X I
I O M I N O T E A
F R I C A N O
C O S

L. 3 : *corn(icen)* ou *corn(icula-
rius)*.

Date : 236 ap. J.-C.

P. 92. Autel.

- 189) I · O · M
S A C R
A V R · A T T
V · S · L · M ·

L. 3 : *AH(a ?)*.

P. 93. Fragment d'autel.

- 190) *I. O. M.*
Iul. Fir[mus]
mil. le[g. II Adi.]
Anto[ninianae].

P. 93-94. Autel.

- 191) *I. O. M.*
Siluanus
u. s. l. m.

P. 94-95. Fragment d'autel.

- 192) *I. O. M.*
eq. sing. h[...]
[S]atur[ninus].

P. 97. Fragment.

- 193) *[Iunoni] Reg.*
[.....] cum
[... co]niug.
[et ...] filia.

P. 101. Autel.

- 195) *[L]ibero pat(ri) et Libe[rae] I[ul]. Iulianus uet(eranus) ex*
[eu]ok(ato) u. s. l. [m.].

Nombreuses ligatures.

P. 111. Autel.

- 196) *Mercurio*
sacrum.

P. 113. Autel; en haut :

- 197) *MINER u a e (?)*

Sur la base :

ALIQVIT SPVR
 CI VELLE RECE
 RIT HABEAT ET
 SVPEROS ET
 IN FERNOS (sic)
 DEOS IRATOS

194)

I · O · M · L I B · P
 Æ L · A N N I A N S
 P R O S A V E S V
 E · V E X I L I A R I O
 5 C O L · C E N T O · V L
 V I C T O R I N V S
 A V R · A N T O N I N V S
 D V B · F L O R E N T I N V S
 V E G · S E P T I M I N V S
 I O V I B V L I S T A T · F I L V
 V · S · L · M

L. 1 : *Lib(ero) p(atri)* ; l. 4-5 :
et vexillario(rum) col(legii) cen-
to(nariorum). Quelques lectures
 incertaines, notamment pour les
 noms propres des dernières lignes :
Dub(ius), *Veg(etius)*, *Vibul-*
(l)i(us), *Filu(mus)*.

P. 103-104. Au-dessous d'un
 bas-relief représentant Ariane,
 Bacchus et un Silène :

P. 116. Grand autel avec bas-
 reliefs mithriaques.

- 198) Au sommet :
D(eo) i(nuicto) M(ithrae).

Sur la base :

C. Ael. Anicetus
cum filio
suo u. s. l. m.

P. 120. Autel non historié.

- 199) *Petrae*
genetric.

P. 121. Deux autels :

- 200) *Solis*
ara.

- 201) *Leoni*
 . . .us
 [ar]am.

Il s'agirait du *leo* du culte mithriaque (?).

P. 122-123. Fragment de base.

- 202)cius
 d. m. A.
 II uir i. d.
 pr. coll. fa[b.]

5 u. s.

L. 2 : d(ecurio) m(unicipii)
 A(quinici).

P. 124. Fragment d'autel.

- 203) *Neptu*
 no.

P. 125. Autel.

- 204) *Siluan.*
 dom.

P. 125. Autel.

- 205) *Silvano*
 domest.
 sacr. Poly-
 idus Aur. Ani-
 celi u. s. l. m.

P. 126. Autel.

- 206) *Sil. dom.*
Iul. Cris-
pinian[us]
uel. u. s. l. m.

P. 126. Autel.

- 207) *Silua*
no Sil.
Abasca.
uotum
 5 *posuit.*

L. 2 : *Sil(vestri)* ; l. 3 : *Abasca(ntus)*.

P. 127. Autel très fruste.

- 208) [Sil]uano mag.
 Cl. Maximi-
 nus pro sal.
 Cl. Prohini
 fili quod
 uouerat
 u. s. l. m.
 III idus Iuni.
 Perpetuo
 et Corneliano cos.

Date : 237 ap. J.-C.

P. 128. Autel.

- 209) *Siluanis*
sacrum.
Appius Ros-
ionis
 u. s. l. m.

P. 132. Autel.

- 210) *Sol. deo*
sacru. C.
 [I]ul. Prim.
 u. s. l. m.

P. 133. Autel.

- 211) *S. d.*
Callistus
ex uolo
 u. s. l. m.

L. 1 : *S(oli) d(eo)*.

P. 134-135. Autel.

- 212) *Suleuis*
sacrum.
Ulp. Iluri-
ca u. s. l. m.

Il s'agit des *matres Suleviae*, déjà connues par quelques inscriptions.

P. 135-145. Inscription reproduite plus haut sous le n° 173. L'auteur restituait à la fin de la

TIONS DU MUSÉE NATIONAL SYRIEN DE DAMAS, t. I). Beyrouth, 1936.

P. 121-127. H. Seyrig reproduit des inscriptions de Palmyre qui ont figuré dans l'*Ann. épigr.*, 1933, nos 210-212, 215, 217. Celle-ci était inédite.

P. 123.

217) AMATA T Iuli?
BABAEI FILIA
DOMO HIERA
POLI VIXIT AN
NOS XXX CE

CARTE ARCHÉOLOGIQUE DE LA GAULE ROMAINE dressée sous la direction de ADRIEN BLANCHET. DÉPARTEMENT DES BOUCHES-DU-RHÔNE par F. BENOIT. Paris, 1936. — DÉPARTEMENT DES BASSES-ALPES, par H. DE GÉRIN-RICARD et LE DIRECTEUR. Paris, 1937.

Donne notamment la liste de toutes les inscriptions trouvées dans les diverses localités, autant que possible avec l'emplacement précis de la découverte.

COLLANA STORICO-ARCHEOLOGICA DELLA LIGURIA OCCIDENTALE, I (7 fasc.). Imperia-Oneglia [1930].

Fasc. 2, p. 3-5 (1 pl.). N. Lamboglia. A Villafaraldi.

218) D·SVFENATI·D·f.
POB·ACRIPPAE (sic)
LICINIA
MATER

L. 2 : *Pob(lilia tribu)*. La graphie *Acrippae* serait un indice d'archaïsme ; époque, 1^{er} siècle av. J.-C. (?)

Rapproche les inscriptions *C. I. L.*, V, n° 7791 (d'Albenga) et n° 7824 (de Vintimille).

Fasc. 5. Étude sur les voies ligures et romaines entre Vado et Vintimille. Utilisation des inscriptions, notamment des milliaires.

P. 80. N. Lamboglia. A Albenga. Épitaphe murée dans l'abbaye bénédictine.

219) HIC REQVIESCET
IN·PAC·BM·MAVRIA
NVS·QVI·VIXIT IN
HOC SAECL· ANN·
PM·IIII·DEP·EST
SVB D·ID·APRIL·IN
D·XV·IMP·DOMN·MAV
RTIO·PP·AG·AN·XV

Date : 597 ap. J.-C.

P. 170-171. A. Canepa. Route de San-Remo à Bordighera. Reproduction et commentaire de plusieurs milliaires perdus. Sur l'un d'eux (*C. I. L.*, V, n° 8086), qui serait d'Auguste, propose de restituer le chiffre DLXXIX.

Id., II (7 fasc.), 1933.

Fasc. 4. N. Lamboglia. Recherches sur le territoire du municipio d'*Albingaunum*, et sa division en *pagi*. Utilise les inscriptions.

P. 42. Cite et commente plusieurs inscriptions attestant l'ap-

partenance d'*Albingaunum* à la tribu *Pub(lilia)*.

P. 47-48. Sur l'inscription métrique en l'honneur de Constance, général d'Honorius (*C. I. L.*, V, p. 894).

P. COLLINET. LE COLONAT DANS L'EMPIRE ROMAIN (extrait du RECUEIL DE LA SOCIÉTÉ JEAN BODIN, p. 85-122). Bruxelles, 1937.

Exposé général de l'histoire du colonat ; s'appuie sur les grandes inscriptions découvertes en Afrique.

CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE DE FRANCE, XCVIII^e session tenue à Lyon et Mâcon en 1935 par la Société française d'archéologie. Paris, 1936.

P. 579-584. Adrien Blanchet esquisse, surtout d'après les inscriptions, un tableau de la vie commerciale de *Lugdunum*.

MATTEO DELLA CORTE. IL CRITTOGRAMMA DEL « PATER NOSTER » (extrait des RENDICONTI DELLA REALE ACCADEMIA DI ARCHEOLOGIA, LETTERE ED ARTI de Naples, XVII, p. 81-99). Naples, 1937.

Revient sur les exemplaires du « carré magique » trouvés depuis quelques années à Doura, à Pompéi, etc. ; considère ce carré comme toujours chrétien et déduit de sa figuration à Pompéi l'existence de chrétiens dans cette cité avant 79 ap. J.-C.

MÉLANGES FRANZ CUMONT (ANNUAIRE DE L'INSTITUT DE PHILOLOGIE ET D'HISTOIRE ORIENTALES ET SLAVES DE L'UNIVERSITÉ DE BRUXELLES, t. IV). 2 vol., Bruxelles, 1936.

P. 158. J. Gagé. Remarques sur les *duodecimviri urbis Romae* (prêtres du *templum Urbis* ?) mentionnés par des inscriptions du iv^e siècle.

P. 166. Sur l'inscription du Forum dédiée par Maxence (*C. I. L.*, VI, n° 33856).

P. 277. H. Janne, à propos de l'interprétation de la lettre de Claude aux Alexandrins, examine le sens du mot *οικουμένη* dans plusieurs inscriptions d'époque romaine.

P. 289-290. Remarques sur le texte de l'inscription d'Arikanda (*C. I. G.*, III, suppl. 2, n° 12132) ; aux l. 17-18, propose la restitution : [και εις δευρο την αυτην νοσον εξεγειροντα]ς ποτε πεπαυσθαι.

P. 373-395. W. Seston recherche les origines du chrisme constantinien dans l'histoire religieuse de Constantin.

P. 391-394. Observations sur les diverses formes anciennes et l'évolution du chrisme dans les inscriptions.

P. 397-402. H. Seyrig reprend l'examen d'un fragment d'inscription grecque de Palmyre (*Suppl. epigr. gr.*, VII, n° 156) intéressant l'histoire du commerce de cette cité.

G. DAUX. DELPHES AU II^e ET AU I^{er} SIÈCLE, depuis l'abaissement des Étoliens jusqu'à la paix romaine, 191-30 av. J.-C. (BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME, fasc. 140). Paris, 1936.

Utilise et commente de nombreuses inscriptions, grecques ou latines, relatives à la politique romaine, au passage ou au séjour de Romains ou d'Italiens à Delphes (index, p. 734 ; renvois aux *Fouilles de Delphes*, III, *Épigraphie*, et à la *Sylloge inscr. graec.*, 3^e édit. ; p. 588-589, liste des Romains ou Italiens proxènes à Delphes, quelques noms inédits ; p. 595-600, liste des dédicaces mentionnant des Romains et des offrandes consacrées par des Romains ; p. 600-601, liste des documents romains officiels affichés dans le sanctuaire).

P. 227-231. Sur les inscriptions relatives à l'intervention du consul M'. Acilius Glabrio, en 191-190.

P. 293-298. Sur le décret amphiionique de 182 relatif aux *Nikephoria* du roi Eumène (pl. III ; à la l. 3, la restitution πρὸς Πομπείου est sûre).

P. 319-325. Sur le « manifeste romain contre Persée », dont le sens et la date probable (171) sont confirmés.

P. 401-405. Sur deux décrets (de Chéronée et de Daulis) à rapporter à l'époque de la campagne de Sylla.

P. 407-409. Sur les inscriptions (notamment *F. D.*, III, 1, 318) rappelant la campagne de César.

P. 597-600 (pl. IV). Remarques sur l'inscription de la base en l'honneur de M. Minucius Rufus (*F. D.*, III, 1, 526), et sur la dédicace d'un Πόπλιος Κ[ορ]-νήλιος Πομπλίου υἱὸς Ἀπόλ[λ]ωνι (cf. *Suppl. epigr. gr.*, I, n° 144), qui pourrait être Scipion l'Africain.

FÉDÉRATION HISTORIQUE DU LANGUEDOC MÉDITERRANÉEN ET DU ROUSSILLON. RÉPERTOIRES ARCHÉOLOGIQUES. *Période gallo-romaine*, Montpellier.

É. Bonnet, *Département de l'Hérault* (1930).

É. Espérandieu, *Département du Gard* (1934).

P. Courrent et Ph. Hélène, *Département de l'Aude* (1935).

É. Espérandieu, *Département des Pyrénées-Orientales* (1936).

M. Balmelle, *Département de la Lozère* (1937).

Répertoires alphabétiques par localités, avec indication des découvertes archéologiques et épigraphiques survenues dans chacune d'elles. Quelques textes sont inédits ; nous notons dans le *Répertoire du Gard* :

P. 24. A Gailhan.
220) NYMPHIS
S A C E R
V · S · L · M

P. 70. A Saint-Bauzély.

221) TEMPORINIVS · CERIALIS · SCRIBA · PP
ET SECVNDIVS · FRATER PARENTIBVS

L. 1 : *p(er)p(etuus)* ou peut-être plutôt *p(rinci)p(alis)* (?).

FORSCHUNGEN IN EPHESES, IV,
2, 1937.

P. 201-211. J. Keil et Fr. Miltner. Inscriptions, pour la plupart grecques, trouvées dans les fouilles du « Cimetière des Sept-Dormants », à Éphèse : épitaphes chrétiennes, graffites de pèlerins, quelques inscriptions réemployées. Nous ne reproduisons que celles qui nous paraissent présenter quelque particularité notable ; certaines autres figurent déjà dans le *Suppl. epigr. gr.*, IV (1929).

P. 202.

222) Τούτο το η-
ρων εστιν
Ριψιλιου υπ-
[οδ]ιακονου
.....
..... [ε]-
χοντος δε
μου τα δικ-
αιωματα
και το και (sic)
.....

P. 203.

223) Χαιρε Παντειμα
Χαιρε Ευκτημων
Χαιρε ✕ Ερμη
Locus
Androcliu
Romeu

Le texte latin est de gravure postérieure, ainsi que le monogramme.

P. 204.

224) Τούτο το ημισοριον εστιν Φλαβιου Απολλωνιου

Premier exemple attesté,
d'après J. Keil, du mot *ἡμισόριον*.

P. 204.

225) Χαιρε
Ερανατε β εν Θεω
Ἐρανᾶτε serait pour le latin
Renate (?).

P. 204.

226) Θερσινοη παρα Μακεδο-
νιου κατεδεδεξᾶτ[ο] (sic)
χρεος

P. 205.

Noter la persistance des sanc-
tions traditionnelles contre la vio-
lation de la tombe (voir le n° 49).

227) Χαιρε εν κυρι(ω) Νεικοτυχε μετα της
συμβιου σου Αφροδισιας· ει δε τις
τολμησαι μετα την ημετερ[αν]
αποβιωσιν τινα επιβαλε, δοσει
.....

P. 205.

228)

. . . εἰ] τις δε

. . . δώσει λ]ιτραν μίαν

.]α.

TENNEY FRANK. AN ECONOMIC SURVEY OF ANCIENT ROME, T. II : ROMAN EGYPT TO THE REIGN OF DIOCLETIAN, par A. CH. JOHNSON. Baltimore, 1936. — T. III : BRITAIN, SPAIN, SICILY, GAUL, par R. C. COLLINGWOOD, J. J. VAN NOSTRAND, V. M. SCRAMUZZA et A. GRENIER. Baltimore, 1937.

Très large utilisation des inscriptions relatives à la vie économique des provinces étudiées.

H. GEIST. POMPEIANISCHE WAND-INSCHRIFTEN. Munich, 1936.

P.-F. GIRARD. TEXTES DE DROIT ROMAIN, 6^e édit. par F. SENN. Paris, 1937.

En plus des nombreux textes qui figuraient déjà dans la 5^e édition (1923) et dont la présentation a été améliorée, on trouvera dans ce volume 4 documents nouveaux, dont une inscription : diplôme militaire de Marc Aurèle (*Ann. épigr.*, 1931, n^o 133).

A. GRAF. UEBERSICHT DER ANTIKEN GEOGRAPHIE VON PANONIEN (DISSERTATIONES PANONICAE, série 1, fasc. 5). Budapest et Leipzig, 1936.

Indications sur les corps de

troupes cantonnés dans le pays, sur les routes et les localités qu'elles desservent : usage des inscriptions.

HEINZ RICHARD GRAF. KAISER VESPASIAN. UNTERSUCHUNGEN ZU SUTONS « VITA DIVI VESPASIANI ». Stuttgart, 1937.

Usage des inscriptions.

S. GUTENBRUNNER. DIE GERMANISCHEN GÖTTERNAMEN DER ANTIKEN INSCHRIFTEN (dans les RHEINISCHE BEITRÄGE UND HILFSBÜCHER ZUR GERM. PHILOLOGIE UND VOLKSKUNDE). Halle, 1936.

N'utilise pas moins de 450 témoignages épigraphiques et dresse une liste de plus de 200 noms considérés comme ceux de divinités « germaniques » (cf. H. Arntz dans *Germania*, 1937 ; ici, *supra*).

K. HÖNN. AUGUSTUS. Vienne, 1938.

Ouvrage d'ensemble. Dans les notes, nombreuses références aux documents épigraphiques.

J. KIRCHNER. IMAGINES INSCRIPTIONUM ATTICARUM. Ein Bilderatlas epigraphischer Denkmäler Atticas. Berlin, 1935.

INSCRIPTIONES GRAECAE, INSCRIPTIONES ATTICAE EUCLIDIS ANNO POSTERIORES, par J. KIRCHNER ; pars III, fasc. 1 : *Dedica-*

tionis, tituli honorarii, tituli sacri. Berlin, 1935.

Nombreuses inscriptions d'un grand intérêt pour les rapports entre Rome et Athènes, concernant en particulier les empereurs et de hauts personnages romains, hommes et femmes.

P. LAMBRECHTS. LA COMPOSITION DU SÉNAT ROMAIN DE L'ACCESSION AU TRÔNE D'HADRIEN À LA MORT DE COMMODO (117-192) (PUBLICATIONS DE L'UNIVERSITÉ DE GAND, Faculté de philosophie et lettres, 79). Anvers, Paris, S'Gravenhage, 1936.

Albums prosopographiques complets dressés pour les règnes successifs des Antonins, essentiellement sur la base des documents épigraphiques. Discussion de quelques *cursus honorum*. Remarques générales et statistiques sur l'origine des nouveaux sénateurs, la proportion et les avantages respectifs des patriciens et des plébéiens, etc.

ID. LA COMPOSITION DU SÉNAT ROMAIN DE SEPTIME SÈVÈRE À DIOCÉTIEN (193-284) (DISSERTATIONES PANNONICAE, série 1, fasc. 8). Budapest, 1937.

Étude semblable à la précédente pour le Sénat du III^e siècle.

R. LAUR-BELART. FÜHRER DURCH AUGUSTA RAURICA. Bâle, 1937.

Reproduction et commentaire

des principales inscriptions découvertes sur le site.

P. 62. Fragments trouvés devant le temple du forum (temple de Jupiter ?) et provenant sans doute de l'inscription dédicatoire :

229) .. ES · DIV
RA A
HA
.. P · P · M · TRIB
.. II · COS · IIII
.. ATVS · PROC...

Restitutions proposées par l'éditeur (cf. *Basler Zeitschrift*, XXXV, 2, 1936) :

[*Imp. Ca*]es. div[*i Hadriani f.*]
[*divi T*]ra[*i*]a[*ni Parthici ne-*]
[*pote divi Nervae pronepote*]
[*T. Aelio*] Ha[driano Antoni]-
[*no Augusto Pio p.*] p. p. m. trib.
[*polest. VIII imp.*] II cos. IIII
[*M. Petronius Honor*]atus proc. [pr. G. s.].

Dern. l. : *proc(urator) pr(ovinciae) G(ermaniae) s(uperioris)*.

La dédicace serait de 145 ap. J.-C. et faite par le procurateur gouvernant la province (?). Les fragments se prêteraient aussi à d'autres restitutions (p. ex. avec la titulature de Commode en 185-186) ; l'identité du *proc(urator)* est fort douteuse : M. Petronius a été procurateur (fiscal) de Belgique et des Germanies vers 138 (Ritterling, Groag et Stein, *Fasti des röm. Deutschl.*, p. 103, n° 9) ; il n'a pu l'être encore en 145.

EWALD LISSBERGER. DAS FORTLEBEN DER RÖMISCHEN ELEGI-

KER IN DEN CARMINA EPIGRAPHICA. Diss. Tübingen, 1934.

La poésie funéraire latine, pénétrée des élégiaques, de Propertius en particulier, révèle la mentalité des petits : aspirations au repos ou au bonheur, amour des survivants, vertus domestiques, sentiments de famille.

ST. LÖSCH. DIATAGMA KAISAROS. DIE INSCRIFT VON NAZARETH UND DAS NEUE TESTAMENT. EINE UNTERSUCHUNG ZUR NEUTESTAMENTLICHEN ZEITGESCHICHTE. Freiburg i. Br., 1936.

Le document (*Ann. épigr.*, 1930, n° 130), qui serait un rescrit et non un édit, daterait du règne de Caligula et aurait été provoqué par le rapport du procureur Ponce Pilate.

H. MARKOWSKI. DE CAESARIS GRAECO TITULO PALAESTINO (extrait des MUNERA PHILOGICA LUDOVICO ČVÍKLIŇSKI... OBLATA). Poznań, 1936.

Nouvelle interprétation des six dernières lignes de l'« inscription de Nazareth » : la menace de peine capitale s'appliquerait à celui qui, ayant accusé quelqu'un de violation de sépulture, n'en pourrait faire la preuve (?).

ID. DIATAGMA KAISAROS. DE CAESARE MANIUM IURUM VINDICE (POZNAŇSKIE TOWARZYSTWO PRZYJACIÓŁ NAUK, section philologique, t. VIII, fasc. 2). Poznań, 1937.

Monographie complète de l'ins-

cription. Photographies, bibliographie. Étude critique de la paléographie et de la langue. Interprétation juridique et historique. Le *δίαταγμα* aurait été conçu par Octave au cours de son séjour en Palestine durant l'automne 30 av. J.-C., à l'instigation d'Hérode, et affiché par Hérode lui-même, pour lutter contre la négligence des indigènes à l'égard du droit funéraire. Utilise pour la comparaison un certain nombre d'inscriptions grecques de même époque ou de même origine.

G. MONACO. FORMA ITALIAE. REGIO IX, LIGURIA; T. I, LIBARNA. Rome, 1936.

Fac-similé des inscriptions importantes, notamment de la table de bronze de Val Polcevera (*C. I. L.*, V, n° 7749).

MUSÉES ROYAUX D'ART ET D'HISTOIRE A BRUXELLES. BELGIQUE ANCIENNE, Catalogue descriptif et raisonné : t. III, LA PÉRIODE ROMAINE, par le Baron de Loë. Bruxelles, 1937.

P. 321, 341 à 347, reproduction photographique et commentaire de plusieurs monuments inscrits.

DER OBERGERMANISCH-RAETISCHE LIMES DES ROEMERREICHES, LV. Berlin et Leipzig, 1937.

1° E. Ritterling. *Das Kastell Nieder-Bieber*.

P. 24. Dessin reproduisant

l'inscription très incomplète du <i>C. I. L.</i> , XIII, n° 7761, avec p. 23, n. 1 quelques indications	pour l'interprétation; cf. p. 70- 71, n° 6 (corriger 6761 en 7761). Lire ainsi les l. 1-3 :
---	---

230)

i N · H · D · D

p r i n c i p . N D I V I T I E N S I V M

s i g t r e p o s i t o r i v m · æ s v o · f

L. 2-3 : [pr]in[cip(ales)] n(u-
meri) Divitiensium [si]g(num) et
[reposit]orium de suo f(ecerunt).

Suivent, sur deux colonnes, au
moins 26 noms et, après un inter-
valle vide, 3 autres lignes.

P. 69-71. Remarques, d'après
les inscriptions, sur les troupes
qui ont constitué la garnison,
notamment sur le *numerus explo-
ratorum Germanicorum Divitien-
sium*.

2° P. Revellio. *Das Kastell
Hüfingen*.

P. 45-50. Marques de potiers
sur terra sigillata.

OSSERVATORE ROMANO,
22 avril 1937.

Avec fig. A Rome, dans la cour
du Palazzo della Cancelleria.
Autel rond.

231)

ALBVTIVS RESTITVTI

ANVS QVI ET PROFICEN

TIVS ANTISTES DEI

SOLIS INVICTI MITHRAE

ARAM

D · D

É. PAULOVICS. LA TABLE DE
PRIVILÈGES DE BRIGETIO
(*ARCHAEOLOGIA HUNGARICA*,
T. XX). Budapest, 1936.

Publie (11 planches) et com-

mente (texte hongrois avec tra-
duction française intégrale) le
texte d'une table de bronze (haut.
0 m. 785; larg. 0 m. 68) trouvée
en 1930 sur l'emplacement du
camp de *Brigetio*.

X IMP CAES FLA VAL CONSTANTINVS PF IN AVG PM TRI P VII IMP VI COS PPPCOSS ET
 IMP CAES VAL LICINIUS PF IN AVG PM TRI P IIII IMP III COS PPPCOSS

Sur la plaque même :

EXEMPL SACRA LITERARVM

HAVE DALMATI CARISSIME NOBIS

5 CVM IN OMNIBVS PRO DEVOTIONE AC LABORIBVS SVIS MILITVM NOSTRORVM COMMODIS
 ADQVE VTILITATIBVS SEMPER CONSULTVM ESSE CVPIAMVS IN HOC ETIAM DISPO
 (sic) SITIONVM NOSTRARVM PROVISIONE EIVSDEM MILITIBVS NOSTRIS CONSULENDVM
 ESSE CREDIDIMVS DALMATI CARISSIME VNDE INVENTES LABORES BORVNDUM MILI
 (sic) TVM NOSTRVM QVOS PRO REIPVB STATV ET COMMODIS ADSIDVIS DISCVRSIBVS SVSTINENT
 PROVIDENDVM AC DISPONENDVM ESSE CREDIDIMVS VT ET MILITIAE SVAE TEMPORE IVCTNDIS LABORVM
 (sic) SVORVM FRVCTIBVS EX NOSTRA PROVISIONE SE PERFVRI GAUDEANT ET POS MILITIAM QVATA OTIO ET CONGRVA SECVRITATE
 S POTIANTVR ITAQVE DEVOTIONI TVAE SIGNIFICANDVM ESSE CREDIDIMVS VT IDEM MILITES NOSTRI MILITIAE QVIDEM
 (sic) SVAE TEMPORE QVINQVEM CAPITA IVXTA STATVVM NOSTRVM EX CENSV ADQVE A PRESTATIONIBVS SOLLEMNTIBVS
 ANNONARIAE PENSATIONIS EXCVSENT EADEMQVE IMMUNIA HABEANT ADQVE CVM COMPLETIS STIPENDIIS LEGITIMIS
 15 (sic) HONESTAM MISSIONEM IDEM EVERIT CONSECVTI SED ET HII QV LICET POSIDVNT STIPENDIA ADQVE HONESTAM MISSIONEM
 F ADEPTI FVERINT AB ANNONARIO TIVLO DVO KAPTA EXCVSENT ID EST TAM SVVM QVAM ETIAM IVXORIS SVAE SI QVIS FORTE EX PRELI
 VLVNERE CAUSARIVS FVERIT EFFECTVS ETIAM SI INTRA VIGINTI STIPENDIA EX EA CAUSA RERVAM SVARVM VACATIONEM
 (sic) EVERIT CONSECVTVS AD BENEFICIVM EIVSDEM INDVLGENTIAE NOSTRAE PERTINAT ITA VT SVVM ET VXSORIS
 SVAE KAPT EXCVSET ADQVE VT OMNI MODO TAM QVETIS SVAE SECVRITATI QVAM ETIAM COMMODIS CON
 SVLTVM PROVISIONIS NOSTRAE BENEFICIO IDEM MILITES GRATVLENTVR LICET EIVSMODI ANTEHAC CON
 20 (sic) SECVETVDO FVERIT VT PLVRIMI HOMINES SIMVL HONESTAM MISSIONEM A DVCE PERCIPERENT PENES
 ACTARIVM MISSORIA PER MANENTE EXEMPLA SIBI SINGVLI QVIVQE EXCIPERENT TAMEN VOLV
 (sic) MVSVT CVM VEL HONESTAM VEL CASARIAM SICVTI SVTRA DICTVM EST MISSIONEM MILITES CONSECVN
 TVR SINGVLI QVIVQE SPECIALEM A DVCE IN PERSONAM SVAM ACCIPIANT MISSIONEM QVO PROBATIONE
 25 VERITATIS AC FIDEI APVT PERMANENTE SECVRITATE STABILI AT FIRMISSIMA PERFRVANTVR PERVIDET
 SANE DICATIO TVA EOS QVI DILICTI SVI GRATIA DIMITTITVR AD BENEFICIVM LEGIS EIVSDEM PERTINERE
 (sic) NON POSSE CVM VTRIVSQVE REI RATIONE HABERI OPORTEAT AC VITAE PROBABILIS INSTTVTA ADQVAE
 (sic) HONESTAM MISSIONEM SED ET MERITA MILITIAE PREMIA A NOBIS CONDIGNA PERCIPERE CONVEAT VT ET
 EIVSDEM INDVLGENTIAE NOSTRAE BENEFICIO PERPETVO IDEM MILITES PERPETVO PERFRVANTVR
 30 (sic) REM HVIVS INDVLGENTIAE NOSTRAE PROVISIO OBTINEAT FIRMITATEM VOLVMS TENO
 BVLA AEREA CONSECRARI QVO TAM LEGONARIII MILITES QVAM ETIAM EQVITES IN VEXILLATIONI
 (sic) BVSV CONSTITVTI INLYRICIANI SICVTI SIMILIS LABORIS MILITIAE SVAE SVSTINENT ITA
 ETIAM PROVISIONIS NOSTRAE SIMILIBVS COMMODIS PERFRVANTVR ET MANV DIVINA

VALE DALMATI CARISSIME NOBIS

DIVO MAXIMIANO VII ET MAXIMINO

AVG II IMPP COSS S

IIII IDVS IVNIAS S ERDICA

Au revers :

EXEMPLV SACR

Une lettre *c* est également gravée au revers.

L. 1 : à gauche, une croix en forme d'*X* ; l. 7 : *ei<u>sdem* ; l. 9 : *nostr[or]um* ; l. 11 : *pos[t]* ; l. 12 et 16 : sur le rebord du cadre *S... f(ecit)* ; l. 15 : *qu[i] licet pos[t]* ; l. 18 : *per[t]i[n]e[at]* ; l. 20-21 : *con<con>suetudo* ; l. 23 : *ca[u]sariam* ; l. 25 : il manque un mot après *aput*, peut-être *se* ; l. 26 : *d[e]lict[i]* ; l. 28 : *conve[ni]at* ; l. 33 : *simil[e]s labor[e]s* ; l. 37 : *impp*, serait douteux, peut-être simplement *imp*.

Date : à la fin, 9 juin 311 ap. J.-C. ; les deux premières lignes ajoutées postérieurement indiqueraient la période 29 août-11 novembre 311. — Pour la lecture et l'interprétation des dates, voir plus haut, n° 158.

Selon l'auteur, Dalmatius est le demi-frère de Constantin.

R. PETTAZZONI. LA CONFESSIONE DEI PECCATI, T. III. Bologne, 1935.

Utilise et interprète les inscriptions d'Asie Mineure (la plupart grecques) attestant la pratique de la « confession » religieuse chez les païens.

CLAIRE PRÉAUX. LES OSTRACA GRECS DE LA COLLECTION CHARLES-EDWIN WILBOUR AU MU-

SÉE DE BROOKLYN. New-York, 1935.

Quittances d'impôts, personnels ou calculés en fonction d'une richesse, payés en espèces ou en nature. La plupart concernent l'Égypte romaine. Nous donnons un exemple (le n° 10) :

233)

Εριοφμοις πρακ. αργ.

Παχγουμ. Παουφθειο.

Εσχ. υπ. λαο. και βαλ. Χα. ιεLρυπ. S δωδεκα / ρυπ. S ιδ

Λιε Αδριανου του κυριου
φαμθ λ̄.

Lire : 'Εριοφμοίς πράκ(τωρ) ἀργ(υρικῶν) Πακνούμ(ει) Παουφθειο(ῦτος). 'Εσχ(ον) ὑπ(ὲρ) λαο(γραφίας) καὶ βαλ(ανευτικοῦ) Χά(ρακος) ιεLρυπ(αράς) S δώδεκα = 'ρυπαραι S ιδ. Λιε 'Αδριανού τοῦ κυρίου φαμ(ενώ)θ λ̄.

Le 30 phamenôth de l'an XV d'Hadrien correspond au 27 mars 131 ap. J.-C.

PROVINCIAAL UTRECHTSCH GE-NOOTSCHAP VAN KUNSTEN EN WETENSCHAPPEN. OPGRAVINGEN OF HET DOMPLEIN TE UTRECHT. Haarlem, 1934 (fasc. 1-2) ; 1936 (fasc. 3).

Nombreuses estampilles sur tuiles : cf. *Ann. épigr.*, 1935, nos 135, 137 à 142 ; 1936, nos 89, 92 ; d'autres encore (p. 114, avec fig. p. 93-94).

P. 56, p. 110-111. Marques de potiers.

P. 101 avec fig. Sur une pince de bronze.

234) LVCIVS F

L. ROBERT. COLLECTION FROEHNER ; T. I, INSCRIPTIONS GRECQUES. Paris, 1936.

P. 63 et pl. XXII. A Clazomènes. Au-dessous d'un bas-relief représentant Héraclès assis, tenant la massue et une patère. 235)

ΛΕΥΚΙΟΣ ΠΛΩΤΙΟΣ ΛΕΥΚΙΟΥ
ΣΤΑΤΙΟΣ·ΑΝΕΘΗΚΕΝ
ΚΑΤΑ ΤΟΝ ΟΝΕΙΡΟΝ

P. 108 et pl. XXXIII. Dédicace d'un tronc à offrandes à Atargatis (*Ann. épigr.*, 1930, n° 17).

L. 2 : ΕΠΙΤΑΓΗΝ ;

L. 5 : ΔΕΓΕΛΩΝΟΙ.

P. 114-115 et pl. XXXVI. Rescrit d'Auguste sur la violation de sépulture (*Ann. épigr.*, 1930, n° 130). Rappelle que l'abondante bibliographie vient d'être dressée complètement dans le *Suppl. épigr. gr.*, VIII (1936), n° 13.

P. 119-120 et pl. XI. A Alexandrie. Sur un col de vase en bronze. 236)

Ligne 1 :

Α' Αυτοκρατορος Καισαρος
Ουεσπασιανου Σεβαστου · επι
Γαίου Λιτερνιου Φ[ρο]ν-

Ligne 2 :

τωνος επαρχου Αιγυπτου.

L'année A' de Vespasien commence le 1^{er} juillet 69 ap. J.-C.

239)

IMP CAES m. aurel. antonino pio
FELICI AVG ARAB ADIAB *part. max.* BRIT *max.* germ MAX PON
TIFICI MAX PATRI PATRIAE ET iuliae Aug. *matri aug.* et CASTR E SEN
ET PATR VEXILL LEGIONUM III SCyt. *et* III cyr antoninianarvm
(sic) ANPYTAEATRUM A FVndamentis extrvxervnt a
GENTES SVB CVR AVR MAM *instante*
IVSTIANO > PRINC CATTIO SABINO ii corn. annullino cos.

C. Liternius Fronto, qui était inconnu comme préfet d'Égypte, succéda à Ti. Julius Alexander lorsque celui-ci, au printemps 70, partit avec Titus contre Jérusalem. Lui-même exerça un commandement lors du siège de cette ville (cf. Josèphe, *Bell. Jud.*, VI, 4, 3 : πρὸς οἷς Φρόντων ἦν Λιτέρνιος στρατοπεδάρχης τῶν ἀπ' Ἀλεξανδρείας δύο ταγμάτων).

M. I. ROSTOVITZEFF, A. R. BELLINGER, C. HOPKINS ET C. B. WELLES. THE EXCAVATIONS AT DURA-EUROPOS, t. VI. New Haven, Londres et Prague, 1936.

P. 35-48. Margaret Crosby. Graffiti dans une maison.

P. 40-44 avec fig. Fragment de calendrier (*Ann. épigr.*, 1936, n° 88).

P. 45-46 avec fig.

237) ΕΙΣ ΖΕΥΣ ΣΕΡΑΠΙΣ
ΚΑΛΗΝ ΤΗΝ ΗΜΕΡ
ΑΝ

P. 48.

238) CONTICVERE

Cf. Virgile, *Aen.*, II, 1.

P. 77-80. F. E. Brown. Grandes capitales étroites sur une plaque de plâtre.

Date : 216 ap. J.-C.

P. 105 et pl. XXXIX, 2. Dans un bain, mosaïque.

240) ME
ΓΑΛΗΤ
ΥΧΗΤΟΥ
ΒΑΛΑΝΙ
ΟΥ

Cf. *Ann. épigr.*, 1933, n° 229.

P. 176-178. C. Hopkins. Graffiti dans une maison.

P. 176-177 avec fig. Lettres peintes.

241) ΜΝΗCΘΗ ΔΗΜΙΑC καὶ
ΑΔΕΛΦΟC ΑΥΤΟΥ· CΤΘΜΟΥΧΟι
ΜΝΗCΘΩCΙΝ ΒΑCΙΛΙΑΝΟC καὶ
ΡΟΥΦΙΝΙΑΝΟC ΑΔΕΦΟC ΑΥΤΟΥ (sic)

Le complément 'Ρουφινιανός est fourni par un graffiti latin mutilé où le nom *Rufinia[nus]* revient avec celui de *Basilia[nus]* (p. 177).

Στ(α)θμοῦχοι désignerait soit les propriétaires d'une maison où étaient logés des soldats, soit les soldats qui y étaient logés.

P. 291-293 et pl. XLIV-XLV. Margaret Crosby. Dans la « Maison des scribes romains ». Sur des plaques de plâtre ayant appartenu à des plafonds, inscriptions peintes à côté d'un buste d'homme.

242) a) ΗΛΙΟΔΩ
ΡΟC ΑΚΤΟ
ΑΡΙC

b) ΟΥΛΠΙΟC
CΙΛΟΥΑΝΟC
ΤΕCCEΡΑΡΙC

c) ΜΑCΙΜΟC
ΟΙΚΟΔΟΜΟC

P. 480-482. R. O. Fink. Lire ainsi la fin des lignes dans l'inscription de l'*Ann. épigr.*, 1933, n° 225 :

243) NERVAE
MAX TRB
II CYR

P. 485-495. F. E. Brown, M. I. Rostovtzeff et C. B. Welles.

P. 486. Dans le temple d'Azzanathkona. Nouvel exemplaire du cryptogramme POTΑΣ ΟΠΕΡΑ (cf. *Ann. épigr.*, 1934, n° 274).

P. 495. Dans le *praetorium*. Graffiti.

244) AVRELIVS ALEXANDER MILES LEG XVI FF
SEVERIANAE >

L. 2 : (centuria...).

P. ROUSSEL et M. LAUNÉY. INSCRIPTIONS DE DÉLOS. Paris, 1937.

Décrets et dédicaces postérieurs à 166 av. J.-C., presque tous déjà publiés et étudiés.

Parmi les premiers, n° 1510 : sénatus-consulte relatif à un Sarpapion (*Ann. épigr.*, 1912, n° 288); n° 1511 : *lex Gabinia-Calpurnia* accordant divers privilèges à Délos (*Id.*, 1923, n° 19); n° 1520 : décret des Poseidoniasies de Bérytos en l'honneur du banquier M. Minatius Sexti f. (*Id.*, 1935, n° 114).

Nombreuses dédicaces concernant des empereurs, des magistrats romains, émanant des Romains et des Italiens installés à Délos.

B. SARIA. DIE DENKMÄLER DER ÄGYPTISCHEN GOTTHEITEN IN POETOVIO (extrait du ČASOPIS

ZA ZGODOVINO IN NARODOPISJE, XXXII, 1937).

Reprend les dédicaces à Isis (*C. I. L.*, III, nos 4015-4017, 15184) et à Sérapis (n° 4044; fig.); ajoute un fragment de dédicace à Isis sur plaquette de bronze et l'inscription suivante sur plaque de marbre (fig.) :

245) C · V L · A V R
C A I A N V S
I · V · E T · S E R
P R O · S A L V
5 S V A S V O R V M q.
O M N I M (sic)
V · S · L · M

L. 3 : *I(sidi) v(ictrici) et Ser(api).*

T. SAUCIUC-SĂVEANU. INSCRIPTIE MURALĂ LATINĂ DIN CALLATIS. Cernauti, 1936-1937.

A *Callatis*.

246) *pro salute imp. caes. m. aureli antonini aug. et faustinae pii* AVG · FILIAE LIBERORVMQVE DOMVSQVE totius EORVM proQVE SENATV POPVLOQVE r. et ORDINE ET populo CALLATIANORVM CVRAM AGENTE EXACTIONIS PECVNIAE (sic) et OPERIS EXSTRVTIONISQ MVRORVM PRAESIDE PROVINCIAE CONSVLARE M uALERIO BRADVA LEG AVG PR PR CIVITAS CALLATIANORVM MVROS EXSTRVXIT

Nombreuses ligatures que nous ne reproduisons pas.

On attendrait plutôt : *Fauslinae Aug. divi Pii filiae* (cf. *C. I. L.*, III, n° 1449). Ce gouverneur de Mésie inférieure est inconnu jusqu'ici; un personnage homonyme, qui serait son parent,

a été consul en 191 ap. J.-C. Voir plus haut, n° 153.

T. SAUCIUC-SĂVEANU. TITUS VITRASIUS POLLIO SI ORASUL CALLATIS. Cernauti, 1936.

P. 4. Nouvelle lecture de l'*Ann. épigr.*, 1928, n° 193.

247)

imp. caes. t. aelio HADRIANO ANTONINO AVG PIO PON
tifici maximo tribunic POTESTATE XX IMP ITERVM COS.
iiii p. p. curante t. ultrasio POLLIONE LEG PR PR AVG CIVITAS CALLAT

[Αυτοκρατορι Καισαρι] Τιτω Αιλιω Αδριανω Αντωνεινω Σεβ.
 [Ευσεβ. αρχιερει μεγιστω] δημαρχικης εξουσιας το κ αυτοκρ-
 [ατορι το δευτερον υπατω] το δ π. π. προνοησαντος [Τιτου Ουι]-
 [τρασιου Πω]λλιω[νος πρεσβευτου και αντιστρατηγου η πολις]
 [η Καλλατιανων].

Date : 10 décembre 156-9 dé-
 cembre 157 ap. J.-C.

K. SCOTT. THE IMPERIAL CULT
 UNDER THE FLAVIANS. Stutt-
 gart, 1936.

Usage des inscriptions.

P. 79-82, remarques sur les
sodales Flaviales, Titiales-Fla-
viales, Flaviales-Titiales ou *Ti-*
tiales, et sur les *seviri Flaviales*.

D. SERGEJEVSKIJ. AQUAE S....
 BEI SARAJEVO (NOVITATES MU-
 SEI SARAJEVOENSIS, n° 13).
 Sarajevo, 1936.

Près de Sarajevo (pl.).

248) IMP C C VALER
 DIOCLETIN
 PF INVICTO
 AVG

5 RP AQS

L. 5 : *r(es)p(ublica) A[q(ua-
 rum)] S(....)*.

H. SWOBODA, J. KEIL ET FR.
 KNOLL. DENKMÄLER AUS LY-
 KAONIEN, PAMPHYLIEN UND
 ISAUERIEN ; I TEIL : EPIGRA-

PHISCHE UND ARCHÄOLOGISCHE
 DENKMÄLER. Brunn, Prague,
 Leipzig, Vienne, 1935.

Très nombreuses épitaphes
 d'époque romaine, la plupart en
 grec, trois seulement en latin
 (nos 66, 252, 290).

Parmi les autres textes, nous
 relevons ceux-ci :

P. 8. A Damla-Jaila.

249)

Κε βοη	θη των δυ
λου σο	Γεοργη σ-
τρατη	οτης τ[υ]
[Χρ]η[στο].	

L. 1 : Κ(ύρι)ς. Compléments de
 Swoboda, jugés douteux par Keil.

Pour la lecture et l'interpréta-
 tion, voir plus haut, le n° 105.

P. 22-31. A Derekoï (*Vasada*).

P. 24. Stèle incomplète à
 droite.

250) Ζωτικος Ασκλη[ηπιω ?]

κηρυξ ιππευς
 σινγλαριος στα[τιωνα]-
 ριος φυλ[ην].

L. 1 : on a proposé aussi 'Ασ-
 κλη[ηπῶ] ; l. 2 : κήρυξ = *tubicen*.

Un *singularis* employé comme *stationarius* est un fait nouveau.

P. 25. Bloc brisé à droite.

251)

Υπερ της του κυριο[υ ...
Αντωνεινου Σεβ[αστου ...
μεγιστου τυχης κα[ι ...
πολις κατεσκευασ[εν ...
5 τατου Πλωτιου Ρωμ[ανου ...
Κασσιανου Νεωνο[ς ...
Εκεραμωσεν δε[...

L. 1-2 : on peut restituer le nom de Commode, de Caracalla ou d'Élagabal; L. 3, fin : [ἡ Οὐασαδέων]; L. 4, fin : [ἡγεμονεύοντος τοῦ λαμπρο].

Plotius Romanus est connu comme légat de Galatie (*C. I. L.*, VI, n° 932), province à laquelle le nord de la Lycaonie, avec *Vasada*, était rattaché depuis Antonin le Pieux.

P. 31. A Seidi-Schehir. Sur deux fragments d'architrave.

252)

Γαιος Φ[λ]αυιος Διομη[δης.....] αρχιερευσ
δια βιου [θε]ων Σεβασ[των...
Ουασα [δ.....]ον...

Restituer le nom du même prêtre sur un fragment provenant du même endroit (*Suppl. epigr. gr.*, VI, n° 464).

P. 38-39. A Aktschelar. Bloc circulaire.

253)

*Imp. Caesar
M. Antonius
Gordianus
Pius Fel. Aug.*

P. 43. A Üskeles.

254)

Ευχη Μαρκιανου των [κ]αθοσιομενων ειστρατιστων (sic)
φιλικων λεωνων σινιο[ρ.] κε παντος το οικου αυτου. (sic)

L. 2 : σινιό[ρ(ων)].

Marcianus a appartenu aux *devotissimi milites felices leones seniores*, connus déjà en Égypte, Gaule, Italie et à Constantinople (liste des sept documents).

P. 66 avec fig. A Siristat. Fragment brisé de partout.

255)

I · CO
.....
CENS
.....
O · CO

S · ISAV

M

Les auteurs restituent : *Imp. Caes. Domitiano Aug. Germanico pont. max. trib. p. u imp. xi cos. xi des. xii CENS. p. p. ordo · col. Veteris (ou conventus) ISAVriensium*. La date serait la fin de 85 ap. J.-C. Voir plus haut, le n° 106.

P. 73-76. Inscriptions d'*Isaura*.

P. 73-74. Dédicace à Septime Sévère et à Caracalla en 202 ap. J.-C.

P. 74. Dédicace en l'honneur de Sévère Alexandre.

P. 75. Base ronde.

256) [Ισαυρεων]
[ἡ βουλή και ο δημος]
[οι τε συνπολειτ]-
ε|υομ|ενοι Ρωμ|αι-
οι ετειμ[ησαν αν]-
δριαντι Τ. Αιλ[ιον Αυ]-
ρηλιον Κυρον [αρχιε]-
ρεα και φιλοδο[ξον]
και πανηγυρια[ρχην]
ευνοιας και φ[ιλοτι]-
μιας ανυπερ[βλητου]
της εις την [πολιν]
ενεχεν.

Le début est restitué d'après les nos 292 et 294 des *Inscr. gr. ad res rom. perl.*, III.

Les συμπολιτευόμενοι 'Ρωμαῖοι sont des Romains domiciliés (discussion à ce sujet).

P. 76. Fragment de base.

257)
Τ. Φ. Σεμπρωνιον Ακυλα.

Sur Τ. Φ(άβιος) Σεμπρώνιος 'Ακύλας, cf. *Inscr. gr. ad res rom. perl.*, III, n° 188; Jerphanion, *Mélanges de Beyrouth*, XIII, 1928, p. 260, n° 32.

THESAURUS LINGVAE LATINAE
EPIGRAPHICAE, T. II, fasc. 3
(*Augur-Augustalis*), fasc. 4
(*Augustalis-Avillinianus*), par
L. F. SMITH et autres. New-
York, 1936.

TH. WIEGAND. MILET. — T. II,
fasc. 3 : ARMIN VON GERKAN.
DIE STADTMAUERN (mit epi-
graphischem Beitrag von
A. Rehm). Berlin et Leipzig,
1935.

P. 134 et fig. p. 32, cf. p. 37
et p. 133. A la Porte Sacrée. Stèle.

258)
IMP·CAES·DIVI NERVAE F·
NERVA TRAIANVS·AVG GERM·
PONTIFEX MAX·TRIB·POT·COS·
III PP·VIAM NECESSARIAM
SACRIS APOLLINIS DIDYMEI
INTVITVS ET IN HOC QVOQ·
VTILITATES MILESIOIVM·EXCI-
SIS·COLLIBVS· CONPLETIS·
VALLIBVS·INSTITVIT·CON-
SUMMAVIT DEDICAVIT·PER
q. iulivm BALBVM·PROCOS·
curam AGENTE·L·PASSERIO
romvlo·LEGATO·PRO PR·

Date : 100 ap. J.-C.

ALF. MERLIN et JEAN GAGÉ.

TABLES ANALYTIQUES

DE LA REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

1^o Table des périodiques et ouvrages cités

A. — PÉRIODIQUES

- Aevum*, 1937, p. 1 à 236.
Africa italiana, 1935, p. 1 à 81.
American Journal of archaeology, 1936, depuis la p. 403 ; 1937, p. 1 à 524.
American Journal of philology, 1936, depuis la p. 377 ; 1937, p. 1 à 384.
Analecta Bollandiana, 1936, depuis la p. 265 ; 1937, p. 1 à 200.
Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, 1936.
L'Antiquité classique, 1936, depuis la p. 247 ; 1937, p. 1 à 180.
Anzeiger der Akademie der Wissenschaften in Wien, philosophisch-historische Klasse, 1935, p. 1 à 90.
Archaeologiai Ertesitő, 1934 ; 1935 ; 1936.
Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς, 1934-1935.
Archiv für Religionswissenschaft, 1936 ; 1937, p. 1 à 200.
Athenaeum, 1936, depuis la p. 117 ; 1937, p. 1 à 228.
Atti della Pontificia Accademia romana di archeologia, Rendiconti, 1936.
Berytus, 1935 ; 1936, p. 1 à 128.
Bollettino d'arte, 1935-1936.
Bollettino storico piacentino, 1934.
Bonner Jahrbücher, 1936.
Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques, 1932-1933 ; *procès-verbaux des séances*, 1936, novembre-décembre ; 1937, janvier à juin.
- Bulletin de Correspondance hellénique*, 1936.
Bulletin de l'Académie d'Hippone, 1930-1935.
Bulletin de la Société des Antiquaires de France, 1936.
Bulletin de la Société historique et géographique de la région de Sétif, 1935.
University of Egypt. Bulletin of the Faculty of Arts, III, 2, 1935.
Bulletin trimestriel de la Société de géographie et d'archéologie d'Oran, 1936, depuis la p. 221 ; 1937, p. 1 à 112.
Bollettino comunale di Roma, 1934 ; 1935.
Bollettino del Museo dell'Impero Romano, 1934 ; 1935.
Byzantinische Zeitschrift, 1936.
Cahiers d'archéologie et d'histoire d'Alsace, 1937.
La Civiltà cattolica, 1936.
Classical Philology, 1936 ; 1937, p. 1 à 304.
The Classical Quarterly, 1937, p. 1 à 214.
Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1936, depuis la p. 177 ; 1937, p. 1 à 208.
Eranos, 1936 ; 1937, p. 1 à 40.
Forschungen und Fortschritte, 1937, p. 1 à 336.
Fundberichte aus Oesterreich, 1935.

- Germania*, 1936, depuis la p. 229 ; 1937, p. 1 à 220.
Glotta, 1936 ; 1937, p. 1 à 144.
Gnomon, 1936 ; 1937, p. 1 à 463.
Hesperia, 1936, depuis la p. 285 ; 1937, p. 1 à 332.
Istros, 1934 ; 1935-1936.
Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts, 1936, *archäologischer Anzeiger*.
Jahreshefte des österreichischen archäologischen Institutes in Wien, XXX, 1^{er} fasc., 1936.
Journal des Savants, 1937, p. 1 à 192.
Journal of Hellenic Studies, 1936 ; 1937, p. 1 à 117.
Journal of Roman Studies, 1936, depuis la p. 145 ; 1937, p. 1 à 151.
Journal of the Palestine Oriental Society, 1936, p. 69 à 268.
Klio, 1936, depuis la p. 151 ; 1937, p. 1 à 268.
Mélanges de l'École française de Rome, 1936.
Mémoires de la Société des Antiquaires de France, LXXX, 1937.
Mnemosyne, 1936-1937, p. 1 à 240.
Neue Heidelberger Jahrbücher, 1936.
Notizie degli Scavi di antichità, 1936 ; 1937, p. 1 à 90.
Pannonia, 1936.
Philologus, 1936 ; 1937, p. 1 à 248.
Πρακτικά τῆς ἐν Ἀθῆναις ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας, 1935.
Provincia, 1935 ; 1936.
The Quarterly of the department of Antiquities in Palestine, 1936, p. 1 à 97.
Recherches de science religieuse, 1937, p. 1 à 380.
Recueil de la Société archéologique de Constantine, 1935-1936.
Revista istorică română, 1935-1936.
Revue africaine, 1936 ; 1937, p. 1 à 128.
Revue archéologique, 1936, II ; 1937, I.
Revue belge de philologie et d'histoire, 1936.
Revue de l'histoire des religions, 1936, II ; 1937, I.
Revue de philologie, 1937.
Revue des Études anciennes, 1936, depuis la p. 341 ; 1937, p. 1 à 312.
Revue des Études latines, 1936 ; 1937, p. 1 à 232.
Revue historique, CLXXIX, 1937.
Revue historique de droit français et étranger, 1937, p. 1 à 385.
Revue numismatique, 1936.
Rheinisches Museum, 1936 ; 1937, p. 1 à 288.
Rivista di archeologia cristiana, 1936, depuis la p. 205.
Rivista di filologia, 1936 ; 1937, p. 1 à 224.
Rivista di Studi pompeiani, 1936, p. 1 à 127.
Rivista indo-greco-italica di filologia, lingua, antichità, 1936, fasc. 3-4, p. 1 à 104.
Sitzungsberichte der preussischen Akademie der Wissenschaften, philosophisch-historische Klasse, 1937, p. 1 à 151.
Syria, 1936, depuis la p. 209 ; 1937, p. 1 à 236.
Θρακικά, 1935 ; 1937.
Trierer Zeitschrift, 1936.
Wiener Studien, 1936.
Zeitschrift der Savigny-Stiftung, Romanistische Abteilung, 1937.

B. — PUBLICATIONS RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

- Fr. Altheim, *Epochen der römischen Geschichte*.
Annales de l'École des hautes Études de Gand, 1937.
V. Arangio-Ruiz, *Epigrafia giuridica greca e romana* (1933-1935).
B. Bagatti, *Il cimitero di Commodilla o dei Martiri Felice ed Adauto presso la via Ostiense*.
G. Bendinelli, *Il tesoro di argenteria di Marengo*.
A. Brelich, *Aspetti della morte nelle iscrizione sepolcrali dell'Impero Romano*.
Budapest Régiségei, *Régészeti és történeti évkönyv*, XII.
A. Calderini, *Dizionario dei nomi geografici e topografici dell'Egitto greco-romano*, I, 1.
J. Cantineau, *Inventaire des inscriptions de Palmyre*, VIII.
Carte archéologique de la Gaule romaine, *Bouches-du-Rhône ; Basses-Alpes*.

- Collana storico-archeologica della Liguria occidentale*, I, II.
P. Collinet, *Le colonat dans l'Empire romain*.
Congrès archéologique de France, 98^e session.
M. della Corte, *Il crittogramma del « Pater Noster »*.
Mélanges Franz Cumont.
G. Daux, *Delphe au II^e et au I^{er} siècle*.
Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon, *Répertoires archéologiques*.
Forschungen in Ephesos, IV, 2.
T. Frank, *An economic survey of Ancient Rome*, II et III.
H. Geist, *Pompeianische Wandinschriften*.
P.-F. Girard, *Textes de droit romain*, 6^e édit.
A. Graf, *Uebersicht der antiken Geographie von Pannonien*.
H. R. Graf, *Kaiser Vespasian*.
S. Gutenbrunner, *Die germanischen Götternamen der antiken Inschriften*.
K. Hönn, *Augustus*.
J. Kirchner, *Imagines inscriptionum atticarum*.
— *Inscriptiones graecae*, III, 1.
J. Kirchner, *Imagines inscriptionum atticarum*.
— *Inscriptiones graecae*, III, 1.
P. Lambrechts, *La composition du Sénat romain de l'accession au trône d'Hadrien à la mort de Commode*.
— *La composition du Sénat romain de Septime Sévère à Dioclétien*.
R. Laur-Belart, *Führer durch Augusta Raurica*.
E. Lissberger, *Das Fortleben der römischen Elegiker in den Carmina epigraphica*.
St. Lösch, *Dialagma Kaisaros*.
H. Markowski, *De Caesaris graeco titulo palaestino*.
— *Dialagma Kaisaros*.
G. Monaco, *Forma Italiae*, reg. IX, t. I. Musées royaux d'art et d'histoire à Bruxelles, *Belgique ancienne*, III.
Der obergermanisch-rätische Limes des Römerreiches, LV.
Osservatore romano, 22 avril 1937.
É. Paulovics, *La table de privilèges de Brigetio*.
R. Pettazoni, *La confessione dei peccati*, III.
Cl. Préaux, *Les ostraca grecs de la collection Charles-Edwin Wilbour au musée de Brooklyn*.
Provincial Utrechtsch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen, *Opgravingen of het Domein te Utrecht*.
L. Robert, *Collection Froehner*, I.
M. I. Rostovtzeff..., *The excavations at Dura-Europos*, VI.
P. Roussel et M. Launey, *Inscriptions de Délos*.
B. Saria, *Die Denkmäler der ägyptischen Gottheiten in Poetovio*.
T. Sauciuc-Saveanu, *Inscriptie murală latină din Callatis*.
— *Titus Vitrasius Pollio si orasul Callatis*.
K. Scott, *The imperial cult under the Flavians*.
D. Sergejevskij, *Aquae S... bei Sarajevo*.
H. Swoboda..., *Denkmäler aus Lykaien, Pamphylien und Isaurien*, I. *Thesaurus linguae latinae epigraphicae*, II, 3-4.
Th. Wiegand, *Milet*, II, 3.

2^o Table des provenances

N. B. — Les nombres qui suivent chaque article renvoient non aux pages, mais aux numéros (en caractères gras) qui accompagnent les inscriptions.

I. Rome

- Camp prétorien, 135.
Cimetière de Prétextat, 159 à 165.
Curia Pompeia (abords), 11.
Forum d'Auguste, 2.
Palazzo della Cancelleria, 231.
Près de Saint-Paul-hors-les-Murs, 60.
Transtévère, 61.
Via Marmorata, 62.

II. Italie

Albenga, 219.
Amiŕernum, 119, 120, 121.
 Este, 117.
Herculanum, 175, 176.
 Lucera, 64.
 Lucques, 131.
 Marengo, 178, 179.
 Ostie, 10, 103.
 Plaisance, 15.
 Pompéi, 122 à 130.
 Préneste, 4.
 Spolète, 132, 133, 134.
 Tortona (*Dertona*), 118.
 Veroli, 5.
 Villafaraldi, 218.

III. Péninsule ibérique

Rosinos de Vidriales (*Pelavonium*),
 166.

IV. Gaule

Gailhan, 220.
Glanum, 143.
 Grand, 55.
 Nîmes, 26.
 Saint-Bauzély, 221.

V. Grande-Bretagne

Baldock, 66.
 Chester (*Deva*), 109.
Corstopitum (Corbridge), 108.

VI. Helvétie

Augusta Raurica, 229.

VII. Germanie

Andernach, 18, 19.
 Gondorf, 16, 17.
 Grimmlinghausen, 80.
 Heidenheim, 65.
 Nieder-Bieber, 230.
 Trèves, 172.
 Utrecht, 234.

VIII. Provinces danubiennes

1. *Dalmatie*.
 Lâgosta (île de), 63.
 Sarajevo (environs), 248.
 2. *Pannonie*.
Aquincum, 173, 180 à 215.

Brigetio, 137, 158, 232.
Carnuntum, 77, 78, 174.
Esztergom (Solva mansio), 138.
 Homorodszentpál, 141.
Poetovio, 245.
 Szentendre (*Ulcisia castra*), 136, 139.
 Uröm, 140.
 Város major, 216.

3. *Macédoine*.

Elbassan, 101.
 Philippes, 47, 48, 49, 51.
 Salonique, 144.
 Trikkala, 7.

4. *Mésie et Thrace*.

Apollonia Pontica, 100.
Callatis, 153, 246, 247.
 Istanbul, 67, 68, 69, 79.
 Malko-Čočoveni, 83.
Nicopolis ad Istrum, 9.
Novae, 97.
 Palatovo, 113.
 Philippopoli, 98.
 Sliven, 82, 84.
 Tsari, 168.
 Varna, 99.
Via Egnatia, 169, 170, 171.

IX. Grèce et îles

Amnisos, 142.
 Athènes, 6, 81.
 Corinthe, 1.
 Délos, 50.
 Delphes, 52, 53.
Nicopolis, 114.
 Platées, 8.

X. Asie

1. *Lydie*.
 Clazomènes, 235.
 Éphèse, 222 à 228.
 2. *Carie*.
Heraclea ad Salbacum, 85.
 Milet, 258.
 3. *Phrygie*.
Orcistus, 107.
 4. *Pamphylie, Isaurie, Lycaonie*.
 Aktschelar, 253.
 Damla-Jalla, 249.
 Derekoï (*Vasada*), 250, 251.
Isaura, 256, 257.

Seidi-Schehir, 252.
Siristat, 255.
Üskeles, 254.

5. Galatie.

Ankara, 86 à 96.
Igde-Agatch, 110, 111.

6. Syrie.

Doura-Europos, 74, 75, 76, 237 à 244.
Palmyre, 12, 13, 14, 167, 217.

XI. Afrique

1. Égypte.

Alexandrie, 236.
Djebel Dokhan, 58.
Égypte, 112, 233.

2. Tunisie.

Bordj Yonga, 39, 40.
Cap Bon, 20, 21, 22.
El-Djem (*Thysdrus*), 41, 42, 43.
Gigithi, 27.
Henchir-Merah (*Suo*), 71.
Le Kef (environs), 34.

Pavillier, 177.
Radès (*Maxula*), 72, 73.
Sbeitla (environs), 23.

3. Algérie.

Aïn-Bessem, 31.
Aïn-Ghorab, 154.
Arbal (*Regiae*), 59.
Batna (région de), 145, 146.
Berrouaghia, 44.
Douar Aouzalel, 32.
El-Gahra, 30.
Henchir-Deheb, 28.
Hodna occidental, 45, 46.
Ksar-el-Kelb (*Vegetela*), 115, 116.
Madaure, 25.
Oued R'Zel, 155.
Route de Batna à Lambèse, 33.
Sétif, 56.
Sila, 147 à 152.
Taraess, 156, 157.
Tébessa, 29.
Tocqueville, 35, 57.
Zarai, 36, 37, 38.

3^e Table des Matières

I

NOMS ET SURNOMS

Ἀάβεις, 12.
Abasca., 207.
Ἀβλάβης υἱὸς Φωτινοῦ, 70.
L. Accius Vitalis, 25.
Ae. Aurelia Theano, 92.
L. Aeb. Certus, 185.
Aelia Damulna, 36.
Aelius Aelianus, 56.
C. Ael. Anicetus, 198.
Ael. Annianus, 194.
T. Ael[ius] Aurelius Cyrus, 256.
P. Aelius Dracaenianus Muisus, 92.
P. Ael. P. (f.) Favorianus, 140.
Q. Aelius Felix Tuscae f., 42.
P. Aelius Aug. lib. Fortunatus, 111.
Ael. Quintianus, 187.
Ael. Quintus, 187.
P. Ael. Tertius, 188.
P. Ael. Ver., 137.
L. Aetrios Surus, 131.

... Agrippa, 171.
Albutius Restitutus qui et Proficentius, 231.
Amanda, 104.
Amata T. J[uli ?] Babaei filia, 217.
Ambruc[co], 78.
Ἀμμόνιος Ἀπολλοφάνου, 76.
Androclius, 223.
Ἄννι Νεικομήδους, 99.
[An]nius Dativus, 56.
Antiochus Aug. (servus), 29.
Antisti[us] Lucentius, 119, 121.
C. Antonius, 62.
C. Antonius Maximus, 112.
Aphrodisia, 227.
Apollinaris, 175.
Appius Rosionis, 209.
C. Aquillius Theophilus, 131.
Arria Torquati f. Calpurnia, 6.
M. Arrius Antoninus, 112.

- C. Artorius C. f. Pap. Celer, 34.
 [Art]ori[us] . f. P[ap]. [C]el[er] Munatius, 34.
 Ἀσκληπιάδης Ἀπελλᾶ τοῦ Δημητρίου, 99.
 Atrius Arrenianus, 119.
 L. Atticius Atticinus, 139.
 C. Atticius Verecundus, 139.
 Attius Macro, 213.
 C. Aufidius Macer, 71.
 Aurelia Marcellina, 49.
 Aurelius Alexander, 244.
 Aur. Antoninus, 194.
 Aur. Asclepiades, 95.
 Aur. Att., 189.
 Aurelius Capito, 48.
 Aurelius Cyriacus, 49.
 M. Aurelius Aug. lib. Hermes, 159.
 Aurelius Januarius, 159.
 Aur. Mam..., 239.
 Aur. Proc[lu]s, 83.
 Aurelius Statianus, 87.
 Aurelius Veritus, 35.
 Aurelius Vitalis, 35.
 Αὐρήλιος Ζητύρων Δέζανος, 51.
 Avidius Cassius, 167.
 Avidius Jovianus, 119.
 Baricus, 152.
 Basilianus, 241.
 Basiliscus, 98.
 Bebia Paula, 48.
 Bellic. Firmin., 173.
 Bellicus Tebanianus, 6.
 Bonifatius, 148.
 Caeci[li]us Firmus, 143.
 Caeler Caes. n. ser., 73.
 Callistus, 211.
 T. Caspio T. fil. Pol. Justus, 135.
 C. Cassius Iccesius, 162.
 Ceius Secundus, 128.
 Celsus, 152.
 Charax, 233.
 Christina, 68.
 Chryses, 61.
 Cilonia Saturnina, 57.
 Cl. Aquilia, 88.
 Tib. Cla. Bocchus Tib. Cla. Alexandri f., 86.
 Lu. Cl. Cacijs, 38.
 Clau. Cæci. Hermianus, 89.
 Ti. Claudius Dinis, 169.
 Cl. Maximinus, 208.
 Τιβέριος Κλαύδιος [Καλλι]κρατί-
 δου υἱὸς Κυρε[ῖνα] Οἰνόφιλος Τ[ρι]-
 κορύσιος, 6.
 Cl. Probinus, 208.
 Cl. Uranius v. p., 119.
 Claudius Valerianus e. v., 110.
 L. Clodius Justus Egnatius Priscus, 61.
 Consi[n]ius, 55.
 Constantius, 31.
 Crescens, 124.
 Crispinia..., 77.
 C. Cuspius Pansa, 127.
 Cyprianus, 84.
 Kyrilla, 111.
 Cyrilus, 94.
 Dalmatius, 232.
 Δάφνος, 96.
 Δεσμία Ἐπίκτησις, 9.
 Δημίας, 241.
 Δίδυμος, 58.
 [D]omitius Verres, 26.
 [D]onatia..., 151.
 Donatianus, 152.
 Donatilla, 149.
 Donatus, 150.
 Dub. Florentinus, 194.
 Edulus Aug. libertus, 159.,
 Elpidius, 48.
 Emeritus, 151.
 Epiphania, 96.
 Ἐπιτυχάνων Μενεκράτους, 100.
 Ἐρανᾶτε, 225.
 Ἐριοφιμίδης, 233.
 Εὐκτῆμων, 223.
 Euphrosynus, 29.
 Eutyches Augg. (servus), 110.
 Εὐτυχος, 168.
 Faustinus, 110.
 Feli(cis)s(i)m(us) (?), 148.
 Felicitas, 20.
 Felix, 155.
 Flavia Euphrosyne, 72.
 Φλάβιος Ἀπολλόνιος, 224.
 Flavius Balbus [v. c.], 104.
 P. Flavius Clemens, 46.
 Fl. Crescen(s), 163.
 C. Flavius Diome[des], 252.
 T. Fl. Flavianus, 185.
 Flavius For., 30.
 T. Flavius Sabinus, 169.
 T. F. Sempronius Aquila, 257.
 Floronius, 127.
 Q. Fuficius Cornutus, 180.
 M. Fulvius Honoratus, 57.
 Gaius Barga, 112.
 Galeo Bellicus, 113.
 Gallus, 116.
 Gargilius Silvanus, 36.

Gaudentius, 20.
 Geminius, 149.
 P. Geminius Laetus, 146.
 [Ge]nial[i]s, 80.
 Gennadius, 148.
 Γεόργη, 105, 249.
 Heliodorus, 242.
 Cn. Helvius Sabi[us], 123.
 Her[m]es, 110.
 Ἑρμῆς, 223.
 Honorata, 17.
 Honorius, 23.
 Iosimi (?), 165.
 Januarius, 149.
 Johannes, 50.
 Julia, 176.
 Jul. Atta., 77.
 [Q. Jul]ius Balbus, 258.
 [C. Ju]lius [C. f. Caesar p]ater d[ivi
 Jul], 2.
 [C. Julius C. f. L. n.] Caesar avus Au-
 gusti, 3.
 Jul. Crispinianus, 206.
 Jul. Fir[mus], 190.
 C. Jul. Januarius, 118.
 Jul. Julianus, 182.
 [J]ul. Julianus, 195.
 C. Julius Marcellus, 112.
 C. Julius Omucio libertus, 141.
 C. [J]ul. Prim., 210.
 Jul. Respectus, 77.
 Julius Severus, 88.
 C. Jul. Sextinus, 173.
 C. Julius Valen[t]inus, 141.
 Jul. Viator, 173.
 Junius Pontius Proclus Junior v. e.,
 47.
 Justianus, 239.
 Καλλιφάνης Φυλάσιος, 81
 Κοιραδία, 96.
 A. Larcus Macedo, 91.
 Λασθένης τοῦ Σωσαμένου, 142.
 Leontianus, 144.
 Licinia, 218.
 Licin. [G]audentius Papia, 183.
 Λιμένια, 96.
 Λιμένιος, 96.
 C. Liternius Fronto, 236.
 Lucius, 216.
 Lucius, 234.
 M. Lucretius Clemens, 112.
 D. Lucretius Satrius Valens, 126.
 D. Lucretius Valens, 126.
 Μακεδόνιος, 226.

Μαλχίων Σομέσου, 75.
 Mapisius, 216.
 Marcianus, 254.
 Marcius Optatus, 148.
 M[a]ria filia Maximini, 67.
 T. Marsias Bammogalis(?), 112.
 Ti. Martius Castrensis, 180.
 Mat. Marcellin., 65.
 Maurianus, 219.
 Max[i]ma, 149.
 Maximus, 242.
 Memmia Processina, 57.
 Q. Memmius Agatangelus lib., 57.
 [M]emmius Florus e. v., 57.
 Q. Memmius Rufus e.[v.], 57.
 Munatia Cristiana, 21.
 Νεικότοχος, 227.
 Nicerotianus, 110.
 Nicomedes, 104.
 Nonia M. f. Vitalis, 41.
 M. Nonius M. l. Dama, 176.
 C. Nonius C. f. Gaevius, 43.
 Numerius Alexa fil. Longi, 112.
 Numisia Fonteia Vera c. f., 164.
 [Num]isius Junior, 28.
 Octavia Tamusta, 112.
 [O]cta[vius...], 133.
 Cn. Octavius Martialis, 159.
 C. Octavius Pudens Caesius Honoratus,
 157.
 Olitius Gaipo[r], 16.
 Ὀλύμπιος ὁ καὶ Πάρδος, 68.
 Optatus, 154.
 Οὐλιφρίδα, 79.
 Παναχάτης, 58.
 Πάντειμα, 223.
 Παράνιος, 58.
 L. Passerius [Rom]ulus, 258.
 Paulina, 111.
 Παχνοῦμις Παουφθειοῦτος, 233.
 Pelagia, 69.
 Pientinus, 17.
 Pientius, 17.
 Q. Pitua[nius.] f., 133.
 Plotius Rom[anus] c. v., 251.
 L. Plotius L.(f.) Statius, 235.
 Poliaeus Aug. (servus), 125.
 Polyidus Aur. Aniceti (servus), 205.
 Cn. Pompeius Magnus, 11.
 Praetestatus, 163.
 Primia [Se]cu[n]da, 16.
 [P]rimitius, 116.
 Pythianus, 47.
 Quiriacus, 177.
 Quiricus, 50.

- Quodbuldeus, 40.
 Παιμναῖος, 74.
 Παισιαζά[της] Νουγγάτους, 74.
 Regulianus, 152.
 Ριψίλιος, 222.
 Romulianus, 137.
 [Rufinia]nus, 241.
 Rufus, 129.
 R]upus, 151.
 M. Sabidi[us M. f.] Aem. Ma[ximus], 101.
 Ga. Sabinus, 122.
 Sacer (?), 220.
 Sallius Proculus, 119.
 C. Sallius Sofronius Jun., 121.
 C. Sallius Sofronius Pompeianus p. v.,
 119, 121.
 Σάνκτος [Λγ]αθοκλέους, 82.
 Σάπιος, 9.
 Sarmanna, 17.
 S]atur[ninus], 192.
 Secunda, 149.
 Secundinus, 221.
 Sempronius Ingenus, 113.
 Q. Septimius Q. f. Niger Co., 174.
 M. Septimius Vi[ctor], 103.
 Serenus, 112.
 Sergianus Longus, 93.
 Serg. Paulinianus v. e., 87.
 P. Sextilius., 7.
 Q. Sextius Pudens ... [Sex]ti Maximi
 filius, 57.
 Sextus Busturionis f., 113.
 Solva Jucundi f., 138.
 [T.] Stati[lius Crito], 85.
 Statius, 122.
 Succiricus, 19.
 D. Sufenas D.[f.] Pob. Acrippa, 218.
 P. Sulpicius, 62.
 Temporinius Cerialis, 221.
 Terentina Cyne, 162.
 Tertulla, 22.
 Theodorus, 68.
 Θερσινόη, 226.
 Θιουδᾶ, 79.
 Θεμαλλάχις Αδδουδανου..., 13.
 Tranco Iorae I., 216.
 C. Tullius C. f. Col. Apollinaris, 97.
 Ulpia Cynegis, 161.
 Ulp. Ilurica, 212.
 C. Ul. Aur. Caianu[s], 245.
 Ulp. Prosostus, 78.
 Ulpianus Silvanus, 242.
 Ul. Victorinus, 194.
 Ursus, 77.
 Valens, 102.
 Valeria Hermione, 159.
 Val. Montana, 51.
 Q. Valerius, 45.
 M. Valerius Bradua, 153, 246.
 P. Val. Longus, 59.
 P. Val. Longus Jun., 59.
 Varius Aurelius Marcus, fils de Theo-
 bulus, 107.
 Varus Logius, 88.
 M. Vecilius M. f. L. n. Campus, 64.
 Veg. Septiminus, 194.
 T. Venusius T. f. Mene. Aper, 181.
 Vergilianus Albinus, 119.
 L. Versenus Aper, 166.
 Vibuli Stat. Filu., 194.
 [Vi]busius L. f., 132.
 Vi[ctor], 151.
 M. Vindius Verianus, 178.
 [T. Vitrasius P]ollio, 247.
 Q. Volateius, 54.
 Ζεβίδης, 74.
 Zmaragdus Aug. (servus), 72.
 Ζωτικός, 250.

II

DIEUX, DÉESSES, HÉROS

- Abianus, 143.
 Aesculapius, 180, 250 (?).
 Aesculapius Aug., 72.
 Aesculapius et Hygia, 94, 182.
 Aesculapius et Hygia Aug., 181.
 Aesculapius et Panteus Aug., 73.
 Aestas (?), 186.
 Aevum (?), 186.
 Apollo Grannus, 55.
 Apollo Pythius, 53.
 Diana dea, 183.
 Domus divina, 230.
 Epona Augusta, 184.
 Εὐδαμοσύνης ἡμέρα, 107.
 Fortuna, 166.
 Fortuna Melior, 178.

Galumedes et aquila in celo, 172.
 Genius centuriae, 135, 185.
 Genius Val[e]ni, 116.
 "Ἡλιος Θεός, 75.
 "Ἡρως κύριος, 83.
 "Ἡρως προπύλαιος, 82.
 Isis victrix et Serapis, 245.
 Juno, 179.
 Juno Regina (?), 193.
 J. O. M., 65, 187, 188, 189, 190, 191, 192.
 J. O. M. Liber pater, 194.
 J. O. M. et numina divorum Augusto-
 rum Geniusque Imp. Caesaris, 112.
 J. O. M. D., 137.
 Lares Augusti, 62.
 Liber pater et Libera, 195.
 Luna, 97.
 Matronae et Lares compitum, 15.
 Mercurius, 196.
 Mercurius Aug., 139.
 Minerva, 197.
 Mithras deus invictus, 198.
 Neptunus, 38, 203.

Neptunus Aug., 37.
 Neptunus, Mars et Apollo Actius (?),
 114.
 Nymphae, 220.
 Petra genetrix, 199.
 Proxumae, 26.
 Roma aeterna, 25.
 Roma invicta, 18.
 Silvanae, 209.
 Silvanus, 191.
 Silvanus domesticus, 204, 205, 206.
 Silvanus magnus, 208.
 Silvanus sanctus, 61.
 Silvanus silvester, 207.
 Sol, 117, 200.
 Sol deus, 210, 211.
 Sol invictus, 141.
 Suleviae, 212.
 Syria dea et [Sime]a, 173.
 Venus dea victrix, 77.
 Ζεὺς κεράνιος, 9.
 Ζεὺς Σέραπις, 237.
 Ζεὺς ὕψιστος, 168.

III

PRÊTRES ET CHOSES RELIGIEUSES

1° *Sacerdotes patens.*

Antistes dei Solis invicti Mithrae, 231.
 Ἀρχιεράσας τῷ κοινῷ τῆς Γαλατίας
 β', 86.
 Ἀρχιέρεια, 88.
 Ἀρχιερεὺς, 256.
 Ἀρχιερεὺς διὰ βίου τῆς Τύχης, 89.
 Ἀρχιερεὺς ἐξ ἀρχιερέων, 89.
 Augustanus, 72.
 Flamen Neronis Caesaris Augusti, 126.
 Flamen perpetuus, 126, 252.
 Flaminialis, 57.
 Ἱερεὺς Θεοῦ μεγάλου, 99.
 Ἱεροφαντήσας (à Eleusis), 6.
 Leo (du culte mithriaque ?), 200.
 Magistri d'un vicus de Rome (leurs
 fastes entre 7 a. C. et 21 p. C.), 62.
 Pontifex, 133.
 Sacerdotes, 74.
 Seviri Augustales, 134.

2° *Particularités du culte paten.*

Ἀγωνοθετήσας τῶν μεγάλων Αὐγουσ-
 τείων Ἀκτίων, 89.
 Aedes Concordiae in foro (dédicace), 5.

Aedicula, 72.
 Apollinis Didymeï sacra, 258.
 Ara, 200, 231.
 [Ara divo] Aug. patri dédée par Ti.
 Caesar, 4.
 Arae, 45, 46, 135.
 Βαλανεῖον Ἀγιλβόλου καὶ Μαλαχιθή-
 λου Θεῶν, 13.
 Γαλατάρχης, 86.
 Γαλατάρχης τοῦ κοινοῦ τῶν Γαλάτων,
 89.
 Γυμνασιάρχος, 99.
 Phalli, 76.
 Rosalia, 51.
 Signum cum aedicula, 135.
 Templum cum statuis, 110.

3° *Antiquités chrétiennes.*

Basilica, 154.
 Bonis bene, 154.
 Clerus, 154.
 De dono Dei, 115.
 Deo laudes, 154.
 Diaconus, 50, 67.
 Διδάσκαλος, 49.

Ἐκκλησία καθολική, 48.

Ἐκκλησία καθολική Μελιτίου, 58.

Episcopus, 23, 40, 148, 151.

Inscriptions chrétiennes, 17, 20, 21, 22, 23, 40, 48, 49 (?), 50, 58, 67, 68, 69, 70, 79, 84, 115, 144 (?), 147, 148, 149, 150, 151, 152, 154, 155, 163, 165, 177, 219, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 249, 254.

Martyr, 50, 148, 163.

Martyres centum et octo, 147, 148.

Memoria, 144 (chrétienne?).

Miles Christi (?), 249.

Pater, 155.

Πνευματικός, 70.

Πρεσβύτερος νέος, 48.

Presbyter, 84, 148, 154, 155.

Puella, 22.

Puella Dei, 165.

Reliquiae martyrum, 147, 148, 177.

Spes, fides, caritas, 149.

Subdiaconus, 222.

IV

NOMS GÉOGRAPHIQUES

Ἀδερειτῶν ἡ πόλις, 170, 171.

Ala miliaria, 32.

Amiterninorum civitas (*patronus ordinis et populi*), 121.

Amiternum (*Curia Septimiana Augustea, porticus novae, statuae, thermae*), 119.

Antiochia, 174.

Aquarum S... respublica, 248.

Aquincum municipium (*decurio*), 201.

Aras, 45, 46.

Arentani aquae (*lacus castellaque*), 119.

Auziae, 31.

Aveiates Vestini (*patronus patriae ordinis*), 119.

Ave(ia)tium Vestinorum civitas (*patronus ordinis et populi*), 121.

Azaliorum princeps, 138.

Callatiani (*murorum exstructio, ordo et populus*), 246.

Callatianorum civitas, 153, 246, 247.

Campanus, 124.

Cerceina, 2.

Dacia Porolissensis, 113.

Dertona, 118.

Dokimeion, 69.

Faventia, 135.

Ferebra, 120.

Forulani pagani seu vicani (*procurator, templum Augusti*), 121.

Γαλάτης, 70.

Γαριτάφον χωρίον, 68.

Gigthisenses, 27.

Hierapolis, 117.

Ἱεροσόλυμα, 58.

Inlyriciani (*legionarii milites et equites in vexillationibus constituti*), 232.

Interamnatum civitas (*patronus ordinis et populi*), 121.

Isaurienses, 106, 255.

(Lambaesitana) castra, 33.

Luceria colonia (*amphitheatrum*), 64.

Macomades, 39.

Μακεδονία, 81.

Marsus, 125.

Milesii, 258.

Μούλικον χωρίον, 70.

Mursa, 215.

[N]έστος ποταμός, 170.

Nuceria, 122.

Palmyre (*Caesareum, ἱερὸν de chaque tribu, templum Belis*), 167.

Pannonia, 4.

Pannonicus, 113.

Πλαταιέων ἡ πόλις, 8.

Pompei, 122.

— (*a Balneo*), 129.

— (*a Porta Salis*), 130.

— (*colonia*), 125.

— (*Urbulaneses*), 123.

Pompeienus populus, 125:

Praeneste, 181.

Praetuttinorum civitas (*patronus ordinis et populi*), 121.

Reatinorum civitas (*patronus ordinis et populi*), 121.

Roma, 60.

— (*Cella Civiciiana*), 61.

— (*Templum divi Augusti ad Mineravam*), 113.

Ῥωμαῖοι, 81.

Romeu (= Rômaiou), 223.

Scampenses convicani, 101.

Scythopolis provinciae Palaestinae, 97.

Serdica, 232.

Solymi, 60.
Suo, 71.
Ταρσεύς, 100.
Termessos, 60.

Τρικαλαί (βουλή), 7.
Vasada, 252.
Verecundinsium ordo, 145.
Volubilitana respública (*ordo*), 24.

V

EMPEREURS, PRINCES ET PRINCESSES

1^o *Empereurs romains.*

Imp. Caesar Augustus pont. max. imp.
XIII trib. pot. XXI cos. XII cos.
des. XIII. 62.

Nero Claudius Claudii Caesaris Augusti
et Germanici Caesaris pronepos (?)
divi Augusti abnepos, 52.

Imperator Caesar Vespasianus Au-
gustus, 236.

Imp. Caes. Domitianus Aug. Germa-
nicus pont. max. trib. p. V imp. XI
cos. XI des. XII cens. p. p., 255.

Imp. Caes. divi Nervae f. Nerva Tra-
janus Aug. Germ. pontifex max. trib.
pot. cos. III p. p., 258.

Imp. Caes. Nerva Trajanus Optimus
Aug. Germanicus Dacicus pontifex
maximus tribunicia potestate XIX
imperator... consul VI pater patriae,
85.

Hadrianus dominus, 233.

Imp. Caesar Trajanus Hadrianus Au-
gustus, 112.

Imperator Trajanus Hadrianus Caesar
Augustus, 171.

Imperator Trajanus Hadrianus Olym-
pius, 8.

Imperator Caesar divi Trajani Par-
thici filius divi Nervae nepos Tra-
janus Hadrianus Augustus, 170.

Imp. Caesar divi Trajani Parthici f.
divi Nervae nepos Trajanus Hadria-
nus Aug. pont. max. trib. pot. VI
cos. III, 91.

Divus Hadrianus, 101.

Imp. Antoninus, 101.

Imp. Caes. T. Aelius Hadrianus Anto-
ninus Aug. Pius pontifex maximus
tribunic. potestate XX imp. iterum
cos. IIII p. p., 247.

Imp. Caes. M. Aurelius Antoninus Aug.
Armeniac. pontif. maximus trib.
pot. XVIII imp. II cos. III et Imp.

Caes. L. Aurelius Verus Aug. Arme-
niac. trib. pot. IIII imp. II procos.
cos. II divi Antonini f. divi Hadriani
nepotes divi Trajani Parthici pro-
nepotes divi Nervae abnepotes, 113.
Imp. Caes. M. Aurelius Antoninus Aug.
et Faustina Pii Aug. filia liberique
domusque tota eorum, 246.

Imp. Commodus Augustus, 77.

Severus Pertinax invictus Aug., 59.

Imp. Caesar M. Aurelius Antoninus
Aug. Imp. Caes. L. Septimi Severi
Pii Pertinacis Aug. Arabici Adiabe-
nici fil. M. Antonini Pii nepos divi
Antonini Pii pronep. divi Hadriani
abnep. divi Trajani Parthici et divi
Nervae adnepos, 27.

Imp. Caes. M. Aurelius Antoninus Pius
Felix Aug. Arab. Adiab. Part. max.
Brit. max. Germ. max. pontifex max.
pater patriae et Julia Aug. mater
Aug. et castr. et sen. et patr., 239.

Imp. Caesar M. Aurelius Severus
Alexander Pius Felix Augustus cos.
p. p. divi Magni Antonini filius divi
Severi nepos, 33.

Imp. Caes. M. Aurel. Severus Alexander
Pius Felix Aug. pontif. maximus p. p.
trib. p. cos. procos., 46.

... Maximus nobilissim. Caes. princeps
juventutis Augusti, 45.

Imppp. Cec. M. Clodius Puppiennius
et Decimus Caelius Calvinus Balbinus
Pii Felices Auggg. pontif. maximi
tribb. potest. I p. p. coss. bis pro-
cons. et M. Antonius Gordianus
nobil. Caes. princ. juvent. nepp. di-
vorum Gordianorum, 32.

Imp. Caesar M. Antonius Gordianus
Pius Felix Aug., 253.

... D. n. Philippi Aug. filius, 39.

D. n. Imperator Caesar C. Libius Trebo-
nianus Gallus Pius Felix Augustus,
1.

Impe. M. Pivonius Victorinus p. p. Aug., 108.
 Imp. C. C. Valer. Diocletian. P. F. invictus Aug., 248.
 Invictus Constantinus Felix triumphans, 136.
 Imp. Caes. Fla. Val. Constantinus P. F. in. Aug. p. m. tri. p. VII imp. VI cos. p. p. pcess. et Imp. Caes. Val. Lici. Licinius P. F. in. Aug. p. m. tri. p. III imp. III cos. p. p. pcess., 232.
 D. n. Constanti beatiss. Caes. natale idibus nob., 119.
 D. n. Fl. Claudius Julianus invictus Augustus, 145.
 Imp. domn. Mauritius p. p. Aug., 219.
 D. n. Mauricius Tiberius et Constantina Augusti, 148.

2° Personnages de la famille impériale.

Livie (anniversaire de son mariage avec Auguste), 5.
 Germanicus, 71.
 (Drusilla), Γαίου Καίσαρος Αυτοκράτορος Σεβαστού ἀδελφή, 53.
 Anna Faustina Aug. conjux Aug. n. et mater Caesaris n., 21.

3° Rois étrangers.

Decebalus rex Dacorum (?), 10.
 Οἱ τοῦ βασιλέως Εὐμένους ἀδελφοὶ Ἀτταλὸς καὶ Ἀθηναῖος, 81.
 Mithradates Eupator, 100.
 Rhometalces Cotyos rex Thracum liberique ejus, 168.

VI

POUVOIRS PUBLICS

1° Consuls.

Fastes consulaires de 43 a. C. à 3 p. C., 62.
 Bolano et Pisone cos. (111 p. C.), 61.
 Ti. Haterio Saturnino Q. Caecilio Avito cos. (164 p. C.), 113.
 Imp. Caes. M. Aurel. Antonino Commodo Aug. III et L. Antistio Burro cos. (181 p. C.), 135.
 Cattio Sabino II Cornelio Anullino cos. (216 p. C.), 239.
 Imp. Caes. Antonino Aug. III et Comazonte II cos. (220 p. C.), 215.
 Imp. d. n. Aur. Severo Alexandro Aug. III et Cassio Dione cos. (229 p. C.), 214.
 Imp. Maximino et Africano cos. (236 p. C.), 188.
 Perpetuo et Corneliano cos. (237 p. C.), 208.
 Divo Maximiano VIII et d. n. Maximino Aug. iterum coss. (311 p. C.), 158, 232.
 Paulino et Juliano cos. (325 p. C.), 119.
 Fl. Constantio et Rufio Albino coss. (335 p. C.), 121.

2° Fonctions supérieures.

Censores, 62.
 Consul, 98, 167.
 Consul designatus, 180, 213.
 Corrector, 119.
 Decemvir, 2.
 Decemvir agris attribuendis, 3.
 Decemvir stlitibus judicandis, 3, 132.
 Eques, 57.
 Ex consule, 148.
 Imperator, 11.
 Legatus (Thrace), 171.
 Leg. Aug. pr. pr. (Galatie), 91.
 Leg. Aug. pr. pr. (Mésie inférieure), 246.
 Leg. Aug. pr. pr. (Pannonie inférieure), 213.
 Legatus Augusti Thraciae, 169.
 Legatus pro pr. (du proconsul d'Asie), 258.
 Legatus provinc. Africae per Numidiam Hipponensium, 54.
 Patricius, 69, 98.
 Praefectus Aegypti, 236.
 Praetor, 2, 3.
 Proconsul (Afrique), 54.
 Proconsul (Asie), 2, 3, 258.
 Procurator (Dacia Porolensis), 113.

Procurator (Maurétanie), 45, 46.
 Quaestor, 2, 3.
 Senatus populusque Romanus, 246.
 Στρατηγός Ῥωμαίων, 7.

3° Fonctions inférieures.

Cubiclarius, 125.
 Ἐπαρχικός, 58.
 Libertus Augusti, 111, 159.
 Servus Augusti, 29, 72, 125.
 Servus Augustorum, 110.
 Servus Caes. n., 73.

4° Finances.

Advocatus fisci, 92.
 Curator salinarum, 141.
 Ὁ ἐπὶ τῶν λατόμων, 168.
 Πράκτωρ ἀργυρικῶν, 233.
 Procurator, 110, 229.
 Procurator a censibus, 157.
 Procurator Aug. n. provinciae Galatiae
 item Alexandriae, 87.
 Vicarius arkarii, 29.
 Vilicus praediorum Considianorum, 110.

VII

CORPS DE TROUPES

1° Légions.

Legionarii milites, 232.
 Legio I... (*centurio*), 101.
 Leg. I Adjutrix Pia Fidelis (*centurio*),
 137.
 Leg. I Italica (*aquilifer*), 97.
 Leg. II Adjutrix (*corn.*), 188.
 — (*medicus*), 180.
 — (*miles ?*), 183.
 Leg. II Adjutrix Antoniniana (*miles*),
 190.
 Leg. II Adjutrix Pia Fidelis (*milites*),
 187.
 Leg. II Adjutrix Pia Fidelis Antoniniana
 (*signifer*), 215.
 Leg. III Augusta (*miles*), 30.
 Leg. III Cyrenaica (*tribunus militum*),
 86.
 Leg. III Cyrenaica Antoniniana (*vexil-*
lato), 239.
 Leg. III Gallica (*centurio*), 101.
 Leg. IIII Flavia (*veteranus*), 95.
 Leg. IIII Scythica (*centurio*), 101.
 Leg. IIII Scythica Antoniniana (*vexil-*
lato), 239.
 Leg. XI Claudia (*centurio, cornucula-*
rius, miles, optio, signifer), 101.
 Leg. XIII Gemina (*centurio*), 101.
 Leg. XV Apollinaris (*miles*), 174.
 Leg. XVI Flavia Firma Severiana
 (*miles*), 244.
 Leg. XX Valeria Victrix, 109.

2° Ailes.

Ala Flavia (*equus*), 36, 38.

Ala II Gallorum et Pannoniorum, 113.
 Ala I Hispanorum, 216.
 Ala Siliana civium romanorum, 113.
 Ala III Thracum (*equus, turma Servi-*
lii C...), 78.
 Ala Tungrorum Frontoniana, 113.

3° Cohortes.

Coh. IIII ..., 156.
 Coh. I Aug. Aurelia invicta (?) (*equus*),
 93.
 Coh. I Batavorum miliaria (*ex pedite*),
 113.
 Coh. I Britannica equitata, 113.
 Coh. II Britannica miliaria, 113.
 Coh. I Ulpia Brittonum miliaria, 113.
 Coh. II Brittonum (*decurio*), 44.
 Coh. I Cannanefatum, 113.
 Coh. I Flavia (*tuile*), 80.
 Coh. I Aelia Gaesatorum, 113.
 Coh. Spanorum (*cornicularius*), 56.
 Coh. I Hispanorum miliaria, 113.
 Coh. I Hispanorum Pia Fidelis, 113.
 Coh. II Hispanorum, 113.
 Cohors V Lingonum, 113.
 Coh. II Nervia Brittonum miliaria, 113.
 Coh. I Thracum (*equus, turma Silvani,*
castra hiberna contra Apollonos The-
baidis), 112.
 Coh. VI Thracum, 113.

4° Garnison de Rome.

Cohors praetoria (*centurio, evocati et*
milites), 135.

5° *Numeri, corps spéciaux.*

Eques singularis, 192.
 Eques singularis (*tubicen*), 250.
 Milites felices leones seniores, 254.
 Numerus Atecutorum (*miles*), 144.
 Numerus Divitiensium (*principales, signum et repositorium*), 230.
 Stablisani (*eques, exarqus*), 35.

6° *Flotte.*

Classis Flavia Moesica (*praefectus*), 178.

7° *Grades et emplois.*

Actuarius, 232, 242.
 A militiis III, 178.
 Architectus, 242.
 Causarius, 232.
 Centurio princeps, 239.
 Centurionika stipendia, 101.
 Cornicularius, 87, 112.
 Custos armorum L. Farsulei, 112.
 Dux, 232.
 Equites in vexillationibus constituti, 232.
 Fabri, 103.
 Magister equitum peditumque, 98.
 Magister militum, 148.
 Miles, 105.
 Miles L. Farsulei, 112.
 Milites, 232.
 Optio, 185.
 Optio valetudinarii, 181.
 Praefectus alae, 166.

Praefectus collegii fabrum (à *Aquircum*), 202.

Praefectus fabrum, 64.
 Primipilus, 185.
 Protector, 96.
 Σχολάριος, 79.
 Σταθμοῦχοι, 241.
 Stationarius, 250.
 Strator praesidis, 105.
 Tesserarius, 102, 242.
 Tribunus, 55, 103.
 Tribunus militum, 2, 3, 64.
 Turma Rufi, 112.
 Veteranus, 77, 206.
 Veteranus ex evokato, 195.

8° *Particularités.*

Briques légionnaires, 109.
 Castra, 114, 232.
 Causaria missio, 232.
 Causarius, 232.
 Diplôme militaire, 113.
 Dona militaria, 101.
 Expédition militaire envoyée par Mithridate Eupator, 100.
 Honesta missio, 112, 232.
 Militiae praemia, 232.
 Missoria exempla, 232.
 Privilèges octroyés aux soldats de l'Illyricum, 232.
 Pydna (victoire de), 81.
 Signa, 232.
 Stipendia centurionika, 101.
 Tuile militaire, 80.
 Victoria Judaica, 101.

VIII

ADMINISTRATION PROVINCIALE ET MUNICIPALE

Aedilis, 123, 127.
 Aedilitas, 59.
 Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος (à Palmyre), 167.
 Βουλὴ, δῆμος, ἄρχοντες (à *Apollonia Pontica*), 100.
 Décrets des décurions, 47, 173.
 Decuriones, 119, 139.
 Duumvir, 64.
 Duumvir jure dicundo, 128, 202.
 Κόσμοι, 142.
 Magistratus (à *Amiternum*), 119.
 Magistri, 116, 173.

Patronus ordinis et patriae (à *Amiternum*), 119, 121.
 Principales ordinis, 119.
 Princeps, 59.
 Quattuorvir jure dicundo, 133.
 Quattuorvir quinquennalis, 133.
 Senatores principales, 119.
 Tribu des Χωνεῖται à Palmyre, 13.
 Tribu Πακαλῆνῃ à Ancyre (φυλαρχῶν), 88.
 Tribus d'Ancyre, 86, 89.
 Tribus de Palmyre, 12, 167.

IX

COLLÈGES

- Ἀμφικτύονες, 53.
 Cives romani qui Suo morantur, 71.
 Coci, 160.
 — (*archimagirus, decurio*), 159.
 Collegium Aesculapi et Hygiae structorum Caesaris nostri, 161.
 Collegium centonariorum (à *Aquin-cum*), 140.
 — (*vepillarii*), 194.
 Cultores dei Geni Vai[e]lni, 116.
 Ἐμποροί, 12.
 Italicei qui Agrigenti negotiantur, 11.
 Juvenis (*Venerius*), 128.
 Merc(atorum ?) magistri, 131.
 Ποσιασταὶ Ἡρ[ωνος] πρὸς τὰ Τορ-διανά, 51.
 Ῥωμαῖοι συμπολιτευόμενοι (à *Isaura*), 256.
 Sodalis (*Juventutis Pompeianae*), 127.
 Συνέταιροι (ἀρχέταιρος), 74.
 Συνπόσιον θεοῦ Σουρεγέθου πρὸς τὴν ἀγορὰν παρὰ τὸ ὠρολόγιον (à *Philippes*), 51.
 Veneriosi, 128.

X

PARTICULARITÉS DIGNES D'ÊTRE SIGNALÉES

- Acte de donation, 107.
 Actor, 47, 104, 141.
 Amendes, 49, 51, 227, 228.
 Amphitheatrum, 239.
 Amphitheatrum et maceria circumit, 64.
 Annonaria pensitatio, 232.
 Arcus cum januis tegula tectus, 173.
 Artifex, 137.
 Ἀρχίατρος, 99.
 Ἀρχίατρος τοῦ κυρίου Τραιανοῦ, 85.
 Ἀρχιλατομοί, 58.
 Βαλανευτικόν, 233.
 Balinei opus, 166.
 Balnea, 31, 240.
 Bene lavate l, 31.
 Bisomus locus, 165.
 Bornes milliaires, 32, 33, 39, 45, 46, 90, 91, 108.
 Cadran solaire, 14.
 Calendrier, 62.
 Census, 232.
 Columellae numidicae et fastigium marmoreum, 72.
 Columnae, 58.
 Conductiones, 173.
 Conductor, 173.
 Couverture en tuiles, 251.
 Custos horreorum, 73.
 Décret des Athéniens, 81.
 Déduction d'une colonie, 2.
 Defixio, 66.
 Delator, 51.
 Dimod[ium], 28.
 Domus, 31.
 Ἐμποροί, 12.
 Enregistrement de naissance, 112.
 Epicrisis, 112.
 Epula, 119.
 Ére de Carthage, 20.
 Ére de la colonie de Philippes, 48.
 Estampilles sur briques, 63.
 Exemplum sacrarum litterarum, 232.
 Ἡμισόριον, 224.
 Filius naturalis, 112.
 Fond pour achat de blé, 107.
 Formule imprécatoire, 197.
 Formules propitiatoires, 41, 42, 43.
 Gladiatorum paria, 126.
 Graffites, 122 à 130, 175, 237, 238, 239, 241, 242, 244.
 Graffite sur une bande d'argent, 179.
 Graveur d'une inscription sur table de bronze, 119.
 Inscription acrostiche, 31.
 Inscriptions métriques, 31, 98.
 Inscription sur une boucle de ceinture, 19.
 Inscription sur une fibule, 18.
 Inscription sur un médaillon de bronze, 136.

- Inscriptions sur mosaïques, 23, 40, 240.
 Inscription sur un moule de potier, 172.
 Inscription sur une pince de bronze, 234.
 Inscription sur une plaque de bronze, 232.
 Inscriptions sur des poteries, 152.
 Inscription sur une statuette de bronze, 137.
 Inscription sur une tablette de bois, 112.
 Inscriptions sur des tablettes de plomb, 66, 147, 148, 149.
 Inscription sur une tabula ansata en argent, 178.
 Inscription sur un tesson de terre cuite, 233.
 Inscriptions sur des tuyaux de plomb, 118.
 Inscription sur un vase, 150.
 Inscription sur un vase de bronze, 236.
 Insignarius, 124.
 Juvenaliorum spectacula, 119.
 Λαογραφία, 233.
 Lettre d'un στρατηγός 'Ρωμαίων, 7.
 Libertatis pileus, 174.
 Liberti libertaeque, 159.
 Libertus, 57, 141, 176, 216.
 Loi des empereurs conférant des privilèges aux soldats de l'Illyricum, 232.
 Medica, 17.
 Medicus, 162.
 Medicus Titi imp., 175.
 Mois sur un cadran solaire, 14.
 Officina Pansiana, 63.
 Ollae, 161.
 Ostrakon, 233.
 Ovation de Ti. Caesar ex Pannonia, 4.
 Palma argentea, 73.
 Πανηγύρεις (?), 167.
 Paries privat. perpetuus, 176.
 Patronus, 47.
 Père adoptif, 6.
 Philosophus Epicureus, 34.
 Praedia, 146.
 Praetexta, 72.
 Πρέσβεις (?), 167.
 Quadrisomus (?) locus, 163.
 Quittance d'impôt, 233.
 Rura, 31.
 Saisons sur un cadran solaire, 14.
 Sarchopagi (*sic*), 161.
 Scriba p. p., 221.
 Servus, 205.
 Signature, 50.
 Signatures d'artistes, 19, 137, 234.
 Statua equestris, 167.
 Statuae, 59, 167, 256.
 Tabula aerea, 232.
 Tabula hospitalis, 119, 121.
 Testament, 51.
 Τεχνίται, 58.
 Theatrum, 119.
 Tribunal, 10.
 Utere felix, 18.
 Vela, 126.
 Venatio, 126.
 Via necessaria sacris Apollinis Didymeï, 258.
 Vilicus cellae Civicianae, 61.
 Violation de tombes (amendes), 49, 227, 228.
 Virgile (citation de), 238.
 Χρυσόριον, 49.
 'Ωρολόγι(ο)ν, 51.

TABLES

DU TOME X DE LA SIXIÈME SÉRIE

PAGES

L'art de la Grèce archaïque, par W. DEONNA.....	3
Note sur le nom du peintre céramiste Onésimos, par N. PLAOUTINE.....	27
Un nouveau monument du Cavalier thrace, par Gawril BAZAROW.....	39
Le <i>Guerriero di Capestrano</i> et les origines de l' <i>Imperium</i> , par V. BASANOFF....	43
L'église Saint-Etienne de Vignory : ses dates de construction, par Henri FOCHLON	73
<i>Variété</i> : De la marine antique à la marine moderne, par Hermine DE SAUSSURE	90
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance</i> : Paul H. A. WOLTERS. — Theodor Wiegand. — Hubert Philippart. — Poids préhelléniques en Grèce. — Homère et les religions d'Égypte. — Sur le Combat d'Achille et du Scamandre. — Les ivoires de Nimroud. — La Bible, l'archéologie et les ruines palestiniennes d'Aï. — Les Peises en Égypte. — Le prétendu Apollonion de Syracuse. — Le Trésor des Athéniens à Delphes, sa dédicace et sa date. — La fuite de Léocrate. — L'iconographie impériale et l'Ara Pacis. Que signifiait la cérémonie de l'« Ara Pacis » ? — Découverte de nouveaux fragments de l'« Ara Pacis ». — J. B. Bory de Saint-Vincent en Grèce. Opinions ténéraires.....	106
<i>Bibliographie</i> : G. A. S. SNIJDER. — Seston LLOYD. — A. W. Van BUREN. Peter THOMSEN, J. DE GROOT et A. GUSTAVS. — David M. ROBINSON. Michel L. ROSTOVITZEFF. — Paolo ORSI. — Otto FALTER. — W. DÖRPFELD. Fred. FORBAT, Peter GÖSSLER, H. RÜTER, H. SCHLEIF, Fr. WEEGE. — Humphry G. G. PAYNE et Gérard Mackworth YOUNG. — G. DAUX. — G. DAUX. — Bernhard SCHWEITZER. — H. THIERSCH. — H. THIERSCH. — A. WESTHOLM. — Ph. D. Ibrahim NOSHY. — P. GRAINDOR. — The Cambridge Ancient History. — R. KAUTZSCH. — Allan Chester JOHNSON. — Rhys CARPENTER et Antoine BON. — Joseph GANTNER. — J. DE MORGAN....	125
<i>Illustrations</i> : Ex-voto de Dinis (p. 40) ; fragment d'un groupe du Cavalier thrace (p. 41). — L'armement défensif du Guerrier de Capestrano (p. 44) ; carte de la région de Capestrano (p. 46). — Fuite de Léocrate, par l'Akté (p. 119).	
Eschyle et Polygnote, par Georges MÉAUTIS.....	169
Nouveaux monuments mithriaques de la Yougoslavie, par Miodrag GRBIĆ ..	174
Calchas et les bergers chez les « Metinates ex Gargano », par Jacques PERRET	181
La sculpture romaine au pays des Trévires, par Harald KÖTHE.....	199
<i>Variétés</i> : La date du Labyrinthe d'Epidaure, par Fernand ROBERT. — Les sculptures nabatéennes de Khirbet-et-Tannour et l'Iladad de Pouzzoles, par Ch. PICARD.....	240
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance</i> : Alfred Brückner. — Esther Boise van Deman. — Rudolf Heberdey. — Caroline Morris Galt. — L'art paléolithique à Vestonice (Moravie). — De l'Indus aux pays sumériens : bos indicus, Cyclope (?) mésopotamien. — Avant la réforme d'Akhenaton. — Les découvertes d'Armageddon (Megiddo). — La date de la grande procession hittite de Iasily-Kaya. — Le premier monument impérial de sculpture hittite trouvé au Sud de la barrière du Taurus. — Origines de l'alphabète palestinien. — A propos d'une traduction nouvelle de l'« Iliade ». — Ménélas et le sein d'Hélène. — Art sibérien de la période scythie. — Les entours de l'Aphrodision, au versant Nord de l'Acropole. — Le vase	

de Prométhée à l'Ashmolean Museum d'Oxford. — La fuite d'Anténor et de Théano à l'Héroon de Trysa (vers 425 av. J.-C.). — La mutilation des hermès. — Sur les traces du peintre Niclas. — D'une mosaïque d'Olynthos aux reliefs dits de Lisbonne. — Tombeaux ptolémaïques d'Alexandrie. — Les Dioscures et Hélène, divinités funéraires à Alexandrie. — Une « ekphrasis » alexandrine ? Polyphème, Galathée, et les Néréides. — « Artemisia » alexandrins et « piliers de Diane ». — Fouilles du Palatin 1937 : La Domus Augustiana. — En Albanie. — La trouvaille de Corneguerre. — Une source d'inspiration antique de Jean Goujon. — Les nouveaux Palais de l'Exposition de Paris et leurs Musées. — Opinions moins téméraires : Sibylle Erythrée, ou Sibylle d'Erythres ? — Opinions plus téméraires.....	250
<i>Bibliographie</i> : William C. HAYES. — William C. HAYES. — C. ROBICHON et A. VARILLE. — William F. EDGERTON et John A. WILSON. — J. VANDIER. — G. FOUCART. — E. CHASSINAT. — R. WEILL. — W. WRESZINSKI. — Dr. Anton JIRKU. — Gordon LOUD. — H. DE GENOUILLAC. — Francis W. GALPIN. — L. DELAPORTE. — SIDERSKI. — C. A. SCHAEFFER. — <i>The Metropolitan Museum of art Papers</i> . — Winifred LAMB. — D. M. ROBINSON. — <i>Union académique internationale</i> . — C. H. E. HASPELS. — <i>Genava</i> . — W. DEONNA. — <i>INSCRIPTIONES ITALIAE</i> . — Emile MALE. — J. P. V. D. BALSDON. — Fred. POULSEN. — <i>Rivista di studi Pompeiani</i> . — Ferdinand COURTOY. — M. BAHRAMI. — <i>Archaeological survey of Mysore</i> . — Monica RYDBECK.....	283
<i>Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, 1937...</i>	325
<i>Illustrations</i> : Relief mithriaque de Tekija (p. 175) ; relief mithriaque de Rogodesch (p. 177) ; relief mithriaque de Janjevo (p. 179). — Mattinata (p. 191) ; Le Gargano (p. 193) ; la vallée Carbonara (p. 195) ; la Piscine miraculeuse de Podalire ? (p. 197). — Piédestal de la Fleischstrasse (p. 205) ; tombeau de Nickenich (p. 207) ; carte de la région des Trévires (p. 209) ; Jupiter trônant, Trèves (p. 212) ; Danaë et Éros (p. 215) ; combat de Gaulois (p. 217) ; Neumagen : un échanton (p. 223) ; pierre funéraire d'Arlon (p. 225) ; Neumagen : le repas des paysans (p. 229) ; la Fortune de Pösch (p. 233) ; Hermès de Welschbillig : portrait de Celte (p. 235). — Plan du Labyrinthe d'Épidaure (p. 241) ; coupe et plan des scellements du Labyrinthe (p. 242). — Atargatis aux dauphins (p. 245) ; Atargatis de Khirbet-et-Tannour, avec les ornements en feuilles (p. 246) ; l'Hadad de Pouzzoles, à Rome, Vatican (p. 247) ; Atargatis en déesse aux épis (p. 248).	

TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

BASANOFF (V.). — <i>Le Guerriero di Capestrano</i> et les origines de l' <i>Imperium</i> ...	43
DEONNA (W.). — <i>L'art de la Grèce archaïque</i>	3
FOUILLEON (H.). — <i>L'église Saint-Etienne de Vignory : ses dates de construction</i>	73
GAGÉ (J.). — <i>Revue des publications épigraphiques</i>	325
GRIC (M.). — <i>Nouveaux monuments mithriaques de la Yougoslavie</i>	174
KAZAROW (G.). — <i>Un nouveau monument du Cavalier thrace</i>	39
KÄTHEL (H.). — <i>La sculpture romaine au pays des Trévires</i>	199
MÉAUTIS (G.). — <i>Eschyle et Polygnote</i>	169
MERLIN (A.). — cf. ci-dessus J. GAGÉ.	
PERRET (J.). — <i>Calchas et les bergers chez les « Metinates ex Gargano »</i>	181
PLAOUTINE (N.). — <i>Note sur les noms du peintre céramiste Onésimos</i>	27

Le gérant : E. SCHNEIDER.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

Raymond LANTIER

Conservateur
du Musée des Antiquités nationales,
Professeur à l'École du Louvre.

Charles PICARD

Membre de l'Institut,
Professeur à la Sorbonne,
Directeur honoraire de l'École française d'Athènes.

COMITÉ DE RÉDACTION

M. AUBERT. — A. BLANCHET. — J. CARCOPINO. — FR. CUMONT.
— G. DAUX. — CH. DIEHL. — CH. DUGAS. — R. DUSSAUD. —
E. ESPÉRANDIEU. — J. GAGÉ. — P. JAMOT. — A. MERLIN. —
E. MICHON. — P. MONCEAUX. — S. DE RICCI. — P. ROUSSEL.

SIXIÈME SÉRIE. — TOME X

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

JUILLET-SEPTEMBRE 1937

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

	PAGES
L'art de la Grèce archaïque, par W. DEONNA.....	3
Note sur le nom du peintre céramiste Onésimos, par N. PLAOUTINE.....	27
Un nouveau monument du Cavalier thrace, par Gawril KAZAROW.....	39
Le Guerriero di Capestrano et les origines de l'Imperium, par V. BASANOFF...	43
L'église Saint-Étienne de Vignory : ses dates de construction, par Henri FOCELLON	73
Variété : De la marine antique à la marine moderne, par Hermine DE SAUSSURE	90
Nouvelles archéologiques et Correspondance : Paul H. A. Wolters. — Théodor Wiegand. — Hubert Philippart. — Poids préhelléniques en Grèce. — Homère et les religions d'Égypte. — Sur le Combat d'Achille et du Scamandre. — Les ivoires de Nimroud. — La Bible, l'archéologie et les ruines palestiniennes d'Al. — Les Perses en Égypte. — Le prétendu Apollonion de Syracuse. — Le Trésor des Athéniens à Delphes, sa dédicace et sa date. — La fuite de Léocrate. — L'iconographie impériale et l'Ara Pacis. — Que signifiait la cérémonie de l'« Ara Pacis » ? — Découverte de nouveaux fragments de l'« Ara Pacis ». — J. B. Bory de Saint-Vincent en Grèce. — Opinions téméraires.....	106
Bibliographie : G. A. S. SNIJDER. — Seston LLOYD. — A. W. VAN BUREN. — Peter THOMSEN, J. DE GROOT et A. GUSTAVS. — David M. ROBINSON. — Michel L. ROSTOVITZEFF. — Paolo ORSI. — Otto FALTER. — W. DÖRFFELD, Fred. FORBAT, Peter GUESSLER, H. RÜTER, H. SCHLEIF, Fr. WEEGE. — Humphry G. G. PAYNE et Gérard Mackworth YOUNG. — G. DAUX. — G. DAUX. — Bernhard SCHWEITZER. — H. THIERSCH. — Hermann THIERSCH. — A. WESTHOLM. — Ph. D. Ibrahim NOSHY. — P. GRAINDOR. — The Cambridge Ancient History. — R. KAUTZSCH. — Allan Chester JOHNSON. — Rhys CARPENTER et Antoine BON. — Joseph GANTNER. — J. DE MORGAN.....	125
Illustrations : Ex-voto de Dinis (p. 40) ; fragment d'un groupe du Cavalier thrace (p. 41). — L'armement du Guerrier de Capestrano (p. 44) ; carte de la région de Capestrano (p. 46). — Fuite de Léocrate, par l'Akte (p. 119).	

Conditions de l'abonnement pour l'année 1937

Pour la France. Un an (à dater de janvier)	120 »
Étranger : tarif 1, 150 » ; tarif 2, 160 »	
Les numéros 1, 2, 3, chacun.....	35 »
Le n° 4 contenant <i>L'Année épigraphique</i> .	45 »

*On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger
et à la*

Librairie Ernest LEROUX, 108, boul. Saint-Germain, PARIS (6°)

Compte chèques postaux : PARIS 1024-92

RÉDACTION : 7, place de la Sorbonne, PARIS (5°)

Le lundi de 15 heures à 16 heures

Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées

AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS

*Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être
admisses que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.*

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

Raymond LANTIER

Conservateur
du Musée des Antiquités nationales,
Professeur à l'École du Louvre.

Charles PICARD

Membre de l'Institut,
Professeur à la Sorbonne,
Directeur honoraire de l'École française d'Athènes.

COMITÉ DE RÉDACTION

M. AUBERT. — A. BLANCHET. — J. CARCOPINO. — FR. CUMONT.
— G. DAUX. — CH. DIEHL. — CH. DUGAS. — R. DUSSAUD. —
E. ESPÉRANDIEU. — J. GAGÉ. — P. JAMOT. — A. MERLIN. —
E. MICHON. — P. MONCEAUX. — S. DE RICCI. — P. ROUSSEL.

SIXIÈME SÉRIE. — TOME X

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

OCTOBRE-DÉCEMBRE 1937

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

	PAGES
Eschyle et Polygnote, par Georges MÉAUTIS.....	169
Nouveaux monuments mithriaques de la Yougoslavie, par Miodrag GRBIĆ..	174
Calchas et les bergers chez les « Metinates ex Gargano », par Jacques PERRET	181
La sculpture romaine au pays des Trévires, par Harald KETHE.....	199
<i>Variétés</i> : La date du Labyrinthe d'Epidaure, par Fernand ROBERT. — Les sculptures nabatéennes de Khirbet-et-Tannour et l'Hadad de Pouzzoles, par Ch. PICARD.....	240
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance</i> : Alfred Brückner. — Esther Boisse van Deman. — Rudolf Heberdey. — Caroline Morris Galt. — L'art paléolithique à Vestonice (Moravie). — De l'Indus aux pays sumériens : bos indicus, Cyclope (?) mésopotamien. — Avant la réforme d'Akhenaton. — Les découvertes d'Armageddon (Megiddo). — La date de la grande procession hittite de Iasily-Kaya. — Le premier monument impérial de sculpture hittite trouvé au Sud de la barrière du Taurus. — Origines de l'alphabet palestinien. — A propos d'une traduction nouvelle de l'« Illade ». — Ménélas et le sein d'Hélène. — Art sibérien de la période scythe. — Les entours de l'Aphrodision, au versant Nord de l'Acropole. — Le vase de Prométhée à l'Ashmolean Museum d'Oxford. — La fuite d'Antéor et de Théoné à l'Hérôon de Trysa (vers 425 av. J.-C.). — La mutilation des hermès. — Sur les traces du peintre Niclas. — D'une mosaïque d'Olynthos aux reliefs dits de Lisbonne. — Tombeaux ptolémaïques d'Alexandrie. — Les Dioscures et Hélène, divinités funéraires à Alexandrie. — Une « ekphrasis » alexandrine (?) : Polyphème, Galatée, et les Néréides. — « Artemisia » alexandrins et « piliers de Diane ». — Fouilles du Palatin 1937 : La Domus Augustiana. — En Albanie. — La trouvaille de Corneguerre. — Une source d'inspiration antique de Jean Goujon. — Les nouveaux Palais de l'Exposition de Paris et leurs Musées. — Opinions moins téméraires : Sibylle Erythrée, ou Sibylle d'Erythres ? — Opinions plus téméraires.....	250
<i>Bibliographie</i> : William C. HAYES. — William C. HAYES. — C. ROBICHON et A. VARILLE. — William F. EDGERTON et John A. WILSON. — J. VANDIER. — G. FOUCART. — E. CHASSINAT. — R. WEILL. — W. WRESZINSKI. — Dr. Anton JIRKU. — Gordon LOUD. — H. DE GENOUILLAC. — Francis W. GALPIN. — L. DELAPORTE. — SIDERSKI. — C. A. SCHAEFFER. — <i>The Metropolitan Museum of Art Papers</i> . — Winifred LAMB. — D. M. ROBINSON. — <i>Union académique internationale</i> . — C. H. E. HASPELS. — <i>Genava</i> . — W. DEONNA. — INSCRIPTIONES ITALIAE. — Emile MALE. — J. P. V. D. BALSDON. — Fred. POULSEN. — <i>Rivista di studi Pompeiani</i> . — Ferdinand COURTVOY. — M. BAHRAIMI. — <i>Archaeological survey of Mysore</i> . — Monica RYDBECK.....	283
<i>Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine</i>	325
<i>Illustrations</i> : Relief mithriaque de Tekija (p. 175) ; relief mithriaque de Rogo-desch (p. 177) ; relief mithriaque de Janjevo (p. 179). — Mattinata (p. 191) ; Le Gargano (p. 193) ; la vallée Carbonara (p. 195) ; la Piscine miraculeuse de Podalire ? (p. 197). — Piédestal de la Fleischstrasse (p. 205) ; tombeau de Nickenich (p. 207) ; carte de la région des Trévires (p. 209) ; Jupiter trônant, Trèves (p. 212) ; Danaé et Eros (p. 215) ; combat de Gaulois (p. 217) ; Neumagen : un échançon (p. 223) ; pierre funéraire d'Arlon (p. 225) ; Neumagen : le repas des paysans (p. 229) ; la Fortune de Pœlich (p. 233) ; hermès de Welschbillig : portrait de Certe (p. 235). — Plan du Labyrinthe d'Epidaure (p. 241) ; coupe et plan des scellements du Labyrinthe (p. 242). — Atargatis aux dauphins (p. 245) ; Atargatis de Khirbet-et-Tannour, avec les ornements en feuilles (p. 246) ; l'Hadad de Pouzzoles, à Rome, Vatican (p. 247) ; Atargatis en déesse aux épis (p. 248).	

Conditions de l'abonnement pour l'année 1938

Pour la France. Un an (à dater de janvier)	130 »
Étranger : tarif 1, 170 » ; tarif 2, 190 »	
Les numéros 1, 2, 3, chacun.....	40 »
Le n° 4 contenant <i>L'Année épigraphique</i> .	50 »

On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger et à la

Librairie Ernest LEROUX, 108, boul. Saint-Germain, PARIS (6°)

Compte chèques postaux : PARIS 1024-92

RÉDACTION : 7, place de la Sorbonne, PARIS (5°)

Le lundi de 15 heures à 16 heures

Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées

AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS

Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

PRÉHISTOIRE

TOME V (*Fascicule unique*)

SOMMAIRE : D^r HENRI-MARTIN. Comment vivait l'homme de la Quina à l'époque moustérienne. — P. M. FAVRET. Les nécropoles des Jogasses à Chouilly (Marne). — F. BENOIT. Une forteresse celtique aux Baux : Les Bringasses.

Un volume grand in-4°, illustré..... 250 fr.

PERICLE DUCATI

Professeur à l'Université de Bologne

LE PROBLÈME ÉTRUSQUE

Un volume in-8° carré, avec 8 planches hors-texte..... 40 fr.

RAPPELS :

L'ALSACE ROMAINE, par Robert FORRER..... 30 fr.

LE PROBLÈME HITTITE, par Eugène CAVAIGNAC..... 30 fr.

MAYER LAMBERT

Directeur d'Études à l'École des Hautes Études

TRAITÉ DE GRAMMAIRE HÉBRAÏQUE

Fascicule 3. Un volume in-8° raisin..... 30 fr.

L'OUVRAGE COMPLET..... 200 fr.

Précédemment parus :

Fascicule 1..... 85 fr.

Fascicule 2..... 85 fr.

VLADIMIR DUMITRESCU

Directeur du Musée national des Antiquités de Bucarest

L'ART PRÉHISTORIQUE EN ROUMANIE

Un volume in-8°, 24 planches hors-texte..... 25 fr.

ANNALES DU SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE

TOME XXXVI

Troisième fascicule

SOMMAIRE : G. BRUNTON. Ramesside Stelae from the Eastern Desert. — LAHB (Pahor Cl.). The Stela of Neferronpet. — LOUKIANOFF (G.). Une statue parlante ou oracle du Dieu Ré-Harmakhia. — LUCAS (A.) and BRUNTON (G.). The Medallion of Dahshûr. — STEINDORFF (G.). Skarabäen mit Namen von Privatpersonen der Zeit des Mittleren und Neuen Reichs aus der Sammlung S. M. des Königs Fuâd I. — VARILLE (A.). Nouvelles listes géographiques d'Aménophis III à Karnak.

Un volume grand in-8°..... 50 fr.

MISSION ARCHÉOLOGIQUE DE NUBIE 1929-1934

GEORG STEINDORFF

ANIBA

TOME II

Deux volumes in-4°, texte et planches, ensemble..... 900 fr.

RAPPEL :

Tome I. — Un volume in-4°, texte et planches..... 600 fr.

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

INSTITUT DE FRANCE
ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

CARTE ARCHÉOLOGIQUE DE LA GAULE ROMAINE

dressée sous la direction de M. Adrien BLANCHET, Membre de l'Institut

Fascicule VI

CARTE ET TEXTE COMPLET DU DÉPARTEMENT DES BASSES-ALPES

préparés par le Comte Henry de GÉRIN-RICARD, Membre de l'Académie de Marseille, et terminés par le Directeur

Un volume in-4°, avec 2 planches hors-texte et 1 carte de format 58 × 76..... 80 fr.

Précédemment parus :

I. Alpes-Maritimes, texte et cartes.....	84 fr.
II. Var, texte et carte	108 fr.
III. Corse, texte et carte.....	60 fr.
IV. Partie occidentale du Var et partie orientale des Bouches-du-Rhône, carte seule....	42 fr.
V. Partie occidentale des Bouches-du-Rhône, texte et carte.....	200 fr.

PIERRE DUVIGNAU

EMMAÛS

LE SITE — LE MYSTÈRE

EXTRAIT DE LA TABLE DES MATIÈRES

Le Nom d'Emmaüs. — Emmaüs à l'époque romaine. — Emmaüs à l'époque byzantine. — Emmaüs à l'époque arabe. — De la conquête arabe aux Croisades. — Le Triomphe de la tradition. — La Basilique du III^e siècle. — Le Sanctuaire byzantin. — L'Eglise des Croisés. — La Question eucharistique. — L'Evangile d'Emmaüs.

Un volume in-16 avec 4 planches hors-texte..... 20 fr.

LAURE MORGENSTERN

ESTHÉTIQUES D'ORIENT ET D'OCCIDENT

Avec une préface de M. Paul PELLIOU, Membre de l'Institut

Introduction de M. René GROUSSET, Conservateur du Musée Cernuschi

EXTRAIT DE LA TABLE DES MATIÈRES

- I. Les Lois psychologiques et le symbolisme dans l'art. — Le Geste et l'expression de la douleur à travers l'art chrétien jusqu'à la fin de la Renaissance. — L'Ecole de Padoue et l'Ecole de Parme. — Le Langage psychologique des formes architecturales. — La Conception de l'espace dans les arts de l'Orient. — La Figuration et le rôle architectural du monstre dans les arts du Pacifique.
- II. L'Art iranien et l'Art extérieur. — La Peinture murale dans l'art iranien musulman. — Les Influences orientales dans l'art des primitifs italiens. — La Miniature persane et son inspiration. — Firdousi et son influence sur l'art persan.
- III. Les Arts de l'Extrême-Orient et les arts exotiques. — Influences grecques et influence iranienne dans l'art gréco-bouddhique. — L'Esthétique indienne. — L'Art de l'Indochine et de Java. — Les Arts anciens de la Chine. — L'Art funéraire de la Chine. — Le Mystère de l'Île de Pâques. — L'Art du Pérou et du Mexique. — Masques et Danses. — Le Sahara, ses arts et sa poésie.

Un volume grand in-8°, 282 pages et 25 planches hors-texte..... 60 fr.

MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES
ANNÉES 1932-1933

Un volume grand in-8°, 836 pages et 50 planches hors-texte..... 70 fr.

108, Boulevard Saint-Germain, PARIS

IMP. PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE — VENEDIG — PARIS FRANCE — PRINTED IN FRANCE

MAR 21 1938